UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sciencesociales134pari

Pol. Sci
S.

A

SCIENCE SOCIALE

PERIODE II

FASC. 134 - 140

1916 - 1920

N° 134. — **Le Journal de l'École des Roches** (année 1915-1916).

N° 135. — **Le Journal de l'École des Roches** (année 1916-1917).

N° 136. — **Cours de méthode de Science sociale.** — IV. *Mode d'existence, Phases de l'existence, Patronage.*

N° 137. — **Le Journal de l'École des Roches** (année 1917-1918).

N° 138. — **Le Journal de l'École des Roches** (année 1918-1919).

N° 139. — **Cours de méthode de Science sociale.** — V. *Commerce, Cultures intellectuelles, Religion, Voisinage, Corporation.*

N° 140. — **Le Journal de l'École des Roches** (année 1919-1920).

204139
25.6.26

5594
Jave. 134

JOURNAL DE L'ECOLE DES ROCHES

PAR LES PROFESSEURS ★ ET LES ELEVES ★

M. STORRI

ÉCOLE DES ROCHES
VERNEUIL-SUR-AVRE (Eure
Juillet 1916

Chaque livraison : 2 fr.

N° 22.

SOMMAIRE

I. **VIE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE**. P. 3.

L'École avant la guerre, par Paul de Rousiers. — La vie de l'École en 1915-1916, par H. Gaillard. — L'École des Roches et l'après-guerre, par M. G. Bertier. — La maison de Verneuil en 1916, par M. Montassut. — La vie à la Guichardière, par R. Levesque. — L'enseignement de l'esthétique à l'École et la guerre, par M. Storez. — Le personnel de l'École. — Liste des élèves. — Résultats des examens.

II. **NOS COMBATTANTS**. P. 75.

Morts au champ d'honneur. — Citations et décorations. — Notices nécrologiques et documents.

PREMIÈRE PARTIE

VIE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE

L'ÉCOLE AVANT LA GUERRE

Le Bon Rendement social des élèves des Roches.

Les temps où nous vivons sont propices aux examens de conscience et aux retours sur soi-même. Nous avons assisté depuis deux ans à tant d'événements imprévus; les voies dans lesquelles nous étions engagés ont été si profondément bouleversées ; tant de mécomptes sont survenus; tant de surprises heureuses se sont produites aussi que, tout naturellement, chacun de nous se demande s'il avait jusqu'ici orienté son existence comme il convenait et cherche à dégager, pour la conduite de l'avenir, la leçon que lui apporte la terrible expérience de deux années de guerre européenne.

C'est pourquoi nous avons le devoir d'examiner si les grands principes directeurs sur lesquels a été fondée l'École des Roches ont bien résisté à cette épreuve extraordinaire. Edmond Demolins a voulu élever la jeunesse qui lui serait confiée en vue de l'avenir, pour préparer l'avenir par la connaissance du présent, et aussi par la connaissance du passé, mais non pour répéter le passé. Il n'avait évidemment pas pu prévoir les événements auxquels nous assistons; il s'était simplement attaché

à former des jeunes gens si vigoureusement trempés de toutes manières, si bien adaptés aux conditions de la vie moderne, qu'ils pussent être d'un *bon rendement social* quels que fussent les événements auxquels ils se trouveraient mêlés.

J'emploie à dessein cette expression de tournure réaliste pour faire toucher du doigt le vrai but poursuivi par l'École des Roches. Ce n'est pas un effet du hasard que cette école ait eu pour fondateur un homme qui avait consacré sa vie à la science sociale. L'éducation des enfants n'était pour Edmond Demolins ni un but en soi, ni une profession; c'était un moyen d'agir puissamment sur la Société. Que les *Rocheux* soient « bien armés pour la vie », c'est sans doute un résultat fort intéressant pour eux et pour les familles auxquels ils appartiennent; mais c'est aussi un résultat important pour l'avenir de la France. Une préoccupation patriotique très élevée se trouvait ainsi à la base de l'œuvre entreprise. Il s'agissait de former une élite de citoyens utiles. J'ai déjà eu l'occasion d'expliquer dans le *Journal de l'École* que cette expression « d'élite » n'impliquait pas le moins du monde une prédestination sociale à gouverner ses semblables, mais simplement une aptitude supérieure à remplir son devoir dans la société, ce qui est une tout autre chose.

Aujourd'hui nous ferons donc un examen de conscience éclairé et complet si nous nous posons cette question : « L'École des Roches a-t-elle assuré le bon rendement social des élèves qu'elle a formés? » En particulier, ce rendement social apparaît-il comme satisfaisant à la lumière des événements actuels? Nous aurons soin que cet examen de conscience ressemble aussi peu que possible à celui du Pharisien; nous ne jetterons pas un voile sur les faiblesses constatées pour nous étendre complaisamment sur les succès obtenus. Ne serait-il pas étrange, au surplus, qu'une institution qui a dû son origine à la méthode scientifique d'observation oubliât les leçons de son fondateur au point de ne retirer aucun enseignement d'une période de temps qui en renferme de si nombreux et de si graves!

L'Éducation de la Responsabilité. — Le trait le plus saillant

de l'éducation des Roches, celui qui a été le plus mis en relief par Edmond Demolins dans ses écrits, celui auquel, dès le début, ses collaborateurs se sont le plus attachés, est la préparation aux responsabilités de la vie. Maintes fois, le *Journal de l'École* a eu l'occasion d'exposer comment les élèves sont entraînés, depuis leur âge le plus tendre, à la pratique et au sentiment de la responsabilité personnelle. Les plus petits sont responsables de services appropriés à leur âge, mais tous sont responsables de quelque chose, j'entends de quelque chose qui leur soit extérieur, qui les sorte d'eux-mêmes. La charge de veiller à ce qu'une porte soit fermée ou de tenir en bon ordre la remise aux bicyclettes est, assurément, une charge modeste; mais son exercice enseigne aux enfants qu'ils doivent pourvoir à des intérêts d'ordre collectif dépassant la sphère de leur intérêt étroitement personnel. C'est donc une bonne leçon de civisme ou, si vous préférez, une excellente préparation aux devoirs de société que tant de nos contemporains négligent, non seulement parce qu'ils manquent de dévouement, mais souvent aussi parce qu'ils ignorent l'existence et l'importance de ces devoirs. Combien rencontrons-nous de gens — sans parler de nous-mêmes — qui critiquent avec amertume la marche des affaires publiques, sans se rendre compte qu'ils font leur propre procès et que ces affaires qui vont mal sont, pour une bonne part, leurs propres affaires? L'habitude de prendre en charge le soin d'un intérêt collectif est le meilleur remède à cette fâcheuse disposition. Ceux qui ont toujours fait effort personnellement pour fermer les portes par lesquelles tout le monde passe; pour faire disparaître les papiers épars dans les allées ou sur les pelouses que tout le monde traverse; pour orner la salle de classe ou d'étude qui sert à tout le monde, trouveront naturel plus tard de consacrer du temps, de la peine et de l'argent à toutes sortes d'entreprises ou d'associations de bien public.

Au surplus, entre les humbles services que nous venons d'indiquer et l'aptitude à la gestion désintéressée d'un intérêt général, il y a beaucoup d'échelons intermédiaires. L'École

permet d'en franchir un certain nombre dont le plus élevé correspond à la fonction de capitaine. Être capitaine de maison, puis capitaine d'école, c'est encourir des responsabilités croissantes. Ces responsabilités ne sont pas seulement d'ordre matériel, mais aussi d'ordre moral. Elles ne touchent pas seulement aux actes individuels des capitaines; elles s'étendent aussi aux actes de leurs camarades; elles sont donc d'ordre *social*, à proprement parler. Par là elles sont vraiment formatrices.

Peut-être n'a-t-on pas toujours bien compris, même parmi les amis de l'École, la portée considérable de cet entraînement à la responsabilité. On s'en est souvent tenu au degré élémentaire de cet entraînement, celui où on inculque à l'enfant l'idée qu'il est responsable de lui-même. Je sais bien qu'il est parfois nécessaire d'aider l'enfant à faire cette découverte. Au sortir de la famille tendre, au sein de laquelle il a été élevé sous l'œil vigilant de serviteurs dévoués, derrière le double abri de l'aisance matérielle et de nombreuses sauvegardes morales, il ne lui est pas clairement apparu que sa responsabilité pût dépasser le champ des « choses défendues ». La vie au milieu de camarades de son âge l'isole et l'expose en même temps à des chocs plus nombreux; elle éveille ainsi naturellement chez lui un sens de la responsabilité que l'éducateur doit s'attacher à développer. Mais un des meilleurs moyens d'assurer ce développement est précisément d'élargir graduellement le champ des responsabilités extérieures. Par cette méthode on atteint un double but, car on assure, en même temps qu'une plus grande valeur individuelle de l'enfant, sa plus grande valeur sociale, son meilleur rendement social.

Parmi ces héroïques jeunes hommes qui luttent dans les tranchées pour assurer le triomphe de la France où trouver des sous-officiers et des officiers qui remplacent ceux qui tombent? Ceux que leurs qualités naturelles ou leur éducation rendent aptes à l'exercice des responsabilités sont précisément ceux qui peuvent le mieux faire de bons chefs militaires. L'École des Roches s'honore d'avoir fourni aux cadres de l'armée une proportion élevée de solides éléments. Elle compte qu'après

avoir fait leur devoir sur le champ de bataille, ses anciens prendront une part active au grand effort national que nécessitera notre renaissance économique, parce qu'elle les a préparés à avoir souci des problèmes d'intérêt général et à se dévouer à leur solution.

La guerre actuelle a fait ressortir une insuffisance de cohésion dans les efforts que, soit les groupements d'ordre privé, soit même certains services publics ont eu à accomplir. Il y a longtemps que ce défaut a pu nous être reproché; il est un trait de notre caractère national; nous en retrouvons la trace jusque dans les institutions qui cherchent à réagir contre nos entraînements et à réformer notre éducation. A l'École des Roches, nous avons, au début, excité le plus possible le sentiment de la responsabilité individuelle; nous avons moins insisté sur la nécessité de l'action concertée, de l'union des forces. Il y a lieu de donner un fort coup de barre de ce côté. Ce ne sera, d'ailleurs, que se conformer à un des enseignements fondamentaux de la Science sociale, savoir que toutes les manifestations de l'activité humaine supposent ou déterminent un groupement. Et c'est par cette constatation très élémentaire que se révèle le plus clairement le caractère social de l'être humain. L'homme est un animal social. Il l'est d'autant plus qu'il se « civilise » davantage, c'est-à-dire que sa vie matérielle et son développement intellectuel impliquent des rapports plus complexes et plus nombreux avec ses semblables. Par suite, les conditions modernes accentuent encore le besoin d'un concert, d'une harmonie dans l'effort collectif, et c'est une des fonctions d'une éducation éclairée d'y préparer la jeunesse.

Les sports en commun, les sports organisés et hiérarchisés, jouent un rôle important à cet égard. Ils habituent les enfants à accepter volontairement une discipline, à s'y plier de bonne grâce, même quand ses contraintes ou ses décisions paraissent critiquables, parce que cette discipline est une nécessité reconnue, une « règle du jeu ». Ils prennent ainsi l'habitude de considérer la discipline comme une règle du grand jeu social qu'est

notre vie à tous. Non seulement ils évitent ainsi d'être des éléments de désordre, mais ils constituent des éléments actifs d'ordre : ils sont aptes à coordonner des efforts parce qu'ils ont appris à jouer pour leur équipe et non pour eux-mêmes. Ils ont acquis de la sorte une conception instinctive et élémentaire de l'intérêt général, germe modeste que l'éducation et la vie feront fructifier. L'expérience des maîtres des Roches permet d'affirmer que le foot-ball et le cricket ont été, à ce point de vue, des éléments de formation plus efficaces qu'ils ne l'avaient cru tout d'abord. On voyait dans les sports, au début, le moyen de donner aux enfants de la vigueur physique et un certain équilibre moral, « *Mens sana in corpore sano* »; on n'avait pas aperçu tout le profit *social* que procurent les sports organisés et hiérarchisés, à l'exclusion des sports individuels. Plus que jamais, il faudra recourir à leur heureuse action pour préparer les jeunes Français aux tâches qui leur incomberont.

L'*Union sacrée.* — Je crois bien que nous avons fait de « l'Union sacrée » avant même qu'elle eût été baptisée. Lorsque, dans un mouvement admirable de patriotisme, la France tout entière s'est sentie unie devant l'ennemi, qu'elle a décidé d'oublier ses querelles intestines, de faire litière des préjugés qui la divisaient naguère, elle a réalisé un idéal que, dans sa modeste sphère, l'École des Roches s'était sincèrement efforcée d'atteindre. Edmond Demolins n'avait pas manqué d'être critiqué quand il avait décidé d'admettre à l'École et d'élever côte à côte, dans un esprit de tolérance véritable, des enfants appartenant à des confessions chrétiennes différentes. Il avait été critiqué précisément par ceux dont les suffrages lui importaient le plus, c'est-à-dire par ceux qui attribuaient à la Religion un rôle capital dans l'éducation. Les personnes moins attachées aux enseignements de leur foi approuvaient plus aisément sa hardiesse, de telle sorte qu'en réalité le sens profond et la haute portée de son initiative échappaient aux uns comme aux autres.

Rien, en effet, n'était plus contraire au scepticisme ou à l'in-

différence que le programme contenu dans le livre sur « L'*Éducation nouvelle* ». Demolins affirmait à plusieurs reprises, non seulement la place que la Religion devait tenir dans l'éducation, mais surtout, et cela était capital, la nécessité qu'elle pénétrât les différents actes de la vie. Et il considérait comme favorable à la paix sociale, dans notre état de société, l'habitude d'agir de concert avec des personnes sincèrement attachées à des confessions diverses. En d'autres termes, il voulait préparer les jeunes Français à l'union indispensable des efforts de tous les hommes de bonne volonté. Je ne crois pas que l'expérience de dix-sept années soit venue donner un démenti à son espérance. Catholiques et protestants ont vécu côte à côte et fraternellement à l'École, dans l'affirmation très nette de leur foi, dans sa pratique quotidienne, chacun d'eux cherchant à trouver dans ses croyances une lumière qui le guide et une force morale qui le soutienne, chacun d'eux faisant usage de sa religion pour lui-même et jamais contre les autres. Au jour où tous les Français ont dû joindre leurs efforts sur les champs de bataille et dans les tranchées, ce sont des germes d'union ainsi dispersés dans la France entière qui ont abouti à l'admirable élan national, dont nous avons donné le spectacle. Il faut les développer et les fortifier pour maintenir l'union entre tous les Français dans la lutte économique très âpre que nous réserve le lendemain de la guerre, dans l'œuvre de renaissance sociale qui s'imposera également à nous. Sur ce point encore, l'École des Roches peut se rendre ce témoignage qu'elle a marché dans le sens que réclamait l'intérêt de la patrie et de la société.

Le Dévouement au bien public. — En formant des hommes pratiques, capable de résoudre le problème matériel de leur existence et celui de la famille qu'ils fonderont, l'École des Roches se propose d'éviter, en ce qui la concerne, l'encombrement de la société par des bouches inutiles. Elle se donne spécialement pour tâche de former au travail des enfants dont plusieurs pourraient, dans une mesure diverse, vivre sans travailler. Nous nous sommes souvent félicités qu'elle ait atteint

ce but et que nos anciens ne soient pas de simples consommateurs, mais des producteurs. Toutefois, ce n'est là que le premier échelon.

Le second échelon, c'est de pourvoir aussi à des intérêts extérieurs et supérieurs au sien propre. L'éducation de la responsabilité, telle qu'elle est pratiquée à l'école, donne l'habitude de cette préoccupation et adapte les élèves à l'accomplissement des devoirs qu'elle comporte. L'influence religieuse éveille le sens moral de ces devoirs. On obtient ainsi des jeunes gens capables d'élever une famille et d'exercer une action directrice dans les groupements auxquels ils participent.

Mais il y a un troisième échelon. Il ne suffit pas de gouverner sa vie privée, même en entendant et en pratiquant largement sa fonction de père de famille, de chef d'industrie ou de culture, de commerçant; il faut prendre sa part aussi de la vie publique de la nation. Cela ne veut pas dire qu'il faille entrer dans les assemblées délibérantes de l'État, du département, ou même de la commune. Cela ne veut pas dire non plus qu'il faille participer à un service public en qualité de fonctionnaire. Cela signifie simplement qu'il ne faut pas s'éloigner des affaires publiques, « émigrer à l'intérieur » et diminuer volontairement son rôle de citoyen, mais le remplir activement et dans toute son ampleur.

Il y a eu beaucoup de malentendus ou de méprises sur cette question et c'est pourquoi je crois utile d'insister. Lorsque Edmond Demolins a écrit son volume : « A-t-on intérêt à s'emparer du Pouvoir ? » il a très bien montré que c'était un faux calcul, en même temps qu'un calcul bas, de faire servir à des fins intéressées la gestion des intérêts publics. Il a dénoncé l'erreur, la vanité de la « politique alimentaire » et il a prêché aux Français que la solution du problème matériel familial ne pouvait pas, sans grand dommage pour tous, être cherché dans la possession du pouvoir. Là-dessus, je crois que tous les Français réfléchis sont d'accord, même beaucoup de ceux qui, ayant faussement orienté leur vie, sont engagées dans des voies dont ils connaissent toutes les épines et sont revêtus d'honneurs dont ils supportent toutes les servitudes.

Mais, parce que le père de famille ne doit pas fausser et avilir sa dignité de citoyen en en faisant un instrument de profit, il ne s'ensuit pas le moins du monde qu'il soit affranchi des devoirs que cette dignité lui impose. Je comprends à merveille que ces devoirs lui semblent souvent vains, s'il ne croit les exercer qu'au jour d'un vote, quand il dépose son bulletin dans l'urne. On peut être électeur depuis de longues années sans avoir jamais exercé sur la marche des affaires publiques une influence appréciable par les votes qu'on a été appelé à émettre. Mais on peut aussi, pendant cette même période, avoir très utilement participé à la vie publique de la nation. Un homme qui, avant la guerre, consacrait à la préparation militaire un mois tous les deux ans, parfois en se privant d'un temps de loisir qu'il avait bien gagné, travaillait incontestablement à un service public. On a bien senti depuis lors l'importance de premier ordre qu'avait en temps de guerre cet entraînement des officiers de réserve au commandement de leurs hommes. Tous ceux qui, sans autre but que celui de se rendre utiles, accomplissent les besognes dont les politiciens sont peu friands et les accomplissent avec conscience; ceux qui, dans leur commune rurale, acceptent les fonctions modestes de répartiteurs, ou prennent la charge de maintenir, de surveiller des écoles privées, d'inspecter des écoles publiques; ceux qui agissent pour améliorer les procédés de culture, pour assainir les maisons ouvrières, pour répandre des notions plus nettes de propreté matérielle et morale; ceux qui luttent contre l'alcoolisme, contre la pornographie ou le malthusianisme; ceux qui enseignent volontairement et gratuitement dans des cours du soir, des conférences; ceux qui assistent les pauvres et se préoccupent de les relever de leur misère; tous ceux-là font, à des degrés divers, œuvre de bons citoyens. Et ils n'ont pas besoin de s'emparer du pouvoir pour cela.

Au surplus, nous assistons à une transformation progressive de la vie publique et, sans prévoir les formes nouvelles que les générations prochaines lui verront revêtir, on peut être certain qu'elles seront très différentes de celles auxquelles nous sommes

habitués. L'incompétence de certains organismes gouvernementaux amène, en effet, ce résultat que beaucoup d'intérêts, qui sont réellement des intérêts publics, sont pris en charge par des groupements volontaires. D'autre part, la complexité de la vie moderne accroît chaque jour l'importance et le nombre des intérêts communs auxquels des particuliers isolés sont incapables de pourvoir. Il arrive, par suite, que les associations gérant ces intérêts augmentent chaque jour dans le même temps que les services publics se montrent moins aptes à accomplir leur mission. Ainsi s'opère, sous nos yeux, mais par un mouvement lent et peu apparent, un très curieux déplacement de la gestion des intérêts publics. Ce déplacement tend à permettre et à organiser, en dehors des cadres politiques, l'utilisation de compétences et de dévouements précieux pour la solution de problèmes d'intérêt général. Il est donc intéressant pour ceux qui éprouvent à la fois un éloignement invincible pour la « machine politique » et un sincère désir de remplir dans la plus large mesure leur fonction de citoyen.

Peut-être certains de nos lecteurs se demanderont-ils si le mouvement que j'indique n'a pas lieu précisément en sens contraire, et si, depuis plusieurs années, mais depuis la guerre en particulier, nous n'assistons pas, au contraire, à une absorption graduelle des intérêts privés par les pouvoirs publics. Nous sommes, en effet, au temps des réquisitions, des taxations et des interventions d'État de toutes sortes. L'État s'occupe de fabriquer, de transporter sur mer, de cultiver les terres en friche ; il fait sentir partout sa main. Tout cela est vrai, mais si les circonstances actuelles justifient dans plusieurs cas et expliquent dans les autres les initiatives prises par l'État, elles fournissent en même temps une démonstration nouvelle de son inaptitude à gérer les intérêts économiques, même quand ces intérêts se lient d'une façon étroite à la défense nationale dont il a la charge. Ce n'est ni le lieu ni le moment de préciser; il suffit que les apparences actuelles ne créent pas une méprise sur le sens véritable du mouvement qui s'opère. Nous marchons vers des intérêts publics de plus en plus complexes, de plus en plus

nombreux; mais précisément pour cette raison, il faudra des organismes nouveaux pour les régir, et cela d'autant plus que les cadres politiques traditionnels se montreront moins capables d'y pourvoir.

Il faut donc que les éducateurs des Roches préparent les enfants qui leur sont confiés aux tâches qui les attendent dans la vie publique comme dans la vie privée, et qu'ils le fassent dans cet esprit nouveau qui voit dans la vie publique le développement et le complément de la vie privée.

Il faut qu'ils enseignent et qu'ils fassent sentir à leurs élèves qu'un homme n'a donné un bon rendement social que si, en même temps que ses devoirs dans la famille et dans l'atelier de travail, il a accompli sa tâche dans la cité.

Paul DE ROUSIERS.

LA VIE DE L'ÉCOLE EN 1915-1916

On sait ce que fut notre première année de guerre, quelles épreuves faillirent compromettre la vie de l'École, et comment elles furent résolues. Mais, dès le printemps 1915, il nous apparut que, les hostilités se prolongeant, nous allions nous heurter à des difficultés nouvelles. Dans ce provisoire indéfini que devenait la guerre, il allait falloir s'installer comme dans du définitif, sans avoir toujours les moyens nécessaires.

Et d'abord, se posait la question de la maison de Verneuil. En septembre 1914, nous avions été bien heureux de la trouver ; et pendant des mois on s'était unanimement félicité — parents, maîtres, élèves — de l'organisation due au commun dévouement de Mme Bertier et de M. Larchet. Puis les inconvénients apparurent : étroitesse des locaux, difficultés d'adaptation, éloignement de l'École, tout cela cause de fatigue physique et morale. Il fallait à tout prix trouver pour les petits une autre installation.

D'autre part, les demandes de renseignements, les candidatures d'élèves affluaient. Il fallait s'agrandir.

Aussi, dès le mois d'avril, entreprîmes-nous, auprès de l'autorité militaire, des démarches multipliées, pressantes, pour obtenir la restitution d'une de nos maisons.

Ces démarches nous valurent de bonnes paroles, de chaleureux appuis, d'incontestables dévouements, et aussi quelques rebuffades, ceux-là nous aidant à supporter celles-ci. Malheureusement, la résistance d'un seul suffit souvent à paralyser les meilleures volontés, et à la veille de la sortie, nos chances de succès n'étaient guère sensibles.

Sans nous décourager, nous envisageâmes la possibilité, la

probabilité même d'un échec, et nous commençâmes d'autres recherches. A Verneuil, autour de Verneuil, nous battîmes le pavé et les routes pour trouver la villa, voire le château, digne de devenir Maison d'École. Nous fîmes bien des découvertes, nous échaffaudâmes bien des rêves, mais pour nous heurter toujours à une impossibilité.

Tel petit château était bien tentant avec ses belles pièces, ses murs épais, son jardin, son petit bois, sa chapelle. Mais il était petit, petit. Et puis pas de bureau de poste, pas de médecin, pas de pharmacien, pas même de téléphone pour nous relier à notre métropole.

Tel autre eût pu recevoir quarante élèves : avec cela, jolie situation, parc imposant, dépendances pour la chasse. Bref, un collège anglais ou américain. Mais 35.000 francs par an!

Bref, il fallut revenir à la rue Notre-Dame et à de plus modestes projets.

Ceux-ci furent très simples. Ramener à l'École, c'est-à-dire à la Guichardière et peut-être aux Pins, les petits et les moyens qui venaient de payer leur tribut à l'état de guerre, et les remplacer à Verneuil par un groupe de grands moins nombreux, à qui l'on ménagerait une installation plus confortable, et qui supporteraient plus facilement les fatigues du chemin.

Restait à assurer la direction de la nouvelle colonie vernolienne; car M. et Mme Larchet reprenaient la direction de l'*Iton* et de graves préoccupations de famille ramenaient Mme Bertier au Coteau.

Mme Marty consentit à revenir de Bretagne. M. Montassut dénoua les liens qui déjà l'attachaient si étroitement à la Guichardière. Tous deux organisèrent, pour leur petit groupe de grands, un home tout familial, un régime tout paternel, qui fit oublier les longueurs de la route et l'exiguïté du jardin.

Je dois ajouter qu'à peine remise des plus dures fatigues et de la plus douloureuse épreuve, Mme Bertier consentit à assumer à l'École une tâche fort ingrate : la direction des services matériels. En même temps que moi-même, elle soulageait ainsi M. Rozier qui, après un an d'absence, nous avait fait l'amitié de revenir

prendre la direction de la comptabilité et de l'économat. Il prenait ce service dans les conditions les plus défavorables. Il les a réorganisés avec tout son dévouement et toute son habileté. C'est tout dire.

Cependant, et en dépit des promesses quasi ministérielles, octobre arriva sans que nous fût rendue la maison tant convoitée. Il fallut refuser plus de trente élèves, et serrer un peu ceux qu'on avait pu recevoir. On en logea chez Mme Bodé (annexe de la rue Notre-Dame), chez M. Jungné, chez M. Ouinet sous la direction de M. Cuny, et nulle part, personne ne fut à plaindre.

Un autre retard pourtant contrariait nos projets. Résolus depuis plusieurs mois à ne plus faire classe dans les maisons, et notamment à Verneuil, nous avions entrepris la construction d'un nouveau « bâtiment des classes ». Nous comptions l'inaugurer fin octobre. Il ne fut prêt... qu'un peu plus tard, et pendant tout le premier terme, il fallut organiser un double service de classes, les unes à la villa Médicis, les autres à la Guichardière. Les garçons ne changeaient pas de salle, mais leurs professeurs allaient d'un groupe scolaire à l'autre, et plus d'un aurait pu fredonner :

It's a long way to Guichardière...

Heureusement, janvier devait apporter à tous de précieuses étrennes. L'ordre de nous rendre les Pins était enfin arrivé ; l'évacuation, la transmission des locaux s'étaient faites sans hâte, mais sans difficultés sérieuses. Il ne restait plus qu'à balayer, laver, frotter, gratter, brosser, astiquer, ripoliner, formoliser, remeubler, décorer, et autres opérations accessoires.

Il fallait procéder aussi à une nouvelle répartition des élèves. Opération délicate ! Qui laisser à Verneuil ? Qui verser à la Guiche ? Qui affecter aux Pins ? Chacun, ou à peu près, consentit à songer d'abord à l'intérêt général ; l'esprit de conciliation fit taire bien des préférences légitimes, et le 14 janvier l'École, avec trois maisons normalement constituées, recevait 84 élèves.

Le 15 on inaugurait — sans discours — les quatre salles,

claires et spacieuses, du nouveau « bâtiment », sur les portes desquelles étincelaient les noms de Joffre, Castelnau, Foch et Galliéni.

La restitution des Pins, en ramenant chez lui M. Gaillard, laissait vacant à la Guichardière le poste de chef de maison. Par une coïncidence providentielle, M. Lambotte nous recommanda un de ses amis. Je n'ai pas besoin de dire à quel point nous eûmes raison de croire à son témoignage. En quelques semaines, M. René Levesque prouvait à tous quel professeur savant et méthodique, quel éducateur dévoué l'École allait posséder en lui.

Les plus graves difficultés — matérielles et morales — étaient résolues.

*
* *

D'autres subsistaient cependant. Comment, d'abord, maintenir le niveau de nos études, avec un personnel restreint, et en partie renouvelé? La première année de guerre, nous avions bénéficié d'un passé tout proche, et pour ainsi dire de la vitesse acquise, ce qui nous avait permis d'obtenir au baccalauréat des succès exceptionnels.

Désormais il fallait non seulement conserver les acquisitions du passé, en utilisant l'œuvre de nos prédécesseurs, mais trouver en nous et autour de nous les ressources nécessaires à l'avenir.

Pour les mathématiques et les sciences expérimentales, la situation restait bonne, grâce à la présence de MM. Jungné et Lombard, et de Mlle H. Demolins. Le retour de M. Lange vient de l'améliorer encore, et nous nous devons à nous-mêmes d'obtenir d'excellents résultats.

Mais la question des langues vivantes se posait avec une certaine acuité. Plus de stages possibles ni en Allemagne, ni même en Angleterre[1]. M. Fox, qui avait, l'an dernier, dirigé nos

1. Je tiens cependant à signaler qu'Albert Lebouteux n'a pas craint de franchir le détroit et a fait en Angleterre un fructueux séjour de six mois. Voilà un bel exemple!

jeux et l'enseignement de l'anglais, s'engageait brusquement dans l'armée britannique; le gouvernement de Sa Majesté Georges V refusait leurs passeports à tels de ses sujets avec qui nous avions conclu; et c'est seulement en janvier que nous trouvions, en M. Hurley, le professeur nécessaire.

On ne s'étonnera donc pas si nous constatons un certain fléchissement dans nos classes d'anglais. Nous ne l'acceptons pas d'ailleurs comme définitif. Dès cette année, et pour réveiller chez nos élèves une ardeur un peu endormie, nous avons appelé en inspection M. Cahour, professeur suppléant à l'Institut catholique de Paris; pour l'année prochaine, des mesures déjà prévues nous permettront, j'espère, de revenir aux meilleures traditions de l'École.

L'enseignement de l'allemand, au contraire, s'est maintenu, pour le moins, tel qu'il était avant la guerre. Les classes, plus nombreuses, ont été disciplinées et laborieuses; les progrès sont incontestables. Le mérite en revient à Mme Trocmé et à M. Maurer.

L'étude du français non plus n'est pas encore ce que nous voudrions. La guerre est survenue au moment où nous nous proposions[1] sinon de vivifier, du moins d'unifier notre enseignement, et nous avons dû surseoir à l'exécution de notre programme. Nous sommes demeurés fidèles cependant au principe des inspections, et c'est M. Louis Arnould, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, qui interrogea cette année nos élèves de 1re et de 2e.

Nous avons pu, par contre, revenir à cette question du latin qui nous préoccupe depuis longtemps et qui, dans ce Journal même, fit l'objet de plusieurs articles (cf. en particulier dans le Journal de 1914, l'article de M. Trocmé).

Après avoir suivi dans toutes les classes l'effort de nos maîtres et de nos élèves, après avoir consigné par écrit mes observations et réflexions, j'ai pu soumettre à mes collègues un projet d'ensemble, et leur faire adopter un petit nombre de

1. *Journal de l'École*, année 1914, p. 18.

résolutions, modestes mais précises et pratiques, ayant pour objet d'introduire dans notre enseignement une unité plus rigoureuse dans une progression plus constante.

On me dispensera d'entrer ici dans des détails tout professionnels. Même j'aurais moins insisté sur cette question du latin, s'il n'importait de marquer la préoccupation qui fut incessamment la nôtre. Il ne nous a pas suffi de faire vivre l'École au jour le jour ; conscients non seulement des inconvénients, mais des dangers que comporte pour nous l'état de guerre, nous avons voulu prévenir ceux-ci, compenser ceux-là, et plus encore préparer, par un effort perpétuel, l'École d'après guerre.

Les pages que M. Storez consacre plus loin à l'enseignement de l'esthétique montrent que notre préoccupation d'adaptation ou de renouvellement s'étend à tous les domaines.

*
* *

Ce souci de progrès, nous l'avons eu pour notre vie morale plus encore que pour notre vie intellectuelle. C'est que, là encore, la tâche devait devenir plus difficile peut-être qu'en l'année 1914-1915.

Une guerre trop courte n'eût produit sur les âmes qu'une émotion passagère, pareille au frisson d'un nerveux devant un orage violent et rapide.

A se prolonger, l'épreuve fut d'abord salutaire. La grandeur du danger couru par la France, le voisinage constant de la mort, l'horreur des procédés ennemis, tout cela favorisait chez les combattants une vie morale plus active et plus profonde, avec examens de conscience individuels et collectifs, retours sur le passé, coups d'œil sur l'avenir. Tout cela favorisait l'héroïsme, et vers les sommets de la vie morale nos soldats s'élançaient d'un cœur si généreux, qu'ils entraînaient à leur suite la masse de la nation.

Mais à poursuivre le sublime, on est vite essoufflé ; l'héroïsme est un état violent, instable, où l'on ne peut persévérer sans répit. Nos soldats, leurs chefs, ont conservé le même courage ; les

défenseurs de Verdun valent les vainqueurs de la Marne. Mais les gens de l'arrière ne pouvaient, sans un effort surhumain, se maintenir pendant deux ans à la hauteur des premiers jours. Certains spectacles de la politique, du théâtre et de la rue ne prouvent que trop la faiblesse de la nature humaine devant une œuvre de longue haleine.

Bien avant la rentrée, la préoccupation nous hanta de prémunir contre les défaillances probables des garçons bien intentionnés, mais souvent insouciants, prompts à la fatigue, privés des meilleurs de leurs maîtres, astreints par la force des choses à une organisation moins rigoureuse, vivant loin de toute douloureuse réalité, et pour qui ce devait être un bien grand effort de régler chaque matin leur journée, d'examiner chaque soir leur conscience, par rapport à la guerre.

Ne pas rappeler les leçons que comporte la situation eût été une trahison; y revenir sans cesse risquait de fatiguer et de froisser.

En même temps, les secours du dehors se faisaient plus rares ou moins efficaces. Nos anciens nous écrivaient moins souvent, les récits des journaux paraissaient monotones. Il fallait puiser ailleurs les enseignements nécessaires.

Simplement, nous avons, à nos garçons, avoué nos inquiétudes et confié nos espoirs[1]. Avec la même simplicité, nous dirons ici dans quelle mesure ils ont réussi à dissiper les unes et à justifier les autres.

Bien entendu, tout n'a pas été parfait. Petits et grands, les Rocheux acceptent difficilement la loi du sacrifice : renoncer à dix minutes de récréation et aller à la chapelle prier Dieu de bénir nos armes, s'interdire une visite chez le pâtissier, observer la loi *toujours en vigueur* qui proscrit l'usage du tabac, sauf exceptions très déterminées, consacrer exclusivement au travail certaines heures d'étude non surveillées, voilà ce que nous n'obtenons qu'avec peine, parce que nos garçons, même les plus grands, sont légers, impatients de toute contrainte, peu

1. *L'Écho des Roches*, novembre 1915.

pénétrés encore de ce principe capital que notre régime de liberté rend plus nombreuses et plus graves leurs responsabilités.

Il y eut également des périodes de nervosité, et j'ai dû intervenir un peu plus que je n'aurais voulu.

Mais, si j'en crois des informations autorisées, il n'y a pas d'établissement, libre ou officiel, où l'atmosphère n'ait été, cette année, plus lourde d'électricité ; et si la discrétion ne l'interdisait, nous pourrions établir plus d'une comparaison qui ne serait pas à notre désavantage.

La vie des maisons fut en général calme, disciplinée, de plus en plus familiale. C'est dans certaines classes, c'est aux jeux, que nous aurions souhaité parfois une bonne volonté plus généreuse, une plus rigoureuse discipline.

Ajoutons, pour être justes, que, notamment au second terme [1], notre vie fut parfois un peu austère.

En l'absence de blessés, que c'eût été un devoir d'égayer, nous nous sommes interdit toute distraction égoïste ou frivole. Nous eûmes, je crois, tout juste deux concerts accompagnés de lectures. Les amis de l'École savent quel souci d'art et d'éducation préside toujours ici à l'élaboration d'un programme musical. Nos « lecteurs » se préoccupèrent, eux aussi, de choisir des sujets actuels, émouvants et bienfaisants. Le sergent La Ramée, présenté par M. Des Granges, conquit tous les cœurs par son courage, sa franchise, sa bonne humeur, sa générosité ; quant à la *Reine de Géorgie* [2], ce beau drame, écrit avant la guerre par quelqu'un qui devait, lui aussi, tomber au champ d'honneur, fit passer sur la salle un souffle d'enthousiasme et d'héroïsme.

Nos conférences s'inspirèrent des mêmes préoccupations sérieuses. Plusieurs de nos maîtres mobilisés, M. Bertier, M. l'abbé Pezé, M. Marty, nous racontèrent leur vie du front ;

1. En décembre, nous avons offert, dans la grande salle du vrai bâtiment des classes, une matinée dramatique et musicale aux derniers pensionnaires qu'ait comptés l'hôpital 33.

2. La *Reine de Géorgie*, un acte en prose, par Henry du Roure.

tous furent plus soucieux d'apporter des enseignements que des impressions plus ou moins pittoresques, et chacune de leurs causeries put remplacer un de ces appels généraux où l'on tâche de rappeler à l'École réunie les principes directeurs de notre doctrine et de notre action.

M. Paul de Rousiers, dans une causerie sur nos devoirs de demain, rechercha, à la lueur des événements actuels, quels défauts invétérés risquaient de compromettre notre cause, et aussi quelles qualités traditionnelles assureraient notre salut.

Quelques semaines plus tard, le sociologue qui chez lui double le moraliste nous montra quelle fut, pendant cette guerre, le rôle considérable des ports de France, et particulièrement de Rouen; une autre fois enfin, quelles conséquences économiques sortiraient du formidable conflit auquel nous assistons.

M. Louis Arnould nous édifia sur les procédés de la propagande boche en Espagne. M. Paul Bureau définit la signification morale du devoir militaire. M. Victor Cambon nous promena à travers les Universités et les usines des États-Unis. M. Fonsegrive développa sur ce thème « Initiative et Organisation » les idées tour à tour les plus ingénieuses et les plus profondes. M. Gabriel Melin nous dit les souffrances, les angoisses, et aussi le courage et les vertus des Nancéiens depuis le début des hostilités. M. Georges Blanchon, l'écrivain naval bien connu, nous parla des sous-marins avec toute sa compétence et toute son ardeur d'ancien officier de marine.

C'est à la guerre, on le voit, que nous ramenèrent sans cesse nos conférenciers. Ils nous en ont révélé les différents aspects; ils en ont dégagé les enseignements. Puissent leurs jeunes auditeurs utiliser, pour eux et pour la France, les douloureuses expériences de leurs aînés!

Surtout, et comme l'an dernier, nos combattants, professeurs et anciens, nous ont rappelé sans cesse quelle devait être notre attitude, et comment à leur courage, tour à tour ardent et patient, toujours gai et généreux, devaient répondre ici la fermeté, le calme, la bonne grâce, le désintéressement, le dévouement de tous, dans l'accomplissement du devoir quoti-

dien. Leurs leçons, le plus souvent, n'étaient celles que de l'exemple. Quelquefois, devant la grandeur et l'horreur des sacrifices auxquels ils s'associaient, leur pensée, frémissante d'inquiétude et d'espoir, se tournait vers les jeunes générations : heureux et fiers de leur assurer un glorieux héritage, ils tremblaient à l'idée que cet héritage pût n'être pas mis en valeur, et leur souffrance demeurer inutile; et simplement, avec l'affection de frères aînés, avec l'autorité que confère l'acceptation du danger suprême, ils nous confiaient leurs ambitions magnifiques et leurs légitimes exigences.

Les lecteurs de *l'Écho* savent quelle action ont pu avoir, dans ce sens, les lettres de M. Bertier, de M. l'abbé Pezé, de Thiercelin, de quelques autres.

Certaines de ces lettres ont répandu assez loin dans les tranchées, et, par un retour bien inattendu, jusque dans les bureaux de *la Guerre Sociale,* le renom de notre École et de notre petit journal. Nous devons des remerciements tout particuliers à Louis Tripet, dont l'admirable simplicité nous a valu ce succès paradoxal.

Que dire de nos morts? De vingt-trois qu'ils étaient il y a un an, ils sont aujourd'hui trente-quatre. Combien seront-ils dans quelques semaines? A chaque nouveau deuil, nous avons profondément souffert, même pour ceux-là qui n'avaient guère fait que passer ici, ou qui semblaient nous avoir un peu oubliés. Quant à ceux qui furent vraiment des enfants de l'École, à qui, comme à nos fils, nous avions donné le meilleur de notre esprit et de notre cœur, leur mort nous eût laissés inconsolables, si nous n'avions cru à l'efficacité de leur sacrifice pour le salut de leur âme et la rédemption de la France. Car qui nous rendra un Emmanuel Belin, un Jacques Dupas, un Jacques Munier, un Pierre Polot, un Marcel Planquette?

Ce que nous avons su de leur vie dans le monde, à la caserne, dans les tranchées, de leur mort surtout, a renouvelé tout ensemble notre tristesse, notre admiration, notre tendresse, notre confiance aussi dans les destinées de notre École et de notre pays. Français sans peur, chrétiens sans reproche! Ces

mots, dont on abusa peut-être pour des effets oratoires faciles, les définissent avec une si exacte perfection, que, pour les leur appliquer, on sent le besoin de se recueillir et de s'incliner.

Grâce aux communications des familles Belin, Planquette, Polot, nous avons pu retracer la carrière — si courte et si riche! — de ceux qu'elles pleurent. Dans la biographie de leurs anciens, nos élèves trouveront autre chose qu'un objet d'enthousiasme passager, des leçons à méditer et des exemples à suivre[1].

Cette idée du bien à faire à nos enfants dissipera, j'espère, les scrupules qu'inspire parfois une excessive discrétion. Tout dernièrement, un de nos anciens a succombé dans des circonstances si tragiques, avec des sentiments si admirables, dans une atmosphère si extraordinaire de piété, qu'à lire le récit de sa mort on se sent transporté en plein « miracle » ou en pleine épopée du Moyen Age. Quel regret pour nous de ne pouvoir transcrire son nom et léguer de lui à tous un impérissable souvenir!

*
* *

L'heureuse et bienfaisante solidarité qui existe entre tous les Rocheux, morts et vivants, présents et absents, doit assurer plus que l'existence de *l'Écho des Roches* : son intérêt sans cesse renouvelé, son utilité toujours croissante. Pour cela, il lui faut la collaboration de tous. Les élèves doivent à nos absents, professeurs et anciens, les renseignements, les récits, les comptes rendus qui attestent la vitalité de l'École. Les absents se doivent à eux-mêmes de maintenir le lien qui les unit entre eux; avides de nouvelles, ils doivent en donner d'eux-mêmes; fiers des exploits de leurs camarades, ils doivent nous confier simplement tout ce qui les intéresse, fût-ce aux dépens de leur modestie. Ils doivent enfin nous aider à mettre sans cesse sous

1. On lira plus loin les principales notices et les plus beaux documents publiés cette année par *l'Écho des Roches*.

les yeux de nos garçons les réalités de la guerre. On oublie vite à dix ans, à quatorze ou même à seize. Pour secouer certains engourdissements, la leçon qui sort des tranchées est plus autorisée que celle qui tombe d'une chaire, et la valeur de nos combattants perdrait de son efficacité à demeurer obscure.

Cette solidarité de tous les Rocheux, comme de tous les Français, entre eux, la lourde dette contractée par ceux qui bénéficient tranquillement de l'héroïsme et de la mort des autres, nos élèves ne la comprennent pas toujours assez. Ils avaient un moyen bien simple de s'acquitter. Prier tous les jours librement mais pieusement, généreusement, pour les combattants, les blessés, les prisonniers, les morts, pour ceux qui restent aussi, pour la France enfin, pour la victoire et pour l'avenir, nous pensions que c'était peu de chose. Ce fut, paraît-il, très difficile. Je veux croire que seule l'organisation d'une prière collective rencontra des obstacles, et que chacun, en son privé, paya à nos soldats le tribut nécessaire. Je ne puis pas ne pas regretter que l'organisation, très compliquée, il est vrai, de notre vie, ne nous ait pas permis de nous réunir plus souvent et en plus grand nombre, dans un effort commun de gratitude et de piété.

Du moins, l'essentiel de notre vie religieuse a été maintenu. Cette année encore, M. l'abbé Gamble assuma à lui tout seul la tâche de deux. Quelles fatigues son zèle lui a values, nous ne le savons que trop. Mais son cœur de prêtre a dû connaître aussi bien des joies, et au jour de la première communion solennelle, par exemple, il a dû sentir que l'École d'aujourd'hui n'est pas trop inférieure à l'École d'autrefois.

Elle conserve en tout cas toute la paternelle bienveillance de son évêque. Mgr Déchelette nous l'a prouvé en des termes qui ont accru, avec notre respectueuse gratitude, notre volonté de justifier sa confiance.

Un trop petit nombre de grands catéchumènes n'a pas permis à M. Cellérier de célébrer de 1re Communion ni de Confirmation. La cérémonie de l'année prochaine n'en sera que plus importante, et cela n'a pas découragé notre pasteur. A ses cultes du dimanche, à ses cours doctrinaux, il ajoute volontiers

de petites réunions familières que ses garçons apprécient particulièrement pour leur intimité bienfaisante. Ils n'apprécient pas moins les causeries plus amicales encore que favorise, rue Notre-Dame, l'hospitalité souriante de Mme Cellérier.

*
* *

L'École a toujours voulu que la piété de nos garçons fût riche en œuvres, et que chez eux, l'amour de Dieu inspirât l'amour du prochain. Notre Société de Charité est née de cette préoccupation. La guerre, en diminuant ses ressources, a nécessairement ralenti son activité. Peut-être aussi certains grands n'ont-ils pas compris assez que la confiance de leurs maîtres ne les affranchissait pas de toute direction. Cependant, grâce à la générosité de nos amis, notre caisse s'est remplie ; grâce au bon esprit de presque tous les associés, une action concertée est demeurée possible. Nous avons donc pu, comme d'habitude, soutenir une dizaine de familles pauvres, et subventionner les œuvres charitables ou sociales qui, depuis longtemps, comptent sur nous.

Par ailleurs, beaucoup de nos garçons ont eu leur budget d'œuvres particulier. Petits ou grands, seuls ou à plusieurs, ils ont adopté plus d'un filleul, secouru plus d'un prisonnier. Ils ont réalisé des économies, assuré des achats, confectionné des paquets, écrit des lettres pleines de cœur, fait en un mot le geste fraternel auquel les avait invités une éloquente et généreuse causerie de Mme Colette Yver[1].

La préparation militaire n'est pas une œuvre charitable ou sociale. Cependant, en la réorganisant cette année, nous avons obéi encore au même désir de préparer nos garçons à leurs devoirs de demain, et rien ne prouve, hélas! que le devoir militaire doive de sitôt perdre rien de son importance primordiale.

Dix-huit grands s'étaient inscrits en janvier pour les exercices

1. Cette causerie a paru in extenso dans *l'Écho* de décembre 1915.

du B. A. M. Jusqu'à Pâques, tous, ou à peu près, firent preuve de régularité et de persévérance. Au dernier terme, l'approche des examens provoqua d'inévitables défections. Les séances se sont néanmoins poursuivies, suivant un programme très précis et très méthodique. Nous les reprendrons, j'espère, dès le mois d'octobre, même si un texte législatif n'a pas encore rendu la préparation militaire obligatoire pour tous.

En mentionnant ce rétablissement du B. A. M. à l'École, je tiens à dire que nos efforts seraient demeurés vains sans le précieux concours du capitaine Greslebin, puis du commandant de l'Orza. Non contents de favoriser nos démarches, ces messieurs ont assuré l'établissement d'un programme parfait, mis à notre disposition leurs officiers et leurs gradés les plus sûrs, témoigné pour les efforts de nos garçons l'intérêt le plus actif et le plus soutenu. L'adjudant Vincent, puis le lieutenant Garnaud ont été, sous leur direction, les meilleurs des instructeurs. Aux uns et aux autres nous adressons nos plus chaleureux remerciements.

*
* *

Maintenant, il nous faut penser à l'année prochaine.

Si nos vœux se réalisaient, l'École, libérée, assurerait à des élèves beaucoup plus nombreux une vie tout à fait normale; et, bien entendu, nous ne négligerons rien pour obtenir ce résultat. Mais il ne dépend pas que de nous, et l'expérience de l'an dernier doit nous rendre modestes et prudents.

Nous envisageons donc qu'à la rentrée nous aurons les trois maisons actuelles, avec les mêmes chefs de maison. Tout autre calcul risquerait d'être une duperie.

Dans chacune de ces maisons, dans les locaux scolaires, nous avons réalisé, je crois, toutes les améliorations matérielles que comportent les circonstances, et c'est dans un autre sens que devra s'exercer notre volonté de progrès incessants.

Le retour de M. Lange nous permettra, j'espère, de reprendre les manipulations scientifiques abandonnées depuis la guerre,

et de perfectionner le cours de dessin graphique réinstallé depuis quelques mois.

Pour l'enseignement élémentaire, l'activité de Mlle Bagault, pour l'enseignement du latin, le concours de tous, accentueront les progrès déjà réalisés.

Quant à l'enseignement de l'histoire, je souhaiterais qu'il assurât, chez nos garçons, non seulement l'acquisition des connaissances, le goût du pittoresque, le sens esthétique ou critique, mais, par-dessus tout, le développement du sens national. Voilà trop longtemps que, sous prétexte de désintéressement scientifique, l'enseignement de l'histoire de France, en France, ne sert plus la cause de la France. Trop heureux encore, si ceux qui professaient pour l'étranger une si généreuse sympathie n'avaient pas réservé aux Français d'autrefois leurs intransigeantes sévérités!

L'École des Roches n'a jamais donné dans ce travers. Mais elle doit, elle aussi, entendre les leçons de la grande guerre, et faire que tout son enseignement tourne à la plus grande gloire de la France.

Il ne s'agit pas de fausser les faits, de taire la vérité, de refuser à personne ce qui lui est dû, en un mot d'adapter à nos besoins ou à nos intérêts les monstrueuses théories d'Outre-Rhin. Il s'agit tout simplement de justice. Or la justice permet, la justice exige qu'il y ait dans nos affections des degrés, et que certaines personnes bénéficient de notre prédilection. La France est une de ces personnes. Il faut qu'à chaque page de son histoire nos élèves trouvent de nouvelles raisons de l'aimer.

Sans doute, elle ne fut pas toujours égale à elle-même; avec ses épreuves, elle eut ses erreurs et même ses folies. Mais le respect de la vérité empêche-t-il que la pitié, comme l'admiration, tourne encore à l'amour? L'âge vient assez tôt, où le développement de l'esprit critique provoque des sévérités décourageantes. L'admiration, l'enthousiasme, la tendresse conviennent mieux aux jeunes gens; et quand les nôtres auront bien appris à chérir leur pays, on pourra les initier aux méthodes scientifiques. Celles-ci, d'ailleurs, leur révéleront

nos très authentiques vertus et nos merveilleuses résurrections.

Bien entendu, l'enseignement de la littérature peut et doit s'inspirer du même esprit. Sans oublier son objet propre ni ses méthodes, sans oublier d'enseigner l'orthographe, le style, la composition, l'esthétique et l'histoire littéraires, mais au contraire en restant fidèle à son programme, le professeur de français sera un excellent professeur de patriotisme. D'autres révéleront les beautés fécondes de notre terre, d'autres la grandeur généreuse de nos gestes; lui, révélera les richesses diverses de l'esprit français, sa grâce, sa lucidité, sa fermeté, sa rectitude, sa souplesse et ses sublimités. Lui aussi cherchera à provoquer l'admiration, l'enthousiasme, l'affection pour tout ce qui est national. Et si à propos d'un caractère d'une œuvre ou d'une époque, il doit émettre une réserve, formuler une condamnation, ses sévérités tendront encore à la défense de l'esprit français.

Ainsi conçue, l'étude de l'histoire et de la littérature séduira sans doute assez nos garçons, pour qu'ils lui fassent désormais dans leur vie une part plus équitable, et ce sera pour eux double profit.

Nous souhaitons aussi les voir plus que jamais fidèles aux principes d'ordre, de hiérarchie et de discipline. Ceux-ci ne sont pas en contradiction avec les autres principes directeurs de l'École. M. Demolins n'a jamais séparé la liberté de la responsabilité; s'il a libéré le jeune homme de bien des entraves inutiles ou nuisibles, il n'a pu le dispenser de la lutte contre soi-même; il avait trop le sens, enfin, des nécessités sociales pour ne pas comprendre que, dans toute collectivité, une loi commune doit stimuler, mais aussi limiter les initiatives de chacun, au besoin réprimer toute force individuelle qui, au lieu de se plier à une action concertée, tendrait à l'anarchie.

Fidèle à la pensée de notre fondateur, M. Bertier écrivait en 1914[1] :

1. *Journal de l'École de 1914*, p. 24.

« ... Je viens de parler d'initiative et ne crois pas me contredire en parlant à présent de dressage. De même que les plus belles actions de la vie morale ne sont possibles que si l'habitude a discipliné et définitivement établi dans l'ordre les instincts, les tendances et toutes les activités inférieures, de même l'initiative ne peut se développer dans l'éducation que dans l'ordre, la régularité, l'obéissance à des lois fixes. Nous avons, une première fois, codifié cette discipline de l'École; actuellement nous avons sur chantier une édition plus complète de notre Code. A leur tour, les maisons ont écrit le détail de leurs habitudes, de manière à les faire connaître à tous, et à empêcher toute discussion. »

La même année après avoir constaté que « la conception individualiste de la vie se trouve condamnée par les nécessités modernes », et que « pour vivre, l'homme moderne doit concerter son action avec celle de beaucoup d'autres hommes », M. Paul de Rousiers ajoutait[1] :

« Il n'est pas possible d'agir de concert sans se soumettre à une discipline. Partout où plusieurs hommes se réunissent dans la poursuite d'un même but, il est indispensable qu'ils reconnaissent une autorité et qu'ils y obéissent dans toute la mesure nécessaire au succès de leur entreprise commune. Par suite, la complexité de la vie moderne, entraînant la nécessité de l'action concertée, suppose également l'existence d'une exacte discipline dans chacun des groupements constitués en vue de cette action. Aucune organisation n'échappe à cette nécessité. Celles mêmes qui se réclament des théories anarchistes les plus extrêmes et qui se proposent de détruire les contraintes existant dans la société actuelle ne manquent pas de prêcher à leurs adhérents une stricte discipline. Elles n'obtiennent de résultats que si elles la font régner dans leur sein. »

Opportunes avant la guerre, ces paroles de notre Directeur et de notre Président, s'imposent plus que jamais au respect de chacun. Parmi les restaurations nécessaires au pays, il n'en est

1. P. de Rousiers, *l'Élite dans la Société moderne*, p. 25.

pas de plus urgente que la restauration des idées d'ordre et de hiérarchie. Nos garçons le comprennent bien, eux qui seront un jour des chefs responsables. Ils doivent donc commencer par donner l'exemple, d'autant plus que la pratique généreuse d'une obéissance librement consentie reste le meilleur apprentissage de l'autorité.

Que cette pratique soit souvent pénible, quelquefois douloureuse, qui songe à le nier? Car, enfin, nous n'en sommes plus à croire que toute une éducation d'homme peut se faire sans douleur pour lui-même, et vouloir épargner à ceux qu'on aime toute peine même légère serait leur rendre le pire service, en supprimant pour eux l'effort et le sacrifice, conditions indispensables du mérite et du progrès.

Mais les difficultés de la tâche ne sauraient effrayer les élèves de l'École des Roches. Soucieux de fournir à la France une élite sociale, ils savent que « la notion d'élite ne suppose pas toujours l'idée de succès, tandis qu'elle suppose toujours celle de générosité et de sacrifice[1] ». Sûrs de notre dévouement, ils savent que nos exigences marquent, avec notre estime et notre confiance, la mesure des ambitions que nous caressons pour eux. Ils sauront se montrer dignes des unes et des autres.

Henry GAILLARD.

1. P. DE ROUSIERS, *Journal de l'École de 1914*, p. 8.

L'ÉCOLE DES ROCHES ET L'APRÈS-GUERRE

I

La sagesse a deux objets : le présent, qu'elle doit regarder en face et bien voir, l'avenir, qu'elle doit prévoir.

Nous ne parlerons pas ici de la France en armes, de l'avenir immédiat de notre pays, des efforts constants que *tous les Français* doivent faire pour libérer la patrie et préparer une victoire plus belle. Cela, nous le dirons ailleurs.

Ici, pensons à la paix, car il vaut mieux croire, n'est-il pas vrai? que la paix renaîtra quelque jour, si lointain qu'on l'imagine..... Nul ne sait si c'est dans 6, 12 ou 18 mois que reprendra la vie normale, mais ce que tout le monde sait bien, c'est qu'elle reprendra, parce que telle est la loi et qu'il y a toujours, malgré les cataclysmes, une Raison et une Providence dans le monde et au-dessus du monde.

Essayons donc de prévoir quelle sera la vie de la France et la vie des Roches dans les mois qui suivront la signature de la paix.

Des deux côtés des premières lignes actuelles, sur tous les départements du Nord et du Nord-Est, les ruines se seront amoncelées. Les villages par centaines, les villes par dizaines, seront effondrés, ruinés, anéantis. Après les morts de jeunes hommes pleins de promesses, je ne sais rien de plus triste que ces villes et ces villages du front où les maisons ont l'air de grands corps sans vie, dévorés par l'incendie et les obus, et où les pans de murs font l'effet de membres mutilés tendus désespérément vers le ciel. Il faudra reconstruire et faire revivre tous ces foyers, il faudra faire renaître des cendres les industries et les commerces dont le canon ennemi a brisé les organes.

Sorti aujourd'hui pour quelques heures de mon bois d'avant-garde, je vois, du plateau, une immense étendue de champs

que la charrue et la semence n'ont pas fécondés depuis deux ans. Et il en est ainsi de provinces entières.

En arrière du front, certaines industries, certains commerces vivent, et parfois d'une vie riche, mais que d'autres somnolent, parce que le chef et les ouvriers sont aux armées! Beaucoup d'entre eux exigeront une nouvelle mise en train, une rénovation, qui équivaudra souvent, comme dépense d'efforts et de capitaux, à une seconde création.

Et puis que d'industries, et de commerces, à fonder si nous voulons, après la guerre, nous délivrer du joug allemand! Nous ne consentirons plus, j'y compte bien, à subir désormais la domination de ces brutes, mais que d'efforts il nous faudra pour créer de toutes pièces la fabrication des colorants, la plupart des industries chimiques et pharmaceutiques, la construction des machines-outils, des verres et des instruments d'optique, etc., etc.; pour organiser méthodiquement, largement, audacieusement notre exportation; pour mettre notre marine marchande au niveau des progrès de nos fabriques et de nos magasins.

Je ne fais que tracer rapidement les principales données du problème et j'invite chacun de mes lecteurs à le méditer pendant quelques heures. Il en vaut la peine : c'est l'avenir de la patrie qui est en jeu.

Et qu'ils veuillent bien aussi penser aux ruines morales et à l'intense effort qui sera demandé aux âmes de bonne volonté, pour reconstruire une France chrétienne.

Car la sagesse, nous l'avons dit, est de voir la vérité en face. Or, autant les premiers mois de guerre ont été féconds et créateurs, ou au moins rénovateurs, de sentiments nobles et sublimes, autant la prolongation indéfinie de la guerre anémie et détend les consciences et les énergies, au front comme à l'arrière. Certes toute la valeur des âmes réapparaît dans la bataille et Verdun nous a bien montré que rien n'était perdu de l'héroïsme français, mais bien des familles seront, à la paix, désorganisées, bien des habitudes mauvaises seront prises : il vaut mieux, à l'heure présente, ne pas insister, mais il faut

prévoir une propagande du bien intense, organisée, unanime.

La guerre a créé certains maux, mais elle en a surtout révélé d'autres qui conduiraient le pays à la ruine, malgré la plus glorieuse des victoires, s'ils devaient durer et s'étendre : je citerai en première ligne la dépopulation et l'alcoolisme. Il est très désirable qu'on légifère contre eux, mais les lois ne sont rien sans les mœurs, et les mœurs se créent par une élite active.

Nos amis doivent donc se persuader que la paix ne sera pas, pour cette élite dont nos Anciens font partie, un repos et une détente, mais une activité extrêmement intense, activité très différente, à coup sûr, de celle du champ de bataille, mais exigeant comme elle toutes les ressources des nerfs, de la pensée et du cœur. Il faudra, en effet, que la France réalise la tâche écrasante que j'ai dite avec un nombre d'hommes très sensiblement réduit : et ceux que la guerre fauche, ce sont les jeunes, les plus vigoureux, les plus braves, c'est, presque toujours, l'élite du corps et des âmes. Voilà posé le problème que nous devrons résoudre aux premières lueurs de la paix : travail double, beaucoup moins d'ouvriers, et les meilleurs tués.

Le rôle des jeunes hommes sera donc plus important que jamais, et la fonction des dirigeants plus nécessaire et plus grave. C'est de l'élite des jeunes que dépendra la résurrection de la France.

Nous pouvons, dès maintenant, voir quelle science et quelles vertus devront guider leur action pour qu'elle soit vraiment féconde.

Signalons, en passant seulement, quelles devront être leurs qualités de citoyens : la discipline, le sens et le respect de l'autorité, l'habitude de l'activité concertée, l'abnégation, la recherche constante et unique de l'intérêt public. Nous n'insistons pas, ne voulant pas aborder des problèmes politiques dont la place n'est pas ici.

Pour faire face à la tâche écrasante que nous avons décrite, il leur faudra, c'est bien évident, une santé robuste. Impossible, alors, de se ménager, chacun devra donner, à plein, toute l'activité dont est capable un homme solidement bâti.

La culture générale, gréco-latine, ou tout au moins latine, sera aussi indispensable aux jeunes Français de demain qu'à ceux d'aujourd'hui, car, sans elle, ils seraient des Français diminués. Mais nous avons assez nettement montré en quel sens devrait se diriger leur activité industrielle et commerciale pour qu'on ait compris la nécessité d'une forte culture scientifique des dirigeants, d'une très sérieuse connaissance et d'une longue pratique des langues vivantes. Nous ne battrons l'Allemagne sur les champs de bataille qu'avec des canons d'une plus longue portée que les siens et des obus plus puissants. De même, dans la lutte des affaires, nous ne la vaincrons qu'avec des armes mieux forgées que les siennes. La culture générale donnera à nos savants, à nos ingénieurs, à nos chefs d'usines ou de comptoirs une supériorité incontestable; cette culture générale sera double : littéraire et scientifique, car l'honnête homme d'aujourd'hui doit comprendre et bien connaître les principes généraux des sciences. L'ingénieur allemand, trop tôt et trop exclusivement spécialisé, sera inférieur au nôtre, à une condition toutefois : c'est que le nôtre connaisse bien le point d'application de sa culture, autrement dit qu'il ajoute à sa connaissance des principes celle de la technique industrielle. Dans les mathématiques, dans les sciences mécaniques et physiques, dans toute science en somme, il y a deux parts : l'une de formation et de culture, l'autre d'application et de pratique. Il serait absurde de suivre les Allemands sur leur terrain et de sacrifier la seconde à la première : nous y perdrions notre vraie raison d'être, notre force et notre gloire. Mais il faudra donner à ce travail de laboratoire et d'usine une importance beaucoup plus grande, dans notre éducation supérieure, bien entendu, mais déjà dans notre éducation secondaire.

Dans la connaissance des langues, la France avait fait des progrès, mais insuffisants encore : tout dirigeant devrait posséder couramment l'anglais, l'espagnol et l'allemand. Je dis l'allemand et je trouve enfantine et sotte cette campagne pour la suppression de l'allemand dans les programmes d'enseignement. Mieux nous connaîtrons l'Allemagne, mieux nous la

vaincrons; mieux nous saurons sa langue, mieux nous serons à même de la dépasser et de déjouer ses plans. La guerre présente est née et s'est démesurément prolongée, en bonne partie à cause de notre ignorance de l'Allemagne et de sa langue : tous ceux qui avaient souvent passé le Rhin et qui pouvaient *comprendre* l'âme allemande avaient *vu* la préparation et senti la volonté de la guerre.

J'en excepte les utopistes et les illuminés : ils marcheront toujours à l'étoile et rêveront de paix universelle, fût-ce au milieu d'un tir de barrage des plus colossales marmites.

Nos jeunes Français de demain ne feront œuvre sérieuse et durable que s'ils ont l'âme bien trempée. Une éducation n'est rien si elle n'est pas une éducation du caractère, une formation de la conscience, un entraînement à l'action. Conscience et caractère d'abord, car c'est cela qui est la marque d'un homme et le signe de sa vraie valeur. Les problèmes sociaux qui se posent tragiquement devant la France si elle veut non seulement grandir mais tout simplement vivre, impliquent, la plupart du temps, des problèmes moraux. Formons des âmes loyales et fortes et nous verrons refleurir les familles nombreuses, bien organisées, et, par voie de conséquence, heureuses.

Apprenons aussi à nos enfants à aimer l'action, l'action qui procède suivant une méthode et un ordre, l'ordre seul donnant toute sa valeur à l'initiative hardie. On ne sait pas assez en France que l'éducation peut être dirigée vers la passivité ou l'activité, vers le fonctionnarisme ou vers la vie intense. On ne sait pas assez que l'initiative est moins une question de race et de société qu'une question d'éducation.

Quand j'ai fait, pour la première fois, cet examen de la France d'après-guerre et de ses besoins, je ne pensais pas aux Roches, mais ma conclusion fut vite celle-ci : jamais les Roches ne seront plus utiles aux jeunes hommes et aux familles, jamais elles n'auront rendu à la patrie autant de services qu'après cette guerre. Le vrai Français d'après-guerre, le dirigeant nécessaire et que tant de reconstructions appellent, c'est le Rocheux.

II

Parmi les Rocheux, il en est qui devront donner immédiatement leur mesure, ce sont nos Anciens. Il faut qu'ils prennent conscience, dès à présent, de la force incomparable que représente leur Association. Elle est moins nombreuse que celle d'autres écoles, plus vastes et plus anciennes, mais elle a d'autant plus de force, de cohésion et d'unité. L'amitié des Roches est unique. Nulle part ailleurs, on ne vit ainsi pendant des années, dans un milieu franchement familial, qui laisse à l'âme toute son expansion, aux pensées et aux sentiments sains tout leur jeu. Deux amis, chez nous, se connaissent pleinement et leur intimité est d'autant plus stable et plus longue. Les Rocheux sont aussi plus rapprochés, parce qu'ils sont unis par le même idéal et qu'ils ont tous, plus ou moins, lutté et souffert pour lui dans leurs familles ou dans leur milieu social. L'A. E. R. est donc fondée sur les bases les plus solides. Et elle a des moyens très puissants : ses membres, par cela seul qu'ils sont des forces actives, et des forces unies, doivent exercer autour d'eux une influence profonde. Chacun d'eux a ces qualités d'action et d'expansion dont nous parlions : la santé ; la culture triple des lettres, des sciences et des langues vivantes ; l'initiative, le caractère et la conscience. Ils ont choisi des carrières différentes, mais ce sont justement celles qui feront l'avenir : agriculture, industrie, commerce, banque, colonisation. Appliquez au même point ces forces diverses mais naturellement convergentes, vous aurez de très remarquables résultats.

Notre A. E. R. est une force incomparable dans le domaine de la production : c'est aussi une force incomparable dans le domaine moral. J'ai eu cent fois, en ces deux ans de guerre, l'occasion de voir des jeunes gens d'un milieu social analogue à celui des Roches, mais d'une autre formation. Je puis conclure avec fierté que nos Anciens ont une supériorité bien nette d'activité, d'initiative et de belle allure, d'élévation morale et

de caractère : ils sont jeunes, mais ce sont des hommes.

Cette tradition d'activité et de noblesse d'âme qui s'est créée chez les Anciens Rocheux a encore son influence sur nos élèves eux-mêmes, dès l'École. Elle est, pour nous, maîtres, un précieux auxiliaire. Elle est, pour les parents de nos garçons, une raison de plus de confiance en l'École : ils savent que leurs fils verront souvent, aux Roches, de jeunes hommes qui travaillent et dont la vie a de la dignité et de la grandeur; ils savent que l'Association de ces jeunes hommes est une œuvre forte, active, influente, qu'elle secondera très efficacement dans la vie les efforts de leurs fils, qu'elle les aidera à entrer à leur tour dans l'élite qui dirige la production matérielle et la vie morale de la nation.

III

Nos Anciens, tels qu'ils furent avant la guerre, prouvent que l'École a atteint le but fixé par son fondateur : ils ont su bien vivre, d'une vie pleine, riche, féconde et noble. Cherchez parmi eux des inutiles, des snobs, des dilettantes : il n'y en a pas.

La grande guerre a prouvé qu'ils savaient bien mourir. Je voudrais citer ici deux ou trois lettres d'Anciens, parmi les plus belles [1], si tant est qu'un tel choix soit possible, car elles sont unanimes. Nos Anciens ont accepté pleinement leur sacrifice et, de même qu'il n'y avait pas d'inutiles dans la paix, il n'y a pas eu parmi eux d'« embusqués » dans la guerre. Je ferais volontiers le pari qu'aucune autre École n'a eu aussi peu de réformés et aussi peu d'employés d'arrière, et j'ai vu assez d'autres soldats pour affirmer que nul autre groupement n'a fait preuve d'une aussi belle tenue morale. Ils ne craignent pas la mort, parce qu'ils sont prêts à mourir, ayant la conscience nette et l'âme tranquille. On nous a reproché quelquefois, assez sottement, le sens matérialiste et terre à terre de notre devise : « Bien armés

1. Cf. p. 82 et suivantes les notices et documents consacrés à cinq de nos Anciens.

pour la vie ». Certains esprits critiques ont représenté nos Anciens élèves comme des lutteurs de la vie des affaires, jouant du coude parmi leurs concurrents et les écrasant au besoin. Jamais le fondateur de l'École et ses seconds n'ont compris ainsi notre mot d'ordre. Dans leur pensée, la vie n'est pas seulement la vie physique et matérielle, mais la vie de l'homme tout entier, celle de l'intelligence et celle du cœur, celle de la nature et de la surnature, la vie d'après la mort comme la vie terrestre. Nos Anciens doivent savoir *faire bien l'homme* comme disaient les Grecs [1], et faire bien l'homme, ce n'est pas seulement faire de bonnes affaires comme un commerçant ou un armateur d'Athènes, ou se battre comme un Léonidas, mais aussi savoir mourir comme un Socrate, et un Socrate qui va à la mort non plus comme à un beau risque et avec un vague espoir d'au-delà, mais avec une certitude d'éternité.

Si nos Anciens, avant et pendant la guerre, se sont montrés tels que nous voulons qu'ils soient, l'École a donc bien répondu à son but. Il faut qu'elle y réponde encore après la guerre.

D'après ce que nous avons dit plus haut, elle n'aura pas à apporter à ses programmes de changement essentiel. Ce qui a fait, avant la guerre, son succès le fera encore après la guerre : une culture physique énergique et joyeuse par les sports, — rationnelle et générale, par la gymnastique méthodique, — raffinée, ciselée, créatrice non plus seulement de force mais d'adresse, par les travaux manuels; une culture scientifique complète, formant l'intelligence par les principes et la rigueur des démonstrations, mais tendant sans cesse à l'application pratique et industrielle — l'École des Roches est, à ma connaissance, la seule, qui habitue ses élèves au travail de laboratoire, réel et personnel, dès la classe de quatrième; l'enseignement des langues, lui aussi théorique et pratique, commencé dès le plus jeune âge et affermi par les stages que nous sommes aussi les seuls à organiser méthodiquement — il est bien évident que nous n'aurons que des professeurs français, sauf nos pro-

1. Τὸ ἀνθρωπεύεσθαι (Aristote).

fesseurs de jeux et de langue anglaise; l'éducation de l'initiative et de la responsabilité, commencée très tôt, poursuivie à tout instant, couronnée par la charge de capitaine que nous seuls en France avons maintenue dans sa plénitude; l'éducation du caractère, la formation de la conscience et de convictions morales et religieuses, librement acceptées, mais d'autant plus fortement ancrées dans l'âme.

La guerre actuelle, les faits qu'elle révèle, et les réflexions qu'elle provoque, doivent nous amener, nous aussi, à mettre l'accent sur telle ou telle partie de l'éducation à laquelle nous n'avions pas donné une suffisante importance.

Tandis que d'autres pensent à développer ou à créer l'éducation pratique et technique, nous, qui n'avons en ce domaine qu'à maintenir, pensons surtout à affermir chez nos élèves la culture latine et, par elle, la culture française. Les dernières années des Roches ont déjà marqué un progrès bien net en ce sens, mais nous sommes décidés à l'accentuer encore, car il importe de maintenir plus que jamais notre hérédité latine, nos traditions, et les qualités essentielles qui sont la marque de notre génie : la clarté, la précision, la logique et le bon sens. Il n'est meilleure école, pour les acquérir, que celle des grands classiques latins.

Pour développer et pour affiner chez nos élèves le goût français, nous tenons aussi à donner une part plus grande à la culture artistique et à l'histoire de l'art. Nous n'avons d'ailleurs qu'à organiser les heureux essais de ces dernières années, en les groupant en un enseignement stable et continu.

Enfin, nous donnerons plus de temps et plus d'importance au chant, et particulièrement au chant patriotique. J'ai été très frappé de voir le rôle du chant, pour la formation de l'âme commune, dans les autres armées, particulièrement dans l'armée russe (au camp de Mailly) et dans l'armée allemande. Chaque soldat allemand avait reçu un volume de *Lieder* (une centaine) et ces chants traditionnels ou ces airs anciens auxquels s'adaptaient des poésies nouvelles, ont certainement contribué pour beaucoup à entraîner et à river les uns aux autres

ces hommes plus lourds que nous, moins enthousiastes et d'un patriotisme plus récent et plus mêlé. Les plus musiciens de nos élèves continueront à former de très beaux chœurs à quatre voix, mais *toute l'École* chantera, à l'unisson, des hymnes patriotiques et religieux, ou des refrains traditionnels, ou d'entraînantes chansons de marche [1]. J'espère bien que toute la France suivra, mais c'est à nous à donner, une fois de plus, le bon exemple.

Nous maintiendrons, cela va de soi, notre groupe d'élite des Éclaireurs et notre préparation militaire, nous ne négligerons rien de ce qui pourra donner au patriotisme de nos élèves plus de netteté, plus de force et plus de clairvoyance. L'expérience des aînés doit servir aux cadets et éviter à la France une nouvelle surprise, meurtrière et dangereuse. Si l'élite a dans l'après-guerre, comme nous l'espérons fermement, sa place légitime dans les conseils de la nation, de telles surprises ne seront plus à craindre.

Il y a deux conditions essentielles pour que tous nos Anciens fassent partie de cette élite, c'est que le recrutement des élèves soit excellent, ainsi que le choix des maîtres.

L'École a progressé sans cesse à ce double égard : on ne vient plus aux Roches pour faire une cure d'air et on n'ose plus nous présenter les « laissés pour compte » des grandes institutions libres ou des grands lycées. La porte d'entrée s'est faite de plus en plus étroite et la porte de sortie de plus en plus large. Que les parents se persuadent bien que l'École des Roches est non seulement une école régulière pour enfants normaux, mais une école d'élite pour une classe et pour des enfants d'élite — ou du moins, pour serrer de plus près la vérité, une école qui veut, d'enfants sains et normaux, faire de jeunes hommes d'élite.

Reste la question des élèves étrangers, et je sais bien ce que l'on dirait d'eux pendant cette guerre, si on obéissait à son premier mouvement : qu'ils restent chez eux et que notre

1. Le choix sera difficile, je le sais : que M. Parent veuille bien y penser dès à présent. Nous recevrons avec joie toutes les suggestions de nos amis.

École soit purement française! Je demande à réfléchir encore. Qu'ils ne soient qu'une exception, que la porte d'entrée soit pour eux très étroite et qu'eux aussi soient une élite, j'en demeure d'accord. Mais je reste convaincu que la présence de *quelques* étrangers est utile à la formation comme à l'avenir de nos garçons; je suis sûr aussi que l'École, en leur faisant aimer notre patrie, est devenue un des meilleurs foyers de la propagande française parmi les alliés et les neutres.

Pour que notre corps professoral soit à la hauteur de notre idéal, nos administrateurs ont fait déjà de lourds sacrifices, mais je sais qu'ils sont décidés à créer à l'École des situations de premier ordre pour des hommes de premier ordre. Edmond Demolins aimait à redire : « Jamais les situations ne manquent aux hommes de valeur, ce sont les hommes de valeur qui manquent aux situations ». Ses amis et ses disciples ne feront pas mentir son principe, et nous ferons appel à des professeurs excellents dans chacune des disciplines. Pour réussir aux Roches, il faut d'abord comprendre et aimer de tout son cœur l'idéal de l'École; il faut avoir de la vigueur physique, une culture de choix, de la conscience, *de l'autorité*, de la dignité et du savoir-vivre. Si Dieu m'accorde la vie sauve, je serai impitoyable pour la discipline. La discipline générale de l'École était certes très bonne et les classes « à chahut », l'infime exception. Mais je ne tolérerai plus une seule classe à chahut : qu'élèves et maîtres se le disent. Nos petits Français peuvent être de merveilleux petits hommes, si on leur apprend à aimer en tout *l'ordre*, dans leur vie d'écolier puis dans leur activité privée et publique. Discipline d'abord; et avec l'ordre et la discipline dans toute l'École, apparaîtront, plus évidentes encore que par le passé, la cohésion et *l'unité* de tous les efforts, pour le plus grand bien de l'œuvre et de tous ses membres.

Georges BERTIER.

LA MAISON DE VERNEUIL EN 1916

En 1915 les « petits » avaient habité Verneuil, en 1916 les « grands » leur ont succédé dans le vaste logis de la rue Notre-Dame. Puisque le maintien de ce groupe éloigné s'imposait, il était juste, et d'ailleurs naturel, qu'il réunît les garçons les plus vigoureux, ceux aussi qui étaient habitués à la règle des Roches depuis assez longtemps pour la maintenir sans trop d'efforts dans une demeure éloignée du centre.

Sincèrement je ne pense pas que les Vernoliens de la deuxième année de guerre gardent de leurs trois trimestres un pénible souvenir. Le séjour en ville leur a imposé bien des courses sur la grande route par la pluie, le froid et le vent, il les a privés de certains avantages matériels; tant mieux! il aura eu ainsi un côté pénible qu'ils seront fiers de se rappeler un jour.

L'installation, sans avoir le confort moderne, fut néanmoins acceptable. Toutes les classes se faisant à l'École ou dans une pièce obligeamment prêtée par le docteur Fabre, on put s'organiser à l'aise, se contenter d'une salle d'études spacieuse et claire, transférer la salle à manger dans une chambre gaie par tous les temps, métamorphoser en un hall la galerie du premier étage. Les dortoirs n'abritèrent qu'un nombre normal de dormeurs. Mme Bertier et M. Larchet avaient eu la peine de créer la maison, Mme Marty et Mlle Nicolas complétèrent adroitement leur œuvre.

La grande nouveauté fut la création d'une hydrothérapie de fortune; il a suffi d'acheter deux arrosoirs à pomme et de retrouver au Vallon un tub qu'on plaça chaque matin dans le vestibule. Ainsi les garçons furent à leur lever abondamment arrosés d'eau fraîche, et comme l'appareil ne dépendait ni d'un moteur ni d'une éolienne, sa marche fut d'une impeccable

régularité et ne coûta pas grand'chose. Espérons qu'une fois pères de famille, nos garçons se souviendront du geste par lequel, au lever du jour, leur chef de maison de 1916 délivrait leur personne encore somnolente de toute torpeur alanguie. Point n'est besoin d'un riche cabinet de toilette, ni d'un matériel compliqué pour qu'un papa habitue ses fils à la propreté et à l'hygiène.

Les bicyclettes furent mises à la plus rude épreuve par les courses quotidiennes sur une route entretenue de silex. Quand les machines manquaient à l'appel, on fit la route à pied et l'on revint, en grognant d'abord, puis en y trouvant du plaisir, au plus simple, au plus sain et au plus militaire des sports, la bonne marche normale du troupier français.

Le jardin fut boueux en hiver, mais cependant toujours abordable; dès les beaux jours il devint le champ clos où les joueurs de hockey et de « Tu l'as » rivalisaient d'audace, luttes enfantines qui témoignaient du bon esprit de la maison. Les portes, toujours ouvertes, furent franchies rarement, car si Verneuil a des attraits quand on est pensionnaire aux Roches, ce n'est plus qu'une petite ville sans charmes ni tentations, quand on y habite, et les Rocheux urbains, assez libres de leurs allées et venues, se montrèrent peu à la population.

Pendant le premier trimestre, le groupe compta vingt-cinq garçons, dont quatre couchaient dans la maison Bodée; l'ouverture des Pins permit de supprimer cette annexe et de ramener à l'École les plus jeunes, que fatiguaient parfois à l'excès les perpétuels déplacements.

Ce départ priva la maison d'un élément d'exubérante gaieté, mais il diminua le bruit sur les planchers sonores et il permit aux candidats bacheliers, qui restaient à peu près seuls, un travail silencieux.

Les temps libres pendant le second trimestre, qui fut long et souvent pluvieux, furent remplis sans trop de peine. On lut beaucoup, surtout à haute voix, le soir entre dîner et appel; on joua passionnément au bridge; on fit de la musique; le hall à de certaines heures prit des airs de petit cercle provincial. Nul

ne s'avisa d'être malade et de séjourner longuement à l'infirmerie, pourtant si proche.

Commençant avec les belles journées de mai, le troisième trimestre, très occupé par la préparation des examens, devait paraître fort court. La course aux Roches sous le vent frais du matin, par la route ombragée, devint un réel plaisir; c'en fut un aussi pour les habitants de l'École de venir quotidiennement partager le goûter ou le repas de leurs amis de la ville.

En somme, malgré l'installation provisoire et par là même incomplète, notre division de grands ne fut ni gênée ni attristée par son passage à Verneuil, et son travail y gagna réellement en application. Chaque soir de 5 à 7, puis de 8 1/2 à 9 1/2, chaque matin, en été, de 6 à 7, sans compter les études fréquentes de l'après-midi, on put rédiger des dissertations, éplucher des versions et creuser des problèmes, apprendre ses cours et repasser ses colles. Point de jeunes camarades inoccupés et impatients de sortir, point de sonneries fréquentes, de courtes récréations, d'allées et venues, point de prétexte à lâcher ce qu'on fait : l'étude fut vraiment une étude. Les littéraires se plaignaient parfois que les mathématiciens n'étaient pas assez silencieux. Mais enfin si l'on bavardait, c'était sur des x, et d'un « chut » discret le capitaine ramenait le calme.

Dans son allure générale notre vie à Verneuil fut donc quelque chose comme celle d'une division de grands lycéens, qui admis par faveur à un régime de demi-liberté, loin du cabinet de M. le Censeur, auraient été traités en jeunes gens sérieux par le maître de leur « quartier ». L'épreuve eût été intéressante pour un Universitaire : il aurait pu constater par l'expérience ce qu'un surveillant célibataire et vivant constamment dans l'internat, assez âgé d'ailleurs et expérimenté pour concevoir, oser et exécuter des actes d'initiative, peut obtenir de grands garçons par une discipline à la fois bienveillante et stricte, où l'autorité s'appuie sur la confiance et la sympathie réciproques. Si son personnel de répétiteurs-éducateurs était recruté avec soin, préparé par des études spéciales et des stages au dehors, traité par les professeurs titulaires sur le pied d'égalité

et non de rivalité, l'Université arriverait à copier, sous cette forme restreinte que les circonstances nous imposaient, la pédagogie des Écoles nouvelles. Mais cet intérêt tout secondaire ne saurait racheter les désavantages d'une maison d'exil, désavantages moraux, c'est-à-dire ceux qui comptent le plus et qui se compensent malaisément.

Maintes fois il nous a fallu dire à nos garçons heureux de se livrer en toute tranquillité à leur bachotage : « Ne vous prenez pas pour des externes, restez Rocheux de fait; intervenez souvent et utilement à l'École, représentez la règle en classe, au jeu, à la chapelle, au culte, tenez aux bonnes notes et aux appréciations flatteuses; même éloignés, restez pour vos camarades plus jeunes des exemples et des modèles, soyez quand même les aînés, ceux qu'on imite parce qu'on les estime et qu'on les aime ».

La bonne volonté d'agir en ce sens n'a pas manqué, mais les occasions ont souvent fait défaut. Pour quelques-uns le rôle essentiel du capitaine n'aura pas existé, pour d'autres il aura été remis à plus tard, et pourtant on n'a vraiment pas reçu l'éducation totale des Roches, si pendant un an ou deux on n'a pas fait partie de cette petite élite qui assure l'ordre, protège la moralité, organise les efforts de la masse.

L'École a donc manqué aux garçons de Verneuil et ils ont manqué à l'École, ainsi l'a voulu la guerre.

M. Montassut.

LA VIE A LA GUICHARDIÈRE

Lorsque le train de Granville — (qu'il y a longtemps déjà!) — m'emmenait vers le collège parisien où je faisais mes études, je regardais mélancoliquement défiler le paysage que tant de trajets identiques m'avaient rendu familier. Mes compagnons de route, après un coup d'œil à ma petite casquette bleue et à mon uniforme noir, se calaient dans leur coin, et ne me regardaient plus : un collégien qui rentre de vacances, et qui est triste... quoi de moins anormal?

Voici Argentan, où l'on déjeune; puis Laigle; puis une maison qu'on remarque, on ne sait pas pourquoi, — peut-être à cause de son allure de gentilhommière, et du manteau de verdure dont elle s'enveloppe, — puis Verneuil, et sa tour précieusement sculptée... puis d'autres gares et d'autres gares, et les hautes maisons miteuses des abords de Paris... 3 heures 55! Dieu! que la gare Montparnasse est laide, et que l'air de Paris est empesté!

Derrière la porte du collège, rébarbative, hérissée de pointes et cloisonnée de fer, j'aperçois dans l'ombre les yeux phosphorescents et le nez rouge du concierge. Nous n'avions pas de sympathie pour lui, et nous l'appelions, entre nous, « Héliogabale ». (Vous savez, à cause des naumachies, dans le cirque transformé en lac de vin?)

La porte se referme. Je regarde les murs : ils ont encore grandi, depuis l'année dernière; ils me taillent un petit carré de terre, par en bas, pour m'ébattre, et, par en haut, un petit carré de ciel sale pour que je n'oublie pas tout à fait qu'il existe de l'espace, des oiseaux et de la liberté.

J'étais loin de songer qu'un jour venu je connaîtrais des rentrées aussi joyeuses qu'un départ en vacances, et que, dans la jolie maison entourée de verdure, sous le large ciel, j'apprendrais à des enfants en liberté à se conduire sans maîtres.

Lorsque j'arrivai à l'École des Roches, je connaissais déjà.

par la lecture des principaux ouvrages de M. Demolins, l'esprit qui avait présidé à sa fondation : volonté de décentraliser, de développer l'initiative privée, le sens de la dignité et de la liberté dans l'individu.

Un accord de parfaite logique règne entre ce système social et l'innovation éducative qui en a résulté. L'École est, en petit, l'image d'un État décentralisé : pas de groupement compact de la totalité des élèves, tel qu'on l'observe dans le type du Lycée napoléonien, mais plusieurs maisons bien séparées, dans lesquelles un nombre limité d'enfants vivent en famille avec leurs professeurs.

La guerre, hélas! nous a enlevé trois de ces maisons. Un de nos groupes est campé à Verneuil : l'École n'a pas sa physionomie normale, mais qui songerait à se plaindre, par le temps qui court?

Une autonomie intelligemment comprise complète, moralement, la disposition extérieure de l'École. Ici, chacun est libre, dans sa sphère : quel encouragement à agir que de faire partie d'une œuvre où les résultats seuls comptent, où toute initiative est admise, pourvu qu'elle porte d'heureux fruits!

Le seul défaut du système est peut-être d'exiger une certaine dose de vertu : vertu de la part des chefs, pour ne pas sortir des limites de leur zone d'action, vertu de la part des subordonnés, pour respecter l'autorité de leurs supérieurs et s'en tenir eux aussi au rôle qui leur est imparti.

Mais le danger même qui existe pour chacun de franchir des frontières marquées par une simple ligne conventionnelle est un principe de progrès : des voies trop nettement tracées, des délimitations trop absolues enlèvent à chacun le goût de l'effort, en même temps que l'initiative.

J'ai pu me rendre compte, depuis mon arrivée à l'École, de l'excellence de la méthode de pleine responsabilité.

Il en résulte un régime d' « auto-gouvernement », un contrôle mutuel dont les effets sont excellents, et ne nuisent en rien aux relations d'amitié et de camaraderie qui règnent entre tous.

Relations d'autant plus intimes que la « vie de famille » est intense à la Guichardière. Dernièrement un garçon me disait : « Il me semble que les vacances durent toute l'année. » — Et il avait raison, en ce sens que la rentrée ne fait pas de nos enfants des orphelins, qu'ils retrouvent une maison, à peu près semblable à la leur, où l'on cause, le soir, sous la lampe, où les tables de la salle à manger sont couvertes de nappes blanches et ornées de fleurs, d'où ne sont pas bannies, surtout, la grâce féminine et la douceur maternelle.

Nous ne connaissons pas, aux Roches, l'allure débraillée et sottement frondeuse du potache, être hybride, qui n'est pas plus un voyou, qu'il n'est un fils de bonne famille : les enfants y comprennent qu'ils ont un honneur collectif à soutenir, qu'ils ne sont pas séparés du monde par un mur de caserne, que le monde est sévère et juge beaucoup sur les apparences. Mais ils savent aussi, et nous leur répétons que la tenue extérieure et le respect de la personne physique est un signe de propreté morale et de dignité intérieure.

Rien n'est négligé pour faire des jeunes Rocheux de vrais hommes du monde. Ils ne désapprennent pas la façon de se tenir dans un salon, et leurs parents ne les voient pas revenir, gauches et la langue pâteuse, roulant, pour se donner une contenance, leur casquette d'uniforme dans leurs doigts embarrassés. Mme Demolins les invite souvent à venir, au salon, entendre de la musique (car la Guichardière est la maison, ou plutôt le nid de la musique : tout le jour, s'échappent des hauts feuillages où elle s'abrite des roulades, des arpèges et des trilles; et non loin du piano qui répète une phrase de Beethoven, un violon fait tourbillonner les mesures folles d'une danse tzigane).

Tous les quinze jours, l'hiver, une veillée joyeuse nous réunit. Il faut de l'entrain : chacun y va de sa petite invention, jeu nouveau, ou burlesque charade. On joue même, au pied levé, des drames ténébreux, qui finissent généralement en fou rire des acteurs et des spectateurs (et c'est heureux pour les nerfs sensibles qui ne supporteraient sans doute pas l'horreur tragique

de pareilles réalisations! Une collation légère clôture ces excellentes soirées, et chacun va se coucher, lesté de joie pour deux bonnes semaines.

L'été venu, grands et petits engagent, le soir, sur la pelouse, d'homériques parties de barres, et Mmes Demolins s'y montrent les meilleurs entraîneuses.

La cohésion des maîtres et des élèves est encore augmentée par des excursions en commun vers des buts variés : château de Chaîne-de-Cœurs, la Trappe, Chartres, Tillières, notre *Écho* a répété les cris joyeux des Rocheux qui vous rendirent visite!

Mais le moment où règne la plus parfaite intimité familiale, c'est l'appel du soir. Ces quelques minutes de recueillement, employées à faire une lecture substantielle, ou bien à reprendre, pour en tirer une morale d'application immédiate, quelque incident de la journée, rapprochent chaque fois davantage le maître de ses élèves; et la franche et virile poignée de mains, les yeux dans les yeux, qui les suit n'est plus un symbole vain. C'est bien le témoignage d'alliance confiante d'hommes qui traitent, d'ores et déjà, leurs enfants en hommes, afin de les élever moralement jusqu'à eux.

Dans ce milieu, établi sur la forme même créée par Dieu pour encadrer le développement de la personnalité humaine, le fondateur de l'École a voulu que l'homme intégral eût cultivé. Le corps et l'âme ont chacun leurs droits imprescriptibles, et l'éducation des Roches respecte scrupuleusement ces droits.

Nous voulons faire des forts, et nous savons qu'une faiblesse physique peut devenir, à tout le moins, la source de graves difficultés morales. Tout est disposé, à l'École, et à la Guichardière comme dans les autres maisons, pour faire de nos élèves de belles créatures humaines, normalement développées, capables d'endurer, sans en souffrir, les plus grandes fatigues corporelles.

Ils vivent dans le plein air; ils usent et abusent des bienfaits de l'eau froide qui détend les muscles, après les exercices violents du football et du cricket. De la maison au bâtiment des classes, ils sillonnent le chemin sur leurs bicyclettes, à toute

vitesse, avec des cris bizarres en guise d'avertissements. Des carrousels fantastiques s'organisent dans l'espace libre qui s'étend devant l'annexe, et c'est merveille de voir une vingtaine de cyclistes se poursuivre en « vingt à l'heure » et jouer, comme nous autrefois, « à chat coupé ».

Les vieilles barques de l'Iton, malgré leurs allures décrépites et leur goût excessif pour la boisson, gardent de fervents amis, surtout parmi les plus jeunes. Non contents de remonter à grands coups de pagaie le cours broussailleux de la petite rivière, ils se livrent, en costume sommaire, à des luttes aquatiques souvent couronnées de plongeons magistraux. On en est quitte pour s'ébrouer comme un chien mouillé, remettre une culotte et une veste, et recommencer à la première occasion.

Ne parlons pas du tennis, jeu d'été, excellent sans doute, mais qui ne peut captiver en même temps, d'un commun intérêt, tout un groupe de joueurs.

A ce régime d'exercice continuel, nos enfants se forment à cette sorte de vertu qui tient sans doute « volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os » que de la force du caractère, mais qui est d'un secours si estimable pour seconder l'âme dans ses propres luttes, et lui laisser toute la force de son action en la soulageant d'un corps débile qu'il faut toujours étayer, et relever sans cesse.

La jeunesse est prompte à se donner avec ardeur : nous devons rappeler parfois à nos garçons que devenir un bel animal, noblement musclé, habile à toute prouesse physique, n'est pas un idéal suffisant. C'est de bonne grâce, toujours, qu'ils entendent notre voix : le travail des élèves de la Guichardière a été, en règle générale, satisfaisant. Sans les mener de parti pris par des sentiers fleuris, leurs maîtres savent leur présenter la science sous d'agréables dehors. Nombreux sont les élèves qui trouvent un plaisir à travailler, mais trop nombreux aussi ceux qui n'y cherchent qu'un plaisir, et se rebutent dès la saveur amère de l'écorce qu'ils mordent.

Nos enfants sont plutôt des scientifiques que des littéraires. Je ne le regrette pas, parce que je suis aussi persuadé que

quiconque de la nécessité actuelle d'hommes d'action, pratiques et positifs. Mais je ne crois pas à l'antagonisme radical des sciences et des lettres, et ce que je déplore très sincèrement, c'est de voir chez certains une tendance exclusive vers l'esprit scientifique, jointe à un certain mépris de tout ce qui se tient en dehors de ce domaine. Souvent, dans mes conversations avec les enfants, dans les appels du soir, j'ai rompu des lances en faveur de notre culture classique, des « humanités » de jadis, si indispensables au développement intégral de nos facultés. J'ai tâché de faire comprendre à ces jeunes intelligences l'idéal qui doit être le leur : le « καλὸς κἀγαθός » des Grecs, l'homme à qui rien d'humain n'est étranger, et qui, tout en restant moderne par la netteté rigoureuse de son esprit, a cependant un cœur vibrant à toute noblesse et une âme sensible à toute beauté. Cette délicatesse et cette distinction, marque des êtres d'élite, cette universalité de compréhension dont la splendeur rend si méprisables le cuistre scientifique et le pédant de lettres, j'ai essayé de leur montrer qu'elles se gagnent au contact des grands classiques, philosophes ou purs littérateurs; et, puisque la pensée moderne reconnaît, parallèlement aux *vérités d'esprit*, des *vérités de cœur*, qu'il y a autant de gain spirituel à fréquenter Virgile qu'à s'abstraire dans les rigueurs mathématiques de la science pure. Et je crois avoir été compris de ces jeunes esprits sur qui le vrai a une si grande puissance, car personne, bien que je sois professeur de littérature, n'a eu le mauvais goût de me dire : « Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse. »

La formation de l'être moral, plus encore que celle de l'intelligence, est, pour nous qui voulons être des éducateurs, l'objet perpétuel d'observations attentives, de réflexions et d'activité. C'est dans cette œuvre que nous trouvons vraiment, parmi les élèves eux-mêmes, nos meilleurs collaborateurs. Les prêtres de Saint-Sulpice, avisés psychologues, ont compris l'influence énorme et réciproque du camarade sur le camarade : ils ont fait de la « monition » un procédé éducatif. Aux Roches, la monition, compliquée d'un rôle bien plus étendu et bien plus actif de contrôle et de surveillance, est la part de ceux

que leur conduite et leur travail désignent pour cette charge. Ils ont une action discrète et intime — que les capitaines de la Guichardière savent exercer avec mesure et délicatesse — redressant les incorrections des uns par d'amicales gronderies, excitant les autres au travail, devinant à un détail menu, que la vie commune rend observable, le moment où devient nécessaire une causerie sérieuse sur des sujets quelquefois difficiles.

Quiconque a été au collège sait le poids de la parole d'un condisciple respecté. Un mot, un regard, à l'étude ou au jeu, a souvent produit de plus sûrs effets que la grêle exaspérante des pensums et des mauvaises notes.

Puis, par les capitaines, le « maître » est supprimé : il s'établit, entre le chef de maison et ses élèves, des relations d'amitié cordiale, sans inquisition, sans gronderies. Ce n'est plus l'ennemi, le « caphard empantouflé » qui guette derrière les judas, le « furieux maistre d'eschole » dont on redoute comme les Furies « la trongne effroyable et les mains armées de fouets ».

Il est possible, en faisant appel à leurs sentiments élevés, de guider les âmes enthousiastes des enfants sans le secours des punitions. Il faut croire à leur dignité, afin de leur en donner le sentiment. Devant qui renonce, par respect pour leur liberté, à tout espionnage, à toute coercition extérieure, ils comprennent que la confiance crée des devoirs, et qu'il y aurait lâcheté à mésuser d'un tel bienfait.

Ils comprennent aussi que nous sommes venus vers eux par amour pour une belle œuvre, et par affection pour eux-mêmes; et la crainte de causer une souffrance à ceux qui agissent pour de semblables mobiles se devine dans leur empressement à bien faire, et le regret qu'ils témoignent de leurs erreurs.

C'est ainsi que l'âme d'un enfant ne demeure pas obstinément close, et qu'il nous est possible d'avoir avec lui l'intimité suffisante pour lui dire, au moment opportun, les paroles qui peuvent lui être utiles. Nos élèves nous considèrent comme de grands amis, et même comme des frères aînés qui ont charge d'âmes, et dont on respecte la parole.

Il résulte de cette intimité confiante une franchise et une liberté de relations dont on ne peut se faire une idée, quand on ne les a pas vécues. A l'École, à la Guichardière, puisque nous parlons d'elle, la sournoiserie est à peu près inconnue; quant à l'hypocrisie, tout ce qu'on sait d'elle, et à peine, c'est son nom : l'idée ne vient même pas de prévenir, par des conseils circonstanciés, un aussi monstrueux phénomène. Chacun joue franc jeu, et, bonnes ou mauvaises, jette ses cartes sur la table. D'aucuns, — je les estime et les aime dans l'excès même de leur franchise — vont jusqu'à se faire les Cyranos de la loyauté, et tiennent pour méprisable la sagesse qui dit : « Il y a des occasions où il faut se borner à être franc *in petto*[1] », et : « L'homme le plus franc et le plus loyal a le droit de cacher aux autres la plus grande partie de ce qu'il pense et de ce qu'il éprouve. S'il est incertain que la vérité que vous allez dire soit comprise, taisez-là[2]. » Ceux-là ne paieront pas trop cher, par les souffrances que leur réserve leur passion de vérité, l'honneur d'être de si rares caractères.

Le plus bel éloge que je puisse faire de la franchise des garçons de la Guichardière est de témoigner que je n'ai jamais vu qu'à mon approche une conversation changeât de cours, qu'une attitude fût maquillée. D'ores et déjà, ils veulent être des hommes; et la netteté de leur parole, la droiture de leur regard prouvent qu'ils réalisent dès à présent la noblesse d'un tel idéal.

A l'âge où l'enfant découvre en lui tout un monde nouveau, sent avec inquiétude germer des forces inconnues, cherche à comprendre des tristesses inexplicables et des joies sans motif, nous ne saurions nous désintéresser de l'éducation de son cœur. Mais c'est une œuvre si délicate, il y a tant de risques d'erreurs, de possibilités de découvrir trop tôt des horizons ignorés ou de fermer pour toujours une nature trop brusquement pénétrée, qu'il faut une longue et patiente observation et le plus discret des doigtés pour s'y livrer avec des chances de succès.

1. Auzier, *Les Effrontés*.
2. Maeterlinck, *Le double Jardin*.

Des entretiens généraux, une vigilance réservée, mais toujours active sur l'attitude des enfants, sur la distinction de leurs conversations créent une atmosphère très saine, où les instincts du mal ne sauraient se développer. Résultat purement négatif, que complète l'action réelle des plus grands : l'initiative laissée aux capitaines produit à ce point de vue les meilleurs effets. On se livre sans peine à un camarade dont la jeune expérience semble plus près de soi; un camarade devine plus facilement que quiconque le moment dangereux où l'aide extérieure d'un ami peut prévenir de pénibles erreurs.

Certains, fanatiques de la musique, ou du dessin, ou des sciences physiques ont ce « hobby » si salutaire à l'âge où la sensibilité s'éveille. Ils se passionnent pour leurs instruments, leurs crayons ou leurs pinceaux; ils font pour leur art ou leur science favorite une saine dépense d'énergie créatrice, et, tandis que leurs mains courent sur le piano, ou qu'ils élaborent d'inédites compositions décoratives, la « folle du logis », fermement et agréablement tenue en bride, ne vagabonde pas en pays interdit. On peut seulement regretter que tous nos garçons n'aient pas cette passionnette, si salutaire, et dont l'idée faisait partie du programme de création de notre École, et, comme tout platonique regret n'est au fond que faiblesse, nous orientons nos efforts vers la remise en honneur de ce moyen éducatif.

Je voudrais, avant de terminer cette trop longue causerie, émettre une réflexion que je me suis souvent faite à moi-même, afin que les garçons qui me liront comprennent davantage que s'ils veulent devenir des hommes de valeur, utiles à leur pays et à leur famille, ils doivent, plus que d'autres, de par leur situation sociale, s'imposer spontanément la peine vivifiante d'un labeur acharné et d'une sévère discipline intérieure. Ils ont eu, ces enfants, le bonheur dangereux et gros de responsabilités, de naître de familles aisées. Ils ignorent l'incertitude du lendemain, la nécessité de peiner dans son corps et dans son âme pour s'assurer le pain de la journée; ils ignorent même la privation du superflu : nos enfants n'ont pas souffert,

et nous remercions Dieu de leur avoir fait cette grâce. Mais notre devoir est de leur répéter que Dieu n'a donné à l'homme qu'un moyen de devenir meilleur : la souffrance, et que s'il l'impose aux uns quand il paraît l'épargner à d'autres, c'est afin que ces favorisés en apparence aient le courage splendide de tendre la main vers une croix qui ne leur paraît pas réservée et d'appeler avec amour la douleur qu'ils pourraient ignorer. En quoi ils sont doublement privilégiés, puisque, s'ils le veulent, la gloire du sacrifice accepté dans la plénitude de l'amour et de la liberté n'appartient qu'à eux seuls.

Qu'ils travaillent donc, et ne marchandent pas leur peine. C'est le moyen, pour eux, de se soumettre à la Loi universelle. A l'École, tout abandon devient une faute contre Dieu et contre la société; et le travail y crée plus que partout ailleurs, parce qu'il peut y sembler moins inéluctable, une noblesse.

Telle est la vérité dure et belle que ma conscience m'ordonne de répéter à ces enfants, que j'aime comme si je les connaissais depuis de longues années. J'ai lu dans leurs yeux qu'ils ont l'âme assez haute pour la comprendre, et qu'ils l'auront assez ferme pour s'en faire une loi.

René Levesque.

L'ENSEIGNEMENT DE L'ESTHÉTIQUE A L'ÉCOLE ET LA GUERRE

La guerre nous pose d'innombrables problèmes; il semblerait à des esprits superficiels que le problème de l'esthétique fût un des derniers mis en question par l'effroyable cataclysme auquel nous assistons. Je voudrais arriver à convaincre les lecteurs bénévoles de cet article que la question de l'esthétique est plus grave qu'on ne pense.

Dans les reconstitutions de l'Après-Guerre que nous nous plaisons à imaginer pour nous distraire de l'affreuse réalité, chacun de nous, dans le domaine qui lui est propre, se plaît à rêver d'une France régénérée, reconstituée selon l'idéal qu'il porte en lui. La guerre aura eu au moins l'avantage de nous donner une échelle des valeurs aussi bien en ce qui concerne les hommes qu'en ce qui concerne les idées qui les mènent. Nul ne contestera que l'éducation n'ait été rigoureusement contrôlée par les faits de la guerre et qu'il s'ensuivra des réformes foncières dont l'École des Roches peut se flatter d'avoir préparé l'aurore. Dans la France régénérée par la victoire nous devons viser à reprendre toutes les supériorités que de redoutables erreurs nous avaient fait perdre momentanément. La France de l'après-guerre, quoi qu'en pensent d'incorrigibles pacifistes, restera magnifiquement armée, les discussions oiseuses des non compétents au sujet de l'artillerie lourde ou non, n'auront plus de raison d'être, la tactique de nos chefs d'armée contrôlée par les faits ne sera plus discutée avec autant d'âpreté au café du Commerce, bien des gens, bien des choses seront remises à leur place. Il est certain que l'armée et la marine auront subi une épreuve du feu incomparable, mais pensez-vous que l'industrie n'aura pas, elle aussi, subi de nombreuses retouches, et que l'exemple de résistance extraordinaire donnée par l'Allemagne à ce point de vue et à d'autres, n'aura pas été un stimulant de premier ordre pour

nos industriels de demain? On pourrait en dire autant du commerce, de l'outillage, de nos ports, de nos institutions politiques, etc., etc. La guerre n'aura pas moins souligné d'autres lacunes.

En ce qui concerne l'*Esthétique,* déjà, en 1908, paraissait dans « l'Année psychologique » (tome XIV) un remarquable article du maître nancéen Paul Souriau, que je voudrais analyser ici, car il me semble avoir une valeur doublée par les événements. A l'heure où nous entrevoyons la libération des esprits français de la domination germanique, il est juste de mettre en vedette le beau programme élaboré par le Lorrain P. Souriau: programme résumé en 1908 et que la guerre, espérons-le, rendra plus aisément applicable dans une France universitaire, débarrassée des nuées germaniques qui obscurcissaient son clair génie.

La France d'autrefois était la reine du goût et dans le domaine des Arts nul ne l'égalait. Cette supériorité qu'elle croyait incontestée, lui était ravie peu à peu et si nous continuions à posséder dans les Arts majeurs (bien que l'expression soit bien impropre) une élite artistique qui restait la première du monde, dans les arts mineurs (si j'ose dire!) la supériorité française était très nettement contestée et contestable. Les causes en seraient faciles à indiquer, mais elles feraient l'objet d'un article important, et nous distraieraient du but que nous poursuivons ici. Il s'agit aujourd'hui du remède à porter à la déchéance du goût français contemporain, c'est ce remède que nous apporte le programme d'enseignement de l'esthétique de Paul Souriau.

Après avoir noté qu'il n'y a nulle part en France, ni au Collège de France, ni à la Sorbonne, ni dans une seule Université, *ni dans aucune de nos Écoles d'Art* d'enseignement de l'esthétique, Souriau montre que personne ne croit qu'il y ait *une esthétique* ou qu'en tout cas on n'y attache, en haut lieu, qu'une importance secondaire « Notions *sommaires* d'esthétique. Notions *sommaires* sur le beau et sur l'art », dit le Décret et arrêté du 31 mai 1902 sur le programme de la classe

de Philosophie, et Souriau note finement que le mot « *sommaire* » y est deux fois.

Or, Souriau montre que non seulement l'enseignement de l'esthétique ne nuirait et ne surchargerait en rien le programme de la classe de philosophie, mais qu'il viendrait l'illustrer, le vivifier, le couronner pour ainsi dire. L'esthétique servirait de lien entre toutes les connaissances acquises par le jeune homme au cours de ses études scolaires.

Et voici comment se ferait cet enseignement : Toutes ses facultés sensorielles, auditives, visuelles seraient mises en action pour déterminer son goût. Une fois ce goût déterminé pour chaque individu, Souriau lui enseignerait le moyen de *réformer* ce goût dans ce qu'il peut avoir de défectueux, et cela, au moyen d'une esthétique essentiellement objective, *au nom* de l'esthétique rationnelle et *à l'aide* de l'Histoire de l'Art.

L'enseignement esthétique, d'après Souriau, aurait donc deux parties distinctes : *l'une* purement **expérimentale**, *l'autre* purement **doctrinale**. Voyons la première :

Tout de suite nous reconnaissons l'esprit méthodique, scientifique et pratique de l'éminent professeur nancéen. « Il sera bon, dit-il, pour plus de commodité, que ces leçons se fassent dans l'amphithéâtre de physique où le professeur aura les instruments voulus à sa disposition et pourra se faire aider d'un préparateur. Un appareil à projections est à peu près indispensable dans toute la suite du cours.

« Les objets que nous nous plaisons à contempler déterminent en nous des émotions esthétiques en agissant sur les *sens*, sur l'*intelligence* et sur le *cœur*. Nous étudierons ces diverses actions l'une après l'autre, ce qui nous fournira pour nos premières leçons un plan un peu artificiel, sans doute, comme tous les plans, mais clair et progressif.

« L'action exercée sur les sens est la plus simple. Nous avons affaire ici aux impressions esthétiques élémentaires. Nous commencerons par montrer comment les sensations de tout ordre, quand elles sont agréables, contribuent à nous faire goûter la

beauté des choses (Rappel d'impressions de nature et appel aux souvenirs personnels. Influence du bien-être physique, de la tiédeur de l'air, des contacts, des saveurs, des parfums dont on signalera la valeur esthétique. Présentation d'objets divers, minéraux, ustensiles, plantes, fleurs, pour montrer l'influence des sensations accessoires et *interroger l'élève sur ses préférences*). Mais la vue et l'ouïe sont les sens esthétiques par excellence. Il en sera donc fait une étude spéciale.

Et qu'il me soit permis de continuer à citer largement P. Souriau :

« Pour les *sensations visuelles* le plan tout indiqué est de traiter successivement de la lumière [1] (démontrer ses conditions d'agrément; effets de l'obscurité, d'une lumière douce, d'une lumière excessive ou papillotante); des couleurs (les plus éclatantes sont-elles les plus belles? Conditions d'agrément, préférences individuelles pour telle ou telle couleur) et de leur harmonie (théorie des complémentaires, discussion de sa valeur esthétique. Pour les détails V. Rood, *Théorie scientifique des couleurs*) ».

Souriau donne là un véritable programme d'expériences visuelles permettant au professeur de connaître la divergence des goûts et les préférences esthétiques de ses élèves. Il procédera de même pour les *sensations* auditives, et ici « la matière sera si riche, que le professeur devra faire effort pour se borner. Contentons-nous, dit-il, de celles qui doivent trouver place dans le programme le plus sommaire. — Esthétique des sens non musicaux (les bruits agréables ou désagréables : influence de la force et de l'acuité des sons. Les sons articulés, etc... Le rythme sonore, etc.). — Esthétique des sons musicaux (la pureté, la justesse du son : timbre des instruments isolés : valeur esthétique des combinaisons orchestrales. Accords et dissonances : explications proposées par Helmholtz, par Wundt. Effet produit par la suite des sons, constitution de la gamme, lois élémen-

1. P. Souriau a écrit un très beau livre sur *l'Esthétique de la Lumière*, librairie Hachette.

taires du mouvement mélodique et d'une marche d'harmonie) ».

Souriau ajoute : « Dans un intérêt éducatif, il sera bon, ici comme ailleurs, de réserver pour la fin de la leçon les plus belles expériences ou démonstrations, celles où l'on peut montrer réalisées en une riche synthèse les impressions successivement analysées dans le cours : par exemple la présentation d'une œuvre d'art, la lecture d'un court poème, l'audition de quelques belles phrases musicales. Il convient, pour bien des raisons, qu'une leçon d'esthétique faite à des jeunes gens se termine sur une impression de beauté ».

Quand on se rappelle les jolies séances organisées aux Roches par notre ami Des Granges : séances du Moyen Age, de la Renaissance, etc., où l'histoire, la poésie, la musique, le chant venaient se prêter un mutuel concours, il est juste de reconnaître qu'au moins dans cette École française d'avant-garde, il avait été réalisé l'un des vœux de P. Souriau.

« Des éléments *sensibles* de la Beauté, passons à l'étude de ses éléments intellectuels, c'est-à-dire de l'effet qu'elle produit sur l'intelligence et sur l'imagination. »

Et ici Souriau place le goût de notre esprit pour *l'ordre* et *la symétrie* (prédilection pour les formes géométriques manifeste dans les produits de l'industrie humaine, dans nos *constructions* dans notre art *décoratif*) :

« Nous préférons, dit-il, dans les objets, les proportions simples qu'il est facile de mesurer à l'estime (application à la mesure musicale, au rythme des vers : comment notre oreille les seconde, effet du vers régulier, question du vers libre. (Applications à la forme des objets, proportion que nous préférons établir entre leurs diverses dimensions, exercices sur des figures simples, croix, rectangles. Prétendue loi de la *section dorée*. Tentatives pour déterminer une loi mathématique de la beauté, critique des hypothèses proposées. Voir Zeising, Fechner, Wundt, Henry). Nous tenons aussi compte d'une manière plus ou moins consciente de *l'appropriation des objets à leur destination* (Ex. : effet d'un meuble bien ou mal construit, d'un organisme bien ou mal adapté à ses fonctions, d'un geste

gauche ou adroit et intelligent : insister sur l'esthétique des attitudes et des mouvements)[1]. »

Nous donnons ces brèves indications pour inciter nos lecteurs à lire d'abord cette plaquette de Souriau, mais aussi à se procurer pour les lire attentivement les ouvrages fort agréables que l'éminent professeur de Nancy a publiés soit chez Alcan, soit chez Hachette, soit dans les diverses Revues de Psychologie ou de Philosophie.

Souriau, après avoir établi le *goût actuel* de chacun de ses élèves, cherche le moyen de réformer ce goût s'il y a lieu. « Des goûts et des couleurs on ne discute pas. » Souriau n'est pas de cet avis, et il n'est heureusement pas le seul à cette heure.

La seconde partie de son étude vise le côté le plus essentiel de l'enseignement esthétique : la réforme du goût. Et c'est avec joie que je m'empresse de rendre la parole au maître :

« Nous nous sommes contentés jusqu'ici d'établir des faits. Nous apprécions maintenant, nous jugeons, nous indiquons la meilleure orientation à donner aux goûts esthétiques; nous affirmons qu'il y a des objets plus dignes que les autres d'être admirés; nous cherchons des règles applicables à la critique d'art, et même à la production artistique. »

Et ici Souriau note que ces recherches ne sont pas nouvelles, mais que « leur tort est de s'appuyer sur une expérience insuffisante ».

« Ayant au contraire donné à nos théories une base expérimentale solide, nous ne risquons pas qu'elles semblent construites en l'air. Nous pouvons être certains que nos élèves les prendront au sérieux ».

Et c'est cela, en effet, qui importe.

« Une fois l'élève en possession des *idées directrices et des méthodes*, il sera capable de trouver lui-même le détail des applications, quand il se spécialisera dans un art particulier.

« Nous commencerons par établir brièvement les principes

1. Et ici je me permets de rappeler le beau livre de Souriau : *L'Esthétique du Mouvement*.

de l'esthétique pure (Définition de l'idée du beau, autrement dit, détermination de l'idée la plus élevée que nous puissions actuellement nous en faire. Montrer qu'il y a dans tous les jugements esthétiques l'affirmation d'une perfection de l'objet. La beauté d'un objet quelconque est dans la parfaite appropriation à ses fins. Sa beauté est d'autant plus grande que ses fins sont plus élevées. Hiérarchie des fins) ».

Et ici il nous semble indispensable de noter l'importance et l'influence de l'idée religieuse. Lamennais a écrit cette phrase admirable dans son livre de l'*Art et du Beau :* « Au point de vue du christianisme, le Beau essentiel, en tant qu'objet de l'Art, est le Christ, en qui l'idéal existe à son plus haut degré. Qu'est-ce, en effet, que le Christ? Le Verbe *fait chair,* le Dieu-Homme, l'être en qui l'amour substantiel a consommé l'union du fini et de l'Infini... ».

« Le Créateur et la Création que l'homme résume en soi, sont là tout ensemble distincts et un, celui-là incorporé dans son œuvre, celle-ci spiritualisée dans son exemplaire éternel. C'est le *Beau complet*, le Beau dans ses rapports avec le Vrai et le Bien. »

Souriau, sans parler de ce point de vue chrétien, note cependant la hiérarchie des fins, et nous ne saurions trop y applaudir.

« Ces principes posés, nous en arriverons, dit-il, aux applications. La tâche de l'*Esthétique rationnelle* est de fixer, pour chaque catégorie d'objets, un *optimum* ou *idéal* au nom duquel on puisse apprécier leur valeur esthétique et de déterminer les conditions requises pour que cet idéal puisse être considéré comme réalisé. Nous appliquerons successivement ces principes aux productions de la nature (beauté du paysage, d'une plante, d'un animal, critique raisonnée de quelques types d'animaux; on insistera sur les conditions de beauté du corps humain, et de la figure humaine, montrant qu'on y doit trouver outre la conformité au type moyen de l'espèce, les caractères de la santé, les signes de l'intelligence, et l'expression d'une moralité élevée; critiques de l'idéal que nous en présentent certaines œuvres

d'art : projections) ; on passera ensuite aux conditions de beauté de l'œuvre littéraire, de l'œuvre d'art, etc., etc...[1]. On pourra terminer le cours, en montrant que l'art ainsi entendu n'est plus un simple divertissement, un plaisir de raffinés, mais qu'il peut exercer une véritable *fonction sociale et morale.* »

Et c'est cela, nous semble-t-il, la conclusion logique d'un semblable enseignement. Trop de Français, hélas! à notre époque ont terminé leurs études sans voir le lien étroit qui existe entre les divers phénomènes que des professeurs spécialisés leur ont fait plus ou moins connaître.

Nous avons vu, au début de cet article, que la classe de philosophie qui devrait servir, en somme, de synthèse de l'enseignement reçu au collège, recule devant l'esthétique et se contente de « notions sommaires ».

Souriau, au contraire, en fait l'axe autour duquel viennent graviter d'autres enseignements littéraires, musicaux et même scientifiques. Il demande avec raison quel enseignement, *au point de vue de la culture* (sans K), peut être comparable à celui de l'esthétique. « Est-ce la grammaire? la géométrie? Est-ce la physique? ou l'histoire naturelle? Ces enseignements apportent à l'enfant des *connaissances positives* dont il a besoin; ils le soumettent à une excellente discipline intellectuelle. Mais il est facile de voir qu'ils ne font rien pour *le goût*, pour *le sentiment*, rien pour *l'imagination*, rien pour *le cœur* ».

A cela Souriau entend déjà d'avance les objections. « Mais il y a la littérature! » et nous, nous ajoutons : il y a la formation religieuse. Souriau en répondant à la seule question qu'il se pose répond heureusement à la nôtre. « Mais qu'on le remarque, cet enseignement (de la littérature) est justement de pure esthétique. » Il ajoute cependant que « tout ce qui, dans l'enseignement littéraire est de pure érudition, est indifférent à la culture ». Comment ne pas applaudir des deux mains! Quelle réponse bien française à la « Kultur » telle que la comprennent nos ennemis d'au delà du Rhin, telle que la compre-

[1] Voir dans la « Beauté Rationnelle » de Souriau (chez Alcan) le développement de cette idée.

naient, hélas! trop de savants en Sorbonne, en admiration béate devant l'érudition allemande. Et Souriau *en 1908* proclamait déjà : « La culture esthétique est une chose indispensable et l'on finira certainement par s'en apercevoir ».

Que la guerre nous ouvre donc les yeux sur ce point comme sur bien d'autres. Et que d'abord nous n'attendions pas que P. Souriau soit admiré en Allemagne pour le connaître en France.

Souriau, un des premiers, fit un cours d'esthétique à Nancy. C'est au hasard d'une conversation avec un de mes collègues des Roches, M. Mentré, que j'appris à connaître et à aimer Souriau. Son « Esthétique du Mouvement » est de 1889; sa « Beauté rationnelle » est de 1904; la petite brochure dont j'ai essayé de faire l'analyse ici est de 1908, et elle est malheureusement introuvable.

Comment ne pas regretter que des hommes de cette valeur n'aient pas une chaire en Sorbonne! comment ne pas regretter qu'à part quelques initiés, ce nom soit inconnu du public et plus spécialement du public artiste? Il m'est arrivé souvent de parler de Souriau à des amis, jamais je n'ai trouvé (à Paris s'entend) d'artistes ayant entendu prononcer son nom. Je voudrais que ma faible voix serve à le faire connaître parmi les parents de nos élèves. Combien s'imaginent encore que ces questions d'esthétique sont d'un domaine spécial, inaccessible, pour tout dire, inactuel! Comment cependant n'être pas alarmé de la maigre qualité esthétique de la plupart des intérieurs de la Bourgeoisie de la troisième République! A part le sempiternel mobilier Louis XV et Louis XVI, des reproductions (rarement des originaux) d'œuvres du XVIIIe siècle, quelle initiative cette bourgeoisie aura-t-elle eu au point de vue du développement de l'art français du XXe siècle? Loin de soutenir les efforts de quelques isolés, que l'orgueil aveuglait trop souvent (il faut bien le reconnaître) elle n'avait pas assez de sarcasmes vis-à-vis de tentatives hardies mais reposant précisément sur des lois esthétiques dont elle ignorait tout.

Fiers de leur culture littéraire, nos jeunes bourgeois se croyaient le droit de juger d'une façon péremptoire des œuvres

dont ils ignoraient la technique, les tendances, tout en un mot.

« Cela me plaît ou cela me déplaît » a été et est encore le seul critérium de la plupart. Je voudrais qu'à propos de cet article une discussion s'engageât, et qu'il en résultât pour notre École des décisions que je considère, pour ma part, comme importantes.

Nous avons constaté malheureusement que, nulle part en France, il n'existe d'enseignement esthétique. Il ne faut pas tomber dans l'erreur courante d'avant la guerre, qu'à ce point de vue comme aux autres la France n'avait rien à envier aux étrangers. De toute part se lèveront après la guerre des armées d'artisans disciplinés, formés à de vigoureuses méthodes. Qu'opposerons-nous à cette invasion? Je ne veux pas être cruel en un pareil moment, mais je ne puis me rappeler sans tristesse de quels sourires nous fûmes accueillis, mon ami Des Granges et moi, à notre retour d'Allemagne : « Nous exagérions la force de nos ennemis, tout cela c'était du bluff » !

La guerre, hélas! tout en démontrant la force de résistance de notre peuple, n'en a pas moins démontré que tout n'était pas en carton-pâte chez nos ennemis.

Aujourd'hui qu'il n'est question que de réorganiser notre pays, j'insiste sur ce point particulier : *Il importe pour l'avenir industriel et artistique de notre pays que l'enseignement de l'esthétique soit inscrit au programme des études.* Vous savez bien, en effet, que sans cela nos élèves y seront indifférents. Voilà un argument utilitaire. L'autre n'a pas moins de valeur. « Un honnête homme », au sens que lui donnaient nos pères, c'est-à-dire un homme vraiment cultivé, ne saurait avoir reçu une *culture française* s'il ignore tout de l'esthétique.

Puisse mon appel bénéficier des circonstances graves que nous traversons! Je ne puis cependant regarder sans frémir la date de 1899 inscrite sur le beau livre de Souriau sur l'*Esthétique du mouvement*. Combien de temps faudra-t-il attendre le triomphe du bon sens? Souhaitons du moins que l'École des Roches y collabore.

M. STOREZ.

LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

† *Fondateur :* M. Edmond Demolins.

Conseil d'Administration :

MM.

Paul de Rousiers, secrétaire général du Comité central des Armateurs de France, président.

Maurice Bouts, avocat, administrateur délégué.

Alexandre André, industriel.

Albert de Bary, industriel, *chef d'escadron à l'État-Major de l'armée,* chevalier de la Légion d'honneur.

Maurice Firmin-Didot, imprimeur-éditeur.

Louis Monnier, banquier.

Auguste Thurneyssen, administrateur de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

Docteur H. Triboulet, médecin des hôpitaux de Paris, chevalier de la Légion d'honneur.

Directeur :

M. Georges Bertier, licencié ès lettres, chef de la Maison du Coteau (Janvier 1901[1]). — *Lieutenant au 52e territorial.*

Sous-Directeur :

M. Henri Trocmé, licencié ès lettres, chef de la Maison des Sablons (Octobre 1902). — *S.-Lieutenant au 87e d'infanterie.*

Directeur intérimaire[2] :

M. Henry Gaillard de Champris, docteur ès lettres, chef de la Maison des Pins (Octobre 1910).

1. La date inscrite entre parenthèses à la suite de chaque nom est celle de l'entrée du professeur dans l'École.

2. Pendant la guerre, s'adresser à M. Henry Gaillard pour tout ce qui concerne l'École.

Chefs de Maison :

MM.

Henri MARTY, licencié ès lettres, chef de la Maison du Vallon (Mai 1908). — *Officier interprète en mission près l'armée britannique.*

Maurice MONTASSUT, licencié ès lettres, ancien professeur de l'Université, ancien directeur de l'École de l'Ile de France, chef de la Maison de Verneuil (Octobre 1914).

M. René LEVESQUE, licencié ès lettres, chef de maison de la Guichardière (Janvier 1916).

Maîtresses de Maison :

Mmes

Edmond DEMOLINS, maîtresse de maison de la Guichardière.

Georges BERTIER, maîtresse de maison du Coteau.

Henri TROCMÉ, maîtresse de maison des Sablons.

Henry GAILLARD DE CHAMPRIS, maîtresse de maison des Pins.

Henri MARTY, maîtresse de maison de Verneuil.

Aumôniers :

M. l'abbé GAMBLE, licencié en droit, ancien directeur à l'École Fénelon (Octobre 1900).

M. l'abbé PEZÉ, docteur en théologie (Octobre 1912). — *Brancardier divisionnaire.*

M. le Pasteur Charles CELLÉRIER, diplômé en théologie de l'Université de Genève (Mai 1913).

Médecins :

M. le Dr FABRE, ancien interne lauréat des Hôpitaux de Paris. — *Aide-major à Caen.*

M. le Dr LEGRAND, médecin de l'Hôpital de Verneuil.

Professeurs :

M. F. MENTRÉ, professeur de dessin et de travaux d'art.

Mlles

Jeanne Bagault, diplômée du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique (Novembre 1915).

Camille Demolins, 1er prix de la Schola Cantorum (Octobre 1914).

Hélène Demolins, licenciée ès sciences (Octobre 1914).

Berthe Derousseau, 1er prix du Conservatoire royal de Bruxelles et de l'École de musique de Verviers (Janvier 1907).

Octavie Rostan, Jardinière d'enfants diplômée (Octobre 1913).

MM.

R.-J. Barotte, licencié en philosophie (Octobre 1913). — *Caporal infirmier à la 12e Section.*

C. Bodé, licencié ès sciences, ingénieur électricien de l'Institut électro-technique de Nancy, ex-préparateur à la Faculté de Nancy (Octobre 1907). — *S.-Lieutenant au 298e d'infanterie.*

L. Bonjean, 1er prix du Conservatoire royal de Bruxelles et de l'École de musique de Verviers (Janvier 1907). — *Retenu en Belgique.*

F.-R. Champault, licencié ès sciences, ingénieur-chimiste (Octobre 1909). — *Lieutenant au 131e de ligne.*

P. Colas, diplômé du brevet supérieur (Avril 1913). — *Caporal au 87e d'infanterie.*

O. Corbusier, 1er prix du Conservatoire royal de Liège et de l'École de musique de Verviers (Janvier 1907). — *Retenu en Belgique.*

J. Courbin, 1er prix de l'École Niedermeyer (Mai 1911).

E. Cuny, ancien élève de l'Institut philologique de Saint-Pétersbourg (Mai 1906).

L. Derais, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique, professeur de l'Université (Octobre 1911). — *Sous-lieutenant au 18e territorial.*

P. Descamps, ingénieur de l'École des Mines de Mons (Janvier 1906).

R. Des Granges, licencié ès lettres (Octobre 1902).

G. Dupire, ancien élève de l'École des Arts décoratifs (Octobre 1899).

MM.

T.-F. Hurley, Matric. R. V. I., professeur d'anglais (Janvier 1910).

P. Jenart, ingénieur agronome, ancien élève de l'Institut national agronomique (Septembre 1903).

L. Jungné, licencié ès sciences, professeur de l'Université (Octobre 1901).

G. Lange, licencié ès sciences, ancien professeur de l'Université (Octobre 1901).

F. Lombard, licencié ès sciences, professeur de l'Université (Octobre 1909).

L. Malavieille, ingénieur des Arts et Métiers (Octobre 1908). — *Aspirant au 7e génie.*

P. Maurer, licencié ès lettres (Octobre 1915).

F. Mentré, licencié ès lettres, ancien professeur de l'Université (Octobre 1903).

E. Ouinet, professeur de l'Université en congé, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique (Octobre 1905).

A. Parent, chef du « Quatuor Parent », professeur à la Schola Cantorum, chevalier de la Légion d'honneur (Octobre 1900).

P. de Prat, ancien magistrat, docteur en droit, chevalier de Saint-Grégoire (Octobre 1909).

M. Storez, architecte diplômé du Gouvernement (Janvier 1905).

Économe : M. Champenois (Juillet 1903). — *Capitaine au 18e territorial.*

Économe intérimaire : M. Rozier (Avril 1910).

Comptable : M. Brédy (Janvier 1901). — *Soldat au 120e territorial.*

Secrétaire. Aide-comptable : Mlle Huot (Novembre 1915).

Infirmier : M. Minier (Septembre 1900). — *Infirmier à l'hôpital Robert, Ancenis.*

Capitaine général : Pierre Baron.

LISTE DES ÉLÈVES.

Maison de la Guichardière.

1. Jacques Allainguillaume, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
2. Maurice Audon.
3. Pierre de Bary, parle anglais.
4. Jean-Claude Baugnies de St-Marceaux, parle anglais.
5. Marcel Bénabenq, parle allemand.
6. Jean Blanchon, parle anglais et allemand.
7. Michel Blanchon, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
8. Édouard de Bondeli, a passé trois mois en Allemagne, six mois en Angleterre, parle anglais.
9. Gabriel Bouts.
10. Bernard Bureau.
11. Louis Brincard.
12. Jean Corbière, parle anglais.
13. Pierre Feret.
14. Jean Fournier-Rey.
15. Raoul Hervey, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
16. Pierre Landru, parle allemand et russe.
17. Robert Lefebvre-Dibon, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
18. Joseph de Maistre, parle anglais.
19. Jean-René Maubert a passé trois mois en Angleterre, parle espagnol.
20. Georges Mercado, parle portugais, espagnol, anglais.
21. Charles Musnier, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
22. Philippe Perier, parle anglais.
23. Maurice Pichard, a passé cinq mois en Angleterre, parle anglais.
24. Jean Prades.
25. Pierre Prieur, a passé trois mois en Angleterre, parle allemand.
26. Jean-Paul Renaud.
27. Alain Sabouraud.
28. Emile Sabouraud, a passé six mois en Angleterre.
29. Jacques Sabouraud, a passé six mois en Angleterre

Maison des Pins.

1. Pierre Baron, a passé quatre mois en Angleterre.
2. René Bergerat.
3. Pierre Blay.
4. George Bohin.
5. Jacques Bohin, parle allemand.
6. Max Bohin.
7. Michel Bouts.
8. Jean Clément.
9. Antoine de Clermont, parle anglais.
10. André Conte, parle anglais.
11. Raymond Flobert, a passé cinq mois en Angleterre.
12. Pierre Formigé.
13. Roger Gauthier.
14. Pierre Giraud-Jordan, a passé trois mois en Angleterre et un an en Allemagne.
15. Lucien Graux.
16. Jean Guilbert.
17. André Jordan, a passé six mois en Angleterre.
18. André Laverne, parle allemand.
19. Alfred Lebret.
20. André Luneau.
21. Jean Luneau.
22. Olivier de Luze, parle anglais.
23. Henri Mendez, parle espagnol.
24. Etienne Mermier, a passé six mois en Angleterre.
25. Yves Monin.
26. José Moreira de Serpa Pinto, parle anglais et portugais.
27. André Olivier, a passé un an en Angleterre, parle allemand.
28. Ariste Pappia, parle allemand.
29. Olivier Rousselon.
30. Maurice Roussignhol.
31. Philippe Salmon-Legagneur.
32. Amaury de Seynes.
33. François Seyrig, a passé trois mois en Angleterre, parle allemand.
34. Bernard Thierry-Mieg, parle allemand.
35. Maurice Triboulet, a passé cinq mois en Angleterre.

Élèves de la Maison de Verneuil.

1. Emmanuel d'Andrieu.
2. Gustave Bertinot.
3. Charles-Henri Brincard.
4. Pierre Colin, a passé trois mois en Allemagne et deux mois en Angleterre.
5. Pierre Curé.
6. Philippe Daeschner, parle anglais.
7. Pierre Drieux, a passé trois mois en Angleterre.
8. André Drieux, a passé trois mois en Angleterre.
9. Roger Faure, a passé trois mois en Allemagne et trois mois en Angleterre.
10. Bernard Flye Sainte-Marie.
11. René Frenaye.
12. Henri Guiraud, a passé cinq mois en Angleterre.
13. Roger Langer, a passé quatre mois en Angleterre, parle allemand.
14. Maurice Langer, a passé quatre mois en Angleterre, parle allemand.
15 Henri Lebouteux, a passé un an en Angleterre.
16. André Prieur, a passé six mois en Angleterre et trois mois en Allemagne.
17. Étienne Tournier.

Maison du Coteau.

1. Antoine Bertier, a passé trois mois en Angleterre.
2. André Melin.
3. Pierre Melin.
4. Alain de Prat, parle allemand.

Maison de l'Iton.

1. Henri Cadot, a passé un an en Angleterre.
2. René Cadot.
3. Jacques Delaunay-Belleville, parle anglais.
4. Robert Flament.
5. Albert Lebouteux, a passé six mois en Angleterre.
6. Hervé Papillault, parle anglais.

RÉSULTATS DES EXAMENS

Sessions de Mars et Juillet 1915.

Mathématiques élémentaires. — 11 candidats. — 9 reçus.

Jacques de la Bruyère.
Jean Cazalis.
Jean Floch (*mention Assez Bien*).
Philippe Davey.
Blanche Jungné (*mention Assez Bien*).
Gustave Laurent (*mention Assez Bien*).
Paul Lebouteux.
Alexandre de Manziarly.
Henri Musnier.
André Prieur
André Seyrig.

Philosophie. — 2 candidats. — 2 reçus.

André Guiraud.
Alexandre de Manziarly.

Première, section B. — 6 candidats. — 5 Reçus.

William Arnaud.
Gustave Bertinot.
Pierre Drieux.
Maurice Jordan.
Pierre Landru.

Première, section C. — 3 candidats. — 3 reçus.

Mlle Y. Jungné (*mention Assez Bien*).
Charles-Henri Brincard.
Philippe Daeschner (*mention Assez Bien*).

Candidats, 23; *Reçus*, 22. — *Mentions*, 5. — *Proportion*, 95 %.

DEUXIÈME PARTIE

NOS COMBATTANTS

---

†

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Édouard Adler (Sablons).
Robert Bedel (Vallon).
Emmanuel Belin (Pins).
Guy de Coubertin (Vallon).
Jacques Crépy (Coteau).
Saint-Clair Delacroix (Vallon).
Guy Delin (Vallon).
Jacques Dupas (Pins).
Gaston Eyssèric (Guichardière).
Pierre Garreau (Coteau).
Robert Glaenzer (Coteau).
Jean Griset (Vallon).
René Guillon (Pins).
Guillaume Krafft (Pins).
René Lagier (Sablons).
Marcel Langer (Sablons).
Édouard Latune (Sablons).
René Lorillon (Coteau).
Pierre de Maupeou (Pins).

Pierre Moffroy (Vallon).
Pierre Monnier (Sablons).
Jacques Munier (Guichardière).
Émile Noetinger (Vallon).
Jean Neraud (Guichardière).
Maurice de Paillette (Pins).
Stéphane de Pierres (Vallon).
Marcel Planquette (Sablons).
Robert Pochet.
Pierre Polot (Guichardière).
Spencer Ponsonby (Coteau).
Hubert de Rigault (Guichardière).
Lucien Riom (Guichardière).
François Rousselet (Pins).
Maurice Vacher (Guichardière).

CITATIONS ET DÉCORATIONS

Professeurs et anciens professeurs.

M. Aubry, citation.
M. l'abbé Pezé, 2 citations.

Anciens élèves.

Marcel Aubé, citation.
Maurice Aubry, citation.
Emmanuel Belin, 2 citations.
André Bessand, citation.
Jean Brueder, 2 citations.
Pierre Daniel, citation.
Jean Desplanches, citation.
Robert Firmin-Didot, citation.
Hervé Labussière, citation et Croix de St-Georges.
René Langer, citation.
René Lorillon, citation.
René Loubet, citation.
Maurice Luchaire, citation.
Pierre Lyautey, citation.
Olivier Martin, citation.
Pierre de Maupeou, 2 citations.
Jean Moussy, citation.
Stéphane de Pierres, citation.
Marcel Planquette, citation.
Pierre Pochet, 2 citations et médaille militaire.
Pierre Polot, citation.
André Renaud, citation.
Pierre de Rousiers, citation.
Jean Rousseau, citation.
Paul Sauvaire-Jourdan, citation et Médaille militaire.
Robert Thibaud, citation.
Guy de Toytot, 2 citations.
Hubert de Vautibault, citation.

TEXTE DE QUELQUES CITATIONS[1]

M. l'abbé Pezé :

Chargé en première ligne d'un service particulièrement dangereux, a rempli ses fonctions avec une remarquable compétence, en faisant preuve de beaucoup de courage et d'une grande énergie.

Aubry (Maurice), caporal, engagé au 65e d'infanterie, cité à l'ordre du jour de son régiment le 27 juin 1915, à la suite de l'affaire d'Hébuterne, avec la mention suivante :

A été blessé à la tête en préparant pour sa section un passage dans les fils de fer allemands (combats du 8 juin).

Aubé (Marcel), lieutenant à la 21e batterie, officier qui n'a cessé, depuis le début de la compagne de montrer de grandes qualités d'énergie et de bravoure.

Après avoir commandé pendant les premiers mois de la guerre le groupe des échelons dans des circonstances souvent difficiles, a montré ensuite comme lieutenant de tir un grand sang-froid en maintes circonstances, notamment dans les journées des 1er et 2 décembre 1915. Étant allé régler un tir dans les lignes avancées sous un bombardement extrêmement violent n'a pas cessé de remplir sa mission, bien que son poste d'observation eût été démoli par une torpille.

Belin (Emmanuel) ;

1° Ordre de la Brigade n° 2 :

Le 9 mai, s'est élancé parmi les premiers de la compagnie sur les tranchées allemandes, malgré un feu violent et meurtrier de l'infanterie et des mitrailleuses ennemies.

Le 20 mai 1915.

2° Ordre du régiment n° 67 :

S'est particulièrement distingué au cours d'une série de combats qui ont permis à son régiment de conquérir sur l'ennemi une position formidable sur plus de deux kilomètres de profondeur et de conserver celle-ci au prix d'une série d'efforts ininterrompus de jour et de nuit, du 9 au 27 mai 1915.

(1) Nous publions ici les textes de citations qui nous sont parvenus. Inutile d'ajouter combien nous serions heureux de les posséder tous pour l'établissement de notre Livre d'Or.

Le 28 mai 1915.

DANIEL (Pierre) lieutenant :

A toujours fait preuve de belles qualités militaires, a exécuté plusieurs reconnaissances dangereuses; en particulier, dans la nuit du 24 au 25 août, a très activement participé à l'organisation d'un secteur, malgré un feu violent de mitrailleuses. A été un bel exemple de courage pour les hommes qu'il a su maintenir au travail.

DESPLANCHES, maréchal des logis, 3e batterie du 30e régiment d'artillerie :

Du 22 août au 7 septembre 1914, jour où il fut grièvement blessé, a donné des preuves constantes de bravoure et de mépris du danger. Revenu au front, à peine guéri, fait toujours preuve des mêmes qualités.

LANGER (Jean), aspirant du e régiment d'artillerie, détaché à la 115e demi-batterie de la e division d'infanterie :

Commandant l'artillerie de tranchée d'un sous-secteur, a montré autant d'intelligence que d'activité et d'ardeur juvénile dans l'organisation de son service. Toujours le premier à payer de sa personne dans les circonstances difficiles, a su communiquer à tout son personnel l'entrain dont il était animé.

LORILLON (René) :

D'un calme et d'un courage remarquables, a été tué à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut.

LOUBET (René), adjudant au 169e d'infanterie :

Sous-officier très brave. Le 12 avril 1915, la tranchée occupée par sa section ayant été complètement bouleversée, en a fait organiser une nouvelle sous un violent bombardement d'obus de gros calibre. A été blessé au cours de cette opération.

MARTIN (Olivier), aspirant d'artillerie, observateur à l'escadrille M. P. 55 :

Le 22 septembre 1915, a attaqué résolument à coups de mitrailleuse un avion de chasse ennemi. A continué la lutte bien que son propre avion eût reçu sept balles de mitrailleuse : a atteint à son tour l'avion ennemi qui a piqué et atterri brusquement dans ses lignes.

Au Q. G. A. le 15 novembre 1915.
Le Général commandant la IVe Armée.

Pierre de MAUPEOU :

Aussitôt après l'explosion d'un fourneau de mine et sans attendre la fin des projections, s'est précipité à la tête de ses hommes dans l'entonnoir et a dirigé le travail jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre de rentrer. A trouvé une mort glorieuse le 28 mai 1915 dans une reconnaissance périlleuse ayant pour but l'organisation d'un point d'appui enlevé à l'ennemi.

MOUSSY (Jean) :

Blessé pour la seconde fois, sous-officier modèle et consciencieux, s'est particulièrement distingué à la dernière attaque, le 28 septembre.

PLANQUETTE (Marcel), lieutenant au 208e régiment d'infanterie :

Officier d'une grande valeur morale, a donné en maintes circonstances l'exemple d'un réel mépris du danger. Tombé glorieusement le 6 octobre 1915, alors que sa compagnie repoussait une contre-attaque ennemie, et qu'il donnait à ses hommes le plus bel exemple de courage et de sang-froid en faisant lui-même le coup de feu.

La médaille militaire a été conférée à :

POCHET (Pierre), sergent à la 16e compagnie du 317e d'infanterie :

Très brave sous-officier. Au front depuis la campagne, s'offrant toujours pour des missions périlleuses. S'est distingué de façon particulière pendant les journées du 9 au 12 janvier 1916, restant en avant de sa troupe pour donner l'exemple et l'entraîner. A décidé de la reprise d'un élément de tranchée, en attaquant l'ennemi avec une énergie obstinée sous un feu de grenades des plus violents.

La présente nomination comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme.

POCHET (Pierre), sergent, du 317e régiment d'infanterie :

Sous-officier d'un rare sang-froid et d'un calme remarquable. Pendant l'attaque du 6 mars, a, sous les liquides enflammés, rallié sa section tout entière dans la tranchée de soutien, puis regagné immédiatement le terrain momentanément occupé par l'ennemi et établi un barrage à 20 mètres de la première ligne.

Déjà titulaire de la médaille militaire.

POLOT (Pierre) :

Jeune soldat d'un courage remarquable. Chargé d'un service téléphonique, n'a pas hésité au plus fort d'une attaque à sortir de son abri pour aller réparer la ligne qui venait d'être coupée par le tir de barrage de l'ennemi. Est tombé en accomplissant son devoir.

De Rousiers (Pierre), maréchal des logis au 52e régiment d'artillerie, 7e batterie :

Au cours de cinq combats n'a cessé de donner des preuves de sang-froid et de mépris du danger en assurant la liaison entre le commandant du groupe et les batteries sur un terrain constamment battu par des feux violents d'infanterie et d'artillerie de gros calibre.

Le 28 mars 1915.

Rousseau (Jean), sergent au 135e régiment d'infanterie, 5e compagnie, blessé le 27 septembre 1914, est revenu au front le 5 janvier 1915.

A toujours donné l'exemple de courage et de sang-froid, notamment le 25 septembre 1915. Pendant le séjour en X..., est resté à son poste dans la tranchée pendant un violent bombardement.

Thibaud (Robert), caporal à la 6e compagnie du e bataillon de chasseurs alpins :

Jeune caporal plein de courage et d'énergie, a été grièvement blessé, le 22 juillet, au moment où il portait son escouade en avant, sous un feu violent et ajusté.

De Vautibault (Hubert), maréchal des logis, 32e régiment de dragons :

Commandant une équipe de grenadiers, a participé jour et nuit pendant quinze jours aux reconnaissances les plus audacieuses contre les postes ennemis. Au cours d'un coup de main tenté contre les organisations allemandes a parfaitement secondé l'officier commandant le groupe, faisant preuve, sous le feu, d'un courage et d'un sang-froid digne des plus grands éloges ».

Au Q. G. le 3 juin 1916.

Le Général commandant le 1er corps de cavalerie, CONNEAU.

NOTICES NÉCROLOGIQUES ET DOCUMENTS

EMMANUEL BELIN

De ceux que j'ai connus aux Pins, que j'ai aimés, dont l'affectueuse confiance fut ma joie, c'est le premier que je perds. Sa mort m'a bouleversé; aujourd'hui encore, je sens que je dirai mal son mérite et mon chagrin.

*
* *

Emmanuel Belin vint aux Roches vers la fin de ses études, un peu contre son gré : et tout en rendant à ses camarades, à ses maîtres, l'hommage qu'il croyait juste, tout en accomplissant lui-même fidèlement son devoir, il refusa d'abord de se livrer complètement. Mais il avait l'esprit trop droit, le cœur trop généreux pour s'enfermer longtemps dans une résignation qui l'empêchait à la fois d'être heureux et de donner toute sa mesure : cédant bientôt à ce qu'il y avait en lui de meilleur, il devint Rocheux de toute son âme.

Franc, loyal, il appréciait particulièrement nos principes et nos habitudes de sincérité; bon, aimable, délicat, il était pour ses jeunes camarades le grand frère qui accueille les taquineries et rend mille petits services avec une bonne grâce toujours souriante. Peu entraîné aux sports, se piquant parfois de les dédaigner, il s'était mis courageusement au football, et notre maison escomptait en lui un bon équipier. Esprit fin, distingué, s'appliquant au travail sans fièvre, mais avec une constance soutenue, il promettait de devenir un excellent élève de philosophie. M. Mentré, M. Des Granges, qui l'avaient apprécié dès le début, se réjouissaient de retrouver pour une année encore ce garçon déjà mûr, curieux d'idées, sensible aux belles choses.

Avec cela, simple, modeste, d'une humeur toujours égale, il gagnait sans effort l'estime et l'amitié de tous.

Aussi quand, vers la fin de l'année, on parla de ce « nouveau » comme futur capitaine, cette nomination, un peu insolite cependant, accueillit la chaleureuse approbation de tous. Pareille unanimité n'était pas seulement un hommage amical; elle marquait quels services nous attendions tous de son dévouement. Plus que personne, j'avais en lui toute confiance, et je me faisais une joie de l'apprécier davantage encore en travaillant intimement avec lui.

Cependant nous ne lui rendions pas encore pleine justice. C'est que, par discrétion, par pudeur, par esprit d'indépendance aussi, il s'appliquait parfois à dissimuler le meilleur de lui-même.

La guerre allait révéler les ardeurs secrètes de cette âme un peu concentrée. Ce garçon tranquille, pacifique, allait devenir un magnifique soldat.

On va lire le résumé que son père a bien voulu faire pour nous de sa carrière militaire. Je ne connais rien de plus beau; et à lire certaines lettres où Emmanuel se montre si courageux, si droit, si généreux et toujours si modeste, je sens se renouveler mon chagrin, mais aussi ma confiance dans le succès final et mon amour de l'École. Humainement et chrétiennement, des sacrifices comme celui de Belin ont une inappréciable valeur d'exemple et de rachat; ils assurent dès maintenant la victoire française.

En même temps, ils nous apportent le plus beau témoignage que nous puissions souhaiter. Si peu longtemps qu'il ait été des nôtres, Belin a beaucoup aimé les Roches, et à son trop court séjour parmi nous il attribua le développement de ses plus précieuses qualités. C'était sans doute trop de modestie, et nous ne pouvons oublier qu'il devait d'abord aux siens le meilleur de lui-même. Mais qu'un séjour d'un an nous ait valu de sa part une si vive gratitude, cela prouve l'utilité de notre tâche.

Aussi garderons-nous un souvenir particulièrement fidèle,

particulièrement affectueux au garçon qui, comme pour nous consoler de sa mort, nous laisse un nouveau motif d'aimer notre École.

Henry GAILLARD.

*
* *

A la déclaration de guerre, Emmanuel, qui n'avait encore que dix-huit ans, voulut s'engager, mais son engagement ne fut accepté qu'après la mobilisation. Il fit son instruction au 82e d'infanterie, à Montargis.

Versé dans le peloton des élèves officiers, il apprit bientôt que sa formation le retiendrait cinq ou six mois loin du front, et dans son ardeur d'aller au feu, il sollicita de quitter le peloton, puis obtint d'être du premier départ dès que son instruction fut suffisante.

Il supporta cette formation intensive avec un entrain tout français : deux paillasses pour trois hommes, qui laissaient la moitié du corps sur le plancher, les intempéries, la nourriture souvent exécrable. « Tant mieux, disait-il, tout cela c'est pour la France, je m'entraîne à plus dur encore ». Et l'heure du départ lui semblait longue à sonner.

Enfin, le jour où il reçut l'équipement de guerre complet fut un jour de joie! Il passa au 79e, dans un régiment volant qui, ayant subi de grosses pertes en Belgique, demandait des hommes.

Voici en quels termes il nous annonça son départ.

Mes parents chéris,

Cette fois, ça y est! nous partons demain. Je suis ravi, je me porte fort bien; le moral est bon. Quelle joie! Je vais « en jouer un air ». J'avais hâte d'aller descendre les Boches, de prendre ma part à la lutte et de venger mes pauvres amis, partis avant moi! Vous devinez avec quel entrain je pars. Je vais passer tout à l'heure à l'église, je vais prier pour vous, mes Parents chéris... Que Dieu vous rende au centuple tout ce que vous avez fait pour moi et dont je vous remercie du fond du cœur; qu'il vous donne tout le courage dont vous avez besoin. Laissez-moi vous dire que j'ai tenu la promesse que je vous avais faite au mois d'août. J'ai vu de bien tristes choses tout autour de moi, la vie de caserne a de bien vilains côtés. J'y suis resté tout à

fait étranger. J'ai beaucoup prié, cela m'a soutenu, m'a rendu fort. Je ne me suis pas laissé entraîner par les camarades, j'ai même essayé d'en retenir quelques-uns. Hélas! ai-je réussi? En tout cas, j'ai la joie de pouvoir vous dire que votre fils est aujourd'hui ce qu'il était quand il vous a quittés, il n'est pas tombé!...

Je vous embrasse, mon cher papa, ma chère maman, avec tout mon amour.

Votre fils très heureux et très fier d'aller combattre pour sa Patrie, et résolu à faire tout son devoir, jusqu'au bout.

Ma chère maman,

Je suis fier d'appartenir au 79e, cité déjà à l'ordre du jour; il est commandé par des officiers remarquables qui n'ont pas froid aux yeux.

Je suis prêt à aller me battre, j'ai renouvelé à Dieu le sacrifice de ma vie pour la victoire finale et la régénération de la France! Je n'ai jamais senti une foi plus vive.

Arrivé au nord d'Ypres, après une marche difficile où les hommes entraient jusqu'à mi-jambes dans les marécages, Emmanuel écrivait :

Mon cher père,

Nous avons reçu un superbe baptême du feu : nos tranchées ont été bombardées de 11 h. à 13 h. par le 77 allemand. Tous les vieux réservistes tremblaient, mais les jeunes avaient « le sourire ». Notre caporal a trouvé que pour des « classe 16 » nous n'étions vraiment pas « froussards ».

Cette rude existence me plaît : je m'habitue très bien au danger : une seule chose me répugne, c'est d'enterrer les boches qui gisent depuis deux mois, à quelques mètres de nous, le long du canal. Nous faisons cela au petit jour, vers 4 heures du matin.

Distingué par son chef de bataillon, il fut pris par lui en amitié. Un mois après son arrivée au front, il dit à Emmanuel : « Vous êtes un brave, mon petit, vous me rappelez mon pauvre fils, tué au début de la guerre au fort de Troyon. Vous êtes de la graine à galons, et vous allez bientôt nous montrer ce que vous valez! »

Le pronostic ne devait pas tarder à se réaliser.

« Il n'y en a pas un qui aille plus avant que Belin quand il s'agit de poser des fils de fer barbelés », disaient de lui ses camarades.

Son endurance ne se démentit, ni dans la longue attente des tranchées où il eut les pieds aux trois quarts gelés, ni sous la

mitraille, ni à l'attaque. Jamais il ne consentit à se faire porter malade.

Son exemple exerçait une heureuse influence; il ne tolérait pas le découragement, réconfortait et entraînait. Son influence s'exerça également sur plusieurs au point de vue religieux, et il rappela à quelques camarades le devoir pascal, délaissé depuis de longues années.

Voici la description qu'il fait d'une messe dominicale dans un petit pays où l'église n'existait plus :

Quelle touchante cérémonie : au dehors, tempête de neige; dans le lointain, le canon tonne; à l'intérieur d'une vaste grange, pendant aux murs, dans un harmonieux désordre, fusils, musettes, gamelles, etc.; une modeste table de bois, haussée sur quatre chaises de paille, un crucifix, deux statuettes, deux cierges microscopiques (la bougie est chère ici). Debout, 40 hommes le képi à la main, bras croisés, quelques-uns même suivant les prières du prêtre dans un petit livre tiré de la poche; 1 capitaine, 2 lieutenants, 1 adjudant et la plupart de nos sergents. C'était bien émouvant, et ma prière est montée très fervente vers Dieu pour la France et vous, mes parents chéris.

Ce matin revue du colonel et remise de la Croix d'honneur au capitaine W., beau spectacle émotionnant et qui faisait vibrer les cœurs!

Toujours très content de mon sort; le métier est dur, il faut être solide, mais je me porte comme un charme; je n'ai guère maigri et j'ai des couleurs de rose de France! Moral excellent!

— Je t'assure, ma bien chère maman, que la guerre est une excellente éducation : en dehors des qualités morales que l'on y puise, ça vous « désale » joliment au point de vue matériel. Les métiers de : cuisinier, tailleur, terrassier, bûcheron, croquemort n'ont plus de secret pour moi. Ça peut servir dans le « civil ». Cette vie de tranchée est une rude école pour le caractère : on y apprend à souffrir sans se plaindre, chacun dans son petit coin. On y apprend aussi à penser, à réfléchir, à prier et à estimer la vie à son prix réel; on pense au passé; une foule de choses vous reviennent à l'esprit. C'est une excellente façon de préparer l'avenir. Aujourd'hui les Cendres; je t'assure que jamais je n'avais si bien compris cette fête et que jamais, il ne m'a été plus facile de la sanctifier.

Hier le carnaval, les crêpes n'ont pas été fatigantes à faire. Espérons que nous nous dédommagerons à Pâques et que nous apprécierons les jambons de Mayence... à Mayence.

Je t'envoie, ma chère mère, un lot « Kolossal » de baisers, amitiés, souvenirs pour toute la famille ».

La mort de son camarade d'engagement et de combat, tué à ses côtés, fut une lourde épreuve et une source de réflexions

touchantes. Ce fut lui qui, la veille, dans la tranchée, l'inhuma et dut avertir sa famille!

Cette mort de mon ami, ma mère bien-aimée, a été une rude épreuve, mais soyez tranquilles, mes chers parents, elle n'a pas ébranlé un instant mon courage : je trouve mon réconfort dans les sentiments religieux et patriotiques. Combien ces paroles de Barrès sont justes : « Si la bête humaine a son plein de souffrance, elle se sauve par l'âme! »

En France, on souffre, on lutte, on meurt le sourire aux lèvres, l'espoir au cœur, la confiance absolue, inébranlable, dans la victoire, l'abandon spontané de soi-même à la volonté de Dieu. Voilà ce qui fait la force d'un Français, d'un chrétien; avec cela, on peut tout endurer! Bon courage, mère chérie, et toujours beaucoup de confiance. Merci de vos bonnes lettres si réconfortantes.

L'ordre de redescendre en France arriva vers la mi-avril pour préparer l'attaque sous Arras. Ce fut un bonheur sans pareil pour Emmanuel.

Mon cher papa, ma chère maman. Me voici en France!!! Comme je le faisais prévoir dans ma dernière lettre, nous avons été relevés des tranchées après avoir subi un bon bombardement, au cours duquel trois obus ont éventré nos parapets. Le soir, ma pauvre carcasse a failli trinquer : nous mangions des patates succulentes, lorsqu'un courant d'air formidable passe entre nous six, zim, claque, boum, c'était un 130 autrichien qui éclatait à 25 mètres! Personne ne fut touché.

A W. plusieurs chasseurs à pied furent blessés Enfin, lundi, on nous a embarqués dans les autobus de Paris. Suis-je monté dans un « Gobelins » ou dans un « Bastille »? Quelle drôle d'impression, à quelques kilomètres des Boches, de se retrouver dans ces véhicules parisiens! — Nous voici à Saint-Pol; une marche et nous sommes à quelques kilomètres des Boches; un peu de repos, et je suis frais et dispos. Nous allons, je crois, faire du travail intéressant. J'ai toujours la plus grande confiance; d'ailleurs si j'avais l'honneur de verser mon sang pour la Patrie, quelle joie de me sentir maintenant en France et de laisser ma vie sur le sol même de la Patrie! Hier, mon chef de section m'a annoncé qu'il allait, aux prochaines nominations, me présenter comme caporal.

Le coup que nous allons porter va être formidable... espérons que Dieu bénira notre effort.

Son bataillon fut désigné pour marcher le premier. Emmanuel renouvela le sacrifice de sa vie. Et c'est après nous avoir redit : « Je suis fier d'être votre fils, heureux d'être Français et chrétien » et envoyé ses plus tendres baisers, qu'il

s'élança, le 9 mai, de la tranchée, un des premiers, sous une mitraille qui faucha en un quart d'heure 600 des leurs, tua 2 commandants, blessa celui de son bataillon, abattit 11 officiers. Puis, il accomplit à Neuville Saint-Vaast les beaux faits d'armes qui lui méritèrent deux citations en vingt-huit jours et lui valurent la croix de guerre avec deux étoiles[1]. Voici comment il nous annonça ces honneurs :

Hier, j'étais heureux, cher père, de t'apprendre ma nomination de caporal; aujourd'hui, mère chérie, c'est à ton tour d'avoir une surprise et une belle! Je viens d'être cité à l'ordre du régiment, puis à l'ordre de la brigade. J'aurai l'honneur de porter la croix de guerre, et si je venais à être tué, vous aurez la consolation d'avoir cette croix qui restera dans la famille. Je n'ai fait que mon devoir, pas un instant je n'ai eu peur pour ma vie. Je m'empresse de te le faire savoir, sachant le plaisir que cela va vous causer. Toutes ces distinctions ne m'éblouissent pas, je les considère seulement comme un encouragement à mieux faire encore.

Son lieutenant puis son capitaine le félicitèrent très cordialement. Son capitaine lui dit en lui serrant la main : « Où est-il mon petit Emmanuel Belin? Je suis heureux de vous faire toutes mes félicitations, c'est très bien. »

Le régiment, exténué, fut mis au repos.

Emmanuel passa donc la Fête-Dieu au cantonnement et se disposa à la nouvelle attaque par une fervente communion, puis repartit pour Neuville Saint-Vaast. Il devait, cette fois n'être qu'en deuxième ligne, mais le régiment qui était en première ayant été décimé, le 79e donna sur-le-champ.

Le 13 juin notre enfant chéri nous écrivait une dernière lettre, pleine de tendresse et de confiance dans la victoire, après laquelle il soupirait.

Le 17 fut une journée de combats meurtriers.

Le 18 au matin, le corps à corps ayant cessé, sa compagnie reçut l'ordre d'occuper une tranchée de première ligne, entre Neuville et Thélus, un véritable boyau mal protégé. A 18 heures, un obus de 210 éclata et fit écrouler le parapet! 12 hommes furent ensevelis : 7 purent être sauvés; 5 autres ne furent dé-

1. On trouvera plus haut le texte de ces deux citations.

gagés qu'après trois heures de travail, ils avaient cessé de vivre : Emmanuel était de ces derniers !

Le bombardement faisait rage encore, les hommes de son escouade voulaient, malgré le danger, le transporter à l'arrière. Le capitaine dut s'y opposer afin de ne pas sacrifier des vies, utiles à la France. Il fut donc, par les soins de son adjudant, inhumé à l'extrémité du boyau, et sa tombe creusée dans la terre put être bénite, de loin, par l'aumônier, la mitraille ne permettant pas d'approcher davantage. Une croix portant son nom put être placée à sa tête. Il repose à 50 mètres de ce cimetière de Neuville où il avait tant souffert, au mois de mai, et qui était complètement dévasté !

Ce fut son adjudant qui le premier nous écrivit ces terribles détails :

Je ne puis retenir mes larmes, me dit-il, en vous parlant de votre excellent fils, si bon, si pieux, pour qui j'avais beaucoup d'amitié; c'est avec beaucoup de peine que je vous apprends sa mort glorieuse, le 18 juin. Il ne m'a pas quitté depuis la grande attaque du 9 mai. J'ai donc pu remarquer mieux que personne sa bravoure, son courage. C'est moi qui avais demandé une de ses citations. Je puis vous dire qu'il faisait l'admiration de son chef de bataillon, de son capitaine et de toute la compagnie, et un bel avenir se préparait devant lui, lorsque Dieu l'a rappelé pour une éternité bienheureuse.

Sa nomination de sergent allait être faite, et le colonel voulait en faire promptement un sous-lieutenant, car il l'avait distingué pour sa bravoure et la grande maîtrise qu'il avait de soi. Il inspirait à son escouade une grande confiance et nous eûmes la triste, mais inappréciable consolation, de voir au moment de leur courte permission, ces hommes à la moustache grisonnante, aussi bien que les jeunes, venir pour nous dire combien ils l'aimaient et quelle douleur ils avaient éprouvée en perdant leur « brave petit caporal ».

« Jamais, disaient-ils, il ne voulait permettre que nous nous découragions, et nous qui aurions pu être « son père », nous le suivions comme un chef qui nous inspirait confiance. » Quoi de plus touchant ? Et ces « poilus » nous ont apporté tous les détails qui nous permettent de revivre les glorieuses heures de la vie patriotique de notre Fils !

Nous tenons de l'aumônier des témoignages bien consolants sur « son courage, sa bravoure et l'entrain de sa jeune âme animée du plus pur patriotisme qui donna l'exemple du ressort et de la ténacité dans l'effort puisée à la source chrétienne.

« Votre foi, ajoute-t-il, vous montre votre bien cher enfant toujours vivant, toujours présent au foyer, qu'il soutient de ses prières. Je crois à l'action élevante et encourageante du petit caporal de la 9e compagnie, au milieu des chers survivants du régiment ! »

— Son commandant, blessé au moment où Emmanuel était frappé, ne put qu'après son rétablissement nous témoigner ses regrets, en nous disant quelle émotion et quel chagrin il avait ressentis en apprenant la perte de « cet enfant qui lui était si sympathique ». Il termine par ces mots : « J'aurais voulu vous dire plus tôt que votre fils avait tenu ce qu'il promettait et qu'il avait gagné les grades que lui méritait sa bravoure ! »

Emmanuel, en quittant la maison paternelle, avait remercié son père de l'avoir mis aux Roches, « car, lui avait-il dit, c'est là que j'ai trouvé le développement physique, intellectuel et moral qui me permet d'affronter sans crainte les périls d'une campagne ».

Nous remercions avec lui l'École et ceux qui ont fait épanouir une nature généreuse et droite, et l'ont mis en demeure de fournir, en quelques mois, sous l'étincelle d'un ardent patriotisme et d'une foi vive, une carrière d'honneur et de sacrifice, au service de la plus noble des causes : l'affranchissement de la Patrie.

T. B.

JACQUES CRÉPY

L'entrée de Jacques Crépy aux Roches fut saluée par les maîtres et les amis de l'École comme un des succès de l'année. Il appartenait à une des vieilles familles industrielles de Lille, une des mieux assises, des plus considérées, une de celles qui donnent le ton et indiquent la voie. Son père, adjoint au maire,

devenait bientôt conseiller général. Jeune encore, il promettait d'être une des figures les plus en vue de la grande cité du Nord.

Jacques était en troisième et avait quatorze ans. C'était un grand enfant, vigoureusement charpenté et aux muscles déjà harmonieux et pleins, mais au regard bleu encore très jeune, timide, humilié, aux grands cheveux blonds bouclés qu'on hésite encore à faire virilement tomber.

Son caractère participait à l'inachèvement de tout son être : il aimait le bien, mais sans avoir toujours le courage de la franchise; il comprenait le devoir du travail, mais mettait un peu de mollesse à l'accomplir. J'obtins de ses parents qu'il irait passer en Angleterre la fin de l'année et reprendrait, au retour, la même classe.

Ce séjour en Angleterre, qu'il passa chez M. Cawood, fut le début de la plus heureuse transformation ou même de l'épanouissement complet de ses virtualités.

Sa vigueur fit de lui un excellent joueur de football, qui, comme arrière, dans tous les matchs du Coteau, était un des meilleurs appuis de l'équipe. Il faisait partie du second XI de l'École, et il apportait à toutes les luttes une force d'une constance remarquable, de la décision et du coup d'œil, et bientôt de l'entrain et de l'audace.

Il fut un de nos premiers Éclaireurs, un de ceux qui comprirent le mieux toutes les ressources de cette œuvre admirable d'Avant-Guerre.

Parallèlement aux progrès de son corps, son intelligence gagnait en acuité et en vigueur. Il avait plus de solidité que de brillant, et d'esprit géométrique que d'esprit de finesse. Pourtant il réussit de mieux en mieux dans la version latine qui exige les deux, et il s'intéressa beaucoup à la plupart des problèmes philosophiques. Comme beaucoup de jeunes gens, il aimait les poètes, surtout Lamartine et Musset.

La plus merveilleuse transformation qui s'opéra en lui au retour de son stage en Angleterre fut celle de son caractère. A l'enfant timide et qui craignait de s'affirmer et même d'affirmer,

succéda presque soudainement un adolescent d'une grande droiture et d'une énergie morale presque constamment tendue, qui devint un capitaine attentif, consciencieux, aussi précieux à son chef de maison qu'à ses camarades plus jeunes. Il était profondément pieux et la religion répondait aux riches besoins de son imagination, de son cœur et de sa volonté. Il laissa jusqu'au dernier jour s'épanouir la vie religieuse de son âme, et à chacun de ses fréquents retours à l'École, il ne manquait pas de communier avec nous.

Aux Roches, il était très aimé. Toute sa personne jeune, harmonieuse, souriante, appelait dès l'abord la sympathie; l'égalité de son humeur, le charme et la douceur de son affection, son dévouement si affable pour ses amis et pour tous ceux qui faisaient appel à lui, lui assuraient l'amitié durable de tous. On aurait pu compter ses mouvements de mauvaise humeur et ses heures ans sourire. Il n'avait de tristesse que devant une de ses fautes, devant les vilaines actions des autres, ou le chagrin d'un ami. Il aimait son violoncelle qui révélait, comme son amitié, les richesses d'un cœur bien né. Il fit partie de l'orchestre et donna avec beaucoup de bonne grâce son concours à toutes les soirées du Coteau. De même, il accepta des rôles dans beaucoup de nos séances de maison ou d'École : il jouait avec simplicité, naturel et aisance.

C'est une joie pour moi que d'avoir revécu ces souvenirs, et je me suis si fortement représenté ce charmant adolescent, que je le voyais tout le temps vivre à mes côtés. Et il est mort! J'ai vécu une heure de fiction — entendant à peine le canon qui tonne par rafales près de moi — et voilà la réalité atroce : il est mort!

Il avait eu, en 1912, toutes les difficultés possibles pour s'engager. D'une pleurésie de sa toute petite enfance (trois mois, je crois) lui était resté un souffle minuscule qu'un pointilleux major découvrit, souligna, amplifia. On finit tout de même par l'accepter. Il fit gaîment son service et obtint rapidement les galons d'argent, qui ne furent pas changés, à la grande surprise de ses amis, contre ceux d'officier de réserve.

C'est comme sergent de chasseurs à pied qu'il commença la campagne. Nous sommes sûrs qu'il fut courageux, avec cette petite fleur d'audace et d'héroïsme crâne et chevaleresque, que nos Rocheux ajoutent à la vieille bravoure française. Malheureusement ses parents sont dans Lille, encore souillé par la botte allemande, et nous n'avons pas de détails sur ses premiers combats.

Mais sa sœur a bien voulu nous dire comment il est mort. C'était dans une ferme autour de laquelle pleuvaient les obus allemands qui n'éclataient pas ou éclataient trop loin. Jacques sortit après le repas avec quelques sous-officiers de son bataillon et, leur montrant les preuves de la maladresse de l'ennemi, il riait de tant d'insuccès. L'autre, pendant ce temps, rectifiait son tir et un obus tomba au milieu de la cour, tuant Jacques et plusieurs de ses camarades. Quand on le releva, il souriait encore.....

Vous avez daigné répondre à ce sourire, ô mon Dieu, et avez accueilli parmi vos Élus ce grand enfant que nous avons tant aimé.

C'est notre vœu le plus ardent et la seule consolation qui vaille.

G. Bertier.

ROBERT GLAENZER

Une famille vivait, délicieusement unie. Deux frères, de caractère et de goûts différents, mais qui se comprenaient et qui s'aimaient beaucoup, se promettaient de se partager la direction d'une industrie prospère. L'un serait l'organisateur et le commerçant, l'autre, l'ingénieur et le technicien. Tout semble sourire à un projet longuement mûri et d'autant plus cher. Vient la guerre qui fauche l'un comme une fleur encore en promesse, alors que ni dans la vie, ni sous les armes, il n'a donné sa mesure. L'autre continue à faire au front, mieux que jamais, tout son devoir dur.

Je ne puis pas me représenter ce cher enfant autrement que vivant : il vivait d'une vie si riche et si multiple ! J'ai de lui plusieurs photographies, mais deux d'entre elles me sont particulièrement présentes : sur l'une, il a une dizaine d'années — l'âge de son entrée aux Roches en 1904 — il a de jolies boucles blondes, beaucoup de souplesse et de grâce dans tout son être et un charmant sourire. Taille et boucles à part, il est resté tel jusqu'au dernier jour. Sa finesse extérieure était l'épanouissement d'une sensibilité vibrante et d'une grande délicatesse d'âme. On sentait tout cela dans ses modelages travaillés avec goût, dans son jeu musical expressif et nuancé, qui nous permettait, à ma femme et à moi, de le reconnaître parmi ses trente camarades lorsqu'il était au piano ; on le sentait surtout dans son regard limpide et profond, dans sa poignée de main prolongée et tendre.

Sur l'autre photographie, toute récente, et qui date de son séjour au camp d'Avor, il porte l'uniforme d'artilleur. Il sourit encore, mais avec une tristesse presque prophétique. Son corps est épuisé par un entraînement sans arrêt qui est au-dessus de ses forces, et par la flamme intérieure qui le dévore : il a une telle soif d'aller au front ! Mais cette tristesse n'était pas nouvelle chez lui. Elle venait d'une sensibilité extrêmement riche, et parfois des tourments d'une âme qui se posait avec une angoisse toute pascalienne le problème du sens et du prix de la vie. J'ai aux Roches, dans une enveloppe scellée d'un cachet de cire, une série de lettres qu'il m'adressa de Zurich, lettres émouvantes, plus qu'émouvantes : tragiques, où il me disait son angoisse sur le mystère de la vie. Je lui répondais poste pour poste, lui redisant l'essentiel des enseignements du Christ, qui sont l'alpha et l'oméga de ce que nous savons du monde, de notre origine et de notre destinée. La crise se calma, mais il resta à notre jeune philosophe un peu de cette tristesse éprouvée par toute âme qui a pris conscience du mystère éternel.

Ce qui le rendait profondément sympathique à tous ceux qui l'approchaient, c'était la certitude qu'il envisageait la vie avec sérieux, qu'il était, comme l'écrivait une amie à Mme Glaenzer,

« toute loyauté et pureté », qu'il plaçait avant toutes choses son *devoir*. Affection pour ses parents et sens du devoir allaient chez lui de pair : le jugement de ses parents était la règle de sa vie. Je me rappelle avec quelle angoisse il attendait ses bulletins et mon appréciation sur sa conduite et son travail. Cette double inquiétude se confondait en une : « Que vaut ma quinzaine? Que vaudra-t-elle aux yeux de ma mère et de mon père? » C'est pour obéir à ces deux préoccupations qu'il se mit à préparer courageusement le Polytechnikum de Zurich, malgré les dispositions de sa nature, plus artiste que scientifique, plus imaginative qu'exacte. Je suis convaincu d'ailleurs qu'il aurait poursuivi sa préparation jusqu'au succès complet, car il avait une volonté ardente et tenace.

Il savait vouloir fortement; il savait aimer avec fidélité et tendresse. Je ne sais rien de plus exquis que son amour pour sa mère qu'il appelait si joliment « Maminette », et à qui il donnait à baiser son front auréolé de blond avec un mélange délicat de respect et d'affection contenue. Il y avait, dans son amitié avec son aîné, le même élan de l'âme entière et, là encore, une nuance de vrai respect. Il écoutait ses avis et ses conseils presque à l'égal de ceux de son père. Ses amitiés étaient rares, soigneusement choisies, mais religieusement gardées : c'est un honneur que d'avoir été distingué et aimé par cette âme d'élite. L'un de ses amis écrivait à son père : « Les lettres de ce cher Robert me faisaient tant de bien! Je puis dire vraiment qu'il a eu beaucoup d'influence sur moi; il fut comme mon bon ange. Maintenant, je m'efforce de suivre ses traces et je pense toujours, quand je fais quelque chose : « Aurait-il fait ainsi? » — Je ne sais pas d'éloge plus touchant que celui-là.

En juillet 1914, Robert voyageait en Suisse avec sa famille. Devinant l'approche de graves événements, celle-ci rentra en France et laissa Robert à Zurich pour continuer sa préparation du Polytechnikum. Il y rentra le samedi 1er août. Il avait essayé de se remettre immédiatement au travail; mais son devoir l'appelait dans sa patrie en danger : il n'y put tenir et décida de s'engager.

Au moment où il prenait le train pour la frontière, il écrivit à ses parents la très belle lettre que voici :

En train de Zurich à Lausanne, mercredi 5 août 1914.

Mon cher Papa, ma chère Maminette,

Je vous écris pour vous dire que je veux essayer de m'engager à la frontière, à Genève ou à Evian.

J'ai tout d'abord à vous demander bien pardon à tous deux du chagrin que je vous cause, mais je crois qu'il est de mon devoir de servir actuellement mon pays.

Je devrais, le sursis à part, faire mon service dans deux mois ; j'estime qu'il faut, dans les conditions actuelles, que je commence de suite.

Quant à mon travail, je ne puis plus travailler ; j'ai essayé de le faire seul hier, j'ai essayé de le faire chez M. Stoblef ce matin : cela m'a été impossible ; du reste M. Guilland me dit que probablement le Poly, au lieu de commencer en octobre, commencera en avril.

Maintenant, vous savez peut-être que je ne vais sûrement pas à la guerre tout de suite ; je fais d'abord de la caserne d'où, si je suis pris, je vous écrirai. Ce n'est que si la guerre se prolonge et prend une mauvaise tournure pour la France, que j'entrerai en ligne, et à ce moment, je crois que vous serez d'accord avec moi pour que je serve et défende, dans mes faibles moyens, la Patrie dont vous faites partie ; si je n'étais pas pris, je retournerais à Zurich. J'ai encore vingt-huit francs en poche, ayant emprunté vingt francs à M. Guilland.

Ainsi, j'espère que je ne vous semble pas un fils ingrat et dénaturé ; croyez bien, mes chers parents, que cela a été très dur et pénible de me décider, *à cause de vous*, et que je vous aime de tout mon cœur et de toute ma pensée.

Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur, de toute ma tendresse, des millions de fois.

Votre ROBICHON.

Il alla donc de Zurich à Lausanne, et de Lausanne à Evian. Il croyait qu'on allait accepter son engagement dès son entrée en France, et grand fut son étonnement quand il sut qu'il lui fallait aller à Annecy. Il y partit, presque sans argent, et dut passer la première nuit dans un hangar de la gare. Au bureau de recrutement, on lui apprend qu'on n'accepte pas d'engagement pour la classe 1914, qui va être appelée. Il passa la seconde nuit au poste de la gare, et rentra le lendemain à Zurich, non sans rencontrer encore de nouvelles difficultés.

Devant les événements d'août, M. et Mme Glaenzer rappelèrent leur fils à Paris, puis l'emmenèrent à Bayonne, où il reçut sa convocation le 2 septembre. Il lui fallut sept jours et nuits de trajet en wagon à bestiaux pour arriver à Bourges, et de là au camp d'Avor, où il fit partie du peloton des élèves-brigadiers, puis des élèves-officiers. De là, il m'écrivit souvent d'affectueuses cartes, toutes embaumées d'espoir, de courage et d'un beau désir de partir au feu le plus tôt possible.

Revenant de permission et passant à Paris, je téléphonai à la rue Daru, pour avoir des nouvelles de tous. Un domestique me répondit que M. et Mme Glaenzer, appelés par télégramme, étaient au chevet de Robert, gravement atteint de diphtérie. Il avait imprudemment lutté contre le mal au point de tomber en faiblesse à la visite du major. J'écrivis aussitôt pour avoir de ses nouvelles. Elles étaient meilleures et on espérait le sauver. Je vécus tous ces jours-là en union de pensée et d'angoisse, d'espoir aussi, avec ses parents. Une lettre de M. Glaenzer m'apprit la mort de ce cher enfant au moment où j'attendais avec impatience l'annonce d'une guérison définitive. Il expira dans les bras de sa mère, peu après avoir reçu son brevet de chef de section...

Nous le pleurons comme un ami de qui nous avons reçu l'affection la plus fidèle et la plus tendre, à qui nous avons donné ce que Dieu a mis de meilleur en nos âmes. Nous le pleurons comme un Rocheux en qui s'est épanoui ce que l'idéal de notre École a de plus élevé et de plus riche.

Nous nous unissons respectueusement au deuil inconsolable de ses parents. Laissons parler encore une amie de sa mère, Mme W., femme du savant professeur de l'École Polytechnique de Zurich :

« Il était bon, délicat, fin et charmant. J'aimais sa sensibilité vibrante et la tendresse infinie avec laquelle il parlait de vous, de son père, de son frère. Nous causions beaucoup ensemble et, loin de la France tous deux, nous parlions souvent d'elle. Il me disait ses désirs de revanche, sa foi patriotique en une patrie grandie et épurée. Le grand souffle qui nous a soulevés

tous depuis le 1er août dernier a dû le trouver prêt à tous les sacrifices. Le plus grand lui a été demandé et vous a été demandé, chère Madame. Laissez-moi ajouter à ma vive sympathie notre profonde admiration pour le petit héros aux boucles dorées qui, tout simplement, parmi tant d'autres, a donné sa vie pour la grande cause. »

G. BERTIER.

MARCEL PLANQUETTE

C'était vraiment l'aîné de nos Sablons. Nous l'avions vu arriver, âgé de treize ans, le jour où nous fondions notre maison. Garçon tranquille et réfléchi, presque trop raisonnable, un peu mou peut-être, un peu rêveur (ce sont les traits que nous signalait son père), il avait donné d'emblée l'impression d'un bon élève, travaillant par conscience et avec intelligence. Doux et réservé, et en même temps solide joueur, il n'avait trouvé dans ses nouveaux camarades que des amis.

Très vite il se désigna comme digne d'être l'un des chefs de la troupe. C'était déjà, malgré ses faiblesses d'enfant, un caractère, parmi une volée d'étourneaux; et déjà ceux-ci, si fous qu'ils fussent, mêlaient pour lui à leur amitié une nuance de respect. Mais être capitaine, c'est d'abord renoncer à la douce liberté, et se condamner à donner en tout le bon exemple; et puis, c'est déclarer la guerre, non pas certes à ses camarades, mais à leurs défauts; c'est tenir sa conscience vigilante et son courage armé, pour rappeler à l'ordre le paresseux, le bavard, celui dont les plaisanteries dévient, pour braver la blague, quelquefois pour punir un ami. Marcel était alors, sinon un indolent, du moins un pacifique, presque un timide : rien chez lui de l'autoritarisme inné, agressif et envahissant, qui facilite la tâche à certains chefs. Tout ce qu'il aurait souhaité, c'était de pouvoir, à son pupitre, faire tranquillement son travail, de satisfaire ainsi ses maîtres et ses parents; et, une fois la tâche accomplie, de courir jouer, en déposant tous les soucis. — Il lui

sembla pénible, certes, d'accepter un rôle plus extérieur. Il fallut, je m'en souviens, le lui doser progressivement, avec d'attentives précautions, de terme en terme, et d'année en année. Mais ce fut une belle victoire déjà qu'il remporta, d'apprendre ainsi à sortir de lui-même, et à associer à l'idée de son propre devoir l'idée du devoir d'autrui. — Il grandit, affirmant peu à peu sa clémente et amicale autorité.

En même temps, et avant tout, il devenait plus sévère pour lui-même, plus exigeant pour son travail, pour le ton de ses conversations, pour toute sa tenue morale. Dans les premiers temps de son séjour à l'École, il se caractérisait, comme élève, par la régularité plutôt que par l'ardeur. Je me souviens que je lui montrais un jour ses insuffisances en je ne sais quelle matière. « Monsieur, me répondit-il, je fais ce que je peux : si je n'arrive pas, ce n'est pas ma faute. » J'essayai de lui faire comprendre que nul ne connaît la limite de son effort, ni les miracles possibles d'un sursaut d'énergie... Trois années passèrent, trois années de progrès. Marcel approchait du baccalauréat. Je devais alors le préserver du surmenage, l'empêcher de trop prendre sur ses dimanches et sur ses nuits. Par une singulière interversion des rôles, c'est moi qui lui disais : « Vous avez fait votre possible : on ne peut vous demander davantage, » — et c'est lui qui répliqua, avec une intrépidité qui me ravit : « Il ne s'agit pas de ce que je *peux* faire, il s'agit de savoir si j'atteindrai le but. Je veux l'atteindre ! »

Comme il avait été aux Sablons notre premier capitaine, notre premier représentant dans l'équipe de football, il fut notre premier bachelier. Et il quitta l'École, pour entrer dans la vie. Le jour où pour la première fois ses camarades nous revenaient sans lui, il m'écrivait son regret de ne plus reprendre avec eux la vie laborieuse, dont certaines règles pourtant (il faut bien le dire) lui avaient paru pénibles : maintenant la liberté qui s'offrait à lui l'intimidait, et il hésitait un instant devant les incertitudes d'un avenir à construire. « Mais je suis armé de courage, ajoutait-il, et j'ai bon espoir. »

Et en effet, dès lors, s'entourant de conseils, mais se décidant

toujours par lui-même, il procéda avec une méthode et une clairvoyance bien rares à son âge. Après mûre réflexion, et sans mépriser la culture désintéressée (on le verra plus loin), il avait choisi la carrière commerciale. Pour s'y préparer, il entre d'abord au Crédit Lyonnais, à Arras, ville où il vient de retrouver avec délices le foyer paternel, tendre et éclairé. Il pourrait, étant « volontaire », travailler en amateur, et paraître au bureau à ses heures : il s'impose au contraire toutes les obligations de l'employé rétribué, s'acquitte scrupuleusement de sa besogne, trouve moyen ensuite d'aider ses voisins moins laborieux, enchanté qu'il est de cette occasion de s'initier à d'autres tâches; et ce Rocheux, habitué au grand air et aux jeux violents, reste à son pupitre neuf heures par jour. Sa santé en souffre : le remède qu'il trouve, c'est de se lever plus matin, pour faire de la gymnastique et du cheval avant l'heure du bureau. Le soir, à la maison, il fait de la musique avec ses sœurs, et il lit. — Il avait toujours aimé la lecture, ne se lassant pas de demander à ses amis et à ses maîtres des livres forts, et qui font penser. Écolier en vacances, il lisait sur la dune, à Paris-Plage, la *Vie simple*, de Charles Wagner, et l'*Éducation de la Volonté*, de Payot. Puis, ce furent Anatole France, Paul Bourget. Puis, préoccupé des grandes questions nationales, il lut les *Origines de la France contemporaine*, et les traités politiques de Faguet. Enfin, revenant à la réflexion psychologique et morale, il découvrit le *Journal* d'Eugénie de Guérin, et Emerson, qui le conduisit à Montaigne.

Au bout d'un an, il va poursuivre à Londres son apprentissage commercial. Il sait l'anglais. Il part plein d'entrain, muni de recommandations; mais celles-ci sont impuissantes à lui ouvrir une maison sérieuse. Pendant un mois, il ne rencontre partout que rebuffades, qui pourraient décourager d'autres jeunes gens de dix-neuf ans. Mais lui, le brave enfant, seul et étranger dans l'immense ville, il se redit avec Emerson : « The man who stands by himself, the Universe stands by him also. » Il se tirera d'affaire tout seul. Il insère dans le *Daily Telegraph* une annonce brève et précise. Le lendemain, il reçoit quatre propositions : il

les étudie, les pèse, et accepte auprès du représentant d'une aciérie de Sheffield une place qu'il a jugée « instructive ». — De nouveau, il passe au bureau ses longues journées; le soir, il lit, ou bien il échange avec un jeune Anglais des conversations dont le sujet habituel est sa chère musique; et le dimanche, ce triste dimanche londonien, il ne le trouve pas du tout sans intérêt ni sans charme, assistant aux concerts populaires d'Albert-Hall, puis aux meetings en plein air de Hyde Park : il complète ici sa connaissance de la langue, et il apprend aussi à admirer la capacité qu'ont les Anglais d'écouter sans révolte les idées d'un adversaire.

Marcel, dans son avenir commercial, a devant lui un gros obstacle : l'arrêt de deux années que va lui imposer le service militaire. Pour être libre un an plus tôt, il se décide à devancer l'appel, et en juin 1909 il interrompt son séjour à Londres pour venir préparer à Arras le brevet d'aptitude militaire. Il travaille cet examen sérieusement, comme tout ce qu'il fait; le temps qui lui reste, il le passe dans les bureaux d'un industriel ami de sa famille, pratiquant la comptabilité en partie double, qu'il ignorait. Le brevet est conquis brillamment : Marcel s'accorde alors un mois de vacances, au chalet paternel de Paris-Plage. La grande joie de ces vacances, c'est de retrouver tout à coup, pendant trois grandes journées, son meilleur ami des Sablons, dont il a été séparé depuis longtemps, cet ami qu'il chérit pour « sa bonté, sa franchise et sa simplicité ». Une lettre qu'il m'écrit alors est pleine d'effusions touchantes : « Je crois, dit-il, que nous nous faisons mutuellement du bien. N'est-ce pas le but le plus beau que puisse se proposer l'amitié? »

En octobre 1909, il entra à la caserne. Tout de suite, il se donne avec entrain à son nouveau métier. Le service est chargé, dans ce régiment du 1er corps; les élèves-caporaux ont double besogne; Marcel doit en outre préparer l'examen de sortie des engagés volontaires. Tout cela ne lui suffit pas : il élabore, pour ses moments perdus, un plan de travail. Il s'abonne à un périodique anglais, pour garder le contact avec Londres; il apprendra l'espagnol : il continuera une traduction commencée

d'Emerson, et la lecture à petites doses de son vieux Montaigne.

Il est heureux au régiment. Dès le premier jour, il y goûte la joie de pratiquer la fraternité sans réserves. Son cœur va à ces conscrits issus du peuple, qui, sous des dehors grossiers, ont du moins l'instinct du travail et l'instinct du dévouement; il les préfère, ces humbles, aux camarades du peloton spécial, privilégiés souvent égoïstes, qui calculent leur chance, et qui se jalousent les uns les autres. Pourtant, avec cette prédilection pour les simples soldats, il sait qu'étant donné sa valeur sociale, il a le devoir de conquérir les grades, et (comme jadis aux Sablons) de sortir de lui-même pour étendre sa responsabilité. Il se prépare avec zèle à son rôle d'officier; il cherche même à faire des adeptes, et, avec deux camarades, il collabore à une brochure de propagande[1] qui commente la loi de 1905 dans ses dispositions relatives à la formation des officiers de réserve.

Voici Marcel sous-lieutenant. Les deux années touchent à leur fin, deux années de joyeux travail patriotique, « une des meilleures périodes de ma jeunesse », déclare-t-il à ce moment. Mais la situation politique, grave depuis plusieurs années, devient singulièrement périlleuse. C'est la crise d'Agadir. Tout le monde songe à la guerre possible. Le 4 septembre 1911, Marcel m'écrit ces lignes, que je relis aujourd'hui avec une émotion nouvelle :

« Il semble que chacun est à son poste, et prêt à remplir son devoir. Et je me demande parfois, simple chef de section perdu dans la masse, quel serait ce devoir, s'il fallait marcher? Se faire suivre, d'abord, et entraîner les hésitants par son seul ascendant, obtenir de chacun qu'il aille jusqu'au bout... Et puis, se dépenser sans compter, et avoir le courage d'exposer des vies humaines sans hésiter, même pour un résultat qu'on ignore; dans la défaite, se sacrifier peut-être sans utilité, sans espoir, mais parce que le seul devoir est là... Voilà des pensées bien sévères; mais peut-être un jour aurons-nous à en faire l'épreuve; j'en ai comme un vague pressentiment. »

Le service militaire achevé, ce fut l'avant-dernier chapitre

1. *Le Peloton des E. O. R.* (Chapelot, éditeur). — Cette brochure est illustrée de dessins de Tripet.

de cette courte vie, si remplie : de nouveau les affaires, cette fois à Paris, dans une maison de commission; les camarades de l'A. E. R. enfin retrouvés, quelques soirées, passées au théâtre, les autres données à l'étude ou à un patronage, ou à des conférences du *Sillon,* le « week-end » à la maison paternelle, et de loin en loin, à l'occasion d'un match ou d'une fête, une joyeuse et cordiale apparition à la vieille École. Enfin, Marcel, en possession de l'expérience nécessaire, va s'établir. Au mois de mai 1914, il m'annonça qu'il reprend à Avesnes une fabrique de feutre. Le voilà, à vingt-cinq ans, qui commence vraiment sa vie à lui, et qui sans doute va bientôt fonder le foyer que ses rêves juvéniles ont conçu si aimant, si pur, si paisible...

Deux mois plus tard, c'était la guerre, et tout d'abord pour lui l'écroulement de tout cet avenir construit par sa précoce sagesse. Dans toutes ses lettres, pas une allusion à ce mécompte cruel. Il ne pense qu'à la France, à la victoire, à la libération nécessaire du territoire envahi... Il a été gardé au dépôt de son régiment (à Lisieux), réservé pour l'instruction de la classe 1914. Il ne se résigne pas à rester si loin de l'ennemi, il demande à partir, il harcèle ses chefs, il a peur d'arriver trop tard... Non! il obtient ce qu'il veut, il rejoint le front, le 1er septembre, juste à temps pour vivre « les jours radieux de la Marne » et « l'inoubliable poursuite »; et puis, c'est l'arrêt devant les falaises de l'Aisne, le choc meurtrier, les efforts redoublés, l'immobilisation dans les tranchées... Ses lettres restent pleines de gaîté, de confiance, d'obstination. Elles ont été pour moi comme une prédication de jeunesse et de foi. — Pendant un an, de secteur en secteur, il lutte, toujours présent, toujours brave, toujours joyeux, toujours préservé, adoré de ses hommes, a écrit son capitaine... En avril 1915, il a la joie de recevoir son deuxième galon.

Le 23 septembre 1915, du front de Champagne, il écrit à son cousin germain :

« Nous sommes à la veille de grands jours. Personnellement, je me trouve dans d'excellentes dispositions, physiquement et moralement, et j'ai le cœur rempli d'un invincible espoir... J'ai

foi. Il faut bien en finir, et mon sacrifice est consenti; quoi qu'il arrive, je pourrai reposer en paix, j'aurai fait ma part...

« Mais pas de sombres pensées, nous sommes tout à l'espoir. Vive la France! Adieu... »

Le 1er octobre, c'est à ses parents qu'il dit adieu :

Chers Parents,

Enfin, c'est notre tour! Vous savez par les communiqués officiels de ces derniers jours, les premiers succès de notre offensive; le moment décisif est arrivé... C'est plein de confiance et d'entrain que je vois arriver l'instant très prochain, quelques heures sans doute, où nous allons être engagés, persuadé que la victoire va nous sourire. Que ne ferait-on pas pour revoir les jours radieux de la Marne, la poursuite? Voilà un an que nous nous y préparons...

Je me suis recommandé à Dieu, et j'ai foi; jusqu'ici, j'ai toujours été protégé. Mais cependant, si je devais tomber au cours de ces glorieux combats, laissez-moi, Parents chéris, en vous disant adieu, vous remercier une dernière fois de l'affection et des bontés que vous n'avez cessé de me prodiguer; car si j'ai pu être un homme utile, si ma vie a quelque valeur et si je meurs bravement, c'est à vous que je le devrai...

Et enfin, le 5 octobre, il écrit à la hâte ce billet :

Chers Parents,

Depuis deux jours, nous sommes dans les tranchées avancées. Demain est le grand jour. La préparation est formidable, et je suis rempli d'espoir. Je prie Dieu que nous réussissions, et cette fois de façon définitive. La tâche qui nous est imposée est rude, mais avec son aide nous réussirons!

Il est 5 heures du soir : demain à pareille heure où serons-nous? Très en avant, je l'espère, et la France sera délivrée.

Au revoir, Parents chéris, excusez ma hâte; mais je me dois tout à ma section en ce moment.

Vive la France!

Le lendemain 6 octobre, au début de l'attaque, à 6 heures du matin, le lieutenant Marcel Planquette, debout sur le bord de la tranchée, commandait le feu sur les groupes allemands que quelques instants plus tard on allait aborder à l'arme blanche. Une balle le frappa au cou. La mort fut instantanée.

. . . . . .

Et maintenant, je me retourne vers le passé, et je l'embrasse d'un regard. Je vois entrer aux Sablons, il y a treize ans, suivi par la sollicitude paternelle, cet enfant réservé et rêveur : je

me rappelle ses efforts réguliers et modestes, ses progrès, mes ambitions, à la fois fières et anxieuses, pour mon « aîné », et les progrès nouveaux qui, d'année en année, répondent à ces espérances. Il quitte l'École, et, dès lors moins timide, il nous laisse lire davantage dans son esprit et dans son cœur; et les témoignages de son amitié, comme la pensée des étapes nouvelles qu'il franchit, fidèle à l'idéal choisi, sont pour moi, dans les heures difficiles, le réconfort qui apaise les déceptions et qui écarte les doutes. Enfin, la grande alternative se pose : il s'agit de donner sa vie; — et mon cœur se serre de gratitude et de respect, au spectacle de cette croissance sainte, qui a conduit l'écolier à la stature du héros.

Un jeune artiste, tué depuis, et dont la *Revue de Paris* a publié d'admirables lettres, écrivait : « Si le sort frappe les meilleurs, ce n'est pas injuste : les mauvais qui survivent en seront améliorés. Acceptez le sacrifice, en sachant qu'il n'est pas inutile ».

Cette sublime attente est-elle autre chose qu'un rêve? Ce qui restera de notre peuple décimé comprendra-t-il l'enseignement donné par ceux qui tombent? Je ne sais; et je compte ceux qui manqueront demain à la tâche nécessaire.

Mais ce que je sais, c'est qu'il faut que nous du moins, membres de la famille des Roches, nous répondions à l'espérance de nos héros morts. Je le promets à la mémoire de notre enfant et frère bien-aimé : son sacrifice ne sera pas inutile. Les yeux fixés sur son exemple, ses cadets voudront être dignes de lui; et son vieux maître lui-même, après la guerre, pendant la guerre, suivra sa trace, — comme un élève.

Henri Trocmé.

M. Trocmé avait terminé sa notice, quand lui sont parvenus des renseignement trop précieux pour être négligés. D'accord avec lui, nous tâcherons en les utilisant, non pas d'ajouter rien au portrait qu'il vient de tracer, mais d'appuyer davantage sur un ou deux traits de la physionomie dessinée par lui.

Marcel Planquette devait être un homme d'affaires, exactement fabricant de feutre. Fabricant de feutre! voilà de quoi faire sourire les intellectuels. Mais Planquette savait que le temps est passé de Monsieur Jourdain ou du bonhomme Poirier, et qu'un chef d'industrie doit être le représentant d'une élite intellectuelle et morale.

Aussi, dans les bureaux divers où il fit son apprentissage de fabricant et de commerçant, à la caserne, chez lui, à l'étranger, partout, toujours, il poursuit son travail d'étudiant libre. Chaque jour, il réserve à la lecture ces instants précieux qu'apporte la solitude du soir.

Bien entendu, il lit des romans : *Les Roquevillard, Les Yeux qui s'ouvrent, Renée Mauperin, Adolphe, les Déracinés, l'Étape, Un Saint, Résurrection, La Sonate à Kreutzer*. Mais, on le voit, rien de frivole, rien de banal. Des œuvres distinguées, plusieurs remarquables, quelques-unes supérieures et qui, presque toutes, font penser.

En effet, la lecture n'était pas pour Planquette un simple délassement, une distraction facile. Il y cherchait une occasion d'accroître son expérience de la vie et des hommes, d'aborder les grands problèmes philosophiques, politiques, religieux, de se faire sur tout une opinion personnelle, de devenir meilleur en se connaissant mieux.

C'est pourquoi, il va droit aux poètes philosophes (Lamartine, Sully Prudhomme, Vigny), surtout aux moralistes (Montaigne, La Rochefoucauld, Emerson, Schopenhauer, Nietzche), aux écrivains religieux, aux apologistes, classiques ou modernes (Pascal, Eugénie de Guérin, Brunetière), et par-dessus tout à l'Evangile.

Ces lectures étaient pour lui l'occasion de véritables méditations; et pour mieux conserver ses acquisitions nouvelles, pour mieux préciser sa pensée, pour mieux fixer au besoin une résolution, il tenait, de sa vie intellectuelle et morale, un journal d'une émouvante sincérité.

A cette rédaction, il n'apportait aucune complaisance frivole, aucune prétention; et ce n'était pour lui qu'un moyen de faire mieux son examen de conscience.

Les pensées mises par lui en épigraphes à ses différents cahiers marquent bien la qualité de ses préoccupations.

« Regarder en haut, apprendre au delà, chercher à s'élever toujours. » (Pasteur.) — « Efforcez-vous d'apprendre quelque chose à propos de tout, et tout à propos de quelque chose. » (Huxley.) — « Trust thyself! » — The man who stands by himself, the universe stands by him also. » — « The utmost for the highest. » (Wates.) — « Quel que tu sois, use de toi-même comme d'une source d'expériences, sache repousser de ton cœur le mécontentement de toi même, pardonne-toi ton propre moi, car dans tous les cas tu possèdes en toi une échelle à cent échelons sur laquelle tu peux t'élever vers la connaissance. » (Nietzsche, *Choses humaines.*)

« Il est malaisé que le discours et l'instruction, encore que notre créance s'y applique volontiers, soient assez puissants pour nous acheminer jusqu'à l'action, si entre cela nous n'exerçons et forçons notre âme par expérience au train auquel nous la voulons ranger. Autrement quand elle sera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empêchée. Voilà pourquoi, parmi les philosophes ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence ne se sont pas contentés d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprît inexpérimentés et nouveaux au combat. » (Montaigne, l. II, chap. VI.)

« Rentrer dans sa maison et son âme le soir. » (Greg.)

Ainsi Marcel Planquette n'échappait pas seulement aux frivolités, aux ambitions égoïstes, aux plaisirs vulgaires qui séduisent tant de jeunes gens. Après avoir donné sa journée aux affaires et après avoir pris de légitimes distractions (il aimait le tennis, le théâtre, par-dessus tout les soirées passées en famille), il se recueillait dans sa chambre, et son âme, familière aux graves pensées, s'élevait jusqu'à Dieu.

La prière ne lui fut pas toujours facile. Il connut les difficultés, le doute, l'abandon de certaines pratiques. Il ne connut jamais l'indifférence ni l'oubli. Bien plus, pour avoir cherché sincèrement la lumière, il put dissiper les ombres qui obscur-

cissaient son regard, et le jour vint bientôt où à la foi de son enfance il accorda, sans réserve, l'adhésion éclairée de son intelligence, l'amour de son cœur généreux.

Sa foi chrétienne donne toute sa valeur au sacrifice de sa vie, entrevu dès le premier jour comme nécessaire et, dès le premier jour, joyeusement consenti. Au soir de la mobilisation, répondant aux inquiétudes de sa mère, il disait : « Mère, cette situation ne pouvait pas durer. La tension était trop grande : il fallait que ça casse. L'Allemagne veut la guerre; mieux vaut maintenant que plus tard; et si j'ai un regret, c'est qu'elle n'ait pas éclaté plus tôt. Que veux-tu? Nous sommes la génération sacrifiée; nous aplanirons la route à ceux qui viendront après nous. »

Un pareil testament, en ajoutant à nos regrets, ajoute à nos responsabilités. En s'immolant pour nous, nos morts nous lèguent un devoir. Leurs jeunes camarades, qui les admirent et les envient, ne seront pas seulement leurs héritiers, ils seront les continuateurs de leur œuvre.

Henry GAILLARD.

PIERRE POLOT

Pierre Polot a été tué en Champagne. Un obus l'a frappé tandis qu'il réparait une ligne téléphonique. Transporté dans une ambulance, il est mort en y arrivant.

De ses derniers moments, de ses dernières pensées, je crois que l'on ne sait rien. Mais qu'importe au fond? Polot était de ceux qui, avant d'exposer leur vie, l'ont librement donnée. La mort ne l'a pas surpris. Il l'avait regardée en face, et ne l'avait pas trouvée redoutable. Il était riche d'enthousiasme, mais il savait où son enthousiasme le menait. Si, dans un dernier éclair de conscience, il a deviné son sort, il a dû connaître la joie du sacrifice suprême.

C'était une nature réservée, un peu distante. Mais ceux qui ont vécu avec lui l'ont aimé d'une affection solide que le

temps n'effacera pas. Certains de ses camarades plus jeunes ne peuvent voir aujourd'hui sans une poignante émotion sa chambre de capitaine, et surtout son dortoir, le dortoir des petits, à la Guichardière, nid de gaieté, de joies folles, où son autorité régnait absolue. Il était le grand frère, grondeur parfois, mais toujours prêt à comprendre, et si attentif, si vraiment fraternel!

Ses petits, il les regardait vivre partout, à la maison, au bâtiment des classes, aux travaux pratiques. Il savait les bonnes et les mauvaises notes, et il soutenait, il étayait ces volontés d'enfants, capricieuses, lentes à se tendre; il peinait avec elles.

De ses camarades plus âgés, il voulait se faire des amis. Il le disait souvent, et ce n'était pas un vain mot. Polot avait le culte de l'amitié. Il savait que la maîtrise de soi et la clarté intérieure se conquièrent malaisément. Il avait besoin qu'on l'aidât, il avait besoin surtout de confronter, avec d'autres, ses expériences de jeune homme. Et puis, sans doute, y avait-il en lui comme un surplus d'enthousiasme, de ferveur, qu'il voulait faire rayonner. Je me rappelle sa joie, lorsqu'il retrouvait ses plus anciens amis, ceux qu'il considérait comme ses compagnons de route pour toute la durée de la vie, parce qu'ils avaient compris et aimé ensemble le même idéal : il lui semblait qu'un pacte solennel les liait. Il supportait difficilement des relations de simple camaraderie qui ne devenaient pas plus profondes. Son activité de capitaine tirait de là toute sa force et sa réelle efficacité.

Nous pouvions compter que cette activité continuerait à se dépenser plus tard dans la vie, loin de l'École. Polot eût été un de ces hommes de volonté droite, qu'aucun dilettantisme ne parvient à corrompre. Dans ses yeux, souvent graves, on lisait des résolutions définitives. Déjà, à l'École, nous l'avions vu à l'œuvre, ardent à défendre toutes les causes qui lui paraissaient justes. Il était tenace, indifférent à l'opinion, il osait se compromettre. Il avait le goût et le besoin de l'action : sa vie si courte — il meurt à dix-neuf ans — a été une vie utile. Plu-

sieurs garçons de l'École le savent, et doivent à Polot plus de virilité de caractère, plus d'élan pour mieux vivre. Son souvenir en eux aura la valeur d'une influence toujours présente. Aussi, quel bon ouvrier il eût été aux côtés de ceux qui, après la guerre et la victoire, auront à faire revivre la France d'une vie nouvelle!

Nos cœurs se serrent de tristesse et d'inquiétude quand nous songeons que de pareilles promesses sont brisées, de pareilles flammes éteintes. Chaque deuil nouveau accroît nos responsabilités et élargit notre tâche. Le comprennent-ils ceux vers qui vont si souvent nos pensées, les Rocheux de la jeune génération, dont l'intelligence et le cœur se forgent en ce moment, au milieu de la formidable tourmente?

G. Monod.

A cette notice de quelqu'un qui connut intérieurement P. Polot, nous tenons à ajouter ces autres témoignages :

Lettres de Mlle Polot.

Chère M..

Pierre a dû prévenir Mme Demolins de son départ pour le front de Champagne. Il pensait, en quittant Lyon, aller à un mot reçu hier nous dit : « Je suis où je pensais être. » Donc notre cœur est avec lui vers ; j'espère que quelques cœurs de l'École accompagneront les nôtres.

Dites à Madame votre mère qu'il est parti *heureux*, ce mot résume son état d'âme. Le voir ainsi nous a rendus fiers de lui; il est comme mes parents et moi le désirions et je tiens à en faire compliment à ceux qui ont travaillé à le former. — Si Dieu nous le ramène, je crois que la guerre lui sera une épreuve utile, son énergie demandant encore à s'affermir davantage. J'espère qu'à l'École on priera pour lui, surtout à la Guiche où une si grande partie de son cœur est restée.

29 novembre 1915.

Madame,

Je me permets de vous adresser deux photographies de Celui que vous pleurez avec nous. Je sais que son souvenir restera vivant à l'École, mais je veux que son image soit quelque part dans cette Guichardière qu'il aimait tant! c'était son autre « maison », Madame, chérie à l'égal de la nôtre, de celle où tout parle de lui, et le pleure..... Pierre y était attaché par ses fibres profondes; c'est à la Guiche qu'on l'avait transformé ou plutôt formé.

— Sa formation a été votre œuvre, Madame; vous fûtes aidée par M. Méline et M. Monod. — J'avais pour mon frère une affection plus que fraternelle; parfois j'avais l'illusion de l'aimer comme mon enfant, tant mon amour pour lui était ardent et profond. — J'ai suivi son développement dans tous ses détails; à chaque vacance, je voyais en lui la marque splendide de ses maîtres et de leur système d'éducation. — Mes parents vous ont confié un enfant riche en qualités morales, — il était bon dans l'âme — d'une intellectualité en friche, d'une nature timide; vous leur avez rendu, Madame, un garçon d'esprit net et pratique, qui comprenait vite et savait réfléchir et décider, — s'adaptant à tout, artiste dans ses goûts, s'affinant et se cultivant chaque jour, capable d'énergie et très tendre, d'une moralité inébranlable et irréprochable et extraordinairement soucieux de sa responsabilité.

Je ne sais, Madame, si, à sa dernière visite aux Roches, vous avez pu causer intimement avec lui? Son caractère en un an s'était affirmé; son stage d'infirmier volontaire avait développé son dévouement et son esprit d'abnégation: à ce poste il a été admirable et... admiré; la nouvelle de sa mort a jeté sur tout l'hôpital 203 une consternation douloureuse; j'ai reçu des lettres splendides et navrées d'anciens blessés ayant aimé celui qu'ils appelaient « M. Pierre » si affectueusement... Il sera bien vengé! La vie de caserne l'avait virilisé et mûri. — Au début de sa vie militaire il passa par une crise douloureuse, il eut la nausée presque physique de son nouveau milieu... Je vois son regard angoissé, douloureux de cette époque: l'immoralité de l'ambiance l'a fait souffrir jusqu'aux larmes, Madame; il cherchait désespérément à se bronzer, à se river à quelque chose d'inébranlable; il se ressaisit assez vite et redevint rieur. Il sortit vaillamment de cette épreuve et, dès lors, sa vie morale s'affirma. Sa maturité étonnait ses chefs et même ses camarades. — A la caserne il était un soldat passionné, son 75 et son cheval étaient ses deux amis; ses chefs le remarquèrent pour son adresse et pour son aptitude au commandement, ses camarades pour l'austérité de ses mœurs. — Hors de la caserne, il appartenait aux arts: publications, gravures, musique, ou bien à ses amis. Dans un très jeune ménage, il retrouvait la vie de famille dans un milieu très élevé et très cultivé; il y retrouvait aussi pour sa grande joie un autre « petit Jacques » dans le premier-né de mon amie. — Tous ses dimanches étaient à nous; il prétendait, en nous quittant, emporter de la joie et du courage jusqu'au prochain revoir. — Il était toujours le grand câlin d'autrefois dont le rire livrait l'âme si claire. Quels espoirs il promettait! Et Dieu nous l'a pris; que ses desseins sont mystérieux!

...Madame, vous m'excuserez de vous avoir appris si brutalement notre terrible épreuve; j'étais atterrée quand j'ai pris la plume, je savais cette chose atroce depuis une demi-heure, mais Pierre aimait tant son Ecole et surtout sa maison que j'ai voulu que son autre famille unisse ses larmes aux nôtres.

Puissiez-vous, Madame, retrouver un peu « votre garçon » dans ces photographies; elles sont un hommage reconnaissant. C'est à l'Ecole qu'on a « bien armé Pierre pour la vie, pour la vraie vie ».

Bien respectueusement à vous, Madame, A. Pouot.

Dernières lettres de Pierre Polot à sa famille.

Mercredi 22 septembre. — Lorsque vous recevrez ma lettre, j'espère n'être plus ici et avoir fait un sérieux pas vers l'avant. — Ce matin a commencé le bombardement; cette danse doit continuer trois jours et trois nuits : à la fin de la dernière, nous ferons sauter « les Boches ». Nous tirons un coup par minute, chaque pièce en fait autant, je n'entends pas un moment pendant lequel il y ait un ronflement moins fort. — Les Boches nous répondent mal... pour le moment — il est vrai qu'ils auraient pas mal à faire!!! — Le quatrième jour nous finirons par un tir rapide de quatre à cinq heures. — En ces casemates, le tir rapide équivaut à quatre ou cinq coups par minute. Je fais un peu tout : téléphoniste, servant de la pièce...etc. Nous craignons sur notre casemate uniquement les calibres supérieurs au 155 boche.

Jeudi soir 23. — Quel vacarme assourdissant! le sifflement des obus dans l'air fait comme les locomotives sous pression. — J'ai été voir les tranchées boches — tout sauta sur 5 à 7 kil. de profondeur : sacs de terre, fils barbelés mêlés à des têtes, des bras! Quelle belle marmelade! Ce matin, lecture de la proclamation Joffre et explication de l'attaque.

Nous avons à tirer dans la journée d'aujourd'hui 500 obus explosifs *par pièce.* — Pour cette nuit je ne sais pas encore le tarif. — Demain, troisième jour de bombardement de préparation ; — après-demain bombardement de l'attaque! — Vous ne me connaîtriez pas maintenant, en casque et masque complet (lunettes, nez, bouche, oreilles) contre les gaz asphyxiants.

...Je suis couché sur mon manteau en dehors de la casemate, à l'air, bien tranquillement, — la terre tremble sous moi, car les mortiers de 270 tirent sans s'arrêter, les 75, 105, 120, 155, 210, 220 itout!!! ainsi que les 107 et 197 manœuvrés par les fusiliers marins sur les trains blindés. — J'ai les mains et la figure jaunes, comme brûlées, car, dans la casemate, quand nous tirons cent coups en 25 minutes, l'air n'est plus limpide! On se dirait dans une tourelle de superdreadnought. — Un milliardaire américain donnerait certainement 1.000.000 pour assister à cela; nous, on nous donne encore un sou et à manger!

Vendredi 24. — Ci-joint schéma de nos positions, à chaque coup, on se jette dans les petits abris à droite et à gauche, car avec ces pétards-là, nous prenons des précautions. — Je fais toujours un peu de tout comme servant. — Nous sommes trois pour pointer (opération délicate, nous tirons à 25 mètres des tranchées françaises ; pas de gaffes jusqu'à présent! — Reçu paquet, merci, car sitôt cinq minutes de repos, on bouffe! puis on dort! car la nuit, même sous terre, il ne faut pas compter dormir mieux que le jour!... Si je voulais pointer tous les coups que j'entends nettement en 5 minutes, je ferais mieux de prendre un pinceau et de noircir mes deux pages. — Tiens, un boche (obus!!!) oh! l'idiot, ils nous tirent des 75 français, obus de manœuvre 1881, en fonte! sans doute pour nous démoraliser? cela fait comme si je m'essuyais les pieds sur l'herbe!!! — Je finis, car je dois reprendre un peu

mes camarades. — Ne vous attendez plus à recevoir mes lettres rapidement, — je ne pourrai d'ailleurs plus écrire aussi facilement. Reçu lettre maman. — Bons baisers à tous.

A une personne amie avant l'attaque. — Dans l'attaque formidable que nous préparons, le difficile sera de faire « son » devoir jusqu'au bout!... et d'en revenir... entier... Il paraît que nous devenons braves!...

Dernière carte-lettre, 26 et 27 septembre. — Nous avons continué bombardement comme vous avais dit. Hier matin à 9 heures, l'infanterie attaquait et à 11 heures était de 5 à 8 kil. en avant! — Le soir, départ pour une position plus avancée. Le 24 seulement, nous avons été très bombardés et ce n'est pas la faute des Boches, si nous n'avons pas été asphyxiés!

; — . Heureusement que nous avions nos masques, et qu'est-ce que nous leur avons passé!

Hier soir, passé sur ex-premières lignes boches, labourées par nos obus, couché dans une sape par 50 cm. de boue et la pluie sur le dos. — Couché à 22 h. et repartis à 2 h. — Ici, plaine, ma batterie derrière arbres (!). 5 lignes de 75. Notre ligne à moins d'un kilom. — Les pièces sont à 10-15 m. — Sérieux progrès, plus qu'une ligne à prendre, la cavalerie est au feu. — C'est effrayant ce que nous tirons! Ici les balles sifflent, elles ricochent sur les pièces, et les obus ne sont pas rares! Il est vrai que le 14e corps a déjà pris 5277 Boches hier et 5 batteries lourdes. — *Vais naturellement très bien* et suis enchanté! — Toujours 3e pièce comme servant, c'est plus agréable que d'avoir deux chevaux surtout par ce sale temps où les obus miaulent! Bons baisers... Nous recommençons à tirer, car nous voudrions coucher à Vouziers ce soir!!!!

D'un ami camarade du régiment.

Pierre faisait son devoir de Français en s'engageant, le destin l'avait marqué, mais il est mort de la plus belle mort, celle du soldat qui se sacrifie pour maintenir la liaison entre l'infanterie qui avance et l'artillerie qui la soutient.

... Son sacrifice a dû être volontaire. Téléphoniste avec le capitaine en observation, par conséquent directement derrière l'infanterie qui avance.

L'ennemi fait un tir de barrage pour empêcher les réserves de venir, la ligne est coupée, il faut la réparer. Celui qui se dévoue ne peut pas revenir à moins d'une chance impossible; il s'agit de vérifier la ligne le plus rapidement possible, mais comment passer dans cette fournaise? Un homme d'une volonté de fer peut seul aller froidement raccorder le fil. Pierre était de ceux-là, c'est pourquoi il a été choisi. — Il ne pouvait pas savoir qu'on lui faisait l'honneur de mourir pour sauvegarder la vie de beaucoup d'autres, de permettre à l'artillerie de continuer de tirer de façon à couvrir les fantassins se battant.

Du Chirurgien de Somme-Suippe.

Arrivé en automobile dans la nuit du 29 au 30, un peu après minuit, il avait été frappé par de multiples éclats d'obus dont l'un avait pénétré dans la cavité abdominale et provoqué des lésions vasculaires et viscérales très graves et multiples; votre malheureux frère était extrêmement shocké avec des signes d'hémorragie interne si grave qu'aucune intervention n'était possible, je ne pouvais opérer un mourant, et c'est quelques heures après son entrée qu'il mourait malgré les injections de sérums, de caféine et le traitement ininterrompu du shock. Il s'est éteint sans souffrances, anesthésié en quelque sorte par la commotion provoquée par l'éclatement de l'obus et la multiplicité de ses blessures.

Citation à l'ordre de l'armée.

7 Décembre, n. 117.

Le Lieutenant-Colonel , commandant le e régiment d'artillerie cite à l'ordre général de la e Armée le canonnier Polot (Pierre), engagé volontaire au e régiment d'artillerie.

Jeune soldat d'un courage remarquable. Chargé d'un service téléphonique, n'a pas hésité, au plus fort d'une attaque, à sortir de son abri pour réparer la ligne qui venait d'être coupée par le tir de barrage de l'ennemi. — Est tombé en accomplissant son devoir.

Le Général com^t la e Armée.

Signé :

De M. Monod.

... Pierre est tombé à un poste dangereux, celui qu'il désirait depuis longtemps. Il est tombé en pleine victoire. — Grâce à Dieu, l'obus qui l'a blessé mortellement l'a comme anesthésié : le chirurgien de l'ambulance divisionnaire m'a dit qu'il s'était éteint sans souffrance, aucune intervention chirurgicale n'ayant été possible.

Tous nous sommes fiers de lui, mais aussi combien brisés par cette terrible épreuve. Pierre permettait de si radieux espoirs! il annonçait une si belle floraison, et Dieu l'a pris... Il semblait destiné à la régénération de là-haut — la régénération par le sang! nul, je crois, n'avait pensé à celle-ci. Qui nous dira le pourquoi de ces morts? Nous tâchons d'être dignes de lui; nous unissons notre immense sacrifice au sien [1].

1. Voici ce qu'ont écrit de Pierre Polot ses chefs militaires : *Son Capitaine :* « Je l'ai bien vite remarqué et mis bientôt dans l'équipe téléphonique, où il faut des hommes intelligents, adroits, et très courageux. C'était un excellent soldat ».

Son maréchal des logis : « Pour ne l'avoir connu malheureusement que peu de

temps, j'ai été à même d'apprécier la haute valeur de son caractère, alliée à une crânerie et un entrain au feu étonnant. Affecté à ma pièce, un peu avant notre avance en Champagne, il fut remarquable dans l'organisation des nouvelles positions; il travailla avec un entrain merveilleux au creusement des tranchées, travail pourtant peu fait pour lui... Pendant les heures de faction prises ensemble pour les tirs de nuit, nous fîmes de bonnes causeries sous la mitraille, et c'était plaisir à voir ce jeune soldat, à peine arrivé au front, se tenir au feu, avec toute la crânerie d'un ancien. Bon et serviable, très débrouillard, il eut bientôt gagné la sympathie de tous ses camarades et la confiance de ses chefs. C'est alors qu'il fut désigné pour tenir le poste de téléphoniste, poste de confiance, périlleux entre tous. Il me quitta un matin, en me disant gaiement : « A ce soir! » Je ne devais plus le revoir... »

Un officier qui l'avait connu à la caserne : « Pierre Polot faisait partie de cette jeunesse croyante et dévouée qui a fait l'honneur des jeunes recrues du ° d'artillerie. — J'avais à plusieurs reprises, pendant l'instruction, remarqué son caractère vif, franc, héroïque, son air de loyauté, son sérieux. »

L'Administrateur-Gérant : Léon Gangloff.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

JOURNAL DE L'ECOLE DES ROCHES

PAR LES PROFESSEURS ★ & LES ELEVES ★

M. STORZ

ÉCOLE DES ROCHES
VERNEUIL-SUR-AVRE (Eure)
Juillet 1917

Chaque livraison : 2 fr

N° 23.

SOMMAIRE

I. **VIE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE**. P. 3.

La réforme de l'éducation et l'esprit d'organisation, par M. Paul DE ROUSIERS. — De l'héroïsme dans la mort à l'héroïsme dans la vie, par M. G. BERTIER. — La vie de l'École en 1916-1917, par M. H. GAILLARD. — Aumônerie protestante, par M. Ch. CELLERIER. — Pour les Mères, par M. MONTASSUT. — Le personnel de l'École. — Liste des élèves. — Résultats des examens.

II. **NOS COMBATTANTS**. P. 53.

Morts au champ d'honneur. — Citations et décorations. — Notices nécrologiques et documents. — Lettres d'anciens.

PREMIÈRE PARTIE

VIE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE

LA RÉFORME DE L'ÉDUCATION ET L'ESPRIT D'ORGANISATION

Les grands bouleversements font réfléchir les personnes les moins portées à chercher les causes des phénomènes dont elles sont témoins et suscitent un appétit général de réformes. En 1871, les devantures de libraires étaient encombrées de brochures dans lesquelles des auteurs pleins de bonnes intentions et d'ignorance expliquaient la recette dont ils avaient découvert la formule pour assurer le relèvement de la France et le retour à une ère de prospérité durable. Ils appelaient souvent à leur aide l'autorité de prophéties prudemment obscures, mais dont le sens précis et certain leur apparaissait dans une vive lumière. Ces productions, la plupart du temps sans valeur, trouvaient de nombreux lecteurs parce qu'elles répondaient à la pressante préoccupation de tous. Mais il arrivait aussi que, dans sa voracité sans discernement, le public se jetât parfois sur des œuvres de valeur appuyées sur de longues et patientes observations, œuvres généralement antérieures aux catastrophes de l'Année Terrible, mais auxquelles nos malheurs donnaient une actualité. C'est ainsi que la *Réforme sociale en France* de Frédéric Le Play, publiée plusieurs années auparavant et appréciée seulement par quelques esprits d'élite, comme Montalembert, Tocqueville, etc.,

trouva, après 1870 et pendant les années qui suivirent, un très grand nombre de lecteurs.

Déjà un mouvement dans le même sens se manifeste aujourd'hui. Des empiriques et des rêveurs vantent leur vulnéraire ou échafaudent leurs théories. Des hommes d'expérience et de savoir se trouvent aussi pour nous dire, comme Lysis, vers quelle Démocratie nouvelle nous marchons, ou ce qu'il nous faut faire pour renaître; comme M. Biard d'Aunet, comment on peut s'y prendre pour remettre de l'ordre dans la maison; comme M. Victor Cambon, ce que doit être notre avenir. Au-dessus de toutes les préoccupations les plus pressantes et les plus graves, dominant les problèmes financiers, économiques, sociaux, se dresse la question primordiale de l'éducation. Alors même que le succès de nos armes et des combinaisons ingénieuses nous fourniraient après la guerre des capitaux pour nos entreprises, des matières premières et de la main-d'œuvre pour notre industrie, des bras pour notre agriculture; alors même que la paix sociale, prolongeant l'union sacrée de tous les Français, ferait disparaître l'antagonisme des classes et les tristes héritages de haine qui nous ont été légués par nos discordes antérieures; tous ces résultats, pourtant si souhaitables, ne suffiraient pas à l'œuvre nécessaire, si nous ne sommes pas en mesure de fournir les hommes aptes à en tirer parti. Et ici, ce n'est pas seulement une question de nombre qui importe; c'est encore et surtout une question de qualité. Comment nous procurerons-nous les hommes capables d'assurer la solution des problèmes d'après-guerre, ceux qui auront pour tâche de refaire la France de demain? Comment les préparerons-nous aux devoirs complexes qui leur seront imposés? Comment les adapterons-nous à la situation nouvelle? C'est bien le problème de l'éducation nationale qui se pose tout entier.

Un ingénieur émérite, qui joint à la pratique consommée de son art l'expérience de la conduite des grandes entreprises, M. Georges Hersent, vient de publier à ce sujet dans le *Correspondant* trois articles que les amis de l'École des Roches ont lu avec une vive satisfaction. C'est, en effet, l'hommage le plus

enviable que nous puissions souhaiter pour la mémoire d'Edmond Demolins que de voir un homme, très bien placé par l'importance des intérêts qu'il mène et par l'élévation de son caractère, tracer à la lueur des événements actuels un plan d'éducation qui correspond presque sur tous les points à celui que le fondateur de l'École a conçu il y a plus de vingt ans et qu'il a eu le rare mérite de réaliser.

A la fin de sa très intéressante étude, M. Hersent a présenté un sommaire des remèdes pratiques et positifs qu'il préconise pour parer aux défauts actuels de notre éducation française. Il est curieux d'en détacher les traits les plus saillants relatifs à l'éducation secondaire. Nos lecteurs n'auront pas besoin que nous leur rappelions les passages de l'*Éducation Nouvelle* dans lesquels ces idées sont développées. Nos anciens n'auront même pas à s'y reporter. Ils ont vécu à l'École des Roches le programme de M. Hersent.

« *Culture physique.* — Principe de l'obligation stricte, mais graduée, à tous les degrés de l'école. — Entraînement individuel, sports en commun. — Le jeu par équipes, récompense du travail scolaire. — Formation de l'instituteur aux méthodes modernes de culture physique. — Les collèges d'athlètes : écoles de moniteurs. — Les terrains de jeux communaux et urbains. — Hygiène et propreté. — L'entraînement sportif post-scolaire.

Formation du caractère. — Principe : éveiller le goût du vouloir, donner l'habitude du vouloir. — Mettre l'enfant en face de l'effort : le contact direct avec la vie. — L'éducation à la campagne chaque fois que cela est possible. — L'expérience visuelle des travaux de la production. — Enseignement d'un métier éducateur. — Première initiation professionnelle aussi précoce que possible. — Lutte contre certaines formes de l'esprit de famille destructives de l'initiative. — Concession progressive de la liberté. — Lutte contre l'internat. — Utilité des séjours à l'étranger.

Instruction. — Principe : l'instruction doit être adaptée à la destination sociale probable de l'élève ; elle doit préparer direc-

tement à l'enseignement professionnel qui suit l'école. — Ne pas surcharger la mémoire; ne pas abuser des idées générales. — Rechercher avant tout la formation du jugement, but principal : apprendre à apprendre. — Contact plus étroit de l'école avec le milieu économique. — L'enseignement doit remonter de la réalité à l'abstraction, à l'inverse de ce qui a été fait jusqu'à présent.

L'enseignement supérieur est trop académique. — Fusion des Facultés avec certains Instituts techniques; union et collaboration plus complète de la science et des arts avec l'industrie.

La culture générale secondaire ne doit avoir pour but que de préparer à la culture générale supérieure et à l'enseignement technique supérieur. — Lutte contre le baccalauréat considéré comme une fin en soi. — Élimination sérieuse des élèves réfractaires à ce genre d'instruction, au profit de l'instruction primaire supérieure et de l'instruction technique. — L'État et le personnel enseignant doivent se préoccuper de susciter les vocations professionnelles dont la vie économique du pays a besoin. Les professions commerciales et industrielles ainsi que le travail manuel doivent être remis en honneur ».

Nous ne nous appesantirons pas sur la Culture physique, ni sur l'installation à la campagne, qui sont les traits extérieurs et facilement saisissables de l'École. Nous nous sommes expliqués à maintes reprises sur les idées directrices des méthodes d'instruction suivies aux Roches; sur l'utilité supérieure de la culture générale pour tous ceux qui sont aptes à la recevoir; sur la nécessité de former le jugement des enfants en faisant appel à leur réflexion plus qu'à leur mémoire. Nous reviendrons quelque jour avec détails sur ce sujet en examinant successivement pourquoi et comment doivent être enseignées les principales matières de l'instruction secondaire. Aujourd'hui, nous voudrions nous en tenir à la formation du caractère, qui constitue la partie la plus capitale et, en même temps la plus délicate, du problème de l'éducation.

*
* *

Nous supposerons donc un garçon bien planté, souple, vigoureux, jouant un rôle apprécié dans son équipe de jeux; ayant, d'autre part, au sortir du collège, grâce à un enseignement raisonné, la tête « bien faite » sinon « bien pleine » que souhaitait Montaigne. Il possédera la pratique suffisante d'un métier manuel pour en connaître les difficultés et pour perdre la gaucherie déplorable du pur intellectuel en présence d'un outil de forge ou de menuiserie. Ce garçon réalisera, à coup sûr, beaucoup de nos souhaits; il présentera un certain nombre de *réussites,* et les Anglais diraient de lui qu'il est accompli en nombre de points (*He has many accomplishments*). Mais nous ne sommes pas encore fixés à son égard sur l'essentiel. Nous ignorons s'il est un « *christian gentleman* ». Là-dessus, notre idéal correspond certainement à celui de M. G. Hersent qui, sinon dans le résumé reproduit plus haut, du moins dans le corps de ses articles, s'explique très nettement au sujet de l'éducation morale de l'enfant. Le caractère trouve sa base solide dans l'attachement au bien et dans l'éloignement du mal. Il n'y a pas d'éducation complète de la volonté sans cela. Nous donnerons donc en plus à ce jeune homme modèle une clairvoyance morale fondée sur la connaissance précise de ses devoirs et d'une force morale acquise par un entraînement progressif à la pratique du bien. Et cependant, nous ne serons pas encore satisfaits, et nous avons le droit de dire que nos anciens de l'École des Roches retirent de l'éducation qu'ils reçoivent quelque chose de plus que tout cela. Ils en retirent ce qui manque peut être le plus à l'ensemble des Français, tels que les forment notre collège ou notre lycée, je veux parler de l'esprit d'organisation.

Il serait cruel d'insister en ce moment sur les fâcheuses conséquences qu'entraîne pour nous l'excès de notre formation individualiste. Nous sommes à la fois impatients de la discipline pour nous-mêmes et peu habiles à la faire respecter par

les autres. Nous déployons une somme énorme d'efforts, non seulement sur le champ de bataille, mais dans les divers compartiments de la vie civile. Et ces efforts ne donnent pas les résultats que l'on serait en droit d'attendre de leur importance, parce qu'ils ne se combinent pas exactement entre eux, parce qu'ils ne convergent pas vers un même but. Cela n'a rien de très étonnant quand on songe combien peu nous avons été préparés à l'action concertée et aux disciplines volontairement acceptées. Nous avons trouvé des disciplines toutes faites et, d'ailleurs, assez peu observées d'ordinaire, dans les divers milieux que nous avons traversés, dans notre famille d'abord, au collège, au régiment. Elles étaient l'objet de nos critiques et, en tout cas, nous demeuraient extérieures. Nous les subissions plus ou moins ; nous ne les faisions pas nôtres. Elles n'avaient ni notre pleine adhésion, ni notre affection. Et nous avons continué dans la vie à critiquer les diverses contraintes qui nous étaient imposées, non pas tant avec le désir d'en trouver de plus efficaces, mais simplement par opposition d'habitude, sinon de principe, à la contrainte. Le plus fâcheux c'est que ceux qui arrivent à des situations dirigeantes conservent ce vieux levain révolutionnaire et en viennent, soit à douter de leur droit de commander quand ce sont des âmes délicates, soit à imposer brutalement leur autorité quand ce sont, au contraire, des âmes vulgaires. Dans le premier cas, le désordre naît de l'incertitude du commandement. Dans le second cas, la révolte est provoquée par la dureté.

Il importe donc d'apprendre l'exercice de l'autorité. Et cela ne s'apprend pas dans les livres, ni d'après une théorie générale, mais par la pratique et d'une façon différente suivant les milieux. On ne commande pas à un Français comme à un Allemand. Dieu merci! Le bon maniement des Français exige des égards particuliers comme celui d'un cheval de sang ; mais il permet d'atteindre des résultats merveilleux. La première condition à remplir pour les obtenir est de savoir faire accepter son autorité et la seconde est de savoir la faire sentir. Au surplus, il n'y a pas de formule qui permette d'assurer le succès

sauf peut-être qu'il est plus utile chez nous qu'ailleurs de gagner les cœurs de ceux sur lesquels on a une autorité à exercer.

L'École des Roches organise à ce point de vue un apprentissage dont l'équivalent ne se trouve, à ma connaissance, dans aucun autre établissement français et qui constitue son originalité propre. Elle seule a adopté, acclimaté et francisé l'institution des capitaines empruntée aux écoles anglaises. Elle l'a modifiée assez profondément par le fait que ce ne sont plus des garçons anglais qui commandent à des Anglais, mais des garçons français qui commandent à des Français. Je ne saurais trop signaler ce trait à ceux que préoccupent les problèmes d'éducation et qui comprennent le besoin urgent que nous avons en France d'apprendre à concerter nos efforts, à agir en commun pour un but donné. Ce n'est pas, en effet, pour diminuer le nombre des professeurs, ou même pour faire disparaître le surveillant indésirable et digne de pitié, que des capitaines de maison, des capitaines d'école et un capitaine général sont chargés du bon ordre. A coup sûr, ceux qui visitent l'École et sont mêlés à sa vie peuvent se rendre compte qu'à ce seul point de vue la substitution du capitaine au pion est un grand progrès. Le premier est plus respecté, mieux obéi et n'a pas besoin de faire un constant appel aux sanctions pénales dont le second brandit l'épouvantail pour fortifier son pouvoir chancelant. Mais le grand profit de l'institution n'est pas là. Il est dans ce double fait que des garçons français consentent à se soumettre à un autre garçon français qui est leur égal, mais auquel ses maîtres font confiance, et que ce garçon trouve moyen d'acquérir un ascendant sur ses camarades en gagnant leur estime et de leur faire accepter son autorité sans murmurer.

Les jeunes gens qui sortent des Roches ayant rempli les fonctions de capitaine et s'en étant bien acquittés, ont de ce fait une expérience du commandement qui les qualifie pour jouer, là où ils auront à employer plus tard leur activité, un rôle d'organisateurs. Combien de fois m'est-il arrivé d'en faire la réflexion en lisant les éloges si émouvants donnés à nos anciens,

soit par leurs camarades, soit par leurs chefs! Hier encore, c'était au sujet de notre cher et regretté Palluat de Besset, une lettre de son colonel disant l'action puissante qu'il exerçait sur ses hommes et l'affection profonde qu'il inspirait à tous. L'École des Roches s'honore grandement que l'un des plus jeunes parmi ses anciens capitaines généraux ait été appelé à recueillir sur le champ de bataille ce témoignage suprême de son aptitude au commandement. Combien de témoignages du même genre ont été donnés à ceux qui ont valu à notre école, depuis trois ans bientôt, une si riche moisson de gloire!

Et pourtant, c'est au lendemain de la guerre, alors que le besoin de réparer les ruines, de reconstituer la patrie, de prendre la grande offensive économique, seule capable de nous assurer le fruit de la victoire, se fera sentir d'une façon pressante; c'est à ce moment que l'action concertée et méthodique, la discipline volontaire et féconde seront plus nécessaires encore. Il ne sera plus possible, en effet, d'imposer des contraintes pénibles en invoquant le danger national. Le danger existera, mais il ne sera pas visible pour la masse des citoyens. Il faudra donc que les plus clairvoyants des Français, ceux qui ont le sens et la préoccupation de l'intérêt général, travaillent de toute leur énergie à l'œuvre de rénovation qui s'imposera. Nos vœux seraient comblés si les anciens des Roches apportaient leur contribution utile à ce grand effort pacifique, comme ils prennent aujourd'hui leur part de l'effort héroïque des tranchées.

Paul de Rousiers.

DE L'HÉROISME DANS LA MORT A L'HÉROISME DANS LA VIE[1].

Ne permettons pas à la guerre de saisir à elle seule toute la vie de nos âmes : elle n'est qu'une étape; dès à présent, sachons voir le but et préparer la paix.

Oh! ma belle patrie, purifiée par l'épreuve, sanctifiée par la prière et déjà triomphante dans une loyale victoire, comme je tremble de te voir déchoir! Sur les champs de bataille, tout illuminés par le courage de tes enfants, on ne compte plus les héros : comme ils savent bien mourir, les fils de France! Ceux qui resteront sauront-ils bien vivre?

Question étrange pour qui regarde la surface : toutes nos tendances vont joyeusement vers la vie, et le sacrifice de notre moi tout entier semble être l'acte de tous le plus difficile et le plus sublime. Ceux qui crânement ont affronté la mort, ne sauront-ils pas aisément affronter les difficultés, les dangers, les tentations de la vie?

Question profonde et troublante pour qui veut bien vivre et ne craint pas de voir : quand seront tombés la volonté de vaincre, l'enthousiasme national et la griserie du combat, quand sera éteinte cette flamme du sacrifice que les vagues d'assaut et les tranchées se passent l'une à l'autre, quand l'âme du jeune homme se trouvera seule en face d'elle-même, saura-t-elle accepter courageusement le devoir quotidien si simple, et si difficile? Ne recherchera-t-elle pas ardemment, après tant de privations, le plaisir, après tant d'efforts, une détente? En face du travail immense qui s'imposera dans l'après-guerre, trouverons-nous des bras et des cerveaux vigoureux et actifs; en face de la soif de jouir, des conscience pures et des volontés forte-

1. Une opération toute récente n'a pas permis à M. Bertier d'écrire l'article que nous espérions. Nous ne voulons pas cependant que, du *Journal de l'École*, la signature de notre Directeur soit absente; et nous reproduisons la très belle méditation parue déjà dans l'*Écho* d'octobre dernier. Nulle page ne saurait mieux rappeler — ou faire connaître — notre véritable idéal moral.

ment tendues vers le bien? Ces mêmes jeunes gens qui fixent la mort d'un œil rieur et fier, qui mettent leur point d'honneur à ne pas trembler sous des trombes de fer et de feu, qui obéissent jusqu'au bout à leur devoir de soldats, ne trembleront-ils pas à la première moquerie et sauront-ils obéir jusqu'au bout, à leur devoir de chrétiens, en restant chastes, aussi chastes que la fiancée de leurs rêves? Et, brisant avec les traditions égoïstes de la bourgeoisie française, sauront-ils fonder de grandes familles et en accepter les charges, les gênes et les croix?

Travail, pureté, famille nombreuse, tel est le triple devoir du jeune Français de demain. Il ne pourra s'accomplir qu'avec le secours de la pensée et de la vie chrétiennes, seules capables de donner une vue claire de ce qu'il faut faire, et un secours effectif et durable pour le faire totalement. Oh! mes amis qui peinez dans les tranchées ou qui vivez l'angoisse des combats, oh! vous, plus jeunes, qui entrerez dans la vie parmi les roses fleuries sur les tombes des aînés, vous tous, qui voulez, après la grande guerre, une France forte, respectée, ordonnée, franchement morale et chrétienne, ne laissez pas tomber l'héroïsme de l'heure présente; gardez précieusement l'amour de la lutte et la fierté du sacrifice, et après avoir jeté hors de France l'ennemi du dehors, venez nous aider à combattre et à tuer tous ceux du dedans : égoïsme, paresse, soif de jouir, respect humain et lâcheté; aidez-nous à restaurer dans les âmes et dans la vie sociale le règne du vrai et du bien.

Vous semez, jeunes soldats, mes frères, dans des sillons de chair tout arrosés de beau sang français, les germes de la grande moisson de demain : elle veut des corps vierges et forts, des cœurs purs, des âmes ardentes. Vous ne les refuserez pas à la France et à Dieu!

Georges BERTIER.

L'ANNÉE 1916-1917.

Nos morts. En juillet 1916, nous pleurions trente-quatre des nôtres. Depuis, neuf sont tombés : Pierre Bauer, André Bessand, Robert Capelle, Henri de la Bruyère, Jacques Palluat de Besset, André Pusinelli, Jean Rousseau, Louis Tripet, Jacques Vincent, auxquels il faut ajouter M. Hugh Stanley Wilson, qui fut ici professeur stagiaire et dont M. Marty a retracé la figure dans un récent *Écho* [1]. A chacun d'eux notre petit journal a payé ou payera un équitable tribut, et nous reproduisons plus loin les témoignages ou les documents qui honorent le mieux nos anciens et leur École. Mais en commençant ce compte rendu de notre année scolaire, je devais un particulier hommage à ceux qui, partis pour nous défendre, nous ont, de fait, assuré par leur mort la possibilité de vivre.

Les nouvelles Maisons. L'École, en effet, a vécu et, sans avoir retrouvé son plein développement, a réalisé, en cette troisième année de guerre, d'importants progrès.

Progrès matériels d'abord, dus à l'habileté, à la tenacité de Mme Demolins. Ce que femme veut, Dieu le veut, dit le proverbe Quelquefois, sans doute, et d'autres fois le diable. En tout cas, Mme Demolins nous a prouvé qu'elle savait vouloir en dépit des pessimistes comme des timides, et M. le sous-secrétaire d'État du service de Santé nous a, grâce à elle, restitué en août dernier les deux Maisons Coteau-Sablons. En cédant à ses instances, il a voulu sans doute reconnaître, avec les services que M. Demolins rendit à la France, ceux que sa femme et ses filles rendent

1. *Écho des Roches*, mars 1917.

depuis trois ans à l'Hôpital 33 et dont il faudra bien que nous sachions un jour le détail.

Cette restitution résolvait une des plus graves difficultés que nous eût créées la guerre. En dépit de tous nos efforts, et par la force des choses, les habitants de la maison de Verneuil n'avaient jamais été parfaitement nôtres. Ils venaient ici pour les classes et les jeux, mais ils passaient là-bas la plus grande partie de leur temps et l'essentiel de leur vie s'écoulait à côté de nous, loin de nous.

En changeant de local, ils n'ont pas seulement déménagé, ils ont été réintégrés dans l'École, leur retour a refait l'unité.

La plupart d'entre eux suivaient M. Montassut à la Guichardière, les autres revenaient à leur maison d'origine.

Répartir à nouveau les élèves était chose délicate; leur trouver des chefs de Maison l'était plus encore. Le dévouement de M. l'Abbé fit aboutir la meilleure combinaison. A mon plus grand regret, il quitta les Pins où l'attachaient tant de choses et prit la direction du Coteau, pour la plus grande joie de Mme Bertier.

M. Levesque passait aux Sablons où, avec le concours de Mme Trocmé, il faisait bientôt revivre les meilleures traditions d'avant la guerre.

Je ne voudrais pas être indiscret : mais on devine à quelles difficultés pouvaient se heurter ceux et celles qui assumaient une pareille tâche. Les uns arrivaient en chefs nouveaux et temporaires dans des Maisons où vivait encore le souvenir du maître récent; les autres avaient été et doivent redevenir les confidentes, les conseillères, les collaboratrices de l'absent. Pour les connaître tous, nous étions d'avance sûrs de leur parfait accord dans l'amour de l'École, et du succès de leur harmonieuse collaboration. Mais dans combien d'écoles, en France et ailleurs, aurait-on pu tenter pareil essai, dans combien d'écoles surtout aurait-il produit d'abord les résultats qu'ont appréciés les élèves du Coteau comme ceux des Sablons?

Cependant, Mme Marty, libérée par la fermeture de la maison de Verneuil, retournait prendre dans sa famille un repos bien

gagné. Puisse-t-elle redevenir bientôt des nôtres, mais dans sa maison réorganisée par son chef!

Ce jour-là M. Dupire voudra sans doute regagner la chère Villa où il a laissé une partie de son cœur. Mais les Pins tâcheront de l'en empêcher, reconnaissants qu'ils lui sont d'avoir consenti pour eux à un véritable sacrifice, car,

Déménager, c'est mourir un peu,

n'est-ce pas?

Les études. Des changements importants survenus dans notre personnel risquaient d'aggraver les difficultés inhérentes à la guerre. Grâce à Dieu, rien n'a été compromis; et ici du moins, les progrès du féminisme ont été bienfaisants, car nous avons eu pour collègues des femmes non seulement en 6e (Mlle Laugier), non seulement dans toutes les classes d'anglais, y compris la Première (Mlle Lepetit et Mlle Dupau), mais — *horresco referens* — en philosophie (Mlle Gernez). Grâce à elles, nous avons pu augmenter le nombre d'heures consacrées à chacune de leurs spécialités; surtout, la qualité de leur enseignement et la fermeté de leur discipline ont maintenu, raffermi des traditions qui, à certaines heures de l'année précédente, avaient paru s'affaiblir.

Le départ de M. Pierre Maillot, engagé volontaire, faillit, au milieu du premier terme, compliquer encore la fameuse crise du latin. Nous échappâmes à cet autre danger grâce au concours de M. Gabriel Melin. Tous les amis de l'École connaissent le beau-frère de M. Bertier. Tous les lecteurs de la *Science Sociale* connaissent le professeur de l'Université de Nancy. Je ne saurais ajouter à leur estime pour lui. Mais je puis bien dire que nul ne pouvait occuper plus dignement la chaire qui fut celle de M. Trocmé.

Au cours du dernier terme, nouvelles brèches dans notre personnel : M. Lombard partait pour le 43e d'artillerie, à Caen; M. Courbin pour le 53e d'artillerie, à Bordeaux, M. Larchet pour le 1er génie, à Versailles. Celui-ci, professeur prin-

cipal en 5e, avait, de plus, fait de l'Ilon une maison charmante et laborieuse. La complaisance de ceux qui restaient, a permis de faire face à tous les besoins sans aucun concours étranger. J'en remercie très vivement M. Lange, Mme Wilbois, Mlle H. Demolins et Mlle Dupau.

Mais le nombre et la qualité des professeurs ne suffisent pas. Nos garçons ont sur ce point des illusions. Non pas qu'ils soient particulièrement paresseux. Ils se contentent de ressembler aux élégantes auditrices des grandes conférences parisiennes et aux vieux messieurs qui vont au Collège de France. Ils écoutent avec déférence, avec plaisir même; car ils sont sensibles aux belles choses, voire aux qualités plus modestes et plus austères d'un enseignement méthodique. Mais répondre à l'effort du maître, par un effort égal; des mots qui charment et qui bercent dégager la pensée essentielle; ramener le développement oratoire, poétique ou philosophique à une ordonnance rigoureuse, sommaire mais complète; prendre, sans cesser d'écouter, des notes intelligentes et intelligibles; rouvrir en étude son cahier de notes; grâce à ces signes schématiques et autour d'eux, reconstituer le cours didactique à la fois et vivant : voilà ce que ne savent pas, j'allais dire ce que ne veulent pas faire nos garçons, sans excepter les plus grands. Ni cancres ni bûcheurs; le succès acheté sans trop d'effort, et le devoir dans tous les sens du mot réduit à l'indispensable. Tel est, semble-t-il, le programme de bien des Rocheux. C'est celui de beaucoup d'autres. Mais des Rocheux peuvent-ils se contenter d'être comme les autres?

Les amener à un travail plus personnel n'est pas tâche facile. Celle-ci exige un contrôle incessant: le maître doit s'imposer une inspection perpétuelle des cahiers de notes, des cahiers de textes, de corrigés ou de plans, même des cahiers de brouillons. Quand ce travail s'ajoute à la préparation des cours et à l'ingrate correction des copies, il alourdit péniblement le fardeau journalier. Mais l'allègement viendra vite, je crois. Une fois l'habitude prise du travail personnel, le contrôle pourra se faire moins fréquent. Il suffira qu'on sente toujours éveillée l'attention du « contrôleur ».

Cette besogne matérielle sera simplifiée encore si elle est préparée, dès les toutes premières années de l'enseignement préparatoire. Les élèves de l'école primaire possèdent généralement sur les nôtres quelques supériorités : celles de l'écriture, de l'orthographe, de la propreté même et du soin matériel. J'ai peine à croire que cette infériorité des petits secondaires soit inévitable. L'étude du latin n'est pas incompatible avec une bonne écriture et l'ambition d'un lointain baccalauréat ne dispense pas de tenir proprement ses cahiers. Si de la 8e à la 5e, nos élèves savaient qu'ils doivent respecter leur cahier de textes ou de vocabulaire comme un instrument essentiel de tout travail commode et profitable, ils apporteraient dans les classes supérieures des habitudes qui faciliteraient singulièrement leur tâche et celle de leurs maîtres.

Inspections. C'est bien l'avis de M. Bouillot dont nos garçons apprécient depuis longtemps la compétence professorale. Cette année encore, il a bien voulu venir présider aux examens de passage de notre enseignement préparatoire. Oserai-je avouer que ses constatations ne nous ont pas été toutes agréables. Ce n'est pas que nos petits bonshommes fussent des sots ni des ignorants. Ils ont même prouvé le contraire par leurs réponses orales. Pourtant que d'étourderies, que de négligences même dans les compositions écrites, français et calcul! Bien des concurrents, il est vrai, étaient des nouveaux formés ailleurs. Mais la responsabilité des autres dans le passé ne nous dispense pas de réparer leurs fautes ou leurs erreurs. Malgré l'absence de ceux à qui nos petites classes devaient avant la guerre leur organisation, l'enseignement préparatoire doit demeurer ici méthodique, progressif et discipliné pour demeurer solide. Mlle Dupau et Mlle Laugier nous ont aidés déjà à le maintenir tel. Si, comme je l'espère, M. Ouinet nous est rendu, nous attendrons sans inquiétude le retour de M. Bouillot et même celui de M. Trocmé.

En fin d'année, M. G. Le Bidois, professeur à l'Institut catholique de Paris, vint visiter la classe de 1re, section lettres. En

français, quelques compositions parurent satisfaisantes et dans l'ensemble les résultats ne furent pas inférieurs à ceux des années précédentes. Mais les versions latines! Vraiment, nous eûmes honte.

En constatant publiquement cette faiblesse, je ne veux pas adresser à de grands garçons des reproches devenus inutiles. Mais je songe à leurs camarades plus jeunes et c'est à eux que va cet avis : « L'étude du latin importe à votre formation intellectuelle, elle importe à votre baccalauréat. Même si celui-ci vous est plus cher que celle-là, ne croyez pas qu'un effort tardif suffise pour réparer de longues négligences. Cet effort, ingrat, fastidieux, risque d'être inutile malgré les notes supérieures que vous vous attribuez d'avance pour les sciences ou l'anglais. Nous en sommes si convaincus, nous sommes si résolus à restituer au latin la place qui lui est due, que, dès cette année, nous comptons lui affecter un coefficient double dans les examens de passage. Il y a des classes où l'on n'entrera pas sans la connaissance parfaite d'un programme minimum. »

Je compte aussi, malgré les difficultés présentes, sur la collaboration effective de *tous* les professeurs de latin. Sans gêner l'initiative de quiconque, sans étouffer aucune personnalité, il faut que notre enseignement devienne de plus en plus homogène et progressif. Nous sommes d'accord sur les principes comme sur leur application : des documents que tous connaissent en font foi. Mais du papier à l'action, il y a plus loin qu'on ne se figure. Dans cette école de réalisations, il serait temps que la question du latin fût résolue autrement que par des discussions et des rapports.

Travaux pratiques. Jardinage.

Une espèce de révolution s'est produite au milieu de l'année dans nos travaux pratiques. Jusqu'en février, on était demeuré fidèle à la menuiserie, au dessin, au modelage, à la vannerie. Mais vers la fin de l'hiver, les journaux parlèrent de gêne alimentaire, il fut question d'économies volontaires ou forcées, on vanta l'utilité et même l'agrément des jardins potagers.

Nous comprîmes ce langage encore discret, et sans attendre l'appel solennel que devaient bientôt adresser le Ministre de l'Intérieur et le Ministre de l'Instruction Publique, à toute la jeunesse scolaire, nous entreprîmes de produire, en partie du moins, les légumes que nous devions consommer l'an prochain.

On déserta les ateliers et l'on s'inscrivit en masse pour les travaux de plein air.

Des terrains, des outils, des semences, des plants[1] furent octroyés à chaque maison : chaque maison organisa des équipes, et l'on se mit courageusement à l'ouvrage. Nous eûmes contre nous la rigueur persistante d'un hiver exceptionnel, la résistance d'un sol parfois peu préparé, la lenteur de l'Administration à qui nous avions demandé des pommes de terre. Mais ni le vent, ni la pluie, ni la neige n'ont pu décourager nos garçons ; ils n'ont pas reculé davantage devant les ardeurs du soleil printanier et on les vit, sur le terrain, ressembler tour à tour aux Esquimaux et aux débardeurs de Marseille.

Leurs efforts furent parfois plus ardents qu'expérimentés. Ceux qui les dirigeaient étaient parfois, tout comme eux, novices en horticulture. Le sol à défricher était parfois rebelle. Pourtant les résultats seront, semble-t-il, assez satisfaisants, et tous se promettent, pour l'an prochain, de poursuivre l'œuvre nouvelle avec un zèle plus méthodique mais aussi jeune.

Résurrection probable de la section Agricole et de la section Spéciale.

Bien plus, nous voudrions restaurer l'œuvre que M. Bertier avait, avant la guerre, instituée sous la direction de M. Jannin. Nous voulons dire une section Agricole, presque autonome, avec un double enseignement théorique et pratique.

L'an dernier, nous avons fait recevoir un candidat à l'Institut Agronomique. Cette année, nous en avons préparé deux pour Grignon. L'an prochain, les

1. Nous nous faisons un devoir de signaler ici l'aide précieuse que nous apportèrent quelques familles. Grâce à leur concours spontané, grâce à l'appel qu'elles nous conseillèrent d'adresser aux autres, nous avons reçu pour notre entreprise horticole plus de douze cents francs.

futurs agriculteurs seront sensiblement plus nombreux. Nous ne négligerons rien pour leur assurer le régime qui réussit si bien à leurs prédécesseurs de 1914-1915.

La présence de M. Melin parmi nous a fait surgir un autre rêve : celui de ressusciter la section Spéciale. A ces mots, je vois des haussements d'épaules discrets, des sourires légèrement dédaigneux, je crois même entendre quelques mots d'esprit. Eh bien, les railleurs en seront pour leurs frais. La *section Spéciale*, telle que la conçoivent M. de Rousiers, M. Bertier et quelques autres, ne doit pas recueillir les réformés du baccalauréat ni les exemptés des études classiques. Elle doit être réservée aux garçons intelligents et laborieux qui, après des études normales, prétendent acquérir à la fois les éléments d'une formation technique et un complément de culture générale.

Cette culture générale leur serait commune avec les élèves de la section Agricole. Agriculteurs, commerçants, industriels ont également le besoin et le devoir de dominer, de dépasser leur spécialité. Éducateurs pratiques, respectueux des réalités, ennemis des idéologies malfaisantes, nous ne sommes pas de simples utilitaires. Soucieux de former une élite nous maintiendrons, même et surtout en section Spéciale, les droits de la pensée et les hautes préoccupations morales.

Les Capitaines. Ces préoccupations morales dominent toute l'existence de l'École. C'est elles en particulier que nous tâchons de communiquer à nos capitaines.

Il y a, pour ainsi dire, deux types de capitaines. Il y a d'abord ce que j'appellerais le type sous-officier, si cette alliance de mots ne devait paraître audacieuse.

C'est un garçon honnête, consciencieux, qui s'applique au maintien énergique de l'ordre partout où il est de service. Mais hors du dortoir ou de l'étude, il redevient un garçon comme les autres, ne se souvenant plus de sa charge que pour en goûter les privilèges. C'est un bon disciplinaire sans plus, quelque chose comme un adjudant bien élevé.

Cet idéal honnête et médiocre ne suffit pas à d'autres. Pour eux, être capitaine ce n'est pas seulement acheter de quelques services précis des avantages matériels et un certain prestige; c'est participer à une œuvre importante, difficile, qui exige une collaboration de tous les instants; plus qu'atteindre aux honneurs, c'est assumer une responsabilité bien lourde à de jeunes épaules; c'est — qu'on ne s'étonne pas de la gravité de ces mots, — c'est s'associer à la direction d'une maison, à la direction de l'École, c'est avoir charge d'âmes.

Ceux qui l'ont compris, ne se contentent pas d'être de bons surveillants et d'assurer le fonctionnement régulier des services officiels. Leur sollicitude s'étend à tout : à la santé, au travail, à l'esprit, à la moralité de leurs camarades. Prêchant d'abord d'exemple, ils interviennent auprès de tel garçon qui a besoin d'un conseil, d'un réconfort ou d'une semonce; à l'action individuelle ils ajoutent l'action concertée, examinant ensemble tel cas particulier, telle situation générale; ils songent aux améliorations possibles, avisent aux mesures nécessaires; puis, avec une respectueuse mais entière confiance, ils soumettent à leur chef de Maison ou au directeur le résultat de leurs observations et de leurs efforts, leurs désirs et leurs projets ou leur embarras.

Aimant leur Maison, leur École, ils sentent qu'elle est un peu leur chose, ils savent qu'ils leur doivent leur dévouement en raison même du bonheur et des bienfaits qu'ils y trouvent. Pour peu qu'à cette gratitude, s'ajoute la charité chrétienne, ces garçons peuvent devenir des apôtres.

Tous nos capitaines n'en sont pas là. Les meilleurs d'entre eux ont encore des progrès à réaliser. Mais dans l'ensemble, nos capitaines, nos capitaines d'école surtout, sont supérieurs à ceux de l'année dernière. Reste à établir une tradition assez solide pour maintenir d'année en année le sérieux et le dévouement dont nous avons eu à nous féliciter depuis quelques mois.

Je prévois ici une objection : comment un garçon de seize ou dix-sept ans peut-il concilier ces deux devoirs contradictoires : l'exercice généreux de ses fonctions de capitaine et la prépara-

tion sérieuse des examens dont dépend tout son avenir? Un capitaine apôtre ne risque-t-il pas de n'être jamais bachelier?

L'objection est sérieuse, la difficulté réelle. Elle n'est pas insoluble. Les chefs de Maison sont là pour éclairer, guider et, au besoin, modérer le zèle des capitaines tentés d'oublier leur baccalauréat. Mais ils ont plus souvent à rappeler ceux qu'hypnotisent le spectre de la Sorbonne à une conception plus exacte des examens et, en fait, je ne connais pas de garçon normal qui soit devenu un candidat malheureux pour avoir été un trop bon capitaine.

Il serait donc déplorable qu'un souci excessif du baccalauréat amenât certains parents à contrarier ou à regretter la promotion de leur fils au rang de capitaine.

Bien plus, ceux qui, par hasard, et pour les meilleures raisons, s'appliqueraient à refroidir le zèle de leur fils, commettraient envers l'École une véritable injustice. L'absence de tout personnel surveillant et l'institution des capitaines ne sont pas seulement une des originalités des Roches; elles sont un de ses plus grands bienfaits. Les garçons le savent bien et s'en félicitent chaque jour. Mais si, après avoir subi plusieurs années durant, l'heureuse influence de leurs aînés, des garçons devenus grands refusaient d'assumer à leur tour les responsabilités nécessaires, ils seraient des ingrats et compromettraient, pour leur part, le fonctionnement régulier de l'École.

En même temps, ils compromettraient leur intérêt personnel; car, s'il importe d'obtenir certains diplômes, il importe beaucoup plus encore de devenir un homme. Or quel meilleur apprentissage de la vie d'homme et de chef que l'exercice consciencieux, énergique et généreux des fonctions de capitaine? Demandez-le à tous nos anciens à qui la guerre valut un commandement, et plus particulièrement à ce charmant et admirable Jacques Palluat de Besset qui, devenu sous-lieutenant sans avoir été soldat, dut, à dix-neuf ans, imposer son autorité à des territoriaux de trente et quarante...

Les Jeux. Malheureusement, tous nos garçons ne peuvent pas être capitaines. Du moins tâchons-nous de multiplier pour eux les occasions d'initiative et de responsabilité. La présence parmi nous d'un seul professeur de foot-ball et de cricket nous a amenés, par exemple, à confier souvent un ou deux jeux à de grands garçons du Comité. En général, ils ont accepté cette charge avec bonne humeur, ils ont su obtenir de la discipline, de l'activité, et les jeux ont été, eux aussi, en progrès.

Notre première équipe de foot-ball en particulier comptera parmi les meilleures que l'École ait connues et le tableau que nous publions plus loin ne marque presque que des victoires.

Je dois ajouter que nos équipiers, naturellement très bien doués, ont eu, par surcroît, la chance de jouer sous la direction d'un quasi professionnel. M. Fricker est un passionné du ballon rond et, à son sport favori, il dépense une vigueur, une science et une autorité remarquables.

Conférences. J'avais formé de beaux projets et, en particulier, celui de faire faire sur les diverses professions toute une série de causeries par des représentants éminents du commerce, de l'industrie, de la médecine, de l'armée, etc. J'avais des promesses fermes, d'autres conditionnelles, en particulier celles d'un général dont le corps d'armée fut célèbre au début de la guerre. Un amiral devait nous parler de la Ligue Maritime Française. Mais des complications survinrent, de nouveaux horaires rendirent son voyage de Paris à Verneuil presque aussi difficile que le tour du monde au temps de Philéas Fogg, et nos rêves s'effondrèrent comme ceux de Perrette.

La bonne parole pourtant ne nous fit pas défaut. M. Lavarenne, ancien élève de l'École Normale Supérieure et Professeur au Lycée Lakanal, vint plaider la cause des *Potagers scolaires*. S'il revenait en ce moment, nos plantations nombreuses et diverses lui prouveraient l'opportunité et l'efficacité de sa campagne.

Quelques semaines plus tôt, M. Paul Bureau nous avait, pour

ainsi dire, exposé la philosophie du *Travail*. Sa parole très noble d'inspiration et de forme très soutenue, ne dépassa pas cependant son jeune auditoire, et nos grands garçons, en particulier, y prirent un très vif plaisir.

Vers la fin de l'année, un Londonien, M. Birrell, nous fit une causerie bien savoureuse à la fois et touchante. Attaché à cette « Mission anglaise des Amis » qui prit pour tâche le soulagement matériel et moral des départements libérés (Marne, Meuse, Aisne, etc.), il nous exposa l'œuvre généreuse de ses camarades avec une simplicité, une bonne humeur, et aussi une cordialité vraiment exquises. Grâce à lui, nous avons compris ce que le flegme et l'humour anglais peuvent cacher de bonté profonde.

Bien entendu, M. de Rousiers resta notre principal orateur.

Après une ou deux conférences sur les aspects économiques de la guerre, il entreprit une série de causeries familières sur les différentes sciences enseignées à l'École. Pour avoir commencé un peu tard, il ne put aborder que deux sujets : Pourquoi et comment faut-il apprendre l'histoire? — Pourquoi et comment faut-il apprendre le Latin? — Nous le regrettons un peu. Mais en même temps, nous nous réjouissons que tout un cours nous soit réservé pour l'an prochain. Plus d'un étudiait par acquit de conscience, qui, désormais, apportera à son étude un zèle plus éclairé; et pour tels professeurs qui enseignent une matière particulièrement ingrate, la tâche sera, j'en suis sûr, facilitée.

Séances de maison.

Donc peu de conférences, mais moins encore de séances. Il n'y eut même pas de séances d'École du tout. Ni le Mardi-Gras, ni la Mi-Carême ne nous virent tous assemblés pour une réjouissance. La guerre nous interdit les plaisirs. Certaines circonstances nous enlevèrent la joie de faire un peu de bien en amusant les autres.

Nous nous sommes donc bornés dans chaque maison à procurer les menues distractions nécessaires à des jeunes gens, à des enfants dont un excès d'austérité risquait de compromettre

le travail même et la santé[1]. A ces soirées familiales, il s'est dépensé beaucoup de bonne humeur, de cordialité, d'ingéniosité, parfois même de talent. De plus — et nos administrateurs seront particulièrement sensibles à ce mérite — la plupart d'entre elles n'ont rien coûté que du travail. On a fait au budget des fêtes juste les emprunts nécessaires pour justifier son existence, et sans doute fût-il demeuré presque intact, si nous n'avions tenu à faire bénéficier les blessés nos voisins de l'argent que nous n'avions pas voulu dépenser pour nous-mêmes.

Nous n'avions eu ni Mardi-Gras ni Mi-Carême; mais nous avons maintenu, pour la Pentecôte, ce qu'on appelait naguère la Fête de l'École. En effet, il ne s'agissait plus seulement de s'amuser. La Fête de l'École comporte une exposition de travaux pratiques et toute une série d'épreuves sportives qui permettent, l'une et l'autre, de constater des résultats et au besoin suggèrent d'utiles réflexions.

Malgré la redoutable concurrence du jardinage, nos différents chefs d'ateliers purent exposer quelques œuvres intéressantes. On remarqua notamment : à la menuiserie, une ruche d'André Melin, une vitrine d'André Olivier, une table de Robert Minier; chez M. Dupire, des lavis et quelques crayons des frères Langer, de jolis essais décoratifs (lampes et abat-jours) d'André Luneau; chez Mlle O. Rostan, des caricatures d'Alain de Prat, de fins dessins à la plume d'André Thierry.

Mais on se doit — n'est-ce pas? — de n'être jamais satisfait. Aussi bien ai-je entendu plusieurs fois exprimer le désir de voir le vrai dessin d'imitation, partant de règles fixes et soumis à une méthode rigoureuse, reprendre ici la place d'honneur. Il ne s'agit pas d'étouffer la personnalité de l'enfant, de supprimer son initiative et — s'il en a — son talent. Il s'agit de lui donner, avec l'exactitude de la vision et l'habileté manuelle, les « principes » solides qu'exige toute technique et dont les plus grands artistes ne peuvent eux-mêmes se passer.

1. Cf. Petits jeux et bon travail. *Écho des Roches*, avril 1917.

C'est dans ce sens que s'orienteront, l'an prochain, nos efforts.

Et nous voilà bien loin de la Fête de l'École! En fait, sa grande utilité ne fut pas de maintenir la tradition de nos « Salons » et de nos « Concours ». Bien que quelques anciens à peine fussent présents, elle nous permit de sentir plus vivement l'affection solide, profonde, qui nous unit aux absents, morts ou vivants. Leur pensée nous fut présente aux offices du matin, dans le recueillement de la prière; le soir, au dîner très simple qui réunit aux Pins, Mme Demolins [1], M. l'abbé Gamble, M. le Pasteur Cellérier, et les quelques anciens venus de Paris; à la causerie intime qui suivit, à l'appel enfin où l'on essaya de dégager la signification de cette journée familiale.

Il avait plu presque tout le jour. Bien des regrets, bien des souvenirs douloureux, bien des inquiétudes avaient assailli nos âmes. Et cependant le soir nous apporta à tous cette grande joie d'avoir une fois de plus, malgré la dispersion, malgré la mort, senti l'affectueuse unité de l'École et sa généreuse vigueur.

L'Écho des Roches.

L'*Écho des Roches* s'applique à maintenir l'une et l'autre. Mais, on l'a dit souvent déjà, cette œuvre exige la collaboration de tous. Centraliser, publier, voilà sa tâche propre. Courir après l'information lui est impossible. Il faut que tous ses lecteurs deviennent ses correspondants. Tous le peuvent sans difficulté, quand il s'agit d'apporter des faits (changements d'affectations, promotions, citations, décorations, maladies, blessures, etc.). Parler de soi peut paraître délicat. Mais on ne le fait pas pour soi, on le fait pour le plaisir des amis, pour l'honneur de l'École. Dans ce cas, la simplicité est encore une forme de la modestie, et certainement de la charité.

En tout cas, faire du bien aux autres, voilà une raison de secouer toutes les timidités et tous les scrupules.

1. Mme Bertier était à Cannes, auprès de M. Bertier souffrant.

Timidités, scrupules, nos garçons, du moins, devraient les gnorer quand il s'agit de l'*Écho*. La guerre a nécessairement nodifié la physionomie de notre petit journal. Mais rien ne 'oppose à ce qu'il reste l'organe des élèves. Il le faut, au conraire, et leur collaboration active ne peut que le rendre plus ntéressant.

Tel qu'il est, il a continué, semble-t-il, à rendre service. Quelques anciens l'y ont particulièrement aidé et nous tenons à les en remercier : René Loubet, Robert de Bary, Jacques Hervey. Malheureusement, ils sont le tout petit nombre et, ici encore, nous regrettons que nos amis du dehors oublient qu'à a vitalité et à l'intérêt de notre petit journal le concours de ses lecteurs demeure indispensable.

La Société de charité.

Notre société de charité elle-même fut atteinte par l'universelle contagion de la modestie silencieuse. A peine, de loin en loin, l'*Écho* put-il obtenir d'elle une communication parcimonieuse. Dieu sait pourtant s'il y avait matière à comptes rendus!

La Société de charité, en effet, fut, cette année, particulièrement active et bienfaisante. Non contente de poursuivre la visite des pauvres, elle remit à l'étude les grandes questions charitables et sociales. Roger Faure fit un rapport sur *Patria*, ligue nationale d'acheteuses; Henri Renard sur les patronages parisiens; François de Gouvion-Saint-Cyr sur l'angoissant problème de la dépopulation.

D'autre part, on attira sans cesse l'attention de nos grands garçons sur les innombrables misères que crée la guerre, et sur les œuvres qui s'efforcent de les soulager.

Grâce à la générosité de nos amis, notre sympathie put se faire efficace, et jamais peut-être notre petite société n'eut la joie d'accomplir plus de bien. Beaucoup moins pour la féliciter que pour révéler à nos donateurs l'emploi qui fut fait de leurs offrandes, voici les sommes allouées par nos garçons à des œuvres diverses :

1°	*A nos pauvres de Verneuil*		1021 fr. 10
2°	*A des œuvres sociales et charitables :*		
	Bureau de bienfaisance de Verneuil	50	
	Ligue antialcoolique	50	
	Orphelinat de Champ-Dominel	100	
	Orphelinat de Verneuil	200	
	Jardins ouvriers de Verneuil	329.20	
	Enfants à la Montagne	200	
		929.20	929.20
3°	*A des œuvres de guerre :*		
	Œuvre des prisonniers du Nord envahi	240	
	Tuberculeux de la guerre	200	
	Veuves de la guerre (Eure)	200	
	Mission catholique Suisse pour la recherche des prisonniers	235.80	
	Aux Arméniens	100	
	Victimes des pays envahis	300	
	Églises dévastées	200	
	Œuvre des réformés n° 2 (Eure)	300	
	Professeurs de l'enseignement libre, victimes de la guerre	200	
		1975.80	1975.80
	Total.....		3926.10

Évidemment nos jeunes gens n'ont pas grand mérite à distribuer des sommes qui ne sortent que très partiellement de leurs bourses. Mais notre Société doit faire d'eux autre chose que les dispensateurs de l'argent des autres, ou même les sages administrateurs d'une caisse commune. Nous voulons développer en eux l'esprit de charité.

Pour cela, nous tâchons de leur révéler ce que notre civilisation comporte de souffrances et de misères, matérielles et morales. Nous les initions aux exemples que prodiguent les hommes d'œuvres, plus nombreux en France que partout ailleurs. Nous les invitons à considérer dès maintenant les responsabilités que leur imposera leur qualité de privilégiés et de dirigeants. Nous leur fournissons l'occasion de faire ici même l'apprentissage de la vraie charité chrétienne.

Dans cette tâche, le Bureau de cette année nous a été un auxiliaire précieux, et nous devons féliciter sincèrement Édouard

de Bondeli, président, André Drieux, vice-président, François Seyrig, secrétaire, André Lebouteux, trésorier.

La vie religieuse. La vie charitable est pour nous une forme de la vie religieuse. Dans les circonstances présentes surtout nous tâchons de ne pas oublier que, d'après le commandement du Maître lui-même, aimer son prochain c'est encore aimer Dieu.

Mais la prière est elle-même une charité. Aussi nous n'avons pas cru pouvoir, pendant la guerre, nous en tenir aux exercices réglementaires que sont ici la prière du matin, la prière du soir et les offices du dimanche.

M. l'abbé Gamble, d'accord avec Mgr Déchelette, évêque d'Évreux, a fait consacrer le premier dimanche de Décembre à l'Adoration perpétuelle; nous avons eu la messe le premier vendredi de chaque mois; et, pendant le Carême, la bénédiction du Saint-Sacrement trois fois par semaine.

Bien entendu, la même pensée patriotique présida à toutes ces innovations.

C'est pour nos morts et leurs parents désolés, pour nos prisonniers et leurs familles inquiètes, pour tous nos combattants, pour tous nos absents, c'est pour la victoire de la France enfin, pour la restauration définitive de sa prospérité matérielle et de ses vertus nationales, que nous avons multiplié les aveux pénitents et les supplications les plus ardentes.

Pour avoir compris la gravité des circonstances et le devoir national de la prière, nos garçons ont fait plus qu'assister à des offices nouveaux. Catholiques et protestants ont vécu d'une vie religieuse plus intense et plus généreuse; chez les uns et chez les autres, l'accroissement de la piété a provoqué un progrès moral.

Leurs aumôniers les y ont aidés avec un dévouement que rien ne put décourager.

Malgré sa tâche nouvelle de chef de maison, M. l'abbé Gamble n'a rien résigné de ses anciennes fonctions, au contraire. Aidé par Mlle Lepetit et Mlle O. Rostan, il put maintenir intégralement l'enseignement religieux de chaque classe et même préparer

une fois de plus les élèves de seconde aux examens de l'Archevêché de Paris.

Nous savons quelle fatigue en est résultée pour lui. Mais il nous semble que les consolations ne lui ont pas manqué non plus, et qu'au soir tout récent de la Communion solennelle, par exemple, un joyeux Magnificat a dû jaillir de son cœur réconforté. Rarement fête religieuse fut plus recueillie et plus émouvante; rarement nos grands garçons furent aussi nombreux à affirmer par la communion leur amitié pour leurs jeunes camarades et la communauté de leur foi.

M. le Pasteur Cellérier

Quelques semaines auparavant la même intimité, douce et forte, unissait les membres de la communauté protestante. Douze catéchumènes recevaient ce jour-là la Confirmation. La gravité de leur attitude et de leur physionomie disait la profondeur de leur foi et la fermeté de leurs résolutions.

Ils devaient l'une et l'autre à leur Pasteur qui, depuis de longs mois, les avait patiemment, pieusement préparés à ce grand acte. En constatant l'efficacité de son action, notre regret s'accrut de le voir nous quitter.

M. Cellérier rentre à Genève, en effet, rappelé par un devoir pastoral plus encore que par des raisons de famille.

Pour dire ce que fut son œuvre à l'École, M. Bertier serait seul qualifié. Je dois, au moins, exprimer à M. Cellérier l'estime, l'amitié, la gratitude qui sont celles de tous pour lui. Je dois ajouter que, venu aux Roches par complaisance pour M. Bertier et pour un service tout temporaire, il a, pour nous être utile, prolongé son séjour ici tant que le lui ont permis d'autres devoirs plus impérieux, et que sa collaboration fut une des plus précieuses que j'aie rencontrées.

Ses garçons demeureront fidèles à ses enseignements, ses collègues garderont son souvenir. En lui adressant leurs vœux ils n'oublient pas celle qui consentit pour l'École à un exil de quatre ans et, plus encore, au sacrifice partiel de son intimité familiale.

*
* *

A la fin de ce compte rendu, comment ne pas tourner un egard vers la chambre d'hôpital où le lieutenant Bertier se emet d'une longue maladie. Voilà dix mois que nous ne l'avons u, dix mois d'espoirs et de déceptions alternés. Sa pensée, du noins, n'a pas cessé d'être vivante au milieu de nous. Nous ongions à ses souffrances, à son ennui, à son rare courage; nous songions surtout à son œuvre, à ce qu'il fit jadis ici, à ce qu'il y fera un jour, et nous souhaitions que le présent continuât ce passé, préparât cet avenir. Devenue sienne par son dévouement et la prospérité qu'il sut lui assurer, l'École des Roches, qui prit toute sa vie, reste sienne par la fidélité de ses amis.

Henry Gaillard.

AUMONERIE PROTESTANTE

Les aumôniers de l'École des Roches sont de bienheureux privilégiés. Ils ont leur paroisse sous la main, paroisse en herbe tendre, capable encore de se courber au souffle du Saint-Esprit, ignorante des inévitables pétrifications, et que l'on peut former sans trop avoir à réformer. Circonstances favorables communes à tous les éducateurs, sans doute, mais auxquelles s'ajoute ici le bénéfice de l'internat. La pédagogie a si souvent dénoncé (non sans raisons) les dangers de cette promiscuité, qu'on me laissera bien en signaler aussi les avantages.

Pour l'externe, l'aumônier n'est guère qu'un passant plus ou moins sympathique, et sa leçon, une infime partie du programme qu'il faut exécuter. Pour l'interne, au contraire, il peut devenir un ami, et son enseignement une partie de la vie.

En ville, l'externe sort des classes d'instruction religieuse pour se mêler au défilé de la rue. Une poussière malsaine envahit son imagination; il est de bonne prise pour les influences douteuses qui s'exercent sur son âme. A la campagne, l'interne quitte la salle de cours ou le lieu de culte, pour se mêler au poème de la terre, pour se livrer à ceux-là seuls qui l'aiment, et impriment à son âme une direction toujours pareille, encore que présentée sous différents aspects. Et ces notes variées, qui retentissent à l'oreille de l'enfant, forment ensemble un accord harmonieux, exempt de dissonances.

Fâcheuse illusion? Dangereux artifice? (car l'enfant n'apprend pas à connaître la vie). Mais nos plus belles fleurs ne sauraient se passer de la chaleur des serres.

Tel fut notre terrain; qu'y avons-nous semé?

Pour faire œuvre utile, j'ai voulu construire sur quelque chose de solide, et j'ai pris comme base une habitude; celle, pour les enfants, de voir leur aumônier un peu partout, un peu toujours. Ce dernier ne doit être étranger nulle part; sa pré-

ence est légitime, désirable à mon sens, à la piscine comme au ootball, comme au tennis... et quels souvenirs pour nous que es pique-niques du dimanche, agapes fraternelles où les cœurs liaient!

Le rôle du pasteur est d'être le compagnon habituel des lèves; le contact avec lui doit être aussi naturel, aussi famier que celui des camarades le plus recherchés. Ici interviennent, bien entendu, des questions de personnes, de tempéraent. On ne peut attirer également tout le monde. Mais ces ifficultés ne sont point sans remède: n'avons-nous pas à traailler sur notre caractère? (excellents exercices d'assouplissenent pour les uns et pour les autres), et le pasteur de ce jeune roupeau peut connaître assez bien toutes ses brebis pour saoir comment les atteindre.

C'est pourquoi nous avons essayé de *vivre ensemble,* dans outes les circonstances et en toute occasion. Sans doute, ces nfants se sont bien rendu compte que leur pasteur aimait meubler » leur existence.

La conversation ne s'élève pas toujours jusqu'au sublime; la raité, la plaisanterie, la gaminerie même l'assaisonnent tour à our. Il ne faut pas le regretter, ce sont des ferments *d'amitié.* Rire avec ceux que l'on aime, ce n'est pas perdre son temps.

De tels rapports ouvrent une porte à la vraie *intimité.* Sans onteste, aux heures de confidences, on viendra plus facilenent à l'ami de tous les jours qu'au personnage fugitif dont 'image reste exclusivement associée à celle d'une chaire ou l'un pupitre.

En menant en commun la vie quotidienne, nous avons pris *confiance* les uns dans les autres. Confiance! Secret de *l'influence;* et que vaudrait l'affection la plus tendre, la plus dévouée, si elle n'exerçait pas une action sur la vie?

Affection, confiance, influence, aboutissent enfin à *l'autorité.* Ce mot évoque à notre esprit tout un arsenal de règlements, d'ordres et de défenses, qui n'ont pas la sympathie générale. Comment faut-il l'entendre? J'ai employé souvent la formule — pas très originale j'en conviens — « Proposer plus qu'im-

poser » et je me suis appliqué, pendant ces quatre années, à persuader, à convaincre sans contraindre.

... Et la « bonne vieille discipline » qu'en faites-vous? Ne serait-elle plus la base de l'éducation? Je n'en veux pas médire, mais il faut tout essayer, avant que de jouer cette dernière carte. Susciter chez l'enfant la volonté du Bien, n'est-ce pas le rendre fort, mieux qu'en lui imposant les ordres du dehors? Quels autres garde-fous avons-nous dans la vie que ceux que nous savons nous donner à nous-mêmes?

Ce que nous voulons, nous le faisons, ou, du moins, nous cherchons toujours à le faire. Ce que l'on nous ordonne, nous le négligeons, plus ou moins consciemment, quand le magister a tourné le dos.

Discutable, peut-être, pour ce qui concerne les matières d'enseignement, ce principe me paraît essentiel pour la formation religieuse et morale de nos protestants. Il faut que nos garçons *désirent* la piété.

En les amenant à développer en eux tout ce qui devait porter de bons fruits, j'ai voulu leur donner l'impression que notre communauté religieuse était leur œuvre, plus que celle de leur pasteur. Impression conforme d'ailleurs à la réalité.

Dans ce but, nous avons apporté quelques modifications au culte : la plupart des lectures bibliques ou liturgiques sont faites par les grands élèves; nous chantons plus qu'autrefois, dans diverses circonstances nous avons même organisé des chœurs, afin que personne ne reste inactif.

Suivant la même idée, nous donnons à chacun sa responsabilité. Ainsi la direction morale des petits est en partie confiée à leurs camarades plus âgés, qui, dans certains cas, ont opéré de véritables cures d'âmes.

Il fallait que notre paroisse fût vivante, par ses membres, autant que par son chef. Nous croyons avoir atteint ce résultat; après Dieu c'est à nos garçons que nous le devons. Avec leurs meilleurs efforts, ils ont créé quelque chose; et l'on aime ce que l'on crée. Nous pouvons espérer beaucoup de l'avenir, même si cette petite Église doit endurer encore des heures dif-

ficiles. Nous savons qu'elle porte en elle le flambeau de la foi et de la vie.

Dès aujourd'hui, pourtant, nous pouvons constater les résultats acquis. Conscients de travailler — qui plus, qui moins — à une œuvre commune, ces enfants ont noué entre eux des liens d'amitié dont nous apprécions la valeur chrétienne. Nos cérémonies de premières communions en ont donné la mesure. Les cœurs battaient à l'unisson, chacun apportait sa part d'enthousiasme et de recueillement.

Mon rôle à l'École ne va pas plus loin que le petit cercle où Dieu m'a placé. Mais je voudrais que ce groupement autour d'un Idéal ne gravite jamais autour d'une personne; et mon plus ardent désir fut toujours qu'ici les protestants ne formassent pas une fraction isolée, mais un élément bienfaisant dans un milieu qui nous est cher.

Au-dessus de nos pensées, au-dessus de nos croyances, il y a l'Idéal commun. Au-dessus de l'Idéal, au-dessus de nos ardeurs, il y a le Ciel pour tous. Regardons ensemble non seulement aux pensées, non seulement aux personnes, mais à ce Dieu vers qui s'élèvent nos prières!

Enfin, c'est à l'École des Roches, que nous disons notre reconnaissance. Ses greniers sont remplis, il suffit d'y puiser. Après quelques années d'un labeur passionnant, je reconnais n'avoir rien inventé, rien innové; les idées que je viens d'exposer, auxquelles je tiens, sont — je crois — celles qui ont enfanté notre École. J'ai tâché à les pratiquer de mon mieux, et dans les institutions, dans les usages des Roches, j'ai trouvé la place faite aux ambitions que j'ai nourries pour cette belle jeunesse... voilà pourquoi les aumôniers de l'École des Roches, sont des privilégiés.

Je n'ai voulu parler ici que de nos progrès accomplis. Mais puisqu'il s'agit pour moi d'un point final, il faut pourtant relire la page écrite; et au moment de quitter mon poste — hélas! — je vois apparaître, pour m'accompagner à la gare, tous les regrets de ce qui n'a pas été, tous les appels de ce qui reste à faire!

Ne pouvant plus y répondre moi-même, c'est à Dieu, c'est aux autres, que je les fais entendre.

Pasteur Charles CELLÉRIER.

POUR LES MÈRES

C'est aux Mères de nos plus jeunes garçons que je dédie ces lignes. Loin de moi la pensée de leur apprendre leurs devoirs; elles les connaissent et les pratiquent. Je voudrais simplement les aider dans le rôle d'éducatrices qu'elles reprennent pendant deux mois. Privées probablement par la guerre de l'appui de leurs maris, plus gênées qu'autrefois pour organiser la vie de nos écoliers en vacances, elles sentent plus que jamais le poids de leurs fonctions maternelles.

En leur apportant quelques conseils, analogues à ceux que si volontiers elles acceptent à leurs visites dominicales, je voudrais surtout leur donner confiance en elles-mêmes. Leur tâche est difficile; qu'elles ne se découragent jamais : l'éducation est avant tout œuvre de lenteur et de patience.

Je soumets, donc aux mamans qui vont emmener nos petits Rocheux au bord de la mer, à la montagne, en une villégiature à la mode ou dans une vieille propriété campagnarde, mes réflexions sur un point qui embarrasse la plupart d'entre elles. L'enfant doit-il travailler pendant les vacances et s'il s'y refuse, faut-il le punir et comment?

« Je vous en prie, Monsieur, donnez à mon fils des devoirs de vacances. » Voilà la phrase de la majorité des mères. Elles laissent, sans doute, entendre par là que pendant leur intérim pédagogique, elles désirent ne pas interrompre tout à fait la vie studieuse des Roches. Elles ont mille fois raison. D'abord si elles nous ont confié leurs enfants, c'est pour qu'ils fassent avec nous l'apprentissage du travail et pour qu'ils se préparent par une initiation théorique à leur métier futur. La fatigue n'a point été telle au cours de l'année scolaire qu'il faille pendant deux mois suspendre toute occupation sérieuse. Non seulement cette

interruption compromettrait les progrès de l'intelligence, mais elle porterait plus de préjudice encore à la conscience. L'enfant a des devoirs d'état, il doit à sa manière et selon sa mesure payer chaque jour de sa personne; sauf le cas de maladie, cette obligation subsiste, sa forme peut être modifiée ou allégée, elle ne doit jamais cesser. D'ailleurs, l'enfant ne saurait rester sans rien faire, l'activité est le trait dominant de son âge, une activité irrégulière, désordonnée, parfois même excessive, qui demande un contrôle et une orientation. Si l'écolier résiste aux devoirs de vacances, s'il les bâcle à la fin de son congé ou s'il les traîne péniblement avec lui pendant douze semaines, ce n'est point parce qu'il veut se croiser les bras comme un bon ouvrier très las, c'est parce qu'il entend n'avoir que des loisirs et n'employer son temps qu'à sa guise. Il y a dans ce qu'on appelle sa paresse bien moins d'indolence véritable que d'attrait pour le jeu, que d'inclination à employer librement ses forces et à satisfaire plus librement encore ses goûts.

Comment alors le réconcilier avec le travail imposé qui lui répugne et, s'il le faut, comment l'y contraindre?

Proportionnez d'abord la longueur et la difficulté de la tâche à l'âge, à la santé, aux aptitudes de l'enfant. N'exigez pas n'importe quoi de n'importe qui, sous prétexte que le texte du devoir est indiqué par un recueil ou que la matière en est imposée par un programme.

Demandez donc l'effort possible, mais aussi l'effort rapide et total qui dans un temps strictement limité, aboutira à une tâche, finie et bien faite. Vingt minutes d'une copie correcte et bien écrite profitent plus qu'une heure consacrée à une dictée sans orthographe et à une analyse sans précision. Dans la famille comme à l'école, habituons nos enfants à travailler vite et bien; c'est l'intensité de leur étude qui importe, non sa difficulté ni sa longueur. D'ailleurs, comme en vacances il s'agit moins de progresser que de ne pas perdre, l'essentiel est de maintenir les bonnes habitudes plutôt que d'en acquérir de nouvelles.

Si le but à atteindre, tout en demandant l'effort, — la tâche très facile serait fastidieuse — ne met pas à une trop longue ni

trop dure épreuve les facultés de l'esprit, l'écolier en vacances n'en aura point la terreur.

Encouragez-le de vos conseils, influez sur sa volonté par votre exemple. Point n'est besoin pendant qu'il pioche son petit thème latin ou son problème de mélanges que vous vous installiez auprès de lui un ouvrage à la main, encore moins que « Mademoiselle » ne le quitte pas des yeux; laissez-le seul à sa tâche. Mais du moins évitez, tandis qu'il est dans sa chambre, d'accompagner ses sœurs au tennis ou de recevoir dans votre jardin des invités dont les rires montent jusqu'à lui. Vainement vous aurez persuadé à votre jeune fils qu'un labeur imposé, pénible, ennuyeux même, a sa place marquée dans la vie quotidienne, si vous le traitez en personnage d'exception, si, tandis qu'il travaille, sa famille flâne ou s'amuse, si, tandis qu'il réfléchit en silence, à deux pas de lui on se distrait avec bruit. Il faut que chez ses parents comme auprès de ses maîtres, l'enfant trouve le milieu formateur, l'atmosphère morale qui lui conviennent; avant d'accabler l'enfant de conseils, d'ordres, de menaces et de reproches, mettons-le dans des conditions telles qu'il puisse se développer lui-même et normalement.

Mais si, en dépit des précautions prises, la résistance au travail persiste, si le devoir est gâché ou incomplet, la leçon mal sue, que faire? Punir, Mesdames, punir sans hésitation comme sans colère. Et la punition froidement renouvelée produira son effet si elle correspond à la nature de la faute. Ne le privez pas de dessert, ne confisquez pas le jouet préféré, ne créez pas une douleur qui rend plus odieux encore le devoir scolaire et n'amène pas à réfléchir sur la légitimité de la sanction. Sous une forme que vous pourrez varier à l'infini, supprimez au coupable une part de sa liberté, cette privation seule peut l'aider à comprendre l'obligation au travail.

Dès le début des vacances, sans rudesse, ni sensiblerie, avec le désir manifeste de vouloir assurer la paix de la famille, l'ordre de la maison, le bonheur de l'enfant, établissez avec votre fils une convention : « Chaque jour, de telle heure à telle heure tu travailleras, et une fois ta tâche sérieusement et

totalement faite tu pourras selon tes goûts employer le temps réservé à ta libre activité. De même que l'ouvrier se fatigue pour avoir droit au repos, travaille pour mériter des loisirs. Je m'engage à respecter la durée de ton jeu, à ne t'interdire que les amusements qui pourraient nuire à ta santé ou à ta moralité, engage-toi en retour à respecter la durée et le sérieux du travail qu'en bonne mère je dois exiger de toi. »

Un tel pacte a grande chance d'être observé, car l'enfant a le sens de la justice et il sait l'importance de la parole donnée.

Ne croyez point, Mesdames, que vous réussirez en faisant la maman sentimentale qui ne sait employer que la tendresse, ou la maman grondeuse qui parle fort et qui se fâche, ou la maman raisonneuse qui ne veut s'adresser qu'à la logique et à la conscience de son jeune garçon. Vos fils sont des enfants, leur faiblesse et leur inexpérience les mettent sous votre tutelle, vous avez autorité sur eux et il convient que, par votre attitude, ils le sachent ; mais n'oubliez pas qu'en ces petits hommes il y a une personnalité naissante, une âme déjà complexe dont il faut aider le libre épanouissement. Vous seriez insensées d'abandonner cette jeunesse à elle-même, vous seriez coupables de la tenir dans un affectueux esclavage. Si par un langage clair, avec un ton sérieux, vous la rassurez sur la jouissance de la liberté légitime, soyez persuadées qu'elle se soumettra assez vite à la justesse de vos exigences et à la sévérité de vos décisions.

N'hésitez donc pas à commander ni à punir. Gardez-vous d'une double illusion. La première sur votre enfant qui naturellement n'est ni mauvais ni bon ; il est tous les deux à la fois et s'il pèche, c'est plus encore par ignorance que perversité. La seconde sur le devoir qui, pour être volontiers accompli, suppose un long entraînement à la vertu et bien des victoires sur soi-même. Ne vous étonnez pas que votre fils avant quinze ans n'éprouve point la passion du bien, ne pratique point le renoncement, hésite devant le sacrifice ; ne vous désolez point qu'il cède si vite au mal où l'entraîne l'instinct de conservation

et de satisfaction qui domina sa petite enfance. Aidez-le à sortir de soi, à se dégager de l'égoïsme animal pour s'élever à la moralité humaine et s'il s'attarde, forcez-le.

Ainsi l'enfant a droit à la punition comme à un secours et un remède; nous la lui devons par une obligation de justice.

C'est au même titre que nous lui devons la récompense dès que, par une libre impulsion de sa conscience, par un effort de sa volonté personnelle, il va au delà de nos ordres et de nos désirs. Il est facile de récompenser l'enfance, tellement il suffit de peu pour lui causer une grande joie; et pourtant que de récompenses, non pas funestes, mais simplement maladroites, sans motifs sérieux et sans valeur éducative!

Abstenez-vous donc, Mesdames, de récompenser un acte bon auquel l'enfant était strictement obligé par devoir et obéissance, car alors votre récompense lui apparaîtrait comme un témoignage de votre tendresse, de votre affection complaisante sinon faible, au lieu d'être le paiement d'une dette qui vous gênera peut-être, mais que vous acceptez au nom de la justice.

Y a-t-il aujourd'hui moins de fautes d'orthographe dans la dictée, moins d'erreurs dans les calculs, ne vous hâtez point de crier merveille et de décerner des éloges. Quant à la récompense, réservez-la pour le jour où la continuité de l'effort volontaire témoignera du désir ardent de se surpasser soi-même, de s'imposer à soi-même un supplément de fatigue et de peine.

Ce travail poursuivi comme un acte de volonté personnelle mérite récompense et si celle-ci est modeste, si elle ne favorise ni l'orgueil, ni la sensualité de l'enfant, elle ne saurait nuire; bien plus, elle sera un élément de progrès, si, chez l'écolier studieux et consciencieux, elle favorise une heureuse tendance. Le danger c'est de récompenser, comme de punir, un peu au hasard, sans mûre réflexion et par le premier moyen venu. Mais une mère peut-elle ignorer le corps et l'âme du petit être qui lui est si cher, peut-elle se tromper sur la dose de sévérité ou de douceur qu'elle doit dépenser pour empêcher la récidive du mal et provoquer celle du bien?

Je vous dirai donc pour conclure, Mesdames, imposez à votre jeune garçon en vacances une tâche quotidienne. Si elle est bien choisie, si elle se fait à une heure invariable et dans des conditions nettement fixées d'avance, elle ne sera ni pour vous ni pour lui une corvée maudite. Cela peut-être vous obligera de punir, vous permettra de récompenser, de vous faire comme nous si souvent juges du mérite ou de la faute, que peut-il y avoir de pénible là-dedans? N'êtes-vous pas les éducatrices naturelles dont nous ne serons jamais que les mandataires ou les remplaçants?

M. Montassut.

LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

† *Fondateur :* M. Edmond DEMOLINS.

Conseil d'Administration :

MM.

Paul DE ROUSIERS, secrétaire général du Comité central des Armateurs de France, professeur à l'École des sciences politiques, président.

Maurice BOUTS, avocat, administrateur délégué.

Alexandre ANDRÉ, industriel.

Albert DE BARY, industriel, *chef d'escadron à l'État-Major de l'armée,* officier de la Légion d'honneur.

Maurice FIRMIN-DIDOT, imprimeur-éditeur, chevalier de la Légion d'honneur.

Louis MONNIER, banquier.

Auguste THURNEYSSEN, administrateur de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

Docteur H. TRIBOULET, médecin des hôpitaux de Paris, chevalier de la Légion d'honneur.

Directeur :

M. Georges BERTIER, licencié ès lettres, chef de la Maison du Coteau (Janvier 1901). — *Lieutenant au 52e territorial.*

Sous-Directeur :

M. Henri TROCMÉ, licencié ès lettres, chef de la Maison des Sablons (Octobre 1902). — *S.-Lieutenant au 87e d'infanterie.*

Directeur intérimaire :

M. Henry GAILLARD DE CHAMPRIS, docteur ès lettres, chef de la Maison des Pins (Octobre 1910).

Chefs de Maison :

MM.

L'abbé GAMBLE, licencié en droit, ancien directeur à l'École Fénelon, chef de Maison du Coteau (Octobre 1900).

Henri MARTY, licencié ès lettres, chef de la Maison du Vallon (Mai 1908). — *Officier interprète à l'armée anglaise.*

Maurice MONTASSUT, licencié ès lettres, ancien directeur de l'École de l'Ile-de-France, chef de Maison de la Guichardière (Octobre 1914).

René LEVESQUE, licencié ès lettres, chef de Maison des Sablons (Janvier 1916).

Maîtresses de Maison :

Mmes

Edmond DEMOLINS, maîtresse de Maison de la Guichardière.

Georges BERTIER, maîtresse de Maison du Coteau.

Henri TROCMÉ, maîtresse de Maison des Sablons.

Henry GAILLARD DE CHAMPRIS, maîtresse de Maison des Pins.

Henri MARTY, maîtresse de Maison du Vallon.

Aumôniers :

M. l'abbé GAMBLE, licencié en droit, ancien directeur à l'École Fénelon (Octobre 1900).

M. l'abbé PEZÉ, docteur en théologie (Octobre 1912). — *Interprète à un état-major d'armée.*

M. le Pasteur Charles CELLERIER, diplômé en théologie de l'Université de Genève (Mai 1913).

Médecins :

M. le Dr FABRE, ancien interne des Hôpitaux de Paris. — *Aide-major à Caen.*

M. le Dr LEGRAND, médecin de l'Hôpital de Verneuil.

Professeurs :

Mlles

Camille DEMOLINS, 1er prix de la Schola Cantorum (Octobre 1914)

Hélène DEMOLINS, licenciée ès sciences (Octobre 1914).

Mlles

Berthe Derousseau, 1er prix du Conservatoire royal de Bruxelles et de l'École de musique de Verviers (Janvier 1907).

Suzanne Dupay, diplômée du brevet supérieur (Octobre 1916).

Marie-Thérèse Gernez, diplôme d'études supérieures de philosophie (Octobre 1916).

Marguerite Laugier, diplômée du brevet supérieur (1916).

Jeanne Lepetit, certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais dans les lycées et collèges, et diplôme d'études supérieures (langues vivantes). (Octobre 1916).

Octavie Rostan, Jardinière d'enfants diplômée (Octobre 1913).

MM.

R.-J. Barotte, licencié en philosophie (Octobre 1913). — *Caporal infirmier au front.*

C. Bodé, licencié ès sciences, ingénieur électricien de l'Institut électro-technique de Nancy, ex-préparateur à la Faculté de Nancy (Octobre 1907). — *S.-Lieutenant au 298e d'infanterie.*

L. Bonjean, 1er prix du Conservatoire royal de Bruxelles et de l'École de musique de Verviers (Janvier 1907). — *Retenu en Belgique.*

F.-R. Champault, licencié ès sciences, ingénieur-chimiste (Octobre 1909). — *Lieutenant au 131e de ligne.*

P. Colas, diplômé du brevet supérieur (Avril 1913). — *Caporal au 87e d'infanterie.*

O. Corbusier, 1er prix du Conservatoire royal de Liège et de l'École de musique de Verviers (Janvier 1907). — *Retenu en Belgique.*

J. Courbin, 1er prix de l'École de Niedermeyer (Mai 1911). — *Soldat au 58e d'artillerie.*

L. Derais, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique, professeur de l'Université (Octobre 1911). — *Sous-lieutenant au 18e territorial.*

P. Descamps, ingénieur de l'École des Mines de Mons (Janvier 1906).

R. Des Granges, licencié ès lettres (Octobre 1902).

MM.

G. Dupire, ancien élève de l'École des Arts décoratifs (Octobre 1899)

S. Fricker, ingénieur de l'École des Mines de Mons (Octobre 1916).

P. Jenart, ingénieur agronome, ancien élève de l'Institut national agronomique (Septembre 1903).

L. Jungné, licencié ès sciences, professeur de l'Université (Octobre 1901).

G. Lange, licencié ès sciences, ancien professeur de l'Université (Octobre 1901).

B. Larchet, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'étude pédagogique (Octobre 1911). — *Sapeur au 1er génie.*

F. Lombard, licencié ès sciences, professeur de l'Université (Octobre 1909) *Télémétreur au 10e d'artillerie.*

L. Malavieille, ingénieur des Arts et Métiers (Octobre 1908). — *Aspirant au 7e génie.*

G. Melin, docteur en droit, chargé du Cours de Science sociale à la Faculté de droit de Nancy (Novembre 1916).

E. Ouinet, professeur de l'Université en congé, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique (Novembre 1905).

A. Parent, chef du « Quatuor Parent », professeur à la Schola Cantorum, chevalier de la Légion d'honneur (Octobre 1900).

P. de Prat, ancien magistrat, docteur en droit, chevalier de Saint-Grégoire (Octobre 1909).

F. Presas Suarez, licencié ès philosophie (Octobre 1916).

M. Storez, architecte diplômé du Gouvernement (Janvier 1905).

Économe : M. Champenois (Juillet 1903). — *Capitaine au 18e territorial.*

Économe intérimaire : M. Rozier (Avril 1910).

Comptable : M. Brédy (Janvier 1901). — *Soldat au 120e territorial.*

Secrétaire : Mlle S. Bailly (Octobre 1916).

Aide-comptable : Mlle Greteau (Octobre 1916).

Infirmier : M. Minier (Septembre 1900). — *Infirmier à l'hôpital Robert, Ancenis.*

Capitaine général : Édouard de Bondeli.

LISTE DES ÉLÈVES.

I. — Maison du Coteau.

1. Maurice Alby, parle anglais.
2. Bertrand Baillière.
3. Antoine Bertier, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais et allemand.
4. Jean Blanchon, parle anglais et allemand.
5. Jacques Bohin, parle allemand.
6. Michel Bouts.
7. Gabriel Bouts.
8. Antoine de Clermont, parle anglais.
9. Jean Corbière.
10. Jean Dunod, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais et allemand.
11. Raymond Flobert, a passé trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne, parle anglais et allemand.
12. Antoine Gamble.
13. Pierre Giraud-Jordan, a passé six mois en Angleterre, un an en Allemagne, parle anglais et allemand.
14. François de Gouvion Saint-Cyr, parle allemand.
15. Bernard de Hell.
16. Christian de Hell, parle allemand.
17. Hubert d'Ideville, parle anglais.
18. Henri Leboteux, a passé un an en Angleterre, parle anglais et espagnol.
19. Daniel Martin, parle anglais.
20. André Melin.
21. Pierre Melin.
22. Guy Monin.
23. Yves Monin.
24. Charles Musnier, a passé quatre mois en Angleterre, parle anglais.
25. Alain de Prat, parle anglais et allemand.
26. Pierre Prieur, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais et allemand.
27. Roger de Sinety, parle anglais et arabe.

28. Étienne TOURNIER, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
29. Thibaut DE WALDNER, parle anglais.

II. — MAISON DE LA GUICHARDIÈRE.

1. Maurice AUDON.
2. Marcel BÉNABENQ, parle allemand.
3. Louis BRINCARD.
4. Bernard BUREAU.
5. Édouard DE BONDELI, a passé trois mois en Allemagne, six mois en Angleterre, parle anglais.
6. George CHAUVEL.
7. Pierre COLIN, a passé trois mois en Allemagne et quatre mois en Angleterre.
8. Pierre CURÉ.
9. André DRIEUX, a passé trois mois en Angleterre.
10. Michel DRIEUX.
11. Francis DROUARD.
12. Luc DURAND-RÉVILLE.
13. Pierre FÉRET.
14. Bernard FLYE-STE-MARIE.
15. Jean FOURNIER-REY.
16. René FRENAYE.
17. Henri GUIRAUD, a passé cinq mois en Angleterre.
18. Jean DE LAGOTELLERIE, parle anglais.
19. Joseph DE MAISTRE, parle anglais.
20. Jean MAUBERT, a passé trois mois en Angleterre.
21. Georges MERCADO, parle portugais, espagnol et anglais
22. Louis MOREL-FATIO.
23. Marcel MOREL-FATIO.
24. Maurice PICHARD, a passé cinq mois en Angleterre.
25. Jean-Paul RENAUD.
26. Gilbert RICARD.
27. Alain SABOURAUD.
28. Emile SABOURAUD, a passé six mois en Angleterre.
29. Jacques SABOURAUD, a passé six mois en Angleterre
30. Bernard de SACHS, parle anglais.
31. Philippe SALMON-LEGAGNEUR.
32. Michel VERDÉ DE LISLE.

III. — Maison des Pins.

1. Jacques Blondeau.
2. George Bohin.
3. Pierre Breton.
4. Jean Clément.
5. Bernard Colin.
6. Jean Collet.
7. André Conte, parle anglais.
8. Jacques Delaunay-Belleville, parle anglais.
9. Jacques Dutey-Harispe.
10. Claude Gaden, parle anglais.
11. Pierre Glal.
12. Jean Gardin.
13. Roger Gauthier.
14. Eugène Grosos.
15. Jean Guilbert.
16. Roger Hardel.
17. André Jordan, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
18. François Join-Lambert.
19. Pierre Jourlet.
20. André Laverne, parle allemand.
21. Alfred Le Bret.
22. Philippe Leroy.
23. André Luneau.
24. Jean Luneau.
25. Olivier de Luze, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
26. Jacques Martel.
27. Henri Mendez, parle espagnol.
28. Michel Monnier.
29. Bernard Morel.
30. André Olivier, a passé un an en Angleterre, parle allemand.
31. William Ouarnier.
32. Guy de Pesloüan.
33. Olivier Rousselon.
34. Maurice Roussignhol.
35. Amaury de Seynes, parle anglais.
36. Jacques de Sonis, parle anglais.
37. André Thierry.
38. Bernard Thierry-Mieg, parle allemand.
39. Philippe Whitechurch.

IV. — Maison des Sablons

1. Jean-Brice de Bary, parle anglais
2. Pierre de Bary, parle anglais et allemand.
3. Michel Blanchon, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
4. Georges Cadot.
5. Henri Cadot, a passé neuf mois en Angleterre, parle anglais.
6. René Cadot.
7. François Dunod, a passé trois mois en Angleterre et trois mois en Allemagne, parle anglais et allemand.
8. Roger Faure, a passé un an en Angleterre et un an en Allemagne, parle anglais et allemand.
9. Achille Gaillard, parle anglais.
10. Maurice Harinkouck.
11. Raoul Hervey, parle anglais.
12. Henry Kressmann.
13. Maurice Langer, a passé quatre mois en Angleterre, parle anglais.
14. Roger Langer, a passé quatre mois en Angleterre, parle anglais.
15. René Perdriau.
16. Jean Prades.
17. Olivier Sautter.
18. François Seyrig, a passé trois mois en Angleterre, et trois mois en Allemagne, parle anglais et allemand.
19. François Trocmé.

Maison de l'Iton.

1. Alfred Carault.
2. Albert Lebouteux, a passé six mois en Angleterre.
3. Hervé Papillaut, parle anglais.
4. Marcel Puthet.
5. Robert Puthet.

JEUX

Première équipe.

École des Roches bat Verneuil par	8 à 0
École des Roches bat Lycée Louis-le-Grand I, par.....	6 — 4
École des Roches bat Lycée d'Alençon I, par.....	13 — 2
Union Sportive Suisse de Paris I, bat École des Roches par.....	5 — 4
École des Roches bat Lycée Louis-le-Grand I, par.....	8 — 3
École des Roches bat Cercle athlétique renforcé de Paris (I. R.), par	11 — 0
École des Roches bat Paris Star I, par.....	10 — 0
École des Roches bat Sélections Lycées du Mans et Alençon, par...	4 — 0

Donc 8 matches joués, 7 gagnés, 1 perdu; goals pour : 62 goals contre : 14.

Deuxième équipe :

Lycée Louis-le-Grand II bat École des Roches II, par.....	7 — 0

RÉSULTATS DES EXAMENS

Sessions de Juillet-Octobre 1916.

Institut agronomique. — 1 candidat, reçu.

André Prieur.

Philosophie. — 3 candidats. — 3 reçus.

Pierre Drieux.
Louis Landru.
Philippe Périer.

Mathématiques élémentaires. — 3 candidats. — 3 reçus.

Mlle Yvonne Jungné (*mention Assez Bien*).
Charles-Henri Brincard (*mention Assez Bien*).
Philippe Daeschner (*mention Assez Bien*).

Première Section B, 6 candidats. — 4 reçus.

Edouard de Bondeli (*mention Assez Bien*).
Pierre Curé.
André Drieux.
Pierre Giraud-Jordan.

Section C, 5 candidats. — 5 reçus.

Pierre Colin (*mention Assez Bien*).
Bernard Flye-Sainte-Marie.
René Frenaye (*mention Assez Bien*).
Henri Lebouteux.
Jacques Sabouraud.

Section D, 5 candidats. — 3 reçus.

Roger Faure.
Ariste Pappia.
François Seyrig.

RÉSULTATS : 23. — *Reçus*, 19. — *Mentions*, 6. — *Proportion*, 83 %.

Session de Mars 1917.

Mathématiques élémentaires : 1 candidat, reçu.

Bernard Flye-Sainte-Marie.

EXAMENS D'INSTRUCTION RELIGIEUSE DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Juillet 1916 : 7 candidats, 7 reçus.

Pierre Blay, 25 points (*mention Bien*).
A. Luneau, 27 points (*mention Bien*).
P. Salmon-Legagneur, 28 points (*mention Honorable*).
P. Melin, 28 points 1/2 (*mention Honorable*).
M. Triboulet, 29 points (*mention Honorable*).
J. Maubert, 30 points (*mention Honorable*).
P. Prieur, 31 points (*mention Honorable*).

DEUXIÈME PARTIE

NOS COMBATTANTS

---

†

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Ancien professeur.

M. Hugh Stanley Wilson.

Anciens élèves.

Édouard Adler (Sablons).
Pierre Bauer (Vallon).
Robert Bedel (Vallon).
Emmanuel Belin (Pins).
André Bessand (Guichardière).
Henri de la Bruyère (Guichardière).
Robert Capelle (Vallon).
Guy de Coubertin (Vallon).
Jacques Crépy (Coteau).
Saint-Clair Delacroix (Vallon).
Guy Delin (Vallon).
Jacques Dupas (Pins).
Gaston Eysséric (Guichardière).
Pierre Garreau (Coteau).

Robert Glaenzer (Coteau).
Jean Griset (Vallon).
René Guillon (Pins).
Guillaume Krafft (Pins).
René Lagier (Sablons).
Marcel Langer (Sablons).
Édouard Latune (Sablons).
René Lorillon (Coteau).
Pierre de Maupeou (Pins).
Pierre Moffroy (Vallon).
Pierre Monnier (Sablons).
Jacques Munier (Guichardière).
Émile Noetinger (Vallon).
Jean Néraud (Guichardière).
Maurice de Paillette (Pins).
Jacques Palluat de Besset (Sablons).
Stéphane de Pierres (Vallon).
Marcel Planquette (Sablons).
Robert Pochet (Iton).
Pierre Polot (Guichardière).
Spencer Ponsonby (Coteau).
André Pusinelli (Pins).
Hubert de Rigault (Guichardière).
Lucien Riom (Guichardière).
Jean Rousseau (Pins).
François Rousselet (Pins).
Louis Tripet (Guichardière).
Maurice Vacher (Guichardière).
Jacques Vincent (Vallon).

CITATIONS ET DÉCORATIONS

Professeurs et anciens professeurs.

M. l'abbé Pezé, 2 citations.
M. Aubry, citation.
J. Desfeuille, 2 citations.
G. Monod, 3 citations.

Anciens élèves.

Marcel Aubé, citation.
Maurice Aubry, 4 citations.
Emmanuel Belin, 2 citations.
Lucien Berthet, citation.
André Bessand, citation.
Jean Bessand, citation.
Pierre Bouts, 2 citations.
Jean Brueder, 2 citations.
Pierre Daniel, citation.
Jean Desplanches, citation.
Jacques Dupas, citation.
André Ferrand, citation.
Robert Firmin-Didot, 2 citations.
Léon Forestier, citation.
François Gall, citation.
Léon Gardères, citation.
Louis Glaenzer, 2 citations.
Marcel Japy, citation.
Hervé Labussière, citation et Croix de St-Georges.
René Langer, citation.
Henry Leroy, citation.
René Lorillon, citation.
René Loubet, citation.
Maurice Luchaire, citation et médaille militaire.

Pierre Lyautey, citation.
Jean Machemin, citation.
Robert Mairesse, citation et Légion d'Honneur.
Olivier Martin, citation.
François Marty, citation et croix de Kara-George.
Pierre de Maupeou, 2 citations.
Jean Moussy, citation.
Michel Murat, citation.
Jacques Musnier, citation.
Stéphane de Pierres, citation.
Marcel Planquette, citation.
Pierre Pochet, 2 citations et médaille militaire.
Pierre Polot, citation.
Francis Prieur, citation et Légion d'honneur.
Raymond Prieur, citation.
André Pusinelli, citation.
André Renaud, citation.
Pierre de Rousiers, citation.
Jean Rousseau, citation.
Paul Sauvaire-Jourdan, citation et médaille militaire.
André Seyrig, citation.
Henry Seyrig, citation.
J. Steiner, 2 citations.
Robert Thibaud, 2 citations.
Guy de Toytot, 2 citations.
Gilbert Triboulet, 3 citations et médaille militaire.
Francis Triboulet, citation.
Louis Tripet, 3 citations.
Hubert de Vautibault, citation.
Robert de Vincelles, 2 citations.
Jacques Vincent, citation.

TEXTE DE QUELQUES CITATIONS

Anciens professeurs :

DESFEUILLE (Jean).

Le chasseur DESFEUILLE s'est particulièrement distingué pendant la période du 4 au 8 septembre et du 15 au 18 septembre 1916 par son courage et son dévouement à l'égard de ses camarades de pièce dont il a pris le commandement; s'est comporté assez brillamment pour être considéré par tous comme le plus digne de porter la croix de guerre.

A l'ordre du 31e bataillon de chasseurs :

Caporal DESFEUILLE, caporal admirable de sang-froid, admiré par ses camarades pour son mépris du danger. Ame de sa section dont il est en toutes circonstances le guide.

MONOD (Gustave).

Citation du 5 juin 1916.

Dans une ambulance du front depuis le début de la guerre. Arrivé au 4e régiment de marche de zouave a fait l'étonnement de tous par son calme, son sang-froid et son courage. S'est particulièrement distingué du 5 au 10 juin, où il a été en premières lignes un aide précieux pour les soins à donner aux blessés. A fait preuve du plus absolu dévouement et de la plus grande intrépidité.

Cote 304.

Citation à l'ordre du 4e régiment de zouaves.

Verdun, du 4 au 20 décembre 1916. Douaumont.
Extrait de l'Ordre N° 104.

Gustave MONOD, 3e bataillon. Infirmier d'un courage et d'un dévouement admirables, s'est fait remarquer dans la période du 14 au 20 décembre 1916 par un sang-froid, un zèle au-dessus de tout éloge. Malgré son extrême fatigue dans un terrain des plus difficiles et dans le poste le plus avancé, a prodigué ses soins à de nombreux blessés qu'il allait chercher et panser jusque dans les toutes premières lignes.

Pour copie conforme, le lieutenant-colonel commandant le 4e régiment de zouaves.

Citation à l'ordre de la division, 11 mai 1917.

Infirmier d'un courage et d'un dévouement sans mesure. Toujours prêt

à accomplir les missions les plus périlleuses. S'est particulièrement distingué au cours des combats du 16 et 25 avril 1917.

Le 25 avril a brillamment accompagné sa compagnie lancée à une contre attaque, relevant les blessés et leur prodiguant ses soins. Gardant sous un feu des plus violents, toute sa présence d'esprit et toute son adresse. Merveilleux exemple de dévouement, de don de soi-même et du mépris du danger.

Lieutenant-colonel DUHAND, commandant le 4e zouaves.

Anciens élèves.

AUBRY (Maurice), sergent au 65e d'infanterie.

Excellent sous-officier. Étant prisonnier a réussi à rejoindre les lignes françaises avec une grande partie des survivants de sa section.

AUBRY (Maurice), sous-lieutenant au 65e d'infanterie.

Officier ayant au plus haut point le sentiment du devoir. S'est particulièrement distingué du 8 au 13 décembre, pendant la préparation du terrain en vue de l'attaque du 16 décembre 1916, en obtenant de sa troupe le plus grand rendement, malgré la violence du feu de l'artillerie ennemie et les souffrances physiques.

BERTHET (Lucien).

Lors d'une attaque allemande le 1er mai 1915, n'a cessé d'encourager ses hommes et de payer d'exemple en lançant des grenades lui-même jusqu'à ce qu'il ait été grièvement blessé.

BESSAND (André).

Le caporal André BESSAND, matricule 5975, de la 2e compagnie.

Au front depuis le mois d'octobre 1914, gradé d'un calme et d'un sang-froid remarquables. Le 14 avril 1916, un de ses hommes ayant été blessé en posant des défenses accessoires avec lui, à 50 mètres de l'ennemi, est allé chercher un brancardier et a aidé ce dernier à emporter le blessé jusqu'à la tranchée voisine, malgré les balles qui sifflaient à leurs oreilles.

BESSAND (Jean), maréchal des logis.

Sous-officier hors ligne. S'est distingué par son sang-froid à la prise de Toroy et lors des contre-attaques tentées par les Bulgares pour reprendre le village, a été blessé d'une balle au front le 24 septembre 1916, a fait preuve d'un grand calme; avant de se faire panser a encouragé ses hommes à continuer le tir, est resté dans la tranchée jusqu'à la fin de la journée et n'est parti le soir que sur l'ordre de son capitaine.

Bouts (Pierre), sous-lieutenant, 21e d'infanterie.

Officier courageux, ayant du sang-froid et une énergie tenace, dans la nuit du 21 et le 22 août 1916, a maintenu son peloton en liaison étroite avec le corps voisin, sous un bombardement très violent. Le 22 août, dans la nuit, menacé d'être tourné et obligé de battre en retraite, a défendu pied à pied le terrain en se repliant sur la position principale où il s'est établi et maintenu malgré les assauts furieux de l'ennemi.

Brueder (Jean), sous-lieutenant au 8e régiment d'artillerie :

Officier d'une bravoure qui ignore et méprise le danger. A su prendre par l'élévation de son moral et sa belle attitude au feu un grand ascendant sur ses hommes. En particulier du 21 mars au 5 avril, a obtenu de sa batterie, par son action personnelle, le rendement maximum, dans des circonstances toujours difficiles et souvent critiques, par suite du bombardement incessant de sa position, notamment au cours des journées des 23 et 26 mars.

Dupas (Jacques), lieutenant au e d'infanterie, tué le 10 mars 1916 à Douaumont :

Les 5, 6, 7 et 8 mai 1915, au combat de la côte 7 de Senoux s'est particulièrement fait remarquer par son courage et son sang-froid dans la défense qu'il occupait.

Ferrand (André), soldat au 176e, détaché comme interprète agent de liaison à la 312e brigade :

Tant aux Dardanelles qu'en Serbie et en Macédoine a fait preuve de sang-froid, de courage et de dévouement, au cours des missions qui lui ont été confiées.

Signé : Colonel Ruef.

Firmin-Didot (Robert), sous-lieutenant au 146e d'infanterie.

A maintenu sa section dans une attitude remarquable sous un feu de grosse artillerie extrêmement violent. A été grièvement blessé par un éclat d'obus. Avait déjà été blessé en 1914.

A l'ordre du 146e d'infanterie :

Le 26 février 1916, malgré un violent bombardement d'artillerie lourde, a vaillamment arrêté une attaque d'infanterie allemande et par une charge à la baïonnette rejeté en désordre un ennemi supérieur en nombre, lui causant des pertes sensibles et lui faisant des prisonniers.

FORESTIER (Léon), sergent à la 10e compagnie du e régiment d'infanterie.

Sous-officier d'une très haute valeur morale. A entraîné d'une façon remarquable sa 1/2 section à l'assaut d'une position solidement tenue. A fait des prisonniers, 12 septembre 1916.

GALL (François).

1er régiment du génie sergent d'élite, d'un dévouement exemplaire, qui s'est fait remarquer en maintes circonstances par son mépris le plus absolu du danger. A, par son intelligente intervention, contribué à la réussite d'une opération particulièrement délicate.

GARDÈRES (Léon), cavalier à l'escadron du 10e hussards, bataillon mixte du 249e d'infanterie :

Soldat d'une bravoure éprouvée, volontaire pour toutes les missions dangereuses.

Le 10 juillet 1916, a participé sur sa demande à un coup de main exécuté sur les tranchées allemandes; par son courage, son complet mépris du danger et son empressement à exécuter les ordres de son chef d'équipe, a fortement contribué à la réussite de l'opération.

GLAENZER (Louis), lieutenant observateur à l'escadrille M. F 58 pour le motif suivant :

Observateur d'un courage et d'une énergie remarquables. A eu fréquemment son appareil atteint par les projectiles ennemis, ce qui ne l'a pas empêché de remplir jusqu'au bout les missions qui lui étaient confiées. En particulier, le 17 juillet 1916, a effectué dans des conditions très délicates un réglage de tir sur une batterie ennemie, qui, d'après des renseignements de source spéciale, a été complètement détruite.

Observateur de premier ordre, qui depuis vingt mois n'a cessé d'affirmer les plus belles qualités d'allant, de courage et d'initiative intelligente.

A toujours mené à bien les missions qui lui ont été confiées.

Malgré un barrage de l'artillerie ennemie, a exécuté le 29 avril 1917 un réglage au cours duquel son appareil a été violemment atteint par un projectile. A été de ce fait grièvement blessé.

JAPY (Fernand-Marcel), maréchal des logis :

Chef de pièce impassible sous le feu. Blessé à son poste le 11 septembre 1916.

LEROY (Henri).

Excellent sous-officier. A été blessé le 8 septembre 1914. Pendant la période du 4 au 6 mai 1916, a fait preuve de courage et d'énergie en dirigeant des travaux effectués dans des conditions difficiles et dangereuses.

Signé : HIRTZMANN.

MACHEMIN (Jean), caporal fourrier, 24e compagnie e régiment d'infanterie.

Pendant les journées des 28 et 29 juin 1916 a assuré son service de liaison sous les tirs de barrage les plus violents avec autant de calme que de courage. A été blessé en accomplissant sa mission.

MAIRESSE (Robert-Marie), sous-lieutenant, pilote à l'escadrille V. B. 101 :

Officier d'élite. Blessé au début de la campagne et passé alors, sur sa demande, de la cavalerie dans l'aviation; a fait preuve, dans toutes les missions qui lui ont été confiées, d'une ténacité rare et d'une bravoure remarquable. A effectué de nombreuses expéditions de nuit au-dessus de l'ennemi. Déjà cité trois fois à l'ordre du jour.

(Légion d'honneur).

MARTY (François), adjudant, 5e compagnie du 48e d'infanterie :

Sous-officier d'un sang-froid remarquable sous le feu. A pénétré revolver au point dans un fortin occupé par l'ennemi. A fait deux prisonniers.

DE MAUPEOU (Pierre).

Aussitôt après l'explosion d'un fourneau de mine et sans attendre la fin des projections, s'est précipité à la tête de ses hommes dans l'entonnoir et a dirigé le travail jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre de rentrer.

Pierre de MAUPEOU a trouvé une mort glorieuse le 28 mai 1915 dans une reconnaissance périlleuse ayant pour but l'organisation d'un point d'appui enlevé à l'ennemi.

MURAT (Paul-Michel-Joachim-Napoléon), lieutenant au 20e régiment de dragons, commandant l'escorte du général commandant l'armée française d'Orient :

A la tête d'une poignée de dragons de l'escorte du général commandant l'armée et de chasseurs d'Afrique de l'escadron divisionnaire de la e division, est entré le premier dans Monastir, où il a mis en fuite l'arrière-garde de la cavalerie bulgare; puis, traversant cette grande ville au galop, s'est emparé des issues, empêchant ainsi les incendiaires laissés par l'ennemi de continuer leur sinistre besogne et donnant toute sécurité à l'infanterie qui le suivait pour entrer à son tour.

MUSNIER (Jacques), lieutenant au 45e d'artillerie.

Officier de mérite qui s'est dépensé sans compter depuis le début de la campagne et a rempli avec zèle et sans se soucier du danger toutes les missions qui lui ont été confiées.

A pendant 40 jours, devant la Cote 304, assumé la bonne exécution des tirs de la batterie dans des circonstances parfois difficiles.

PRIEUR (Francis) (citation et Légion d'honneur), lieutenant au e d'infanterie.

Déjà blessé le 24 septembre 1914 et revenu sur le front, a été de nouveau très grièvement blessé, le 11 novembre 1914, en se portant à l'attaque.

PRIEUR (Raymond), 3e bataillon du 46e régiment d'infanterie.

Excellent sous-officier; dirigeant les observateurs du bataillon, a fait preuve du plus beau courage et d'un mépris absolu du danger en faisant ses observations à découvert sous de violents bombardements, pendant la journée du 16 avril.

SEYRIG (André), 112e batterie de 58, 5e régiment d'artillerie.

Aspirant d'un allant superbe; chargé de prendre le commandement d'une fraction de la batterie accompagnant l'infanterie s'est montré digne de la tâche qui lui a été assignée. A, par son dévouement et son sang-froid, en n'hésitant pas à se porter aux postes les plus avancés pour observer le tir de ses pièces, obtenu les meilleurs résultats qui ont contribué au succès de notre infanterie.

SEYRIG (Henri), sous-lieutenant à la e batterie du 2e régiment d'artillerie de montagne.

Jeune officier très allant, plein de courage et d'énergie, a fait preuve en maintes circonstances d'un complet mépris du danger. Le 15 juillet, en particulier, a, malgré un bombardement très intense de la position, exécuté, sur un ouvrage ennemi, un tir excessivement précis avec une pièce placée dans les premières lignes.

STEINER (Jean).

Pendant le séjour aux tranchées du 17 au 21 juin 1916, après une attaque par les gaz et alors que son bataillon était relevé, est resté dans le secteur trois jours de plus avec les unités nouvelles faisant preuve d'un sang-froid et d'une endurance remarquables.

S'est offert volontairement pour aller chercher le corps d'un officier tombé entre les lignes, à quelques mètres d'un poste ennemi. Malgré de graves difficultés, est parvenu à le ramener dans la tranchée française, faisant preuve en cette circonstance de beaucoup de courage et de dévouement.

THIBAUD (Robert), du 11e bataillon de chasseurs alpins pour le motif suivant :

Jeune sous-officier, engagé volontaire pour la durée de la guerre. Au combat du 20 juillet, s'est distingué par son sang-froid, et son mépris

du danger. Placé en petit poste, a, par la précision de son tir, causé de fortes pertes à l'ennemi, malgré une mitrailleuse qui battait sa tranchée.

TRIBOULET (Francis), aspirant à la 4e batterie du 40e régiment d'artillerie.

Agent de liaison du groupe. S'est fait remarquer depuis son arrivée par son énergie, sa conscience, son mépris absolu du danger.

Le 6 octobre, chargé de reconnaître la liaison à assurer avec un observatoire avancé, dans un terrain soumis à un bombardement incessant, a été grièvement blessé à la face et n'a consenti à n'être évacué que sur l'ordre de son chef de groupe.

TRIBOULET (Gilbert).

Le caporal Gilbert TRIBOULET, arrivé à l'escadrille le 25 juillet, a depuis lors à son actif, 46 heures de vol sur les lignes ennemies et a abattu le 25 août, un avion allemand; jeune pilote d'une précocité remarquable, d'un mordant, d'une audace et d'un dévouement exceptionnels, il mérite pleinement le grade de sergent et a tout (intelligence, instruction, moral) pour faire un officier.

Pilote de chasse remarquable d'énergie et de sang-froid. Revenu depuis peu de jours du front à peine guéri d'une maladie grave qu'il y avait contractée, a, le 4 mars 1917, contraint un avion ennemi à atterrir désemparé dans ses lignes.

Le 16 mars 1917 a abattu un avion ennemi qui est venu s'écraser au sol dans nos lignes.

TRIPET (Louis), lieutenant à la 22e compagnie du 262e.

Officier plein d'entrain dans des circonstances difficiles, pendant les combats de septembre, a su maintenir sous le feu une forte discipline dans sa section. Blessé le 15 septembre 1914. Revenu au front.

20 juin 1915. Citation à l'ordre de la division.

Grièvement blessé le 17 juin en marchant sur le parapet de la tranchée pour donner aux soldats du génie des indications sur un travail à exécuter. A toujours fait preuve de beaucoup de courage et d'une belle insouciance du danger. Blessé pour la deuxième fois. Déjà cité à l'ordre du régiment.

17 octobre 1916. Citation à l'ordre de l'armée.

Le lieutenant Louis TRIPET, le 4 septembre 1916, a brillamment enlevé sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes. Grièvement atteint n'a pas voulu être relevé avant que les brancardiers n'aient emporté les autres blessés de sa compagnie. Blessé pour la troisième fois. Deux fois cité.

VINCENT (Jacques), soldat de 1re classe à la 6e compagnie du e régiment d'infanterie :

Agent de liaison modèle. Après plusieurs missions bravement remplies, est tombé mortellement atteint en portant un ordre important sous un violent bombardement.

VINCELLES (Robert de).

Jeune officier très brave et très énergique. Parti avec les troupes d'assaut, a établi les communications téléphoniques et optiques malgré les feux violents de l'artillerie, a donné en ces circonstances les preuves du plus grand sang-froid et du plus grand mépris du danger.

Officier très brave, déjà cité à l'ordre du régiment pour sa belle conduite au feu. S'est à nouveau distingué par le courage et le mépris du danger avec lesquels il s'est acquitté de missions de reconnaissances exécutées dans des conditions difficiles et particulièrement périlleuses.

NOTICES NÉCROLOGIQUES ET DOCUMENTS

LA MORT DE ROBERT POCHET

Madame R. Pochet veut bien nous communiquer la lettre si simple et si belle! — qui lui apporta sur la mort de son mari des détails touchants et magnifiques. Nous lui exprimons notre respectueuse gratitude pour l'émotion bienfaisante que lui devront nos lecteurs, et pour l'honneur nouveau que confère à l'École l'héroïsme de celui qu'elle pleure.

26 avril 1916.

Madame,

Je suis heureux que votre grande foi vous ait soutenue dans cette terrible épreuve et vous ait mise à la hauteur d'âme de votre cher époux.

Je vous ai dit brièvement dans ma dernière lettre les circonstances de sa mort, car j'avais l'intention de vous l'écrire en détail dans la suite. Je profite de quelques instants libres dont je dispose en ce moment.

Le jeudi 13 avril, vers huit heures du soir, je partais au fort de Tavannes dans le but de porter la sainte Communion à plusieurs soldats du 2e bataillon qui étaient privés depuis assez longtemps de ce grand réconfort.

Lorsque j'arrivai au ravin du bois Termin je rencontrai des brancardiers affairés qui, en me voyant, s'écrièrent : « Ah! c'est vous! justement on vous réclame... le caporal Pochet est pris sous un éboulement, il va mourir et vous demande. » On m'indique l'emplacement et je trouve en effet votre cher mari étendu sur le dos... le tronc avait été dégagé mais les jambes broyées restaient prises dans la terre qui se mêlait à son sang... le médecin avait examiné son état et avait déclaré inutile de le torturer davantage puisque la mort était certaine dans un espace de temps plus ou moins long. Aussi les brancardiers s'étaient retirés laissant le blessé seul avec un séminariste infirmier, qui se disposait à le préparer au grand sacrifice. C'est sur ces entrefaites que j'arrivai. Ma présence fit rayonner de joie la pauvre victime qui se soulevant sur son séant, me cria : « Ah! voilà le miracle de Sœur Thérèse! Que je suis heureux de vous voir!... Allez-vous me donner le Bon Dieu?... » Puis il me demanda de l'embrasser, ce que je fis en lui répondant que j'avais en effet le Bon Dieu sur moi, qu'il était vraiment providentiel que je sois venu à cette heure juste à point pour lui donner le Saint Viatique avec la force de supporter les souffrances qu'il devait endurer.

Il voulut voir dans cette circonstance une grâce tout à fait spéciale obtenue par l'intercession de Sœur Thérèse qu'il priait souvent. M'agenouil-

lant entre lui et le cadavre du camarade écrasé sous le même abri, je lui déposai le Saint-Sacrement sur la poitrine comme sur un autel vivant... « Avez-vous quelque chose à me confesser avant de recevoir le Bon Dieu dans votre cœur, lui demandai-je? — « Non, me répondit-il, je n'ai rien à me reprocher depuis la dernière absolution. » — Je l'exhortai alors à offrir toutes ses souffrances pour la France, sa famille, ses camarades, à accepter la mort avec une parfaite résignation, je lui renouvelai l'absolution générale de ses fautes, lui communiquai l'indulgence plénière et lui donnai enfin le corps de Notre-Seigneur. Autour de lui communièrent deux séminaristes et un sergent de ses amis... Cette scène se renouvela par deux fois dans la suite pour un séminariste et un autre ami chrétien arrivés plus tard... et tout se déroulait dans l'obscurité de ce sinistre ravin où les obus partis du fort de Douaumont, venaient labourer la terre tout à l'entour de nous. Robert, la tête appuyée sur mon genou, les mains crispées autour des miennes, poursuivait son action de grâces au milieu des plus horribles souffrances et me demandait de temps en temps. « Mon Père, est-ce que ce sera long? J'ai peur d'avoir trop à souffrir!... — Non, ce ne sera pas bien long, mon petit... laissez au Bon Dieu le soin de vous purifier par autant de souffrances qu'il voudra; vous faites ici tout votre purgatoire, vous allez entrer tout droit au ciel, et là c'est le bonheur pour l'éternité! » puis tout retombait dans le silence. Je voulus faire réciter le chapelet autour de lui par ses amis, mais il m'arrêta et me dit : « Mon Père, ce n'est pas la peine; je vais paraître face à face devant Dieu tout à l'heure, je préfère le silence! » Je respectai ce silence et ne le rompis que pour l'encourager dans les moments les plus pénibles et lui communiquer des pensées de résignation et d'abandon à la volonté divine. « Avez-vous quelque chose à faire dire à votre femme?... — J'ai déjà tout réglé, me dit-il — Je lui écrirai votre mort, ajoutai-je, et je lui dirai que vous avez pensé à elle et à vos enfants pendant ces heures pénibles.

— « Oui, consolez-la, consolez aussi ma pauvre maman... » Puis chacun de nous lui fit ses commissions pour le ciel. Un séminariste le supplia de demander à Dieu de le faire mourir maintenant s'il ne devait pas devenir plus tard un saint prêtre; un autre lui demanda d'intercéder pour obtenir le pardon de sa vie passée. Je lui réclamai son aide pour que mon ministère sacerdotal soit fécond et qu'en toute chose je ne fasse que la volonté de Dieu. Il promit à tous de s'acquitter fidèlement à leur égard, il promit de dire à Sœur Thérèse la vénération de chacun de nous et de lui demander sa protection pour les adhérents du rosaire vivant établi dans le régiment.

Comme il souffrait beaucoup, je voulus essayer de le dégager un peu, mais la douleur que mes efforts lui firent subir fut telle qu'il demanda de le laisser mourir sur place. On le piqua à la morphine, puis on attendit ensemble que la mort fît son œuvre. Ses compagnons avaient dû se retirer; il était toujours couché sur moi et murmurait les actes de foi, d'espérance et de charité que je lui suggérais, et, de lui-même, il redisait de temps en temps : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains! » La douleur le soulevait parfois et ses mains se portaient vers ses jambes broyées; je

n'avais qu'à lui dire de ne pas se toucher pour qu'il ramenât ses mains dans les miennes. Chaque fois que je portais mon crucifix à sa bouche, il le baisait avec amour. — La pluie commençant à tomber, un ami vint étendre sur nous une toile de tente. C'est alors que votre bon Robert eut une forte crise douloureuse à la suite de laquelle je fis avec lui cette prière : « Sœur Thérèse que j'ai beaucoup aimée, demandez à Dieu de me soulager un peu... priez pour moi! » Je sentis alors le pauvre blessé faiblir rapidement, sa force partir, et j'entrevis sa fin prochaine. — « Voilà que vos souffrances vont finir, lui dis-je. Courage, dans quelques instants, vous serez au ciel... vous allez voir le Bon Dieu, la Sainte Vierge... vous serez en compagnie de Sœur Thérèse... de tous les saints... vous serez heureux... vous ne nous oublierez pas, n'est-ce pas? » Il ne me répondait plus mais baisait encore mon crucifix. La respiration devint lente et peu à peu cessa imperceptiblement.

Votre pauvre mari après deux heures et demie de souffrances, pendant lesquelles tout son sang avait filtré dans la terre pour laquelle il mourait, s'éteignit doucement et son âme partit pour le ciel.

De concert avec deux amis que j'avais fait rappeler pour ces derniers instants, nous récitâmes le « De profundis ». Le corps fut recouvert d'une toile de tente et enseveli le lendemain soir, dans le ravin où la mort l'avait frappé.

Telle est, Madame, cette mort affreuse mais consolante. Je n'ai jamais vu mourir aussi chrétiennement dans des circonstances aussi pénibles.

Que ces quelques détails vous soient, Madame, une consolation dans votre dure épreuve. Qu'ils le soient aussi pour la maman que Robert aimait tant; et qu'ils soient pour vos enfants un héritage précieux des vertus chrétiennes de leur père.

Recevez, Madame, l'expression de mon religieux dévouement.

Lucien Chevalier.

JACQUES DUPAS

J'ai vu Jacques Dupas entrer aux Roches tout petit, à onze ans, pour faire sa sixième. Ses parents connaissaient depuis longtemps M. et Mme Demolins. Ils avaient confiance en eux et les encourageaient dans leurs projets de rénovation de l'éducation française. Comme tous les industriels du Nord de la France, ils étaient en relations fréquentes avec l'Angleterre et ils savaient tout ce qu'on pouvait emprunter d'excellent aux méthodes éducatives d'Outre-Manche, sans pour cela renoncer à nos traditions françaises : élever les enfants à la campagne, entretenir

autant que possible l'esprit de famille, ne pas donner tout à la culture intellectuelle, mais développer aussi les forces physiques et surtout les forces morales, la volonté, l'initiative, la personnalité.

Jacques, ayant passé l'année 1902-1903 en Angleterre, à Winchfield, était tout disposé à profiter de ces avantages lorsqu'il arriva aux Roches en octobre 1903. D'emblée il s'adapta au milieu et, dès le premier jour, il se trouva aux Pins comme chez lui. Il continua ainsi pendant les six années qu'il y passa.

Le 9 juin 1904, il fit sa première communion, plein d'une foi simple et droite, franc avec Dieu comme avec les hommes, car la franchise était le trait dominant de son caractère.

En 1905, il passa six mois en Allemagne, à Godesberg, et il en revint plus fort, plus habitué à compter sur lui-même, mais ayant obtenu ces résultats plutôt par réaction, car là le milieu ne lui avait pas plu.

Quand il fut élève de première, à seize ans, c'était un grand garçon tout droit, au teint blanc, aux cheveux blonds, comme sont les hommes du Nord. Il faisait penser aux belles routes pavées de grès bleu de son pays de Flandre, qui brillent au soleil après la pluie, et qui vont sans faire un coude pendant des lieues. Il avait l'air un peu roide, un peu hautain même : à seize ans, cela ne déplaît pas. C'est l'attitude d'une âme fière, que l'ombre seule d'une dissimulation dégoûte, et qu'irrite aussi l'ombre seule d'un compliment.

Il était fort apprécié au foot-ball. Adresse, impétuosité, rapidité de coup d'œil, promptitude et vigueur dans l'action, exactitude à l'obéissance, son jeu d'avant-ligne-droite montrait toutes ces qualités. il était terrible dans sa fougue, quand il chargeait : son shoot de biais, à longue distance, était si violent et si juste, qu'il forçait la vigilance du meilleur goal-keeper.

Il mettait sa loyauté et son énergie au service de sa foi religieuse. Du moment qu'il avait adopté le christianisme, il ne marchandait pas avec lui. Volontiers il eût mis en pratique le conseil du Curé d'Ars, répondant à un chrétien qui lui de-

mandait comment il fallait aller à Dieu : « Mon ami, tout droit, comme un boulet de canon. » La discipline de l'Évangile, « suave par le dedans, austère par le dehors », lui convenait. Naturellement il suivait Celui qui a dit à Pilate : « Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. »

Il fut capitaine; il en était digne. Son respect pour la règle était inspiré par le plus noble esprit de devoir. Autant il était bon et serviable pour tout ce qui ne dépendait que de lui, autant il devenait intraitable, dès qu'il sentait sa responsabilité engagée par la réponse ou par l'exemple qu'il allait donner. Aussi quelques-uns se souviendront-ils peut-être de la brusquerie avec laquelle il remettait en place choses et gens, quand il le jugeait nécessaire. Cette énergie morale, qu'il tournait contre lui-même aussi sévèrement que contre quiconque, lui avait fait acquérir peu à peu une autorité indiscutée, non seulement sur les plus jeunes, mais aussi sur les camarades de son âge. Ce n'est pas contre lui qu'on eût essayé de faire du tapage. Quand il surveillait l'étude, M. Bell pouvait être tranquille, et la tenue de son dortoir était parfaite : non qu'il fût prodigue de conseils; ce n'était pas son genre, il parlait peu; mais sa personne déjà imposait.

C'était une immense joie pour moi, pour tous ses maîtres, de le voir se développer ainsi normalement, d'année en année, en poursuivant le bel idéal de l'École.

Sa première terminée, il nous quitta. Les pages suivantes qui racontent sa vie après son départ des Roches, ont été écrites par sa sœur. Je lui laisse la parole.

En quittant les Roches, Jacques entra à Bossuet, où il passa avec plus ou moins de succès ses deux bachots. Vous savez que son rêve avait toujours été d'entrer à l'École Navale. Malheureusement il devait bientôt renoncer à ce projet, car la limite d'âge était, je crois, à ce moment 19 ans, et Jacques, à 18 ans, n'avait encore que son premier bachot et était beaucoup trop faible en mathématiques. Force lui fut de diriger ses pas d'un autre côté et il pensa un moment à préparer Saint-Cyr : mais il voulait à tout prix entrer dans la cavalerie, puisque désormais la marine lui était interdite.

En juillet 1911, Jacques venait d'avoir 19 ans, lorsque l'on agita toutes ces questions si graves pour lui. Craignant de sortir dans l'infanterie, il renonça

à Saint-Cyr et s'engagea au 4e Cuirassiers à Cambrai, avec l'intention de préparer Saumur.

La première année fut pénible; il fut retardé par une série de clous et de furoncles aux jambes qui l'empêchèrent d'avoir ses premiers galons, comme il aurait pu l'espérer. Au bout de quelques mois, Jacques fut remis et commença à se développer; la vie au grand air lui convenait et il perdit à ce moment l'air misérable que lui avaient valu ses deux années passées à Paris.

Dès qu'il fut devenu Maréchal des Logis, son goût pour le métier militaire s'accentua, à la grande joie de mes parents, heureux de le voir enfin content. Il devait se présenter à Saumur pour la première fois au printemps 1915 quand..., mais n'anticipons pas. Au début du mois de juillet 1914, Jacques avait, pour la première fois depuis son entrée au régiment, un congé de quinze jours. Depuis très longtemps nous attendions ce moment pour mettre à exécution des projets de voyage qui faisaient notre bonheur. Nous partîmes donc Jacques, Pierre et moi, pour l'Angleterre, tous trois dans la joie. En dix jours, nous visitions Folkestone, Hasting, Eastbourne, Londres, où nous restions quelques jours et d'où Jacques alla à Winchfield, revoir le collège où il avait passé une année si heureuse en compagnie de son ami Leplat. Après avoir encore vu Canterbury, nous rentrions ensemble le 25 juillet, et nous retrouvions nos parents à Valenciennes, sans nous douter de l'effroyable cataclysme qui allait tous nous disperser et nous enlever deux ans plus tard un fils et un frère tant aimé.

Le 27, on rappelle Jacques télégraphiquement à Cambrai. Il part ravi.

La guerre, c'était son rêve, et il n'avait jamais osé espérer avoir le bonheur d'y assister.

Le 31, au lieu de s'arranger, la situation semble s'envenimer et on nous apprend que le 4e Cuirassiers quitte Cambrai pour une destination inconnue. A 7 heures du matin, nous partons en auto mon père, ma mère, mon jeune frère et moi. C'était la dernière fois que mes parents devaient le revoir.

Au quartier, il arrive, la mine réjouie mais calme, il semble profondément heureux. Après avoir causé pendant quelque temps, il est obligé de retourner à son service et nous nous quittons. On est un peu ému, mais chacun renfonce ses larmes et sourit pour encourager les autres.

Les événements qui suivirent, vous les connaissez aussi bien, mieux que moi. Comme vous le voyez d'après les cartes que j'ai précieusement conservées de Jacques cuirassier, vous verrez son impatience toujours grandissante de rester sans rien faire « pendant que les camarades se font casser la figure ». Il a peur que la guerre soit finie sans qu'il ait pu y prendre une part plus active. Sans en rien dire à personne, avec deux de ses meilleurs camarades G. Delesalle et P. Le Blan, il demande à passer dans l'Infanterie et c'est seulement trois mois plus tard (avril 1915), que leur demande est acceptée.

Le 31 mars et le 1er avril, il passe deux jours à Paris pour s'équiper en fantassin, et j'ai le bonheur de le revoir plein d'entrain, de gaieté et de confiance. Pourtant après m'avoir quittée il avoue avoir le « cafard »; mais ça ne dure pas.

Il devait avoir comme baptême du feu les journées terribles des Éparges,

où son camarade Delesalle perd un œil. Lui s'en tire sans mal et de là va en Champagne, où il devait rester jusqu'à cette horrible bataille de Verdun.

Au mois d'août 1915 une permission le ramenait ici pendant quelques jours. Il arrivait avec la Croix de guerre et se fâchait quand on lui demandait quand, pourquoi et comment il l'avait reçue.

Monsieur l'Abbé, n'est-ce pas Jacques tout pur? Ne reconnaît-on pas là sa modestie, son horreur du bruit, du protocole, de tout ce que les autres aiment tant en général? Il semblait à l'entendre qu'on la lui eût donnée par erreur et qu'il n'y avait pas droit.

Sans avoir vu le texte de sa citation à l'ordre du Régiment, après avoir usé de beaucoup d'adresse, j'ai fini par comprendre que *personne ne voulant, en plein jour, aller poser des fils de fer barbelés près des tranchées boches, Jacques y alla*, tout simplement. A ce moment Jacques était fatigué. Les grandes chaleurs qu'il avait eu à supporter dans les tranchées, creusées dans la craie de Champagne, l'avaient déprimé. Il avoue que le métier est dur, mais comme je lui demande s'il regrette la décision qu'il a prise, il s'indigne : « C'est dur évidemment, mais tout, plutôt que de rester à rien faire comme ces pauvres cavaliers ». Une deuxième permission au mois de décembre le ramène six jours à Paris.

Vous avez pu alors juger vous-même, Monsieur l'Abbé, du bon moral, de la gaieté et de l'entrain de Jacques. Comme vous, c'est la dernière fois que je devais le revoir.

Je ne puis penser à ces six jours passés avec mon pauvre Jacques sans avoir les larmes aux yeux. Jamais il ne m'avait témoigné autant d'affection et de bonté. Nous faisions quantité de projets de voyage pour après la guerre!!! — Nous en étions arrivés à oublier par moments que c'était la guerre et que bientôt il faudrait nous séparer.

Il semble que Dieu ait voulu donner à Jacques la joie de revoir avant de mourir la plupart de ses bons camarades. Il passa une journée avec M. Leplat qu'il aimait beaucoup ; il put vous voir deux fois, ce qui était toujours pour lui un bonheur ; il rencontra aussi deux anciens et bons camarades du 4e Cuirassiers et beaucoup d'amis et cousins.

Le 4 mars, de grand matin, Jacques et son ami le lieutenant Destouche se trouvaient dans un abri, ou plutôt un trou d'obus sur la route, ou à peu près, qui traverse le village de Douaumont, venant de la ferme Thiaumont et face au fort de Douaumont. Leurs hommes étaient à quelques 20 mètres en avant d'eux. Au petit jour, le bombardement devenant intenable, ils se décidèrent à aller rejoindre leurs hommes. Ils marchaient tous les deux côte à côte, les Boches des tranchées en face pouvaient les voir. Tout à coup, Jacques porte la main au côté droit en disant : « Oh! » et tombe par terre. Aussitôt Destouche le ramasse appelle deux hommes et le transporte dans ce trou qui leur servait d'abri. Ils font le pansement tant bien que mal et Jacques dit seulement : « Surtout ne me donnez pas à boire ». Le jour arrivant, les brancardiers ne purent pas venir et Jacques dut rester dans ce trou d'obus pendant douze heures, avec toute sa connaissance et voyant les obus pleuvoir tout autour de lui. Jamais il ne proféra une plainte, ni un mot d'impatience,

pas une fois il ne manifesta le désir d'être enlevé et emporté plus loin. Chose bizarre, à un moment de cette journée qui fut effroyablement meurtrière, Destouche se trouvait un peu en arrière de Jacques et il se demandait avec effroi si un obus ne viendrait pas l'anéantir; il remarqua à ce moment même que sept ou huit obus arrivaient tout autour de Jacques sans éclater. Quand, le soir, on put l'emporter il n'avait pas reçu un éclat, ni une motte de de terre.

Il fut porté à l'ambulance de Vadelaincourt, non loin de là. Le curé de Vadelaincourt m'a écrit que lui-même avait administré Jacques, qui paraissait peu souffrir et ne parlait pas ou presque pas. Il a seulement donné l'adresse d'une de nos tantes habitant Paris, ne voulant pas que je fusse prévenue brusquement. Il est mort le 7 mars.

J'ai eu des nouvelles de l'aumônier qui, grièvement blessé au bras droit, au côté et à l'omoplate, n'avait pu m'écrire plus tôt. Voisin de lit de Jacques à Vadelaincourt, il lui a demandé s'il souffrait et Jacques a dit : « Non. » Il a reçu les derniers sacrements avec toute sa connaissance et est mort après une très courte agonie. L'aumônier dit que Jacques était très courageux et qu'il donnait l'exemple à ses hommes en communiant souvent.

Je viens de voir un de nos amis, qui, au début de la guerre, était dans l'artillerie et qui a vu Jacques quelques jours après son arrivée dans l'infanterie, justement du côté de Verdun. Appelé aux Éparges, Jacques dit à cet ami avec beaucoup de calme que ce serait très meurtrier et qu'il ne reviendrait sûrement pas. Plus tard, quand il vint nous voir en permission, il dit à ma tante que l'infanterie était sacrifiée et qu'il ne reviendrait certainement pas.

Mes pauvres parents, ma mère à Valenciennes, mon père enfermé comme otage dans un camp, en Allemagne, connaissent maintenant l'épreuve que Dieu leur a envoyée, Jacques, de Là-Haut les aidera à la supporter.

Quand j'ai reçu la dépêche m'annonçant la mort de Jacques, il y avait un an, jour pour jour, qu'il était passé dans l'infanterie.

Monsieur l'Abbé, pourquoi faut-il que ce soient toujours les meilleurs qui s'en aillent? »

Ceux-là sont les blanches victimes qui s'offrent à Dieu en expiation pour les péchés de leurs frères, à l'exemple du Divin Maître. *Agnus redemit oves, Christus innocens Patri reconciliavit peccatores.*

Jacques était un vrai soldat, un jeune chef accompli. Eut-il le temps de lire ce beau *Voyage du Centurion*, qui parut l'année de sa mort? Moi, qui le lisais quelque temps après, je le retrouvais à chaque page. Vertus des gens de guerre, courage, esprit d'entreprise, honneur, force, droiture et pureté du cœur, candeur et noblesse, notre Jacques ne possédait-il pas

éminemment toutes ces vertus? Fidèle à Dieu, à son Pays, il l'est jusqu'au sacrifice de tout son être. « Il abandonne tout, richesse, famille et la vie même. » Il ne peut supporter, après quelques mois de guerre, lui, cavalier, de jouer au bridge ou au foot-ball bien à l'abri, pendant que les fantassins jouent à l'autre jeu, le vrai jeu où l'on meurt. Et le 3 mars 1915, il écrit à son père, sans commentaire : « Je t'annonce que je vais probablement passer sous-lieutenant d'infanterie avant la fin du mois; je l'ai demandé. »

Est-ce aux Roches qu'il avait appris à commander? A peine nommé officier, il montre qu'il a l'habitude de prendre sa responsabilité, qu'il sait qu'il doit avant tout l'exemple : on l'a vu au sujet de sa Croix de guerre. Froid en apparence, il n'était pas insensible. Témoin ces paroles à sa sœur après sa première permission : « Je n'irai plus en permission, ça fait trop de mal de se quitter. » Ses chefs l'avaient bien remarqué et le colonel du 4e cuirassiers a écrit : « J'avais été frappé par sa distinction naturelle, par la franchise de son regard et par ses belles notes militaires. »

Dans son livre, Ernest Psichari parle de « *la France vertueuse, pure, simple, la France casquée de raison, cuirassée de fidélité* ». En lisant ces mots, je voyais ce grand cuirassier, au regard d'aigle, qui me semblait personnifier la Patrie.

Comme l'écrivit son aumônier après sa mort, sa vie religieuse sur le front était restée ce qu'elle était auparavant : il communiait souvent. Je lis dans une lettre à sa sœur du 20 juin 1915 :

« Ce matin dimanche, l'aumônier est venu dire la messe « dans la tranchée : c'est très impressionnant. Malheureusement « on ne peut pas y assister plus de quinze, car l'abri est trop « petit. Il y avait plus d'un mois que je n'avais pu assister « à la messe. Cela fait rudement du bien. Est-ce que tu ne « pourrais pas me trouver un Évangile et une Imitation de « Jésus-Christ dans le plus petit format possible? » Quelques jours après il reçut ces livres et se mit à les relire. Quel commentaire que la vie de la tranchée, au chapitre « De

regia via sancta crucis » ou à la Passion de Notre-Seigneur!

Jacques a développé sa vie religieuse parallèlement à toutes ses facultés. Il l'avait reçue en héritage, mais aussi il l'a faite sienne. Il a comparé sa foi aux autres doctrines humaines et il l'a préférée. A présent, il la tient avec sa volonté d'homme. L'ardeur vive de son cœur d'enfant est devenue réfléchie et profonde et il l'aime avec sa raison. Elle va maintenant le soutenir.

Il est allé à la mort comme il avait vécu, tout simplement, sans hésitation et sans peur, sachant bien qu'elle le prendrait et certain qu'elle le mènerait à Dieu. Je le vois étendu dans son trou d'obus, pendant les douze interminables heures qu'il y resta, immobile, presque tout le temps seul, et probablement toujours conscient de lui-même. Il se disait patiemment que, d'un moment à l'autre, un autre obus allait l'achever. Il était en paix. Peu bavard sans doute avec Dieu comme avec les hommes, il ne faisait pas de longs discours, il se préparait, comme aux jours de communion, comme pour la Communion suprême. Il adorait, il remerciait, il disait : « Mon Dieu, je vous aime, je vous demande pardon. » Demander pardon! Avait-il jamais commis une faute grave? Il pensait à ses parents restés à Valenciennes, à son petit frère dont il surveillait de loin les progrès, à sa sœur qui possédait toute sa tendresse, — à la France.

Mais la mort ne vint pas encore. Le soir, il fut emporté par les brancardiers. Il vécut trois jours encore à l'ambulance, achevant de se préparer, de se purifier par la souffrance pour le grand passage. Et par les divins sacrements la religion lui vint encore en aide.

Et puis sa vie sur la terre s'arrêta. Depuis le jour de sa naissance, elle avait réalisé un progrès ininterrompu, toujours dans le même sens et toujours avançant, suivant une belle courbe ascendante et régulière, jusqu'à son épanouissement dans l'éternité. Pour aller à Dieu, notre Centurion n'eut pas à faire le dur voyage de l'autre. Il n'en fit qu'un, celui de la terre au ciel.

Abbé GAMBLE.

JEAN ROUSSEAU

Celui-là, je lui dois un hommage.

Rousseau a été tué. Qui, Rousseau? Le poète?... — Ce sera la première pensée de la plupart d'entre nous. Et ce ne sera pas un sourire amical, que nous aurons alors au coin des lèvres, mais une larme, bien plutôt, au coin des yeux. Car il était poète, poète et plus poète que bien d'autres qui ont l'estampille officielle, et toutes les récompenses de la poésie. Il était poète, ce garçon, parce que sa plume suivait le courant de son rêve, intarissablement, comme une belle rivière abondante qui charrierait des branches mortes et des scories. Quoi? ses vers étaient faux... quelquefois. Rien de plus, et croyez-moi il les aurait faits justes en vieillissant. Des vers faux, des vers justes, est-ce là, la poésie? Un bon nombre étaient justes et il y en avait de beaux, il y en avait de très beaux. Avait-il du goût? je ne sais pas. Et je dirai plus; que m'importe? Il avait de la noblesse d'âme et il avait du sentiment. Ce serait une pieuse pensée de réunir les meilleures de ses poésies. Si la famille a cette intention je me propose humblement, et ce choix suprême sera fait, avec discernement, si c'est possible, mais certainement avec piété et avec respect.

C'était le meilleur garçon que l'on pût imaginer. Un camarade lui donnait une bourrade en passant. Comme un bon grand chien qui comprend, affectueux et joueur, il se défendait sans faire mal. Sa seule vengeance était de vous lire son poème, le dernier ou l'avant-dernier, un poème tout frais de ce matin. Puis on redemandait un morceau favori. Il ne se faisait pas prier. Ne remarquait-il pas les taquins? Il ne s'en souciait pas. Il les traitait comme mouches, et dans son enthousiasme il y avait beaucoup d'indulgence.

Brave garçon, brave Rousseau, vous voilà consacré poète par la mort. Je ne dis pas grand poète, mais je dis vrai poète, ce qui est aussi grand. Voilà que vous êtes allé rejoindre Péguy qui n'avait pas de goût lui sans doute, mais qui avait du génie.

Seulement Péguy était un chrétien venu de loin, moins régulier que vous. S'il est au Purgatoire et que vous soyez au Ciel, tirez-le par la main, attirez-le En-Haut. Un bon soldat doit bien cela à son officier.

René D. G.

*
* *

Mon ami M. Des Granges me permettra d'ajouter quelques mots aux lignes si délicates, qu'il vient de consacrer à Jean Rousseau. Il a parlé en poète, j'allais dire en frère aîné. Je tâcherai de rappeler simplement ce que fut ici la vie de Jean Rousseau, ce qu'elle fut au régiment, dans les tranchées et sur le champ de bataille.

Comme Emmanuel Belin, Jean Rousseau nous vint assez tard, après avoir fait ailleurs presque toutes ses études. Mais il eut tôt fait, lui aussi, de gagner la sympathie et l'amitié de tous. Ce n'était peut-être pas un garçon brillant, mais c'était un esprit solide, une âme droite, pure et généreuse. Dès le premier jour, malgré son âge, malgré les difficultés d'une vie nouvelle pour lui, il se montra un parfait Rocheux : laborieux, discipliné, courageux, ardent au jeu, inlassablement complaisant et serviable.

Et puis, il était enthousiaste. Son enthousiasme n'allait pas sans naïveté. Il avait des illusions qui lui attiraient quelques taquineries; mais il semblait ne pas s'en apercevoir, et fidèle à son rêve, il ne reprochait pas aux autres d'en sourire.

Il ne manquait pas d'ailleurs de sens pratique. Il ne cherchait pas, surtout dans la beauté de ses rêves, un prétexte à négliger les petits devoirs de la vie quotidienne. Il était consciencieux et la régularité de son effort physique, intellectuel et moral assurait, en tout, la régularité et la solidité de ses progrès.

Quand il nous quitta, pour s'engager, quelques mois avant la guerre, sa formation n'était peut-être pas complètement achevée. Énergique pour lui-même, il ne savait pas toujours être énergique, et, à plus forte raison, sévère envers les autres. Bon,

trop bon, il manquait encore un peu d'autorité. Les événements la lui conférèrent bientôt, et il sut se faire obéir quand vint pour lui l'heure des responsabilités.

C'est que, dès les premiers jours, il sut donner l'exemple et payer de sa personne. On s'en rendra compte, en lisant les notes que veut bien nous communiquer sa famille et que je me contente de transcrire :

En mars 1914, Jean Rousseau quittait l'École des Roches, où il avait connu le bonheur parfait. Il se séparait avec un douloureux serrement de cœur de ses professeurs et de ses camarades. Il ne pouvait retenir ses larmes en s'éloignant de la maison des Pins où pendant de longs mois, M. Gaillard et sa famille lui avaient prodigué leur affection.

Le 7 avril, il contractait un engagement de trois ans au e régiment d'infanterie à Angers.

Le 2 août, la guerre était déclarée, et le 5 août, affecté au 135e régiment de marche, il prenait le train pour la frontière.

Le 23 août, il recevait le baptême du feu à Bièvre. Dès le lendemain il écrivait à ses parents pour les rassurer : « Je suis vivant et sans blessure. « Nous avions passé à Bièvre la nuit du 22 au 23. L'ennemi n'était pas si- « gnalé. Nous étions confiants. Nous occupions des tranchées près du village. « Vers 10 heures, la cloche appelle les fidèles à l'église. A ce moment, les « premiers obus tombent sur nos tranchées. Nous cherchons refuge dans les « maisons et dans l'église. Le bombardement est concentré sur le village. « Les obus éclatent, les maisons s'écroulent, les incendies s'allument. L'en- « nemi est toujours invisible, mais il se rapproche et tente de nous entourer. « Il faut reculer. La retraite ne peut s'effectuer qu'en traversant un vaste « champ couvert d'avoine où les obus pleuvent. Un camarade me tend sa « gourde pleine de rhum. Je gagne un petit bois... J'étais sauvé. Mais ma « capote était trouée de balles. »

La retraite de l'armée commençait, pour ne se terminer qu'après la victoire de la Marne. Au cours de cette retraite, Jean Rousseau est engagé à Faulx le 29 août, et le 7 septembre à la Fère-Champenoise.

Le 9 septembre, il prend part à la bataille de la Marne. Il est dans la région des marais de St-Gond. Son régiment est opposé à la garde prussienne, l'ordre est de vaincre ou de mourir. Défense de reculer. « Nous avons, dit-il, « laissé l'ennemi s'approcher jusqu'à 300 mètres. Nous l'avons alors reçu par « une terrible concentration de feux d'infanterie et d'artillerie. Les magni- « fiques bataillons de la garde se sont écroulés dans une impressionnante « vision. »

Il ajoute : « Au cours de la retraite commencée le 23 août, nous avons ter- « riblement souffert. Nous devions faire chaque jour 50 kil. Nos pieds étaient « en sang. Nous dormions en marchant. Nous avions faim et le ravitaillement « ne fonctionnait plus. Nous allions chercher notre nourriture dans les

« champs, ou dans les maisons abandonnées. Des files interminables de « voitures de toutes formes suivaient nos colonnes, fuyant l'invasion, et ces « voitures portaient des vieillards, des enfants, des femmes en pleurs. »

Après la victoire de la Marne, l'armée française, à son tour, poursuit l'ennemi, tente de le chasser de France.

« Mon régiment, continue Jean, se dirige vers Reims en passant par Sezanne. « Sezanne n'existe plus, aucune maison n'est restée debout, les routes sont « couvertes d'objets divers abandonnés par les Allemands en retraite — et « tout particulièrement de bouteilles vides. Des monceaux d'Allemands et « Français sont entassés près des routes, et répandent une odeur infecte. « Nous nous arrêtons à Prosnes, à bout de forces. »

Nous sommes au 15 septembre 1914. La guerre de mouvement cesse. La guerre des tranchées commence. Le e s'installe à Prosnes. Le 26 septembre, le e reçoit l'ordre d'attaquer, pour rejeter l'ennemi de ses tranchées en face de Prosnes. Un combat de nuit s'engage. On se bat à la baïonnette, à la lueur des incendies, des fusées et des coups de feu. J. Rousseau est blessé. Une balle lui entaille profondément trois doigts de la main droite, dont l'index. Il est évacué sur Montpellier. Il arrive à cet hôpital complètement épuisé. Pendant huit jours, il dort. Enfin il renaît et il écrit : « Qu'il « est bon de pouvoir dormir, de se reposer dans les draps blancs d'un lit, de « n'entendre plus le canon, de vivre dans le calme ! »

Le 7 janvier 1915, guéri, il repart pour le front. Il rejoint son régiment à Ypres.

Le 26 avril 1915, il est engagé dans une bataille sur l'Yser. Il s'agit de franchir la rivière et de s'accrocher sur l'autre rive. « Dans notre tranchée « de départ, écrit-il, nous attendons le coup de sifflet pour bondir. Les se- « condes sont longues, les nerfs tendus, les dents serrées, les regards fixes. « L'ordre est donné. Je veux sauter, mais un camarade plus prompt que moi « s'est placé devant moi. Frappé d'une balle à la tête, ce camarade s'écroule « sur moi au fond de la tranchée. Je me dégage rapidement pour suivre ma « section, mais mon adjudant m'arrête disant : Restez, Rousseau, il y a assez « de morts. »

Le 26 septembre, dans l'Artois, J. Rousseau est à nouveau engagé dans une terrible bataille, où son régiment est lourdement éprouvé.

Le 15 janvier 1916, étant sergent et décoré de la croix de guerre, il entre à St-Cyr avec la grade d'aspirant. Il rejoint le e qui tient les tranchées en Champagne, dans la région de Suippe. Ce secteur étant tranquille, il réclame son envoi, pendant 21 jours, au camp d'instruction du 9e corps, pour compléter son instruction militaire. Sa préparation aux fonctions d'officier est alors terminée. Il a promesse d'une nomination de sous-lieutenant à la première vacance. Il reprend son service au e.

Le 12 octobre 1916, il est sur la Somme. Son bataillon reçoit l'ordre d'attaquer les lignes de Sailly-Saillisel. A la tête de sa section il bondit hors de la tranchée. Il encourage de son exemple et de ses paroles ses soldats. C'est alors qu'il tombe frappé au cœur d'une balle de mitrailleuse.

J. Rousseau est mort à 22 ans, dans le plein épanouissement de sa jeunesse.

Il a dans un élan sublime sacrifié sa vie pour la France, en laissant ses parents inçonsolables. Son École des Roches, qu'il aimait tant, peut être fière de lui : qu'elle lui garde un pieux souvenir.

*
* *

Nous garderons précieusement, en effet, la mémoire de Jean Rousseau. Ce tendre était tendrement aimé. La douleur de ses camarades l'a prouvé, et que les qualités du cœur sont les plus belles. Aussi, si, sur le monument qui perpétuera parmi nous le souvenir de nos morts, il fallait, après chaque nom graver une maxime commémorative et bienfaisante, sous le nom de Jean Rousseau, nous écririons, avec la deuxième Béatitude « *Beati mites...* », ces mots de Bossuet : « Quand Dieu créa le cœur de l'homme, il y mit d'abord la bonté. »

Henry GAILLARD.

LOUIS TRIPET

M. l'Abbé n'ayant pas eu le temps de rédiger la notice que médite son cœur, nous publions tels quels les documents qui nous sont parvenus sur Louis Tripet et qui aideront à reconstituer sa physionomie. Nous les devons à l'obligeance de sa courageuse jeune femme, à qui nous présentons l'hommage de notre respectueuse et profonde sympathie.

Extraits d'un journal de bord du 11 août au 3 septembre 1914, sur le paquebot la *Plata*, qui ramenait Louis de Rio de Janeiro.

« Vous dire le nombre de nouvelles insensées que les feuilles Brésiliennes ont lancées depuis dix jours est impossible. Mais si loin, notre angoisse pour le pays a été et est encore au-dessus de toute expression. Les radio-télégrammes que nous recevons confirment, paraît-il, que Liège résiste toujours aux Allemands et que nous avons pris Mulhouse.

Nous ignorons si on nous débarque à Dakar, en Algérie ou à Marseille, j'ignore si ce mot vous joindra jamais et où il faudra vous écrire durant la

guerre. Tout le monde à bord est plein de sang-froid quoique nous soyons sous l'attente d'une attaque de navires de guerre allemands.

..... Ce 13 août.

Dans la nuit du 10 au 11, alerte, un projecteur nous cherche au large. Nous fuyons, tous feux éteints. C'était bien un croiseur allemand, ils sont cinq par ici, et, pas un français. Le *Glasgow*, l'anglais qui était à Rio à notre arrivée, est sorti le 7, pour convoyer les siens.

Le 11 au matin, arrivée à Pernambouc. Le port plein d'Allemands. Jetons l'ancre dans l'avant-port à côté de l'un d'eux avec lequel nos troisièmes classes échangent des injures, des Marseillaises et des Vach am Rhein.

Inertie, énervement, abrutissement. Un plat, puis deux disparaissent des menus. On rationne. Aujourd'hui arrive très calme, l'*Araguya*, de la Royal-Mail. Il arrête six heures pour le trafic ordinaire et repart il y a un instant. Un petit anglais, qui était près de nous, part aussi. La rage et la colère nous montent, comment la route est-elle libre pour eux et pas pour nous. Ne sont-ils pas ennemis, les Allemands et eux?

Nuit du 14 au 15 août. — Soir, 10 h. 30. Ordre reçu de terre (consul de France de Rio) pour partir.

11 heures. — Sommes partis. Pluie, temps bien bouché, très grosse mer, tangage colossal, nuit excellente pour notre affaire. Filons au sud pour donner le change à ceux qui nous regardent, de Pernambouc.

11 h. 30. — Le télégraphiste surprend une conversation allemande. Par intensité de l'étincelle et sa nature (allemands ont machines différentes des autres) il reconnaît approximativement 50 milles. Informe commandant.

Tous feux éteints continue.

Minuit 5. — De terre, ordre de revenir aussitôt au port de Pernambouc.

Minuit 10. — Même ordre réitéré. Nous virons aussitôt et revenons.

1 h. 30. — Jetons l'ancre à la place où nous étions trois heures auparavant. Sommes maintenant assurés de la présence dans nos parages immédiats de quatre croiseurs ennemis, cinquième étant tout près.

Parmi eux, reconnus le *Bremen*, le *Strasburg*.

15 août. — Messe chantée sur le pont. Beaucoup de monde, chants atroces, un brave prêtre exilé au Brésil depuis seize ans, péniblement fait un sermon ému en un français émaillé de brésilanismes.

La journée passe comme d'habitude à voir sortir quelques anglais qui fuient le long de la côte, et rentrer quelques brésiliens qui ont l'air de jouets à crémaillère.

Puis le soir, comme tous les jours, après le dîner, c'est le silence dans un coin du pont, et chacun pense à ce qu'il veut.

. . . . . .

16 août. — Du sud, arrive l'*Arajon* (Royal Mail) qui va en Angleterre. Il porte des Français, des Anglais et se couvre à son arrivée de drapeaux anglais, français et belges. Il s'ancre en rade tout près de nous sur notre ligne. Marseillaise, God save the King, cris de joie, frétillements divers de bord à bord. Il porte à l'arrière deux petits canons. Nous comptons tous filer avec

lui, il ne va guère vite et est convoyé par le *Glasgow* (le croiseur anglais qui était à Rio au début de toutes ces histoires).

Pas dû tout. Il part seul, il a l'ordre et nous, nous avons l'ordre de rester.

Sans y avoir passé, on ne peut se rendre compte de la rage qui nous étouffe.

17 août. — Sixième jour d'abrutissement absolu. Quand viendra-t-on nous débloquer? Le plus gradé des officiers du bord (non pas du bateau, mais de l'armée) prend l'initiative de chercher à faire quelque chose. Aujourd'hui à 1 heure, appel général pour commencer, officiers d'une part, sous-officiers de l'autre, les hommes ailleurs. Tous ces gens qui se considèrent encore comme passagers, et pas assez comme soldats vont grogner demain quand il va falloir leur commander quelque chose, d'autant plus que pas un officier n'a sa tenue ici.

Impossible de peindre, d'abord parce qu'il n'y a pas un endroit pour s'asseoir et que nous sommes surabondés, ensuite parce que l'esprit n'y est guère et que c'est l'horizon de la baie que l'on épie à tous moments, cherchant la silhouette d'un croiseur ami (car s'il en vient il est bien certain qu'il restera muet au télégraphe pour ne pas déceler sa présence aux Allemands, et tâcher de leur tomber sur le dos).

Toujours pas de nouvelles de France, rien de neuf depuis dix jours et rien de ce que l'on a dit jusqu'ici, absolument confirmé. Mais tout de même quelle chic chose que la T. S. F.

20 août. — Le 18, toute la journée pluie et ennui. Commencement des conférences militaires. Le soir, vers 8 heures, télégraphions à Rio que les passagers commencent à s'énerver, qu'une solution s'impose. Réponse à 9 heures absolument ahurissante : « Faites ce que vous voudrez! » Conseil de guerre : charbon et vivres baissent. On a juste assez jusqu'à Dakar. Décision : départ. Ordre donné à 10 heures.

Au même instant la sirène du *Blücher* (le plus grand paquebot allemand au port, sur lequel j'ai fait autrefois Hambourg-Cherbourg) beugle, pendant un quart d'heure et une quinzaine de fois, le signal de secours. Nous savons que c'est une révolte de ses 1.000 passagers de toutes nationalités auxquels on ne donne pas assez à manger.

L'ancre est levée à 10 h. 45 et aussitôt l'on démarre. On éteint tous les feux, manœuvre qui commence à nous être familière et en route pour la chance. Or tout le monde sait ici qu'il n'y a aucune sécurité; les femmes (une trentaine, les enfants) et personne ne pense à blâmer cette décision. Cependant je crois que rarement tant d'yeux scrutèrent avec tant d'anxiété la nuit.

Nous filons droit sur l'Est pour éviter les routes battues et gagner le large désert le plus vite possible. Dieu jusqu'ici a favorisé l'audace des deux hommes qui ont pris sur eux la responsabilité si désinvoltement, si lâchement rejetée par le consul de Rio. Nous voici le jeudi 20 avec quarante heures de marche, maintenant appuyant un peu sur le Nord-Est pour atteindre Dakar probablement le 25.

Aperçu ce matin un beau voilier, mais qui ne dira pas où nous sommes, n'ayant pas la T. S. F.

Lundi 24. — Ce matin grand émoi. Une fumée à l'horizon, le navire vient

droit sur nous. Tout le monde reconnaît un bateau de guerre. Enfin les verres grossissants tombent, c'est un honnête paquebot belge qui va au Cap. Conclusions : s'il est là, c'est qu'il n'y a plus aucun danger, car il vient de Dakar dont nous ne sommes plus qu'à 100 milles, soit six heures de marche.

Toutes ces nuits, nous avons marché à feux éteints. Pas une nouvelle, la seule dérivation à l'ennui est la conférence militaire journalière.

Arrivons à Dakar à 3 h. 30.

Une heure avant, grande représentation, la *Revue du Plata*, auteurs, acteurs, des passagers et passagères. C'était très amusant et réussi. L'affreux bateau et ses tristes avatars furent blagués sans merci.

A peine arrivés, le pilote nous apprend que Dakar a eu joliment peur pour nous cette nuit.

Un croiseur allemand (il y en a partout), le *Magdeburg*, nous a cherchés toute la nuit et nous a ratés. Par T. S. F. les officiers du bord l'avaient appris, aussi sans nous le dire étaient-ils persuadés que nous étions fichus, ce matin, à l'apparition de la fumée du belge. Ce pauvre belge qui ne partait d'ailleurs pas de Dakar, n'ignorait pas non plus la présence du *Magdeburg* et a eu aussi peur que nous sans doute.

Ici, il y a la peste et l'on ne va pas à terre, aussi la nervosité à bord prend des proportions inquiétantes. Le gouverneur ne veut absolument pas nous laisser repartir sans croiseur et il n'y en a pas. Il parle d'ailleurs de nous garder tous ici pour le service de la colonie!

2.500 soldats nègres sont partis il y a trois jours pour le Maroc.

Le port est tout petit mais semble assez propre. Présents trois cargos français dont un presque paquebot (mixte). Présente aussi toute la force navale française de l'Atlantique (colonies). Sur cette force navale, une histoire navrante, drôle et toute récente.

Cette force navale compte un bâtiment, *La Surprise*. C'en est une en effet de la voir. C'est une barque pontée, ma foi, marchant d'ailleurs à la vapeur, mais surtout grâce à ses trois mâts (gréement de goélette), quatre canons déballés au hasard, le plus fort est de $0^{m},12$ environ (date peut-être de 1870). Ça, c'est navrant.

Mais voilà que *la Surprise* sort bravement de Dakar pour « faire campagne ». Une belle nuit, voilà qu'elle aperçoit le *Dresden* venir droit sur elle. Autant envoyer un chacal dévorer un lion. Le commandant ne perdit pas la tête. Vite toutes voiles dehors, le *Dresden* arrive, dans l'obscurité notre honnête petite goélette à l'âme pure passe confiante à 600 mètres derrière le molosse. Celui-ci ne daigna pas examiner de plus près le petit voilier et, toute émue, notre force navale revint vite se cacher derrière les canons de Dakar.

Mardi 25. — Journée mortelle, chaleur de même; de l'avis de tous c'est toujours à Dakar qu'il fait le plus chaud. Insolations, maux de tête. Les nouvelles sont rares et sentent la blague ou l'incertitude.

Mercredi 26. — Bruits de départ. En effet, on commence à charbonner. Des tas de nègres grouillent comme des fourmis. D'autres, de leurs pirogues, plongent après des pièces d'argent. Comme à Pernambouc, je veux faire au moins une pochade et poche l'île de Gorée à l'entrée du port. On fait de l'eau et un

peu de viande. A 7 heures nous démarrons, naturellement sans croiseur pour nous convoyer.

Jeudi 27. — On file sur le nord, l'air se rafraîchit. Cependant altercation entre un catholique royaliste et un juif. Gifles. Le jour où nous verrons Marseille sera béni, nous nous mangerions tous dans dix jours.

Vendredi 28. — Rien. Conférences militaires continuent.

29 et 30. — Marolané, pas un croiseur allemand pour nous donner le frisson. Messe sur le pont, sermon plein de bonne volonté, cantiques atroces.

Lundi 31. — Voici le Maroc, la côte est rocheuse et ingrate. Puis c'est Tanger, avec le palais donné par notre gouvernement à Ab-dul-Azziz (frère d'Abdul-Hamid) à condition qu'il n'en sorte jamais. Dans le port, deux croiseurs français.

Autour de nous des bandes de marsouins nagent, plongent, sautent et folâtrent.

Puis nous inclinons à l'est, suivant la côte, et à notre gauche apparaît l'Espagne. Bientôt, droit devant se détache le fameux rocher. Deux torpilleurs anglais, roulant bord sur bord, dans une mer qui pour nous est d'huile, viennent nous reconnaître et naviguent quelque temps près de nous. Nos bons gueulards entonnent le God save the King; les Anglais, flegmatiques, ne répondent pas, mais se découvrent.

Puis voilà la baie de Gibraltar.

Nous sommes sous la forteresse, couverte de batteries, creusée de souterrains. A notre gauche Algésiras, tout près. En face la ville de Gibraltar mi sur le roc, mi en Espagne. Au bassin, un cuirassé anglais, quelques français.

Un, auprès duquel nous jetons l'ancre, l'*Aquitaine* vient de Buenos-Ayres un peu avant nous. De nouveau, hymnes, Marseillaises réciproques.

Le manque de vivres seul est la cause de notre arrêt. Le commissaire du bord file à terre. Des barques viennent vendre au détail des fruits, des raisins exquis, du tabac, etc...

Le pilote du port nous apprend que l'*Arlanza* (Royal Mail) qui était parti de Rio deux jours avant nous, a été capturé au large des Canaries par le *Kaiser-Wilhem der Gross*, paquebot allemand de la ligne N.-Y.-Hambourg, le plus rapide parmi ses concitoyens, et armé de dix canons. Deux jours après, le même allemand fut surpris, charbonnant en pleine mer, et coulé net avec son charbonnier, par un croiseur anglais.

Or ce pauvre *Arlanza* avait pris à Bahia les réservistes français et l'on craint que l'allemand ne les ait fait passer à son bord, ils seraient donc coulés aussi. En tout cas, c'est grâce à l'escale de l'*Arlanza* à Bahia que *le Plata* est en vie puisqu'un allemand voulait nous y couler, quand nous allâmes directement à Pernambouc.

30. — 6 h. Nous avons notre nourriture, on lève l'ancre, c'est déjà la nuit le Rocher se détache de façon fantastique, cinq projecteurs se braquent à la fois sur nous et nous suivent un instant; de terre, des torpilleurs viennent nous flairer, nous sommes en Méditerranée.

Mardi 1er. — Un coup de sirène prolongé nous fait sauter sur le pont, il est 5 heures, à cinquante mètres de nous un vapeur vogue de conserve. Sur les

ponts, dans les cordages, aux hublots, des dents magnifiques, de gros yeux rieurs dans de bonnes faces noires, une forêt de chechias; ce sont des Sénégalais, citoyens français qui viennent défendre leur pays. Coups de sirène, salut de pavillons, cris, agitation, finalement nous les semons.

A notre gauche, à moins d'un mille, la côte espagnole. Des rocs de marbre blanc à pic sur les flots, derrière une muraille élevée, désolée et brune.

Une nouvelle nous est venue cette nuit, un câblogramme capté, allant de Tanger à Casablanca « offensive française générale, Allemands écrasés ».

Hier, c'étaient Lille, Cambrai, Saint-Quentin pris par l'ennemi. Personne ne saura jamais combien nos angoisses, nos espoirs sur ce bateau auront été poussés au paroxysme, avec ce manque de nouvelles et avec les bribes d'histoires fabuleuses, ramassées de-ci, de-là.

Jeudi 3. — Nous voici arrivés et j'eus une surprise en trouvant au vaguemestre une lettre que je n'attendais pas en pareil lieu. Le temps de débarquer, de déjeuner et d'aller à la gare, train pour Paris (déjà les convois de blessés). Parti à 4 h. 15, arrivons à Paris à 9 h. 15, du matin ce qui est admirable.

Je cours embrasser mère et père, et file à la Place savoir où est mon régiment. Personne ne le sait, mais je dois le retrouver vers Nantes.

Fragments de lettres à sa femme et récit de Mme L. Tripet.

Mais voulant se battre de suite, Louis retourna à la Place demander à être affecté à un régiment dans l'action, il obtint de partir dès le lendemain 5, à 1 heure, pour rejoindre le 262e qui allait, dès le lendemain dimanche, prendre part à la bataille de la Marne. Blessé dix jours après au bras droit à Sacy, il fut soigné à Paris; à peine guéri, il repart le 21 novembre à Lorient, où on le garde tout l'hiver pour instruire la classe 15.

En avril, il obtient de repartir au front et m'écrit :

« Je file enfin et ce n'est pas sans peine, je suis heureux et souhaite aux miens, malgré leurs inquiétudes, de l'être aussi. »

D'une autre lettre écrite du dépôt de Lorient en 1915, j'extrais ces lignes écrites après la description d'une promenade près de la mer.

« Comme toutes ces choses parlent et vous dictent le devoir, comment se peut-il que d'aucuns ne l'entendent pas et quelle belle consolation à la mort que d'apercevoir un peu de ces raisons profondes qui nous appellent à naître, à vivre et à mourir pour quelque chose. »

Puis enfin voilà dans une des dernières lettres de 1916, une

de juillet que je vous ai lue, et qu'il m'écrivit alors qu'il savait mes espérances.

« Eh bien, Hélène, maintenant j'ai fait ma part. Certes, ce n'est jamais fini, mais si je disparais, ma mort ne sera pas vaine. Je considère comme une grâce de Dieu, parmi tant de difficultés cette succession rapide de vœux exaucés. Notre bonheur est fait, petite femme, et ne saurait être plus grand. L'on demande toujours plus évidemment, et maintenant je voudrais pouvoir connaître le petit, vivre assez. Mais je n'avais osé demandé que ce qui *est* actuellement. »

Le cuisinier Garnier qui l'a pansé sur le champ de bataille et que nous avons vu il y a quelques jours, nous dit que pendant que lui, Garnier, pansait Louis dans un trou d'obus où il l'avait transporté, quoique Louis perdît beaucoup de sang et souffrît beaucoup, il demanda si ses hommes continuaient à avancer et se souleva même sur le coude pour s'en rendre compte.

— C'est au brancardier qui vint ensuite le panser qu'il dit : « Pour moi, c'est fini. Et pourtant j'ai une jeune femme, un enfant... que vont-ils devenir? C'est triste de mourir si jeune... Enfin, c'est pour la France... Emportez celui-ci », et il désignait un blessé.

— Le docteur Mendic qui m'a donné tous ces détails met à la fin de sa lettre :

« Et maintenant le lieutenant Tripet dort là, à la lisière de Demicourt qu'il aurait tant voulu prendre... Mais comme sa mort est digne de cet homme d'honneur pour qui le devoir était tout. Il devait tomber ainsi, car dans le rôle qu'il assumait : à l'assaut d'une ligne de tranchées très défendues, on ne peut échapper si l'on fait son devoir et plus que son devoir. Et c'est ainsi que Tripet l'entendait. »

Lettres de Louis Tripet
à M. Planquette après la mort de son fils Marcel.

Cher Monsieur,

Je n'ai pas eu encore le courage de vous écrire. Mes parents m'avaient caché la nouvelle, et c'est parce que, au cours de ma récente permission, je

ne pouvais leur céler mon inquiétude de voir depuis quelque temps mes lettres sans réponse, qu'ils m'ont dit.

Après Eysséric, Musnier, c'est Marcel, mes trois vrais amis. Mais un ami ne peut étaler sa douleur devant les parents. Cependant, vous qui savez combien nous étions liés, combien tous deux nous mettions haut notre idéal d'amis, combien ce mot pour nous contenait de choses, laissez-moi, dites, une petite place auprès de la douleur des parents.

Les consolations que je puis vous offrir, elles sont réelles et magnifiques, mais vous les connaissez. Il a eu une belle mort et il n'a pas souffert.

Je demande surtout à Dieu, ainsi que j'ai dû l'écrire également à Mme Eysséric et à Mme Musnier (et à tant d'autres mamans) je demande surtout que nos cadets, que les plus jeunes comprennent, qu'ils comprennent et profitent; et tous nous nous en irons ainsi heureux.

Mais vous savez ces choses, et il y a un douloureux ridicule à vous les dire. Ainsi à côté de mon devoir de vengeance, de mon devoir de haine, je me laisse, tout seul, aller à pleurer sachant que ce n'est pas faiblesse.

Cependant que nos amis meurent, nous rions et sommes le plus souvent gais, car leur sort peut devenir le nôtre et nous avons le devoir de rester libres d'esprit. Nous sommes bien assez sûrs de nous, nous savons la place qu'ils se conserveront dans nos cœurs et les devoirs que nous leur rendons.

Qu'ils vivent là-haut confiants en nous comme nos âmes le seraient en eux. Nos joies ne seront jamais blasphèmes, car elles seront plus graves.

Je crois que vous devez sentir ce que je veux dire et qu'il me serait douloureux, parce que votre fils est mort, de me laisser m'éloigner de votre souvenir.

Aussi, même dans cette lettre, je ne crains pas de vous dire que je suis fiancé et que si Dieu le veut, après la guerre c'est avec ma femme que je ferai mes pèlerinages. Je voudrais pouvoir un jour, là-bas où il dort, prier auprès de vous et de Mme Planquette, devant une de ces petites croix de bois qui m'entourent ici aussi, et remercier Dieu pour la France.

Le 18 février 1916.

Cher Monsieur,

Il semble qu'en ce moment un nouveau répit soit donné et Marcel est encore, je crois, le dernier deuil des Roches. Le dernier des miens maintenant encore. Mais pourquoi essayer d'éviter la douleur, je crois que vous désirez entendre parler de lui et moi j'ai l'esprit plein de lui.

Mon père m'a dit combien il avait été violemment ému par votre visite, il y a trois mois, et il m'a dit tout ce qu'il savait.

Mais moi, je manque de détails, je voudrais savoir plus. Je le vois à la tête de ses hommes, ayant passé déjà les quelques tranchées prises. Quel calme et quelle joie en lui à ce moment si haletant! Il a dû déjà vous dire combien, aux instants les plus violents, on est maître de soi à sentir les hommes derrière soi, qui épient vos moindres gestes et votre visage.

A ces instants il n'est pas vrai que l'on ne sache pas où l'on va.

La durée de la guerre, le bombardement prolongé qui précède votre action, l'objectif relativement rapproché qui vous est assigné, tout concorde à vous laisser voir ce que vous cherchez, ce qui vous attend. Sous le vrai feu, le feu de l'infanterie, à chaque balle qui passe on s'étonne d'être encore debout, et le sacrifice est fait avec une vraie bonne humeur dont un débutant ne se doute pas.

C'est à vous, c'est à sa mère que Marcel pensait très doucement en commandant et en agissant.

Cette dualité existe, très nette, et la balle ne l'aura pas étonné.

A ce moment, s'il a pu encore penser une seconde, nul émoi, nul changement. Maman, Papa d'une part — c'est pour eux, pour les petits de ma sœur, c'est bien. — Les hommes continuent à avancer, j'ai tout fait pour eux, d'autre part — c'est bien.

Je le vois ainsi, mon cher Marcel, parce que c'est ainsi que sont tous ceux qui meurent et qui ont du cœur.

Je l'embrasse sa chère photo, devant moi, où il est calme et simple.

Lettre de Jean Bessand sur Louis Tripet.

Aucune perte, je le dis en toute sincérité, ne pouvait m'affecter davantage que celle de ce camarade incomparable qu'était notre pauvre Tripet... Quand je vous disais que ce sont les plus généreux qui tombent, hélas! Et notre ami avait le plus noble cœur que l'on pût imaginer. Il n'y avait pas de dévouement dont il ne fût capable, et je suis sûr que tous ceux qui le connaissaient comme moi, vivaient dans la crainte de voir l'esprit de sacrifice dont il était animé amener un dénouement fatal. Après deux terribles blessures — dont chacune eût servi de prétexte à plus d'un pour prendre un peu de repos — le voici de retour au front, convalescent, et, ce qui augmente notre angoisse, jeune marié... et voilà que déjà nous apprenons qu'il est tombé dans une action héroïque! — Héroïque, certes, il l'était, de cet héroïsme conscient et fougueux tout à la fois qui fait, à la guerre, les vrais entraîneurs d'hommes...

Pour ma part, j'avais une affection profonde pour ce garçon si attachant. Ce fut toujours mon regret de ne pouvoir, en raison des occupations si différentes qui nous absorbaient chacun de notre côté, vivre plus encore dans son intimité : son amitié était de celles que l'on recherche.

C'était le type accompli du Rocheux, et vous savez le dé-

vouement qu'il avait pour son École. — D'un tempérament d'artiste, il était doué d'une sensibilité parfaite et sa nature vibrante s'affirmait en une personnalité bien tranchée. La délicatesse de ses sentiments se trouvait partout et cet air bourru qu'il affectait parfois de prendre dissimulait, en réalité, la bonté. — Mais pourquoi vous dire tout cela? Je sais combien vous aimiez ce « bon garnement » que je ne peux me résigner à croire perdu à jamais pour nous. Je voudrais que sa jeune femme, que ses parents puissent trouver (quand ils apprendront la terrible nouvelle) quelque réconfort — s'il se peut — dans la certitude que notre ami emporte Là-Haut ma sympathie émue, comme celle de tous ses camarades, j'en suis sûr.

J. Bessand.

Témoignage d'un professeur de l'École des Arts décoratifs.

« ... Hélas! c'est aussi un brillant artiste que la France perd! Il y a des cahiers de notes de l'école des Roches que le jeune Tripet a couvert de dessins représentant (prédestination singulière) exclusivement des scènes militaires, revues, galops d'artillerie, charges et qui sont les plus extraordinaires dessins d'enfant que je connaisse.

« Parlerai-je de ses succès à notre École? Vous tous qui l'avez connu, vous savez quel dessinateur consciencieux, amoureux de la vie et du mouvement il a été; vous avez admiré ses beaux croquis, ses compositions vibrantes... »

*
* *

Nous n'ajouterons rien à ces témoignages divers et concordants. Mais comment ne pas admirer que le courage de Tripet ait été si conscient du danger et son renoncement si lucide? Comment ne pas s'incliner devant cette volonté de ne pas mourir pour la France sans avoir assuré l'avenir de la race, devant cette acceptation du plus douloureux sacrifice : ne pas connaître l'enfant si ardemment souhaité?

Ah! comme nous l'aimerons, quand il viendra aux Roches, cet enfant déjà nôtre par la volonté des siens!

JACQUES PALLUAT DE BESSET.

Pour Jacques Palluat, comme pour Louis Tripet, le temps nécessaire à une notice digne de lui nous fait défaut. Soucieux cependant de rendre le plus tôt possible hommage à sa mémoire et de proposer son exemple à ses jeunes camarades, nous publions un ensemble de documents que M. l'abbé Gamble et M. Trocmé se chargeront ensuite de mettre en œuvre.

Lettres de Madame Palluat de Besset.

Paris 15 mai 1917

Monsieur,

J'ai été profondément touchée de votre lettre. J'y ai senti une affection si vraie, des regrets si profonds.

Jacques était plus que mon enfant, c'était encore mon ami. Depuis deux ans surtout, chaque jour, nous nous écrivions et je puisais mon courage dans le sien. Son âme si belle, s'élevait toujours. Sans avoir l'air de le percevoir, je le voyais devenir de plus en plus grand. Et son acceptation était d'autant plus belle, que son âme sereine et bonne n'était pas faite pour les horreurs du carnage,

Vous me parlez de ses bons yeux souriants. Ils étaient devenus profonds et graves. A sa dernière permission, ils semblaient regarder au delà! Cela nous avait frappés.

Et maintenant cette âme qui aurait tant semé sur la terre, s'est envolée.

Je comprends si bien la pensée que vous m'exprimez que je vous avoue que si Lui dit :

« Demain sur nos tombeaux, les blés seront plus beaux », je ne sais pas le dire encore. J'accepte, mais je ne comprends pas. Je ne peux pas comprendre.

Ne doutez pas que, de Là-Haut, il ne veille sur vous.

A sa dernière permission, il avait voulu aller aux Roches.

son attachement était profond et croissait à mesure qu'il se rendait mieux compte de ce qu'il devait à votre École.

Aussi, je compte recopier pour les Roches, une partie et peut-être même tout son petit carnet de route. Il y a peu de choses, mais tout est si beau.

C'est des Roches du reste, que me sont venues les lettres qui m'ont fait le plus de bien et la vôtre est du nombre.

Joseph s'est fait reprendre une troisième fois en janvier. Il était motocycliste dans un régiment d'artillerie lourde et a assisté à l'offensive du 16 avril. Il m'écrivait ceci : « J'assiste au drame des fantassins! » — Les forces ont trahi sa volonté et il est évacué dans l'Yonne. Les deux frères s'aimaient tant!

Quand tout cela finira-t-il et quels sont les ouvriers qui resteront?

Merci encore, Monsieur, du fond de mon cœur brisé, de toute la part que vous prenez à notre immense douleur. Merci aussi pour mon mari et pour Joseph.

Ctesse Palluat DE BESSET.

7 juin 1917.

Monsieur,

J'ai été très touchée de la part que vous prenez à notre immense douleur et que vous m'avez exprimée. J'ai recopié à peu près tout le carnet de route de mon bien-aimé enfant. M. l'abbé Gamble et M. et Mme Trocmé, m'avaient exprimé le désir de lire une dernière fois dans l'âme de celui qu'ils avaient élevé avec tant de soin et d'affection. De ce carnet que je vous demande de leur communiquer, vous extrairez pour l'*Écho des Roches* ce que vous jugerez le plus apte à faire du bien, car je me demande si vous aurez la place de tout reproduire.

Mon désir est que le magnifique exemple de Jacques puisse semer dans les âmes de vos jeunes élèves, des germes de beauté et de grandeur morales, et c'est ce qui me décide à ne pas garder égoïstement pour nous ces quelques pages.

Il va avoir une deuxième citation, à l'ordre de l'armée. Je pourrai vous en envoyer le texte, quand je l'aurai. Et je joins à ces lignes la copie d'une lettre que son colonel écrivait à son général et dont les termes élogieux nous ont bien émus.

Je vous remercie de l'hommage qui sera rendu à mon vaillant petit soldat, dans votre journal.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Ctesse Palluat DE BESSET.

Lettre du Colonel Bourf du 121e d'Infanterie adressée au général P. de S. M.

J'ai l'honneur de vous adresser les renseignements que vous avez bien voulu me demander au sujet du lieutenant Palluat de Besset, mort pour la France le 13 avril, dans la région du Moulin de Tous-Vents.

Ce jeune officier était profondément estimé de tous au Régiment. Il personnifiait la bravoure et l'esprit de devoir. C'était une belle âme, une haute personnalité morale. Très assidu à tous ses devoirs, scrupuleusement consciencieux, très droit et très loyal, il avait conquis l'estime de tous ses chefs, qui voyaient en lui un officier d'avenir; mais il était de plus particulièrement aimé et estimé de ses soldats qui avaient su apprécier sa bienveillance, sa constante sollicitude, et par-dessus tout, sa superbe bravoure et son absolu mépris du danger. Il allait au feu souriant et calme, toujours imperturbable de sang-froid et s'y conduisait toujours magnifiquement. A Verdun, comme dans la Somme et dernièrement à l'attaque du Moulin de Tous-Vents, il fut toujours égal à lui-même et sut faire l'admiration de ses chefs, de ses camarades et de ses hommes.

Et quel bon camarade il fut pour tous! Dévoué, affectueux, sympathique, toujours prêt à rendre service, il était devenu l'enfant gâté du 2e Bataillon. Dans les circonstances les plus critiques, alors que certains se montraient soucieux, sa gaieté qui semblait augmenter en même temps que le danger, produisait sur tous le meilleur effet; il savait, sous les plus violents bombardements, trouver le mot qui fait rire, et son imperturbable sang-froid dans ces circonstances était bien connu de tous au 121e.

A l'attaque du Bois Triangulaire, le 4 septembre 1916, il enleva superbement sa section à l'assaut. Blessé au cours de l'action, il conserva le commandement de sa section et ne se laissa emmener au poste de secours, qu'après l'avoir installée sur le terrain conquis et en avoir passé méthodiquement le commandement. Il fut, pour sa belle conduite, proposé pour une citation à l'ordre de l'armée et fut cité à l'ordre du 10e Corps d'armée.

Vous connaissez, mon Général, les circonstances de sa mort; il est tombé en

vaillant, tué par un obus, vers 10 heures, au moment où les Allemands contre-attaquaient violemment les positions conquises le matin par son bataillon.

Le 121e a perdu dans la personne du lieutenant Palluat de Besset un de ses plus beaux officiers et son souvenir et son exemple resteront vivants dans le cœur de ses chefs, de ses camarades et de ses hommes.

Carnet de campagne du Lieutenant Jacques Palluat de Besset, 121e de ligne. Saint-Cyrien. Promotion de la Grande-Revanche.

Clermont-Ferrand. — 5 janvier 1915. — Nous partons tous jeudi soir pour le front; nous nous sommes réunis ce soir : grand banquet plein d'entrain; aucune figure triste, ni soucieuse. Quelques speeches, dont un fort bien par Ch. du Breil. Après le dîner, chants, danse entre nous; je pianotais.

Dans trois jours, nous serons à une autre fête, mais le menu sera plus sobre et la danse plus tragique et plus belle.

J'ai hâte de partir. Depuis cinq mois, j'attends ce jour avec impatience; je n'ai jamais été plus heureux. Un seul point noir dans mon horizon : ceux que je laisse et qui sont anxieux. Consolez-les, mon Dieu.

J'accepte d'avance tout ce qui peut m'arriver; que votre volonté soit faite, mon Dieu, et non la mienne. J'entends en moi comme un chant qui m'appelle au front; j'entends la voix de ceux qu'il faut venger, j'entends la France qui crie : J'ai besoin d'officiers. Je réponds : Présent.

Tout, tout m'appelle là-bas, et je pars content en Saint-Cyrien.

Septembre 1916. Dans la Somme, près de Lihons. — (Chose curieuse, il n'y a pas une seule réflexion sur Verdun où il est resté du 27 février au 27 mars. Il a simplement noté ces dates.)

2 septembre 1916. — Nous attaquons dans deux ou trois jours le Bois Triangulaire devant Chaulnes. La préparation d'artillerie est commencée depuis hier matin. Nous irons en première ligne, juste pour l'attaque. Les plans sont distribués. Chacun connaît sa mission. A la grâce de Dieu!

4 septembre. — L'assaut est pour aujourd'hui. L'assaut? mot terrible et magique. L'assaut que j'attends depuis deux ans.

L'assaut est l'apanage du fantassin.

On doit partir à 14 heures.

A 14 h. 15, je suis blessé par un obus qui éclate derrière moi. A 14 h. 30 je suis pansé et j'arrive à l'objectif. Sur 23 hommes partis avec moi, 15 ont été blessés.

5 septembre. 21 heures. — Il pleut. Depuis 5 heures, la tranchée de la section Bordy subit un marmitage effroyable. Tout est haché, comblé, enseveli; avec une précision inouïe, les 210 écrasent tout. P. vient me chercher pour me reposer dans son abri. Ma blessure me fait mal, ma section est intacte, les sentinelles veillent, j'y vais. Clopin-clopant, je me dirige vers cet abri; je traverse la tranchée qui vient d'être bouleversée. Je passe à côté du corps

de B; la nuit n'est pas trop sombre; au milieu de la boue, on distingue quelques taches sombres : ce sont des corps, sur lesquels on trébuche.

L'abri est plein de blessés; de toutes les couchettes partent des gémissements lugubres. Oh! les cris de blessés! Je les entendrai toujours. Rien, rien à faire pour les soulager.

Voilà qui apprend à haïr les Boches! Les voilà ceux qui rachètent la France et qui sauvent le monde; fantassins, paysans de France, puisse-t-on se souvenir de nos souffrances. Vous avez le droit de relever la tête avec fierté. O vous qui aurez pâti, restez toujours digne des peines que vous aurez endurées. La souffrance est un titre de noblesse dont beaucoup ne sont pas dignes.

6 septembre. 2 heures du matin. — Ma jambe est raide. Jamais je ne pourrai faire un nouvel assaut. Je ne sers plus à rien, je quitterai le champ de bataille au point du jour.

J'ai terriblement sommeil... Je m'endors à moitié, à côté d'un blessé.

5 heures. — J'ai dormi; je ne puis pas rester dans l'abri. Mes hommes veillent, il faut que j'aille les voir. Je sors, il pleut; quelle boue! Le jour se lève. Plus un coup de canon, pas le moindre bruit; les casques mouillés des sentinelles brillent. — Ce calme est étrange.

Je cause avec des sentinelles, que le sommeil commence à gagner.

6 heures. — Le major vient me voir; il faut partir : la plaie va s'infecter.

Je dis adieu à ma section; leur visage est consterné; ils jettent sur moi des yeux d'envie; en me voyant partir, leur imagination évoque les mille douceurs de l'arrière dont je vais profiter pendant qu'ils peineront.

Pauvres gens!

Je suis triste, triste de quoi, pourquoi?

Je vais quitter ce champ de fracas et de mort, je vais me reposer dans le calme et j'ai envie de pleurer. Qu'est-ce donc qui m'attire irrésistiblement vers cette mer de boue et d'acier. N'ai-je pas le droit d'aller me reposer un peu, après vingt mois de guerre? Si — mais malgré moi, au moment où je devrais me réjouir, une incompréhensible tristesse m'envahit.

En partant, j'ai passé à côté du corps de B. J'ai soulevé la toile de tente qui le recouvrait : « Toi qui riais toujours, toi, qui chantais hier encore pendant l'assaut, te voilà écrasé, informe, pauvre Bordy! Adieu! »

Déjà le Bois-Triangulaire se perd dans la brume; au revoir, terre sacrée de la bataille.

Le soir du 5 septembre, pendant le bombardement un de mes hommes voyant que les éclats d'obus arrivaient sur ma gauche et que rien ne me protégeait, vint s'asseoir à côté de moi, pour me couvrir du côté où venaient les obus; pendant une heure, il tint une pile de sacs au-dessus de ma tête dans le même but, malgré mes injonctions de n'en rien faire.

Ce geste seul vaut toutes les déclarations du monde; il n'est pas de plus belle récompense pour un chef que le dévouement qu'il sait inspirer à ses hommes.

1er au 12 novembre. — Période de tranchées excessivement dure. Pluie continuelle; tout s'écroule, les hommes ne sont plus que des masses de boue inertes. Beaucoup d'évacués. Ma section fond à vue d'œil.

17 mars 1917. 7 heures du matin. — Début de la poursuite.

18 mars. 6 heures. — Direction : Noyon.

18 mars. 8 heures. — Traversée de Suzoy.

19 mars. 8 heures. — J'entre dans le village de Salency, à la tête d'une patrouille. Tous pleurent. Figure angoissée des habitants. Méfiance envers les Français gradés. Certaines filles nous regardent d'un œil mauvais : elles regrettent évidemment quelque Boche qui aura su toucher leur cœur !

20 mars. — Cantonnement au Château du Mon-Renaud. Position formidablement organisée. Château saccagé. Le caveau de famille a été fouillé, les cercueils ouverts.

21 mars. — Départ pour Salency. — Réflexions d'une vieille qui depuis deux jours voit passer des troupes sans interruption : « N'étions contente d'voir qu'y avions encore tant de Français. Les Prussiens disions qu'l'étions tous tués. » — Des gosses de 3 ou 4 ans ont l'accent boche : ils nous appellent les Françouses ! J'ai un exemplaire de l'Almanach de la Gazette des Ardennes. En tête, une image représente un Boche qui laboure ; pour légende : « Sol français, laboureur allemand. »

De Chauny à Flavy, plus un pommier ; villages détruits de fond en comble. Tout a flambé ou sauté, même les églises. — Une odeur âcre d'incendie monte de ces ruines. Quelle est donc cette rage ?

Ils sentent leurs rêves de domination s'évanouir et ils crèvent de faim. Ces destructions sont logiques et, avec tout ce qu'on connaît des Boches il ne faut pas s'en étonner. La fin de la guerre est proche. Les habitants viennent rôder sur les ruines de leur maison ; ils fouillent dans les briques pour retrouver quelques objets qu'ils avaient cachés. Quand les Boches les ont évacués, ils leur ont dit : « Quand vous reviendrez, tout sera détruit, on ne vous laissera que les yeux pour pleurer. » D'autres avaient dit : « Ne vous plaignez pas, c'est déjà bien joli qu'on vous laisse les yeux pour pleurer. » Un pauvre vieux est là ; il contemple son jardin où les plus petits arbustes ont été coupés : « Ce qui me reste de 50 années de travail ! »

7 avril. 20 heures. — On part creuser des tranchées. Spectacle féerique : coucher de soleil rouge, lointains violacés ; plaine immense et nue, absolument nue, toute parsemée d'éclatement d'obus boches et français. Au fond de la plaine, à 6 kilomètres, à gauche, Saint-Quentin avec sa cathédrale intacte.

9 avril. — Reconnaissance des emplacements d'attente pour l'attaque de la cote 121.

Le carnet de campagne se termine sur ces lignes. Suivent quelques réflexions intercalées dans les feuilles du petit carnet.

Réflexions d'un Chef de Section.

Donner peu d'ordres, mais qu'ils soient nets ; veiller à ce qu'ils soient toujours exécutés. Avant de donner un ordre, il faut se demander : Est-ce juste ? est-ce utile ?

Justice, bon sens, décision : ces trois qualités suffisent pour commander.

Responsabilité. — Il est deux sortes de gens : ceux qui ont horreur des responsabilités, et ceux qui les acceptent avec une insouciance déconcertante : ceux qui les acceptent après avoir mûrement réfléchi et qui n'ont pas peur d'en assumer la charge quelque lourde qu'elle puisse être. Ces derniers sont très rares.

Noblesse oblige. — Un officier devrait avoir une grande dignité de vie. On admet généralement qu'un officier doit être bruyant, s'amuser, faire la noce, faute de quoi il passe pour un homme mélancolique et peu dégourdi.

Lettre de Robert de Bary.

Le 26 avril 1917.

Mon cher *Écho,*

C'est sous le coup de l'affreuse nouvelle de la mort de Jacques Palluat que je t'écris ce soir.

« Un de plus à la cruelle liste », diront ceux qui ne l'ont pas connu ; mais il ne faut pas de ce regret stérile, et c'est pourquoi je voudrais essayer en quelques mots de rappeler à ceux qui l'ont connu aux Roches ce que fut ce bon Rocheux, et de le donner en exemple aux plus jeunes.

Dès son arrivée à l'École, en quatrième, il fit une profonde impression sur tous ses camarades, et sur nous en particulier ses camarades de classe. Il détonait, dans la volée de moineaux que nous étions alors, par son sérieux et son application au travail ; et je le revois encore, avec un geste qui lui était familier et que je lui retrouve dans tout le cours de nos communes études, comme pour forcer son esprit à se tendre et à se plier à ce qu'expliquait le maître, le corps penché en avant, les yeux ardemment fixés sur le tableau, mordillant nerveusement le bout de son porte-plume, qu'il tenait entre deux doigts, le coude appuyé sur la table. C'est qu'en effet une des choses qui le caractérisait était bien cette ardeur presque fiévreuse au travail ; et que ce fussent, en quatrième et troisième, les lumineuses et passionnantes leçons d'histoire de M. Des Granges,

en seconde, le beau développement classique de l'histoire du grand siècle où nous conduisait M. Trocmé, ou plus tard encore, le cours de littérature de M. Mentré, les belles démonstrations de MM. Jungné et Lange, et le cours de philo de M. Monod, Jacques Palluat n'avait de cesse que tout cela fût assimilé, classé, discuté et condensé en son esprit. C'était, au plus haut degré un travailleur; il aimait le travail âprement, et il *savait* travailler.

Nous l'avions bien compris tous, et nous aimions ses conseils et son exemple, qui étaient suivis comme ceux d'un aîné, d'un guide.

Ce qu'il fut aux Sablons, où très vite M. Trocmé l'avait fait nommer capitaine, je devrais laisser à M. Trocmé lui-même le soin de le dire. Mais je suis sûr de n'être pas contredit en proclamant qu'il y fut toujours, et de toute son énergie, le bras droit de son chef de Maison. Son influence fut grande, et tous ceux que parfois il dut morigéner un peu durement, avec sa droiture et sa franchise habituelles, seront les premiers à lui en être reconnaissants. Et ce fut avec joie que nous le vîmes nommé capitaine général avec l'approbation de tous ses maîtres et camarades.

Mais, ce que je tiens à dire surtout, c'est le grand ami, l'ami très sûr que j'avais en lui. Mêmes enthousiasmes, mêmes goûts, mêmes espoirs; nous fûmes vite liés, et d'une affection qui ne fit que s'affirmer avec les années.

Quels bons souvenirs j'ai gardés de toutes ces conversations! Nous causions de nos projets d'avenir, de la France alors si tristement divisée et qu'il faudrait travailler à assainir, car toujours la conversation prenait un tour sérieux et élevé sous l'influence de celui par qui, avec joie, je la laissais mener. D'autres fois, c'était la littérature, et nos auteurs préférés défilaient en strophes chantantes, et nous discutions de nos goûts avec la gravité de professeurs en Sorbonne. Parfois encore, et cela surtout dans nos années de bachot, alors qu'après avoir travaillé le soir, nous allions rafraîchir un peu nos esprits en une promenade nocturne sur la route de Mandres près de la chapelle où dans les sentiers moelleux du bois du Vallon, nous

nous laissions bercer sans parler par ce calme des nuits d'été. Et ces promenades silencieuses étaient parmi les meilleures, car jamais mieux qu'alors nous ne sentions la force inaltérable, faite toute d'une communion de pensées et d'aspirations inexprimées mais combien senties, du lien qui nous unissait.

Mais bientôt il fallait rentrer se coucher : un problème encore dont il n'avait pu trouver la solution, et pour lequel il lui faudrait se lever à cinq heures demain matin. Le lendemain, tout heureux il m'annonçait qu'il avait résolu son problème... en rêve, à force d'y penser en s'endormant. Quel travailleur! Et quelle belle âme!

Et maintenant, il n'est plus! Il y a quelques jours j'avais reçu un mot de lui, enthousiaste et ravi, en pleine poursuite, et désolé aussi à la vue des horreurs commises par les Boches dans leur retraite. Il a été tué en pleine action, du côté de Saint-Quentin, patrie de M. Trocmé, et, s'il en a eu le temps, avant de mourir, c'est un éclair de joie qui a illuminé son regard. Il mourait pour la France qu'il voulait plus grande et plus belle, et la victoire était là, chantant les grands vers de Péguy

Heureux ceux qui sont morts pour une noble cause...
... Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés!

Quel *chef* il dut être pour ses hommes! et comme j'aurais été fier de servir sous ses ordres! Comme il devait les aimer, ses hommes; et comme ils devaient l'aimer!

Soldat, je salue la dépouille d'un *chef;* Rocheux je m'incline devant celui qui fut un *homme* dans le plus beau sens de ce mot!

Et, revenant de cette revue de ma division, à l'issue de laquelle la musique avait joué un hymne à ses morts, je ne me doutais guère qu'une lettre allait m'apporter la nouvelle affreuse que toi aussi, cher grand ami, tu n'étais plus maintenant qu'un mort parmi d'autres morts; mais, comme à ce glas des trompettes françaises le cuivre donnait quand même une note claire et vibrante, répétons, veux-tu, ces vers de Cyrano

que nous aimions à dire autrefois, comme tu aimais tout ce qui était noble et beau :

Oui! Vous m'arrachez tout : le laurier et la rose!
Arrachez! Il y a malgré vous quelque chose
Que j'emporte; et ce soir, quand j'entrerai chez Dieu,
Mon salut balaiera largement le seuil bleu.
Quelque chose que, sans un pli, sans une tache
J'emporte malgré vous, et c'est...
— C'est?
— Mon panache!

Robert DE BARY.

LETTRES D'ANCIENS

SUR UN " SPAD "

Dimanche 25 février 1917.

Ma chère Maman,

Journée fertile en émotions. D'ailleurs le Dimanche a de tout temps été néfaste aux aviateurs! Temps superbe. Parti à 10 heures 50 pour protéger deux Farman sur la rive gauche. Patrouille parfaite; tenu deux Boches en respect.

A midi je veux rentrer : j'aperçois un Boche qui se faisait crapouiller sur nos lignes à 2.400 mètres. J'étais à 4.200 mètres; je descends dessus, plein de joie. Arrivé à 150 mètres derrière lui, je veux remettre du moteur — panne sèche! — J'essaye de faire reprendre mon moteur pendant que le Boche rentrait daredare chez lui : rien à faire. J'ai dû me résigner à atterrir à 4 kilomètres de V... dans un champ qui paraissait passable d'en haut; mais il y avait dedans des barrières de fil de fer et j'ai dû asseoir mon zinc de 5 mètres de haut, en fauchant mon train d'atterrissage. J'étais à 500 mètres de l'État-Major du n^{me} corps d'Armée. Entouré aussitôt par moult types; un commandant de l'État-Major est venu m'inviter à déjeuner. J'ai téléphoné à mon escadrille et déjeuné avec toutes les huiles du corps d'Armée ultra-aimables.

Les mécanos sont arrivés vers 14 heures avec un tracteur et ont découvert que ma magnéto était grillée. Heureusement que ça ne m'est pas arrivé chez le Boche.

Dimanche 4 mars.

Mon cher Papa,

Je crois que j'ai vengé mon pauvre Nieuport de Dimanche dernier. *Spero sed nescio.*

Patrouille pour protéger des M. F. de réglage sur la rive gauche. Presque dès le début, vers 14 heures, un petit biplace boche aperçoit les M. F., ne me voit pas (j'étais 800 mètres plus haut) et vient sur nos lignes pour les attaquer. Je lui descends sur le dos; après deux ou trois manœuvres, je le prends en chasse à une trentaine de mètres derrière, pendant qu'il rentrait chez lui en vitesse.

J'ai tiré quatre ou cinq petites salves (pas d'enrayage, *res mirabilis!*) : là-dessus, il a piqué à mort dans ses lignes et je l'ai perdu de vue (il y avait pas mal de brume). Il était certainement touché et forcé à atterrir, car on ne l'a plus revu.

Le M. F. que je protégeais a fait son rapport. Il a dit que j'avais attaqué d'extrêmement près, mais qu'il ne croyait pas le Boche touché à mort, simplement forcé à atterrir. C'est cette dernière version qui a été transmise officiellement à l'Aéronautique de l'Armée. En tout cas, mon capitaine était enchanté, et moi fort heureux d'avoir eu un combat sérieux et où le Boche n'a pas existé; le mitrailleur a dû s'affoler, car il m'a tiré pas mal de cartouches, et pourtant je n'avais pas une balle dans mon zinc.

Vendredi 16 mars.

Mon cher Papa,

Que ne m'as-tu défendu de retourner en escadrille? Cela aurait rudement fait l'affaire du sieur Fritz, un infortuné Boche que j'ai descendu ce matin dans nos lignes à 10 heures 45, et qui gît en bouillie près de la batterie de D.

Reprenons les faits dans l'ordre : Départ en patrouille à

9 heures sur mon Spad. Ballade de deux heures vers 4.000 mètres. Il devait faire très froid; mais en Spad, grâce au radiateur, on a bien chaud.

A 10 heures, au moment de rentrer, j'aperçois un monoplace boche qui, au-dessus du fort de V... se préparait à « sonner » un bi-moteur Caudron. Descente rapide, ouvert le feu à 100 mètres. Tiré environ 200 balles sans viser, mais en rectifiant le tir, grâce aux lumineuses. Vu beaucoup de balles lumineuses dans le boche qui a piqué à la verticale. Dès mon retour, une saucisse et cinq postes d'infanterie avaient signalé le combat et la descente du Boche; mais on le croyait tombé dans les lignes boches.

De 14 heures 30 à 16 heures, repatrouille, mais pas de Boches en vue. Au retour, le lieutenant H... m'a appris que le Boche du matin s'était écrasé dans nos lignes, en miettes, pilote en bouillie, mais sans papiers sur lui. Il m'a présenté au commandant V... qui dirige l'aviation de la *n*e Armée et qui était venu pour me féliciter. J'aurais bien été voir les débris du Boche, 1° c'était un peu loin, 2° les fantassins avaient certainement déjà transformé les débris du zinc boche en « souvenirs ».

Le Caudron me doit une fière chandelle, car le Boche lui avait déjà tiré une centaine de balles, trouant un de ses moteurs et son réservoir; il a tout de même pu rentrer sans encombre.

Dimanche 18 mars.

Ma chère Maman,

Aujourd'hui, travail un peu spécial, 1° Patrouille de 14 heures 30 à 15 heures 30 sur mon Spad. Rien à faire comme chasse; pas de Boches et mer de brume opaque de 500 à 2.000 mètres. Alors j'ai exhibitionné à 300 mètres sur les lignes, pour la plus grande joie des biffins. 2° A peine rentré, le lieutenant H... me demande de repartir protéger un bi-moteur sur la rive droite où règne une activité d'artillerie inquiétante.

La brume était encore descendue et le Caudron avait la frousse d'aller plus loin que V... J'ai retourniqué sur les lignes à 200 mètres. J'ai essayé de mitrailler une batterie boche, mais ma mitrailleuse n'a rien voulu savoir (cartouche coincée). Je suis rentré à 17 heures, à 50 mètres au-dessus de la ville de V... panorama très amusant. Ça m'a fait une journée intéressante; quant au danger, il y en a peu à évoluer aussi bas à condition de se trémousser suffisamment. Je n'ai pas ramassé une balle dans mon zinc.

Gilbert TRIBOULET.

---

20 avril.

Bien cher Monsieur.

Jacques vous a peut-être appris mes missions au Bourget d'où j'ai ramené successivement trois Spads à mon escadrille par la voie des airs. Le dernier, un 180 H P., du modèle le plus récent m'est définitivement affecté et a déjà eu beaucoup à travailler. Nous avons en effet quitté Verdun qui devenait trop tranquille pour un nouveau secteur où l'ouvrage ne manque pas.

J'ai eu plusieurs combats sans résultats apparents et j'ai participé à deux expéditions contre des Drachens. La première fois j'assurais la protection de mon camarade C. qui a très proprement incendié sa saucisse à moins de deux cents mètres de haut et dans des conditions défavorables. Nous avons été « sonnés » tous les deux par les 105 (les « gros noirs ») et surtout par les grappes de balles lumineuses dont nous gratifiaient les mitrailleuses terrestres; nous avons eu de la chance de rentrer dans nos lignes. Hier matin, j'ai attaqué seul une saucisse boche qui se pavanait à plus de 1.200 mètres de haut; l'observateur a sauté en parachute pendant que l'on ramenait son ballon au sol en toute hâte. Malheureusement je n'avais pas de balles incendiaires et mes lumineuses n'ont pas suffi à enflammer le gaz. Ma mitrailleuse (qui tire à travers l'hélice) était déréglée et sur les cent

cartouches que j'ai tirées, trois sont venues traverser mon hélice ; j'ai eu la chance qu'elle n'éclate pas et j'ai pu rentrer sans encombre.

Tout ce travail s'accomplit par un temps déplorable ; c'est très fatigant, pourvu que ma sale carcasse tienne le coup !

J'ai eu des nouvelles de l'École il y a quinze jours par Jacques et Mio. J'ai rencontré au Bourget Jean Cousin et Marcel Ferrand tous deux convoyeurs ; à Paris je suis tombé à l'improviste sur ce brave Luchaire qui arbore une médaille militaire bien gagnée ; j'ai été agréablement surpris de le voir remis de sa terrible blessure. Il l'a échappé belle ! Il était escorté de Pappia qui brûle d'imiter de la Torre en s'engageant dans l'aviation.

J'espère voir un de ces jours Roger Picot dont l'escadrille est dans la même région que la mienne. Ce pauvre vieux est de plus en plus dégoûté de sa « cage à poules » et intrigue en vain pour changer d'appareil. Il a eu il y a quelques semaines un accident assez grave où son mécanicien a eu un bras cassé.

A Verdun, mon escadrille était à côté du village de Vadelaincourt où est enterré le pauvre Jacques Dupas. J'ai pris deux photos de sa tombe pour les faire parvenir à Pierre. Ma visite au cimetière a coïncidé avec l'anniversaire de sa mort (7 mars). Monsieur l'Abbé sera heureux d'apprendre que quelqu'un a prié ce jour-là sur le corps d'un de ses plus chers anciens.

Veuillez, je vous prie,...

Gilbert TRIBOULET.

ENFIN A CHEVAL !

Le 31 mars 1917

Mon cher *Écho*,

Mon rêve s'est réalisé. J'ai eu la joie et l'honneur de passer devant l'infanterie à la tête de mes cavaliers qui ont repris leur vrai rôle : l'avant-garde.

Personnellement, je suis entré avec mes patrouilles le pre-

mier officier français dans quatre villages reconquis ayant encore une population civile, et je pense intéresser les lecteurs en leur décrivant les émotions successives que j'ai vécues pendant les deux premiers jours.

Le samedi 17 mars, à 17 heures, j'étais en liaison avec la division d'infanterie à laquelle nous étions rattachés, lorsque je reçus l'ordre d'aller prendre vingt de mes cavaliers et d'aller sur-le-champ me mettre à la disposition de l'infanterie de première ligne, qui avait déjà avancé de 5 kilomètres, pour pousser des reconnaissances en avant.

Je partis à 19 heures sur une route encombrée de convois de toutes sortes, suivi d'hommes enthousiasmés, et félicité par tous ceux que je dépassais, tant ils étaient heureux de voir enfin la cavalerie marcher.

Je ne puis vous décrire ce que fut cette marche dans la nuit à travers les trous d'obus et les réseaux de fils de fer plus ou moins détruits; mais il arriva un moment où je dus m'arrêter pendant 5 heures pour attendre le jour, ne pouvant plus trouver d'issue.

A 6 h. 15, je reçois l'ordre de me porter, avec cinq cavaliers auprès d'une section d'infanterie, en reconnaissance à un passage de rivière. J'y arrive à 7 heures, après avoir eu l'honneur d'être salué par un coup de canon et par quelques balles qui nous sifflent aux oreilles. Enfin, c'est la vraie guerre : le contact est repris par des cavaliers, montés sur leurs chevaux et galopant dans les champs.

Mais l'ennemi occupe assez solidement le village de C... qui domine le passage de rivière où je retrouve mes camarades d'infanterie couchés dans un fossé.

Impossible pour le moment d'aller plus loin; je suis obligé de me masquer et d'attendre.

Un quart d'heure après, nous apercevons dans la rue principale du village des habitants qui semblent nous faire des signaux et qui s'avancent vers nous, enlevant les chevaux de frise qui barrent le chemin.

Je m'avance avec précaution sur la route, me méfiant de la

ruse infernale des Boches, capables de nous envoyer cet appât pour nous tirer dessus ensuite.

Mais non, ils sont bien partis, et, cinq minutes après, des femmes et des enfants se jettent dans nos bras, pleurant et riant à la fois de revoir enfin ces soldats français qu'ils attendaient depuis 30 mois. Ces braves gens sont si heureux qu'ils oublient leur souffrance pour nous demander des nouvelles de France, des vraies! — qui ne soient plus travesties par l'ennemi.

Une rapide reconnaissance nous permet de nous assurer que l'ennemi a bien abandonné le village, qu'il aurait cependant pu défendre longtemps, étant donné sa position dominante et le triple réseau de fil de fer et de tranchées qu'il avait établi.

Voilà mon cher *Écho* le récit bien incomplet de ma première journée de *cavalier*. Deux jours encore, j'ai marché en avant, derrière les Boches dévastateurs, les Huns comme disent nos amis les Anglais, puis nous avons été envoyés au repos, et c'est en revenant que je me suis collé une bête d'entorse qui m'oblige à garder le lit pendant un mois.

Mais j'espère bien être rétabli pour la continuation de la poursuite qui ne peut tarder. L'ennemi a appris à reculer; mais nous avons appris à avancer.

Crois-moi ton bien dévoué.

J. Hervey.

A SALONIQUE

13 octobre 1916.

Cher Monsieur l'Abbé,

Je vous remercie de votre lettre affectueuse. C'est pour nous un réconfort précieux que de nous sentir, en ces jours de douleur, entourés de sympathies si chères.

Pauvre brave André! il y avait, entre nous tant de points communs — en dépits de traits fort différents de notre caractère, tant d'affection profonde — malgré notre caractère réservé, que je sens, après l'avoir pleuré deux fois déjà, qu'il me faudra le perdre encore lorsqu'au jour de la victoire, je « réaliserai »

que sa place à la maison est vide à jamais... Mais je veux, en ces heures où chacun a besoin de tout son courage que le mien ne faiblisse pas une seconde et, soyez-en certain, cher Monsieur l'Abbé, le « grand de la famille des Roches » (comme vous m'appelez) et l'aîné aussi de notre cher disparu, ne se laissera pas aller au découragement, ne montrera pas moins d'ardeur à l'accomplissement du devoir journalier. L'exemple de celui que je pleure n'est-il pas celui qui peut me guider le mieux?

Et puisqu'en me séparant d'André, en ces jours inoubliables de la mobilisation, c'était un « adieu » sans espoir que je lui disais, c'est pour moi, comme pour mes parents, un sujet de consolation et de fierté de penser qu'en trouvant la mort héroïquement il a su s'attirer l'admiration de tous ici-bas, comme c'est un soulagement aussi de savoir que son acte de générosité lui vaudra bien des indulgences là-haut, ainsi que nous le demanderons dans nos prières.

Je m'en veux de ne pas donner plus de nouvelles que je ne le fais, en dehors des lettres que j'adresse à ma famille, mais je sais que la grande famille des Roches ne se croit pas oubliée par le *fidèle* que je suis... Je voulais vous écrire dernièrement lorsque vous m'avez adressé, avec un mot affectueux, la liste tragique et si longue de nos morts — mais je voulais attendre; je le redoutais, elle était, hélas! incomplète déjà...

Eyssérie! Lorillon! Adler! Munier! R. Pochet!... Je ne cite que les premiers noms qui viennent sous ma plume comme — avec bien d'autres — ceux de camarades dont le souvenir est si vivant encore, que la raison se refuse à les croire morts! Toute cette élite, tous ces jeunes espoirs de notre jeune École, fauchés en pleine vigueur!... Leur souvenir seul nous reste, mais un souvenir qui sera pour nous autres le plus vivifiant exemple, la plus inépuisable source d'énergie.

J'ai été bien attristé aussi de la mort de M. Roujol qui, par les qualités du cœur, autant que par la vivacité de son esprit, était un des professeurs de l'École qui eurent le plus d'influence sur ma jeunesse.

L'*Echo*, auquel vous avez su conserver une belle vitalité,

grâce à votre inlassable collaboration, m'a permis de suivre aussi avec admiration — mais sans surprise aucune — les exploits de tous nos mobilisés. — L'École peut être fière de ses enfants, du sentiment du devoir aussi modeste que tenace dont a fait preuve un R. Pochet, de la fougue héroïque dont jamais ne s'est départi un Tripet (lui qui, ainsi que vous le disiez, nous a donné un émotionnant exemple de foi en venant se marier entre deux combats), de l'esprit d'abnégation d'un Vacher, de la belle attitude de tous, en un mot. — Et, puisque notre pauvre André était une victime désignée par Dieu, il me semble bon de penser qu'il s'est montré digne de ses camarades, digne de son École.

Et maintenant, vous serez peut-être heureux, ne serait-ce que pour renseigner ceux des anciens qui vous interrogeraient à ce sujet, d'avoir quelques nouvelles d'ici, de cette armée d'Orient dont on parle tant.

Vous m'excuserez (mais l'activité actuelle de notre armée, que le monde suit avec intérêt, m'enhardit!) si dans ce qui suit, je vous présente un peu l'apologie de notre corps expéditionnaire, mais je sais que l'on nous a quelque peu calomniés : n'a-t-on été jusqu'à désigner les hommes d'Orient sous le nom « d'embusqués de Salonique », confondant ainsi, dans une généralisation peu flatteuse, les quelques employés qui restent dans notre port de débarquement, avec ceux qui ont fait la retraite de Serbie, maintenu le contact avec l'ennemi, travaillé (alors que le paludisme les guettait) au camp retranché dans les marais du Vardar, et qui, maintenant, mènent l'offensive dont parlent les journaux!

Non, je vous l'assure, notre campagne n'a pas été un « embusquage ». Nous n'avons certes pas la prétention de comparer les combats d'ici avec les glorieux faits d'armes de Verdun ou de la Somme, mais, outre qu'il a toujours existé, ici, un « front » plus ou moins agité, nous connaissons, en Orient, mille « misères » qui, tout au moins, ne sont pas les mêmes que celles que supportent nos camarades de France — lorsqu'elles ne viennent pas s'y ajouter!

Et d'abord le climat. Vous savez que l'Orient est le pays des brusques variations atmosphériques. Sous ce rapport nous avons vu toutes les températures : le froid inférieur à — 20° sur les pics neigeux de Demir-Kapou pendant la retraite de Serbie, la chaleur intolérable (dépassant facilement 40° à l'ombre) dans les plaines du Vardar que la pluie avait, peu de temps avant, transformées en marais; enfin, comme actuellement sur les points un peu montagneux, une forte chaleur qui, à la tombée de la nuit, fait place à un froid très vif.

Et les serpents! et les insectes! et les moustiques surtout! Fort peu d'entre nous ont été épargnés par le paludisme ou la dysenterie, et s'il m'était permis de vous dire le déchet causé par la seule maladie, on comprendrait combien nous avons souffert...

Les conditions de confort sont, sans aucun doute, inférieures à celles que rencontre le combattant de France. Le bien-être relatif que l'on se procure là-bas, en allant au repos cantonner dans les villages, est inconnu ici pour l'excellente raison qu'il y a fort peu de villages, que ces villages sont inhospitaliers, ne renferment aucune ressource... et que nous n'y séjournons jamais! Voilà en effet *onze mois* que nous couchons sur la terre et sous la tente. De « billet de logement », de lit, il ne fut, bien entendu, jamais question!

Ne parlons pas des routes; elles sont le plus souvent inexistantes, rendant les étapes, par la chaleur ou la pluie, plus pénibles encore. Nous connaissons, en revanche, les « grimpettes », avec chargement complet, dans les sentiers de chèvre abrupts qui nous mènent aux pics où sont établis nos postes isolés.

Ajoutez à cela tous les facteurs moraux auxquels nos hommes sont si sensibles : l'éloignement du pays, la rareté des nouvelles, la suppression presque absolue des permissions (beaucoup, comme moi, ne sont jamais retournés chez eux depuis la mobilisation), aucune relation possible avec des civils... civilisés, etc., etc., et vous admettrez que nous avons bien autant de mérite que bien des chevronnés de la « zone des armées »!..

Pour ma part, je ne regrette pas cette épreuve, ni le fait que

je sers « dans le rang » comme simple « *sergent* » — (de cavalerie, voilà longtemps que le mot seul subsiste!).

Certes, la condition d'officier assure une situation matérielle qui ne peut en rien se comparer à la nôtre (surtout ici où les ressources sont faibles), et certains — c'est un point de vue très sincère — croient de leur *devoir* de tenir ce rang. — Je pense, quant à moi, que l'influence du sous-officier sur les hommes, bien que différente de celle que peut avoir l'officier, ne le cède en rien à celle-ci comme portée. Il s'agit, partageant, dans un contact journalier, les « misères » du troupier, faisant les mêmes marches avec le même chargement, courant les mêmes dangers, se contentant de l' « ordinaire » (pas toujours appétissant!), vivant sous la même tente (abri précaire contre toutes les intempéries!), etc., etc., *de donner l'exemple en tout.* — Acceptant en un mot, une promiscuité qui se manifeste souvent, pour ne parler que du côté purement matériel, par une propreté... douteuse, il ne faut pas craindre d'être le champion des principes les plus fermes, les plus élevés. Tâche immense, je vous l'assure, Monsieur l'Abbé...

Il vous paraîtra peut-être hors de mise que je vienne jeter une note quelque peu dissonante dans le chœur universellement laudatif du « poilu », alors que, ainsi que je vous le disais, je n'ai pas été de ceux qui ont participé aux grands faits d'armes. Permettez-moi de vous faire remarquer que justement, *à cause de cela*, je peux vous donner une opinion sur « l'homme de tous les jours »; car, je m'empresse de le dire, je l'ai constaté comme tous, dans l'action notre soldat est superbe et héroïque; toutes les qualités montent en lui avec une spontanéité qui force l'admiration. — Mais au cantonnement, mais à l'arrière, là où le devoir est besogne obscure et prolongée, le Français reparaît et si je note que nous le retrouvons tel que nous l'avons connu, avec ses qualités et ses défauts, c'est que beaucoup ont dit, ont cru que cette guerre allait nous rendre meilleurs à un point tel que notre France d'après la guerre serait méconnaissable! — C'est là, à mon humble avis, une grave erreur. Certes, nous avons tous passé par une grande crise qui a donné à ré-

fléchir à plus d'un, mais il ne faut pas croire que, la Paix signée, la France sera sauvée sans un nouveau et vigoureux effort de chacun. — Ce serait méconnaître la tâche de demain, en compromettant l'avenir.

Je suis sûr que les Rocheux, grâce à leur formation, ne commettront pas cette erreur.

Ils ont, pendant cette guerre, vécu, en un contact journalier, avec des représentants de toutes les classes sociales, dans des heures de vie intense et tragique qui font ressortir avec plus de netteté les qualités ou les défauts de chacun; ils savent ce qui manque à nos « dirigeants », — ils ont vu, chez notre peuple, quelles idées fausses ont germé sous l'influence, de je ne sais quelle « morale » (?), ils ont, en somme, vu la tâche à accomplir. — Dans quelque grade, dans quelque emploi qu'ils aient servi, ils auront été l'exemple vivant de ce que doit être la vraie élite, ils auront contribué à cette « Union sacrée » qui, prise dans son sens le plus large, et non pas considérée comme une trêve qui laisserait s'accumuler la haine, constitue le plus vaste et le plus beau programme d'après-guerre.

Lorsque nous voyons l'œuvre si belle qui incombait à nos anciens, la perte de camarades — et les plus généreux hélas! — nous semble plus cruelle encore, n'est-il pas vrai, Monsieur l'Abbé?

Me permettrez-vous de vous dire que notre pauvre André avait fort bien compris son rôle : nous l'avons connu quelque peu léger, insouciant, certes, mais la guerre lui avait donné pleine conscience de son devoir. Un peu surpris, dans sa droiture naïve de constater le niveau de la moyenne, il avait senti qu'il devait, modestement, dans le rang où il servait, être un exemple direct pour ses camarades. Il me l'écrivait spontanément, il s'efforçait d'encourager tout le monde, de « remonter le moral » autour de lui. Sa robuste santé, son caractère égal, son fond excellent firent qu'il joua ce rôle généreux dont ses camarades, de son vivant, comme depuis sa mort, ont apporté des témoignages reconnaissants à mes parents.

Mais, cher Monsieur l'Abbé, je vois que j'abuse de votre temps.

Après les durs combats de la prise de Florina, le temps d'arrêt que nous semblons marquer devant Monastir, me donne quelques loisirs inattendus, et je me laisse aller à bavarder plus que de raison.

Vous me pardonnerez, n'est-ce pas? Dans ma solitude — et dans les tristes circonstances du moment surtout — il m'est bon de m'ouvrir un peu, et comment ne me sentirais-je pas en confiance avec vous, toujours si affectueusement dévoué pour moi — vous, enfin, qui faites à nos yeux partie intégrante de notre chère École!

Puis-je vous demander de faire mes amitiés à ceux de mes camarades que le hasard d'une permission pourrait vous faire rencontrer? — Je me rappelle au bon souvenir de toute l'École et je vous prie, en particulier de présenter mes respectueux hommages à Madame Demolins.

Veuillez croire, cher Monsieur l'Abbé, à mon profond et respectueux attachement.

J. B.

L'Administrateur-Gérant : Léon Gangloff.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

COURS DE MÉTHODE

DE

SCIENCE SOCIALE

IV

LA NOMENCLATURE

LE MODE D'EXISTENCE MATÉRIELLE. LES PHASES DE L'EXISTENCE
LE PATRONAGE

PAR

Paul DESCAMPS

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56

Mai 1918

SOMMAIRE

VIII. — Le Mode d'existence (matériel). P. 5.

1° *Définition.*

2° *Les éléments analytiques.* — La Nourriture. — L'Habitation. — Les Vêtements. — L'Hygiène. — Les Récréations.

3° *Exemples d'analyses.*

4 *Les Répercussions.* — Répercussions du Lieu : — du Commerce ; — diverses.

IX. Les Phases de l'existence. P. 39.

1° *Définition.*

2° *Les éléments analytiques.* — Désignation de l'événement. — Aptitudes de la famille (à y pourvoir). — Organismes extérieurs (qui aident la famille).

3° *Exemples d'analyses.*

4° *Les Répercussions ;* des moyens d'existence ; — de la famille ; — autres répercussions.

5° *L'importance des Phases.* — La théorie de M. Champault. — Le fermier de Louannec et le fermier de Houtland. — La question des preuves.

X. Le Patronage. P. 68.

1° *Définition.*

2° *Les éléments analytiques.* — Détermination des éléments analytiques. — Le type du patron. — La direction du travail. — L'apprentissage. — L'administration de la propriété. — L'extension du patronage. — Les facilités du patronage. — Les difficultés du patronage.

3° *Exemples d'analyses.*

4° *Les Répercussions.* — Types de patrons. — Direction du travail. — Apprentissage. — Extension. — Facilités. — Difficultés.

COURS

DE MÉTHODE DE SCIENCE SOCIALE

IV. — LA NOMENCLATURE (*suite*).

Dans l'explication de notre méthode d'analyse à l'aide de la Nomenclature d'Henri de Tourville, nous en sommes encore aux faits purement matériels, ou plutôt, aux faits dans lesquels les caractères matériels dominent nettement les caractères moraux et intellectuels.

Les premières classes de faits sociaux ont trait aux moyens d'existence de la race. Ce sont d'abord le *Lieu*, le *Travail* et la *Propriété*[1] ; ensuite, les *Biens mobiliers*, le *Salaire* et l'*Épargne*[2].

Vient ensuite la *Famille*[3], c'est-à-dire l'étude des liens qui unissent les individus réunis autour du même foyer. Certains faits de cette classe sont déjà de nature morale comme ceux qui sont compris dans la Loi de Dieu et l'Éducation, mais ils trouvent là leur place naturelle, et on ne peut pas les disjoindre des autres. Ce n'est que d'une façon générale que nous allons du simple au composé, du matériel au spirituel, et il ne faut pas oublier que notre classement trouve surtout sa justification dans son efficacité pratique.

Pour terminer les faits matériels, il nous reste à voir l'utilisation des ressources créées par les moyens d'existence : en bonne logique, ceux-ci devaient venir avant, de même que la description du cadre familial.

1. *Sc. Soc.*, 2e part., 110e fasc.
2. *Id.*, 122e fasc.
3. *Id.*, *ibid.*

L'utilisation des ressources comprend la façon dont on satisfait les besoins d'ordre matériel. Elle comprend deux classes de faits : le *Mode d'existence* et les *Phases de l'existence*, qui se différencient selon qu'il s'agit de besoins donnant lieu à des dépenses courantes ou à des dépenses occasionnelles ou imprévues. Cette distinction repose sur une constatation toute pratique, à savoir que la plupart des familles arrivent à résoudre le premier problème, tandis que le nombre de celles qui résolvent le second est beaucoup moindre. Elles appellent sur ce point l'assistance d'un organisme extérieur, et ceci nous conduit tout naturellement à la classe suivante : le Patronage.

Avec le *Patronage*, nous sommes au seuil d'un autre ordre de choses. Nous avons encore un pied dans le domaine physique, et nous avons déjà l'autre dans le domaine moral et intellectuel. Le Patronage jette un regard dans les faits purement matériels, car il concerne essentiellement la direction et l'organisation des moyens d'existence, mais c'est là une tâche qui demande des qualités plus élevées que l'exécution des opérations de l'atelier, et même que la direction et l'organisation d'une famille, car il s'agit de compléter la capacité de plusieurs familles, au moins dans la plupart des cas.

En ce qui concerne l'exposé de chaque classe de faits, il est inutile de dire que nous suivrons l'ordre adopté jusqu'ici. Après la définition de la classe, celles des espèces et des éléments analytiques; ensuite, des exemples d'analyses et de répercussions. En cours de route, il nous arrivera, lorsque l'occasion se présentera, de traiter des questions d'une portée générale, mais que les circonstances ont posées à propos d'une classe particulière. C'est ainsi que les *Phases de l'existence* nous amèneront à dire quelques mots des théories de M. Champault, dont la portée dépasse singulièrement les limites de ce compartiment.

VIII

LE MODE D'EXISTENCE (MATÉRIEL)

I. — DÉFINITION

Le Mode d'existence comprend l'ensemble des faits sociaux relatifs à l'utilisation que les membres de la Famille font de leurs ressources acquises pour arriver à la satisfaction de leurs besoins[1].

Par besoins il faut entendre les *besoins matériels de la vie courante*, ce qui exclut les besoins intellectuels, religieux et moraux, et aussi certains besoins matériels, ceux qui ont un caractère irrégulier ou imprévu, et qui sont groupés dans la classe suivante, celle des Phases de l'existence.

Si les faits sociaux pouvaient se mesurer exactement par des chiffres budgétaires, comme l'a cru Le Play, on pourrait dire que le Mode d'existence comprend les faits qui donnent lieu à une dépense régulière, périodique ou courante : nourriture, logement, etc.

Sans doute, les faits du Mode d'existence donnent lieu à des dépenses budgétaires, mais leur importance relative n'est pas proportionnelle au chiffre du budget, elle n'est pas mesurée par celui-ci[2]. En d'autres termes, si l'observateur doit noter les grandes lignes du budget, s'il doit noter les chiffres dont on

1. Robert Pinot, *Sc. Soc.*, XII, p. 486.
2. Paul de Rousiers, *Sc. Soc.*, 2e part., 1er fasc., p. 26.

puisse tirer une déduction quelconque, il ne faut pas qu'il se perde dans les minuties de comptes fastidieux.

Le point de vue du sociologue est tout différent de celui du comptable. Il ne cherche pas à mettre de l'ordre dans une caisse ou à rechercher des erreurs. Ce qu'il veut savoir, c'est la signification sociale des faits qui ont donné lieu à des dépenses. Ce n'est pas seulement avec la comptabilité que la science sociale voisine en ce qui concerne les faits du Mode d'existence, c'est aussi avec la géographie humaine, par exemple, pour ceux qui ont trait à l'habitation. Mais la géographie humaine n'enregistre guère que les rapports que le Mode d'existence peut avoir avec le Lieu, tandis que la Science sociale étudie toutes les répercussions qui le lient avec toutes les autres classes de la Nomenclature.

Il ne suffit pas de comprendre pourquoi la maison est en bois, en briques ou en pierre, ou pourquoi le village est installé de telle ou telle façon; ce qu'il nous faut aussi savoir, c'est l'utilisation que l'on fait de l'habitation, le nombre des pièces et leur rôle, l'idée que l'on se fait du foyer familial, du *home*, le degré de confortable ou de promiscuité.

Les mêmes remarques s'imposent pour les autres éléments du Mode d'existence.

II. — LES ÉLÉMENTS ANALYTIQUES.

Les éléments analytiques du Mode d'existence sont au nombre de cinq :

La Nourriture ;

L'Habitation ;

Le Vêtement ;

L'Hygiène ;

Les Récréations.

L'ordre adopté va du besoin le plus important, de celui dont on peut le moins se passer, vers le moins urgent, le moins immédiatement nécessaire.

La privation de nourriture entraîne une mort beaucoup plus rapide que celle de l'habitation ou du vêtement. Il y a des sauvages qui n'ont pas de vêtement et qui ont une habitation, car sans foyer, il n'y a pas de vie sociale.

L'ordre suivi est en quelque sorte celui de l'importance sociale. Cela ne veut pas dire toutefois que toutes les familles acceptent cet ordre. Telle famille riche et oisive attribue le premier rôle aux récréations. Pourtant, en fait, elle souffrirait plus du manque de nourriture que du manque d'amusements.

Dans le classement des faits sociaux, il est entendu qu'il faut s'inspirer des généralités et non des cas particuliers.

La Nourriture. — Il est inutile de nous attarder à la définition des divers éléments du Mode d'existence; ce sont les différents besoins matériels de l'homme, vus sous un angle social.

La Nourriture comprend l'analyse des différents faits qui suivent[1] :

1° *La distribution des repas* (leur nombre, leur moment et leur durée) :

2° *La composition du repas* (nature des aliments, leur qualité, leur quantité) ;

3° *La provenance des aliments* (de l'industrie domestique ou du commerce) ;

4° *La préparation des aliments* (leur transformation, le matériel et l'opération) ;

5° *La cérémonie du repas* (matériel, service et tenue).

Je rappelle encore qu'il faut voir la signification des faits.

Prenons, par exemple, la distribution des repas. Le chasseur sauvage imprévoyant part le matin à jeun, se met en quête d'un gibier et organise un repas aussitôt la bête abattue. Le cultivateur, plus prévoyant, a des provisions dans son magasin et règle les heures des différents repas d'une manière plus rationnelle et en tenant compte des nécessités du travail.

1. Robert Pinot, *Sc. Soc.*, XII, 189 et suiv.

Les peuples du Nord, les Anglais notamment, éprouvent le besoin de faire un repas très copieux le matin en se levant, tandis que ceux du Midi s'en passent beaucoup plus facilement. Les Allemands qui font un très fort repas dans le milieu de la journée, ont une plus grande tendance à l'obésité que les Anglais qui en font beaucoup de petits. Cette répercussion est du reste renforcée par une autre qui provient non plus de la distribution, mais de la composition des repas, à savoir que les Allemands emploient beaucoup de sauces grasses, tandis que les Anglais usent de sauces en bouteille préparées dans des manufactures, et qui sont plutôt des condiments que des aliments. Enfin, le thé a une action contraire à celle de la bière, surtout de la bière à fermentation basse[1].

Dans les pays humides qui avoisinent la mer du Nord, on consomme beaucoup de viande et de laitage, parce que ces pays sont propres à l'élevage du gros bétail et que les vaches donnent beaucoup de lait. Dans les pays à blé, les paysans consomment au contraire une plus grande quantité de pain.

Dans les pays de culture ménagère, les paysans mangent surtout de la viande de porc, parce que c'est l'animal le plus facile à nourrir et que, conservée, sa chair a beaucoup plus de saveur que celle des autres animaux domestiques.

Toute la question de l'alcoolisme serait à traiter ici, et l'on pourrait montrer qu'elle est conditionnée par le climat, les productions du pays et le commerce. En Normandie, l'alcoolisme est produit à la fois par le climat humide et par la facilité avec laquelle chacun peut distiller le cidre et avoir de l'eau-de-vie à sa disposition à tout instant. Dans les villes manufacturières, au contraire, son développement coïncide avec les facilités de plus en plus grandes avec lesquelles le commerce offre les liqueurs les plus variées.

L'usage du thé en Grande-Bretagne et en Russie est une répercussion du commerce, de même que celui du café dans les Pays-Bas et dans les régions environnantes : le thé de

1. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 36-37 : — *Sc. Soc.*, 2e pér., 125e fasc., p. 48-49.

Chine arrive facilement en Russie; les colonies anglaises, telles que Ceylan, produisent du thé, tandis que Java, colonie hollandaise, produit du café. Le café au lait des Pays-Bas s'explique par la combinaison du commerce colonial et de la vache laitière.

L'importance de ces constatations est évidente, lorsque l'on songe qu'un même régime alimentaire imposé pendant plusieurs générations finit par créer le tempérament national, et que celui-ci à son tour est le point de départ de répercussions physiologiques et sociales.

La cuisine simplifiée des Anglo-Saxons est un résultat de la vie en simple ménage, comme la cuisine compliquée des Chinois est un effet de la famille communautaire, avec sa main-d'œuvre féminine abondante.

Le remplacement du moulin à blé à bras par le moulin mécanique (à vent ou à eau) a eu pour résultat d'alléger beaucoup le travail des femmes et des esclaves, et a beaucoup aidé, dans certains pays, à la disparition de la polygamie ou de l'esclavage.

Dans les pays où la domesticité est peu nombreuse et où la ménagère doit faire une cuisine compliquée, il est difficile qu'elle puisse paraître à table, lorsqu'il y a un invité étranger : c'est là l'une des causes tout au moins d'une coutume très répandue en Allemagne.

L'Habitation[1]. — Les différents faits sociaux relatifs à l'Habitation sont :

1° La Composition de l'Habitation (immeuble, meuble, chauffage, éclairage);

2° La Provenance des matériaux;

3° L'Usage de l'Habitation;

4° L'Entretien de l'Habitation.

La *Composition de l'Habitation* est un élément analytique du Mode d'existence et qui ne fait pas par conséquent double

1. R. Pinot, *Sc. Soc.*, t. XII, p. 495 et s.

emploi avec la Composition des biens qui est un élément de la Propriété, parce que l'on n'envisage pas les choses sous le même point de vue. D'un côté, on cherche à comprendre la difficulté plus ou moins grande avec laquelle on peut être propriétaire, tandis que de l'autre on s'intéresse aux satisfactions que l'on retire de la jouissance de la maison que l'on habite.

Dans la Composition de l'habitation, on étudie non seulement la disposition des pièces, l'architecture et le mobilier, mais aussi les appareils de chauffage et d'éclairage, et par conséquent la nature du combustible.

La *Provenance des matériaux* n'est pas indiquée dans le tableau analytique donné par M. R. Pinot dans son cours[1], car il la fait figurer à titre accessoire dans la Composition de l'habitation. Il est vrai que dans beaucoup de pays européens, les matériaux proviennent en général du commerce, par suite de la spécialisation de l'industrie du bâtiment, mais il n'en est pas ainsi partout. Dans les sociétés simples, les matériaux parviennent de l'industrie ménagère : tentes des pasteurs nomades et des chasseurs, huttes des sauvages, *sod houses* ou maisons de gazon et de terre des colons pauvres du Far West, etc.

Or, il nous paraît évident qu'un outil d'analyse doit s'adapter à tous les cas même s'ils sont rares, et pécher par excès plutôt que par défaut. Par contre, M. Pinot indique comme premier élément analytique les Destinations diverses de l'Habitation, mais il nous paraît pouvoir rentrer soit dans la Composition de l'Habitation, soit dans l'Usage de l'Habitation. Lorsque l'on énumère et que l'on décrit les différentes pièces dont se compose une maison, on indique la destination de chacune d'elles et leur mobilier. D'autre part, si l'on veut savoir de quelle façon ces pièces sont utilisées, cela rentre dans l'Usage de l'Habitation. Dans la plupart des exemples que nous donnons plus loin, on verra qu'il aurait été difficile de différencier les Destinations de la Composition et de l'Usage.

1. Voir contradictoirement les remarques de M. Pinot à ce sujet (XII, 498, n.).

L'*Usage de l'Habitation* peut donner lieu à des remarques intéressantes. En effet, il ne suffit pas de décrire l'Habitation et de noter qu'elle comprend un salon, une salle à manger, etc. Il faut aussi voir à quoi répondent ces appellations. Il y a des familles qui mangent ordinairement dans la cuisine quoiqu'elles possèdent une salle à manger, parce qu'elles réservent celle-ci pour les festins. Il y a de grandes maisons aux pièces multiples, dont les trois-quarts ne servent à rien. Par contre, dans tel petit appartement, chaque mètre carré est utilisé.

D'une façon générale, une Habitation peut être un simple abri, ou un bien de famille que l'on doit conserver intact, ou un home que l'on s'efforce de rendre gai.

A propos de l'*Entretien de l'Habitation*, nous noterons qu'il est d'autant plus nécessaire que la population est plus agglomérée et que le climat est plus malsain.

Ainsi, par exemple, la propreté hollandaise est une conséquence de l'humidité, conséquence qui, pour agir par réaction contre les effets néfastes du climat, n'en est pas moins une conséquence de ce dernier, comme les vêtements de fourrure sont une conséquence des climats froids.

Les Vêtements[1]. — Trois points sont à étudier en ce qui concerne les vêtements. Ce sont :

1° *La Composition du Vêtement :* matière et forme (habits, linge, chaussure, coiffure, bijoux, armes) ;

2° *La Provenance du Vêtement* (ménagère ou marchande) ;

3° *Usage, entretien, durée et fin du Vêtement* (soins, blanchissage, réparations, etc.).

Le but premier et essentiel du vêtement est de protéger le corps contre les intempéries du climat, ou, pour parler d'une façon plus générale, contre les défectuosités du lieu, car, dans la zone de la Sylve équatoriale, le vêtement habituel, qui est très rudimentaire, ne sert qu'à protéger certaines parties du corps contre les ronces des fourrés impénétrables. Ensuite,

1. Robert Pinot, *Loc. cit.*, p. 505 et suiv.

vient par intermittence le manteau qui protège contre la pluie. Dans les zones arctiques et sub-arctiques, le vêtement est une nécessité impérieuse du climat froid.

La matière employée pour la fabrication des vêtements est conditionnée par l'Usage du Vêtement et par les productions du Lieu ou par le Commerce. Les chasseurs et les pasteurs ont des vêtements en peaux, tandis que ceux des habitants de la Sylve équatoriale sont souvent en feuillages.

On ignore généralement que les Anabaptistes ont une prescription religieuse qui ne leur permet pas de porter d'autres vêtements que ceux qui ont été faits par leurs femmes avec la laine de leurs troupeaux, ni d'y apposer aucun objet fabriqué, tel que boutons ou agrafes. Cette coutume prouve que cette secte était composée de familles vivant dans des régions un peu écartées, mais elle a eu aussi pour conséquence d'empêcher leur expansion et de les maintenir dans les montagnes du Jura et de l'Alsace[1].

La substitution du linge en toile de lin et de chanvre à la laine, à la fin du Moyen Age, a eu pour résultat de faire disparaître la lèpre de l'Europe occidentale[2], ce fait a eu une autre conséquence bien curieuse : l'apparition du chiffon, et la possibilité de fabriquer du papier à bon marché, condition sans laquelle l'invention de Gutenberg n'aurait pas pu se répandre aussi rapidement, et par conséquent la Renaissance et la Réforme.

Le linge dit américain, en celluloïd, a été inventé en Amérique à cause de la difficulté que les familles trouvaient dans les villes à faire blanchir, les domestiques exigeant des gages extraordinaires, et les blanchisseurs des prix fantastiques[3].

Dans les classes aisées et indolentes de l'Orient, les hommes portent la robe, et il en était ainsi dans l'antiquité gréco-romaine. Ceux de l'Occident moderne, plus actifs, portent les vêtements collants, hérités des anciens Barbares.

1. R. Pinot, *Id.*, p. 509.
2. *Id.*, p. 508.
3. *Id.*, p. 54.

Le voile des musulmanes est une conséquence du grand esprit de jalousie des hommes, lequel est lui-même un effet de la vie communautaire et de la condition subalterne dans laquelle sont tenues les femmes.

Dans les sociétés riches, les vêtements se multiplient pour s'adapter aux différents usages : vêtements de luxe, de sport, de chasse, de voyage, etc. Parfois, il sert à distinguer les classes sociales, et il est des pays où le costume est réglementé selon la condition des personnes.

L'Hygiène. — D'après Robert Pinot[1], on doit entendre par Hygiène, en Science sociale, les dispositions physiques que chaque sujet apporte en naissant, ou acquiert, et les précautions et soins qu'il prend pour sa santé.

C'est donc à la fois l'étude du tempérament et de la constitution physique, aussi bien que celle des soins hygiéniques, mais, bien entendu, toujours envisagés sous l'angle social, et non sous l'angle médical.

L'Hygiène comprend donc la détermination des faits suivants :

1° *Constitution physique* (native ou acquise) ;

2° *Soins spéciaux* (par la famille, les empiriques ou les gradués).

Comme nous l'avons indiqué déjà[2], en parlant de la Nourriture, la Constitution physique est une conséquence entre autres causes, de la Distribution et de la Composition des Repas, à condition qu'il s'agisse d'habitudes traditionnelles existant depuis plusieurs générations.

A cet égard, on peut tracer deux grandes subdivisions dans l'humanité : les carnivores et les végétariens, les premiers ayant un excès d'aliments azotés et plastiques, les derniers un excès d'aliments carbonés et moteurs, et il serait curieux de déterminer les conséquences de ces deux régimes.

1. R. Pinot, *Id.*, p. 512.
2. Cf. *supra*, p. 9.

Parmi les premiers sont les peuples pasteurs et chasseurs et les pays où le gros bétail abonde. Les peuples du Nord sont non seulement carnivores, mais suralimentés, et ont en conséquence un tempérament sanguino-lymphatique, à la fois lent et puissant.

Le type le plus pur est celui des Esquimaux qui n'ont presque pas de nourriture végétale à leur disposition. C'est ce même tempérament qui prédominait chez les anciens Anglais et qui prédomine encore chez les Scandinaves, les Frisons et les Flamands.

Parmi les seconds sont les nègres cultivateurs de l'Afrique et de la Papouasie ainsi que les Polynésiens, qui n'ont pas de bétail et peu de gibier. Les Chinois se rapprochent de ce type. Les personnes riches, chez ces peuples, qui peuvent se livrer aux excès alimentaires et à l'oisiveté, ont un tempérament purement lymphatique, ayant une tendance à une obésité plus molle que celle des sanguino-lymphatiques.

Parmi les pasteurs, il faut distinguer les carnivores des galactophages. Ces derniers ne se rencontrent que dans les régions à pâturages riches et où il y a surabondance de lait : Mongols[1], Gallas et Massaïs[2], montagnards de l'Europe, habitants de certaines régions de la Hollande. Les pasteurs carnivores sont, par exemple, les pasteurs des steppes pauvres du Sahara[3].

Quant aux populations urbaines, elles sont beaucoup plus influencées par le commerce, et ont en conséquence une nourriture beaucoup plus variée. Le tempérament nerveux tend à y prédominer, à cause de la vie plus fiévreuse et plus intellectuelle que l'on y mène.

Les agglomérations urbaines ont besoin de développer beaucoup les soins hygiéniques parce qu'elles vivent dans des conditions plus artificielles et plus propices à la propagation des épidémies. C'est pourquoi, dans l'Europe moderne, l'État se

1. E. Demolins, *Comment la route crée le type social*, I, 25 ; — P. Bureau, *Sc. Soc.*, VI, 349.
2. A. de Préville, *Les sociétés africaines*, 74.
3. *Ouvriers des Deux-Mondes*, 2e sér., t. I, p. 435. — Cf. *infra*, p. 32.

voit de plus en plus forcé d'intervenir dans ce domaine, tant par des réglementations que par des travaux d'assainissement.

Les Récréations [1]. — Avec les Récréations, nous arrivons aux faits du Mode d'existence qui s'éloignent le plus des choses purement matérielles. A certains égards, ils constituent une transition vers les Cultures intellectuelles. Il n'est pas toujours aisé de distinguer la danse d'amusement de la danse artistique. De même en ce qui concerne le dessin, la gravure, la lecture.

En fait, néanmoins, ce sont là des cas extrêmes, et les Récréations se maintiennent ordinairement dans une sphère moins élevée. Elles peuvent, du reste, toucher à toutes les classes de la Nomenclature, au Lieu s'il s'agit de tourisme, au Travail si l'on fabrique un objet pour s'amuser, à la Propriété, si l'on collectionne des bibelots, à la Famille si l'on va rendre visite à ses parents, etc.

En somme, il faut toujours se poser cette question : *A quel ordre de faits sociaux appartiennent les Récréations, et leurs circonstances diverses?*

En outre, il faut chercher les causes et établir les répercussions actives et passives auxquelles peuvent donner lieu les Récréations.

Prenons, par exemple, les sports. A l'analyse, nous les rangerons au Mode d'existence, subdivision des Récréations, et parmi les différentes Récréations, nous les rangerons, non pas dans celles qui ont trait plus spécialement au Lieu, au Travail, ou à la Famille, mais dans celles qui ont trait à l'Hygiène. Les sports sont essentiellement des Récréations hygiéniques, à tel point qu'ils ont été l'une des causes qui ont modifié le tempérament sanguino-lymphatique des anciens Anglo-Saxons; c'est grâce à eux aussi que le tempérament nerveux ne s'est pas développé d'une façon aussi complète chez les citadins anglais que chez ceux du continent.

1. R. Pinot, *loc. cit.*, p. 156 et 517.

A côté de cela, ces Récréations hygiéniques sont le centre de répercussions diverses qui les lient au Lieu, au Travail, etc.

Ainsi, par exemple, les sports ont une action sur l'Éducation, par conséquent sur la Famille : le football développe l'esprit de la discipline libre et concertée, tandis que le cricket développe l'esprit d'attention.

Une autre répercussion des sports se fait sentir dans la guerre actuelle : c'est une répercussion des Récréations sur l'État. C'est grâce à elle que les armées improvisées de la Grande-Bretagne et de ses colonies ont pu tenir dignement leur rôle dans une lutte contre la nation la plus militarisée du monde. Cela montre que les effets d'une répercussion ne sont pas toujours immédiats, et attendent parfois de longues années avant de se produire; elles restent à l'état potentiel jusqu'au moment où elles trouvent les conditions voulues pour se mettre en action.

III. — EXEMPLES D'ANALYSES.

Les monographies qui sont exposées dans la *Science Sociale*, ont généralement analysé les Moyens d'existence d'une façon beaucoup plus complète que le Mode d'existence. Cela s'explique par ce fait que les premiers contiennent les causes actuelles les plus importantes, tandis que les seconds sont plutôt des conséquences. Les modèles tout à fait complets sont donc rares. C'est pourquoi, avant de donner, une série d'exemples choisis parmi les diverses catégories de sociétés, nous en exposerons d'abord un parmi les plus complets, à savoir celui des Paysans du Jura Bernois, dont nous avons déjà parlé à propos de la Famille et de la Propriété.

Voici comment se présente l'analyse de cette monographie au point de vue du Mode d'existence.

PAYSANS DU JURA BERNOIS[1].

1° *Nourriture.*

Distribution des repas. — Cinq repas, dont le principal a lieu à midi, et les autres à 6 heures (ou 7 1/2 en hiver), à 10, à 4 et à 8 heures.

Composition des repas. — Le lard et les légumes ne paraissent qu'au dîner de midi. Les autres repas sont à peu près exclusivement composés de pain, de beurre et de fromage, et comme boisson, le lait, le café au lait, et, à 10 heures, un verre d'eau-de-vie.

Provenance des aliments. — De l'industrie domestique : le lait, le beurre et les légumes; — du commerce : le fromage (fabriqué par les anabaptistes dans les grandes fermes de la région), le café; — avec le petit-lait et les déchets, on engraisse des porcs qui sont achetés; — enfin, tous les 10 jours, on fait du pain avec des farines du commerce et un peu de blé cultivé.

Préparation des aliments. — Le mari pétrit la farine et chauffe le four (opérations les plus dures), et la femme met le levain et confectionne les miches. — La femme fait fumer le lard et prépare la cuisine. — Remarque : la multiplicité des opérations prouve que l'on a du temps du reste.

Cérémonie des repas. — *Benedicité* par le père au dîner; — les enfants entendent causer des affaires agricoles et publiques, mais ils doivent se taire; — le père corrige les enfants lorsqu'un cas grave lui est signalé par la mère.

2° *Habitation.*

Composition de l'habitation. — *Immeuble :* toit immense en dos d'âne pour abriter de la neige et du froid; — citerne; absence de puits. Rez-de-chaussée : grande cuisine voûtée avec four à pain, laiterie, grande salle, chambre des époux, chambre du domestique, étable, remise au bois; — 1er étage : chambre des enfants, grange et aire; — *Meuble :* dans la grande salle, buffet, canapé, table, rideaux; mobilier simple dans les chambres à coucher, mais quantité énorme de linge; drap de lit supérieur remplacé par un édredon. — *Chauffage :* au bois; — dans la salle, un grand poêle entouré de maçonnerie sur laquelle on peut se coucher; la fumée va vers la cuisine où elle rejoint celle du fourneau de cuisine et du four à pain, là elle sèche le lard, puis se dirige vers la grange où elle sèche la paille et entoure l'habitation d'un manteau de chaleur avant de s'échapper. — *Éclairage :?*

Provenance des matériaux. — Pierres à bâtir fournies par le commerce; — bois de chauffage.

Usage de l'habitation. — La grande salle sert surtout pour les réceptions. — La maison est avant tout un bien de famille, mais elle sert aussi d'abri contre le froid, d'atelier des fabrications ménagères, de magasin à provisions, etc.

Entretien de l'habitation : Par la femme.

1. Cf. 110e fasc., p. 88 et 91 (propriété); — 122e fasc., p. 60 (famille). — *Sc. Soc.*, t. III et IV (1887).

3° *Vêtements.*

Composition : pantalons de drap, blouse de toile, souliers, sabots, chapeau de feutre, robes, châle, linge très abondant.

Provenance : commerciale.

Usage, entretien, durée et fin. — Lessive par la ménagère 3 fois par an.

4° *Hygiène.*

Constitution physique. — Santé robuste, vieillesse saine et robuste, car on mange peu de viande, excepté pendant la période des lourds travaux; — alcoolisme.

Soins spéciaux : tisanes; — médecin seulement dans les cas graves.

5° *Récréations.*

Dimanche : office religieux et cabaret. — Veillées entre voisins l'hiver : jeux de cartes, tabac, eaux-de-vie. — Foires l'automne. — Réjouissances à la fenaison.

L'HORLOGER DE SAINT-IMIER[1].

1° *Nourriture.*

Distribution des repas. — Trois repas : 7 heures, midi et 8 heures, dont le principal est celui de midi.

Composition des repas. — Déjeuner : pommes de terre et café au lait; — dîner : soupe, lard et légumes, quelquefois viande de boucherie; — souper : fromage, pain et café au lait. — Boisson : eau; vin les années de prospérité.

Provenance des aliments. — Du commerce.

Préparation. — Par la mère, excepté dans les périodes de prospérité où l'on prend une servante, car alors la mère travaille dans l'horlogerie.

Cérémonie. — Le service est fait par la mère et la fille aînée; les enfants ne parlent que lorsqu'on les y autorise.

2° *Habitation.*

Composition. — *Immeuble :* appartement dans une grande maison, comprenant 4 pièces, dont une cuisine et un cabinet; — *Meuble :* assez bien fourni et bien entretenu, canapé, armoire, commode, etc; — *Chauffage :* bois.

Provenance des matériaux?. —

Usage. — La grande chambre sert à la fois d'atelier d'horlogerie, de salon et de chambre à coucher pour les parents; l'autre salle sert de chambre à

1. Cf. *Sc. Soc.*, 2e pér. 122e fasc., p. 28 et 61; — *Sc. Soc.*, t. VI, VII et VIII (1888 et 1889).

coucher pour les enfants, et la cuisine sert de salle à manger, malgré sa petitesse.

Entretien. — Immeuble et meuble entretenu avec propreté.

3° Vêtements.

Composition : jaquette, chapeau de feutre rond, etc.

Provenance : commerciale.

Usage : ouvriers soigneux et propres tendant à exagérer la toilette. — Toilette plutôt bourgeoise qu'ouvrière.

4° Hygiène.

Médecins fournis par les associations ouvrières.

5° Récréations.

Café et promenade; — pour les jeunes gens, musique, gymnastique; — promenade en famille le dimanche.

Voici maintenant une série d'exemples plus ou moins complets pris dans différents milieux sociaux, en commençant par un exemple pris dans un milieu simple de pasteurs nomades.

ARABES LARBAS[1].
(sud-Algérien)

1° Nourriture.

Distribution des repas. — Deux : matin et soir.

Composition des repas. — Matin : galettes de farine d'orge ou de blé. — Soir : kouskous, ou farine cuite à l'étuvée et mélangée avec de la viande, des légumes, des fruits, du lait ou du beurre.

Provenance des aliments. — De l'industrie domestique : laitages, viande et une partie des céréales; — du commerce : dattes, céréales, épices.

Préparation des aliments. — Par les femmes, y compris la mouture des grains.

Cérémonie des repas. — Le chef de famille et ses fils mangent d'abord; les femmes, les filles et les esclaves mangent ensuite.

2° Habitation.

Composition de l'habitation. — Tente en poil de chameau et tissu de laine et recouverte d'un enduit de goudron. — *Meuble :* nattes d'alfa, sacs de laine

1. Cf. *Sc. soc.*, 110e fasc., p. 46 (travail) et p. 86 (propriété).

ou de peau, outres tannées, ustensiles en bois ou en pierre. — *Chauffage :* fiente de chameau, etc.; quelquefois un peu de bois. — *Éclairage :* —?

Provenance des matériaux. — De l'industrie domestique.

Usage de l'habitation : sert d'abri et de salle à manger.

Entretien. — ?

3° *Vêtements.*

Composition. — Pour les hommes : pantalon et burnous en coton, chemise de laine, voile, savates, etc.; — pour les femmes : robe en coton, ceinture en laine, voile, turban, bijoux, etc.

Provenance. — Fabriqués par les femmes avec les produits du troupeau et le coton acheté.

Usage. — Blanchissage à la soude, par les femmes.

4° *Hygiène.*

Quand on peut, bains dans l'eau des sables salins; — Nourriture rafraîchissante et purgative au printemps (lait et herbes).

Médecins gratuits dans les cas graves.

5° *Récréations.*

Pour les hommes : fantasia, jeux d'adresse et de force. — Pour les femmes : causeries. — Contemplation de la nature. — Conteurs poètes et musiciens.

MONTAGNARDS DU LAVEDAN[1].
(Pyrénées.)

1° *Nourriture.*

Distribution. — Trois repas à 8 h., à 2 h. et 8 heures.

Composition. — Matin : soupe, porc bouilli et pain; — à 2 heures : pommes de terre, pain, crêpes, bouillie; — le soir : bouillie de maïs, pain et lait. — Quelquefois, viande de boucherie et vin.

Provenance. — Du domaine : laitages, œufs, légumes, porc. — Du commerce : viande de boucherie, vin, condiments. — Céréales en partie achetées et en partie produites par le domaine.

Préparation. — Par les femmes, y compris la fabrication du pain.

Cérémonie. — ?

2° *Habitation.*

Composition. — *Immeuble :* rez-de-chaussée (cuisine et atelier), 1er étage

1. Cf. *Sc. Soc.* 2e per. 110e fasc., p. 63 (travail accessoire) et 122e fasc., p. 63 (famille).

(deux chambres à coucher). — *Meuble :* dix lits à colonnes avec rideaux en laine et couvre-pieds, armoires, commode, coffres, table, chaises, etc. — *Chauffage :* bois. — *Eclairage* : racine de pin, bougies, etc.

Provenance. — ?

Usage. — La maison est un bien de famille qu'il faut conserver intact.

3° *Vêtements.*

Composition. — Vêtements selon la mode locale : drap pour les hommes; mérinos, laine, coton pour les femmes; linge en toile.

Provenance. — Laine du troupeau; filasse de lin et fil de coton acheté; les femmes préparent et filent la laine et font la confection, mais le tissage, le foulage et la teinture se font à façon.

Usage. — Blanchissage par les femmes.

4° *Hygiène.*

Constitution. — Santé robuste, grande longévité, peu d'infirmité.

Soins spéciaux. — Par la famille. — Médecins dans les maladies graves.

5° *Récréations.*

Jouissances résultant de la vie en communauté; — récits du père pendant les veillées; — foires.

NÈGRES DU MOSSI[1].
(Soudan.)

1° *Nourriture.*

Distribution. — ?

Composition des repas. — Pâte de farine de mil, quelquefois avec du lait, des sauces (de sésame, de néré, d'arachide), des fruits, parfois de la viande.

Provenance des aliments. — De l'industrie domestique.

Préparation. — Par les femmes y compris le pilage des grains.

Cérémonie. — ?

2° *Habitation.*

Composition. — Une soukala comprend une cour murée renfermant 5 ou 6 cases en terre, avec toits en paille.

Provenance. — Industrie domestique, avec l'aide d'un maçon.

Usage. — Chaque femme vit dans une case séparée avec ses enfants en bas âge.

Entretien. — Par la femme.

1. Cf. 110e fasc., p. 52 et 55 (travail) et 89 (propriété).

3° *Vêtements.*

Composition. — Pagne en coton, culotte, bonnets; — sandales en cuir; — chapeaux de paille.

Provenance. — Coton provenant de la culture ménagère, et filé par les femmes, mais tissé, teint et confectionné par des artisans.

Usage. — Blanchissage par les femmes, qui fabriquent leur savon.

PAYSANS DU HAOURAN[1].

(Palestine.)

1° *Nourriture.*

Distribution. — Trois repas à 7 heures (8 heures en hiver), à 1 heure et 8 heures (6 heures en hiver), le dernier étant le principal.

Composition. — Pain de froment ou de doura; riz cuit à l'eau, sans être crevé, et assaisonné au beurre; beaucoup de laitage au printemps (lait aigri, fromage); lentilles, pois, fruits. — Eau, et quelquefois du café.

Provenance. — De l'industrie domestique : blé, maïs, lait, viande, lentilles, pois. — Du commerce : riz, légumes, fruits, condiments, café.

Préparation. — Par les femmes, y compris le pain qui se prépare spécialement pour chaque repas, et la traite du lait.

Cérémonie. — Le chef de famille mange seul, ou avec les visiteurs distingués; les autres hommes mangent ensuite, enfin les femmes.

2° *Habitation.*

Composition. — *Immeuble :* Maison en pierres et pisé, avec toit en terrasses et solives en bois. Elle comprend trois parties : le Medhafé (pour les visiteurs) formé d'une grande salle et d'une cour; le Harem formé de sept chambres, d'une cour et différents hangars; enfin l'atelier agricole. — *Meuble :* nattes en jonc, matelas en laine, coffres en bois, tapis, tabourets, foyers et fourneaux portatifs en cuivre ou en terre cuite, outres, etc. — *Chauffage :* bois. — *Eclairage :* huile de ricin dans des lampes en terre cuite.

Provenance. — Pierres provenant de ruines anciennes; — nattes achetées — outres fabriquées.

Usage. — Les hommes étrangers ne pénètrent que dans le Medhafé, qui sert de salle à manger pour les hommes de la maison, — chaque femme a une chambre à coucher spéciale, celle de la femme principale sert de cuisine, de salle à manger et de salon pour les femmes.

Entretien. — Le Medhafé est entretenu par deux esclaves mâles, et le Harem par les femmes.

1. Cf. 122e fasc., p. 62 (famille).

3° *Vêtements.*

Composition. — Pantalon, robe, mouchoirs et chemises de coton, manteau de laine, bottes. — Le chef du village a des vêtements de drap (pantalon, veste, manteau). — Les femmes ont des vêtements en coton et en soie, et des bijoux.

Provenance. — En partie de l'industrie domestique et en partie du commerce ou de cadeaux.

Usage. — Entretien par les femmes.

4° *Hygiène.*

Constitution. — Assez bonne. — Les mariages entre cousins sont assez fréquents chez les riches.

Soins spéciaux. — Par la famille ou les médecins empiriques. — Pour les enfants, on a souvent recours à des pélerinages, à des pratiques occultes, des amulettes.

5° *Récréations.*

Fêtes musulmanes, festins, jeu de trictrac (mais jamais pour de l'argent), fantasia, conteurs et chanteurs ambulants. — Les femmes du village causent près des fontaines. — Les deux sexes prennent leurs distractions séparément.

PAYSANS DU BASSIN DE L'OKA[1].
(Grande-Russie).

1° *Nourriture.*

Distribution. — Trois repas à 7 heures, à midi et à 8 heures, le second étant le principal.

Composition. — Déjeuner : bouillie de gruau, de millet ou de farine de seigle; — dîner et souper : bouillon de viande et de choux, bouillie. — Viande rôtie et poissons en gelée les jours de fête. — Pain de seigle.

Provenance : en grande partie de l'exploitation agricole.

Préparation. — Par les femmes, à tour de rôle, y compris la mouture des céréales avec un moulin à bras, la fabrication du pain et de la bière.

2° *Habitation.*

Composition. — Maison en bois comprenant une cave, une grande salle, une petite chambre, un palier et un magasin aux vêtements. — *Meubles :* simples et peu abondants, nattes, peaux, table, escabeaux, huche, etc. pas de draps de lit. — *Chauffage :* bois. — *Eclairage :* bois.

1. Cf. 2e pér., 110e fasc., p. 58 (travail) et 90 (propriété); — 122e fasc., p. 10 (biens mobiliers).

Provenance : du domaine.

Usage. — La grande salle sert à tous les usages : salon, salle à manger, chambre à coucher d'une partie de la famille et cuisine. La petite salle sert de chambre à coucher pour le reste de la famille.

Entretien. — Négligé.

3° *Vêtements.*

Composition. — Caftan de drap, surtout de fourrure, caleçons de drap ou de toile selon les saisons; — robes et jupons en étamine, chemises de toile, bottes, sandales, bonnet de fourrures, mouchoirs de tête en coton ou en soie.

Provenance : en partie fabriqués par les femmes, en partie achetés.

Usage. — Entretien par les femmes, y compris le blanchissage.

4° *Hygiène.*

Constitution. — Excellente; longévité assez commune.

Soins spéciaux. — Par la famille à l'aide de recettes traditionnelles. — Dans les cas graves, on a recours à l'aide gratuit de personnes plus compétentes.

5° *Récréations.*

Fêtes et repas. — Danses entre jeunes filles. — Veillées.

PAYSAN DES FJORDS DE NORVÈGE[1].

1° *Nourriture.*

Distribution des repas. — Cinq repas : le premier en se levant, (6 ou 7 heures); le second, plus substantiel, à 8 h. 1/2; le dîner à midi, une collation à 5 heures et un dernier repas assez important à 9 heures.

Composition des repas. — Le poisson, la viande, les pommes de terre aux deux repas principaux; le pain, le beurre, le fromage en se levant, le pain et la bouillie d'avoine aux autres repas; le petit-lait à peu près à tous les repas. — Le dimanche, on a du café le matin, de la bière le soir.

Provenance des aliments. — Du domaine : viande, pommes de terre, laitages; — du commerce : poisson séché, café, sucre; — l'avoine est en partie cultivée, en partie achetée et sert à faire le pain aussi bien que les bouillies.

Préparation des aliments. — Le pain fabriqué anciennement deux fois l'an, aujourd'hui huit à dix fois; — on tue quelques veaux, 4 à 8 moutons et quelquefois une vache par an.

Cérémonie des repas. — Tout le monde puise dans le même plat; — cuisine peu appétissante.

1. Cf. 122e fasc., p. 63, l'analyse de la famille.

2° *Habitation.*

Composition. — *Immeuble :* multiplicité de petits chalets pour l'habitation, la buanderie, les étables, l'atelier de forge et de menuiserie, enfin le magasin aux provisions qui est sur pilotis; dans l'habitation, il y a toujours un embryon de petit salon, sans lits et avec des rideaux aux fenêtres; — *Meuble :* fruste et rudimentaire; lits à glissière pour deux personnes, matelas de paille sans sommier, draps en laine. — *Chauffage :* au bois; — *Éclairage :* — ?

Provenance des matériaux. — Du domaine : planches de sapins et blocs de granit; — du commerce : fer.

Usage de l'habitation. — La maison est l'asile où l'on est indépendant.

Entretien de l'habitation. — ?

3° *Vêtements.*

Composition. — Vêtements en drap.

Provenance. — Laine du domaine, filée et tissée par les femmes; un peu de cotonnade achetée.

Usage. — Entretien par les femmes.

4° *Hygiène.*

Constitution physique. — Tempérament énergique, mais lent.

Soins spéciaux. — Surtout familiaux; les femmes vont s'accoucher seules dans l'isolement.

5° *Récréations.*

Conférences, lecture, danses, sports.

OUVRIER ANARCHISTE PARISIEN[1].

1° *Nourriture.*

Distribution. — Trois repas, à 5 h. 45, à midi et à 8 heures, le premier étant le moins copieux.

Composition. — Matin : pain beurré et café noir; — à midi : viande, légumes (surtout salade), fromage ou fruits, pain, café; — soir : soupe, viande, légumes, fromage ou fruits, pain. — Nourriture variée et saine, peu de conserves.

Provenance. — Du commerce. — Pain de la coopérative.

1. *Sc. Soc.*, 2e pér., 14e fasc.

Préparation. — Le soir, la mère prépare le dîner et à midi elle réchauffe le déjeuner rapidement: le café du matin est préparé par le père.

Cérémonie. — ?

2° *Habitation.*

Composition. — Appartement de 3 pièces : salle à manger, chambre à coucher et cusine-débarras. — *Meuble* : grand lit de bois, toilette, armoire à glace; chaises, bibliothèque, lits-cage; — il faut descendre chercher l'eau à la cour. — *Chauffage :* fourneau à la houille et réchaud à gaz. — *Eclairage :* gaz et pétrole.

Provenance des matériaux. — Du commerce.

Usage. — La salle à manger sert de chambre à coucher pour les enfants, de lieu de réunion familiale et de réception.

Entretien. — ?

3° *Vêtements.*

Composition. — Complets tout faits et sur mesure.

Provenance. — De la coopérative. — La mère fait elle-même ses jupes.

Usage. — Durent un an environ. Le linge est blanchi le dimanche par la mère au lavoir.

4° *Hygiène.*

Constitution. — Bonne.

Soins spéciaux. — Par le médecin et la famille.

5° *Récréations.*

Surtout la lecture, parfois le théâtre; réunions avec les amis. — Très rares excursions. — Ni alcool, ni tabac.

GREC DE MAKRI (MACÉDOINE)[1].

1° *Nourriture.*

Distribution. — ?

Composition. — Pâtes farineuses, boulettes de riz, poisson, olives, légumes, pain; — viande deux fois par semaine; — eau; — vin dans les grandes circonstances.

Provenance : Du domaine : céréales, chèvres, mouton, fruits, olives, légumes, vin; — du commerce : poisson.

Préparation. — Par la mère et les filles, y compris la fabrication du pain.

Cérémonie. — La servante mange avec les maîtres tout en servant.

2° *Habitation.*

Composition. — Rez-de-chaussée : une pièce d'hiver, caves et magasins à blé, bois, etc.; — *Etage :* plusieurs pièces d'habitation. — *Chauffage* : bois.

1. *Sc. Soc.*, 2e pér., 2e fasc.

Provenance. — ?
Usage. — Bien de famille possédé par les femmes.
Entretien. — Par la mère, les filles et la servante.

3° *Vêtements.*

Tendance à exagérer la toilette et à suivre les modes de Paris. — Blanchissage du linge à la maison.

CHIFFONNIER COUREUR PARISIEN [1].

1° *Nourriture.*

Aliments trouvés dans les boîtes à ordures ; vin acheté dans les cabarets ; porcs élevés avec les détritus.

2° *Habitation.*

Composition. — *Immeuble :* Appartement d'une maison à 2 étages située dans une ruelle, et composé d'une seule pièce non parquetée, ni carrelée, ni pavée. — *Meuble :* Rudimentaire comprenant toujours un petit foyer et parfois un lit, une table et des chaises.
Provenance. — ?
Usage. — L'habitation est un simple abri.
Entretien. — Presque nul.

3° *Vêtements.*

Défroques dont on lui fait cadeau.

4° *Hygiène.*

Constitution. — Bonne; peu de maladies, à l'exception de l'alcoolisme.
Soins spéciaux. — Nuls; ne se lave jamais. — La police essaie d'édicter des mesures hygiéniques.

5° *Récréations.*

Cabaret et palabre. — Amateur de théâtre et de chant.

RUBANIER DE BARMEN [2].

1° *Nourriture.*

Distributions des repas. — Dîner très important à 1 heure et demie et repas plus petits le matin et le soir.

1. *S. Soc.*, 2e pér., 58e fasc. — *Les Parisiens d'aujourd'hui*, par J. Durieu (Giard et Brière, 1910).
2. *Sc. Soc.*, 2e pér., 125e fasc. — *La formation sociale du Prussien moderne.*

Composition des repas. — Pain beurré et café au lait le matin; saucisses et pommes de terre à midi, sans boisson; pain et fromage le soir. Bière entre temps. — Viande de boucherie et légume le dimanche.

Provenance des aliments. — Du commerce.

Préparation. — Par la femme; cuisine simplifiée, excepté le dimanche.

Cérémonie. — On exige de l'ordre et de la discipline; les enfants doivent se taire et écouter.

2° *Habitation.*

Composition, — *Immeuble* : Appartement d'une maison-caserne, et comprenant une salle et deux chambres à coucher. — *Meuble :* Mobilier restreint dans la salle, à savoir : cuisinière, 2 tables, chaises, armoire, coucou; — encombrement dans les chambres qui ont 2 lits, un lavabo et une armoire. — *Chauffage :* au charbon dans la cuisinière. — *Éclairage* : ?

Provenance des matériaux. — Commerce.

Usage. — Les chambres à coucher sont seules différenciées de la salle commune; — La promiscuité n'est pas complètement évitée.

Entretien. — Par la femme. — Propreté et ordre. — Planchers peints pour faciliter le nettoyage.

3° *Vêtements.*

Composition. — ?

Provenance. — Commerciale.

Usage. — Soignés par la femme, qui coud et raccommode beaucoup.

4° *Hygiène.*

Constitution physique. — Tempérament lymphatique.

OUVRIER TEXTILE DU YORKSHIRE[1].

1° *Nourriture.*

Distribution. — Quatre repas : matin, midi, 6 heures et 9 heures, les plus importants étant le premier et le troisième.

Composition. — Matin : poissons, confitures, pain, beurre, thé; — midi : œufs, pain, beurre; — 6 heures : viande, pommes de terre ou légume, thé; — soir : fromage, pain, beurre.

Provenance. — Du commerce.

Préparation. — Par la mère, y compris la fabrication du pain, mais la cuisine est simplifiée et la viande est souvent mangée froide.

Cérémonie. — Le père est toujours servi le premier.

2° *Habitation.*

Composition. — Cave à provision; — rez-de-chaussée : deux pièces (salon

1. Cf. 122e fasc., p. 64 (famille). — *La formation sociale de l'Anglais moderne.*

et cuisine); — Étage : deux chambres à coucher (parents et filles); — grenier et mansarde pour le fils. — *Meuble :* salon bien meublé (canapé, fauteuil, chaises, table, piano, bibliothèque, foyer élégant, tapis cloué). — *Chauffage :* houille; — *Éclairage :* gaz.

Provenance. — Commerce.

Usage. — Le salon sert pour les réceptions, pour les entrevues des fiancés, pour lire, rêver ou s'isoler; — la cuisine sert de salle à manger.

Entretien. — Par la mère, un peu aidée par les filles; — propreté.

3° *Vêtements.*

Proviennent du commerce. — Entretien et blanchissage par la mère.

4° *Hygiène.*

Propreté corporelle. — Médecin par les associations ouvrières.

5° *Récréations.*

Club ouvrier (lecture, concert, billard, (jeu de cartes, mais jamais pour de l'argent). — Sports (cricket, football).

IV. — LES RÉPERCUSSIONS.

Répercussions du lieu. — Après le Travail, c'est sur le Mode d'existence que le Lieu agit de la façon la plus directe et la plus fréquente. Le climat a des répercussions faciles à trouver sur la nourriture, l'habitation, les vêtements, voire sur l'hygiène et les récréations. Parmi ces répercussions, citons les suivantes :

1. Le climat froid nécessite une alimentation copieuse, et notamment l'absorption de matières grasses; ex. : les Esquimaux[1], puis à un moindre degré, les Allemands[2], Flamands, etc. Cette répercussion agit en France également, car on consomme plus de beurre et de graisse dans le Nord que dans le Midi.

On pourrait objecter que certains pays, comme la Russie, semblent contredire cette loi. En effet, si l'on parcourt les bud-

1. *Sc. Soc.*, VI, 330.

2. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 36; — Voir aussi, *Sc. Soc.*, 2e pér., 125e fasc., p. 48.

gets des *Ouvriers Européens*, on voit que les paysans russes de l'Oka[1] et d'Orenbourg[2] consomment beaucoup moins de matières grasses que les pêcheurs hollandais de Marken[3], mais il faut remarquer qu'ils absorbent une plus grande quantité de laitages. Les budgets de Le Play sont très minutieux à certains égards, mais ils ne sont pas suffisamment analytiques; les céréales, les viandes, les poissons contiennent du carbone en quantités variables; or, ce qui importe surtout, pour la répercussion qui nous occupe, c'est la quantité de carbone que chaque individu consomme, et encore faut-il tenir compte de l'âge, du sexe et de l'activité physique plus ou moins grande.

Mais il y a une observation plus importante à faire au point de vue de la méthode, et nous profitons de cet exemple pour mieux la mettre en lumière, car nous en avons déjà parlé[4].

Il faut se rappeler qu'un fait quelconque — celui de l'alimentation aussi bien que les autres — n'est jamais le résultat d'une seule répercussion. En général, un phénomène est la résultante de plusieurs forces. Ainsi le régime alimentaire n'est pas conditionné uniquement par le climat, mais aussi par le Travail et le Commerce, ou, en d'autres termes, par les matières alimentaires que l'on peut se procurer.

Les paysans russes sont peu influencés par le commerce, et ne mangent guère que les produits de leur propre culture. Ils ont besoin d'une certaine quantité de carbone, mais ils veulent la trouver dans leur blé et dans leur bétail. Le résultat est qu'il est possible qu'ils consomment moins de carbone que le climat ne l'exigerait, leur régime étant une cote mal taillée entre les nécessités du climat et les ressources dont ils disposent.

Le manque de carbone expliquerait peut-être l'activité moins grande du paysan russe : non seulement il fait moins de travail dans une journée que l'Occidental, mais les jours de repos sont plus nombreux et ses loisirs se passent dans la nonchalance.

1. *Ouv. Europ.*, t. II. p. 204.
2. *Ib.*, II, p. 74.
3. *Ib.*, III, p. 232.
4. *Sc. Soc.*, 2e pér. 110 fasc., p. 67.

On le voit, une répercussion n'agit pas d'une façon indépendante, mais se combine avec d'autres qui viennent en déformer les effets. En outre, la déformation subie devient la source d'une nouvelle répercussion ou de plusieurs. La répercussion hypothétique dont nous venons de parler pourrait se formuler comme suit : *L'insuffisance d'aliments carbonés (relativement aux nécessités du climat) rend le paysan russe peu laborieux* (Mode d'existence sur Travail).

L'habitation et les vêtements subissent des répercussions analogues à celle que nous avons notée sur la nourriture.

Exemples :

2. *Le climat froid nécessite une habitation plus confortable.*

3. *Le climat froid nécessite des vêtements plus confortables.*

Ces deux répercussions, comme la première, agissent conjointement avec d'autres issues du Travail et du Commerce, avec d'autres encore. Exemples :

4. Arabes Larbas : *La tente résulte de la vie nomade* (Travail sur Mode d'existence).

5. Arabes Larbas : *La tente est composée d'un tissu de poil de chameau et de laine* (Travail sur Mode d'existence).

6. Paysans russes de l'Oka : *Par suite de l'abondance des forêts, les habitations sont en bois* (Lieu sur Mode d'existence).

L'hygiène et les récréations peuvent aussi être influencées par le climat, comme le prouvent les répercussions suivantes :

7. Arabes Larbas : *La rareté de l'eau dans les steppes algériennes ne permet pas de prendre fréquemment des bains.*

8. Arabes Larbas : *L'immensité et la beauté des steppes poussent à la contemplation de la Nature.*

L'école ethnographique a enregistré un certain nombre de répercussions du Lieu sur l'Habitation que la Science sociale peut enregistrer, car elles peuvent être le point de départ d'autres répercussions plus exclusivement sociales. Les répercussions dont nous parlons ont trait à la forme de l'Habitation chez certaines peuplades sauvages. Elles sont indiquées par M. G. De-

niker dans son ouvrage sur *Les races et les peuples de la terre*[1], et nous pouvons les formuler comme suit :

9. Fuégiens : *Par suite de l'abondance du hêtre austral, les abris sont construits à l'aide de petits troncs et de grosses branches rigides, ce qui détermine leur forme conique.*

10. Australiens : *Par suite de l'abondance de l'eucalyptus (arbre gigantesque), les abris sont construits à l'aide d'une écorce épaisse, ce qui détermine leur forme en berceau.*

11. Amazonie : *Par suite de l'abondance des palmiers, les toits sont construits à l'aide de feuilles longues et larges, ce qui détermine leur forme en plans inclinés.*

Pour le dire en passant, il est à noter que dans la zone équatoriale, l'Habitation comprend, soit de simples abris en plans inclinés, soit des cases rectangulaires à toits en plans inclinés, selon le degré de sédentarité, et ces formes s'expliquent par le palmier.

Répercussions du travail. — Un certain nombre de répercussions du Travail sont faciles à découvrir, par exemple, celles qui sont indiquées dans la provenance des aliments, des matériaux de l'Habitation ou des Vêtements, avec l'indication : *Provenance de l'industrie domestique.* Citons les suivantes :

12. Jura Bernois : *L'importance de l'élevage du gros bétail a pour effet de faire jouer aux laitages un grand rôle dans l'alimentation.*

Cette répercussion ne joue chez les Arabes Larbas qu'au printemps, parce que c'est la seule saison où les vaches donnent beaucoup de lait. Par contre, on la constate chez les montagnards du Lavedan.

13. Nègres du Mossi : *L'importance de la culture du mil fait prédominer l'emploi des pâtes et des bouillies.*

14. Paysans du Haouran : *L'importance de la culture du blé fait jouer au pain un grand rôle dans l'alimentation.*

Les répercussions 13 et 14 jouent simultanément chez les

1. Schleicher frères, 1900, p. 192.

paysans de l'Oka et les montagnards du Lavedan, mais en remplaçant, pour ces derniers, le mil ou le millet par le maïs.

15. Arabes Larbas : *L'élevage du mouton a pour conséquence la fabrication de vêtements en laine.* Mais ici cette répercussion n'agit pas seule, à cause de l'influence du commerce.

Même répercussion dans le Haouran, les fjords de Norvège, le Lavedan, etc.

16. Nègres du Mossi : *La culture du coton amène la prédominance des vêtements en coton.*

On pourrait noter facilement des répercussions du Travail sur les heures des repas, notamment sur l'heure du premier repas, et celle du dernier, qui sont conditionnés par la longueur de la journée de travail.

Chez les Arabes Larbas, on ne fait que deux repas par jour, probablement à cause de l'état nomade : on mange avant de se mettre en route, et lorsqu'on est arrivé.

Chez les sauvages chasseurs, on fait le premier repas lorsque le gibier est abattu. On peut noter aussi chez eux des répercussions du Travail sur les Récréations : danses mimant des scènes de chasse. Le goût de la fantasia chez les pasteurs nomades s'explique également par le Travail, qui exige l'usage du cheval.

Enfin, il y a des répercussions du Travail sur l'Hygiène : ainsi la Constitution physique est influencée par le métier; les forgerons ont les bras très musclés et les jambes plus faibles; les mineurs ont le corps voûté, etc.

Sans doute, si l'on envisage les individus en particulier, on constate qu'ils ne sont pas tous déformés au même degré. Cela ne veut pas dire que la répercussion n'agit pas de la même façon sur les uns et sur les autres. Il faut répéter ici ce que nous avons déjà dit que les répercussions sont des forces, des tendances, plutôt que des résultats acquis [1]. Or, il y a des forces qui agissent rapidement et d'autres lentement; *il y a des réactions lentes et des réactions rapides,* et les répercussions dont

1. Cf. *Sc. Soc.*, 2e pér., 98e fasc., p. 49.

nous nous occupons en ce moment sont des réactions du type lent. C'est pourquoi tous les individus ne sont pas également atteints : les uns n'exercent le métier que depuis peu, d'autres depuis longtemps, d'autres depuis plusieurs générations; enfin, la constitution préalable de chacun diffère, et, du reste, les influences du Travail ne sont pas les seules à agir.

On comprend comment dans une même société, il peut y avoir tant de types divers, et pourquoi les différences individuelles sont moins marquées dans les sociétés simples que dans les sociétés compliquées.

Les répercussions du commerce. — Si nous examinons, dans les exemples d'analyses que nous avons donnés, la provenance des aliments, des matériaux, etc., nous voyons que cette provenance est double, et qu'à côté des produits du travail domestique, il en est d'autres qui sont fournis par le commerce. C'est dire que le Mode d'existence subit des répercussions du Commerce. Dans les sociétés simples, les dernières n'agissent pas, tandis que dans les milieux urbains, elles agissent seules; dans les milieux ruraux des sociétés compliquées elles agissent conjointement avec celles du Travail.

Nous avons noté [1] comment certains faits du Mode d'existence pouvaient être envisagés comme une combinaison des influences du Lieu, du Travail et du Commerce, par exemple le régime alimentaire. Lorsque le commerce est faible ou nul, les deux premiers facteurs sont seuls à agir. Le problème semble alors plus simple à résoudre, mais, en réalité, il n'est simple que pour le sociologue qui veut l'analyser. Il est souvent plus difficile, pour la famille ouvrière, de trouver dans le Lieu même les produits qui peuvent satisfaire aux exigences du climat.

C'est pourquoi l'alimentation des populations simples est si souvent défectueuse : celle des chasseurs est trop carnivore; celle des paysans russes n'est probablement pas assez carbonée.

1. Cf. *supra*, p. 8 et 30.

Les mieux lotis sont probablement les chasseurs-cultivateurs, ou encore les paysans qui font à la fois de la culture et de l'élevage.

Au contraire, là où l'influence du commerce se fait sentir, on dispose d'une grande variété de produits, et chacun peut choisir les éléments divers dont la combinaison est le plus efficace.

Ainsi les Arabes Larbas peuvent mitiger le régime trop carnivore qui résulterait de leur atelier domestique, à l'aide des céréales qu'ils achètent, et avoir des vêtements de coton à côté des vêtements de laine, et par conséquent s'adapter plus exactement aux variations du climat.

C'est dans la mesure où le commerce se développe que les modes générales (parisiennes, anglaises ou autres) se substituent aux modes locales. Ceci est une loi plutôt qu'une répercussion, mais nous sommes dans un terrain où la loi est plus facile à déceler que les répercussions. Tout le monde peut la comprendre de suite, tandis que s'il fallait déterminer pourquoi les montagnards du Lavedan trouvent à acheter du coton à meilleur marché qu'autre chose, cela nécessiterait une étude très compliquée.

Est-ce à dire que la substitution des produits commerciaux ne produise que de bons effets? Ce serait méconnaître la nature humaine qui veut que le mal se développe parallèlement au bien. La tyrannie de la Mode remplace celle du Lieu et peut occasionner d'autres souffrances; mais, nous l'avons déjà dit, le problème des influences de la Mode n'a pas encore été scientifiquement étudié dans son entier.

Répercussions diverses. — Le Lieu, le Travail et le Commerce sont les facteurs qui agissent le plus visiblement sur le mode d'existence, mais il en est d'autres.

M. A. de Préville a signalé[1] une répercussion de la communauté familiale sur l'Habitation ou plus exactement sur la forme et la composition du toit. Cette répercussion se fait sentir dans

1. *Les Sociétés africaines*, p. 220-221.

le midi de la France, et peut du reste se décomposer en deux répercussions véritables :

17. *La communauté familiale entraîne la construction de grandes maisons* (Famille sur Habitation).

18. *La grande maison entraîne la construction de toits plats, et par conséquent l'usage de la tuile creuse*[1] (Mode d'existence sur Mode d'existence).

D'autre part, la Science Sociale a déterminé depuis longtemps, la *répercussion de la Famille particulariste sur le cottage,* mais nous avons fait remarquer que cette répercussion est une tendance plus qu'un fait, comme du reste toutes les répercussions. Le cottage est plus difficile à réaliser à Londres qu'en province, à cause de la répercussion contraire de l'agglomération du Voisinage : il n'en reste pas moins que la répercussion de la Famille particulariste agit à Londres, et on peut la constater en comparant Londres à Paris.

L'importance du revenu (propriété ou salaire) est aussi la source de répercussions qui se font sentir sur le mode d'existence, dans le sens d'une complication de ce dernier. Cette remarque peut se constater dans tous les pays, et telle qu'elle est formulée elle constitue une loi, mais cette loi se subdivise en répercussions de détail qui varient selon les milieux.

Lorsque l'on gravit les échelons de la vie sociale en Angleterre ou en Prusse, pour prendre des exemples que nous avons étudiés nous-mêmes, l'habitation comprend un nombre de plus en plus considérable de pièces, mais ce nombre croît plus rapidement outre-Manche qu'outre-Rhin. De plus, les pièces n'ont pas la même destination : en Prusse, la salle à manger se différencie d'abord de la cuisine ; — tandis qu'en Angleterre, c'est la *sitting-room* où l'on peut lire, rêver ou causer, où l'on peut recevoir ou s'isoler[2].

Ces répercussions sont importantes à constater parce qu'elles décèlent une conception différente de la vie, mais elles ne

1. A. de Préville, *Les Sociétés africaines*, p. 220.
2. *Sc. Soc.*, 2e pér., 23e fasc., p. 14.

peuvent être mises en lumière que par la comparaison de milieux sociaux différents.

Les répercussions actives du mode d'existence. — Voyons maintenant les répercussions dont la cause se trouve dans un fait du mode d'existence.

Nous en avons déjà signalé plusieurs, par exemple celle de la composition des aliments sur le Travail, en ce qui concerne les paysans russes (P. 35).

En Norvège, on peut penser que la répercussion suivante agit :

La multiplicité des chalets a pour effet de séparer l'habitation du père de celui de son héritier (Mode d'existence sur Famille). Nous savons que le chalet s'impose à cause des matériaux que l'on a à sa disposition, et en tenant compte de ce que chaque famille doit construire elle-même sa maison. Au contraire, dans le Lunebourg hanovrien, la maison étant en torchis ou en briques, elle contient plus facilement les ménages du père et de l'héritier.

Le niveau du mode d'existence a une influence sur la hiérarchie des classes (Mode d'existence sur Voisinage). C'est une véritable loi, mais qui se manifeste sous forme de répercussions qui diffèrent selon les pays : elle est un caractère classifiant plus important en Angleterre qu'en Prusse.

N'oublions pas, enfin, les *répercussions internes*, c'est-à-dire celles dont le fait influençant et le fait influencé font tous deux partie du Mode d'existence.

On en trouvera presque toujours qui relient la Provenance des aliments et la Composition des Repas, la Provenance des matériaux et la Composition de l'Habitation, la Provenance des Vêtements et leur Composition.

On en trouvera aussi entre la Composition des repas et la Préparation des aliments, entre l'Usage de l'habitation et sa Composition, entre l'Entretien des vêtements et leur Composition.

Exemples :

Le blé oblige les femmes à faire la mouture des grains et la préparation du pain. Cette répercussion est annihilée parfois par celle qui résulte de l'invention des moulins mécaniques.

L'usage du linge oblige les femmes à faire les opérations du blanchissage, du raccommodage, etc. Cette répercussion est combattue dans les villes par celle qui résulte de la possibilité d'accentuer la division du travail par la formation d'une industrie spéciale.

IX

LES PHASES DE L'EXISTENCE [1]

I. — DÉFINITION.

Les Phases de l'existence rentrent dans la même catégorie de faits que le Mode d'existence. Elles n'en diffèrent que par un caractère plus irrégulier et plus aléatoire. La définition des Phases de l'existence est donc la même que celle du Mode d'existence, avec une première modification : au lieu de *besoins de la vie courante*, nous dirons : *besoins irréguliers ou imprévus.*

Il y en a une autre. En effet, tandis que la plupart des familles arrivent à se suffire par leurs propres ressources en ce qui concerne leur Mode d'existence, la grande majorité des familles ouvrières doit avoir recours à une aide extérieure pour surmonter les problèmes que posent les Phases de l'existence. Il est plus facile d'organiser le budget des dépenses régulières et prévues que celui des dépenses aléatoires ou imprévues. Ce dernier demande une plus grande dose de prévoyance et un certain esprit d'épargne.

Nous adopterons donc la définition suivante :

Les Phases de l'existence comprennent l'ensemble des faits sociaux relatifs à la satisfaction des besoins matériels irréguliers ou imprévus. Ou, d'après Robert Pinot[2], l'ensemble *des*

1. R. Pinot, *Sc. soc.*, t. XIII, p. 129 et suiv.
2. *Loc. cit.*, p. 131.

besoins matériels qui se présentent sous une forme trop imprévue, trop irrégulière, ou trop importante pour qu'il y soit pourvu par les ressources ou les capacités des familles ouvrières.

Il ne faut pas trop chicaner sur ces définitions. Nous rencontrons ici les difficultés qui surgissent habituellement lorsqu'on veut constituer des catégories et que l'on veut serrer de trop près le problème des démarcations. Il y a des familles qui ont besoin d'aide pour leur mode d'existence et il en est qui se suffisent pour les phases de leur existence. Ce qu'il faut donc retenir surtout, c'est qu'il y a une différence de degré entre des faits d'un même ordre. Cette différence résulte d'une difficulté plus ou moins grande à résoudre le problème qui se pose, et cette difficulté a pour cause le caractère plus ou moins irrégulier ou aléatoire des données.

On sait l'importance très grande que M. Ph. Champault attachait aux Phases de l'existence. Il y voyait le point principal sur lequel devait porter l'effort des enquêtes[1]. C'est là, à notre avis, beaucoup plus une question de pratique que de théorie. Nous la traiterons néanmoins, en considération de la compétence avec laquelle cette idée a été soutenue et de l'intérêt qu'elle peut présenter pour l'art des enquêtes, qui est évidemment le but ultime de la méthode. Toutefois, nous devrons reporter la discussion à la fin de l'étude des Phases de l'existence, afin que le lecteur puisse juger en connaissance de cause.

II. — LES ÉLÉMENTS ANALYTIQUES.

Les éléments analytiques sont au nombre de quatre :
Désignation de l'Événement;
Aptitudes de la Famille (à pourvoir à l'Événement);
Organismes extérieurs (qui viennent aider la Famille);
Cérémonies (qui accompagnent l'Événement).

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 78e fasc., p. 13.

Désignation de l'Événement. — Il faut d'abord savoir à quelle espèce d'événement on se réfère. La Nomenclature distingue une vingtaine d'espèces différentes d'événements, groupés en trois classes, à savoir :

Les Origines;

Les Survenances notables;

Les Perturbations.

Par *Origines*, on entend les Phases qui se sont produites avant la fondation de la famille. Quelle a été la vie du père, quelle été la vie de la mère, avant leur union? Quelles ont été dans cette période les faits qui viennent encore peser sur leur vie actuelle, en ce qui concerne, bien entendu les Phases.

Les *Survenances notables* et les *Perturbations* sont des faits postérieurs à la fondation de la famille. La raison pour laquelle on les distingue, c'est que les premiers sont un *développement* de l'existence de la famille, comme les naissances, les héritages, tandis que les seconds en sont un *amoindrissement*, comme les maladies, les décès, les dettes.

Voici, du reste, le tableau complet des différentes Phases de l'existence :

Origines : Du père; — de la mère.

Survenances notables : Naissance; — instruction; — solennité et somptuosités; — établissements et entreprises; — alliances et noces; — institution de l'héritier; — déplacements et départs; — adoptions, donations, héritages; — autres survenances.

Perturbations : Accidents et maladies; — retraites; — décès; — sinistres; — chômages; — dettes; — inconduite; — condamnations; — service public; — calamités sociales; — autres perturbations.

Il semble au premier abord que certains de ces faits ont déjà été étudiés. Cette remarque n'est pas sans fondement, mais il faut se rappeler que le point de vue diffère.

Ainsi, les naissances ont été étudiées à la Famille, mais au point de vue du problème de la natalité, tandis qu'ici on cherche à savoir comment et par qui l'enfant est soigné, ainsi que la mère; et comment l'on fait face aux dépenses qui s'imposent de ce chef.

De même à la Famille, on a étudié la façon dont se concluent les fiançailles et les mariages, tandis qu'ici on envisage spécialement la question des frais de la noce et le cérémonial usité.

Les chômages, qui ont été étudiés au Travail dans leurs causes, le sont ici dans leurs effets sur la vie familiale.

De même le service public, qui sera étudié à l'État ou à la Commune, etc., dans ses causes, l'est ici dans les conséquences qu'il a sur la vie de la famille et son budget.

Aptitudes de la famille (a y pourvoir). — Prenons, par exemple l'instruction. Il y a des familles qui peuvent y pourvoir par elles-mêmes, soit que le père ait assez de loisirs et assez de connaissances pour enseigner tout ce qu'il juge nécessaire, soit que la famille soit assez riche pour s'offrir le luxe d'avoir un précepteur spécial ou une gouvernante. D'autres familles, au contraire, doivent se réunir à plusieurs pour avoir un ou plusieurs professeurs en commun. Enfin, les plus pauvres ne peuvent faire donner à leurs enfants l'instruction voulue que si elles ont des écoles gratuites à leur disposition, c'est-à-dire si d'autres familles plus riches subventionnent des écoles de ce genre, volontairement ou non.

Il faut, du reste, soigneusement distinguer ici entre la volonté et l'obligation, entre l'initiative et la passivité.

De même, prenons les noces. On sait qu'elles donnent lieu généralement à une série de dépenses : constitution d'un trousseau et d'un mobilier ou d'une dot, toilette, repas, cérémonie religieuse, etc. Il peut arriver que la famille suffise à en assumer les frais, mais pour des motifs qui peuvent être différents : par exemple, la dot est petite et le repas peu coûteux, comme dans les pays anglo-saxons, au moins en ce qui concerne les classes moyennes et inférieures ; ou bien la famille est riche, relativement aux dépenses qu'elle s'impose ; ou encore, le trousseau est le résultat d'un travail familial, et est fabriqué longtemps d'avance.

Par contre, il est des familles qui s'endettent pour pouvoir fêter dignement l'événement.

Pour d'autres événements, tels que les héritages, peut-on parler des aptitudes d'une famille à y pourvoir, c'est-à-dire à recevoir des successions ? Évidemment, car ce terme doit être pris dans une acception générale, en dehors de toute volonté. De même qu'une famille peut avoir une capacité passive à l'instruction (par suite de l'établissement de l'obligation scolaire), elle peut avoir une capacité passive à recevoir des héritages, selon qu'elle a la chance d'avoir des parents plus ou moins fortunés.

En résumé, les aptitudes d'une famille mesurent bien sa capacité active et passive à surmonter les phases de l'existence, mais il ne faut pas oublier que cette capacité n'est pas une notion absolue, mais une notion qui dépend elle-même de la valeur plus ou moins grande de l'événement lui-même. Une famille peu prévoyante peut se suffire si elle donne une faible instruction à ses fils ou une petite dot à ses filles, alors qu'une famille plus prévoyante ne se suffira pas, parce qu'elle se pose un problème plus difficile.

Cette remarque a sa valeur pour apprécier la théorie de M. Champault[1] sur la capacité d'un type familial.

Organismes extérieurs (qui aident la famille). — Cet élément est la contre-partie du précédent.

La famille recourt à une aide extérieure dans la mesure où ses aptitudes sont insuffisantes à résoudre les problèmes qui se posent, à surmonter les événements qui surviennent.

Les organismes qui sont créés pour suppléer à l'incapacité de la famille, ou si vous voulez à l'insuffisance de ses ressources, sont par exemple les crèches, les écoles, les hôpitaux, les mutualités, les sociétés de crédit, ou d'assurances, etc.

Ici encore, il faut distinguer entre la volonté et l'obligation : assurance obligatoire ou volontaire. Il faut de même noter si l'aide est gratuite ou onéreuse : hôpital gratuit ou payant, école gratuite ou payante, etc. A propos du crédit, il faut dis-

1. Cf. *Sc. Soc.*, 2e per., 78e fasc., p. 41.

tinguer entre le prêt gratuit et le prêt à intérêt, et pour ce dernier, entre l'intérêt usuel et l'usure.

Tous les faits qui concernent les Phases de l'existence peuvent-ils donner lieu à des organismes extérieurs d'assistance? Je le crois, pour ma part. Le crédit peut s'appliquer à tant de choses différentes, à fêter une solennité, à faire une entreprise, à instituer un héritier, à faire un déplacement, à entretenir l'inconduite. En tout cas, peu importe s'il en était autrement; ce qu'un instrument d'analyse doit envisager, c'est le cas le plus complet; il doit prévoir le plus et non se baser sur le moins.

Cérémonies (qui accompagnent l'Événement). — La même remarque s'impose au sujet des cérémonies qui accompagnent les événements qui composent les Phases de l'existence. Peu importe si tous les faits donnent lieu à des événements dignes d'être notés.

Mais il est nécessaire de faire une autre remarque. Est-il utile de décrire ces cérémonies dans toutes leurs minuties? Nullement; il suffit de décrire celles qui ont une importance sociale, celles qui ont une influence sur les autres faits sociaux.

L'ethnographie se complaît à décrire dans tous leurs détails les cérémonies qui accompagnent les naissances, les mariages, les décès. La Science sociale se borne à enregistrer celles dont elle aperçoit la signification sociale.

Par exemple, le cérémonial peut être plus ou moins solennel, plus ou moins compliqué, ce qui peut être une répercussion du type familial; les cérémonies peuvent être purement privées, ou ont un caractère religieux, ou encore nécessitent l'intervention d'un fonctionnaire.

A côté de cela on peut constater beaucoup de survivances, car c'est peut-être dans les cérémonies que les traditions de la race se conservent avec le plus de force.

Ce sont là des répercussions qui proviennent de l'Histoire de la race, et qui, par conséquent, sont assez difficiles à établir, d'autant plus que nos investigations ont été peu poussées dans cette direction.

III. — EXEMPLES D'ANALYSES.

Les analyses assez complètes des Phases de l'existence sont assez restreintes. Nous donnons d'abord, comme modèle, les *Paysans du Jura bernois*, dont il a déjà été question à plusieurs reprises, et l'*Ouvrier anarchiste parisien*, qui est la plus détaillée peut-être à ce point de vue.

Nous donnons ensuite le *Fermier de Louannec*, parce qu'il sert de base aux théories de M. Champault dont nous parlons plus loin.

Enfin, nous terminons par les *Paysans des Fjords de Norvège* et les *Montagnards du Lavedan* pour indiquer les différences qui peuvent exister entre une famille particulariste ébauchée et une famille quasi patriarcale.

PAYSANS DU JURA BERNOIS[1].

1° *Origines.*

Du père. — Né aux Genevez, en 1841, d'un père paysan-forgeron, qui a eu six enfants. — Vu son intelligence, a été mis au collège de Fribourg, dans l'intention d'entrer dans les ordres, mais a dû renoncer à des études trop coûteuses. — A été dans une école normale, et est devenu instituteur aux Genevez, payant à ses parents une pension, remboursant ses frais d'instruction et achetant peu à peu des parcelles de terrain. — Se marie en 1876, lorsqu'il a assez de prairies pour nourrir une vache.

De la mère. — Née aux Genevez, en 1851, d'un père paysan, qui a eu sept enfants. — Apprend à coudre dans un couvent, avec la recommandation duquel elle trouve à dix-neuf ans une place de servante à Paris. — Revient aux Genevez à vingt-quatre ans avec 2.000 francs d'économies et épouse son cousin.

2° *Survenances notables.*

Naissances. — Dix enfants, dont quatre seulement ont survécu (santé délicate de la mère et rigueur du climat).

Instruction. — Obligatoire de six à quinze ans; gratuité grâce aux subventions communales et aux donations.

1. Cf. 110e fasc., p. 88 et 91 (propriété); 122e fasc., p. 60 (famille) et *supra*, p. 17.

Solennités et somptuosités. — ?

Établissements et entreprises. — Les jeunes gens achètent des parcelles de terrain sur les économies qu'ils font sur les revenus d'un métier accessoire ; mariés, ils ont la jouissance des granges et des étables du père, en attendant d'avoir une maison libre que l'on achète, en empruntant de l'argent à la Bourgeoisie.

Alliances et Noces. — Repas donné par les parents du marié, soit une centaine de francs. — Lorsque les époux sont originaires de communes différentes, le fiancé doit payer.

Institution de l'Héritier. — Le cadet hérite de la maison mais travaille pour son père gratuitement jusqu'au mariage ; il succède au domaine quand il se marie, vers vingt-cinq ans, mais après la mort du père, il doit payer des soultes à ses frères et sœurs.

Déplacements et Départs. — ?

Adoptions, donations, héritages. — A la mort des parents, les enfants reçoivent une soulte de l'héritier, et peuvent ainsi augmenter leur exploitation.

3° *Perturbations.*

Accidents et maladies. — Soins familiaux, parfois avec l'aide du médecin.

Retraites. — Les vieillards continuent à vivre avec l'héritier. — Les pauvres sont mis dans un asile aux frais de la Bourgeoisie.

Décès. — Ensevelissement par les voisins, à qui l'on donne à chacun une des chemises du défunt.

Sinistres. — ?

Chômages. — Nuls.

Dettes. — On emprunte à la Bourgeoisie, de sorte que l'on évite l'usure.

Inconduite. — Surtout l'alcoolisme.

Condamnations. — ?

Service public. — Corvées communales du mois de mai pour remettre les pâturages en bon état. — Impôts.

Calamités sociales. — ?

Autres pertubations. — Les émigrés pauvres peuvent revenir jouir de leur part de pâturage, et les habitants leur bâtissent une cabine, etc.

Les faits principaux qui ressortent de cette monographie sont :

1° La capacité des jeunes gens à épargner pour s'établir ;

2° Le patronage de la Bourgeoisie qui s'exerce en proportion de cette capacité individuelle ;

3° Le patronage de la Famille, qui se restreint aux questions d'héritage et aux grandes crises à l'exception des devoirs de l'héritier envers les parents.

OUVRIER ANARCHISTE PARISIEN[1].

1° *Origines.*

Du père. — Né à Paris, en 1854 d'un père cartonnier-gainier, et il survit seul d'une famille de huit enfants. — Son père lui apprend à lire et à écrire, puis il va à l'école de neuf à quatorze ans, puis en apprentissage, dans divers métiers jusqu'à seize ans. — Garde nationale en 1870-71, et gagne 1 fr. 50 par jour. — Feuillagiste jusqu'en 1874, mais nombreux chômages, pendant lesquels il fait divers métiers. — Enfin, à vingt ans, situation stable de journalier à 3 fr. 50 dans une maison de cartonnages; — se met en ménage l'année suivante, mais ne régularise son union qu'en 1877, car sa compagne étant orpheline, il voulait éviter les frais d'un conseil de famille. — A été élevé dans la religion catholique, mais a perdu peu à peu sa foi.

De la mère. — Née en 1856 à Paris, d'un père cordonnier qui a eu douze enfants, mais dont quatre seulement ont survécu. — Orpheline à treize ans et demi, est recueillie par sa sœur aînée, qui est mariée; — elle travaille chez plusieurs commerçants. — A dix-neuf ans se met en ménage avec son futur mari, qui la place dans la même usine que lui. — A été élevée dans la religion catholique, mais est tombée peu à peu dans l'indifférence.

2° *Survenances notables.*

Naissances. — Six enfants. — Chaque fois, la sage-femme coûte 40 francs, le père chôme 4 à 5 jours, et la mère encore plus. — L'enfant est mis en nourrice à la campagne pendant deux ans, à 30 francs par mois environ; pendant les 4 années suivantes, il est gardé par la concierge moyennant 1 franc par jour.

Quelquefois l'enfant est élevé à la maison, ce qui occasionne un chômage de 18 mois de la mère.

Parfois, au contraire, il est mis en nourrice trois et même cinq ans.

Instruction. — École communale de six à treize ans et demi.

Solennités et somptuosités. —?

Établissements et entreprises. — Un fils est apprenti serrurier de treize ans et demi à seize ans et demi et son salaire s'élève progressivement jusqu'à 3 francs par jour.

Une fille apprend le métier de corsetière dans une école gratuite pendant 3 ans.

Alliances et noces. — Les enfants ne sont pas encore mariés.

Institution de l'Héritier. — N'existe pas.

Déplacements et Départs. —?

Adoptions, donations, héritages. — Ont recueilli un neveu d'une dizaine d'années pendant deux ans, puis un frère de la femme pendant sept à huit

1. Cf. *suprà*, p. 25.

ans; ce dernier remettait une partie de sa paie quand il le pouvait; enfin une nièce pendant 7 à 8 mois.

Autres survenances. — ?

3° Perturbations.

Accidents et maladies. — Le patron est assuré à une compagnie qui paie la moitié du salaire et fournit les soins médicaux et pharmaceutiques en cas d'accident.

Pour les maladies, le père fait partie d'une caisse de secours, dans laquelle chaque participant verse 5 centimes par jour lorsque l'un d'eux est malade; mais celui-ci se voit en butte aux reprochés des autres, ce qui empêche l'œuvre de fonctionner.

Retraites. — ?

Décès. — ?

Sinistres. — Rien à signaler.

Chômages. — Ni chômage, ni grèves. — En cas de chômage, pourrait faire d'autres métiers.

Dettes. — Nulles.

Inconduite. — Rien à signaler.

Condamnations. — Nulles.

Service public. — Service militaire; — impôts des portes et fenêtres.

Calamités sociales. — ?

Autres perturbations. — Le père recevrait un secours en argent ou en nature, ou un impôt de la part de la Société coopérative dont il fait partie.

Les principales conclusions à tirer de cette monographie sont les suivantes :

1° La capacité individuelle à se débrouiller par suite de la multiplicité des métiers appris;

2° Le patronage qu'exerce une grande capitale par la multiplicité des travaux divers qu'elle offre ;

3° Le patronage de la Cité, par les nombreux cours et écoles qu'elle crée ; les hôpitaux et hospices, etc.;

4° Le faible patronage de la Famille qui ne s'exerce guère que sur les enfants, les jeunes gens, les vieillards;

5° Le patronage de l'employeur en ce qui concerne les accidents, les maladies, etc.

FERMIER DE LOUANNEC (BRETAGNE)[1].

1° *Origines.*

Du père. — Né en 1831. — A travaillé dans la ferme paternelle jusqu'à trente-deux ans ; a repris alors une petite ferme, le ménage étant fait par une sœur pendant un an avant de se marier.

De la mère. — Née en 1835 ; a travaillé chez ses parents, puis a tenu le ménage d'un frère avant de se marier.

2° *Survenances notables.*

Naissances. — Neuf enfants, dont six ont survécu.

Instruction. — ?

Solennités et somptuosités. — ?

Etablissements et entreprises. — Va dans une ferme de plus en plus grande : une de 800 francs de bail pendant 9 ans ; — de 1.000 francs pendant 13 ans ; — enfin de 1.250 francs. — N'avait que 4 à 500 francs en débutant ; mais pendant un certain temps, aide en nature et en main-d'œuvre par la famille et surtout par les voisins.

La famille prête souvent de l'argent à un fils pour s'établir, et donne une dot aux filles et aux fils, plus un peu de bétail à ces derniers.

Alliances et noces. — ?

Institution de l'Héritier. — Les célibataires restés au foyer forment une communauté qui succède aux parents.

Déplacements et Départs. — On va dans une ferme plus importante quand on peut, mais toujours dans la région.

Adoptions, donations, héritages. — Les enfants mariés n'héritent qu'après la mort du dernier enfant célibataire resté sur la ferme paternelle.

Autres survenances. — Prospérité favorisée sous l'Empire par la création des chemins de fer et des routes vicinales. — Engrais chimiques vers 1898, et relèvement du prix.

3° *Perturbations.*

Accidents et maladies. — Les voisins font alors le travail.

Retraites. — Les vieillards vivent en communauté avec leurs enfants célibataires.

Décès. — En cas de décès du père, les voisins font le travail.

Sinistres. — ?

Chômages. — Nuls.

1. *Sc. Soc.*, 2e per., 78e fasc., p. 21 et s.

Dettes. — Emprunt à la famille ou à des tiers pour acheter des fermes.

Inconduite. — Rien à signaler.

Condamnations. — Rien à signaler.

Service public. — Service militaire dans la flotte, car on touche 30 francs par mois. — Impôts.

Calamités sociales. — Mévente des grains et des bestiaux de 1878 à 1895, surmontée grâce à l'esprit d'économie, et aux nombreux enfants qui deviennent en âge de travailler.

Autres perturbations. — ?

Les faits principaux à noter sont :

1° Le travail prolongé pour la famille, et, en retour, le patronage de celle-ci pour s'établir, à l'aide de dots et de prêts ; — les célibataires qui travaillent encore plus longtemps héritent d'abord, mais doivent soigner leurs parents ;

2° Le patronage du voisinage, en nature ou en travail seulement pour aider les débutants, les malades, les veuves ;

3° La faiblesse du patronage du propriétaire.

PAYSANS DES FJORDS DE NORVÈGE[1].

2° Survenances notables.

Naissances. — Sept enfants.

Instruction. — Obligatoire de huit à quatorze ans, et gratuite, à l'exception des fournitures scolaires.

Solennités et somptuosités. — ?

Établissements et entreprises. — L'aîné achète le domaine à son père vers 30 ans ; il paie un acompte avec la dot de sa femme et rembourse le reste peu à peu. — Les cadets ont parfois une avance d'hoirie pour s'établir. — Les filles ont toujours une dot, mais elle est considérée comme une avance d'hoirie.

Alliances et Noces. — ?

Institution de l'Héritier. — L'aîné prend la direction du domaine à l'époque du mariage vers trente ans, mais il n'hérite qu'à la mort des parents, et est avantagé.

Déplacements et Départs. — Les cadets deviennent artisans ou matelots et émigrent souvent en Amérique, souvent aidés par les économies qu'ils ont faits et une avance d'hoirie.

Adoptions, donations, héritages. — Héritage à la mort des parents, mais

1. Voir *Sc. Soc.*, 2e per., 122e fasc., p. 63 (Famille), et *suprà*, p. 24 (Mode d'existence).

souvent avances d'hoirie ; l'aîné est avantagé, mais il travaille sur le domaine du père jusqu'à son mariage.

Autres survenances. — ?

3° *Perturbations.*

Accidents et maladies. — Soignés par la famille.

Retraites. — Le père vend son domaine à son fils aîné et vit du revenu du prix de vente ; il stipule en outre des redevances en nature si c'est nécessaire. L'époux survivant hérite la moitié.

Décès. — Les vieillards achètent d'avance leurs vêtements mortuaires.

Sinistres. — ?

Chômages. — Rien à signaler.

Dettes. — L'héritier est presque toujours endetté envers ses parents ou ses frères, mais ceux-ci sont peu exigeants si la prospérité du domaine le demande. — On emprunte à court terme sur crédit personnel avec le cautionnement de deux personnes solvables, à des banques coopératives, ce qui empêche l'usure.

Inconduite. — Alcoolisme réduit par les sociétés de tempérance.

Condamnations. — ?

Service public. — Impôts ; — 96 jours d'exercices militaires en trois périodes.

Calamités sociales. — ?

Autres perturbations. — ?

Voici les faits principaux qui résultent de cette analyse :

1° L'héritier travaille pour son père, mais compte sur la succession et sur la dot de sa femme pour reprendre le domaine ;

2° Les cadets comptent surtout sur leur initiative personnelle, mais ils escomptent une avance d'hoirie s'ils ont besoin d'un petit capital pour s'établir ;

3° Crédit personnel très en usage.

MONTAGNARDS DU LAVEDAN[1].

1° *Origines.*

Du père. — Né en 1782 ; — est venu se fixer dans la famille de sa femme au moment de son mariage, à l'âge de 28 ans ; — est devenu l'héritier de cette famille, puis le chef de maison, à la mort de son beau-père en 1836 ; — aujourd'hui veuf.

De l'héritier (gendre). — Né en 1796 ; — est venu se fixer dans la famille

1. Voir *Sc. Soc.* 2e pas. 110e fasc., p. 63 (travail) ; — 122e fasc., p. 63 (Famille). — et *supra*, p. 20 (Mode d'existence).

de sa femme au moment de son mariage, en 1837, à l'âge de 48 ans; — est devenu l'héritier de son beau-père.

De la fille aînée. — Née en 1811; — mariée à 19 ans, est devenue l'héritière, et, de plus, à la mort de sa mère, est maîtresse de maison.

2° *Survenances.*

Naissances. — Sa fille aînée a 7 enfants, dont 6 filles.

Instruction. — Gratuite, à l'exception des fournitures scolaires.

Solennités et somptuosités. — Petites dépenses dans les foires et marchés.

Établissements et entreprises. — Chaque enfant reçoit sa part en argent en se mariant, ce qui arrive tous les 4 ans environ, vu la forte natalité. Ils entrent en qualité d'héritier dans une autre famille, ou deviennent artisans-cultivateurs, bûcherons-cultivateurs, etc.

Alliances et Noces. —?

Institution de l'Héritier. — L'aîné (garçon ou fille) devient héritier en se mariant, et est avantagé de 1/4.

Déplacements et Départs. —?

Adoptions, donations, héritages — Ceux qui quittent la maison pour se marier, ont à ce moment leur part et elle est payée en 3 ou 4 ans; — ceux qui entrent dans la prêtrise renoncent à leur part.

Autres survenances. —?

3° *Perturbations.*

Accidents et maladies. — Par la maîtresse de maison, à l'aide de tisanes, ou par le médecin, selon la gravité de la maladie.

Retraites. — Les vieillards sont entretenus par l'Héritier, ainsi que les émigrants qui ont échoué.

Décès. —?

Sinistres. —?

Chômages. —?

Dettes. — La famille est ordinairement endettée envers ceux qui sont partis, pour le paiement des soultes, mais ces dettes sont amorties en 3 ou 4 ans, grâce à l'épargne que l'on fait chaque année.

Inconduite. —?

Condamnations. —?

Service public. —?

Calamités sociales. —?

Autres perturbations. —?

Cette analyse appelle les réflexions suivantes :

1° L'aîné est héritier de droit, mais doit recueillir ceux qui échouent et entretenir les vieillards, les malades, etc;

2° Les cadets ont droit à une soulte en partant;

3° Les célibataires restent dans l'indivision de biens avec l'aîné;

4° Crédit familial habituel; crédit personnel rare.

IV. — LES RÉPERCUSSIONS.

Les répercussions des moyens d'existence. — Certaines Phases de l'existence peuvent être influencées par le Lieu, le Travail, la Propriété, les Biens mobiliers, le Salaire ou l'Epargne.

Le *Lieu*, par exemple, peut développer certaines maladies ou des épidémies : malaria dans les marais de la campagne romaine, goître dans les Alpes, fièvre jaune au Brésil, etc.

De même le *Travail* : myopie chez les horlogers, tuberculose chez les boulangers et les mineurs, varices chez les forgerons. Le pourcentage des ouvriers blessés ou tués et des sinistres dépend également des métiers : naufrages chez les marins, grisou dans les mines de houille, etc.

La tendance à l'instruction dépend parfois du Travail. Un exemple bien connu est celui des populations forestières de l'Est de la France[1], qui ont besoin de savoir calculer pour exercer leurs petites fabrications. La tendance à l'instruction est aussi plus grande dans les métiers où chacun peut espérer devenir patron. Les manœuvres de la grande industrie sont au contraire peu portés à s'instruire.

De plus, l'organisation du Personnel a des répercussions curieuses sur les Phases de l'existence dont nous parlerons tout à l'heure[2].

La *Propriété* a aussi des répercussions sur les Phases. On trouvera facilement les liens qui unissent la transmission des Biens à l'Institution de l'Héritier.

Les *Biens mobiliers* conditionnent aussi les Établissements et Entreprises, l'Institution de l'Héritier, les Déplacements et Départs, les Donations, etc.

1. E. Desmolins, *Sc. Soc.* 1 per., t. XXIV, p. 197.
2. Cf. *infra*, p. 62 et 63.

De même l'*Épargne*.

Il ne faut pas confondre les répercussions des Biens mobiliers avec celles de l'Épargne. Voici des exemples qui montreront les différences qui existent entre ces deux genres d'influences.

1. Jura Bernois : *La capacité individuelle des jeunes gens à l'Epargne favorise leur établissement et leurs entreprises* (Épargne sur Phases). — Même répercussion dans les Fjords de Norvège.

2. Jura Bernois : *Le droit d'héritage favorise l'agrandissement des exploitations agricoles* (Biens mobiliers sur Phases). — Même répercussion chez le Fermier de Louannec ; mais elle n'agit pas en Norvège, à cause de l'inextensibilité des domaines.

3. Louannec : *Le droit à la dot permet l'établissement des enfants dans la culture, mais retarde l'époque de cet établissement.* (Biens mobiliers sur Phases). A Louannec, cette époque est reculée jusqu'à l'âge de 30 ou 35 ans pour les garçons, et un certain nombre des enfants restent célibataires. Même situation dans le Lavedan. Cette répercussion agit en Norvège, mais pour l'Héritier seulement.

4. Ouvrier parisien : *L'esprit d'épargne permet de surmonter les Perturbations* (Epargne sur Phases). — Même répercussion chez le Fermier de Louannec et les montagnards du Lavedan.

Répercussions de la famille. — *Le patronage de la Communauté familiale permet de résoudre facilement certains problèmes que posent les Phases de l'existence;* par exemple, les soins à donner au moment des naissances, dans les cas de maladies et d'accidents, dans les retraites, les décès, etc. C'est là l'un des grands avantage de la Famille patriarcale, comme le montre la monographie des Paysans du Haouran[1].

Dans la Famille quasi-patriarcale cette répercussion agit en ce qui concerne les rapports entre l'héritier, les célibataires et les parents, comme dans le Jura Bernois et le Lavedan.

Il en est de même, mais à un moindre degré, en ce qui con-

1. *Ouvriers Européens*, t. II, p. 367.

cerne la Famille particulariste ébauchée : Norvège et plaine saxonne.

Au contraire, cette répercussion n'agit pas sur le simple ménage, comme dans la Famille particulariste développée et la Famille instable. Le patronage de la Famille est alors surtout remplacé par celui du Voisinage ou de la Corporation, du grand patron ou des pouvoirs publics.

L'*Education* a naturellement des répercussions sur les Phases : influence de l'esprit d'initiative (Jura Bernois, Norvège, ouvrier parisien), du dévouement envers le domaine (Norvège et plaine saxonne), de la solidarité familiale (Haouran, célibataires de Louannec, du Lavedan et du Lünebourg).

Autres répercussions passives. — Les autres classes de faits sociaux peuvent aussi être le point de départ d'actions qui réagissent sur les Phases ; citons l'influence de l'*Etat sur l'Instruction* (obligation, gratuité, fondation d'écoles), sur les *Accidents et maladies*, sur les *Retraites* (assurance obligatoire, subsides de l'Etat), sur le *Service public* et sur les *Condamnations*.

Citons encore l'influence du *Commerce sur la tendance à l'Instruction*, sur les *Dettes*, etc.

Les *Cultures intellectuelles* ont également de nombreuses influences sur l'*Instruction*.

La *Religion* a parfois une influence sur les *Solennités*, les *Alliances*, l'*Inconduite*. Nous avons rencontré une répercussion de la Religion sur les Phases chez les montagnards du Lavedan, et elle se rencontre dans beaucoup de familles quasi-patriarcales ; nous voulons parler de l'établissement d'un certain nombre de jeunes gens dans la prêtrise ou les ordres monastiques, ce qui peut faciliter le fonctionnement de l'*Institution de l'Héritier*, des *Héritages*, et aussi l'*Établissement* des autres enfants.

Enfin, rappelons les effets du *Mode d'existence* sur les Phases : de l'Habitation sur la fréquence des *Sinistres* (incendies) ; des Récréations sur les *Dettes* ; de l'Hygiène sur les *Maladies*, etc.

Répercussions actives. — De leur côté, les Phases sont le

point de départ d'un certain nombre de répercussions sur les autres faits sociaux.

Il est évident, par exemple, que toutes les Perturbations ont une action sur l'*Épargne;* que l'Inconduite en a une sur le *Travail* et sur le *Salaire.*

Enfin, signalons pour terminer les *répercussions internes,* des Phases de l'existence sur elles-mêmes.

Pour ne citer qu'un exemple, rappelons que l'Institution de l'Héritier permet de résoudre plus facilement certaines perturbations qui peuvent affecter la famille.

Nous devons borner nos exemples, car nous avons hâte de passer à une discussion théorique, mais très importante, concernant le rôle des Phases de l'existence au point de vue de la méthode en général. C'est à Ph. Champault que revient l'honneur d'avoir soulevé cette question. C'est pourquoi nous commenterons d'abord la théorie de notre très regretté confrère.

V. — L'IMPORTANCE DES PHASES.

La théorie de M. Ph. Champault. — Je m'empresse de déclarer que M. Champault a eu raison d'attirer l'attention sur les Phases de l'existence, parce que, sauf quelques exceptions, les observateurs ont un peu trop négligé ce compartiment de la Nomenclature. Une réaction était nécessaire, et il faut espérer que l'intervention de M. Champault aura des conséquences heureuses sur les enquêtes futures.

Toutefois, nous pensons que, par un effet presque fatal de toute réaction contre un abus, il est tombé dans l'excès inverse, en faisant jouer un rôle trop considérable dans l'enquête, aux Phases de l'existence. Nous sommes persuadés que, dans son ardeur de prosélyte, il a exagéré l'expression de sa propre pensée. En tout cas, nous ne pouvons acquiescer aux jugements trop absolus, trop exclusifs, comme ceux qu'il émet dans les passages suivants :

« ...C'est sur les Phases que portera désormais tout l'effort

de l'enquête ; et la question du Travail, des autres Moyens et du Mode d'existence... doit dorénavant passer au second rang[1] ». — « Le Mode d'existence ne paraît non plus avoir d'influence décisive sur le type[2]. »

Dans tout ce qu'il dit, il convient du reste de distinguer ce qui a trait à la pratique de l'art des enquêtes de ce qui concerne l'exposé général de la méthode.

Dire qu'il faut commencer l'enquête monographique par l'étude des Phases de l'existence, c'est donner un simple conseil aux observateurs. Ce conseil peut avoir son importance, mais l'examen de son opportunité nous entraînerait hors de notre sujet actuel, à savoir : l'explication de la Nomenclature.

Toutefois, je ne puis m'empêcher de faire remarquer qu'en réalité, l'enquêteur n'impose pas un plan préconçu relativement à l'ordre dans lequel il enregistrera les faits. Ce sont au contraire ceux-ci qui imposent un ordre. Or, il y a une foule de phénomènes sociaux qui se présentent tout d'abord, à nous beaucoup plus aisément que les Phases, et je ne pense pas que l'on serait bien avisé de fermer volontairement l'œil sous prétexte que ces phénomènes ne daignent pas suivre l'ordre de préséance. L'aspect de l'Habitation ou des Vêtements tombe sous nos sens bien plus rapidement que les Accidents et Maladies ou que l'Institution de l'héritier ; l'organisation du Travail est plus facile à déceler que les Dettes ou l'Inconduite ; il est plus aisé de contrôler le taux du salaire ou la grandeur d'une Propriété que les Origines du père ou de la mère.

C'est, du reste, là la raison majeure qui a fait négliger l'analyse des Phases par la plupart des enquêteurs.

Je reviens maintenant à la question de l'importance des Phases relativement à la détermination du type familial.

D'après M. Champault, et nous sommes de son avis, ce qu'il faut arriver à déterminer avant tout, c'est le type familial ; or parmi les différentes fonctions de la famille, les plus importantes sont l'*éducation* et la *natalité*. Ce sont là deux faits de

1. *Sc. Soc.*, 2e per., 78 fasc., p. 13.
2. *Sc. Soc.*, 2e per., 78 fasc., p. 37.

la Famille[1], et on doit, selon nous, les étudier par tous les moyens accessibles à l'observateur, directement et indirectement. Par exemple, nous avons découvert l'importance du rôle de la responsabilité en Angleterre, non dans l'étude des Phases de l'existence, mais d'abord dans les procédés d'éducation à l'École[2], puis dans l'organisation du travail dans les filatures, dans les Pouvoirs publics, etc.

Peut-être aurais-je pu y arriver par les Phases de l'existence. Je le pense, mais ce qui importe, c'est le résultat. J'ai suivi la voie qui s'offrait le plus facilement à moi.

M. Champault, de son côté, a pu déterminer le type familial du fermier de Louannec en partant des Phases. Je n'y vois aucun inconvénient, mais nous pensons qu'il a eu tort de croire que l'on n'aurait pas pu y arriver autrement, et que le type familial soit, comme il le dit, largement indépendant des moyens et du mode d'existence[3]. Au contraire, si les Phases sont la pierre de touche de la valeur d'un type, elles n'expliquent rien par elles-mêmes, et il faut remonter aux causes, parmi lesquelles l'une des plus importantes est formée par les Moyens d'existence, comme nous le prouverons tout à l'heure.

Je ne puis croire que le type ne serait pas profondément affecté si les Bretons, au lieu de cultiver du blé et du lin, et d'élever des vaches, cultivaient du riz ou du manioc, ou élevaient des moutons.

Mais il est nécessaire d'envisager de face les arguments de M. Champault : « Il y a, dit-il, un forgeron et un menuisier bretons, un boucher et un boulanger bretons, un aubergiste et un cabaretier bretons. Voilà certes des métiers différents de la culture, et qui cependant, pour tout le monde, laissent subsister l'essentiel du type[4]. »

1. *Sc. Soc.*, 2e pér., 122 fasc., p. 47.

2. *Id.*, 2e per., 77 fasc. — Edmond Demolins avait du reste parlé de l'éducation de la responsabilité dans les écoles nouvelles, mais il croyait qu'il s'agissait d'une pratique particulière à ces écoles. C'est, au contraire, une coutume générale et caractéristique du milieu.

3. *Sc. Soc.*, 2e pér., 78 fasc., p. 36.

4. *Id.*, *ibid.*, p. 37.

Encore une fois, nous sommes tout à fait de l'avis de notre regretté confrère ; mais que faut-il en conclure? Deux choses, à notre avis :

1° Les métiers qu'il cite sont des métiers accessoires, et à ce titre, ils sont influencés par le milieu social, beaucoup plus qu'ils ne l'influencent. C'est pourquoi, lorsque l'on veut étudier une région, il faut choisir comme centre de la monographie, un métier principal et non un métier accessoire [1]. C'est pourquoi, à Louannec, M. Champault a choisi un fermier et non un menuisier, et pourquoi en Angleterre, j'ai choisi un ouvrier textile et non un boucher.

De plus, dans le cas de la Bretagne, il est probable que les forgerons, les menuisiers, etc., sont issus d'anciennes familles de cultivateurs, et leur type initial n'a pas été déformé en se livrant à des métiers secondaires, d'autant plus qu'ils se font tous sous le régime du petit atelier.

Il est certain, selon moi, que l'établissement de grands ateliers aurait une influence déformatrice plus grande, et je crois que les communautés de célibataires ne résisteraient pas à son action, ainsi que bien d'autres choses. Toutefois, le type breton, pour être profondément transformé, ne serait pas complètement annihilé, à cause de la seconde raison que nous allons exposer.

2° Je ne pense pas que personne ait jamais dit, dans notre école, que le type familial était uniquement déterminé par les moyens d'existence. Peut-être toutefois, a-t-on pu le penser, soit à cause de la thèse soutenue par Edmond Demolins dans la *Grande route des peuples*, soit parce que l'on a étudié les répercussions du Travail avec une attention plus grande que les autres. La raison en est que les phénomènes du Travail sont le plus faciles à déterminer.

En ce qui me concerne, j'ai explicitement attiré l'attention sur la recherche des causes qui conditionnent la formation des types sociaux [2], en indiquant deux faisceaux de forces plus im-

1. *La forme soc. de l'Angl. mod.*, p. 19.
2. *Sc. Soc.*, 2e pér., 11e fasc., p. 18.

portantes venant des moyens d'existence actuels et de l'origine de la race, et sous cette seconde rubrique, il faut entendre surtout les moyens d'existence anciens de la race.

En résumé, le type breton a été formé d'abord par un travail primitif; il a ensuite été déformé par les modifications successives des moyens d'existence principaux. En même temps, par la complication sociale croissante, des métiers secondaires sont apparus de plus en plus, mais ceux-ci n'affectent que légèrement le type.

Si notre théorie est vraie, le type familial du fermier du Louannec devrait donc être formé en partie par les origines de la race et en partie par le travail actuel. Le premier point se trouve hors de l'observation directe, et, du reste, ici nous sommes d'accord avec M. Champault. Pour le second point, nous divergeons d'opinion avec lui, et nous pensons qu'on peut trouver de nombreuses influences des Moyens d'existence.

C'est ce que nous allons essayer de faire. Nous ne connaissons pas la Bretagne, mais nous nous baserons sur ce que M. Champault dit des Moyens et du Mode d'existence du fermier de Louannec. Sans doute, il est regrettable qu'il n'ait pas analysé plus à fond l'organisation du travail, mais nous pouvons essayer de combler les lacunes, par la comparaison avec les fermiers flamands que nous avons étudiés nous-mêmes[1], et dont le travail est analogue. C'est là une chance heureuse qui nous échoit, d'avoir un point de comparaison solide, un type social ayant les mêmes moyens d'existence, mais dont l'origine est différente.

Le Fermier de Louannec et le fermier du Houtland. — A Louannec, comme dans le Houtland, on cultive le blé, l'avoine, le lin, la betterave fourragère, et le tiers de l'exploitation environ est en herbage. Des deux côtés, on élève la vache, le cheval et le porc; — on se nourrit des produits du domaine, et l'on vend des veaux, des porcs, des poulains, du beurre, du lin, des céréales.

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 79e fasc.

Cela provient évidemment de certaines analogies dans le Lieu. Signalons le climat humide et maritime, par conséquent tempéré. Le sous-sol est imperméable en Flandre, et il en est vraisemblablement ainsi à Louannec. C'est l'humidité qui favorise la culture du lin et l'élevage de la vache laitière; c'est parce que l'on est à une certaine distance des grands centres de consommation que l'on transforme le lait en beurre, et c'est parce que cette transformation laisse comme résidu du petit-lait qu'on élève des porcs.

Des deux côtés, — et pour les mêmes causes — c'est la petite exploitation qui domine : dans le Houtland, elle a de 8 à 35 hectares; la ferme étudiée par M. Champault a 18 hectares. Des deux côtés, le fermage domine, à cause des hauts prix de location de la terre, résultant d'une culture intensive et riche. Dans le Houtland : 125 francs l'hectare de culture et 170 celui de pâture en moyenne. A Louannec : 100 à 125 francs pour les bonnes terres.

La composition du cheptel est analogue. A Louannec, sur une ferme de 18 hectares : 3 juments, 10 vaches, 7 porcs; — dans le Houtland, sur une ferme de 25 hectares : 3 juments, 9 vaches, 6 porcs.

On le voit, le travail est à peu près le même, et il doit en résulter des répercussions semblables sur le type familial. Ces répercussions agissent ici surtout par l'intermédiaire de l'organisation du personnel.

En Flandre, il comprend, outre le fermier et sa femme :

Un vacher, qui est un gamin;

Un charretier, qui est un jeune homme;

Un valet, qui peut être un homme marié ou non;

Une laitière;

Un ouvrier temporaire à certaines époques.

Le charretier et la laitière sont de préférence des enfants du fermier, car ils font des travaux demandant beaucoup de soins et un certain dévouement; de même, le vacher, parce qu'il est plus économique d'utiliser un enfant de la famille. Il en résulte que les familles nombreuses ont un grand avantage sur les

autres : elles ont une main-d'œuvre consciencieuse à bon marché, tout en assurant l'apprentissage des enfants; de plus, les cadets remplacent les aînés au fur et à mesure que les aînés quittent la ferme pour s'établir à leur compte.

M. Champault ne nous donne pas le détail des fonctions remplies par le personnel de sa ferme de 18 hectares, mais on peut supposer que la division du travail est la même. En tout, le nombre des ouvriers est le même : deux fils, un domestique, deux filles, et nous constatons la même répercussion sur la natalité.

Une autre répercussion du Travail agit sur l'établissement des enfants par l'intermédiaire de la Propriété, ou plutôt des Biens mobiliers, puisqu'il s'agit de fermiers. Pour reprendre une ferme, il faut un capital, d'où la nécessité de doter les enfants; mais, d'autre part, comme la natalité est élevée, il est difficile de donner à tous une dot suffisante, de sorte qu'on doit compléter celle-ci par un emprunt.

Le fermier de Louannec a 6 enfants vivants et il donne à chacun d'eux une dot de 3.000 francs.

Un fermier du Houtland, B... qui a 25 hectares a 5 enfants et donne à chacun une dot de 2.000 francs. Outre les dots apportées par les deux époux, il faut emprunter pour s'établir. Qui prête? En Flandre, ce sont des voisins; parfois, aussi un riche industriel par l'entremise d'un notaire local qui connaît bien la famille de l'emprunteur. En Bretagne, par suite de l'absence de grands industriels, il semble que l'on doive avoir recours surtout aux voisins et à la famille. Il semble que la famille doive faire un plus grand effort pour établir les enfants, mais c'est là un point qui n'est pas clairement élucidé; s'il en est ainsi, ne serait-ce pas là la cause des communautés agricoles composées de frères et de sœurs restant célibataires, coutume fréquente en Bretagne et inconnue en Flandre? Dans la première région, la famille ayant de plus grands sacrifices à faire pour établir les enfants, elle cherche à en retenir quelques-uns en leur promettant la jouissance de l'héritage, avant que celui-ci ne passe aux autres enfants.

C'est là une pure hypothèse, mais nous la faisons pour

montrer que l'analyse de M. Champault n'est pas poussée assez loin pour établir que les Moyens d'existence n'ont que peu d'influence sur le type familial.

Enfin, nous pouvons encore signaler une autre répercussion du Travail, sur l'Établissement des enfants. L'apprentissage familial de la culture permet surtout l'établissement des enfants dans la région, parce que cet apprentissage n'a de valeur que là. D'où, difficulté d'émigration au loin.

L'expansion de la race se fait presque entièrement sur place ; elle est par suite limitée, mais dans les Flandres, les villes absorbent le surplus, car, à cause de la prospérité industrielle, les cités s'accroissent constamment, et les fils des fermiers peuvent s'installer dans le petit commerce, grâce à leurs dots, et aux connaissances acquises dans une culture commercialisée : ils deviennent marchands de bestiaux, bouchers, marchands de beurre, etc.

Évidemment en Bretagne, cet exutoire est moins large. N'est-ce pas là une seconde cause des communautés de célibataires? Peut-être, mais M. Champault n'a pas cherché à élucider ce point à l'aide des causes actuelles.

Par contre, il est vrai, les fermiers de Louannec ont une expansion plus facile vers la mer, car le Houtland se trouve à l'intérieur des terres. M. Champault nous cite le cas d'une fille de fermier épousant un marin, mais les fils deviennent rarement marins, en dehors des temps de crise. Il est donc vraisemblable que seuls ceux qui échouent dans la culture se retournent vers la mer.

L'analyse des moyens d'existence nous révèle quelques différences intéressantes entre Louannec et le Houtland.

Des deux côtés, c'est le fermage qui est la règle, et les propriétaires sont absentéistes, mais les inconvénients du système sont plus grands en Bretagne qu'en Flandre. En effet, M. Champault nous dit que l'amour de l'économie empêche de faire à la terre les avances nécessaires, mais l'exemple de la Flandre prouve que la cause prochaine doit être cherchée dans un mauvais contrat de louage.

En Flandre, les mauvais effets du fermage sont annihilés par ce fait que le fermier sortant est certain d'être remboursé des engrais qu'il a mis dans le sol. Au contraire, à Louannec la coutume du domaine congéable est encore en vigueur, mais il est intéressant de noter que cette institution éminemment bretonne est en voie de disparaître. Elle ne résistera pas à la culture intensive. En Flandre, le fermage est vieux de cinq siècles au moins, et il a eu le temps de trouver les corrections nécessaires aux abus qu'il peut engendrer. Il serait à souhaiter que la Bretagne profitât le plus tôt possible de l'expérience flamande,

Une autre différence a trait à l'emploi de l'épargne, et elle s'explique par les considérations que nous venons d'émettre. Les fermiers de Louannec cherchent à acheter de la terre et à devenir propriétaires, tandis que ceux du Houtland améliorent leur outillage, leur cheptel, reprennent une ferme plus grande. Du reste, en Flandre les fermes sont isolées, et il faut les acheter en bloc, ce qui suppose un grand capital disponible. En Bretagne aussi, beaucoup de fermes sont isolées, mais il semble qu'à Louannec, il y ait aussi du terrain morcelé, de sorte que l'on peut acheter au fur et à mesure de ses disponibilités.

Passons au Mode d'existence. M. Champault y insiste à peine, sans doute parce que, à priori, il n'a pas vu son importance, où peut-être lui manquait-il des points de comparaison. Ainsi il ne nous dit rien de l'habitation et du mode d'installation au foyer. En Flandre, le mobilier est cossu et confortable, les murs sont tapissés et les fenêtres sont garnies de rideaux bien blancs. Il y a même souvent une salle d'apparat assez luxueusement meublée. Enfin, le fumier est séparé de la maison par une espèce de trottoir.

Pour la nourriture, on vit le plus possible sur les produits de la ferme, aussi bien d'un côté que de l'autre : porc, pain, pommes de terre, laitage. Comme différence, notons que la bouillie d'avoine joue un rôle à Louannec qu'elle n'a pas dans le Houtland. Peut-être en Flandre est-elle vendue un prix plus rémunérateur à cause de la proximité de grandes

villes industrielles où il faut nourrir de nombreux chevaux?

Enfin, pour terminer, signalons la grande influence du prêtre des deux côtés. Dans un pays de petite culture, le prêtre est la grande autorité sociale, surtout lorsque le grand propriétaire n'est pas là.

Nous arrêtons là notre comparaison. Nous espérons qu'une enquête future comblera les vides que nous avons signalés et montrera si nos hypothèses sont exactes. En attendant, nous croyons pouvoir en déduire les deux conclusions suivantes :

1° S'il est nécessaire de pousser nos enquêtes davantage en ce qui concerne les Phases, il n'en reste pas moins vrai qu'il ne faut pas négliger les Moyens, ni le Mode d'existence. Une bonne analyse du Travail permet non seulement de découvrir un grand nombre des facteurs qui influencent le type familial, mais aussi de révéler des traits importants capables de juger ce type lui-même.

2° Il ne faut pas mettre trop facilement sur le compte de l'Histoire de la Race les causes des phénomènes. Cela peut détourner de l'étude de l'actuel. Il faut, au contraire, chercher d'abord à tout expliquer par le présent, et ce n'est qu'ensuite qu'il faut recourir au passé.

La question des preuves. — En connexion avec sa théorie de l'importance des Phases, M. Champault émet celle de la prédominance du témoignage humain sur les preuves directes. Par témoignage humain il faut entendre le témoignage des personnes qui sont l'objet de l'observation et non celui de l'observateur, car dans toutes les sciences le témoignage de ce dernier joue un rôle très important. Ce n'est pas le microscope, mais le naturaliste qui observe; ce n'est pas la cornue, mais le chimiste qui expérimente. On croit communément le contraire, mais tous ceux qui ont la pratique du laboratoire me comprendront. Une pesée de précision demande tout un apprentissage dont le profane n'a aucune idée, et il en est de même pour l'usage de tous les instruments.

La seule différence porte donc sur la nature de l'être observé. En Science sociale, le témoignage de ce dernier joue un rôle. Je ne crois pas toutefois qu'il soit prédominant. Aucun Anglais ne m'a avoué avoir en partage un sens de la responsabilité plus profond que le continental, et j'ai trouvé des Allemands qui s'insurgeaient contre la réputation qu'on leur faisait d'être disciplinés.

Je me suis basé au contraire sur des preuves objectives le plus qu'il m'a été possible. Citons les suivantes :

La réduction du nombre des surveillants dans les usines anglaises, et l'organisation particulière des équipes;

Le rôle des capitaines dans les écoles;

L'étude de la législation anglaise, notamment en ce qui concerne les fonctionnaires;

Les conversations quelconques entendues et qui n'étaient pas destinées à mon édification personnelle. J'y ajoute les déclarations des intéressés, mais en tant qu'elles ont une portée qui échappe à l'esprit même du témoin.

En résumé, ce que l'on peut voir de ses yeux et toucher de ses mains ne se réduit pas à aussi peu de chose que le croit M. Champault. Citons :

L'isolement et l'agglomération des maisons;

L'installation au foyer;

Les qualités que demande l'opération du travail;

L'ordonnance des repas;

L'Autorité paternelle, qui se révèle *de visu* si l'on a soin de pénétrer dans l'intérieur de la famille, etc.

J'ajouterai comme preuves objectives les témoignages des spécialistes en ce qui concerne leurs spécialités : description du Lieu par les géographes, les naturalistes, etc.; — témoignage des notaires en ce qui concerne les contrats de mariages et les testaments; — témoignage des prêtres en ce qui concerne l'état religieux et moral.

Enfin, j'ajouterai que les témoignages doivent être contrôlés par les données du cadastre, de l'état civil, la lecture des journaux locaux, la confrontation des témoignages discordants et la logique des témoignages constatés.

Sans doute, en pratique, on n'emploie qu'une partie de ces moyens de contrôle, mais on doit employer ceux que l'on juge nécessaires pour le cas particulier dont on s'occupe.

Les investigations sociologiques ont certaines analogies avec celles des historiens, comme disait très bien notre éminent confrère, mais aussi avec celles des naturalistes, des juges d'instruction, etc. Mais ce sont là des analogies. La Science sociale a ses procédés propres, comme elle a son point de vue particulier. Elle a des moyens de contrôle qui échappent à l'histoire, parce qu'elle observe des faits présents sur lesquels d'autres observations directes peuvent porter.

X

LE PATRONAGE

I. — DÉFINITION.

Avec les Phases de l'existence nous finissons l'étude des faits les plus matériels. Nous entrons maintenant dans un domaine plus élevé, comprenant des faits dans lesquels les caractères moraux et intellectuels vont prédominer. Parmi ces faits de la deuxième espèce, les premiers que nous ayons à examiner sont ceux du Patronage, parce qu'ils sont plus intimement liés que les autres aux faits matériels étudiés précédemment.

Le Patronage est un mode d'activité qui suppose des qualités morales éminentes, mais qui a pour but de coopérer intimement à la réussite des modes d'activité plus spécialement d'ordre pratique que nous avons décrits antérieurement : exécution du Travail, jouissance de la Propriété, satisfaction des besoins du Mode d'existence, difficultés que posent les problèmes des Phases de l'existence.

Par un second caractère, le Patronage se rapproche des choses matérielles, car si d'une part il vient en aide aux personnes patronnées, d'autre part il contribue, dans bien des cas, à assurer des moyens d'existence à celles qui patronnent. Sans doute le Patronage ne s'applique pas d'une façon exclusive à des œuvres payantes, mais ces œuvres ont le plus souvent pour but d'aider des familles qui, par ailleurs, ont des rapports intéressés avec leur patron. Ceci différencie les phénomènes

du Patronage proprement dit avec les formes d'action plus désintéressées que nous rencontrerons à la Corporation et au Voisinage.

Le Commerce, les Cultures intellectuelles et la Religion patronnent les familles ouvrières à certains égards, en ce qui concerne les choses purement matérielles, mais ce n'est pas là leur fonction essentielle, comme nous le verrons par la suite.

Dans le Patronage proprement dit, il y a toujours coopération intime avec un travail matériel. Il s'agit de la direction d'un atelier ou de l'administration d'une propriété.

Par exemple, le propriétaire d'une maison de rapport patronne le Mode d'existence des locataires, mais ses occupations essentielles consistent à administrer sa propriété : il a dû faire bâtir (travaux d'Extraction et de Fabrication), il doit faire exécuter les réparations, il doit avoir de l'Épargne et résoudre toutes les questions que pose la Propriété, et tout cela de façon à avoir un bénéfice qui paie non seulement l'intérêt de son argent et les risques courus, mais aussi qui rémunère sa peine.

En résumé, nous proposerons la définition suivante :

Le Patronage comprend l'ensemble des faits sociaux qui, tout en ayant trait à un mode d'activité morale, coopère étroitement à la réussite des modes d'activité matérielle (comprises dans les classes précédentes de la Nomenclature).

D'après M. Robert Pinot[1], le Patronage aurait trois objets : Patronage du Travail; Patronage de la Propriété; Patronage des Phases de l'Existence.

Il a très bien vu que le Patronage du Mode d'existence se réduit à un Patronage de la Propriété, mais n'en est-il pas de même de celui des Phases de l'existence? Il s'agit d'assurer l'existence des écoles, des hôpitaux, des hospices, des mutualités, des caisses d'épargne. Bref, à notre avis, le Patronage comprend surtout deux éléments : la direction du Travail et l'Administration de la Propriété, en comprenant sous ce terme

1. *Sc. Soc.*, t. XIV, p. 209.

la Propriété au sens large, en y englobant les Biens mobiliers, le Salaire et l'Épargne.

Comme le patron peut, en dehors de ces deux fonctions essentielles, s'occuper d'assurer d'autres services, il nous a paru nécessaire de l'indiquer dans l'analyse. L'exemple de la fabrique de Leverkusen[1] nous a en effet révélé jusqu'à quel point peut s'étendre le patronage d'une grande usine.

Enfin, nos observations personnelles nous ont encore révélé l'importance du patronage en ce qui concerne la question de l'apprentissage. Un grand désarroi peut s'introduire dans un pays lorsque le Petit atelier n'assure plus l'apprentissage des jeunes gens, et que le Grand atelier ne l'assure pas encore. En Allemagne, dans l'industrie mécanique, les usines monstres, en formant des apprentis au delà de leurs propres besoins, exercent un véritable patronage sur les usines moins grandes.

II. — LES ÉLÉMENTS ANALYTIQUES.

Détermination des éléments analytiques. — La Nomenclature donne la liste des différentes espèces de patrons, mais non celle des différents points à analyser à propos de chacun d'eux. Cela s'explique par ce fait que la Nomenclature a été extraite en grande partie des monographies de Le Play, et que celles-ci sont restées dans un cadre trop étroit.

Les monographies faites depuis lors par les collaborateurs de la Science sociale permettent d'essayer de combler cette lacune, comme le prouvent les exemples que nous donnons plus loin. C'est donc à l'aide d'un procédé analogue à celui suivi par Henri de Tourville que nous proposons la liste suivante des éléments analytiques du Patronage.

1° *Le Type du patron.* — C'est évidemment ce que l'on doit indiquer d'abord pour situer les faits, pour savoir de quoi l'on parle. Du reste, la Nomenclature donne la liste des différents types de patrons :

1. Cf. *infra*, p. 86.

Patriarche; — Conseil de communauté; — Ouvrier chef de métier; — Petit patron; — Patron d'atelier collectif; — Grand patron; — Société d'actionnaires.

2° *Direction du travail.* — C'est, comme nous l'avons rappelé plus haut, l'une des fonctions essentielles du Patronage.

3° *Apprentissage du travail.* — Nous avons dit l'importance que nous attachions au rôle du patron à cet égard, et il nous paraît logique de placer cet élément à côté de la Direction du travail à laquelle il est intimement lié.

4° *Administration de la Propriété.* — C'est l'un des éléments essentiels, comme nous l'avons dit.

5° *Extension du Patronage.* — C'est l'étude des fonctions accessoires du Patronage.

A ces éléments, il nous a paru nécessaire de joindre les deux suivants, afin de faciliter la comparaison et de permettre, par conséquent, de porter un jugement sur le patron particulier que l'on étudie :

6° *Facilités du Patronage.*

7° *Difficultés du Patronage.*

Examinons maintenant chacun de ces éléments.

Le type du patron. — Après ce que nous venons de dire, il nous suffira de donner la définition des différentes espèces de patrons indiquées par la Nomenclature.

1° Le *Patriarche* est le patron naturel de la première forme d'atelier, à savoir la *Communauté familiale*, lorsque celle-ci ne se trouve pas en présence d'un problème trop difficile à résoudre; lorsque, par exemple, cette communauté tire ses moyens d'existence d'un travail de simple récolte, comme l'art pastoral nomade.

2° *Le Conseil de communauté* est le patron naturel de la Communauté ouvrière villageoise et de la Communauté ouvrière temporaire. Il apparaît dans la Communauté familiale à côté du patriarche, lorsque celle-ci se trouve en présence d'un problème difficile, par exemple quand elle doit se livrer à une culture plus ou moins difficile, comme en Chine et dans les

Balkans : c'est par exemple la fameuse Zadrouga bulgare.

3° *L'ouvrier chef de métier* est le patron de l'Atelier domestique.

4° Le *Petit patron* est le patron du Petit atelier patronal.

5° Le *Patron de l'atelier collectif*. Nous adoptons ce terme, au lieu de celui de *Patron de fabrique collective* indiqué dans la Nomenclature, pour envisager le cas général, comme il a été dit à propos du Travail.

6° Le *Grand patron* est un individu qui possède seul un Grand atelier. Toutefois, la Société en nom collectif et la Société en commandite sont des espèces de grands patrons, car elles engagent la responsabilité particulière de quelques personnes.

7° La *Société d'actionnaires* se substitue au grand patron proprement dit, lorsque le Grand atelier exige des capitaux trop considérables ou comporte des aléas trop graves.

A ces divers types de patrons, il convient d'ajouter au moins le suivant :

8° Les *Pouvoirs publics* (Commune, Union de communes, Cité, Pays, Province ou État).

En effet, nous avons donné précédemment l'exemple d'un travail en grand atelier dirigé par l'État, d'après une étude faite par M. A. de Préville sur l'*Égypte ancienne*[1]. Mais on pourrait en trouver d'autres, même dans le monde moderne : exploitation de mines de houille par l'État prussien, construction et exploitation de chemins de fer par de nombreux États, construction de routes, de canaux, de ports, fabrication de matériel de guerre. Citons encore les manufactures de tabac en France.

L'État n'est pas le seul groupement public qui joue le rôle de patron du travail. On voit des Cités exploiter en régie l'éclairage public, les tramways.

On pourrait objecter que le rôle social des pouvoirs publics sera analysé plus loin, en son lieu et place, puisque la Nomenclature a réservé des compartiments spéciaux pour les

1. *Sc. Soc.*, 1er per., t. IX à XIII. — Voir aussi *Sc. Soc.*, 2e per., 110 fasc. p. 54.

groupements de la vie publique. Nous répondrons qu'il n'y a nullement double emploi, les points de vue étant différents.

Lorsqu'au Patronage on étudie l'Administration de la Propriété, on n'empiète nullement sur le compartiment de la Propriété, où l'on n'a étudié que la Composition des biens, le Mode de possession, les Subventions et la Transmission.

Lorsque, à la Famille, on étudie le mariage, on n'empiète pas sur les Phases de l'existence où l'on étudie les Alliances et Noces.

On peut donc très bien analyser au Patronage le rôle de l'État, en temps qu'il dirige un travail de Simple récolte, d'Extraction, de Fabrication ou de Transport.

La direction du travail. — Après avoir indiqué le type auquel appartient le patron dont on veut étudier le rôle, on analyse d'abord sa fonction principale ; on cherche à déterminer la façon dont il dirige le travail et les qualités qu'une telle tâche exige. En effet, la forme de l'atelier n'indique pas d'une façon assez précise les conditions de la direction du travail, car on trouve des variétés nombreuses et des types intermédiaires divers.

Chez les Paysans du Haouran, le Patriarche s'adjoint un suppléant pour la direction générale et, de plus, laisse les détails de la conduite de l'équipe des laboureurs à un vieux domestique.

Il peut arriver aussi, si les opérations du travail sont très simples, que le Patriarche se borne à administrer le bien commun, laissant ses fils à peu près maîtres d'organiser leurs tâches.

De même, le rôle du Conseil de communauté peut être plus ou moins important, allant jusqu'à effacer complètement celui du Patriarche.

L'Ouvrier chef de métier peut faire un travail purement individuel, ou bien il peut se faire aider de sa femme ou de ses enfants (non mariés), ou encore avoir des ouvriers temporaires pour l'aider à certaines époques. Enfin, il peut, pour certaines

opérations, recourir à une assistance extérieure : associations libres ou forcées.

Le Petit patron peut associer ou non l'un de ses fils à la direction, ou même un domestique expérimenté.

Le Patron de l'atelier collectif, le Grand patron, la Société d'actionnaires et les Pouvoirs publics emploient un nombre plus ou moins grand d'auxiliaires : contremaîtres, surveillants, etc.

C'est dans l'analyse de la direction du travail que l'on doit essayer d'indiquer les qualités que doit avoir le personnel dirigeant. Celles que doit posséder le Grand patron ont été indiquées avec beaucoup de précision par M. de Rousiers dans son ouvrage sur l'*Élite dans la société moderne*, et nous ne pourrons mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

L'apprentissage. — En général, lorsque le travail se fait sous le régime dit sans engagements (communauté ouvrière ou atelier domestique), l'apprentissage est assuré *de plano*. Les enfants apprennent le métier en aidant leur père, ou bien en aidant les autres membres de la communauté. Il peut arriver toutefois, comme le montreront les exemples que nous donnons plus loin, que l'apprentissage n'est pas organisé, mais il s'agit alors d'une opération très simple : le père n'a jamais besoin de se faire aider, ce qui suppose un métier simple.

Il est possible toutefois — ce point n'a pas été clairement étudié à notre connaissance — que les conditions générales du milieu puissent faire disparaître la coutume de l'apprentissage dans l'Atelier domestique, soit que le métier envisagé soit en décadence, ou que la désorganisation familiale soit très grande ou pour toute autre cause.

Dans le Grand atelier, l'apprentissage peut être négligé pour des causes diverses, par exemple lorsque se développe le régime des engagements momentanés. Il peut arriver alors que l'apprentissage soit assuré par de riches patrons ou se fasse dans des écoles spéciales établies par des associations libres ou forcées.

Enfin, lorsque le machinisme est très développé, comme dans certaines industries textiles, l'apprentissage proprement dit n'existe pas, l'opération étant toute mécanique, l'ouvrier acquiert l'habileté voulue en travaillant.

L'administration de la propriété. — Il est rare que le patron n'ait pas à remplir un rôle d'administrateur à côté de celui de directeur. C'est même parfois sa fonction principale. En tout cas, c'est le plus souvent l'une de ses fonctions essentielles.

Il est parfois plus difficile d'empêcher une communauté familiale de recourir à des prêts usuraires, ou de faire des dépenses inconsidérées, que de diriger un travail dont les opérations peuvent être très simples.

L'Administration de la propriété donne lieu à des réflexions analogues à celles que nous avons émises à propos de la Direction du travail. Le patron peut se faire aider d'un nombre plus ou moins grand d'auxiliaires et ceux-ci peuvent être plus ou moins hiérarchisés.

Il est à noter que la femme joue plus souvent un rôle dans l'administration de la propriété que dans la direction du travail.

Dans beaucoup d'ateliers domestiques de culture, la femme est l'associée du mari en ce qui concerne l'organisation du budget.

Dans certaines communautés familiales, on élit une maîtresse de maison à côté du chef de la communauté. C'est ce qui se passe dans la Zadrouga bulgare, où son importance provient de ce qu'elle doit diriger le travail des femmes, qui comprend non seulement les soins du ménage et l'éducation des enfants, mais aussi l'exploitation de la laiterie, du poulailler, etc.

L'extension du patronage. — Dans toutes les sociétés humaines, la division du travail social n'est pas assez accentuée

1. Edmond Demolins, *Comment la route crée le type social*, t. II, p. 213.

pour qu'on ne trouve pas des exemples de ce que nous avons appelé la *concentration du patronage*[1].

Nous voulons indiquer par là le fait que le patron, au lieu de se cantonner dans ses fonctions essentielles, est amené pour une cause quelconque à s'occuper de diriger d'autres éléments de la vie de ses ouvriers, ou tout au moins à en faciliter l'exécution.

Cette conception du rôle du patron est toute naturelle sous le régime du travail sans engagements, surtout lorsque l'atelier se confond avec la famille, comme dans la communauté familiale ou l'atelier domestique.

Cette conception peut exister à l'état de survivance dans des sociétés où prévaut le régime du travail par engagements, surtout si les engagements sont permanents. C'est ce que M. de Rousiers a appelé le *régime paternaliste*, rappelant par là ses origines familiales et indiquant son caractère de survivance.

Il arrive aussi que l'extension du patronage soit imposée par certaines conditions spéciales. Par exemple, si une usine très vaste s'ouvre subitement dans un endroit peu peuplé, les ouvriers arrivent en foule, mais ne trouvent pas à se loger et à se procurer difficilement des aliments. A moins de voir son œuvre périr avant de naître, le patron est amené à bâtir des maisons ouvrières et à organiser le ravitaillement de son personnel.

En général, dans l'Occident le patronage tend à se restreindre à ses fonctions essentielles de direction du travail et d'administration de la propriété, et Le Play notait déjà cette tendance avec effroi. C'est cependant là une évolution qui nous semble inéluctable; elle ne peut produire de mauvais effets que là où des organismes bien appropriés ne surgissent pas pour se substituer au patronage défaillant. Ces organismes peuvent être de natures diverses et seront étudiés en leur lieu et place au Commerce, à la Corporation, au Voisinage ou ailleurs. Cette multiplicité des groupements caractérise essentiellement le monde moderne; elle explique comment l'ouvrier chef de métier et le

1. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 94.

petit patron peuvent vivre dans une société compliquée ; il suffit qu'ils fassent des opérations relativement simples, grâce à une grande division du travail, et que, pour le surplus, des associations diverses pourvoient à tout.

Nous rappelions tout à l'heure que dans l'Egypte ancienne, l'Etat se faisait patron de la culture, mais son rôle de patronage s'étendait à bien d'autres choses, et il était en réalité le grand organisateur de la production et de la consommation.

Les facilités du patronage. — Les indications que nous venons de donner attirent l'attention sur le problème des facilités plus ou moins grandes que le patron peut rencontrer dans sa tâche. On ne peut juger la valeur d'un patron par l'étendue du patronage qu'il exerce, car ce patronage peut être plus ou moins facile à exercer. A côté de l'Extension, il faut donc faire le bilan des facilités et des difficultés spéciales à l'œuvre particulière qu'il a entreprise.

Prenons le Patriarche, par exemple ; son rôle est très étendu, car, en principe, il s'applique à tout ; mais quelles facilités ne rencontre-t-il pas? — Travail peu compliqué : simple récolte ou culture facile ; abondance du sol disponible ; impossibilité d'hypothéquer le sol qui est propriété collective ; mode d'existence simple ; grand esprit de solidarité familiale, etc.

L'exemple des paysans du Haouran prouve que le patriarche peut encore remplir son rôle dans une société vouée à la culture et au commerce, à condition qu'il ait l'art d'accorder une autonomie suffisante aux divers membres de la communauté. Néanmoins ces communautés sont plus ou moins instables et des scissions s'opèrent fréquemment.

C'est presque toujours par le développement de l'usure que se manifestent les défaillances du Patronage, en dehors de ses fonctions essentielles. Nous en parlerons à propos de la Banque (Commerce). Disons simplement que l'usure peut être combattue de façons bien diverses selon les cas, par l'action d'un Grand patron, par celle de la Banque, par une bonne organisation du Voisinage. Encore ces actions doivent-elles être secondées

par les qualités morales des gens qui ont besoin d'être patronés : esprit de solidarité ou sens de la responsabilité.

Les difficultés du patronage. — C'est la contre-partie de l'élément que nous venons d'analyser; c'est l'autre face du bilan. Les Difficultés du Patronage sont proportionnelles à l'Extension du Patronage, à la complication du Travail, à l'appropriation individuelle plus ou moins complète du sol, au développement de la richesse mobilière et du commerce, enfin à la méfiance des ouvriers envers les œuvres patronales.

Ces difficultés peuvent être résolues par une augmentation adéquate de la capacité des patrons, et il est nécessaire de le noter.

Le bien se développe souvent parallèlement au mal. Dans les sociétés compliquées, le patronage est plus difficile, mais il se forme aussi une élite plus haute et surtout plus expérimentée, et dont l'action est en conséquence plus efficace. Les difficultés mêmes de l'existence constituent un facteur éducateur de la plus haute importance.

Déjà Le Play avait noté comment le Patriarche, et même le chef d'une famille-souche, acquérait peu à peu certaines qualités morales par l'habitude de gouverner les hommes. Mais ces qualités se développent tardivement, avec l'âge, car ce sont les vieillards qui dirigent les communautés familiales.

L'émancipation précoce, qui est un trait des familles particularistes, a pour effet de créer un bon terrain à l'acquisition du sens précoce de la direction. C'est pourquoi les pays anglo-saxons sont une pépinière de patrons, de dirigeants.

Nous avons dit que les Difficultés du Patronage étaient proportionnelles à l'Extension. Or, le cas le plus accentué d'Extension du patronage est, avec l'Empire des Incas, celui des Pharaons, puisqu'il s'étendait à tous les besoins d'un peuple. Mais les difficultés ne sont pas seulement proportionnelles à ce facteur unique. Nous avons dit qu'elles étaient aussi proportionnelles, à la complication du Travail, au développement du Commerce, etc. On peut penser que ces facteurs agissaient

peu, ce qui compensait en partie les difficultés résultant de l'Extension du patronage.

III. — EXEMPLES D'ANALYSES.

La nécessité de donner des exemples est d'autant plus impérieuse ici qu'il y a lieu de montrer les bases sur lesquelles repose le cadre analytique que nous proposons. Pour cela, il est indispensable de prendre des exemples puisés dans des milieux sociaux divers.

Il y a un premier classement à faire selon les types de patrons indiqués par la nomenclature (Patriarche, Petit patron, etc.), et ensuite à faire dans chacun d'eux des subdivisions selon la nature du Travail, et si possible selon l'Extension du patronage.

D'abord, le *Patriarche*. Le type pur est décrit dans la monographie des Arabes Larbas dont nous avons déjà parlé, et qui vivent principalement de l'art pastoral nomade dans les steppes et les plateaux de l'Algérie.

Nous donnerons ensuite un type un peu déformé que nous trouvons chez les paysans du Haouran (Palestine); le milieu social est plus compliqué que le précédent à cause de la culture. Le Patriarche dans son œuvre patronale se fait aider par son frère, et il accorde une large autonomie aux autres membres de la communauté. Malgré cela, des scissions sont fréquentes, et beaucoup de familles se désagrègent, de sorte que beaucoup de ménages sont réduits à s'incorporer à titre de clients dans les communautés qui subsistent. De ce fait, les communautés du Haouran sont plus vastes que celles des Larbas, mais l'unité et l'égalité y sont moins grandes.

ARABES LARBAS.

Type du Patron. — Patriarche d'une communauté familiale stable composée de ses fils et de quelques esclaves.

Direction du Travail. — Le Patriarche s'occupe de la direction générale;

les fils et les esclaves mâles ont chacun la surveillance d'un troupeau, car un individu ne peut s'occuper de plus de 400 moutons ou de 100 chameaux.

Apprentissage. — Assuré par la communauté familiale.

Administration de la Propriété. — Par le Patriarche.

Extension du Patronage. — Le Patronage s'étend d'une façon générale à tous les phénomènes familiaux : le Patriarche a même les pouvoirs d'un juge sur les membres de la communauté.

Facilités du Patronage. — Travail facile ; — les ouvriers ont une part des produits ; — prêts en nature et sans intérêt entre les diverses familles d'une tribu.

Difficultés du Patronage. — En cas de désobéissance, le fils est expulsé, la femme répudiée, l'esclave vendu.

PAYSANS DU HAOURAN.

Type du Patron. — Patriarche d'une communauté familiale instable.

Direction du Travail. — Le Patriarche, secondé par l'un de ses frères, a la direction générale du travail ; — un autre frère s'occupe des chameaux et des transports ; — un dernier, des chevaux ; — un vieux domestique dirige spécialement les ouvriers agricoles.

Apprentissage. — Assuré par la communauté familiale.

Administration de la Propriété. — Par le Patriarche aidé de l'un de ses frères.

Extension du Patronage. — La propriété familiale protège chacun contre les phases de l'existence, fournit les dots, protège contre l'arbitraire de la justice, etc.

Facilités du Patronage. — L'autorité du Patriarche est facilitée par l'intérêt qu'il y a de rester groupés et par l'autonomie dont jouissent les individus qui ont chacun une tâche délimitée ; — Les ouvriers sont faiblement surveillés parce qu'ils ont une part proportionnelle des produits : — Impossibilité d'hypothéquer la terre qui appartient à l'Etat.

Difficultés du Patronage. — L'insécurité publique facilite la ruine et la désagrégation des communautés : — L'importance des Biens mobiliers à peu près exclusivement en nature expose la communauté à emprunter à 24 %, pour les dépenses extraordinaires (surtout les mariages).

Lorsque la culture devient plus difficile, le Patriarche s'adjoint un *conseil de communauté*. C'est le cas des communautés familiales que l'on trouve dans la péninsule des Balkans : Zadrouga bulgares.

Nous donnons l'analyse d'un Patronage de ce genre d'après Edmond Demolins.

Nous ne pouvons malheureusement donner aucun exemple de Patronage dans une communauté villageoise. Nous avons

donné précédemment l'analyse d'un atelier de ce genre, celui des Mincopies de l'île Andaman, mais les textes que nous avons sous les yeux ne nous permettent pas de présenter l'analyse du Patronage.

Par contre, nous pouvons donner un exemple tiré d'un type un peu déformé de communauté villageoise, celui d'une *Bourgeoisie* du Jura Bernois, association d'ouvriers propriétaires, qui se cantonne à peu près dans l'administration de la propriété collective.

Enfin, pour terminer, nous analysons une communauté corporative momentanée, celle d'une *Artèle* russe décrite par Le Play.

MONTAGNARDS DES BALKANS[1].

Type. — Conseil de Communauté familiale.

Direction. — Un chef est élu par le Conseil pour diriger la culture, et une maîtresse de maison pour diriger la laiterie, etc.

Administration. — Par le conseil.

Extension. — Le conseil décide des mariages, des partages, des questions d'honneur, etc.

Facilités. — Éducation développant l'esprit de solidarité.

Difficultés. — L'émigration individuelle tend à ébranler les communautés.

MONTAGNARDS DU JURA BERNOIS.

Type du Patron. — Conseil de communauté : *Bourgeoisie*, c'est-à-dire communauté propriétaire héréditaire des pâturages et des forêts d'une commune.

Direction. — Le conseil communal réglemente la jouissance des pâturages; — un fonctionnaire de l'État désigne les arbres à abattre; — le garde-champêtre surveille les corvées.

Administration. — Le Conseil de Bourgeoisie élu gère les fonds.

Extension. — Prêt d'argent sur hypothèque aux membres; — subventions aux écoles et à la commune; — aide aux pauvres.

Facilités. — Intervention d'un fonctionnaire spécialiste pour les opérations difficiles; — administration facilitée par l'origine commune des membres et les obstacles opposés au recrutement au dehors.

Difficultés. — La jouissance des pâturages est en partie proportionnelle à la capacité de chacun à se constituer une propriété individuelle.

1. Edmond Demolins, *Comment la route crée le type social*, t. II, p. 209 et suiv.

PORTEFAIX RUSSES.

Type du Patron. — Conseil de communauté ouvrière : *Artèle,* c'est-à-dire communauté corporative momentanée d'émigrants périodiques originaires de la même commune.

Direction du travail. — Un *artelchik* élu cherche de l'ouvrage à l'entreprise, discute les prix avec le patron, répartit les tâches; — il est contrôlé par deux *starchi* élus.

Apprentissage. — A peu près nul (travail de manœuvre).

Administration. — Un *choutchnik* élu gère la caisse commune sous la surveillance des deux starchi.

Extension. — Nourriture et logement en commun; — prêts d'argent aux membres en cas de besoin.

Facilités. — Travail simple; — Origine commune des émigrants; — Éducation préalable; — Faiblesse des besoins.

Difficultés. — Résolues par la surveillance des starchi, qui veillent à ce que les ouvriers les plus capables travaillent moins longtemps que les autres, de façon que la production de chacun soit à peu près la même; — Existence de travaux individuels pour subvenir à l'entretien des vêtements, à l'achat d'aliments de choix et de médicaments.

Nous arrivons ensuite à l'*Ouvrier chef de métier.* On en trouverait de nombreux exemples chez les sauvages, surtout chez les chasseurs, à cause de la nature du travail essentiellement individualiste; mais si tout le monde est patron, le patronage se réduit à la direction du travail, tout le reste de la tâche est assumé par les pouvoirs publics, en l'espèce, la Tribu, seule propriétaire du sol. L'Atelier domestique est donc plus ou moins lié à l'extension des associations forcées, qui, du reste, ont un rôle assez simple à accomplir.

Dans les sociétés civilisées, on trouve de nombreux Ouvriers chefs de métier. Nous allons en donner quelques exemples.

MONTAGNARDS DU LAVEDAN.

Type. — Patriarche d'une petite communauté composée de deux ménages et d'un certain nombre de célibataires.

Direction. — Par le chef de famille, aussi bien la laiterie que la culture.

Apprentissage. — Assuré par l'atelier en communauté.

Administration. — Par le chef de famille.

Extension. — S'étend à tous les faits de la vie familiale.

Facilités. — Le patronage est facilité par l'esprit d'abnégation des mem-

bres de la famille, les célibataires ne réclament pas leur part, et les autres ne reçoivent leur soulte que par portions.

Difficultés. — Le développement des moyens de communications a fait pénetrer dans le pays les idées individualistes qui dominent en France; — le Code civil agit également comme force destructrice de la communauté.

Les Montagnards du Lavedan à l'époque de Le Play vivaient sous un régime qui peut être considéré comme un régime de transition entre la communauté et le simple ménage. Le patron appartenait à un type intermédiaire entre le Patriarche et l'Ouvrier chef de métier.

Nous arrivons maintenant au type pur de l'Ouvrier chef de métier. D'abord, nous présentons un cas d'individualisme extrême dû aux facilités d'un travail dont l'opération est analogue à celles des travaux de simple récolte; nous voulons parler du *Mégotier parisien,* étudié par M. J. Durieu.

Avec les *Paysans de la Champagne pouilleuse,* nous avons un type de petits cultivateurs français, vivant en simples ménages qui peuvent être considérés comme des communautés extrêmement petites.

Enfin, avec le *Paysan des Fjords de Norvège,* on a un exemple de petit cultivateur particulariste.

MÉGOTIER PARISIEN.

Type. — Ouvrier chef de métier.

Direction. — Travail purement individuel.

Apprentissage. — Nul.

Administration. — Nulle.

Extension. — Nulle.

Facilités. — Travail facile, attrayant, ne demandant aucune prévoyance, ni outillage, et qui est patronné par la grande agglomération de la population parisienne.

Difficultés. — Faibles.

PAYSANS DE LA CHAMPAGNE POUILLEUSE.

Type. — Ouvrier chef de métier.

Direction. — Travail en simple ménage, et, à certaines époques, avec des ouvriers temporaires; — la commune règle les assolements et fournit le berger.

Apprentissage. — Assuré par l'atelier domestique.

Administration. — Par les deux époux.

Extension. — S'étend à tous les besoins familiaux, y compris le Mode et les Phases de l'existence.

Facilités. — Simplicité relative du travail : sol léger et culture extensive; peu de gros bétail; — outillage peu compliqué; — patronage obligatoire de la commune; — enfin, le grand esprit d'économie, voire d'avarice.

Difficultés. — Lutte à outrance pour les parcelles; — emprunts sur hypothèque à un taux usuraire, à cause du manque de solidarité des paysans, de sorte que prospèrent seules les familles nombreuses et avares.

PAYSANS DES FJORDS DE NORVÈGE.

Type. — Ouvrier chef de métier.

Direction. — Travail en simple ménage, parfois avec l'aide d'un bordier qui doit quelques journées de travail par an.

Apprentissage. — Assuré par l'atelier domestique.

Administration. — Par le mari, avec la collaboration de la femme.

Extension. — S'étend à tous les besoins familiaux d'une façon générale.

Facilités. — Simplicité relative du travail, par suite de la prédominance de l'exploitation herbagère; — administration facilitée par le faible développement du commerce; — impossibilité de l'usure, à cause de l'esprit d'association et du sens de la responsabilité, qui permettent les prêts personnels.

Difficultés. — Nécessité de payer des soultes; elle est résolue par l'abnégation dont chacun fait preuve lorsque l'intérêt du domaine est en jeu.

Nous arrivons ensuite au *Petit patron.* Nous nous contenterons de deux exemples, le *Fermier flamand du Houtland;* et le *Fabricant d'outils de Birmingham.*

FERMIERS FLAMANDS DU HOUTLAND.

Type. — Petit patron dirigeant un personnel composé en partie de membres de la famille.

Direction. — Par le père.

Apprentissage. — Assuré par le Petit atelier, qui trouve à utiliser les jeunes gens.

Administration. — Par les deux époux.

Extension. — S'étend à tous les besoins familiaux d'une façon générale.

Facilités. — Les opérations qui demandent le plus de conscience sont faites par les membres de la famille; — grande natalité; — impossibilité de l'usure à cause du mélange d'esprit de solidarité et de responsabilité individuelle, et aussi à cause du patronage des grands industriels de la région.

Difficultés. — Etablissement des enfants avec avance d'hoirie.

FABRICANT D'OUTILS DE BIRMINGHAM.

Type. — Petit patron dirigeant de 6 à 22 ouvriers étrangers à la famille et engagés à la semaine.

Direction. — Le Patron travaille avec ses ouvriers.

Apprentissage. — Devient de plus en plus difficile à assurer, par suite de la concurrence du grand atelier, qui donne des salaires assez élevés aux jeunes gens.

Administration. — Par le Patron.

Extension. — Patronage très restreint; le Patron n'est plus qu'un employeur.

Facilités. — La direction est facilitée par le salaire à la tâche et la présence du patron; l'administration est facilitée par la fidélité de la clientèle, qui donne des commandes *sans fin* dans un moment de crise.

Difficultés. — La concurrence de la machine et du grand atelier tend à faire disparaître cette forme d'atelier.

Nous arrivons au *grand Patron,* dont nous donnons deux exemples tirés des monographies de Le Play sur la Russie.

Enfin, pour terminer, nous analyserons le patronage d'une société d'actionnaires.

GRAND PROPRIÉTAIRE D'ORENBOURG.

Nature du Patron. — Grand propriétaire d'un domaine seigneurial dont dépendent des petites exploitations de serfs usufruitiers.

Direction. — Le seigneur dirige d'une façon générale, aidé d'auxiliaires.

Administration. — Par le seigneur.

Extension. — Subventions gratuites : droits de chasse, de pêche, de cueillette, bois de chauffage, d'éclairage et de construction, secours dans les Phases de l'existence; — prêtre paroissial payé par le seigneur; — Médicaments gratuits en cas de maladie; — Le seigneur ratifie les mariages, supplée aux défaillances de l'autorité paternelle, règle les partages en cas de dissolution d'une communauté.

Facilités. — Caractère paternel de l'autorité seigneuriale; — abondance du sol disponible.

Difficultés. — ?

GRAND PROPRIÉTAIRE DE L'OKA.

Nature. — Grand patron, propriétaire d'un domaine seigneurial dont dépend une commune de serfs usufruitiers.

Direction. — Le seigneur absentéiste fait diriger le travail par un intendant.

Administration. — Par l'intendant.

Extension. — Subventions gratuites : droits de chasse, de pêche, de cueillette, bois de chauffage, d'éclairage, de construction; — L'intendant, aidé du conseil des anciens supplée aux défaillances de l'autorité paternelle, règle les partages en cas de dissolution des communautés; — l'Intendant désigne les recrues.

Facilités. — Abondance des subventions; grande solidarité communale et influence du conseil des Anciens.

Difficultés. — Elles proviennent surtout de la mauvaise gestion d'Intendants salariés trop égoïstes.

FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES
DE LEVERKUSEN.

Type du Patron. — Société d'actionnaires.

Direction. — Cadres très hiérarchisés; directeurs, ingénieurs, contremaîtres, surveillants; — laboratoires de recherches.

Apprentissage. — Assuré, par l'usine, qui, de plus, a établi des cours d'adultes obligatoires et d'une école de perfectionnement pour former les cadres.

Administration. — Conseil élu par les actionnaires.

Extension. — L'usine a établi des maisons ouvrières, elle fournit des meubles au prix coûtant, elle a construit les magasins coopératifs, des salles de bains gratuits, des bibliothèques, des salles de fêtes; elle a installé des caisses d'épargne, des leçons de musique, de jardinage, des caisses de secours, etc.

Facilités. — La direction du travail est facilitée par l'éducation familiale du personnel : esprit d'ordre et de discipline; par un système bien organisé de primes, et aussi par la subdivision méthodique de l'usine en ateliers autonomes. L'administration est facilitée par la subdivision méthodique en services autonomes ayant chacun un budget propre; — l'extension du patronage est facilitée par les traditions locales.

Difficultés. — La grande extension du patronage constitue un poids mort au point de vue financier, ce qui paralyse l'éclosion des grandes usines à leur début, mais protège celles qui ont réussi contre une concurrence anarchique.

IV. — LES RÉPERCUSSIONS.

Si les éléments analytiques que nous avons choisis sont bien appropriés, nous devons nécessairement trouver que chacun d'eux est le support de répercussions, soit passives, soit actives. C'est à cause de cette intention justificative que nous procéderons d'une façon différente à celle que nous avons suivi jusqu'à

présent. Nous classerons les exemples de répercussions d'après l'élément du Patronage mis en cause : Type, Direction, etc.

Les types de patrons. — Par la définition même des différents types de patrons, on comprend qu'ils soient liés d'une façon très étroite avec le *Travail*, et notamment l'organisation du Personnel : à l'Atelier domestique correspond l'Ouvrier chef de métier ; au Petit atelier, le Petit patron ; à l'Atelier collectif, le Chef d'atelier collectif.

Cette répercussion du Personnel n'est pas toujours la seule à conditionner le type du patron : Ainsi, à la Communauté ouvrière correspondent deux types de patrons : le Patriarche et le Conseil de communauté. De même en ce qui concerne le Grand atelier, où nous trouvons le Grand patron et la Société d'actionnaires.

Mais en ce qui concerne la Communauté ouvrière, il faut se souvenir que c'est une forme de groupement qui comporte plusieurs modalités : communauté familiale stable, communauté familiale plus ou moins instable, communauté villageoise, communauté corporative. Il y a lieu d'examiner les choses de plus près.

La communauté corporative semble s'accommoder du conseil seulement ; pour la communauté villageoise, la question reste douteuse, mais la communauté familiale permet soit le Patriarche soit le Conseil, selon que le patronage est plus ou moins difficile, surtout en ce qui concerne la direction du travail et l'administration de la propriété. Pour simplifier les choses, on peut dire que, dans ce cas, le type du patron est déterminé par deux répercussions combinées, l'une provenant du Travail (Personnel) et l'autre du Patronage (Difficultés).

Voyons maintenant le cas du Grand atelier ; nous constatons que la société d'actionnaires, rare dans la culture, est plus fréquente dans les mines, la fabrication et les transports. Pourtant, ce n'est pas l'objet du travail qui en est la cause, car on rencontre les deux Types de patrons dirigeant ces différents travaux. La question paraît difficile à résoudre si l'on envisage les

généralités, mais les études monographiques peuvent jeter une grande lumière. Les enquêtes que nous avons faites sur l'industrie lainière à Roubaix en sont la preuve.

Si l'on compare les ateliers de tissage, de filature et de peignage, on constate que le grand patron est plus fréquent dans le premier que dans le second et surtout le troisième. Cela provient de ce que les difficultés du Patronage ne sont pas les mêmes : dans le tissage, la difficulté réside dans la Direction du travail, car tout repose sur l'invention continuelle de nouveaux modèles ; au contraire, dans les filatures et dans les peignages, la difficulté réside surtout dans l'Administration de la propriété ; le travail est plus automatique, mais l'outillage est coûteux et nécessite des capitaux considérables.

En résumé, nous disons :

Le grand atelier suppose une difficulté du Patronage inhérente à l'une des fonctions essentielles du patronage lui-même. Il est patronné par un grand patron ou une société d'actionnaires selon que la difficulté principale réside dans la direction du travail ou l'administration de la propriété.

Ceci est une loi et non une répercussion, et l'exemple de l'industrie chimique allemande ne contredit pas cette loi, car si la Direction est compliquée du fait qu'elle repose sur des inventions continuelles, l'Administration l'est plus encore, par suite du phénomène de l'intégration industrielle. Du reste, la Direction si compliquée qu'elle soit y est facilitée par l'esprit de discipline du personnel. Par contre, l'Administration de la propriété est encore alourdie du fait de l'Extension du patronage due aux habitudes paternalistes du milieu social.

On voit par cet exemple qu'un fait est le résultat de l'action d'un grand nombre de répercussions.

Le type du patron constitue un élément social qui n'est pas seulement l'objet de répercussions passives ; il est aussi le point de départ d'un certain nombre de *répercussions actives*. Il nous suffira d'en indiquer quelques-unes.

Prusse : *Les grands patrons agricoles forment une pépinière de hauts fonctionnaires capables* (Patronage sur État).

Angleterre : *Les familles des grands patrons agricoles forment une pépinière d'une élite de colons capables d'organiser l'Expansion de la race* (Patronage sur Expansion de la race).

Angleterre : *Les grands patrons jouent un grand rôle dans l'organisation du voisinage* (Patronage sur Voisinage).

La direction du travail. — Si nous nous en rapportons aux exemples d'analyses que nous avons donnés plus haut, nous voyons que la Direction du Travail dépend de l'Objet du Travail, comme le montrent les répercussions suivantes :

Arabes Larbas : *L'art pastoral nomade permet au Patron (Patriarche) de ne s'occuper de la direction du travail que d'une façon vague*, parce qu'il est possible d'intéresser l'ouvrier en lui donnant une part des produits.

Haouran : *La culture à l'aide de procédés peu compliqués permet également au Patron (Patriarche) de ne s'occuper de la Direction que d'une façon vague*, pour le même motif que précédemment.

Balkans : *Lorsque la direction devient plus compliquée, le Patriarche, au lieu d'être désigné par l'âge, est élu par le conseil de communauté.*

Portefaix russes : *Le travail simple du manœuvre permet une direction facile.*

Répercussions analogues pour le travail du négotier.

Fjords de Norvège : *La culture peu compliquée permet au cultivateur de se patronner lui-même.*

Champagne pouilleuse : *La culture, en devenant plus compliquée, ne permet à l'ouvrier chef de métier de survivre qu'à l'aide du patronage de la commune.*

Birmingham : *La petite fabrication permet au patron de travailler à côté de ses ouvriers.*

Grand atelier : *Plus le travail se complique, plus le Patron a besoin de s'entourer de nombreux auxiliaires pour diriger le personnel.*

Champagne pouilleuse : *L'indiscipline des ouvriers exige la présence constante du patron.*

Cette répercussion passive de la Direction est à son tour le point de départ d'une répercussion active qui retentit sur le Travail :

La nécessité pour le patron de surveiller constamment le travail retarde l'apparition du grand atelier (Patronage sur Travail). — D'une façon générale, on peut dire que lorsque la surveillance est nécessaire et qu'elle s'exerce difficilement, le Petit atelier tend à l'emporter sur le Grand. C'est ce qui maintient l'existence d'une foule de petits ateliers dans l'industrie électrique, en ce qui concerne le montage des petites installations, par exemple pour l'éclairage d'une habitation ou d'un appartement. Mais lorsqu'un cas difficile se présente, les petits installateurs doivent recourir au patronage des grandes usines qui ont fabriqué les appareils. Il y a là une espèce d'atelier collectif exigeant la collaboration d'un Petit atelier et d'un Grand. Au contraire, lorsque l'installation comporte le montage de machines puissantes, c'est le Grand fabricant qui entreprend lui-même l'installation, parce que les responsabilités engagées sont trop fortes.

De mauvaises méthodes de Direction peuvent entraîner la décadence d'une industrie. C'est là une loi générale qui peut être vérifiée partout, mais les défectuosités peuvent porter sur des points très divers : ce peut être un mauvais contrat d'engagement qui donne à l'employé l'impression qu'il est exploité; ce peut être le fait d'un outillage trop ancien que l'on ne renouvelle pas assez vite, l'absence de laboratoires de recherches, l'absentéisme du patron, le défaut d'ordre, d'organisation ou même un excès d'organisation.

Apprentissage. — Voici d'abord une loi qui résulte des monographies des Arabes Larbas, des Paysans du Haouran, des Balkans, du Jura Bernois, du Lavedan et de la Champagne : *Dans les types d'ateliers basés sur le travail sans engagement (communauté ouvrière et atelier domestique), l'apprentissage du personnel est assuré.* Il serait peut-être bon d'ajouter toutefois qu'il est souvent assuré d'une façon routinière, parce que ses ateliers ne sont pas en mesure de faire des expériences.

Les difficultés de l'apprentissage commencent avec le *Petit atelier patronal*, surtout lorsqu'il entre en concurrence avec le Grand atelier, et que le patron n'est qu'un simple employeur, comme le Fabricant d'outils de Birmingham. Mais ces difficultés sont réduites, lorsque le Petit atelier patronal est associé en fait à un Atelier domestique, comme on le voit chez le Fermier du Houtland, et cela à cause de la répercussion précédente.

En ce qui concerne l'*Atelier collectif*, l'apprentissage est également assuré de la même façon et dans la même mesure, puisqu'il s'agit d'une collection d'ateliers domestiques ou de petits ateliers groupés autour d'un négociant.

Pour le Grand atelier, nous ne pouvons signaler ici que quelques répercussions, la question étant, on le conçoit, très complexe.

Russie : *Le servage assure l'apprentissage du personnel.*

Il est probable, du reste, qu'on peut poser la loi générale suivante : *Le travail par engagements forcés assure l'apprentissage du personnel.* Et à côté de cette loi, inscrire les suivantes : *Le régime des engagements permanents facilite l'organisation de l'apprentissage;*

Le régime des engagements momentanés rend plus difficile l'organisation de l'apprentissage.

En Allemagne, la question de l'apprentissage est résolue en partie par l'intervention des corporations patronales, des pouvoirs publics et des usines monstres. Ces derniers peuvent se donner le luxe de former des ouvriers dont une partie ira recruter le personnel d'autres usines plus petites.

Il est inutile de dire que l'Apprentissage, suivant qu'il est bien ou mal fait, a de son côté des *répercussions actives* qui agissent sur le Travail, sur l'Éducation, parfois même sur l'Expansion de la race, comme le prouve les répercussions suivantes :

Houtland : *L'apprentissage familial détourne les jeunes gens de l'émigration dans une autre région,* parce que le travail y est organisé d'une manière différente.

Angleterre : *La coutume de mettre les enfants en apprentissage chez des étrangers favorise l'émigration,* car les enfants quit-

tant leur famille avant d'avoir appris leur métier, peuvent aller l'apprendre à l'étranger.

Dans les Fjords de Norvège, c'est la coutume du Houtland qui agit pour l'Héritier, et la coutume anglaise pour les cadets, et peut-être en était-il ainsi anciennement en Angleterre.

Extension du patronage. — Les premières monographies que nous avons analysées nous permettent de dégager quelques lois que l'on peut formuler comme suit :

Le travail sans engagement permet de donner une grande extension au patronage, qui tend à s'appliquer à tous les phénomènes familiaux, parce que l'atelier se confond alors plus ou moins avec la Famille.

Le travail par engagements permanents favorise l'extension du patronage, parce que le patron peut s'intéresser à l'avenir des familles de ses ouvriers.

L'usine monstre permet de donner une grande extension au patronage, parce qu'elle dispose de capitaux abondants (Ex : Leverkusen).

Le machinisme tend à rendre moins étendu le rôle du patron, et à faire de ce dernier un simple employeur.

D'une façon générale, c'est là la tendance de l'évolution moderne. L'acuité de la concurrence force le patron à diminuer tout poids mort qui grève inutilement ses frais généraux, mais il est bien évident que l'intérêt général de l'industrie, et même d'un pays, peut en pâtir, si d'autres organismes ne viennent pas combler les lacunes que créent la réduction du rôle du patron, comme nous l'avons déjà fait remarquer.

Est-ce à dire que les qualités nécessaires au patron moderne sont plus restreintes que celles que devait posséder le patron de l'ancien type ?

Nous ne le pensons pas, pour les raisons suivantes :

D'abord, en ce qui concerne le patron de capacité moyenne, on peut dire que son rôle a diminué sur un certain domaine pour augmenter sur l'autre : il s'occupe généralement moins du mode d'existence de ses ouvriers, mais il dirige un atelier

beaucoup plus compliqué, demandant des capitaux plus abondants, un personnel plus nombreux et des modifications constantes d'outillage et de méthode. Il y a changement d'activité et non diminution.

En ce qui concerne le patron éminent, son rôle a certainement augmenté, car, outre les difficultés plus grandes de la Direction et de l'Administration, il s'occupe, de patronner les Phases de l'existence, parfois certains faits du Mode d'existence et d'autres encore. Il doit résoudre à peu près et à la fois les problèmes qui se posaient à l'ancien patron éminent et au patron moderne moyen.

Facilités du patronage. — Les *répercussions passives* des Facilités du patronage sont assez aisées à dégager de l'analyse des faits, car les indications que l'on a essayé de rassembler sous cette rubrique ne sont que les éléments qui favorisent l'œuvre du Patron.

Ainsi, en ce qui concerne les Arabes Larbas, nous rappelons que le travail est facile à diriger. Si l'on veut savoir pourquoi, il suffit de se reporter à l'analyse de l'Opération du travail, et l'on voit qu'il ne s'agit que de surveiller un troupeau de moutons ou de chameaux, on inscrira donc :

L'art pastoral nomade facilite le rôle du Patriarche.

Dans la même monographie, nous voyons que l'usage du prêt à intérêt entre familles appartenant à une même tribu favorise beaucoup le maintien des Biens mobiliers de chacune des communautés familiales.

Pourquoi? A cause d'une bonne organisation du Voisinage dans lequel les sentiments de solidarité sont très développés. Donc, nous disons :

La grande solidarité du Voisinage facilite le rôle du Patriarche.

Ces répercussions sont assez claires pour que l'on puisse passer de suite aux lois générales. En voici quelques-unes :

La simple récolte facilite le rôle du Patron; cette loi agit avec toute son intensité chez les peuples qui vivent exclusi-

vement de la simple récolte ; elle agit chez les autres dans la mesure où abondent encore les productions spontanées du sol, et c'est là un phénomène sur lequel Le Play a appelé maintes fois l'attention quand il compare la situation des ouvriers de l'Orient à ceux de l'Occident, et les ruraux aux urbains.

La Propriété collective du sol facilite le Patronage, car elle empêche le prêt usuraire sur hypothèque et simplifie l'Administration.

Le Salaire à la tâche facilite le Patronage, en diminuant le travail de surveillance; il en est ainsi, à plus forte raison lorsque l'ouvrier travaille à l'entreprise ou lorsqu'il a une part des produits.

L'Éducation familiale des ouvriers facilite le Patronage, lorsqu'elle a cultivé le sens de la solidarité, ou celui de la responsabilité.

La faiblesse des besoins du personnel ouvrier facilite le Patronage, car l'habitude d'un mode d'existence simple diminue les difficultés de la vie.

Le faible développement du commerce facilite le Patronage, en diminuant les tentations de dépenses.

En ce qui concerne les *répercussions actives,* nous en parlerons lorsque nous aurons étudié les répercussions des difficultés du patronage auxquelles elles sont nécessairement liées.

Difficultés du patronage. — Pour les mêmes motifs que ceux qui viennent d'être indiqués, les répercussions des difficultés du patronage peuvent facilement être transformées en lois. Un certain nombre d'entre elles ne sont, du reste, que la contre-partie des répercussions des facilités du patronage.

Voici d'abord quelques *répercussions actives :*

Arabes Larbas : *Le bannissement des fils désobéissants résoud certaines difficultés du Patronage* (Famille sur Patronage).

Haouran : *La faiblesse des pouvoirs publics augmente les difficultés du Patronage* (État sur Patronage), car elle augmente les vols, permet les razzias de la part des nomades, etc.

Champagne : *Le manque de sol disponible augmente les difficultés du Patronage* (Propriété sur Patronage).

L'indiscipline rend le Patronage difficile (Famille sur Patronage) : loi générale qui est la contre-partie d'une loi indiquée aux Facilités du Patronage.

L'insécurité rend le patronage difficile (État sur Patronage) : autre loi correspondant à la répercussion ci-dessus relative au Haouran.

L'absentéisme du patron rend le patronage difficile (Patronage sur Patronage) : loi souvent mise en lumière par la Science sociale.

Les facilités et les difficultés du patronage sont deux éléments liés ensemble d'une façon très étroite, l'un étant l'aspect positif et l'autre l'aspect négatif d'une même chose. Nous ne les avons séparés que pour faciliter l'analyse, mais il est bien évident que les deux pourraient être confondus en un seul. Ceci explique pourquoi les *répercussions actives* des deux éléments ne peuvent être séparées. La répercussion active visible n'est ici qu'une résultante de plusieurs forces dont il est inutile de répéter le détail après en avoir déjà analysé les éléments.

Prenons par exemple la répercussion suivante constatée chez les Arabes Larbas : *Les facilités du Patronage permettent de donner à ce dernier une grande Extension* (Patronage sur Patronage); on devrait plus exactement dire : *Les facilités du patronage surpassant beaucoup les difficultés permettent*, etc. C'est la résultante de plusieurs répercussions qui ont leur source dans les Facilités et les Difficultés, et ce qui nous intéresse, c'est l'effet global lui-même plus que la minutie des détails.

Nous avons vu que les lois générales se dégagent avec une certaine aisance pour les deux derniers éléments du Patronage. La raison en est que ces deux éléments sont le résultat d'une analyse très poussée de sorte qu'en fait ce sont presque des éléments de synthèse. Ils forment une espèce de dossier où l'on a réuni les faits qui aident ou qui contrarient l'œuvre patronale, mais ces faits ont déjà été analysés ailleurs. Cela montre que

la synthèse n'est pas toujours une opération contraire à l'analyse. Ce n'est parfois qu'une analyse très poussée.

Les éléments analytiques sont des abstractions, ne l'oublions pas; ce sont des concepts inventés par l'esprit humain pour mieux saisir les choses. Ces concepts deviennent plus abstraits, au fur et à mesure qu'une analyse plus poussée les simplifie et les réduit. Or, la loi n'est qu'une répercussion d'un ordre général, donc une répercussion plus abstraite que les autres. Ainsi plus la répercussion est disséquée et plus elle se rapproche de la loi; elle acquiert par là une valeur synthétique de plus en plus grande.

Ces remarques intéressantes doivent être retenues pour le moment où nous parlerons de la synthèse. C'est alors seulement que nous pourrons les commenter avec tout le développement nécessaire.

Une remarque encore pour terminer :

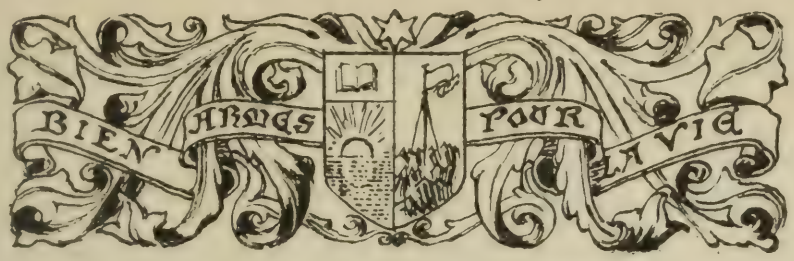
L'analyse complète d'une famille patronale peut se faire par un procédé analogue à celui que l'on emploie pour la famille ouvrière. On étudie le *Lieu* où elle vit, le *Travail* qu'elle fait ou qu'elle dirige, la *Propriété* qu'elle administre, les *Biens mobiliers* qu'elle possède, le *Salaire* qu'elle paie, l'*Épargne,* la *Famille,* etc. L'analyse est certes beaucoup plus compliquée, mais, nous le répétons, les procédés sont les mêmes.

P. DESCAMPS.

L'Administrateur-Gérant : Paul DESCAMPS.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

JOURNAL DE L'ECOLE DES ROCHES



PAR LES PROFESSEURS ★ ET LES ELEVES ★

M. STORZ

ÉCOLE DES ROCHES
VERNEUIL-SUR-AVRE (Eure)
Juillet 1918

Chaque livraison : 2 fr. 50

N° 24.

SOMMAIRE

I. **VIE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE**. P. 3.

Comment servir sa Patrie, par M. P. de Rousiers. — L'expérience de l'École des Roches et la Réforme de l'éducation en France, par M. G. Bertier. — La vie religieuse des catholiques, par M. l'abbé Gamble. — Réouverture du Vallon, par Mlle J. Lepetit. — Les Éclaireurs des Roches, par M. René Levesque. — Ce que font et veulent faire les Éclaireurs des Roches, par Mlle R. L. — Manœuvre des Éclaireurs, par M. Blanchon. — Dix Rocheux en pays reconquis, par M. Ch. Musnier. — Conférences et séances récréatives. — Les Appels de l'année, par M. Montassut. — La Musique, par M. C. Demolins. — Les Sports à l'École des Roches, par M. C. Mentrel. — Le Jardinage à l'École, par Mlle O. Rostan.

II. **LA VIE INTELLECTUELLE**. P. 67.

L'enseignement littéraire, par M. H. Gaillard de Champris. — L'enseignement de l'anglais, par Mlle J. Lepetit. — L'enseignement de l'allemand, par M. D. Sales. — Programme de la Section spéciale en 1918-1919. — Résultats des concours et examens en 1917-1918.

III. **LE PERSONNEL. — LISTE DES ÉLÈVES**. P. 89.

IV. **NOS COMBATTANTS**. P. 100.

Morts au Champ d'honneur. — Citations et Décorations. — Notice nécrologique. M. Jean Desfeuille.

PREMIÈRE PARTIE

VIE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE

COMMENT SERVIR SA PATRIE

Aux élèves de l'École des Roches.

Mes chers amis, je ne viens pas vous prêcher le patriotisme. Je sais que vous êtes tous prêts à donner votre vie pour la France, comme l'ont fait tant de ceux qui vous ont précédés dans cette école. Mais, quelle que doive être encore la longueur de la lutte que nous aurons à soutenir, vous ne serez pas tous appelés à mourir pour votre patrie. Tous, au contraire, en temps de paix comme en temps de guerre, dans la prospérité comme dans l'épreuve, vous aurez à vivre pour elle. Et c'est cet aspect de votre devoir patriotique que je voudrais vous montrer. Il parle moins à votre imagination; il a moins de panache; mais il exige de vous autant de générosité, autant d'énergie et une rare persévérance.

*
* *

Vivre pour sa patrie, servir sa patrie! Est-ce donc une conception nouvelle, insoupçonnée jusqu'ici, sauf aux heures de péril national? Assurément non.

De tous temps, à des degrés divers et sous des formes telle-

ment variables qu'elles amènent de fréquentes méprises chez les historiens ou, plus exactement, chez ceux qui écrivent l'histoire, des individualités éminentes ont consacré, en fait, une partie importante de leur activité et de leur talent à gouverner les intérêts publics. Il s'en faut que le dévouement au bien général ait été le seul mobile de leurs actions; l'ambition, l'intérêt personnel étroit se mêlaient souvent dans une mesure très large et peut-être déterminante aux décisions qu'ils prenaient. Mais il n'en est pas moins vrai que ces décisions exerçaient leur influence heureuse ou fâcheuse sur la marche des événements. On peut discuter sur le désintéressement, parfois même sur la probité de beaucoup d'hommes d'État. On ne peut pas nier que la plupart d'entre eux n'aient été à leur époque de grands patriotes, en ce sens qu'ils ont poursuivi pendant la partie la plus féconde de leur existence, des buts qui dépassaient leur intérêt particulier et qu'ils considéraient comme propres à garantir l'intérêt général.

Mais ces existences exceptionnelles n'étaient pas les seules dans lesquelles une place fût faite au service du pays. Le moine du Moyen Age qui défrichait la terre en poursuivant un but de salut éternel; l'artisan qui luttait pour assurer l'exercice de sa profession et qui jetait ainsi les bases des libertés communales; le serf de la glèbe qui peinait en vue de s'affranchir progressivement des obligations qui pesaient sur sa tenure; le chevalier qui entreprenait de lointaines expéditions pour « gagner terre », et qui organisait la défense du pays; plus tard, la puissante race de nos paysans propriétaires; la bourgeoisie active de nos villes, créatrice du mouvement industriel et commercial; les grands commis et les chefs militaires de l'Ancien Régime; tous ces éléments divers fournissaient leur contribution à la formation, au maintien et au développement de la patrie.

Ainsi le service des intérêts généraux a été toujours assuré dans notre France. Il l'a été merveilleusement à certaines époques, médiocrement à d'autres; il a même été parfois gravement méconnu. Dans l'ensemble, il l'a été suffisamment pour que la France se soit continuée jusqu'à nous. Sans cela, elle

aurait disparu de la liste des nations. Toutefois, il apparaît qu'une grande différence existe, à ce point de vue, entre les temps anciens et les temps nouveaux. Autrefois, le service des intérêts généraux s'accomplissait d'une façon souvent inconsciente, sans qu'un départ exact s'opérât entre eux et les intérêts particuliers. Une confusion s'établissait même souvent entre les fonctions publiques et les situations privées, tout d'abord, au sommet de l'échelle, entre l'État souverain et la personne du Roi; plus bas, entre les charges de justice et les familles qui les possédaient, entre les commandements militaires et les propriétaires de Régiments, de Compagnies, etc.

Au fur et à mesure des complications successives introduites dans la vie privée et dans la vie publique par le développement des relations de toutes sortes, il a fallu que cette confusion disparût et elle n'est plus guère aujourd'hui qu'un souvenir. On distingue si nettement, dans notre société française moderne, chez le fonctionnaire de tout ordre ou chez le citoyen investi d'un mandat officiel quelconque, l'autorité publique de l'intérêt privé, que toute confusion de sa part tendant à user de son autorité pour un profit personnel nous scandalise profondément.

Par suite, il convient aussi de ne pas nous abandonner à la simple tradition pour déterminer nos devoirs envers les différents groupements sociaux dont nous faisons partie et spécialement envers le groupement national auquel nous appartenons, envers notre patrie. Nous devons avoir un patriotisme conscient, éclairé et à la hauteur des devoirs nouveaux que des circonstances exceptionnelles nous imposent.

Ce n'est pas une nécessité nouvelle de servir sa patrie. Mais c'est une nécessité qui nous impose des devoirs nouveaux et qui nous contraint avec plus de force que jamais. Voilà pourquoi il faut se demander comment il convient de servir sa patrie.

C'est bien simple, disent certains théoriciens de l'individualisme. Vous n'avez qu'à remplir exactement les obligations légales qui pèsent sur vous, à payer vos impôts, à accomplir loyalement votre service militaire. Quant au reste, soyez sans

inquiétude : votre intérêt personnel bien entendu se trouvant en harmonie avec l'intérêt général, il vous suffira de travailler activement pour vous et, sans vous en apercevoir, vous aurez travaillé pour tout le monde ; vous aurez acquitté votre dette envers la patrie.

Tout n'est pas faux dans cette affirmation. Elle serait même vraie si elle s'appliquait exclusivement au travail proprement dit, au travail actif, au travail productif. Quiconque cultive, fabrique, transporte, ne recueille jamais qu'une part du fruit de son effort. Une autre part, importante quelquefois, va à un des groupements dans lesquels il s'encadre. L'homme qui récoltera, en France, à la moisson prochaine, dix quintaux de froment, tirera lui-même de cette récolte une utilité mesurée par le prix fort élevé du quintal de froment multiplié par 10, soit 750 francs. Mais il rendra à la France *en plus* une série de services : 1°) celui d'éviter une sortie d'or correspondant à la valeur de son grain ; 2°) celui d'éviter un transport par mer correspondant au poids de ce grain ; 3°) celui d'économiser une somme correspondant au prix de ce transport. Ainsi, ce laboureur aura contribué à l'amélioration de notre change, à l'atténuation de la crise du tonnage et à l'abaissement du prix du fret. Et, par surcroît, il aura aidé au triomphe des Alliés !

Mais si tout *travail effectif* comporte toujours un avantage général en plus d'une utilité directe et personnelle, il n'en est pas de même de tout *profit réalisé*. Le joueur qui gagne cent mille francs dans une soirée de chance, ne rend service à personne, nuit gravement à son adversaire et fournit un exemple détestable propre à éloigner du travail fécond. Cependant il a servi son intérêt personnel.

Il faut donc écarter délibérément la conception commode d'après laquelle il suffit de tirer son épingle du jeu, de réussir à gagner de l'argent ou de jouir paisiblement d'une fortune acquise pour fournir sa juste contribution à l'intérêt général. Ce n'est pas une manière de vivre pour sa patrie. Ce peut même être parfois une manière de vivre aux dépens de sa patrie, en lui demandant, à bien prendre, plus qu'on ne lui donne. Il ne

peut pas être question pour un Rocheux de se classer dans cette catégorie de frelons. Aussi ne m'attarderai-je pas à démontrer leur caractère inutile ou nocif.

Une autre conception paraît prendre le contre-pied de la conception individualiste. Elle consiste à faire disparaître l'intérêt privé devant l'intérêt public. Plus d'hommes, plus de pères de famille, plus de chefs d'atelier; des citoyens délégués par l'État aux différentes fonctions de la vie sociale, les remplissant sous son initiative, sous son contrôle et à son compte. Voilà, me direz-vous, qui est vivre pour sa patrie. La patrie subsiste seule de tous les groupements sociaux. Elle absorbe toutes les activités. Elle exige tous les dévouements. Sparte n'était-elle pas une école de patriotisme?

Disons plutôt qu'elle était une école de militarisme, forme médiocre, inefficace, du patriotisme, qui a pour effet de mettre la patrie en danger en nuisant à son développement. Enlever toute initiative aux particuliers pour les faire obéir aveuglément, en toutes choses, à une volonté unique, c'est diminuer leur activité et leur rendement individuels et, par suite, leur contribution au bien commun. Vous savez cela de longue date puisque vous êtes élevés aux Roches où le sentiment de l'initiative et de la responsabilité personnelles est cultivé et exalté! J'éviterai donc de répéter ici ce qui vous a été dit tant de fois, ce que vous avez non seulement appris, mais vécu, la grandeur, la beauté et la vertu éducative de la possession parfaite et du gouvernement de soi-même.

Mais les événements actuels font naître une objection sur laquelle il est bon de s'expliquer. Nous luttons depuis quatre ans contre une nation qui passe à juste titre pour l'incarnation moderne du militarisme. Et cette nation donne d'incontestables preuves de puissance. Est-il donc possible de considérer comme médiocre et inefficace une forme de patriotisme qui produit de tels résultats?

La réponse à cette objection, c'est que l'Allemagne ne tire pas toute sa force du militarisme prussien, loin de là. Ce serait la très mal connaître que de ne voir en elle que la forme

extérieure qu'elle revêt à nos yeux. Elle est un grand pays centralisé et militarisé; mais elle ne présente ce caractère que depuis moins d'un demi-siècle au point de vue politique, et bien des traces de son autonomie témoignent encore de l'ancien état de choses. Au point de vue économique, l'union des diverses parties de l'Allemagne dans le Zollverein n'a précédé que d'un petit nombre d'années la centralisation politique réalisée par la création de l'Empire. Il y a donc un long passé allemand qui a jeté les bases de ce que nous voyons aujourd'hui, mais qui était fort différent. La monarchie prussienne, il est vrai, s'organise aussitôt qu'elle se dégage de l'Électorat qui lui a servi de berceau, comme une entreprise générale de conquête. Dès la fin du dix-septième siècle, elle se prépare patiemment et activement au rôle de nation de proie. Elle commence à le remplir avec éclat au dix-huitième avec Frédéric II, sort de la grande secousse des guerres napoléoniennes avec de sérieux profits territoriaux, puis à partir de la guerre des Duchés de 1864, elle entre dans une ère de triomphes militaires et d'annexions qui la conduit à la folle entreprise de domination universelle qu'elle poursuit actuellement. Mais à côté de l'État prussien, dominée par lui, utilisée par lui, une Allemagne modeste, laborieuse, cultivait, extrayait le charbon de ses mines, forgeait le fer, tissait et surtout commerçait. Elle n'était pas seulement docile à la voix de ses maîtres. Elle se montrait entreprenante et hardie dans ses créations, dans ses conceptions industrielles. Mais elle était limitée dans ses moyens. Elle manquait de capitaux. Elle était bloquée dans l'intérieur des terres, n'ayant accès à la mer, et, par conséquent, au grand commerce, que par des ports indépendants, sans liens avec elle. Aussi ne pouvait-elle être payée que faiblement de ses efforts. Une partie de sa population surabondante, incapable de trouver dans la mère patrie les ressources nécessaires à sa subsistance, émigrait vers les pays lui offrant de meilleures chances de développement. L'Allemagne souffrait de sa division et aspirait vers une unité qu'elle sentait lui être nécessaire.

Ce fut la Prusse qui lui donna cette unité tant souhaitée.

Elle reçut en retour le prix qu'elle espérait comme profit de l'opération. Mais elle fournit un marché important aux producteurs allemands en créant le Zollverein; elle fit cesser leur isolement économique. Puis, elle mit ce marché national désormais considérable en rapports avec les marchés du monde et lui assura, par la puissance politique et le prestige militaire, des avantages commerciaux. Ainsi la guerre, « industrie nationale de la Prusse », selon le mot célèbre de Mirabeau, servait au développement des arts de la paix. La Prusse excellait d'autant plus à jouer ce rôle qu'elle savait combien il importe d'avoir de bonnes finances publiques pour faire la guerre avec fruit, et elle n'ignorait pas davantage que le vrai fondement des bonnes finances publiques se trouve dans les activités privées, dans le travail des agriculteurs, des artisans, des industriels, des marchands. Elle s'était toujours appliquée à augmenter la production de son maigre terroir afin de pouvoir augmenter les impôts et, par ce moyen, augmenter et fortifier l'armée. Le Roi-sergent l'expliquait en termes clairs à son fils Frédéric II qui ne devait pas oublier la leçon. Elle entreprit donc avec passion cette double tâche concordante : pousser activement l'essor économique du pays pour mettre de larges ressources au service du plan de conquête militaire; utiliser la conquête militaire pour imposer une domination économique. En d'autres termes, gagner de l'argent pour faire la guerre et faire la guerre pour gagner de l'argent.

Ainsi s'expliquent certains traits caractéristiques de la guerre actuelle, par exemple la destruction systématique des moyens de production des pays envahis, la ruine sans profit de tout ce qui pourrait faciliter leur retour à la vie après la paix. Dans l'acte du soudard qui brise les métiers des fabriques, qui scie les arbres fruitiers, qui noie les gisements miniers, il y a un froid calcul de commerçant avisé et sans scrupules, et ce calcul n'est pas un fait individuel ni occasionnel; il rentre dans un plan général et méthodique dont l'exécution fait ressembler l'armée allemande à une immense organisation de concurrence déloyale.

La Prusse a donc utilisé des initiatives et des activités allemandes qui lui étaient extérieures. Les provinces rhénanes, la Westphalie, le Hanovre, le Lunebourg, les villes libres de Francfort, de Brême, de Hambourg n'avaient pas attendu d'être rangées sous son sceptre impérial pour donner des preuves de vitalité. Certaines d'entre elles avaient jeté même un éclat plus ou moins durable alors qu'elles demeuraient indépendantes. La Prusse a seulement organisé, réuni et concentré des forces éparses préexistantes qu'elle a grandement accrues, mais qu'elle n'a pas créées. Son exemple ne prouve donc pas que le militarisme soit propre à assurer la grandeur d'une nation.

Il y a plus, et la suite des événements montrera peut-être quelles menaces il contient pour l'avenir. Si la Prusse s'était bornée à réaliser l'unité allemande et à en assurer les profitables effets; si, après avoir mis au service de l'Allemagne son organisation de proie, elle avait pu cesser d'être une nation de proie, elle aurait, sans doute, jeté les bases d'un empire durable. Mais elle ne pouvait pas s'arrêter dans l'accomplissement de son rêve ambitieux. Pour le poursuivre, elle a mis en jeu toute la puissance dont elle dispose; elle tire des populations qui lui sont soumises le maximum d'effort dont elles sont capables. Si, comme nous l'espérons et le croyons, elle n'atteint pas son but, elle aura gravement compromis la solidité de l'édifice qu'elle avait réussi à construire. Elle l'aura compromise précisément parce qu'elle aura voulu se servir de la nation groupée sous son autorité au lieu de servir les intérêts généraux de cette nation: satisfaire une visée orgueilleuse personnelle au lieu de travailler au bien commun.

Je me représente l'histoire d'Allemagne depuis un siècle comme assez analogue au petit conte que voici : « Il y avait une fois un grand pays divisé en une série de petits États. Les peuples qui l'habitaient étaient travailleurs, d'esprit pesant mais pratique et méthodique; ils ne jouaient qu'un rôle secondaire à cause de leur division et cherchaient à s'unir pour constituer une nation puissante. Cependant l'un d'eux, le plus pauvre de tous à l'origine, s'était appliqué à dépouiller ses voisins plus

riches et avait acquis une grande supériorité dans cet art. Il montra aux autres que s'ils voulaient bien entrer dans son organisation de brigandage méthodique, ils fonderaient très vite un grand empire. En effet, peu d'années après, le grand empire était fondé, et une prospérité inouïe de près d'un demi-siècle suivit sa création. Mais le chef de l'Empire était, bien entendu, le chef même des brigands notoires qui l'avaient établi et, se voyant très fort, il voulut tenter un suprême coup de force qui le rendrait maître du monde. Il en résulta une guerre générale plus épouvantable qu'aucune de celles qui l'avaient précédée et au cours de laquelle, peu à peu, toutes les nations se liguèrent contre le Grand Empire qui menaçait leur existence et leur liberté... » C'est le point où nous en sommes. Tôt ou tard, les peuples libres triompheront et deux dénouements paraissent possibles : ou bien l'Allemagne se libérera du militarisme prussien auquel elle doit l'unité, ou bien elle paiera de cette unité même le maintien du militarisme prussien. La première de ces solutions serait la plus souhaitable pour la paix du monde.

Nous voilà un peu loin de notre point de départ. Nous avons écarté comme insuffisante et égoïste la façon individualiste de servir sa patrie; nous écarterons aussi la façon militariste dont les événements actuels nous montrent les dangers. Comment donc entendons-nous servir notre patrie?

*
* *

Trois classes de devoirs précis m'apparaissent. Le brave garçon qui veut, comme vous, servir sa patrie doit en premier lieu se développer lui-même dans toute la mesure de ses moyens; il doit ensuite employer le plus utilement possible les qualités acquises; enfin, il doit consacrer une partie de son activité à des buts d'intérêt général.

Le premier devoir est proprement celui qui vous est proposé aux Roches. Vous êtes à l'école pour vous *élever*, pour vous améliorer, pour vous hausser, pour vous grandir, pour vous développer. C'est une période de préparation; mais c'est aussi une

période de votre vie et vous ne vous entraînerez d'une façon convenable à vos devoirs futurs qu'en travaillant déjà ici pour les autres aussi bien que pour vous. Ne pensez pas que vous vous préparerez égoïstement à servir plus tard votre patrie. Commencez de suite, c'est la bonne méthode. Sans cela vous ressembleriez à un athlète qui se préparerait aux victoires du sport en se reposant dans son lit pour conserver ses forces. Vous savez bien ce qui lui arriverait. Évitez son triste sort. Développez-vous socialement par l'effort social comme vous vous développez physiquement par l'effort physique, intellectuellement par l'effort cérébral, moralement par l'effort moral. Votre Association de *Boy-scouts* est essentiellement une école d'entraînement à l'effort social. C'est pourquoi, elle constitue pour vous un précieux élément de développement.

Quand vous arriverez à l'âge d'homme, souvenez-vous que vous aurez beaucoup reçu de vos parents, de vos maîtres, de la société tout entière. Vous entrerez dans la vie avec une forte dette envers une foule de gens connus et inconnus qui ne vous demanderont jamais de l'acquitter vis-à-vis d'eux, mais qui comptent bien que vous l'acquitterez envers le pays. C'est pour cela qu'ils ont pris tant de soin de vous, qu'ils ont pourvu largement à vos besoins matériels, qu'ils se sont efforcés d'éclairer vos esprits et de guider vos cœurs. Rien n'a été négligé pour rendre votre effort plus utile et plus fécond. Mais vous tromperiez toutes les espérances fondées sur vous, vous gaspilleriez toutes les avances risquées sur vous, vous manqueriez à l'engagement tacite que vous avez pris en entrant aux Roches si vous refusiez votre effort, si vous ne le donniez pas entier. Il faudra éteindre au plus vite la dette inscrite à votre débit.

Cela signifie qu'ayant beaucoup reçu, vous devrez produire beaucoup. Vous avez été élevés comme des animaux de choix ; si vous donnez le rendement d'un animal de second ordre, vous volez la société. Assurez donc l'équilibre de votre compte en tirant parti des talents qui vous sont confiés. Pour cela, ne fuyez pas les responsabilités et les charges. Au contraire, acceptez-les en hommes courageux et employez votre prudence et votre

habileté à vous mettre à même de les supporter. Fondez des familles et créez les moyens de les faire vivre. Établissez des entreprises, cultivez cette terre de France pour l'indépendance de laquelle, pour l'avenir de laquelle, tant de vies sont sacrifiées actuellement. Portez à l'étranger le témoignage de notre vitalité, de notre activité, de nos vertus domestiques. Vengez votre patrie de l'opprobre qu'ont jeté sur elle dans tant de pays les tristes et rares représentants qu'elle y envoyait.

Quand vous aurez fait tout cela, quand votre compte se présentera avec un bel excédent de profits, vous n'aurez pas encore fait tout votre devoir envers votre patrie. Elle a droit d'attendre de vous quelque chose de plus. D'autres que vous se trouvent avec des facilités moindres, en présence de tâches plus ardues. Il faut compléter leur capacité insuffisante, les aider à surmonter l'obstacle qui se dresse devant eux. Dans la lutte générale pour la vie, ceux qui parviennent aux échelons supérieurs doivent tendre la main à ceux qui s'efforcent d'y atteindre. Si vous réussissez supérieurement à résoudre votre problème personnel, vous avez l'obligation de contribuer à résoudre les autres problèmes qui demeurent sans solution.

Enfin, la société compte sur vous pour défendre et pour accroître un bien qui lui est nécessaire et dont la nature particulière se prête mal aux comptabilités. Je veux parler de son patrimoine moral.

Sans doute ce patrimoine est confié à tous les citoyens, aux plus humbles, aux plus modestes, et Dieu sait de quels trésors ils l'augmentent ! Mais vous êtes élevés avec une préoccupation particulière à ce point de vue. Là aussi, vous avez reçu plus que beaucoup d'autres. Et le souci dominant, permanent, cuisant du pain quotidien ne vous accable pas comme tant d'autres. Vous devez donc vous appliquer à conserver vivantes en vous les paroles de vie qui vous ont été données, à les transmettre aux autres, à les répandre. Vous devez combattre les fléaux qui travaillent à les anéantir, l'immoralité sous toutes ses formes, l'alcoolisme son complice. Vous devez soulager les misères créées par le vice, celles qui résultent de l'imprévoyance, celles qui acca-

blent des innocents. Vous devez travailler aussi à les prévenir.

Mais j'ai tort de vouloir énumérer vos devoirs. Il ne s'agit pas d'une leçon à apprendre, mais d'une attitude à adopter. Je vous propose la formule suivante que je n'invente pas. Je l'ai recueillie, il y a 25 ans, sur les lèvres d'un ouvrier anglais, mort depuis membre du Parlement, après avoir pris une grande part à l'évangélisation de ses camarades et à leur organisation professionnelle :

« Je voudrais, disait-il, pouvoir en mourant me rendre ce témoignage que quelques hommes ont été meilleurs ou plus heureux parce que j'aurai vécu ».

Je vous affirme que cet homme savait servir sa patrie.

Paul DE ROUSIERS.

L'EXPÉRIENCE DE L'ÉCOLE DES ROCHES ET LA RÉFORME DE L'ÉDUCATION EN FRANCE

La guerre a mis au premier plan le problème de l'éducation. D'une part, elle a donné un relief saisissant et tragique à telle ou telle des faiblesses physiques et morales de la France — insuffisance de notre éducation du corps, de notre organisation, de l'autorité familiale et sociale, de la natalité, etc., — d'autre part, en diminuant dans des proportions gigantesques et inattendues le nombre des jeunes hommes, elle nous oblige à donner à ceux qui restent une valeur double, à compenser, si possible, la crise du nombre par l'accroissement des énergies et des activités.

Les livres nouveaux abondent, et les articles de revues. On procède par discussions théoriques et un peu vaines, par projets grandioses et peut-être géniaux, peut-être aussi simplement impossibles.

Il nous paraît désirable que ceux qui ont reçu mission de présider aux destinées de notre patrie, ceux qui dirigent les grands rouages de l'éducation française, qu'elle soit œuvre de l'État ou de l'initiative privée, ceux enfin qui veulent adresser au pays des messages clairs et féconds sur l'éducation, daignent jeter les yeux sur une œuvre qui n'est plus tout à fait « l'école nouvelle » puisqu'elle vient de faire ses preuves pendant dix-neuf ans et qu'elle a obtenu des résultats évidents et désormais indiscutables.

I

LE BUT DE L'ÉDUCATION

La nouveauté des Roches, c'est d'avoir donné à l'éducation française un *but* nouveau. Plus exactement, c'est d'avoir parlé *d'éducation*. Que demandent des parents à un de nos lycées ou à un de nos collèges? De donner à leurs fils une *instruction* étendue

et solide, consacrée, enfin d'études, par un examen d'État. Notez qu'on n'exige même pas que cette instruction rende nos petits Français *plus intelligents*, comme ce doit être le premier but d'une éducation intellectuelle bien comprise! En tout cas, l'essentiel est laissé de côté : le corps, le cœur, la volonté.

Les Roches reprennent la grande tradition anglaise, non pas seulement celle des *new schools* comme Abbotsholme et Bedales, mais celle de toutes les grandes *public schools*, surtout depuis Arnold. A qui lui demandait le but de l'éducation, le grand Arnold répondait qu'il est de former *a christian gentleman*, un gentilhomme chrétien.

Voilà la vérité : former d'abord le caractère, le principe directeur de l'homme et qui doit se subordonner tout le reste.

C'est une de nos vieilles erreurs françaises — et qui date de la Renaissance — que de voir d'abord dans l'homme et dans l'enfant la valeur intellectuelle; elle est secondaire : le prix d'un homme se mesure à son caractère, à sa valeur morale.

Retrouvant cette vérité spiritualiste et chrétienne de l'importance primordiale du caractère, « l'école nouvelle » y ajoute ce principe, qui est, lui aussi, une vérité de la philosophie chrétienne et traditionnelle : que l'homme est un composé, un tout, dont les parties se hiérarchisent, se subordonnent, et demandent à être toutes développées dans leur ordre naturel et fondamental.

Il faut développer *tout* l'homme : le caractère d'abord, et nous entendons par là les qualités de ferme volonté, d'énergie, de fidélité à des principes élevés; puis le corps, dont l'importance est grande dans l'éducation et dans la vie — qui l'oublie et veut faire l'ange, fait lamentablement la bête : — l'intelligence certes, mais aussi le cœur, l'affection sans mièvrerie et sans faiblesse, la bonté et le dévouement.

On s'efforcera donc de former dans l'enfant l'homme *social*, d'une part en lui faisant aimer et vivre le principe de l'action *concertée*, qui seule est féconde; en arrachant définitivement sa volonté aux traditions françaises d'individualisme[1], auxquelles

1. Individualisme récent, je le reconnais, mais qui tend à devenir traditionnel.

un adolescent sourit volontiers; d'autre part, en orientant toutes les richesses de son cœur vers des affections avouables et pures, saines et élevées. L'école nouvelle ose aborder le problème de la chasteté du jeune homme; elle le traite avec le tact et la discrétion, comme aussi avec le courage et la netteté qui conviennent, et, jamais encore, elle n'a eu à regretter de l'avoir fait.

La parole d'Arnold que nous citions tout à l'heure, nous l'acceptons dans sa plénitude, et si nous avons le courage de n'éluder aucune des difficultés de l'éducation et la certitude de pouvoir les résoudre toutes, c'est que nous sommes aux Roches, sur le terrain solide du christianisme.

Nous croyons être, les uns et les autres, autant que qui que ce soit, au courant des travaux de la science, de la philosophie, de l'histoire, de la critique contemporaines. Nous accueillons avec joie les certitudes que nous apportent les unes et les autres, mais elles n'entament et ne diminuent en rien nos convictions chrétiennes.

D'autre part, — et nous demandons que l'on nous permette cet argument cher au pragmatisme, et dont la valeur est surtout pratique — quelle philosophie, quelle métaphysique permettront à d'autres éducateurs de faire ce que nous faisons? Quel message peut-on donner à la jeunesse, sinon celui du Sermon sur la montagne? Le Kantisme n'a rien trouvé de solide qui ne soit chrétien, la religion de l'humanité n'a jamais pu remplir ses temples, le solidarisme sera chrétien ou il se confondra avec la morale de l'intérêt, et les formules creuses de la métaphysique politique n'ont pas d'autre portée que celle des réunions électorales.

L'éducation intégrale ne peut être que chrétienne et nous ne rougissons pas d'apprendre à nos élèves à agir comme si tout dépendait d'eux, et à prier comme si tout dépendait de Dieu.

II

LE MILIEU DE L'ÉDUCATION

La seconde « révolution » faite par Demolins dans l'éducation française fut de bâtir son école en pleine campagne. La campagne, c'est la santé de l'âme et la santé du corps. Loin de la vie factice des villes, loin des plaisirs faux et des tentations malsaines, loin des armées de microbes et des miasmes entassés, elle donne à profusion l'air, la lumière, l'eau, l'espace, la propreté, la beauté. Elle ouvre à l'enfant l'immense et divin livre de la nature ; elle l'initie directement à tous les métiers créés par le génie inventif de l'homme.

La campagne sera le milieu physique de cette éducation rénovée ; la famille en sera le milieu moral. Parmi les multiples devises de l'éducation nouvelle, nous avons retenu et aimé celle-ci : « Par la famille, pour la famille. » Comme l'ont fortement montré Le Play et ses disciples, les cellules d'une société, ce ne sont pas les hommes, ce sont les familles. Il est étrange que la famille qui a une importance sociale si considérable, ait eu si peu d'importance dans notre éducation française. En restaurant ce rôle trop oublié de la vie familiale dans l'éducation, Demolins était d'accord avec les conclusions les plus certaines de la science sociale, en même temps qu'avec les exigences de la psychologie et de la morale. Il a beaucoup insisté, dans son livre, sur le rôle que devait avoir la femme dans l'éducation de l'enfant et de l'adolescent, rôle tout de tact et de finesse, mais dont la portée est immense.

Parents des Roches qui me lisez, que de fois vous avez béni, je le sais, la bienfaisante audace de Demolins !

III

LES MOYENS DE L'ÉDUCATION

Troisième réforme et qui comprend de multiples détails : celle des moyens de l'éducation.

Et, tout d'abord, changement de l'horaire et du « tableau de service ». Le lever sera plus tardif, et ceux qui ont dormi dans les lycées d'il y a trente ans pendant les longues études de 5 à 7 heures du matin, applaudiront à cette innovation bienfaisante. Les classes, qui toutes seront le matin, n'auront qu'une heure : pour les très grands élèves, on en jumellera deux selon l'utilité. L'après-midi, aucune classe de 2 à 4 : des jeux, des travaux manuels, des promenades ou des expériences scientifiques. Cet horaire de l'après-midi est une trouvaille dont chaque Rocheux ressent les importants et féconds résultats : la cause est entendue et gagnée et l'on se demande vraiment ce que l'on attend pour appliquer la réforme ailleurs, pour l'appliquer partout. La pesante machine de l'État est si lente à mouvoir que l'on comprend encore : mais qu'attend l'Enseignement libre qui profite vraiment trop peu de sa liberté ?

La nourriture est plus rationnelle, plus saine, plus familiale : le Rocheux aime son copieux repas du matin, fait de porridge et de chocolat — et, en temps de paix, d'un troisième plat — et si bien placé, d'une part, après le repos de la nuit qui met en forme les organes digestifs, d'autre part, avant le travail du matin qui exige, s'il est énergique, une sérieuse dépense de forces. Les deux repas de midi et du soir sont tout à fait analogues aux repas de famille : on n'oubliera pas le bon goûter de 4 heures à la manière anglaise.

Nous faisons beaucoup de sports, tout le monde le sait, et l'on n'ose plus nous le reprocher aujourd'hui, en cette guerre où les sportifs ont tant contribué à la défense du pays. La cause des sports dans l'éducation a été gagnée sur le champ de bataille. Nous voudrions seulement que l'on comprît que nos sports ne sont pas une simple gymnastique du corps, mais une école de

discipline, d'initiative, de décision prompte et d'énergie. Le sport est un excellent moyen d'éducation *sociale :* il apprend à commander et à obéir; il apprend à lutter pour une équipe, pour une maison, pour une école; il oblige constamment au sacrifice de soi. Celui qui ne voit dans le sport qu'un moyen de développer les muscles, ne comprend rien au sport et, pour ma part, je serais bien embarrassé pour mettre à sa vraie place le sport dans un traité d'éducation, tant il fait partie intégrante de l'éducation morale en même temps que de l'éducation du corps.

C'est ne rien comprendre au sport et ne rien comprendre à l'éducation que de prétendre remplacer les jeux éminemment sociaux du foot-ball et du cricket par une gymnastique individuelle et *individualiste*, si merveilleuse qu'elle soit d'ailleurs comme créatrice de souplesse et de force. Aussi suis-je navré de son épanouissement actuel en France et des championnats qui se multiplient, et des lauriers que posent au front des jeunes athlètes les délégués de deux ministères — et, sans doute, de plus de deux. Dans un pays où l'individualisme est un danger dans la paix, et un crime pendant la guerre, où va nous mener cet athlétisme personnel et antisocial? Le devoir de ceux qui voient clair est de se faire les apôtres du vrai sport : foot-ball et cricket, et du scoutisme. Nous referons ainsi le corps de la France, en nous aidant de l'athlétisme mis à sa vraie place, la seconde, mais surtout nous referons son âme.

Les Roches ont inauguré dans les écoles secondaires le *travail manuel :* grande et splendide innovation et que la guerre, dévoreuse d'adresse en même temps que d'énergie, a mise en un vigoureux relief.

Comme les jeux, le travail manuel développe des qualités d'ordre individuel et des vertus sociales : il n'est pas seulement une initiation à la débrouillardise, un appel répété à l'observation, au sens du réel, à l'ordre, à la méthode, à l'esprit d'économie; il est encore une préparation certaine au rapprochement des classes et à la paix sociale.

Nous avons, cette année, causé, je le crois, un sensible plaisir à notre inspecteur d'anglais, M. Sevrette, par la bonne tenue de

nos jardins et l'entrain de tous nos travailleurs; nous avons aussi causé de bonnes et agréables surprises à nos inspecteurs de sciences, MM. Lemoine et Aubert, professeurs connus et renommés de grands lycées parisiens, et même à nos inspecteurs de lettres : MM. Strowski, professeur à la Sorbonne; Gaston Deschamps, ancien chargé de cours au Collège de France et rédacteur au *Temps;* Gabriel Audiat, René Pichon et Ch. Marc des Granges. Je ne parle que pour mémoire du cher M. Landormy, qui nous connaît de longue date.

Car on s'étonne encore, dans certains milieux universitaires, du bon travail qui se fait aux Roches. « Vous venez des Roches, dit à un jeune sapeur un officier qui n'est pas étranger à l'*Alma mater!* Ah! mon ami, que vous devez briller au football, et sécher au tableau noir! » C'était d'ailleurs parfaitement injuste, car ledit sapeur rendrait des points, en sciences pures et surtout en sciences appliquées, à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ses camarades des lycées.

Nos aimables inspecteurs, gentiment étonnés, ont conclu leur examen sérieux et parfois même sévère, en nous disant — les littéraires comme les scientifiques : « Vos classes d'examens sont tout à fait à la hauteur des bons lycées de Paris. » Combien de mois ou même d'années mettra cette constatation à parvenir aux oreilles de M. le professeur X., lieutenant au 12e génie? Nous nous le demandons.

Les examens nous importent, parce qu'ils sont une arme dans la vie et la condition de bien des carrières.

Mais la *culture générale* nous importe infiniment plus. On sait comment elle se donne aux Roches et que tout le programme littéraire, groupé autour de l'histoire, est confié au professeur principal. Nous avons ainsi : en 4e, l'année de l'Orient et de la Grèce; en 3e, Rome et le Moyen Age; en 2e l'époque moderne, en 1re, le XVIIIe siècle et le début du XIXe. On devine quelle cohésion, quelle force, quel intérêt ce programme unifié donne à la classe. Et nous nous demandons, ici encore, pourquoi l'Université et l'Enseignement libre hésitent à profiter d'une expérience tout à fait concluante.

Tout bon Rocheux apprend, avec son professeur principal, le français, *le latin*, l'histoire et la géographie ; il doit bien connaître deux langues vivantes, anglais d'abord, allemand ou espagnol, ensuite; il doit être un bon élève en mathématiques et aimer les sciences d'observation, si importantes pour l'action. Voilà la culture générale que nous voulons donner à *tous* nos élèves. Le grec est réservé à une élite ; à partir de l'an prochain, il remplacera, pour ceux qui le désireront, la seconde langue vivante, car nous ne pouvons, tout de même, demander à nos élèves d'être des Pic de la Mirandole et nous avons, cette année, un certain nombre de garçons qui, sur la demande expresse de leurs parents, apprennent *cinq* langues et reçoivent tout notre enseignement scientifique. C'est trop et il faut mettre le holà.

A la culture générale que nous venons d'esquisser et qui est une synthèse des lettres et des sciences fondamentales, nous ajoutons la *culture contemporaine*, donnée par les stages — que nous voudrions bien rétablir dès l'an prochain ; — par les sociétés de débats, où toutes les grandes questions contemporaines sont étudiées et discutées, sous la direction de maîtres compétents ; par des conférences ; par nos propres appels ; par l'étude consciencieuse des professions auxquelles nos élèves peuvent aspirer et des conseils sur la vocation de chacun d'eux.

Pour former le *caractère* de l'enfant — ce qui est, nous l'avons dit, notre suprême but, — nous laissons les corps et les âmes s'épanouir dans la liberté et dans la confiance, liberté et confiance qui croissent à mesure que croît l'enfant, que nous le connaissons mieux et qu'il a fait ses preuves.

Chaque enfant jouit d'une certaine initiative, aux heures de temps libre, le Dimanche, etc., compensée immédiatement par une responsabilité correspondante. Mais très vite nous cherchons à lui confier un service déterminé, une charge si petite soit-elle, qui l'oblige à coopérer à l'action commune, à s'intéresser aux gestes de ses camarades, à mettre en action la belle devise d'une de nos maisons : « Par soi, pour tous. »

Il n'y a pas de meilleure préparation à cet amour et à cette recherche des responsabilités, pas de meilleure initiation au

dévouement et au sacrifice de soi que notre Société de *boy-scouts*. Il est lamentable de voir tant de Français ignorer ce mouvement des Éclaireurs, ou le critiquer sans le connaître, ou pis encore, l'arrêter sottement, vilainement, dans son expansion bienfaisante. C'est un crime de lèse-patrie. Nous sommes fiers d'être la première école française où se soit formé un groupement de boy-scouts et d'avoir, à l'heure actuelle, une des meilleures troupes du pays. Quand les plus clairvoyants de nos moralistes et de nos sociologues parlent de la nécessité d'une formation de l'élite, nous pensons tout de suite à nos Éclaireurs : voilà le moyen sûr, possible, pratique; on l'a sous la main, mais pour Dieu, qu'on le prenne!

Notre troupe d'éclaireurs est la pépinière naturelle de notre équipe de *capitaines*. Dans cette autre innovation, nous sommes, en France, lamentablement uniques, et pourtant quelle inépuisable source de richesses morales pour le grand garçon qui prend la responsabilité de ses camarades et pour ces camarades eux-mêmes! Un Rocheux n'a toute sa vraie valeur que s'il a été capitaine. Une belle tradition s'est créée, inaugurée par nos tout premiers capitaines, continuée par les Séréville, les Polot, les Palluat de Besset, les Baron, tant d'autres dont la liste sera la plus belle des pages de l'histoire de l'École. Je l'ai retrouvée, cette année, plus vivante que jamais, et je suis heureux de dire aux capitaines de 1918, qu'ils ne sont inférieurs en rien à leurs frères aînés, qui furent déjà des chefs à l'École, et de sublimes chefs encore sur le champ de bataille.

Puis-je demander à l'Université et à l'Enseignement libre ce qu'ils attendent pour créer partout des capitaines?

Si l'on veut faire vraiment œuvre d'éducation, le capitaine est un moyen indispensable et fondamental. Mais il faut vouloir et savoir former des capitaines, et c'est une question d'art, de patience et de tradition.

Bien souvent dans ce Journal, nous avons dit, les uns et les autres, quel prix nous attachions à l'éducation religieuse, et c'est par une définition de notre pensée sur ce sujet délicat et grave que je veux terminer ce tableau de nos moyens d'éducation.

La question religieuse est, pour nous, totalement indépendante de la question politique; elle n'a jamais été aux Roches, affaire de snobisme et de « chic »; elle ne s'est jamais réduite à des pratiques extérieures obligatoires. Nous attachons aux pratiques extérieures leur prix, parce que l'homme n'est pas esprit pur, mais elles doivent être, pour nous, l'expression d'une conviction profonde, et nous détestons ici plus que tout au monde la contradiction entre la forme religieuse d'une vie et un fond d'immoralité; nous apprenons à nos élèves à mépriser et à haïr plus que tout le pharisaïsme et la tartuferie. La question religieuse n'est pas non plus, pour nous, affaire de poésie et d'art, d'aspirations vagues et de sensations délicates et fines. Art et poésie en religion sont choses délicieuses mais secondaires.

La religion, chez nous, prend tout l'homme : l'intelligence qu'elle éclaire et fortifie, dont elle systématise et unifie toute l'activité; le cœur, qu'elle discipline, amplifie et dirige; la volonté qu'elle élève sans cesse au-dessus d'elle-même et qu'elle accroît jusqu'à l'héroïsme.

*
* *

Voilà ce que nous faisons; voilà ce que l'on peut faire dans d'autres œuvres: voilà ce que l'on doit faire si l'on veut réellement le salut de ce pays. C'est nécessaire et c'est possible; c'est urgent; il n'y a plus à hésiter.

Nous ne nions pas les difficultés et qu'il faudra d'abord s'entendre sur un idéal moral commun, mais la guerre nous a rapprochés les uns des autres assez pour nous permettre d'espérer et peut-être bientôt, cette communion dans la même foi morale.

Il faudra trouver aussi des éducateurs et qui veulent bien faire le sacrifice d'une bonne partie de leur tranquillité personnelle et de leur bonheur familial. Mais la guerre aussi facilitera les choses et quand on aura montré que l' « école nouvelle » est *le front* de l'éducation, peut-être beaucoup de maîtres et de maîtresses viendront-ils à nous de peur de passer désormais pour des embusqués... C'est mon plus vif souhait.

G. BERTIER.

LA VIE RELIGIEUSE DES CATHOLIQUES

Je prie les lecteurs de ce Journal d'agréer mes humbles excuses pour n'avoir pas parlé de la vie religieuse des catholiques à l'École depuis juillet 1915. J'espère que ceux qui sont au courant de ce que nous avons fait ne me condamneront pas. Obligé par la mobilisation de M. l'abbé G. Pezé d'assurer à moi seul l'enseignement religieux et la vie religieuse de nos garçons, chaque année plus nombreux, obligé en 1916-17 de prendre la direction de la maison du Coteau à cause de l'absence de M. Bertier, commençant à sentir peser sur mes épaules avec le poids de la guerre le poids des années, j'ai dû laisser de côté tout ce qui n'était pas le plus pressant. Hélas! Combien ai-je laissé sans réponse de lettres de nos soldats! Qu'on veuille bien me pardonner de n'avoir rien écrit pour le Journal.

Depuis 1914, toute notre vie religieuse extérieure a été intégralement maintenue. Tous les catéchismes, tous les cours d'instruction religieuse ont été faits comme avant la guerre, pour les grands comme pour les petits. Les messes du dimanche avec le sermon, les saluts du soir, ont été célébrés et préparés avec le soin accoutumé. La première communion privée, la retraite pascale, la première communion solennelle avec la retraite fermée, ont eu lieu selon l'usage. Les élèves de seconde ont passé en grand nombre, et plusieurs avec éloge, l'examen d'instruction religieuse (brevet élémentaire) devant le jury de l'Archevêché de Paris. Et je ne veux pas laisser passer l'occasion de louer le travail de nos garçons et de remercier les professeurs de l'École, en particulier Mlle Derousseau, Mme Wilbois, Mlle Camille Demolins, Mlle Zarzecka, M. Dupire.

Mais si, extérieurement, tout s'est bien passé, si en général chacun a fait de son mieux, je crois pouvoir dire aussi que la vie religieuse intérieure a été en progrès constant, et nous savons que celle-là seule compte. De ceci quelques preuves peuvent être données : on a vu les communions à la messe du dimanche devenir chaque année plus nombreuses; on a vu les

visites individuelles à la chapelle, surtout pendant le mois de Marie et le mois du Sacré-Cœur, être plus fréquentes; on a vu la piété et la bonne volonté de tous s'affirmer avec éclat pendant notre journée d'adoration du Saint-Sacrement, le 1er dimanche de Décembre de chaque année, et, tout dernièrement, pendant la nuit du 6 au 7 Juin, veille de la fête du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. — Enfin, symptôme excellent de vie chrétienne, la générosité de tous s'est manifestée non seulement aux quêtes hebdomadaires à la chapelle, non seulement aux souscriptions du mois de janvier et du mois de juillet pour le Denier du Culte et pour les colonies de vacances, mais encore pour toutes les œuvres de guerre générales ou individuelles, quêtes pour des prisonniers, adoption de filleuls, secours aux mutilés, aux réformés, aux veuves, aux orphelins, etc. Jamais nos garçons n'ont été sollicités en vain et presque toujours ils ont donné de ce qui leur avait été laissé en propre pour leurs dépenses personnelles.

Je ne puis non plus passer sous silence l'influence du bon exemple de leurs maîtres et celle de leurs capitaines. Les premiers ne me pardonneraient pas d'insister, mais j'ai plus de liberté pour parler des seconds. Ce n'est pas sortir de mon sujet. Depuis la guerre, grâce aux circonstances, grâce à l'esprit vraiment apostolique de deux ou trois, grâce à la bonté de Dieu, nos capitaines ont pris leur rôle de plus en plus au sérieux. Pénétrés du sentiment de leur responsabilité, moins sévères pour les autres que pour eux-mêmes, pleins du souci d'aider leurs jeunes camarades à se corriger de leurs défauts et pour cela commençant par se réformer eux-mêmes, admirables quelquefois de prévoyance, d'attention, de finesse, de douceur, de fermeté vis-à-vis de tel enfant qu'ils avaient résolu de rendre meilleur. Si l'esprit moral et religieux de l'École est en progrès, c'est, après Dieu, grâce à leurs efforts. Sincérité, conscience, travail, bonnes mœurs, sur tous ces points ils ont compris que leur devoir était d'abord de donner l'exemple et ils l'ont donné.

L'un d'entre eux, écrivant à un autre, et cherchant à préciser ce que doit être un vrai capitaine, après avoir tracé les

grandes lignes du portrait, ajoute : « Comme je veux parler « en toute sincérité à nos amis des Roches, je n'hésite point « à leur dire que cette franchise, cette pureté, cette maîtrise « de soi exigent une base, *la foi religieuse*. Le mot ne doit « pas étonner dans nos Écoles nouvelles, car sans une religion « forte, il n'y a ni éducation nette, ni solide moralité... Les « capitaines seront surtout de loyaux et fervents chrétiens. « Point n'est besoin qu'ils mènent une vie d'ascète, mais il est « indispensable qu'ils connaissent leur religion et qu'ils la « pratiquent ouvertement... Ils ne craindront pas, chaque « matin et chaque soir, d'exiger dans leur dortoir quelques « minutes de silence pour la prière individuelle ; le cas « échéant, ils useront de leurs pouvoirs pour rappeler à l'ordre « un garçon dont la conduite laisserait à désirer dans tel exer- « cice du Culte. J'aurai même le courage de dire qu'ils devront « être assez sûrs de leurs propres croyances pour dissiper les « doutes de camarades qui se confient à eux, pour préparer « et non pas contrarier l'action définitive des aumôniers... »

On voit avec quel esprit chrétien ils acceptent leur charge et on peut présumer le bien qu'ils sont capables de faire et qu'ils font en réalité. Ces capitaines sont pour les aumôniers des auxiliaires de première valeur.

Quoi de meilleur pour faire comprendre à nos garçons que la religion n'est pas seulement affaire de pratiques extérieures, mais qu'elle doit atteindre le fond de l'être et qu'il n'y a pas de vrai christianisme sans vertus chrétiennes ? Tel est en effet notre but suprême aux Roches : faire de nos jeunes gens des hommes de devoir, des hommes de caractère, et leur donner l'habitude de s'appuyer, pour être tels, sur Dieu, sa religion, ses sacrements. Les ennemis du christianisme n'osent plus dire aujourd'hui aussi haut que naguère que « la foi religieuse donne à l'esprit « l'habitude de la crédulité, qu'elle l'habitue à s'incliner devant « l'irrationnel, qu'elle tue en lui la faculté critique ». C'était bon du temps de Renan. Mais Brunetière et M. Boutroux ont bien montré que la faculté critique peut exister dans l'esprit d'un croyant. Et ce sont des chrétiens pleins d'une foi éclairée que

nous espérons voir sortir des Roches. Quant à ceux qui prétendent que « la religion attaque la moralité de l'homme, donne « naissance à la passion religieuse, pour qui le juste et l'injuste « n'existent plus, mais seulement l'intérêt d'une cause sacrée », nous les invitons à venir voir dans quels termes vivent côte à côte nos catholiques et nos protestants. Estime réciproque, franche camaraderie, respect loyal des croyances du voisin et souvent amitié sincère, voilà quel est le ton général de leurs relations. Et s'il y a quelque émulation entre eux, je parle des plus grands et des meilleurs, c'est à savoir qui donnera le meilleur exemple, qui exercera sur les autres l'influence la plus moralisatrice et la plus salutaire. La passion religieuse n'a qu'un but des deux côtés, c'est de faire régner le juste et le vrai, c'est de faire respecter le devoir. Voilà comment nous espérons que nos garçons apprendront à vivre religieusement, c'est-à-dire en donnant à toutes leurs pensées, à toutes leurs paroles, à toutes leurs actions la coloration de l'amour de Dieu, sous l'influence de la sainte grâce. Vivre de la manière la plus noble qu'on peut, en faisant toujours la volonté divine, chercher du secours auprès de Dieu par la prière, par les sacrements, par l'intercession de la Vierge Marie et des saints, cela n'est pas tomber dans la crédulité, ni à coup sûr devenir immoral. Dieu veuille nous aider tous à réaliser ce bel idéal pour la grandeur de la Patrie et pour la gloire de la Sainte Église!

A la rentrée de Pâques, s'est produit un fait important. M. l'abbé Renard, licencié en philosophie et docteur en théologie, professeur à l'école Saint-Sigisbert de Nancy, et devenu libre par suite de l'évacuation de la capitale lorraine, a bien voulu venir dépenser son activité aux Roches et prendre la moitié de mon fardeau. Sa science, son talent oratoire, son entrain, sa jeunesse, il a mis tout cela généreusement au service de l'École, et il vient de prêcher à la fois aux petits une excellente retraite de communion solennelle et aux grands trois belles instructions sur l'Eucharistie. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de mes chaleureux remercîments.

Abbé GAMBLE.

RÉOUVERTURE DU VALLON

J'imagine que si les abeilles parlaient et qu'on pût demander à l'une d'elles d'interrompre ses allées et venues des fleurs à la ruche et de la ruche aux fleurs pour lui dire d'écrire ce qu'elle fait, elle s'envolerait affairée, en bourdonnant : « Voulez-vous rire? vous imaginez-vous que j'ai du temps à perdre? D'ailleurs, c'est très simple : je butine au dehors, puis je reviens à la ruche faire mon miel et quand j'ai fini, je recommence. Voilà tout. A d'autres les discours et les articles. Adieu. » — Heureuse abeille! Comme elle, j'ai à butiner et à faire du miel dans ma ruche et cependant je dois écrire un article. Pauvre de moi!

Mais au fait! « Le Vallon » rouvrit ses portes le 11 janvier. Il n'y avait qu'une huitaine de jours, tout au plus, que le service de santé l'avait quitté, nous le laissant en triste état. Peintres, couvreurs et maçons firent merveille, les capitaines arrivés à l'avance donnèrent un sérieux coup de main, chacun s'y mit et l'on put avoir pour la rentrée une maison à peu près présentable. Le hall était encore bien dénudé, les études vides de pupitres, le calorifère récalcitrant, le vestiaire inabordable, l'électricité s'éclipsait presque chaque soir, les conduites d'eau et de vapeur établissaient des jets d'eau et cascades indésirables, mais nous décidâmes avec les garçons d'accepter tout cela joyeusement, trop heureux d'avoir l'occasion très rare de souffrir un peu par la guerre et pour la guerre. — En pleine campagne, aux Roches, on ne s'aperçoit pas beaucoup des difficultés de la vie ; on est au calme, bien à l'abri des bombardements, des restrictions sévères, des craintes comm unes aux régions proches du front. Donc nous décidâmes d'accepter bien volontiers et très joyeusement petites gênes et ennuis matériels et au lieu de se lamenter sur l'absence de meubles, sur les tentures déchirées et les parquets encore non cirés, les garçons, profitant de l'état désertique du hall, le transformèrent

en salle de jeux : on y fit en bandes de longues glissades ; on s'y battit beaucoup (pour rire), on y organisa d'homériques parties de petits fagots, où deux canards purent démontrer à l'aide de leurs grands bras et mieux que par n'importe quelle géométrie, que la ligne droite est pour eux le meilleur moyen d'atteindre la proie qui se dérobe : gare au malheureux « fagot » qui se trouvait entre les deux !

Les études sans tables ni pupitres furent vite meublées : nos Rocheux ont de l'initiative, ils découvrirent la réserve et durant les heures de « travaux pratiques » du premier jour, on put voir en bras de chemise, du Pavillon Storez au Vallon, des garçons portant sur leurs épaules tout ce qui leur était nécessaire pour travailler en étude.

Au bout de 24 heures, la maison était à peu près organisée. Dans la joie d'être rentré en possession du Vallon, on était bien un peu exubérant et nos innombrables sonneries de cloches nous attirèrent maintes plaisanteries des autres maisons, mais ce ne fut là qu'une manifestation de joie très naturelle et qui sut se calmer lorsque vestiaire et hall repeints et remeublés purent reprendre leur affectation d'autrefois et que les choses eurent perdu de leur nouveauté et de leur saveur.

Je n'essaierai pas de parler en détail de la vie au Vallon. Elle doit ressembler à celle qu'on mène un peu partout à l'École. Les garçons y ont dans l'ensemble mêmes qualités et mêmes défauts : beaucoup de belle humeur, de spontanéité, de franchise. Jamais de rancune ; ils acceptent aimablement les ennuis et corvées du « métier ». Pas de pose, ni de snobisme (ce sont des anomalies à l'École, les snobs). Tous ont un grand fond de générosité bien française dont nous essayons de tirer parti pour lutter contre leur égoïsme charmant d'enfants gâtés ; tous font preuve d'une certaine indiscipline, bien française aussi, hélas ! et dont on se console trop facilement chez nous, la déclarant un trait (et presque une vertu) de race. Même à l'École, on ignore trop souvent la règle ou on n'en fait pas assez de cas. Je le répète sans cesse à mes garçons du Vallon, mes appels ne varient pas beaucoup et les occasions sont nom-

breuses qui m'obligent à redire : « conscience, discipline; discipline, conscience; sans cela, les plus grands efforts demeurent inféconds ». Discipline individuelle et discipline de groupe, chacun devant se sentir non seulement responsable de ses propres actes, mais en quelque mesure responsable aussi de l'ordre, de la tenue, des faits et actes de la petite communauté dont il est membre. Les anciens dans l'École, les capitaines en particulier, sont en cela de très précieux collaborateurs, et c'est grâce à eux, à leur esprit d'initiative, à leur dévouement et à leur vigilance inlassables que s'est peu à peu faite la cohésion d'éléments très divers et que s'est constitué l'esprit de la maison. A nos réunions hebdomadaires, que jamais ils ne me laissent oublier, nous avons discuté ensemble les meilleures manières de reprendre les bonnes traditions, les « fonctions » à établir, tous les détails du règlement intérieur, les sanctions et leur efficacité.

Les quelques traits originaux de la maison sont les suivants : Il y a deux salles d'études; la petite, qui n'est pas surveillée, est réservée aux garçons qui s'engagent, sur parole, à ne jamais causer aux heures d'étude. Tous les grands y ont leur table et certains élèves de quatrième et de cinquième. L'autre salle, plus grande, est le domaine des petits dont les études sont surveillées par un capitaine.

Au Vallon, on demande aux garçons de ne jamais venir à la salle à manger et dans le hall qu'en souliers d'intérieur, afin d'éviter le surcroît de travail qu'entraîneraient, pour les domestiques, les allées et venues en chaussures poussiéreuses ou humides sur les parquets cirés; on prend la douche en silence, à la fois pour respecter le sommeil des personnes de la maison qui dorment encore et pour s'imposer un salutaire exercice de volonté en commençant la journée; enfin, l'on est parfois réveillé à 5 h. 30 du matin par le sifflet de l'alerte d'incendie. On doit alors sauter prestement hors du lit, se vêtir chaudement en grande hâte et courir au lieu de rassemblement, près de la mare, en s'échappant par les issues que le capitaine des pompiers du Vallon a laissées libres. On fait l'appel, malheur

aux sourds d'oreille qui sont restés à « brûler » dans leur lit! Malheur aux camarades qui les ont laissés dans la fournaise! Par leur faute, il faut recommencer, au lieu de regagner pour un bon quart d'heure les lits encore tièdes : le défilé bigarré de garçons mal éveillés, ébouriffés, en pyjamas et robes de chambre, se dirige vers les dortoirs. Après quelques minutes d'attente, le sifflet d'alarme se fait entendre de nouveau. Cette fois, tout le monde descend, les rescapés légèrement honteux, mais le capitaine des pompiers est content : on n'a mis qu'une minute un quart à évacuer la maison en flammes.

Le gros effort donné en commun par la maison fut notre séance du 20 mai, qui mit toutes les bonnes volontés à l'épreuve et exigea de la part de certains de réels tours de force, la maladie et les deuils nous ayant privés à différentes reprises de plusieurs de nos acteurs.

Deux fois nous avons eu M. Marty en permission. Les appels et lectures qu'il nous fit laissèrent une profonde impression; le sentiment qu'il nous dit avoir éprouvé de se retrouver vraiment « chez soi » nous fut très encourageant et permet d'espérer que le Vallon sera prêt à se montrer digne de lui le jour où la paix le ramènera définitivement à l'École.

Au moment même où ces lignes allaient être envoyées à l'impression, nous avons été très douloureusement éprouvés par la mort d'un de nos capitaines, Marcel Benabenq. Ancien dans l'École, venu au Vallon tout jeune, avant la guerre, il y rentrait en janvier pour y remplir les fonctions de capitaine avec un cœur, une conscience et une modestie au-dessus de tout éloge. « Donnez-moi beaucoup à faire dans la maison, me dit-il en arrivant, c'est le meilleur moyen de me sortir de moi-même ». Et certes il fit beaucoup en ces six mois, et de toutes manières : organisateur incomparable des sonneries et de l'éclairage, dans la maison comme dans l'école, ingénieux inventeur des effets de lumière pour notre grande séance, dans laquelle il interpréta si spirituellement l'un des principaux rôles, il se révéla, dans l'accomplissement de ses devoirs de capitaine d'une perspicacité, d'un savoir-faire et d'un dévouement, qui dénotent une

haute intelligence et une âme d'élite. Il est de ceux dont la mémoire restera à l'École et tout particulièrement au Vallon, où les garçons ont demandé spontanément qu'une « fonction » fût créée en souvenir de lui et en son honneur.

C'est en évoquant cette pure et belle figure, type du véritable Rocheux que je veux, au moment même où il vient de nous quitter, terminer ces quelques pages sur le Vallon qu'il aimait et où il nous donna tant de soi-même durant ces dix derniers mois.

Jeanne LEPETIT.

LES ÉCLAIREURS DES ROCHES

Après tout ce qu'on dit du Scoutisme en général, une étude sur la nature et l'opportunité de ce mouvement serait aussi prétentieuse qu'inutile ; mais puisque flottent de nouveau, après quatre ans de guerre, les fanions de nos patrouilles, quelques simples réflexions sur l'esprit de notre troupe des Roches seront peut-être bien accueillies.

Bien des yeux, obscurcis par les fumées philosophiques et romantiques du siècle dernier, se sont dessillés à la lueur brutalement réelle du conflit européen. On a enfin compris que l'art, la morale, la société entière mouraient d'individualisme et d'anarchie, que nulle œuvre n'était possible sans ordre, et que nul ordre ne subsisterait sans une intelligence unique pour le concevoir et une volonté unique pour l'imposer. Telle est la grande vérité que, dans leur humble cercle, les Éclaireurs des Roches veulent établir en maîtresse. C'est à elle que revient la priorité : elle ouvre la porte et prépare la voie aux vérités de cœur dont ils feront leur vie, de même que c'est le privilège de l'intelligence d'éclairer et de discipliner les plus nobles élans de nos facultés sensibles.

Discipline d'abord, — la parole des chefs respectée comme une chose sainte — la personnalité endiguée et défendue par la règle, mais aussi magnifiée par ses entraves. Car la discipline

des Éclaireurs Rocheux veut être toute baignée d'intelligence et humanisée de profonde et compréhensive affection.

Ils acceptent les ordres, dans toute leur rudesse énergique, sans une protestation, même dans le regard, parce qu'ils *comprennent*, sinon toujours l'ordre lui-même, du moins la nécessité absolue de l'autorité, parce qu'ils savent aussi que leur chef est leur ami, et que l'uniforme qui rend les corps semblables est le symbole des intelligences tendues vers le même idéal, et des cœurs qui battent à l'unisson.

Qu'une ambiguité, qu'un doute puissent exister entre Éclaireurs des Roches, cela est impossible. Dans une École qui doit être, par définition, l'École de la franchise, les Éclaireurs mettent leur point d'honneur à être plus francs que les plus francs. Non seulement ils méprisent l'hypocrisie et le mensonge comme des tares infamantes, non seulement les distinguent-ils à peine des à-peu-près, des réticences, des sous-entendus et de la « combinazione », mais ils veulent en eux et autour d'eux la parfaite limpidité, la transparence absolue. Quel meilleur moyen de purifier sa pensée que de dire : « Je penserai au grand soleil » ? Quelle amitié serait caduque entre deux cœurs nobles qui se se sont juré d'être sans secrets l'un pour l'autre ?

C'est pour cela que notre troupe veut être semblable au faisceau des licteurs romains, dont les verges sont inséparablement unies, et dont le cœur est une belle arme franche, qui frappe droit et tranche net.

Ordre et netteté, ce seraient des choses insuffisantes sans l'élan, le don de soi, l'esprit chrétien de charité.

« Je promets sur mon honneur et devant Dieu », a dit chaque novice, la main étendue. Notre Dieu, c'est le Christ qui est mort par amour. Et c'est ce dont se souviennent, à chaque instant de leur vie, nos Éclaireurs des Roches. Le lien de la charité est le troisième brin, et le plus puissant de la tresse qui serre le faisceau. C'est aussi l'esprit qui transfigure les tâches les plus rebutantes, qui transmue en or pur la pire banalité des minutes. Que l'Éclaireur peine au grand soleil à nettoyer la Sablière encombrée de détritus, qu'il ramasse les papiers qui déparent la propriété,

qu'il reste debout, en service commandé, pendant que les autres s'amusent, la même pensée lui fait oublier la chaleur, la fatigue et l'ennui : « Je donne un peu de moi-même, afin que d'autres soient heureux. »

Ordre, franchise, charité, telles sont les trois vertus que nous voulons faire nôtres, sans préjudice des autres qualités des Éclaireurs : énergie, habileté intellectuelle et corporelle, gaîté, telles que nous les enseignent les grands chefs Scouts, le général Baden-Powell et le commandant Royet dont nous sommes les disciples respectueux.

Et en nous efforçant vers ces vertus et ces qualités, nous ne faisons que réaliser la seconde parole de notre serment : « Aimer ma Patrie et la servir fidèlement, en paix comme en guerre. »

Fasse Dieu qu'à cette chère patrie déchirée, l'École des Roches offre en la personne de ses Éclaireurs une phalange de jeunes héros aux muscles forts, au regard droit et au cœur pur.

René Levesque.

CE QUE FONT ET VEULENT FAIRE LES ÉCLAIREURS DES ROCHES.

Dès la formation de leur troupe, les Éclaireurs se sont mis au travail. Par un geste presque symbolique, ils ont attaqué d'abord les tâches altruistes les plus rebutantes : déblai de la Sablière et nettoyage de la propriété. Puis, ils ont songé à leur formation personnelle.

Quelques heures d'école de section, les muscles et la volonté tendus, ont suffi à donner à la troupe le minimum d'allure nécessaire pour être présentable. Cela ne nous satisfait pas : nous continuerons, par des exercices méthodiques, à nous rompre aux manœuvres en ordre parfait, de manière à donner, à première vue, l'impression du petit corps d'élite que nous voulons être.

La préparation proprement militaire des Éclaireurs se complète par des tirs fréquents au Lebel et à la carabine.

Quant aux travaux scouts, ils sont si nombreux que nos deux

heures du vendredi nous paraissent trop courtes. Après les exercices de section, chaque Patrouille reçoit sa consigne : l'une va explorer un secteur déterminé des environs, en fait un relevé topographique, réunit dans plusieurs rapports brefs et nets tous les renseignements utiles ou pittoresques, économiques ou archéologiques; note les insuffisances de main-d'œuvre dans les fermes, afin que nous puissions y suppléer, le moment venu; bref, contribue à la constitution d'un dossier capable de donner une connaissance rapide et précise de la région environnante. Une autre Patrouille, sous la direction de Mme Demolins, apprend à donner les premiers secours à un blessé. Une troisième s'ingénie à abattre élégamment un grand arbre, sans dommage pour l'Infirmerie, toute voisine, et pour l'épaisse futaie environnante. Une quatrième s'exerce à s'infiltrer en différents terrains sans être aperçue de l'Instructeur qui surveille. Une dernière, après avoir repéré les bouches d'eau de la propriété, fait une alerte d'incendie.

Quelquefois, le dimanche, des manœuvres de plus grande envergure ont été organisées : il s'agissait de ravir le fanion d'une patrouille ennemie ou de repérer, minute par minute, la marche d'un convoi.

Enfin, pendant leur temps libre, les Éclaireurs apprennent la signalisation à bras, qu'ils doivent tous connaître, et déjà certains zélés commencent à lire un message Morse au son ou aux éclats de lumière.

Tout cela n'est qu'un début. Sans vouloir trop embrasser, nous voulons aller plus loin, sans hâte, méthodiquement, mais avec ténacité. Pour ce qui est activité physique, les Éclaireurs apprendront à connaître et à soigner, puis à monter et à conduire un cheval; ils se perfectionneront dans tous les exercices gymniques, sauront manier un canot, faire rapidement une vue cavalière ou un croquis coté.

Nous aimerions voir les Éclaireurs possédés de cette universelle curiosité qui fait qu'on s'intéresse passionnément à toutes les formes de la vie. Peut-être M. Bertier voudra-t-il bien, un jour, leur donner la jouissance exclusive d'une salle. Ce serait

la « Salle des Éclaireurs » où ils se réuniraient, qu'ils orneraient du travail de leurs mains, où ils accumuleraient, dans des archives et dans un musée, leurs souvenirs, leurs expériences et leurs trouvailles. Et ainsi, leur « chez soi » bien à eux serait un trait d'union entre les générations d'Éclaireurs passées et à venir.

Mais ceci n'est qu'un vœu : *si qua fata sinant!*

Les Éclaireurs ne se bornent pas à leur forte activité physique : ils veulent que leur intelligence active, que leurs muscles souples soient au service d'un cœur prêt à tous les dévouements, passionné pour toutes les belles causes. C'est pourquoi ils iront dans les villages, tantôt semant la bonne parole française, tantôt cherchant des misères à secourir. Ils se font les yeux et les bras de la Société de charité et c'est naturel, puisque le Scout voit clair et agit vite et bien. Pendant les vacances, ils comptent offrir leurs bonnes volontés aux pays dévastés, et ce sera un bel et bon emploi de leur liberté.

Tel est le programme actuel des Éclaireurs des Roches. Il est net et strictement délimité, car nous aimons à mesurer exactement l'œuvre à nos forces : une fois entreprise, rien ne doit être capable de nous y faire renoncer, et nous n'entendons pas en démordre avant de l'avoir réalisée aussi parfaite que nous l'avons conçue. R. L.

MANŒUVRE DES ÉCLAIREURS

Le jeudi 9 mai, jour de l'Ascension, les Éclaireurs de l'École ont fait une manœuvre dans le bois de Breteuil. Le matin, les catholiques assistent d'abord à la messe en uniforme ; puis, aussitôt après, le rassemblement général a lieu devant les Coteau-Sablons.

Il fait un soleil merveilleux, le ciel nous favorise.

M. Marty, en permission de quelques jours, accompagne M. Levesque. Ce dernier, qui dirige la manœuvre, donne aux chefs de patrouille une enveloppe. « Cette manœuvre a pour but, nous dit M. Levesque, de développer en vous le sens

de l'orientation. » Et il nous explique que l'itinéraire de chaque patrouille est indiqué dans chaque pli, mais seulement par la rose des vents et le nombre de mètres à parcourir entre chaque changement de direction. Nous devons l'évaluer d'après la longueur de notre pas, ou le développement de nos bicyclettes. Puis à un certain endroit nous devons ouvrir un second pli, qui nous indiquera le lieu exact où nous devrons nous trouver réunis, vers midi.

Départ en rangs — toutes les patrouilles sont à pied sauf celle de F. Dunod qui est à bicyclette. — Les cuistots, eux, accompagnent le tri-porteur qui contient notre repas. Nous nous dirigeons vers Bourth; le soleil tape, on chante, on chante jusqu'à n'en pouvoir plus.

Arrivée sensationnelle à Bourth, et arrêt devant l'hôtellerie. Là, nous devons ouvrir le premier pli qui nous indiquera le chemin à prendre.

Nous commençons à compter nos pas et nos coups de pédales cela marche à peu près quand il n'y a que 200 ou 500 mètres, mais quand il y a 1 ou 2 kilomètres c'est difficile, aussi bientôt rien ne concorde plus. Nous marchons à travers champs, sous le soleil qui tape de plus en plus fort, car il est midi. Enfin après beaucoup de tours et de détours nous arrivons à un bout de route et deux ou trois maisons. Là, nous devons ouvrir le second pli. Et songez avec quelle joie, puisque c'est croyons-nous, la fin de nos pérégrinations. Pas du tout : le papier nous indique bien le lieu du déjeuner, mais c'est un tout petit endroit, et nous sommes sans cartes. Que faire? Interroger les paysans? Ils ne le connaissent pas, ou ils nous envoient à 20 kilomètres de là. Enfin, nous prenons une direction; nous avançons, reculons; la patrouille rouge, nous dit-on, vient de passer par ici, la bleue par là..... Mais nous ne savons rien de plus. Il est 1 heure et demie, et le soleil, lui, n'a pas changé ses heures! quelle cuisson! Nous marchons, marchons toujours; enfin, derrière nous: voici un peu de poussière et le son d'un clairon.

C'est la patrouille de F. Dunod qui, filant comme le vent, arrive vers nous.

« Ah! vous savez, vous n'êtes pas les seuls à ne pas l'avoir trouvé, l'endroit. Derrière nous, il y a les jaunes et les violets qui ne l'ont pas trouvé non plus, rejoignez-les ; nous allons en avant. » Et ils repartent au triple galop.

Nous marchons, marchons encore, dans un bois cette fois, puis on s'arrête un peu.

A ce moment arrive un cuistot! Quelle veine! Il sait au moins, celui-là, où il faut aller. Il nous indique, en effet, l'endroit. Et nous revenons sur nos pas. Ce n'est pas encore fini; il faut encore marcher fort longtemps avant d'arriver.

Nous y sommes enfin!

Aussitôt nous nous précipitons sur le déjeuner, les cuistots, en grand nombre, font cuire des pommes de terre, des biftecks et des œufs. Ici un bifteck brûle dans sa « cuisine rapide », là un cuisinier expérimenté fait des œufs sur le plat. Tout le monde est couché sur l'herbe par patrouilles et le « tri » stationne entre deux arbres. On passe ses brevets de cuisinier et chacun rivalise de zèle. Il y a quelques bouteilles de cidre, apportées du village, des œufs durs en grande quantité.

Derrière nous, une petite mare, et de grands arbres tout autour. Nous sommes arrivés à 2 heures et demie : nous déjeunons jusqu'à 4 heures.

A 4 heures commence la manœuvre de retour. Nous sommes divisés en deux partis. L'un avec le « tri » représente un convoi dont l'autre parti, à bicyclette, a pour mission de répérer la marche. Nous nous séparons en deux groupes, les cyclistes, sous les ordres de M. Marty, et le convoi dirigé par M. Levesque.

Départ des cyclistes. Quelque temps après, divisés en avant-garde, flanc-garde droite et gauche et garde immédiate du « tri », le convoi s'ébranle à son tour. Une autre patrouille est envoyée par un chemin tout différent pour dérouter les cyclistes et leur faire croire à la présence du convoi en des endroits dont il est bien loin. On se disperse aux alentours du « tri », ramenés et arrêtés par le sifflet de M. Levesque. Nous passons par Francheville, le bois de Bourth, non sans être effrayés par des nuages noirs qui apparaissent et disparaissent à l'horizon. Nous nous

tournons et nous retournons dans un chemin d'un pied de large, puis nous sortons sur la route de Mandres. Les cyclistes n'ont pas réussi à repérer tout notre parcours. Il est plus de 7 heures, c'est le moment de revenir. A l'École, chacun se dirige vers sa maison où il va prendre un bon dîner pour réparer ses forces. On est un peu « aplatis » mais joyeux tout de même d'une si bonne journée.

M. Blanchon.

DIX ROCHEUX EN PAYS RECONQUIS

(Sermaize — Août 1917).

A la fin du terme d'été dernier, certains parents, trouvant que leurs enfants ne devaient pas rester inactifs pendant les deux mois de leurs vacances, demandèrent à l'École si l'on ne pouvait pas organiser un groupe d'élèves qui iraient travailler dans les fermes.

L'idée fut accueillie avec plaisir. Restait à choisir l'endroit où nous irions travailler. Il y eut plusieurs propositions; mais celle qui fut unanimement acceptée fut celle de Mlle Lepetit. Il s'agissait de s'unir à un groupe de « quakers » qui ont formé la « Société des amis », et de les aider à rendre service aux paysans français qu'ils secourent.

Quelques lettres, échangées entre Mlle Lepetit et ses collègues, nous eurent bientôt fixés sur notre lieu de colonisation qui fut Sermaize-les-Bains.

Les Anglais ont déjà rendu d'énormes services dans cette contrée : reconstruction de maisons, services aux malades, dons de mobilier, prêt de machines agricoles, etc. En un mot, ils se démènent le plus possible, pour rendre aux sinistrés tout ce que la guerre leur a enlevé. C'est au milieu d'un groupe de gens, se dépensant sans compter, jamais dans l'embarras et toujours gais, que nous sommes arrivés.

Nous les connaissions tous dès le premier soir; ils nous ont accueillis comme accueillent les religieux de la montagne.

Sachant qu'ils ne pouvaient nous loger, nous avions emporté des tentes, et pendant les 20 jours que nous avons passés là-bas, nous avons campé.

Nous étions tous enchantés de ce sport nouveau. Quel attrait pour de futurs soldats, que de se rapprocher un peu du front, de voir des ruines, de coucher sous la tente, de faire sa cuisine, etc. !

Quel attrait aussi pour des Rocheux de se rendre utiles, de servir, de se donner de la peine pour d'autres, d'aider ceux qui ont souffert ! Voilà pourquoi nous étions tous heureux, tous gais, pourquoi la bonne humeur ne quitta pas le camp une minute.

Si un travail nous paraissait un peu ennuyeux, nous le prenions tous en riant, étant tous des volontaires.

Nous avons trouvé du travail dans les fermes des environs. Les paysans nous accueillirent fort bien, un peu étonnés cependant que des jeunes gens de famille s'abaissent (pour employer leurs expressions) jusqu'à travailler la terre avec eux.

Nous étions un par ferme et quelquefois deux ; le matin, après le café fait au camp, départ et travail jusqu'à midi ; à midi, déjeuner chez les paysans, soupe aux choux, lard et fromage sur le bois de la table et le couteau à pleine main. Après la sieste méridienne, nous retournions au travail, jusqu'à 7 heures, où nous rentrions, la fourche sur l'épaule, et le chemin nous paraissait plus long que pour venir, et la fourche plus lourde.

Notre travail consistait généralement à ramasser des gerbes derrière une faucheuse, à lier derrière les faucheurs, à faner quelquefois, enfin à faire tous les délicieux travaux des champs. toujours les mêmes, ceux que vous connaissez bien, toujours depuis la création, les mêmes hommes retournent la terre d'une semblable manière, tous semant toujours du même geste auguste ; il n'y a qu'une manière de faner, une manière de faucher, le corps penché en avant, les bras se balançant d'un mouvement rythmé toujours le même ; toujours la même vitesse et le même coup de faux. Voilà ce que nous avons vu

et ce que nous avons pratiqué, voilà en quoi nous nous sommes rendus utiles.

Souvent un « taube » passait et l'on interrompait le travail pour voir les obus éclater tout autour. Notre journal signale leurs visites tous les jours et souvent dans la nuit.

Avant le dîner que nous prenions avec les Anglais, nous allions chaque soir au bain quotidien, dans une rivière fort agréable et pas éloignée du camp.

Le dîner se passait en famille. Pas de places plus honorables que d'autres, on se mettait où l'on voulait, on pouvait changer à chaque repas. Nous nous occupions ensuite avec les Anglais, un petit groupe par-ci, un autre par-là ; on était admis partout et l'on s'amusait avec tous. Quand arrivait l'heure de monter au camp, « goodnight » aux Anglais et l'on montait avec Mlle Lepetit, qui nous faisait alors ce que nous appelons à l'École l'appel, et qui consistait en une lecture pieuse, la prière tous ensemble et à haute voix, puis une minute de méditation pour ceux qui veulent penser.

Après cela, le sommeil sous la tente, et le lendemain, la même chose que la veille.

C'est ainsi que nous avons passé trois semaines de nos vacances, et nous sommes repartis, heureux d'avoir rendu service, contents aussi de revoir nos parents, enchantés d'avoir, grâce à Mlle Lepetit, fait la connaissance des membres de la « Société des amis » que nous espérons aider à nouveau cette année.

Charles MUSNIER,

Élève de Seconde.

CONFÉRENCES ET SÉANCES RÉCRÉATIVES

Rentrée en possession du bâtiment des classes, l'École a pu reprendre les bonnes traditions, ajouter peu à peu à son travail essentiel les œuvres complémentaires qui augmentent et enrichissent son activité. Conférences, comédies et concerts ne sont pas chez elle des distractions inattendues, des divertissements et des surprises, ce sont des manifestations normales de sa vie intellectuelle et artistique que les tristesses de la guerre ne sauraient interdire.

Souvent, depuis 1914, l'atelier du Pavillon Storez avait servi de lieu de réunion. Plus d'un se souviendra avec émotion des instants passés là, dans un entassement fraternel, pour écouter les impressions d'un combattant ou les leçons d'un maître, pour entendre de la belle musique, de la belle poésie, pour s'égayer même à quelque comédie divertissante. Nos blessés et leurs médecins occupaient une partie des bancs; c'était pour eux, autant que pour nous, qu'en ces années de vie commune de l'École et de l'Hôpital, nous organisions ces spectacles discrets.

Nous voilà en 1918 revenus dans le grand hall du Bâtiment qui, par ses vastes proportions, son agencement, son éclairage, permet d'organiser des représentations véritables. Les « extras » oratoires, musicaux ou dramatiques, n'ont donc pas manqué au cours de l'année présente.

Avec un dévouement que n'ont jamais ralenti de lourds devoirs professionnels, M. de Rousiers a continué la série de ses entretiens pédagogiques. Successivement il nous a exposé ses vues sur l'étude de l'histoire, de la géographie, des langues vivantes; il nous a montré comment ces matières utiles de tout temps méritaient d'être plus que jamais en honneur à condition d'être travaillées avec de meilleures méthodes. D'une conférence de M. de Rousiers il y a toujours à tirer un double profit : celui d'être mis en présence d'idées claires que la raison approuve et que l'expérience justifie, et celui d'ap-

prendre à coordonner ses pensées, à les exprimer avec une simplicité précise, à la vraie manière française. Et tout cela forme un ensemble de science et de littérature, de tradition classique et de vues modernes qui est très représentatif de la culture des Roches.

Même art de l'exposition chez M. Bureau que l'enseignement du droit a rompu à toutes les nuances de la pensée et du langage. Il y ajoute encore la fermeté de ses principes sociologiques et la flamme de sa foi chrétienne. Sa prédication, car c'en est une, est sans rhétorique, sans phrase; elle affirme les convictions d'un esprit libre, les révoltes et les aspirations d'une haute conscience. C'est bien ainsi qu'un père de famille — et M. Bureau est cela avant tout — doit parler à ses fils du grand devoir de la vie.

Sur un tout autre sujet, M. Landormy a déployé pour notre avantage le même talent de parole. Combien de détails d'histoire musicale sont à retenir de ses deux conférences, combien aussi de remarques critiques qui se peuvent appliquer à toute œuvre d'art et qui découvrent à l'esprit des points de vue nouveaux. Musicographe et psychologue, musicien et universitaire, M. Landormy donne à ses auditeurs le plaisir d'acquérir quelques clartés de plus et la satisfaction de comprendre ce que l'on se contente trop souvent de sentir.

Dans des entretiens presque improvisés par lesquels ils ont aimablement clos leurs inspections, M. Gaston Deschamps et M. Sevrette ont ramené notre attention vers la guerre. Le premier, parlant de l'Hellénisme, a rapproché de l'âme grecque que ses études et ses voyages lui ont si bien révélée, l'âme française qu'il a si souvent analysée dans ses œuvres et il nous les a montrées sœurs l'une de l'autre; le second, qui connaît bien la jeunesse de chez nous et celle de l'autre côté de la Manche ou de l'Atlantique, nous a tracé avec une égale sympathie le portrait moral de l'éclaireur français et du boy-scout anglo-saxon.

Enfin, comme on parle toujours bien de ce qu'on a vu, éprouvé et souffert, le sergent Barez nous racontant les épreuves des prisonniers au camp d'Altengrabow, a été un excellent confé-

rencier. On l'a applaudi pour son esprit, pour sa blague très parisienne d'humoriste qui fut à son heure un brave soldat.

En petit comité, le sujet ne convenait pas à tout le monde, M. Pourésy a parlé de l'œuvre de moralisation qu'avec tenacité il poursuit depuis quatre ans dans les dépôts militaires. Pour dénoncer aux adolescents les dangers que certaines tentations, certaines faiblesses font courir à leurs santés et à leurs âmes, il fallait la parole fort simple, comme un peu rustique, du Secrétaire général de la Ligue contre l'immoralité. Son entretien rappelait, par son éloquence familière ceux de Charles Wagner si naturellement persuasif. Ce ne sera pas l'un des moindres mérites des Roches d'avoir averti ses plus grands élèves de ce qui, au seuil de la vie, peut détruire leur bonheur et leur force.

Ce rapide exposé prouve qu'au cours de ces neuf mois nos Rocheux ont, en dehors de leurs classes, entendu de beaux et bons enseignements. Puissent les conférenciers qui se plaisent à les entretenir leur avoir donné à la fois la leçon et l'exemple. Éprouver le besoin de parler à un nombreux auditoire et savoir le faire pour mériter d'être non pas applaudi mais écouté, voilà qui fait partie de l'Éducation nouvelle. Si nous initions nos garçons à la vérité en toute matière, si nous les entraînons à la découvrir, si nous leur en inspirons le culte et l'amour, c'est pour qu'après s'en être pénétrés eux-mêmes, ils la répandent. Ce sera demain un devoir social pour eux qui formeront l'élite. Qu'ils accueillent donc toujours avec sympathie ceux qui, aux dépens de leurs loisirs, viennent soutenir devant eux de grandes causes, qu'ils les écoutent, qu'ils apprennent d'eux l'art si français de bien exprimer sa pensée et l'ardeur si chrétienne de défendre ses convictions.

Malgré les événements, et pour bien prouver qu'ici comme au front le moral résiste, qu'on fait des méditations graves mais qu'on ignore le désespoir, la scène des Roches a retrouvé ses succès d'antan et de nouveau les lourds rideaux bleus se sont relevés sur les lumineux décors signés Dupire. Il a fallu se restreindre, simplifier la mise en scène, économiser la lumière ; cependant le théâtre, « ce mensonge charmant de la vie »,

comme l'a défini Pailleron, a plusieurs fois distrait nos esprits, reposé nos âmes, ravivé notre optimisme et notre confiance.

La Grammaire de Labiche a inauguré la saison théâtrale, vaudeville un peu gros qui s'élève par endroit à la comédie véritable et que de très jeunes acteurs ont joué sans effort avec un naturel entrain. Leur jeu naïvement exagéré ne gâtait pas cette pièce qui, malgré, certains traits d'observation, relève plus du Palais-Royal que de la Comédie Française.

Une autre bouffonnerie, *le Chapeau d'un Horloger*, d'une composition plus artificielle, d'un style moins scénique, n'a réussi que par la mimique des acteurs. Cette pièce due à la même plume féminine qui a écrit *La joie fait peur*, repose sur un quiproquo scabreux : nos grands-pères s'amusaient à moins de frais que nous, et des milieux très bourgeois ne voyaient pas malice à des mésaventures auxquelles nous attachons plus d'importance : Georges Dandin n'est plus pour nous une comédie drôle.

Ce premier spectacle avait été offert par la Guichardière, le suivant le fut par les Pins au profit de la Société de charité.

La *Farce de l'homme qui épousa une femme muette* n'est qu'un pastiche, mais elle ne déparerait point le répertoire classique. L'intrigue existe à peine, le dénouement est quelconque, les caractères sont seulement indiqués, mais que d'esprit et d'ironie l'auteur a semés dans ces quelques scènes et de quel style savoureux il les a écrites. La mise en scène, les costumes, les gestes et la diction des acteurs, tout un parfait ensemble, mit en valeur cette fantaisie d'Anatole France.

Monique était une première inédite. De la nouvelle de Paul Bourget, M. Gaillard a tiré un drame en trois actes, et d'une simple histoire de jalousie il a fait une pièce émouvante qui se complique sans artifice, tire des larmes et laisse par sa franche honnêteté une impression bienfaisante. C'est du théâtre en demi-teinte et en grisaille, du théâtre intime et discret, qui n'ajoute rien aux tragédies réelles de la vie. Il en faudra comme celui-là pour nous guérir des étrangetés et des audaces du trop libre théâtre d'avant-guerre. M. Gaillard, comme M. Des Granges, est

un dramaturge de la jeune école, de celle qui veut rendre à l'art sa haute mission éducatrice. Et de cela aussi les Roches peuvent être fières.

Une reprise des *Romanesques* nous a valu, dans un fort joli décor, un régal de poésie. Nos interprétes amateurs du Vallon ont fait de leur mieux pour animer ce poème langoureux coupé d'intermèdes comiques, pour roucouler ces vers d'amour, débiter ces tirades burlesques, où il faut tout faire valoir, même l'harmonie des syllabes. Ne joue pas qui veut du Rostand

Vint ensuite le *Mariage de la Papillonne* de Maurice Bouchor. Ce ne fut qu'un divertissement d'enfants, mais si naturellement, si naïvement gracieux qu'il a égalé en succès la précédente pièce. Nos petits Rocheux nous donnèrent ce soir-là la preuve qu'il suffirait de peu, pour qu'ils acquièrent l'aisance des mouvements, la beauté du geste, la netteté de la diction, la justesse de la voix. Cette initiation aux bonnes manières les préserverait de la gaucherie de l'âge ingrat, de la rudesse et du sans-gêne de l'adolescence. Tous nos jeunes élèves pourraient à tour de rôle passer sur la scène et la plupart ne demanderaient pas mieux.

Car nos représentations dramatiques ne doivent pas faire valoir une catégorie de garçons spécialement doués, il faut qu'elles servent à tous de salutaire épreuve. Tous auront à affronter le public qui n'est pas toujours bienveillant, à parler fort et à parler net ; tous aussi, puisqu'ils seront hommes d'initiative sociale, auront à penser aux autres, à agir pour les autres, à leur apporter plus de lumière ou plus de joie. C'est les préparer en partie à ce rôle public que de les faire monter très jeunes sur notre scène scolaire.

Que leur faire jouer ? du classique, le plus possible, du classique.

Il y a quelques années, l'acteur Worms, sociétaire de la Comédie Française et Professeur au Conservatoire, venait assister à une répétition de *La Grammaire* dont son petit-fils jouait le rôle principal. Juge sévère, il trouva fort à redire à la diction et à la mimique des jeunes comédiens. « Quel dommage, leur dit-il, que vous vous donniez tant de mal pour des pièces de valeur discu-

table qui n'obtiennent le succès que par le talent des artistes. Jouez donc du Molière, du Racine, du Regnard. Ces maîtres-là n'ont pas vieilli, leurs œuvres sont toujours vraies, toujours amusantes. Pas besoin de tant de grimaces, de tant d'effets de la physionomie et de la voix ; il suffit que vous prononciez distinctement et justement ce divin langage dont tous les mots portent. »

Rappelons-nous pour le programme de nos séances futures ce conseil d'un grand artiste.

M. Montassut.

LES APPELS DE L'ANNÉE

L'Université qui garde le souci de l'éducation, bien qu'elle ne soit point encore parvenue à la donner intégralement, fait place dans ses programmes à la culture morale. Avant d'entrer en philosophie, les élèves sont initiés dès la quatrième et la troisième aux devoirs de la morale personnelle et de la morale sociale. Ces leçons dont le fruit dépend du talent et des convictions du professeur, s'ajoutent un peu comme des accessoires à l'enseignement général des classes.

Mieux partagés, nos élèves reçoivent constamment, une fois au moins par jour, cet enseignement moral dans les appels généraux et les appels de maison.

Ces derniers sont si nombreux, si variés qu'il est impossible d'en rendre compte. Bien qu'ils portent sur tous les sujets, ils tendent tous au même but : éclairer la conscience, fixer en elle les principes qui doivent servir à la fois de stimulant et d'appui aux jeunes volontés. Dans aucune école de France, les élèves n'entendent aussi souvent parler du devoir et des devoirs, de l'idéal vers lequel doit tendre toute vie et des voies qui y conduisent. Et cet idéal, à la fois très chrétien et très français, très traditionnaliste et très actuel, ne leur est pas simplement présenté à grands traits, dans de larges exposés dogmatiques, sortes de prêches laïques, qui auraient le sort de bien des ser-

mons. Il leur est découvert, peu à peu, graduellement, sous l'inspiration des circonstances, en rapport avec les mille incidents de leur vie, sous une forme vivante et familière, dans l'intimité de la maison.

Enseignées ainsi une à une, et non en un brillant faisceau, les vérités morales éclairent la conscience sans l'éblouir, elles y pénètrent par l'attention, s'y fixent par le souvenir, s'y enrichissent par l'expérience. Et ainsi nos Rocheux, sans qu'ils puissent dire à quelle date ils ont acquis telle conviction ou pris l'habitude de telle vertu, apprennent à connaître, à aimer, à pratiquer tout ce qui fait l'âme forte. Pourquoi nous quittent-ils avec la volonté d'être honnêtes, purs, sincères, laborieux, justes et bons, d'être pères et d'être citoyens, d'aborder la vie avec les meilleures armes pour mieux en vaincre les difficultés, d'être le plus complètement eux-mêmes et de se donner le plus totalement à tous? pourquoi? parce que des hommes en qui ils avaient confiance leur ont enseigné à vivre et les ont dressés à vivre, parce que leur instinctif amour du bien, éclairé par de sages conseils, fortifié par de bonnes habitudes, s'est transformé en une foi raisonnée.

Tel est le but, le résultat à lointaine mais sûre échéance, de nos entretiens du soir, causeries très simples où l'âme du maître cherche à donner ce qu'elle a de meilleur à l'âme des disciples.

Faits dans le grand hall de l'École, devant les professeurs et les élèves, et le plus souvent par le Directeur, les appels généraux sont plus rares et plus solennels. Ils servent surtout à mettre de l'unité et de l'harmonie dans la formation morale des groupes répartis dans les cinq maisons. Affirmés en présence de tous et par une voix autorisée, les principes de l'éducation nouvelle apparaissent alors comme les articles d'un *Credo* commun.

Voici très rapidement résumés les sujets des principaux entretiens bi-mensuels faits par M. Bertier au cours de l'année scolaire.

Au lendemain de la rentrée (6 octobre 1917) il nous a dit la

joie de reprendre sa vie et sa tâche aux Roches. Il a rappelé qu'en toute école la discipline, l'ordre et l'exactitude sont de règle, qu'à une école en temps de guerre s'imposent le travail intense, l'économie scrupuleuse et l'esprit de sacrifice, qu'en une école nouvelle enfin la valeur morale de tous dépend de celle des capitaines.

Le 31 octobre, il a parlé du caractère, montré qu'il ne suffit pas d'avoir un bon caractère, qu'il faut avoir du caractère et que cela se ramène à avoir des idées sur les questions essentielles de la vie, des convictions très fermes qui règlent la volonté et résistent aux passions mauvaises ; ainsi compris le caractère, comme le vouloir, peut s'acquérir.

Le 14 novembre, l'appel a porté sur la loyauté et la franchise, base de toute vie morale, base fondamentale de notre vie scolaire. Après avoir opposé à la fourberie allemande la franchise des Belges, des Anglais, des Français dans la guerre, notre Directeur a parlé de la franchise dans la vie privée, puis il a montré cette vertu comme essentielle dans une école fondée sur la liberté, franchise des paroles, franchise des actes, vertu qui, par son nom même, est si naturellement française.

Le 28 novembre, redevenu pour un instant l'officier qui garde l'esprit du front, notre Directeur avec une sincérité courageuse a fait l'examen de conscience de l'École : il a rappelé ce qu'elle avait encore à réaliser d'efforts pour vivre dans la loyauté qui fait l'unité, dans le travail intense et méthodique, dans le sage emploi du temps, pour renoncer à la gourmandise, à l'orgueil, à l'égoïsme, à tout ce que condamne le grand devoir présent.

Le 16 janvier M. Bertier, interprétant les paroles du général de Maudhuy, a exposé les idées d'un grand chef militaire sur l'éducation de la jeunesse : Nécessité de régler les journées par un tableau de service, régularité des exercices physiques quotidiens, éducation intellectuelle assurée par la culture classique et de fortes études latines « barre fixe de l'intelligence », éducation morale fondée sur le respect de toute autorité légitime, sur la loyauté chevaleresque, tendant à la force mais associée à la bonté souriante. Et cette doctrine, non de pédagogue en

chambre, mais d'entraîneur d'hommes, peut être celle des Roches.

Le 30 janvier, l'appel a porté sur une question essentielle à l'École, celle des capitaines. Après avoir expliqué leur rôle dans les maisons et dans l'École, sous la direction du capitaine général, montré la source de leur influence dans l'exemple, la valeur morale, l'esprit d'apostolat, l'exercice de l'autorité, l'orateur a terminé en rappelant que l'ambition de tout vrai Rocheux doit être cette charge de capitaine qui le prépare à devenir un chef social.

Consacrant à un sujet spécialement scolaire son appel du 22 mai, M. Bertier nous a parlé de l'écriture, nous a dit, non en graphologue mais en éducateur, tout ce qu'elle révèle : propreté, ordre, calme, goût, bonne éducation, respect de soi et des autres; puis passant à une question toute voisine, il nous a entretenu du dessin, si faussement appelé art d'agrément alors qu'il a sa place dans tout enseignement, qu'il facilite, éclaire et complète toute étude. Combien il serait à désirer qu'aux Roches cette branche d'éducation fût mise à sa place, trouvât sa méthode définitive pour jouer son véritable rôle dans la série complète des classes.

Enfin, la question du droit et de la force, déjà traitée dans une conférence particulière, a été reprise à l'appel général du 19 juin. Il était bon d'affirmer à ceux qui vont nous quitter pour prendre part à la lutte contre une force malfaisante, qu'ils seront les soldats du droit. La force ne crée pas le droit, comme l'Allemagne parjure et violente veut le prétendre, et comme une certaine philosophie dangereuse l'enseigne, la force sert le droit, le soutient et le défend. Les coups de la force ne sont légitimes que s'ils sont autorisés par un droit des individus ou des peuples et, d'autre part, tant qu'il y aura des faiblesses humaines, le droit pour vaincre aura besoin de la force. Soyons donc forts pour mieux accomplir nos devoirs et mieux assurer le triomphe du droit.

Par une heureuse innovation, le Directeur a cédé plusieurs fois à des Professeurs l'honneur de faire l'appel général.

C'est ainsi que Mlle Lepetit nous a exposé et commenté les statuts de la « Société de charité », réorganisée par ses soins pour grouper la moitié la plus âgée de l'École dans une œuvre qui, sous les formes les plus variées de la bienfaisance, permettrait à toute bonne volonté de s'affirmer à sa manière.

C'est ainsi que M. Marty, toujours au front mais toujours des nôtres, a dit aux Éclaireurs leurs devoirs, leur rôle pour former l'élite de l'École et devenir la pépinière de ses capitaines.

C'est ainsi enfin que M. Gaillard, à propos des nouveaux noms donnés aux classes, a pris éloquemment la défense de nos gloires françaises et revendiqué les droits d'un nationalisme qui sans être taxé d'étroit, ni de rétrograde, peut exalter avec fierté son histoire et ses grands hommes.

Ce rapide compte rendu fixera quelques souvenirs, il donnera aussi la preuve qu'en cette année d'attente, où l'angoisse l'a souvent disputé à l'espérance, nos Roches ont entendu des paroles qui pouvaient maintenir à l'arrière les sentiments dignes du front.

M. Montassut.

LA MUSIQUE

Résumer en quelques mots le travail d'une année entière n'est pas chose facile. S'étendre sur un effort personnel peut sembler audacieux. — Je vais cependant essayer de dire ce qui fut fait. Je me hâte d'ajouter que les résultats furent obtenus à la suite d'une collaboration amicale et active. Collaboration aussi d'un public qui sut encourager nos efforts par son assiduité et son éclectisme.

Au début de l'année, M. Bertier me dit : « Je serais très heureux que la musique reprît aux Roches la place qu'elle avait avant la guerre. Redonnez-lui sa valeur éducative et, si vous le pouvez, faites-nous un programme d'auditions dans l'ordre historique. »

Faire un programme n'est guère difficile. — Pour des raisons toutes matérielles, raisons de guerre, réaliser ce programme était autre chose.

Je ne m'étendrai pas inutilement sur les difficultés que nous avons rencontrées, — je crois qu'elles ont stimulé notre volonté commune de réussir et de faire œuvre utile.

J'ai eu la joie de constater le succès croissant de nos réunions du lundi soir et je remercie tous ceux, professeurs et élèves, qui nous ont procuré ces belles émotions d'art.

Voici d'abord les programmes des quatre séances officielles de la Guichardière. A chacune d'elles nous avons mis à contribution l'éloquence de M. Montassut; il a su nous dire en quelques mots ce qui pouvait nous rendre plus compréhensible les œuvres au programme.

Programme des séances du lundi.

1re Séance : **Les Pré-classiques.**

1° Pièces en trio (piano, violon, violoncelle) . . . . . Couperin.
Mme Wilbois, Mlle C. Demolins, M. Gerling.

2° Pièces pour piano :
A. — *Rigaudon et musette* . . . . . Rameau.

B. — *Le Forgeron harmonieux* . . . . . HAENDEL.
C. — *Pièce pour clavecin* . . . . . SCARLATTI.
3e Sonate (piano et violoncelle) . . . . . LOCATELLI.
Mlle Derousseau, M. Gerling.

2e SÉANCE. — **Les Classiques.**

1e Trio (violon, violoncelle, piano) . . . . . MOZART.
Mlle C. Desmolins, M. Gerling, Mlle Derousseau.
2e A. — *La Violette* . . . . . MOZART.
B. — *Divinité du Styx* . . . . . GLUCK.
3e *Quatuor à cordes* . . . . . HAYDN.
(A. op. 76 n° 4. — B. Introduction aux 7 dernières paroles. — C. Final op. 74 n° 3).
Mlle C. Demolins, MM. R. Cadot, P. Prieur, M. Triboulet.

3e SÉANCE. — **Fin des Classiques et Transition.**

1e Sonate à Kreutzer (piano et violon) . . . . . BEETHOVEN.
Mlle Derousseau, Mlle C. Demolins.
2e Concerto italien (piano) . . . . . BACH.
Mme Wilbois.
3e 11e Quatuor à cordes . . . . . BEETHOVEN.
Mlle C. Demolins, Mme Lange, M. P. Prieur, M. Gerling.

4e SÉANCE. — **Les Romantiques.**

1e 2e Sonate (violon et piano) . . . . . SCHUMANN.
Mlle Demolins, M. Courbin.
2e A. — *Au loin* . . . . . SCHUMANN.
B. — *La jeune Religieuse* . . . . . SCHUBERT.
Mme Charlot.
3e A. — *1re Ballade* . . . . . CHOPIN.
B. — *Valse de Méphisto* . . . . . LISZT.
M. Courbin.

Séance donnée par M. Courbin.

1e 1er trio (violon, violoncelle, piano) . . . . . SCHUMANN.
Mlle C. Demolins, M. Gerling, M. Courbin.
2e Sonate en ut min. (violon, piano) . . . . . BEETHOVEN.
Mlle C. Demolins, M. Courbin.
3e A. — *3e étude* (piano) . . . . . CHOPIN.
B. — *Grande polonaise* (piano) . . . . . CHOPIN.
M. Courbin.

J'ai pu monter le quatuor à cordes de Beethoven avec la

collaboration de Mme Lange, M. Gerling et d'un élève, P. Prieur. — Nous avons eu le plaisir d'avoir plusieurs fois le concours de Mme Charlot.

A ces séances officielles se sont ajoutées des séances intimes où se retrouvaient les plus fervents. — C'était autant que possible l'occasion d'y faire entendre aussi des élèves capables d'exprimer déjà une émotion personnelle.

Les distances, hélas ! ne favorisaient pas la musique d'ensemble et de fréquentes répétitions risquaient de déranger le terrible bachot. — Limitant mon ambition aux possibilités, j'essayai un jour de créer un quatuor à cordes avec trois élèves. Mon second violon avait 13 ans ! ! — Très timidement, je sélectionnai chez Haydn — le vieux maître des jeunes — trois mouvements formant un tout. Quel ne fut pas mon étonnement de voir en quelques répétitions — sérieuses et sévères, il est vrai — notre quatuor digne d'une des séances officielles. — Mais avec quel amour, chacun avait travaillé sa partie !... — Seul le premier pas coûte. — Schubert succéda à Haydn. — Puis, j'ose à peine le dire, deux mouvements de quatuor de Debussy et le premier de Franck. — Je devine le sourire chez ceux qui comprennent mon audace. Je crois cependant que ce fut plus qu'honorable et je suis sûre d'avoir fait profondément plaisir à beaucoup — à mes trois artistes d'abord — sans leur foi de jeunes qui ne doutent de rien, l'aurais-je tenté ?

Notre ami Jean Courbin est venu rehausser nos séances de son inépuisable talent : ses courtes permissions furent des débauches d'harmonies où l'on venait le soir se reposer et s'enrichir.

Mais il me semble que je commence par la fin en parlant d'art avant de parler travail.

Dès le début de la guerre, nous avons tenu à organiser les examens trimestriels, excellents stimulants, même pour les débutants, et M. Parent est venu continuer son œuvre comme juré et conseiller. Je n'avais, d'ailleurs ,qu'à suivre une tradition qui avait fait ses preuves ; ma tâche en fut toute facilitée.

Après quelques plaintes de la part des victimes, l'examen fut même organisé par cours — il redevenait le « concours » avec

tous les avantages de l'émulation. — Au mois de mars dernier, nous avons décidé de faire concourir publiquement les meilleurs élèves de chaque instrument. C'est un effort pour certains, une légitime satisfaction pour d'autres, mais pour tous une excellente occasion d'apprendre à se dominer en public.

Je termine par l'orchestre. — La guerre lui avait porté un coup terrible en le privant de son local, de son harmonium et de ses têtes. — Mme Wilbois a courageusement pris le bâton et sa ténacité a su vaincre les multiples obstacles — Je donne le programme de notre séance du terme dernier qui en dira plus long que toutes les explications.

Séance d'orchestre :

1° **2me Symphonie** (orchestre) . . . . . BEETHOVEN
2° **1er Concerto** (violon et orchestre . . . . . BACH
Pierre Prieur.
3° **Le Roi des Aulnes**. . . . . SCHUBERT
Mme Charlot.
4° **Ouverture d'Egmont** (orchestre). . . . . BEETHOVEN

Je tiens, avant de finir, à remercier Mlle Derousseau et M. Gerling de l'aide qu'ils m'ont apportée par leur compétence et leur expérience. Mlle Derousseau avait d'autant plus de mérite à collaborer avec nous qu'elle consacre beaucoup de son temps déjà au chant de la Chapelle. Il faut faire partie du chœur religieux pour juger de la volonté, de la patience et du zèle qu'elle met dans cette direction chorale.

On trouvera dans le compte rendu des Conférences l'analyse des entretiens de M. Landormy sur la musique, sujets un peu abstraits qu'il a su concrétiser avec son habituelle clarté de parole. Quelques exemples musicaux ont achevé de les rendre compréhensibles aux plus jeunes.

Et comme enfin chacun aime bien prêcher pour sa chapelle et que, déjà je parle en étrangère, je veux dire un adieu ému à mes chers petits violonistes auxquels j'ai, pendant près de quatre ans, consacré une grande partie de mon temps — j'allais dire de mon cœur. Par eux j'ai appris que l'on pouvait jouir des autres autant que de soi-même.

Avec quelques grands qui ont déjà donné leur maximum aux Roches, je laisse entre autres et avec un infini regret mon petit trio — qui ne les connaît? — J'espère qu'un jour ils seront plus que de simples amateurs, ils ont tout ce qu'il faut pour cela. J'ai essayé et réussi, je crois, à leur donner avant toute chose l'amour de leur instrument et de la musique. — A eux maintenant de continuer et de vouloir réussir.

Camille Demolins.

LES SPORTS A L'ÉCOLE DES ROCHES

Saison 1917-1918.

Le comité des jeux fit preuve cette année d'une activité féconde et il lui revient une grande part des succès sportifs remportés par l'École. Il fut primitivement constitué ainsi : Dunod, Président; M. Langer, Secrétaire; Musnier, A. Luneau, J. Luneau, Salmon. Le départ de M. Langer (classe 1919), de Salmon démissionnaire, la venue des professeurs de jeux nécessitèrent des remaniements. En voici la composition à la rentrée d'avril : M. Mentrel, Président. Capitaine Leadley-Brown, Vice-Président. Musnier, Secrétaire. Dunod, A. Luneau, J. Luneau, Ricard.

Ainsi que dans les écoles anglaises, nous comptons sur l'eau et les exercices au grand air pour faire de nos jeunes gens des hommes sains, robustes, résistants et décidés.

Pendant les deux premiers termes, on pratique le football et l'on prend la douche : froide au saut du lit, tiède après les jeux.

Pendant le terme d'été, la douche froide reste seule en vigueur : les ballons ont laissé le champ libre aux balles et aux bats : on joue le cricket. Après la partie, les grands, pendant vingt minutes, les petits pendant dix, vont s'ébattre à la piscine : débutants, nageurs, plongeurs s'en donnent à cœur joie.

Nous avons fait quelques additions à ce système d'éducation

trop anglais, pour satisfaire à tous les besoins et aspirations de notre race : une heure par semaine, les élèves des classes préparatoires font de la gymnastique rationnelle et, pendant une heure également, les jeunes gens des classes 20 et 21 suivent avec le Sergent Barez un cours de préparation militaire. — L'athlétisme, qui demeure facultatif, est maintenant en honneur à l'École.

M. Bertier a eu l'idée particulièrement heureuse de remettre sur pied une section de boys-scouts; sous le commandement actif, éclairé et adroit de M. Levesque, il s'y fait de bon et fructueux travail. Ses boys forment une élite; entre tous, ils sont profondément pénétrés de leurs devoirs, de la nécessité d'une forte discipline, du sentiment de l'honneur; en accomplissant tous les vendredis la tâche qui leur est assignée, ils s'habituent à concentrer et à utiliser le plus adroitement possible toutes les forces de leur corps et de leur intelligence. Le scoutisme est le complément de toute éducation physique.

Football.

L'an dernier, le football ne fut pas organisé à l'avance, contrairement à ce qui doit se faire normalement. Comme les grands clubs ont leur calendrier dressé depuis octobre et ne peuvent plus disposer de leurs dimanches au cours de la saison, il nous fut très difficile d'avoir des matchs intéressants.

Puis, dans les championnats, nos adversaires ayant eu beau jeu pour obtenir des dirigeants des décisions en leur faveur, plus souvent qu'à notre tour nous dûmes nous déplacer pour jouer sur terrain adverse. Cela entraîne, sinon trop de fatigue, tout au moins des dépenses excessives.

Notre première équipe sut néanmoins s'assurer le titre de Champion de Beauce-et-Maine, puis de l'Académie de Caen.

Voici les résultats des matchs disputés :

2 décembre 1917. Les Roches contre Verneuil. G. 13 à 0.
9 décembre 1917. Les Roches contre Patronage Jeanne d'Arc à Evreux. G. 8 à 0.

16 décembre 1917. Les Roches contre Louis-le-Grand. Les Parisiens abandonnent. Match joué sous la neige.

27 janvier 1917. Finale du Championnat de Beauce-et Maine. Joué à Dreux. Les Roches contre Lycée de Chartres. G. 2 à 0.

3 février 1917. 2me équipe. Les Roches contre Fénelon 1re Nul 2 à 2.

10 février 1917. Les Roches contre Lycée de Coutances pour le titre de Champions de l'Académie de Caen. G. par forfait

24 février 1917. Les Roches à Rennes contre Sélection Rennaise. Demi finale, Coupe Inter.-Académies. Battus. 1 à 4

24 mars 1917. Les Roches contre Patronage Jeanne d'Arc. G. 7 à 0.

Ce score est très honorable, nous n'avons qu'une défaite à nous reprocher, et l'on peut dire qu'en vérité ce n'est pas la meilleure équipe qui a gagné. — Voyons ce que disent du match les journaux rennais, nous aurons en même temps un aperçu du jeu de notre team. Du *Nouvelliste :* « Le jeu fut presque toujours égal et ce n'est que dans les dernières minutes (fatigue du voyage) que Rennes affirma sa supériorité ». — De l'*Ouest-Eclair :* « A la reprise, le centre-avant des Roches est légèrement touché et, de ce fait, l'équipe normande ne pourra pas profiter de l'avantage que devrait lui donner son jeu très précis.

« L'équipe des Roches, très au point, très en souffle, pratique un bien joli football, tout de science, tout de souplesse. »

Je vais passer en revue maintenant les joueurs de l'équipe.

Goal. *Et. Tournier* (2e XI). — Gardien de but qui promet, a du sang-froid, de la décision et une adresse innée. N'est pourtant pas assez mobile dans « ses bois » et devra s'entraîner à plonger pour arrêter les « shoots placés ».

Ed. de Bondeli (1re XI). — Arrière Droite. « Back, de grande classe, se plaçant admirablement et d'une rare sûreté dans ses arrêts et ses dégagements de volée. Poussant parfois trop loin son effort individuel quand il serait plus simple, et plus effectif de passer le ballon à sa ligne d'avants.

G. Ricard (2me XI). — Courageux, vite, suffisamment adroit, a fait de jolies parties en fin de saison; doit se montrer l'an prochain « back » de grande valeur.

G. Bohin (1re XI). Demi-droite. — Joueur très actif, scienti-

fique, résistant et adroit. Fit à Rennes une partie splendide

M. Langer (1re XI) Demi-centre). — Courageux, tenace, bon distributeur de jeu, meilleur en attaque qu'en défense, manque un peu de poids et de vitesse.

H. Lebouteux (1re XI). — Bon marqueur, scientifique, ne fi que de belles parties malgré un entraînement très irrégulier

J. Luneau (2me XI). — Avant ligne droite... Ailier qui a de l'étoffe : vite, bon dribbleur; devra apprendre à centrer avec à propos et précision ainsi qu'à combiner avec le demi-droite.

Ch. Musnier (2me XI). — Joueur dangereux devant les buts grâce à ses shoots très puissants; s'entend bien avec son centre mais ne dispute pas toujours avec assez d'allant et de « cran » la possession du ballon à l'adversaire. Devra apprendre à jouer avec la tête.

F. Dunod (1re XI). — Capitaine de l'Équipe. Centre avant Joueur d'une classe supérieure, se distinguerait dans n'importe quelle grande équipe parisienne. Distributeur de jeu incomparable, connaît toutes les finesses du football, et conserve en toutes circonstances son calme et une rare clairvoyance du jeu « Shooteur » précis et puissant.

Mendez (2me XI). — Inter-gauche. Vite, fin et bon shooteur soutient bien l'avant centre et fit à son côté de bien jolies parties

A. Luneau (1re XI). — Très vite, adroit, actif. Ne centre pas toujours avec la précision désirable.

Est-ce le fait du seul hasard si nous avons été battus à Rennes? Je crois que la préparation de l'équipe première fut loin d'être parfaite et que nous pouvons murmurer quelques *mea culpa*.

Ce n'est point en se divisant en deux camps et en pratiquant un foot-ball plus ou moins scientifique qu'on met une équipe au point. On ne réussit qu'à dépenser sans grand profit une part importante de ses réserves de force et d'énergie et qu'à se mettre pour le jour du match dans l'impossibilité de soutenir un jeu décidé, ardent et rapide.

Nous devrons, la saison prochaine, consacrer trente minutes les mardi et samedi à nous exercer progressivement, méthodiquement aux « dribblings », centres, shoots, dégagements de volée

Dois-je ajouter qu'il y a quelques Rocheux qui comprennent assez mal le sport pour se surmener au point d'en arriver à s'aliter?

J'ai vu des équipiers de seconde et même de première courir, aussitôt après le dîner, vers les buts plantés près des maisons et, sans que leurs muscles fussent échauffés par des exercices préalables, « shooter » à toute volée pendant plus d'une demi-heure. — Après un mois de ce petit exercice, ils étaient moins bons qu'auparavant; leurs muscles fatigués, raidis, étant incapables de détente et d'efforts soutenus. Si un sauteur de haies, sous prétexte de se mettre en forme, franchissait chaque jour des haies pendant trente minutes, il serait, après deux mois, hors d'état de se présenter au moindre championnat.

Gymnastique.

Vous savez comment la gymnastique se pratique ordinairement dans les établissements d'éducation : un instructeur a appris à Joinville ou dans quelque salle de culture physique une série de mouvements qui lui sont sacrés. Qu'il ait affaire à des garçons de la ville, de la campagne, à des forts, à des faibles, peu lui importe. Il sort son petit carnet, fait exécuter l'exercice n° 1, continue fidèlement toute la série, puis s'en retourne avec la conscience tranquille. Cela me fait penser à la capote de guérite qui sert à toutes les sentinelles; les petites y sont perdues, les grandes gênées, seules deux ou trois privilégiées s'y trouvent à l'aise.

Le Sergent Barez et moi avons agi quelque peu différemment: nous avons observé nos jeunes gens dans toutes les manifestations de leur activité : travail scolaire, promenade, jeux; nous avons étudié la qualité de leurs muscles ; leur résistance à la fatigue ainsi que les petits défauts individuels : essoufflement rapide, nervosité, attitudes défectueuses. Puis nous avons choisi dans toutes les méthodes, tous les systèmes connus, les mouvements, les marches, les exercices athlétiques qui semblaient s'adapter le mieux à nos élèves. La mise en pratique de notre « leçon

de gymnastique rationnelle », nous donne pleine satisfaction

Comme il est au-dessus de mes forces de reproduire une scène de vie fraîche, vibrante, ardente, de tracer le tableau de ces jeunes corps élancés, souples, tendus dans l'effort, je ne puis que vous conseiller d'assister un vendredi à une de nos séances, ou de venir l'an prochain à la fête des sports.

Natation.

Tous nos garçons de l'enseignement secondaire savent nager, quelques-uns même pratiquent avec maestria les nages rapides : over arm stroke, strugeon, crawl, ou exécutent les plongeons les plus impressionnants.

Seuls quelques élèves des classes préparatoires nous font penser au « chien de plomb », cependant, entraînés par une vive émulation, ils s'efforcent de coordonner leurs mouvements, de faire quelques brasses, de décoller les pieds du fond de la piscine : avant la fin du terme d'été, la plupart de ces débutants feront bravement la traversée du grand bain.

De Luze et Luz porteront le 7 juillet les couleurs de l'Ecole aux championnats de France scolaires de natation ; je suis certain qu'ils seront aux places d'honneur.

Résultats des Épreuves disputées à la piscine à l'occasion de la fête des sports :

30m : 1er, de Luze

Concours de plongeons : 1er, A. Luneau.

Concours des assiettes : 1er, A. Melin

Water-Polo. Equipe de Luze bat équipe Dunod 3 à 1.

Athlétisme.

Le but de l'athlétisme, c'est la réalisation de la meilleure performance pour un effort donné.

Par suite, c'est aussi extérioriser, dans les conditions les plus avantageuses, les qualités corporelles que nos garçons doivent au mode d'éducation physique de l'École.

Le moyen, c'est l'entraînement léger, régulier, progressif

qui permet d'acquérir les mouvements les plus souples, les plus précis, les plus effectifs : en un mot, le style.

Si les exercices athlétiques donnent du souffle aux pratiquants du demi-fond, et durcissent les pectoraux et les dorsaux des lanceurs du poids ou du disque, ils ne contribuent qu'en faible partie à assurer le sain équilibre du corps. Leur rôle est surtout moral et esthétique. Il faut, chez l'athlète, un esprit constamment en éveil : pendant l'entraînement, pour éviter les maladresses, l'insuffisance ou l'excès de travail, pendant l'épreuve, pour conserver son calme, sa sûreté de mouvements, pour graduer ses efforts, pour concevoir la tactique avisée dont la victoire peut dépendre.

L'esthétique est liée à l'athlétisme, car il est bien connu que les mouvements les plus harmonieux sont les plus effectifs et, sur un stade, l'athlète au style le plus plaisant est généralement le meilleur.

Faisant ainsi du sport pour nous-mêmes et ne visant point les lauriers, nous nous souciions assez peu des résultats obtenus dans les épreuves interclubs : ceux-ci sont pourtant très honorables.

24 Mars. Match contre le Patronage Jeanne d'Arc et la Préparation militaire Vernolienne. Les représentants des Roches gagnent toutes les courses 100^{m}, 300^{m}, 1.000^{m} relais, et tous les concours : sauts en hauteur et longueur, lancement du poids.

19 Mai. Fête des sports donnée sous la présidence de M. le Commandant du Verne.

Séance bien réussie : de jolies performances y sont réalisées.

Résultats :

60^{m} Handicap au-dessous de 14 ans : 1er, Guy Monin, 8^{s} 1/2.
100^{m} Handicap 1er, Luneau 12^{s} 1/5
1.000^{m} Handicap 1er, Baillière 3^{m} 3^{s}.
Saut en hauteur avec élan : Chauvel 1^{m} 35.
300^{m} Handicap : 1er, Melin, 10^{m} ; 2e, Cadot, 15^{m} ; 3e, Lebouteux.
110^{m} petites haies : 1er, Dunod, temps 41^{s}.

Saut en longueur : 1er, Luneau, 6m38.
Lancement de la balle de cricket : 1er, Luneau, 70m.
Relai des Minimes Inter-maisons : 1er, Coteau.
Relai des Grands : 1re Equipe, Luneau O.

Leur qualité ayant paru satisfaisante : Luneau, Baillière, Lebouteux sont engagés aux Championnats de France scolaires, ainsi que Guy Monin pour le 90m Minimes.

Soigneusement préparés, ils vont le 2 juin, sur le terrain du Stade français à Saint-Cloud et glorieusement y portent les couleurs de l'École. Luneau et Lebouteux reviennent avec le titre de « Champions de France scolaires », l'un de 110m haies, le second de 400m haies.

Baillière et Guy Monin enlèvent respectivement les secondes places du 1.500m et du 90m débutants.

16 Juin. Championnats de Beauce-et-Maine ouverts à tous : militaires, civils, scolaires.

Nous avons engagé Luneau et Baillière.

Voici ce que j'ai conseillé le matin : « Vous êtes en assez bonne « forme », vous devez dominer vos adversaires qui n'ont pas une idée exacte de ce que peut être un entraînement méthodique, pensez donc en toute tranquillité d'esprit à faire la plus belle démonstration possible; c'est votre devoir de Rocheux d'être les apôtres du sport bien compris et adroitement pratiqué. »

Et voici ce que j'ai vu : Luneau et Baillière, enlever sans paraître peiner, par le jeu aisé, facile mais précis et étudié de leurs muscles, 6 épreuves sur les 9 inscrites au programme de la réunion. Ils en laissaient 3 aux 107 autres engagés, et Luneau recevait, au milieu d'applaudissements enthousiastes, le prix d'honneur offert par le Ministre de la Guerre, à l'athlète s'étant particulièrement distingué au cours des épreuves.

Ce que j'ai conclu : L'École des Roches est bien en avance pour l'éducation physique sur les autres établissements scolaires. Elle conservera longtemps sa supériorité, car il faudra du temps, hélas! pour que notre exemple porte ses fruits.

C. Mentrel.

LE JARDINAGE A L'ÉCOLE

Dès la rentrée d'octobre, on se mit activement au travail : il s'agissait de récolter les pommes de terre ensemencées durant la saison précédente; cette occupation, toute nouvelle, eut un plein succès : trois équipes de jardiniers se formèrent, opérant chacune sur un terrain différent et rivalisant de zèle; les promeneurs purent alors rencontrer, dans les allées de l'École, des brouettes chargées de sacs volumineux, poussées par des bras déjà robustes et se dirigeant vers les maisons qui devaient bien vite les consommer.

La récolte, sans être extraordinairement bonne, fut satisfaisante et permit aux maîtresses de maison d'attendre, sans inquiétudes, les envois de leurs fournisseurs.

Les journées courtes et pluvieuses de l'hiver marquèrent un temps d'arrêt pour le jardinage, mais ce fut pour mieux reprendre au mois de février; le temps servit admirablement et permit de faire, d'une façon régulière, les travaux de la saison, c'est-à-dire la préparation de la terre; donc chaque après-midi, à l'heure des travaux pratiques, on put voir les jardiniers à leur poste, préparant la future récolte : bêchant, fumant la terre, ratissant, repiquant choux et salades, etc. Le travail s'exécutait sous la surveillance d'un camarade ayant des connaissances un peu plus étendues en culture, soit qu'il en ait fait chez lui, soit que cela l'intéressât spécialement; ce « chef jardinier », à son tour, prenait conseil de son chef de travaux pratiques.

On put de cette façon, non seulement mettre les potagers en état de production, mais encore entretenir complètement les tennis abandonnés depuis la guerre et dont certains étaient transformés en forêts vierges; cela demanda un long effort qui fut couronné de succès et ne coûta pas un centime aux travailleurs: la main-d'œuvre est rare, il convient de compter le plus possible sur ses propres moyens.

La rentrée du terme de printemps, avec le soleil, nous amena une recrudescence d'activité : on sema, planta, arrosa. D'ici

quelques jours les jardins vont être en plein rapport. Ces derniers ont eu l'honneur d'une inspection de M. Sevrette, qui encourage énergiquement le développement du « school-gardening », assurant que l'on peut en obtenir des résultats surprenants, comme *quantité* — « mais, ajoute-t-il, nous devons viser haut et présenter l'horticulture non comme une gymnastique utile, mais comme une *science* compliquée et *captivante* ».

En effet, plusieurs jardiniers viennent à leurs heures de récréation, le soir spécialement, arroser, sarcler et observer leurs plantes.

La culture et les nécessités présentes entraînèrent à l'élevage, qui, à l'heure actuelle, est en plein développement; chaque maison possède ses lapins; le Coteau et les Sablons les ont confortablement installés dans un parc où l'on peut les voir s'ébattre joyeusement; ils sont bien soignés et bientôt rendront de grands services aux maîtresses de maison pour les jours sans viande; on a prévu la difficulté de pouvoir les nourrir en hiver en cultivant des légumes fourragers dans les jardins et en faisant du fourrage. On aurait pu alors apercevoir une occupation toute nouvelle à l'École : Perdriau ou Michel Monnier armés d'une faux et s'acharnant après les prairies de l'École; pendant ce temps, des camarades chargeaient les foins sur la voiture à âne et les transportaient joyeusement à l'abri de la pluie.

Il y a aussi, aux Pins, une petite chèvre blanche qui fait la joie des plus jeunes; au Coteau, vous pouvez voir de belles couvées de poussins, vous y entendrez également parler des rendements extraordinaires d'un certain animal dont les côtelettes et les boudins eurent un succès énorme (on dira plus tard ce que furent les jambons).

Ainsi, nos jardiniers ont chaque jour de multiples occupations qu'ils ne peuvent taxer de monotones; ils s'instruisent en rendant service à l'École et au pays; je souhaite vivement que cela leur fasse aimer davantage « la terre », ce sol de France dans lequel reposent tant de nos chers soldats.

O. ROSTAN.

DEUXIÈME PARTIE

VIE INTELLECTUELLE

L'ENSEIGNEMENT LITTÉRAIRE

Je ne voudrais pas ranimer ici la querelle qui met si drôlement aux prises les maîtres de M. Jourdain, et je proclame très sincèrement l'utilité, la nécessité des sciences comme des langues vivantes dans l'éducation moderne. Mais les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire naturelle sont les reines du jour, puissantes et jalouses; les langues vivantes leur cèdent à peine dans la faveur publique. Le latin, au contraire, n'est guère qu'une majesté déchue et, si ses fidèles rêvent d'une restauration, chacun sait combien sont difficiles toujours, et souvent précaires les tentatives de ce genre. Quant à la crise du français, elle passe à l'état chronique et pourrait bien devenir dangereuse. Les représentants des lettres classiques ont donc quelque excuse, s'ils réclament respectueusement contre la situation qui leur est faite de par les programmes officiels, et s'ils formulent, pour le bien de tous, des réclamations aussi désintéressées qu'énergiques.

Aux Roches, ils ont d'avance cause gagnée. Mais les circonstances sont plus fortes parfois que les meilleures volontés, et si nous avons pu réaliser déjà bien des progrès, il reste à accomplir encore une tâche considérable. Pour en déterminer la nature, pour indiquer les efforts et les ressources qu'elle exige, je vou-

drais, sans fausse modestie, établir que de tous les enseignements, l'enseignement du français est le plus important comme le plus difficile, et qu'il trouve dans l'enseignement du latin son auxiliaire le plus précieux.

De tous les enseignements, l'enseignement du français est le plus important, parce que le français, loin de constituer une spécialité, est au contraire le seul objet de connaissance dont ne puisse se passer aucun Français de France. Par sa banalité, cette proposition risque de faire sourire, et les malins ne manqueront pas d'évoquer le souvenir de M. de la Palisse.

Malheureusement, les faits sont là qui donnent tort aux railleurs : on ne sait plus le français. Et on ne sait plus parler, on ne sait plus écrire.

Et « on », ce n'est pas seulement le peuple, la masse des primaires, ce n'est pas seulement la foule des bacheliers, c'est la plupart de ceux qui ont fait des études supérieures : commerçants et industriels diplômés, ingénieurs de toutes les grandes écoles et de toutes les Facultés, licenciés d'histoire, hélas! — de langues vivantes ou de philosophie, puisqu'on a le droit d'enseigner la littérature anglaise ou de commenter la pensée d'Aristote et de Spinoza sans savoir « composer » en français, savants de l'enseignement supérieur enfin, contre lesquels l'Académie des Sciences a cru devoir prendre la défense de la langue nationale.

C'est qu'on a trop oublié ces vérités élémentaires : on est un homme *avant* d'être un spécialiste; l'on vit plus avec les hommes en tant qu'hommes qu'avec les gens de métier; chaque technicien, dans l'exercice même de sa profession, utilise non seulement les méthodes et les qualités propres à celle-ci, mais les qualités et les méthodes propres à tout travail humain; enfin l'utilisation du travail professionnel n'est pas possible sans ce moyen de communication qui est le langage des honnêtes gens.

Or, l'usage d'une langue, écrite ou parlée, ne suppose pas seulement le respect de règles formelles, encore moins de conventions arbitraires; il exige des qualités, j'allais dire des vertus

intellectuelles, indispensables à tout travail digne de ce nom. La clarté, l'exactitude, l'ordre de la phrase ou du développement, supposent la netteté de l'idée ou de la vision, la rectitude de la pensée, la logique du raisonnement; comme d'autres qualités du style, plastiques ou musicales, supposent d'abord des qualités auditives ou visuelles, propres à l'artiste.

Si donc Pascal pouvait écrire : « Travaillons à bien penser, c'est le principe de la morale »; nous dirons « : Travaillons à bien parler, c'est apprendre à bien penser. »

En effet, l'enseignement du français, s'il a son objet propre, ses méthodes et, si l'on veut, sa technique, ne doit pas et ne peut pas, surtout au début, se séparer des autres enseignements.

Le langage, en effet, n'est pas en soi-même une fin, il n'est qu'un moyen. Il sert à exprimer des sensations, des sentiments, des idées; et il n'a de signification réelle que s'il donne sa forme à une matière existant avant lui. Acquérir, élaborer, exprimer, voilà, je crois, les trois opérations de la connaissance; et puisqu'une sensation, une émotion, une idée n'existe parfaitement que quand elle a trouvé sa forme exacte, enseigner le français ce sera apprendre à voir, à sentir, à penser, à raisonner; ce sera faire œuvre de psychologie, œuvre d'art, œuvre de logique.

Dès lors, la classe de français dans les petites classes ne peut plus être ce qu'elle a été trop souvent.

Personne ne croit plus que moi à la nécessité des « exercices » français, écrits ou oraux, de toute espèce : lecture, dictée, analyse grammaticale, analyse logique, explications de textes, résumés, analyses littéraires, rédactions, etc., etc... Et nul plus que moi ne croit à la nécessité de connaissances grammaticales précises et solides acquises dès les petites classes, puis conservées et développées par d'incessantes et intelligentes applications.

Mais ces exercices, ces connaissances ne sont, elles aussi, qu'un moyen de formation générale, et autant que la science des mots, ce qu'il faut assurer à l'enfant c'est le sens de l'observation extérieure et intérieure, la netteté des conceptions, la solidité du jugement.

D'autre part, si la classe de français comporte, comme toutes les autres, ses méthodes spéciales, et pour ainsi dire sa technique, l'usage du français déborde singulièrement la classe de français. De quelque discipline qu'il s'agisse, l'enfant ou le jeune homme parle et écrit en français. Cet usage constant, universel de sa langue devrait lui en faciliter l'étude. Je crains bien que ce ne soit le contraire.

Absorbés par l'objet propre de chaque enseignement, les élèves cherchent à comprendre et à retenir, puis à prouver leur science; ils se soucient peu de bien exprimer ce qu'ils viennent d'apprendre. Quel rapport entre une phrase bien construite et les notions géographiques nécessaires pour le certificat d'études ou le baccalauréat?

Comme si, encore une fois, la qualité de l'expression ne révélait pas la qualité de la pensée!

Les maîtres, eux, le savent bien, et, s'ils le pouvaient, les professeurs de mathématiques eux-mêmes exigeraient qu'une démonstration géométrique respectât la syntaxe et l'orthographe. Mais le peuvent-ils? Pas toujours, ou mieux presque jamais. Le manque de temps, les programmes... Alors le préjugé s'établit, se répand, que l'orthographe n'est nécessaire que dans les dictées; la correction, la clarté, dans les seuls devoirs français. Malheureusement, les habitudes prises ailleurs ne se perdent pas au commandement; et parce que, en classe d'instruction religieuse, d'histoire naturelle, de mathématiques ou de géométrie, parce que, aux études de « lettres »[1], on a pris l'habitude de parler et d'écrire, Dieu sait comme, le professeur de français entend parler ou voit écrire une langue qui ne ressemble pas plus à celle de Voltaire que l'anglais de certains *interpreters* à la langue de Thackeray.

Si encore les élèves s'en rendaient compte. Mais autant ils comprennent vite qu'ils ignorent les mathématiques, l'histoire ou l'anglais et que ces sciences ne peuvent s'acquérir que par un travail persévérant, autant ils s'étonnent d'avoir à apprendre

1. La lettre hebdomadaire aux parents.

le français. N'est-ce pas leur langue maternelle? ne le parlent-ils pas depuis toujours et sans cesse? Alors, à quoi bon tant d'efforts, tant de lectures expliquées, tant de compositions, tant d'exercices de toute espèce? Et c'est avec ce raisonnement que des candidats bacheliers, d'ailleurs forts en mathématiques, sont, en français, de beaucoup inférieurs à des primaires, et que des ingénieurs distingués sont incapables de présenter à leur directeur ou à leur conseil d'administration un rapport clair et correct!

Que je n'exagère pas, sont là pour le prouver non seulement les doléances des universitaires, mais les réquisitoires véhéments dressés contre les programmes de 1902 par les représentants les plus autorisés du commerce, de l'industrie et de la science. Et que ne propose-t-on pas pour guérir le mal? Refonte des programmes, rénovation des méthodes, sanctions nouvelles au baccalauréat (notes éliminatoires, par exemple), suppression de certaines équivalences, rétablissement de certains privilèges en faveur du baccalauréat classique, avec français, latin... et grec!...

Le malheur, c'est que les réformes, législatives ou administratives, sont lentes à venir dans un pays comme le nôtre, et le meilleur, quand on le peut, est d'agir, sans attendre le voisin et encore moins le gouvernement.

C'est ce qu'on a fait aux Roches. On y a rétabli, voilà bien des années déjà, le professeur principal ou professeur de classe, et de la 9e à la 1re exclusivement, le professeur principal est le professeur de français.

On a tâché que celui-ci, sans être un savant et encore moins un pédant, fût pourtant un spécialiste. On lui a demandé, autant que possible, d'être en même temps professeur de latin, ce qui lui permet d'avoir les mêmes élèves tous les jours, quelquefois deux heures par jour, et aussi de fortifier l'un par l'autre deux enseignements différents mais analogues. Enfin, tout en restant fidèle au principe excellent de l'objet unique, ou objet de concentration, grâce à la concordance des programmes littéraire, historique et géographique, on a réagi contre le danger de prendre un moyen pour une fin et de sacrifier l'enseigne-

ment de la langue française à l'enseignement, même artistique, de l'histoire.

A ce sujet, M. Bertier écrivait il y a quatre ans : « Notre enseignement littéraire n'est pas arrivé au même degré de développement, malgré d'incontestables progrès spécialement en latin. Notre enseignement du français ne présente pas cette belle continuité des études scientifiques et il me semble que dans nos classes de grammaire et de lettres, en particulier en 4e et en 3e, on ne demande pas à nos élèves une connaissance assez profonde de notre belle langue, non plus que des travaux de style simples, précis, méthodiques. Aux longs devoirs historiques, je préférerais de beaucoup des narrations très courtes, très travaillées et corrigées de très près au point de vue de la correction et du goût. Nous avons réalisé une heureuse réforme en rapprochant de l'étude du français, celles de l'histoire et de la géographie, mais cette réforme perdrait une bonne partie de ses avantages et deviendrait dangereuse si nos professeurs, enthousiastes de géographie et d'histoire, sacrifiaient à ces deux sciences, l'étude primordiale et essentielle de la langue et du style. C'est de ce côté que doit se porter, pendant les années qui vont venir, l'effort de nos professeurs de lettres. »

Je ne serai pas suspect, si j'affirme que ce programme est, pour le moins, en voie de réalisation.

Que faudrait-il pour le mener à terme? Peu de chose, en somme. Aux professeurs de lettres classiques, le même régime qu'aux professeurs de sciences ou de langues vivantes. Aux élèves, un peu plus de liberté; de leur part, un peu plus de curiosité et de réflexion.

Dans une classe de mathématiques ou d'anglais, le niveau des connaissances est facile à déterminer. Un minimum de connaissances positives est nécessaire, sans lequel on rétrograde, sinon d'une classe, du moins d'une section; des divisions, des subdivisions s'établissent rapidement, et le professeur n'a jamais devant lui qu'une classe peu nombreuse et homogène où chacun peut profiter, parce que le maître peut s'occuper de chacun.

Un peu par la force des choses, le professeur de français ob-

tient moins facilement les mêmes avantages. S'il est facile d'apprécier la force exacte d'un enfant en orthographe et en grammaire, il l'est beaucoup moins de juger ces qualités d'esprit, qui sont l'observation, l'imagination, la finesse, la logique, le sens de la langue, le don de l'expression. D'où une plus grande difficulté à établir des distinctions et des catégories.

Puis la classe de français ayant moins pour objet l'acquisition de connaissances nouvelles que la formation de l'esprit, la constatation du progrès ou de la stagnation se fait malaisément : celle-ci même peut paraître moins grave. Car, tandis que le professeur de mathématiques ne peut passer aux équations du second degré, avant que la grande majorité de la classe n'ait compris les équations du premier, quel « signal » imposera au professeur de français un arrêt, ou une marche en arrière? Alors on risque de laisser, dans des classes trop nombreuses, des élèves trop faibles qui perdent leur temps, si leurs camarades progressent, ou font piétiner les autres, si on règle à leur pas l'allure de tous. Or, par la nature de son objet et le caractère de sa méthode, l'enseignement du français exigerait plus que tout autre des classes homogènes et peu nombreuses.

On s'en rend compte ici et nous avons pu dédoubler une ou deux classes. Mais c'est beaucoup trop peu et nous appelons de tous nos vœux le jour où l'on ne verra plus aux Roches une cinquième de 30 élèves, une seconde et une première de 27 ou 28. Évidemment ces chiffres feront sourire, si on les compare à ceux de certains lycées. Mais il faut entendre les doléances des universitaires! Et puis les Roches n'ont-elles pas été fondées contre certains abus, et en est-il un plus néfaste que celui de la classe nombreuse?

Malgré tout, nous l'avons dit, des progrès ont été réalisés et l'enseignement du français s'organise chez nous comme celui du latin, avec méthode, unité et continuité. On fera mieux encore, nous en sommes sûrs.

Chaque classe a son programme précis, net, qui définit, avec la matière de l'enseignement, la nature des exercices à faire en classe, en étude, puis la liste des auteurs à expliquer, etc. Mal-

gré sa précision, ce programme reste assez large pour que la personnalité de chacun puisse s'y déployer à l'aise. Il importe que chacun s'y tienne fidèlement, le remplisse entièrement et exclusivement. Pas d'excursions sur le domaine voisin, pas de régression, pas d'anticipation. La continuité des efforts est à ce prix et, avec elle, la solidité des progrès.

Pour les élèves, je souhaiterais un peu plus de loisirs, peut-être, et de leur part surtout, un peu plus de curiosité. Les enfants, les jeunes gens ne lisent plus! C'est le cri général, cri de regret et d'inquiétude.

Nos élèves, il est vrai, surtout les grands, sont très occupés et parce que nous nous efforçons de ne pas les enfermer entre les quatre murs d'une étude, mais d'attirer leur attention sur d'autres problèmes que les problèmes scolaires, de les pousser dès l'école à l'action charitable et sociale, il leur est peut-être plus difficile qu'à d'autres de concentrer vigoureusement leur esprit sur leurs livres. La tâche pourtant ne doit pas être impossible : ils ont trop conscience de leur devoir intellectuel pour ne pas vouloir y demeurer fidèles en même temps qu'aux autres.

En français, comme en sciences ou en langues vivantes, nous pouvons et nous devons faire aussi bien qu'ailleurs.

*
* *

Et en latin aussi.

Nous y sommes même si bien décidés, que M. Bertier a pris cette année un certain nombre de mesures propres à satisfaire les plus exigeants.

Il a d'abord fait commencer le latin en 7e en même temps qu'en 6e. Malgré le succès de cette tentative, des raisons extérieures à l'École ne nous permettront peut-être pas de la maintenir intégralement. Nous en conserverons du moins l'essentiel, et nos petits étudieront désormais les éléments du latin pendant les trois derniers mois de leur septième.

D'autre part, les inspections de lettres se sont multipliées.

Non seulement, les élèves de 1re ont comparu devant M. Louis Audiat, professeur à Janson-de-Sailly, puis devant M. Fortunat Strowski, professeur en Sorbonne; non seulement M. Ch.-M. des Granges, professeur au lycée Henri IV a présidé, en seconde, aux examens de fin d'année; mais le latiniste éminent qu'est M. René Pichon est venu diriger les examens de passage en 3e et en 4e. Jamais encore, le latin n'avait provoqué, aux Roches, tant de déplacements ni tant d'émotions.

Ces émotions n'auront pas toutes été joyeuses ; toutes auront été salutaires, et c'est pour renforcer les résolutions prises par chacun que je voudrais redire, une fois de plus, quelle nous paraît être pour de jeunes Français d'aujourd'hui l'utilité du latin.

Que le latin soit indispensable à la *parfaite* intelligence de notre vocabulaire et de notre syntaxe, M. Gustave Zidler l'a démontré de telle façon que je me contente de renvoyer à sa brochure[1]. Mais il y a mieux : l'étude du latin développe plus que toute autre l'habitude de la réflexion, le sens de l'ordre et de la composition.

Parce qu'il est une langue à déclinaisons nombreuses, le latin met immédiatement en lumière la fonction logique et la valeur de chaque mot; c'est cette fonction, c'est cette valeur que l'enfant doit trouver en travaillant sur chaque désinence. Et ce travail n'est pas seulement celui de sa mémoire, c'est aussi celui de son intelligence, puisqu'après avoir reconnu une terminaison, il doit en déterminer la raison logique (version), ou qu'avant de choisir un cas il doit préciser la fonction et donc le sens exact du mot à traduire (thème). — Analyse, analyse incessante : c'est à quoi se ramène tout exercice latin, et c'est pourquoi il est un incessant exercice de français.

Et comme il forme le raisonnement!

Avec sa liberté de construction, la phrase latine déconcerte d'abord les apprentis. Mais sa souplesse est solide, j'allais dire articulée, son apparente fantaisie dominée par une règle. Les

1. G. Zidler : *l'Enseignement du français par le latin*, Paris, Vuibert.

compléments de toute espèce qui, le plus souvent, précèdent le verbe et son sujet, marquent les circonstances qui précédèrent, accompagnèrent, motivèrent, en tout cas expliquent l'action principale; les subordonnées qui suivent indiquent, en général, les conséquences; si bien, que dans la phrase la plus longue, la plus compliquée d'apparence, toutes les idées secondaires, tous les faits accessoires se groupent, s'ordonnent autour de l'idée ou du fait principal. En un mot, la phrase latine est un modèle de « composition ».

D'où la nécessité, si souvent rappelée, de respecter l'ordre du texte. Ce respect n'a rien de formel. Encore moins l'exige-t-on pour imposer aux élèves une difficulté de plus. Il s'impose par lui-même parce que l'ordre des mots se confond avec l'ordre des choses, et que changer la construction d'une phrase, c'est attenter à la logique et aux faits.

Ainsi à suivre l'ordre du texte latin, on apprend à construire une phrase française; et ceux-là savent ce que signifient ces mots, qui voient défiler sous leurs yeux tant de phrases boiteuses, désarticulées, amorphes!

Et ceux qui trop souvent cherchent vainement dans une copie la suite des idées, l'enchaînement des faits, des paragraphes logiquement établis, une conclusion nette et vigoureuse, ceux-là souhaitent que soient entendues et suivies les leçons de rhétorique d'un Cicéron ou d'un Tite-Live. Comme chacune de leurs phrases, chaque paragraphe, chaque page, chaque livre de Tite-Live ou de Cicéron est rigoureusement construit! Simple, claire, solide, leur démonstration, leur narration se poursuit, elle aussi, suivant les lois élémentaires et permanentes de la logique. Aussi, quand un jeune homme domine assez les difficultés grammaticales pour pouvoir s'attacher aux idées ou aux faits, il est tout étonné et ravi de trouver chez ses vieux auteurs latins les modèles de tous les exercices français qu'on lui propose : narrations, portraits, descriptions, discours, dissertations; et pour peu que le professeur sache son métier, telle page de Sénèque sur la bienfaisance aide à commenter ce vers de Corneille :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Telle définition de l'amitié par Cicéron ramène au chapitre fameux de Montaigne ou aux fables de La Fontaine; tel développement philosophique sur notre besoin d'immortalité évoque la tirade d'Albert Donnat dans sa *Nouvelle Idole*.

C'est dire l'actualité permanente des grands chefs-d'œuvre latins. De fait, et sans qu'on ait dû recourir, je crois, à des artifices faciles et dangereux, les élèves de 1re ont pu constater, cette année, que le *Pro Murena*, par exemple, n'avait guère vieilli et, avec des leçons de français, ils ont pu en tirer des leçons de politique française.

Mais mon objet n'est pas de développer un paradoxe sur « Cicéron à l'ordre du jour » ; j'ai voulu montrer seulement quel secours inappréciable l'enseignement du latin apportait à l'enseignement du français et pour conclure je dirai : nécessaire à l'intelligence de notre vocabulaire et de notre syntaxe, l'étude du latin donne plus que toute autre la netteté et la réflexion, la vigueur de la pensée, et plus que toute autre, aide à l'acquisition des idées générales, parce qu'il n'est pas de langue plus logique, pas de littérature plus riche en lieux communs éternels.

Il importerait donc, je l'ai dit, que le même professeur enseignât toujours dans la même classe le français et le latin. Distincts mais analogues, ces deux enseignements se compléteraient l'un l'autre ; en même temps l'action prolongée, prépondérante de ce vrai professeur principal maintiendrait à nos études secondaires ce caractère « d'humanités » que ne sauraient leur conférer une discipline scientifique, ni peut-être même les langues vivantes.

Ce professeur principal (français-latin), nous l'avons eu cette année en 1re et en 2e. Nous espérons l'avoir, l'an prochain, en 3e, en 5e, peut-être même en 4e.

Du coup, notre enseignement sera plus que jamais cohérent et progressif. Et nous reviendrons cordialement à ces vieux travaux que l'amour des nouveautés, une confiance excessive aussi dans l'instruction amusante, avaient un instant discrédités.

La version est plus intéressante que le thème, et à plus

forte raison que l'exercice d'application. Mais on n'apprend le latin et, avec le latin, le français, que si on traduit d'abord et souvent du français en latin.

Je ne préconise pas pour cela le retour au thème, au discours, aux vers latins, tels que les ont pratiqués nos pères. Exercices difficiles, ils supposent pour être vraiment utiles, un ensemble de conditions impossibles à réaliser de nos jours. Je ne souhaite même pas que nos garçons fassent, *en étude*, autre chose que des versions. Mais, écrit ou oral, le thème latin assure seul le maniement sûr et facile des formes, la connaissance et le respect de la syntaxe. Aussi faut-il qu'*en classe* théories et exercices deviennent fréquents, mais journaliers, non seulement en 6e, en 5e en 4e, mais en 3e et même en seconde.

*
* *

Là-dessus peut-être allons-nous paraître rétrogrades à certains esprits avancés. Je demeure pourtant sans inquiétudes ni scrupules, et voici pourquoi.

Il y a quelques semaines, le *Temps*, que j'aurais cru plus positif, s'effrayait de voir tant de gens pousser la jeunesse vers les affaires. Il craignait pour notre « culture ». Des industriels, des commerçants, des agriculteurs, des financiers, des colons, c'est très bien, disait-il. Mais si tout le monde veut gagner de l'argent, même pour son pays, que deviendra l'esprit français?

La question se pose-t-elle donc en ces termes, et les professions d'affaires sont-elles donc incompatibles avec la culture intellectuelle? Ne peut-il y avoir de cultivés que les avocats, les médecins, les professeurs, les députés et les journalistes? Les grandes affaires, telles qu'on les entend aujourd'hui, ne supposent-elles pas, au contraire, autre chose qu'une spécialisation, des aptitudes, des connaissances presque universelles? La preuve n'est-elle pas faite déjà que nos meilleurs ingénieurs sont souvent d'excellents lettrés?

Voilà la tradition que nous prétendons maintenir aux Roches. Nous ne voulons pas former des rhéteurs, des publicistes,

ni même des amateurs. A la France de demain, nous préparons des travailleurs qui feront honnêtement ses affaires en même temps que les leurs. Mais à ces travailleurs, à ces gens d'affaires nous voulons assurer une culture générale par l'enseignement des humanités; et c'est pourquoi, en ce quatrième *Journal* de guerre de notre *École Nouvelle*, nous y avons si longuement parlé de la préexcellence du français et de l'éminente utilité du latin.

Henry GAILLARD.

L'ENSEIGNEMENT DE L'ANGLAIS

L'enseignement de l'anglais a forcément souffert de la guerre : plus de stages, plus de stagiaires, tous les anciens professeurs mobilisés. Il est donc impossible de comparer avec ce qu'il était avant la guerre.

L'an dernier et jusqu'en mars de cette année, nous n'étions que deux professeurs d'anglais Mlle Dupau et moi. Nous avons divisé chaque classe en deux sections; j'avais la direction des premiers cours, composés des élèves les plus forts. Mlle Dupau avait une tâche plus ardue, les seconds cours, comprenant les élèves faibles, les commençants et les réfractaires. Depuis le début de mars, nous sommes excellemment secondés par le capitaine Leadley-Brown et par Mlle Roux.

Nous employons la méthode directe en nous servant des Gourio, à partir de la 5e pour les premiers cours et jusqu'en 3e; des « First steps in English » pour les élèves de 8e; mais nous ne nous rendons pas esclaves de cette méthode. Il importe que l'enfant prenne l'habitude de s'exprimer en anglais couramment, mais il importe aussi qu'il comprenne bien ce qu'il entend et ce qu'il lit. Je n'hésite donc jamais à faire traduire en français une règle de grammaire, un passage difficile, une expression obscure.

En 3e, nous avons pu, l'an dernier, commencer l'étude des textes; le « Christmas carol » de Dickens. En seconde : Shake-

speare, « Jules César » et le « Spectator » d'Addison. En 1re comme poésie, « Macbeth », « Enoch Arden », et comme ouvrage en prose, « Silas Marner ». Les garçons de Philosophie et de Mathématiques élémentaires ont travaillé Ruskin « Stones of Venice »; Browning « The Pied-Piper of Hamelin »; Keats « Isabella ».

Les seconds cours se mettent aux « Grands commençants » de Gourio. Certains sont composés d'excellents élèves, très travailleurs, qui arrivent en un an à rattraper les premiers cours. Mais cela est l'exception.

Tels sont nos auteurs. Dans toutes les petites classes jusques et y compris la quatrième, ils nous servent surtout d'occasions pour parler et écrire. Nous essayons avant tout de rendre la classe vivante. Que le garçon apprenne à se servir de la langue, et pour celà *qu'il parle,* pour demander les explications, pour les donner, qu'il lise et répète fréquemment les mêmes mots, les mêmes phrases pour s'habituer à les prononcer correctement et naturellement; c'est ainsi qu'une langue devient véritablement *vivante.* Dès la 7e, nous commençons les devoirs écrits : phrases à compléter, à mettre au pluriel ou au singulier, au présent ou au futur; enfin rédactions simples sur un sujet dont l'enfant possède les éléments.

Les innovations de l'année ont été les « debatings ». Proposés aux garçons de première, ils eurent un certain succès, d'assez courte durée, d'ailleurs, puisque nous décidâmes, d'accord avec M. Bertier, de les interrompre durant le terme d'été où colles et inspections se font plus nombreuses.

La petite classe de 5e (premier cours), elle, a *demandé* son débat chaque semaine et l'a obtenu par son travail et sa tenue durant une grande partie du terme d'hiver. Les sujets s'épuisant un peu, et l'ardeur des « speakers » aussi, nous avons remplacé ces débats par des chants anglais en 5e et en 4e. Les fameux « Folk-Songs » de Baring-Gould and Cecil J. Sharp font la joie de nos garçons, et déjà dans toute l'École on s'habitue et on aime à entendre le refrain du « Coucou » ou les « Fal, lal, lal, lal, lal, lal, la » de « The old woman and the pedlar ».

Nous avons eu deux inspections durant le terme d'été cette année. M. Marty, en permission pendant une semaine, a pu corriger des épreuves écrites et interroger les garçons de première, de seconde et de quatrième. M. Sevrette, professeur agrégé au Lycée de Chartres, est venu lui aussi voir nos grandes classes.

Tous deux ont constaté que nos garçons savaient pas mal d'anglais, le parlaient avec un assez bon accent et l'écrivaient très facilement; ils furent tous deux d'accord pour regretter le manque de fini et de précision des devoirs, les fautes d'inattention : toutes choses que nous connaissons bien, hélas! et contre lesquelles nous luttons énergiquement.

En résumé, je crois l'enseignement de l'anglais en bonne voie, nos garçons s'y intéressent et arrivent à se maintenir à un niveau honorable malgré la guerre et bien que les stages ne puissent plus se faire, mais j'ajouterai qu'ils feraient mieux encore et que leur facilité, leur vivacité natives leur permettraient d'obtenir des résultats bien meilleurs si..... nous réussissions à faire d'eux des attentifs, des travailleurs plus réfléchis et plus réellement consciencieux.

Je joins à ces quelques lignes le devoir d'un garçon de 5me (2me cours) qui a *commencé* l'anglais à l'École, il y a deux ans. Ce devoir est donné tel quel, sans corrections.

Anglais. 5e, Cours II (COURS DE Mlle DUPAU).

English task,
Description of a boy.

This boy is big for his age, he is twelve years old. He is a good friend. He has a brother at school. The name of his brother is Peter, he lives also with me at les Pins. The christian name of my friend is John.

These are his qualities and his faults : He is very nice but not very fretful boy. John is a good worker, he works well. Sometimes he is in the moon. He is very fond of dessert. At table, he is by me. He is a chatterbox in the bed-room. Sometimes the captain said : « go to the door because you are a chatterbox! »

His suits are grey and he has a ring on his finger. John's tie is blue.

His eyes are blue also and look clever. He laughs in a funny way.

Do you no what his name is?

Bernard MOREL.

Voici enfin un échantillon de ce que peut notre meilleur élève, Raoul Hervey qui a fait, avant la guerre, un stage d'un an en Angleterre et qui vient d'obtenir, au baccalauréat, 37 sur 40 à l'écrit.

A lecture by Mr. Sevrette.

I have found it is a very difficult task to relate a lecture without any special preparation and without notes. Therefore in my short paper, proper nouns and numbers shall be fearfully scanty.

Mr. Sevrette, a professor at the Chartres lycée, was good enough to accept inspecting our 1st class. In the morning, he saw the B's and D's; and in the afternoon, he reviewed the Boy-Scouts, had a look at the school-gardens and also inspected orally the C's.

When evening came, he was naturally rather tired by a well-filled day but Mr. Bertier nevertheless urged him to give us a lecture after supper. He very kindly accepted and came to us at a quarter past eight with a few notes in hand on several subjects.

He first spoke to us of the young French heroes of the beginning of the war. He knows some of them himself and has some of their letters.

One young fellow, eleven years old, was the son of a gardener at Fontainebleau and went to the front with an artillery regiment, he was killed by cannon-fire three months later.

Another, about 13, went away with some infantry and fought gallantly at Morhange, was wounded and made a prisoner, but was rescued.

A young Scout started from the far end of Brittany and went to the very front on foot: there, he was adopted by a colonel and fought by his side.

An older boy, a Parisian, first started with cooks and then went to help some telegraphists and worked splendidly under heavy artillery-fire.

Lastly, a young Alsatian, about 16 and a half, hearing his father complaining of old age, joined the army as a volunteer and was severely wounded near Ypres. He was evacuated in a hospital-ship to Saint-Nazaire.

On board, he suffered fearfully and when arrived at the hospital, he still lingered a few months and always showed a bright face in spite of his sufferings. When he, at last, felt his life going, he called all his friends and after thanking each of them for the pains they had taken for him, he died whilst singing in a clear voice the « Marseillaise ».

The second part of the lecture concerned the effort accomplished by the school boys during the war in the way of gardening.

In France, the idea first occurred to Mr. Lavarenne, whom we have already heard at school last year. His effort was very effective and since then Mr. Sevrette has greatly helped the spreading of the idea. A great many have started gardening and some bigger boys have helped in farms.

But the movement has taken a much greater extension in England and America than over here.

In England, whole schools have gone to work in the fields together and have obtained wonderful results.

For the last two years, the hay-crop has been saved by the school boys and school girls.

In America, the extent of the movement has been greater still. All the boys devote the greater part of their holidays to helping win the war. In every town or University, gardening clubs exist which are often in a very good state. The girls salt or dry the vegetables their brothers have produced and then sell them.

This short and very practical lecture was ended by our head master telling us that Mr. Sevrette had given him a way to get some porridge for our morning meal. So the whole school immediatly started a great uproar of cheers.

Jeanne LEPETIT.

ENSEIGNEMENT DE L'ALLEMAND

L'allemand a été enseigné cette année à l'École dans l'esprit de guerre. Beaucoup de nos élèves se tournent depuis quatre ans vers l'étude de l'espagnol, en vue des relations plus étroites et plus suivies destinées à s'établir entre la France et l'Amérique latine. Ceux qui continuent d'apprendre l'allemand l'étudient en vue de mieux connaître l'Allemagne pour la mieux combattre. L'allemand étant une langue difficile et compliquée, ceux-là seuls doivent l'étudier qui en auront besoin plus tard et

qui pourront l'utiliser pour leur profession. Étudier l'allemand aujourd'hui, c'est acquérir une arme de plus contre l'Allemagne. C'est dans le but de fournir cette arme à nos élèves que nous l'enseignons.

Le but étant bien précis et bien déterminé, les moyens pour l'atteindre en découlent tout naturellement. Nous étudions des classiques tout juste ce qui est imposé par les exigences de l'examen ; nous avons choisi *Guillaume Tell,* drame qui est animé d'un bout à l'autre par la grande idée de la liberté et de l'indépendance ; les héros de l'indépendance helvétique au commencement du XIVe siècle, luttent contre l'Autriche comme ceux de la Grande Guerre luttent actuellement contre les Empires Centraux. La même ardeur les inspire et les mêmes sentiments. Les personnages de Schiller parlent comme nos généraux dans leurs ordres du jour ; et de nombreux rapprochements peuvent être établis entre les deux langages comme entre les deux situations.

Cette part faite aux exigences du baccalauréat, nous avons choisi la plus grande partie de nos textes parmi ceux qui peuvent nous faire connaître l'Allemagne et les Allemands tels qu'ils sont. Dans les hautes classes, nous avons lu Henri Heine, qui a écrit contre l'Allemagne et la Prusse quelques-unes de ses meilleures pages et a exercé aux dépens de ses compatriotes sa verve malicieuse et son esprit sarcastique. Nous n'avons pas manqué de choisir, dans les recueils à notre disposition, les morceaux extraits d'auteurs allemands qui vont à l'encontre des théories brutales des grands écrivains militaires et pangermanistes ; telle, la partie de l'ouvrage de Rüstow, *La Guerre pour la frontière du Rhin* (Der Krieg um die Rheingrenze) où il combat courageusement et victorieusement les raisons alléguées par Bismarck pour l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne et où il établit, à la lumière de l'histoire et du bon sens, le droit incontestable et la volonté bien arrêtée des deux provinces de rester françaises. Nous avons lu dans le recueil *Deutsche Worte* publié chez Payot à Lausanne, les passages des œuvres de Clausewitz, Bernhardi, Bronsart von Schellendorf sur la guerre *dure,* sur

l'emploi de la force, qui doit être *sans égard* (rücksichtslos) pour les personnes et pour les choses. Nous avons stigmatisé au passage les paroles du chancelier von Bethmann-Hollweg à l'ambassadeur d'Angleterre, quand il traite de *chiffons de papier* les engagements les plus solennels, les traités garantissant la neutralité de la Belgique, au bas desquels la Prusse avait mis sa signature en 1831 et en 1839 et qu'elle a odieusement violés en 1914. Contre l'Allemagne, nation de proie, qui a manqué à sa parole, qui a violé la neutralité belge, commis les atrocités les plus énormes dans les pays envahis, employé les procédés de guerre les plus barbares et s'est mise ainsi elle-même au ban des peuples civilisés, nous avons juré de lutter de toutes nos forces sur tous les terrains où pourrait s'exercer notre action.

En ce qui concerne les méthodes d'enseignement, nous nous gardons d'être exclusifs; nous employons tous les procédés, quels qu'ils soient, qui peuvent nous aider à apprendre et à retenir la langue étrangère le mieux et le plus vite possible. Méthode presque exclusivement directe pour les commençants, parce que les leçons sont beaucoup plus animées et intéressent davantage les élèves; méthode mixte pour les autres classes, sans exclure aucun des exercices de la méthode classique, pas même les thèmes, qui seuls permettent, dans certains cas, de ne pas passer à côté de la difficulté et d'appliquer les règles difficiles de la grammaire allemande.

D. Sales,
Professeur d'allemand.

PROGRAMME D'UNE ANNÉE D'HUMANITÉS CONTEMPORAINES POUR 1918-1919.

Quelques parents nous ayant demandé, pour leurs fils déjà bacheliers, une année d'études supérieures qui leur servît, en même temps de préparation aux affaires, nous avons organisé, pour l'an prochain, ce cours de culture *générale* contemporaine, où une part est faite à la formation *spéciale* du commerçant et de l'industriel. Nous soumettons ce programme aux parents de nos élèves en leur demandant leur avis et leurs conseils. Nous pourrions y recevoir exceptionnellement des jeunes gens venus d'autres écoles et pour qui nous demanderions, on le comprendra, de très précises et formelles références.

I. — Culture générale.

Cours supérieur d'instruction religieuse. La vie et les sciences religieuses dans la France contemporaine. 1 Heure par semaine.

La philosophie, la *littérature* et *l'art* d'aujourd'hui en France et à l'étranger. 1 Heure.

La Science contemporaine. Les grandes théories scientifiques. 1 Heure.

L'histoire et la géographie contemporaines, spécialement étudiées au point de vue économique. 2 Heures.

Science sociale. 1 Heure.

Droit civil et commercial. 2 Heures.

Cours d'anglais. 2 Heures.

Cours d'espagnol. 2 Heures.

II. — Formation aux affaires.

1. — *Cours de sciences théoriques et appliquées :* mécanique, dessin industriel. 2 Heures.
   Physique et chimie appliquées. 2 Heures.
   Technologie : étude des produits commerçables et des industries. 2 Heures.
   Agriculture[1]. 1 Heure.
   Visites d'usines et d'exploitations agricoles.
2. — *Comptabilité.* Théorie et pratique. 3 Heures.
   Chaque étudiant devra tenir soit une partie de la comptabilité de l'École, soit une partie de la comptabilité d'un commerce, d'une industrie, d'une banque des environs de l'École.
3. — *Dactylographie.* 3 Heures. *Sténographie* ad libitum.

1. Ce cours pourra être, sur demande spéciale, beaucoup plus étendu.

ÉCOLE DES ROCHES

VERNEUIL-SUR-AVRE (EURE)

RÉSULTATS AUX EXAMENS

Juillet-Octobre 1917

Ecole Nationale de Grignon : 2 candidats, 1 reçu :
Roger Labussière.

Mathématiques élémentaires : 6 candidats, 5 reçus :
Pierre Colin (mention Assez bien).
Roger Faure.
Bernard Flye Sainte-Marie.
Henri Lebouteux.
Jacques Sabouraud.

Philosophie : 5 candidats, 3 reçus, 1 admissible :
André Drieux, reçu.
Pierre Giraud-Jordan, reçu.
François Seyrig, reçu.
René Frenaye, admissible.

Première B. : 4 candidats, 2 reçus, 1 admissible :
Olivier de Luze, reçu.
Amaury de Seynes, reçu.
Hubert d'Ideville, admissible.

Première C. : 6 candidats, 5 reçus :
Marcel Benabenq (mention Assez bien).
André Luneau, reçu.
Pierre Melin, reçu.
Pierre Prieur, reçu.
Philippe Salmon-Legagneur, reçu.

Première D. : 4 candidats, 2 reçus, 1 admissible :
Pierre de Bary, reçu.
Joseph de Maistre, reçu.
Henri Guiraud, admissible.

RÉSULTATS : 25 candidats, 19 reçus dont 2 avec mention, 3 admissibles. Moyenne 80 %, sans compter 3 candidats dont la préparation ne s'est faite que partiellement à l'Ecole :

Mathématiques élémentaires : Robert Lerolle (mention Assez bien).

Philosophie : Henri Lebouteux (mention Assez bien).

Première B. : Maurice Triboulet, reçu.

TROISIÈME PARTIE

LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

Fondateur : M. Edmond Demolins ✝.

Conseil d'Administration :

MM.

Paul de Rousiers, secrétaire général du Comité central des Armateurs de France, professeur à l'École des sciences politiques, président.

Maurice Bouts, avocat, docteur en droit, administrateur délégué.

Albert de Bary, Off. ✻, ✠, industriel, *chef d'escadron à l'État-Major de l'armée.*

Gaston Breton, directeur des Chargeurs Réunis, membre du Conseil supérieur de la Marine Marchande.

Maurice Firmin-Didot, ✻, imprimeur-éditeur.

Louis Monnier, banquier.

Jean Périer, ✻ et ✠ (ordre du Bain), consul général, attaché commercial à l'Ambassade de France à Londres.

Auguste Thurneyssen, administrateur de la Compagnie des Chemins de fer du Midi et de la Banque Transatlantique.

Docteur H. Triboulet, ✻, médecin des hôpitaux de Paris.

Directeur :

M. Georges Bertier, licencié ès lettres, chef de la Maison du Coteau (Janvier 1901).

Sous-Directeur :

M. Henri TROCMÉ, licencié ès lettres, chef de la Maison des Sablons (Octobre 1902). — *Lieutenant au 87e d'infanterie.*

Directeur des études littéraires :

M. Henry GAILLARD DE CHAMPRIS, docteur ès lettres, chef de la Maison des Pins (Octobre 1910).

Chefs de Maison :

MM.

Henri MARTY, licencié ès lettres, chef de la Maison du Vallon (Mai 1908). — *Lieutenant interprète à l'armée anglaise.*

Maurice MONTASSUT, licencié ès lettres, ancien directeur de l'École de l'Ile-de-France, chef de la Maison de la Guichardière (Octobre 1914).

René LEVESQUE, licencié ès lettres, chef de la Maison des Sablons (Janvier 1916).

Mlle Jeanne LEPETIT, directrice de la Maison du Vallon (Octobre 1916).

Maîtresses de Maison :

Mmes

Edmond DEMOLINS, maîtresse de maison de la Guichardière.

Georges BERTIER, maîtresse de maison du Coteau.

Henri TROCMÉ, maîtresse de maison des Sablons.

Henry GAILLARD DE CHAMPRIS, maîtresse de maison des Pins.

Henri MARTY, maîtresse de maison du Vallon.

Aumôniers :

M. l'abbé GAMBLE, licencié en droit, ancien directeur à l'École Fénelon (Octobre 1900).

M. l'abbé PEZÉ, ✠ docteur en théologie, (Octobre 1912). — *Interprète à un état-major d'armée.*

M. l'abbé RENARD, docteur en théologie, licencié ès lettres (Avril 1918).

M. le Pasteur ROUSSEL, bachelier ès lettres, ès sciences et théologie (Octobre 1917).

Médecins :

M. le Dr FABRE, ancien interne des Hôpitaux de Paris. — *Aide-major à Sainte-Menehould.*

M. le Dr LEGRAND, médecin de l'Hôpital de Verneuil.

Professeurs :

Mmes

Berthe DEROUSSEAU, 1er prix du Conservatoire royal de Bruxelles et de l'École de musique de Verviers (Janvier 1907).

Suzanne DUPAU, diplômée du brevet supérieur, certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes (anglais). (Octobre 1916).

Jeanne DUPLATRE, diplôme de fin d'études secondaires (Octobre 1917).

Marguerite LAUGIER, diplômée du brevet supérieur (Octobre 1916).

Jeanne LEPETIT, certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes (anglais) dans les lycées et collèges, et diplôme d'études supérieures (Octobre 1916).

Andrée ROUX, licencié ès lettres (Philosophie) (Février 1918).

Octavie ROSTAN, Jardinière d'enfants diplômée (Octobre 1913).

Marie VIGNETEY, diplôme de professeur de dessin dans les lycées et collèges (Octobre 1917).

Mme Marguerite WILBOIS.

Mlle Jeanne ZARZECKA, professeur de violon.

R.-J. BAROTTE, licencié en philosophie (Octobre 1913). — *Sergent topographe au front.*

A. BLANCHETIÈRE, licencié ès lettres (Octobre 1917).

C. BODÉ, ✠ licencié ès sciences, ingénieur électricien de l'Institut électro-technique de Nancy, ex-préparateur à la Faculté de Nancy (Octobre 1907). — *Lieutenant au 298e d'infanterie.*

MM.

M. Bonjean, 1er prix du Conservatoire royal de Bruxelles et de l'École de musique de Verviers (Janvier 1907). — *Retenu en Belgique.*

F.-R. Champault, licencié ès sciences, ingénieur-chimiste (Octobre 1909). — *Lieutenant au 131e de ligne, disparu en septembre 1914.*

P. Colas, diplômé du brevet supérieur (Avril 1913). — *Caporal au 8e génie, disparu en mai 1918.*

O. Corbusier, 1er prix du Conservatoire royal de Liège et de l'École de musique de Verviers (Janvier 1907). — *Retenu en Belgique.*

J. Courbin, 1er prix de l'École Niedermeyer (Mai 1911). — *Infirmier à Arcachon.*

L. Derais, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique, professeur de l'Université (Octobre 1911). — *Sous-lieutenant au 18e territorial.*

P. Descamps, ingénieur de l'École des Mines de Mons (Janvier 1906).

R. des Granges, licencié ès lettres (Octobre 1902).

G. Dupire, ancien élève de l'École des Arts décoratifs (Octobre 1899).

G. de Gimnée, capitaine-commandant de l'armée belge, diplôme d'officier de l'École militaire de Bruxelles (Octobre 1917).

E. Ingelaere, diplômé du brevet supérieur, certificat d'aptitude pédagogique, professeur de l'Université (Janvier 1918).

P. Jenart, ingénieur agronome, ancien élève de l'Institut national agronomique (Septembre 1903).

L. Jungné, licencié ès sciences, professeur de l'Université (Octobre 1901).

G. Lange, licencié ès sciences, ancien professeur de l'Université (Octobre 1901).

B. Larchet, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'étude pédagogique (Octobre 1911). — *Sapeur au 1er génie.*

C. Leadley-Brown, capitaine de l'armée britannique (Février 1918).

F. Lombard, licencié ès sciences, professeur de l'Université (Octobre 1909). — *Maréchal des logis, télémétreur au front.*

H. Maillet, licencié ès sciences naturelles et certificat d'études supérieures de chimie générale et de minéralogie, professeur de l'Université (Novembre 1917).

L. Malavieille, ingénieur des Arts et Métiers. — *Sous-lieutenant au 7e génie* (Octobre 1908).

C. Mentrel, ✠, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique (Décembre 1917).

E. Ouinet, professeur de l'Université en congé, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique (Novembre 1905).

A. Parent, ✠, chef du « Quatuor Parent », professeur à la Schola Cantorum (Octobre 1900).

P. de Prat, ancien magistrat, docteur en droit, ✠ (Saint-Grégoire) (Octobre 1909).

F. Présas Suarez, licencié ès lettres et ès philosophie (Octobre 1916).

D. Sales, licencié ès lettres, certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand dans les lycées et collèges (Octobre 1917).

M. Storez, architecte diplômé du Gouvernement (Janvier 1905).

Économe général : M. Rozier (Avril 1910).

Régisseur : M. Dehousse (Avril 1918).

Secrétaire : Mlle Greteau.

Infirmier : M. Minier (Septembre 1900). — *Infirmier à l'hôpital Robert, Ancenis.*

Capitaine général : François Dunod.

LISTE DES ÉLÈVES

I. — Maison du Coteau.

1. Maurice Alby, parle anglais.
2. Georges Bérard, a passé trois ans en Angleterre, parle anglais.
3. Antoine Bertier, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais et allemand.
4. Jean Bertier.
5. Jean Blanchon, parle anglais.
6. Jacques Bohin, parle allemand.
7. Gabriel Bouts.
8. Michel Bouts.
9. Jean Corbière, parle anglais.
10. Philippe Fougerolle, a passé deux ans en Allemagne, parle allemand.
11. Antoine Gamble.
12. Bernard de Hell, parle allemand.
13. Christian de Hell, parle allemand.
14. Hubert d'Ideville, parle anglais.
15. Jacques Juilliard.
16. André Lachasse.
17. André Lefébure.
18. Hubert Lefébure.
19. Bertrand de Maud'huy, parle anglais.
20. André Melin.
21. Robert Minier.
22. Michel Motte.
23. Guy Monin.
24. Yves Monin.
25. Charles Musnier, a passé quatre mois en Angleterre, parle anglais.
26. Jean Palluat de Besset, parle anglais et allemand.
27. Hervé Papillaut, parle anglais.
28. Alain de Prat, parle anglais et allemand.
29. Etienne Tournier, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
30. René Taillefer.
31. Robert Thierry-Mieg, parle anglais et allemand.
32. Hubert Rigault.

33. Thibaut DE WALDNER, parle anglais.
34. François DU VIVIER, parle anglais.

II. — MAISON DE LA GUICHARDIÈRE.

1. Maurice AUDON.
2. André BERJAT.
3. Pierre BERTRAND, parle anglais.
4. Bernard BUREAU.
5. Félix BUREAU.
6. George CHAUVEL.
7. Pierre COLIGNON, parle anglais.
8. Marc DURAND-RÉVILLE, parle anglais.
9. Marc EHRMANN, a passé deux ans en Angleterre, parle anglais.
10. André GAVEAU, parle anglais.
11. Bertrand GUYON.
12. François JOIN-LAMBERT.
13. Robert LABARTHE.
14. Philippe LEROY.
15. Emmanuel DE MAISTRE.
16. Jean DE MAISTRE, parle anglais.
17. Joseph DE MAISTRE, a passé cinq mois en Angleterre, parle anglais.
18. Daniel MARTIN, parle anglais.
19. Jean MAUBEC.
20. Pierre NICOLAS.
21. Pierre OLIVIER parle anglais.
22. André PÉAN.
23. Jean-Paul RENAUD.
24. Jacques REYNAUD.
25. Pierre PRIEUR, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais et allemand.
26. Alain SABOURAUD, parle anglais.
27. Emile SABOURAUD, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
28. Bernard de SACHS, parle anglais et espagnol.
29. Philippe SALMON-LEGAGNEUR.
30. Maurice TRIBOULET, parle anglais.
31. Michel VERDÉ DE LISLE.
32. Édouard VERNES, parle anglais.
33. Gérard VERNES, parle anglais.

III. — Maison des Pins.

1. Henri d'Arjuzon.
2. Georges Bohin.
3. Max Bohin.
4. André Bœspflug.
5. René Bœspflug, parle anglais.
6. Pierre Breton.
7. Jean Breton, parle anglais.
8. Jean Clément.
9. Jean Collet.
10. André Conte, parle anglais.
11. Jean Davidsen.
12. Philippe Deberghe.
13. Jacques Delaunay-Belleville, parle anglais.
14. Bertrand Denis.
15. Jean-Michel Gaillard.
16. Jean Feline, parle anglais.
17. Jacques François.
18. Pierre Gall.
19. Jean Gardin, parle espagnol.
20. Roger Gauthier, parle anglais.
21. Eugène Grosos.
22. Jean Guilbert, parle anglais.
23. André Jordan, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
24. Henri Legendre.
25. Marc Legendre.
26. Jacques Laroche, parle anglais.
27. André Laverne.
28. François Laverne.
29. Robert le Lorier, parle anglais.
30. André Luneau, parle anglais.
31. Olivier de Luze, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
32. André Genis.
33. Georges Genis.
34. Bernard Morel.
35. André Olivier, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
36. Pierre Prudhomme.
37. Bertrand de Pombarat.
38. Ferdinand Roussel, parle anglais.

39. Olivier Rousselon.
40. Maurice Roussignhol.
41. Jean Stáron, parle espagnol.
42. Bernard Thierry-Mieg, parle allemand.

IV. — Maison des Sablons.

1. Jean-Brice de Bary, parle allemand.
2. Jean de Beaumont, parle anglais.
3. Michel Blanchon, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
4. Georges Cadot.
5. Henri Cadot, a passé un mois en Angleterre, parle anglais.
6. René Cadot.
7. Pierre Champin, parle anglais.
8. Roger Cocteau, parle anglais.
9. Georges Deren.
10. Roger Dorison.
11. François Dunod, a passé trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne, parle anglais et allemand.
12. Georges Dunod.
13. Raymond Flobert, a passé cinq mois en Angleterre, parle anglais.
14. Maurice Harinkouck, parle anglais.
15. Charles Huwart, parle anglais.
16. Raoul Hervey, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
17. Henri Kressmann, parle anglais.
18. Émile Marchand.
19. Michel Monnier.
20. Claude Monnier.
21. René Perdriau.
22. Jean Prades.
23. Gabriel Redaud, parle anglais.
24. Olivier Sautter.
25. André Schlumberger, a passé deux ans en Angleterre, parle anglais.
26. Yves de Servigny.
27. Charles Trocmé, a passé un an en Suisse allemande, parle allemand.
28. François Trocmé.
29. Michel Trocmé.

30. Miguel YTURBE, parle anglais.
31. Jacques DE LUZÉ, parle anglais.

IV. — MAISON DU VALLON.

1. Bertrand BAILLIÈRE.
2. Jacques BAUME, parle anglais.
3. André BAUER, parle anglais.
4. Léon BEYTOUT.
5. Pierre BEYTOUT.
6. Michel BONDONNEAU.
7. Louis BRINCARD, parle allemand.
8. Marcel DODU.
9. Georges DURAND-GASSELIN.
10. Erik D'EDELFELT.
11. Noël ÉMERY.
12. Pierre FÉRET.
13. Jean FOURNIER-REY, parle anglais.
14. Jean HAINGLAISE.
15. Guy HANSEZ, parle anglais.
16. Robert HOUNSFIELD, parle anglais.
17. Pierre HOFFET, parle anglais.
18. Fernand DE HUERTAS, parle espagnol.
19. Jean DE LA CHESNAYE, parle anglais.
20. Roger LESGUILLIER.
21. Jacques LEMAITRE.
22. Jean LEMAITRE.
23. Jean LUNEAU.
24. Jacques DE MONTALAIS, a passé deux ans en Angleterre, parle anglais.
25. Charles DE MORTEMART, parle anglais.
26. Louis-Victor DE MORTEMART, parle anglais.
27. Guy DE PESLOUAN.
28. Maurice PICHARD, a passé cinq mois en Angleterre, parle anglais.
29. Édouard ROGEAU.
30. Étienne ROGEAU.
31. Paul ROGEAU.
32. Amaury DE SEYNES, a passé deux mois en Angleterre, parle anglais.
33. Roger DE SINÉTY, parle anglais.
34. Claude STARON.
35. André THIERRY, parle anglais.

36. Jean-Pierre STRŒHLIN.
37. Harry WOODRUFF, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.

MAISON DE L'ITON.

1. Georges BŒSPFLUG.
2. André CATILLON.
3. Francis DROUARD.
4. Albert LEBOUTEUX, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
5. Henri LEBOUTEUX, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
6. Gilbert RICARD.
7. Henri DE SAINT-GUILHEM.
8. Jean DE LAGOTELLERIE, parle anglais.

PULLAY.

1. Claude GADEN, parle anglais.
2. José LUZ, parle anglais et espagnol.
3. Michel POULAIN.
4. Henri MENDEZ, parle espagnol.

VERNEUIL.

1. Pierre JUNGNÉ.
2. René LEGRAND.

QUATRIÈME PARTIE

NOS COMBATTANTS

---

†

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Anciens professeurs.

M. Jean Desfeuille, sergent mitrailleur, tué le 23 Octobre 1917, à la Malmaison, à 33 ans (*Coteau*).

M. Louis Paccard, ancien Pasteur de l'École, capitaine.

M. Hugh Stanley Wilson, sous-lieutenant, tué en Septembre 1915, devant Hébuterne (*Guichardière*).

Anciens élèves.

Édouard Adler, médecin auxiliaire, 51e d'infanterie, tué le 22 Octobre 1915, à Vienne-le-Château, à 21 ans (*Sablons*).

William Arnaud, sous-lieutenant-aviateur, tué le 15 Mai 1918, à 20 ans (*Coteau*).

Pierre Bauer, aspirant, tué le 1er Juin 1916, au bois de la Caillette, à 21 ans (*Vallon*).

Robert Bedel, tué en 1915, à 25 ans (*Vallon*).

Emmanuel Belin, engagé volontaire, caporal, 79e d'infanterie, tué le 18 Juin 1915, à Neuville-Saint-Vaast, à 19 ans (*Pins*).

André Bessand, caporal, 119e d'infanterie, mort en captivité, victime de son dévouement, le 30 Juillet 1916, à 27 ans (*Guichardière*).

Raoul Boivin, lieutenant d'artillerie, mort des suites de ses blessures, le 12 Mars 1918 (*Sablons*).

Raymond de Broutelle (*Vallon*).

Henri de la Bruyère, maréchal-des-logis, 10e hussards, tué sur la Somme, en Juin 1916, à 21 ans (*Guichardière*).

Robert Capelle, maître-mécanicien, mort à bord du *Danton*, le 19 Mars 1917, à 26 ans (*Vallon*).

Guy Caron de la Carrière, maréchal-des-logis mitrailleur à l'escadrille V. B. 101, tué le 1er Octobre 1915, au cours d'un raid de bombardement, à 23 ans (*Pins*).

Guy de Coubertin, sous-lieutenant, 1er dragons, blessé devant Hallebecke et mort le 16 Novembre 1914, à Malo-les-Bains, à 21 ans (*Vallon*).

Jacques Crépy, sergent de chasseurs à pied, tué en 1915, à 21 ans (*Coteau*).

Saint-Clair Delacroix, lieutenant téléphoniste, 33e d'infanterie, tué le 13 Octobre, devant l'écluse du Godat, à 21 ans (*Vallon*).

Guy Delin, sergent, 85e d'infanterie, tué le 11 Septembre 1914, au bois de Souvières, à 24 ans (*Vallon*).

Georges Derihon, chevalier de l'ordre de Léopold II, tué le 6 Novembre 1917, à 22 ans (*Guichardière*).

Jacques Dupas, lieutenant, 110e d'infanterie, blessé à Douaumont, mort le 7 mars 1916, à Vadelaincourt, à 24 ans (*Pins*).

Gaston Eysséric, sergent, 115e d'infanterie, tué à Virton, le 6 Août 1914, à 28 ans (*Guichardière*).

Thierry Faure, maréchal-des-logis, au 6e cuirassiers, observateur en ballon captif, tué le 25 Janvier 1918, à 21 ans (*Coteau*).

Pierre Garreau, sergent, 95e d'infanterie, blessé devant Apremont, le 1er Juin 1915, mort le 3 Juin, à Commercy, à 21 ans (*Coteau*).

Robert Glaenzer, brigadier E. O. R., 39e d'artillerie, mort en Mai 1915, à 21 ans (*Coteau*).

Jean Griset, mort dans une ambulance allemande (*Vallon*).

René Guillon, adjudant automobiliste au XIe corps, blessé devant Sommesous, mort à Sens, le 17 Septembre 1914, à 26 ans (*Pins*).

Raymond Herr, décédé en Décembre 1917, des suites de ses blessures à l'hôpital de Calais (*Vallon*).

Guillaume Krafft, engagé volontaire, brigadier, 10e cuirassiers, tué le 13 Octobre 1914, devant Neuf-Berquin, à 25 ans (*Pins*).

René Lagier, caporal, 95e d'infanterie, mort à Commercy, le 18 Novembre 1914, à 25 ans (*Sablons*).

Marcel Langer, 4e d'artillerie, mort le 16 octobre 1915, à Châlons-sur-Marne, à 21 ans (*Sablons*).

Edouard Latune, tué le 26 Septembre 1914, à Fauconcourt, à 22 ans (*Sablons*).

René Lorillon, sous-lieutenant, 67e d'infanterie, tué le 24 Août 1914, à Longuyon, à 24 ans (*Coteau*).

Bernard Marotte, lieutenant de chasseurs à pied, tué le 1er mai 1918, à 28 ans (*Guichardière*).

Pierre de Maupeou, sergent, 10e Génie, tué le 28 Mai 1915, à Ablain-St-Nazaire, à 25 ans (*Pins*).

Pierre Moffroy, tué le 5 Avril 1915, à l'attaque du bois de Pareid (Éparges) à 25 ans (*Vallon*).

Bernard Monnier, lieutenant, tué en Septembre 1917, à 24 ans (*Vallon*).

Pierre Monnier, lieutenant, 46e d'infanterie, tué le 8 Janvier 1915, en forêt de l'Argonne, à 24 ans (*Sablons*).

Jacques Munier, lieutenant, 265e d'infanterie, tué le 5 septembre 1915, près de Berry-au-Bac, à 27 ans (*Guichardière*).

Jean Néraud, tué en 1914, à 19 ans (*Guichardière*).

Émile Noetinger, maréchal-des-logis, tué le 9 septembre 1914, à la Fère-Champenoise, à 25 ans (*Vallon*).

Maurice de Paillette, tué en 1915 (*Pins*).

Jacques Palluat de Besset, lieutenant, 121e d'infanterie, tué le 13 avril 1917, au Moulin-de-tous-Vents, à 22 ans (*Sablons*).

Ariste Pappia, élève-pilote, tué au Plessis-Belleville, le 20 août 1917, à 20 ans (*Vallon*).

Stéphane de Pierres, sous-lieutenant d'infanterie, tué le 12 mai 1915, à l'Hartmanswillerkopf, à 23 ans (*Vallon*).

Marcel PLANQUETTE, lieutenant, 208e d'infanterie, tué le 6 octobre 1915, en Champagne, à 26 ans (*Sablons*).

Robert POCHET, caporal, tué le 13 avril 1916 (*Iton*).

Pierre POLOT, engagé volontaire, 54e d'artillerie, blessé grièvement, mort le 29 septembre 1915, à l'hôpital de Somme-Suippe, à 19 ans (*Guichardière*).

Spencer PONSONBY, lieutenant dans l'armée britannique, tué en 1915, à 21 ans (*Coteau*).

André PUSINELLI, caporal, 95e d'infanterie, tué le 8 février 1917, au Four-de-Paris, à 28 ans (*Pins*).

Hubert DE RIGAULT, mort en 1915, à 29 ans (*Guichardière*).

Lucien RIOM, caporal, 65e d'infanterie, tué le 8 septembre 1914, à la Fère-Champenoise, à 23 ans (*Guichardière*).

Jean ROUSSEAU, aspirant, 135e d'infanterie, tué le 12 octobre 1916, devant Sailly-Saillisel, à 22 ans (*Pins*).

François ROUSSELET, tué en décembre 1914 (*Pins*).

Raymond SCHLUMBERGER, pilote-aviateur à Istres (B.-du-R.), décédé à l'Hôpital 2 à Marseille, le 13 janvier 1918, de la fièvre typhoïde, à 25 ans (*Pins*).

Gilbert TRIBOULET, adjudant-pilote à l'escadrille N-57, tué en mission aérienne le 11 décembre 1917, près Fère-en-Tardenois, à 22 ans (*Pins*).

Louis TRIPET, capitaine, tué sur la Somme en 1916, à 29 ans (*Guichardière*).

Maurice VACHER, caporal, 119e d'infanterie, tué le 27 septembre 1914, à la ferme du Luxembourg, à 20 ans (*Guichardière*).

Jean VERDET, mort à Paris, le 3 mars 1918, des suites de ses blessures. Croix de guerre et Médaille Militaire (*Sablons*).

Jacques VINCENT, tué le 9 septembre 1916, à Bouchavesnes, à 21 ans (*Vallon*).

CITATIONS ET DÉCORATIONS

Professeurs.

BODÉ (Charles-Wilfrid), lieutenant porte-drapeau.

Citation à l'ordre du régiment, 11 avril 1918.

Le 16 avril 1918, au moment d'un violent bombardement par obus explosifs et toxiques, est intervenu très courageusement avec ses équipes pour limiter l'intoxication des fractions exposées. Malgré la densité de la nappe toxique, a obtenu de sérieux résultats avec les moyens très modestes mis à sa disposition, et a ainsi permis l'intervention des mitrailleuses contre l'attaque ennemie qui s'est déclanchée le lendemain matin.

DESFEUILLE (Jean), sergent au 31e bataillon de chasseurs à pied.

4e Citation à l'ordre de l'armée.

Le général Degoutte commandant le 21e corps d'armée, cite à l'ordre du corps d'armée le sergent DESFEUILLE Jean.

Sous-officier digne de tout éloge. A entraîné sa section à l'assaut des positions allemandes avec un irrésistible élan.

Sa conduite en tout instant fut le plus bel exemple pour ses chasseurs.

Tué en brave au moment où il atteignait l'objectif final.

MONOD (Gustave), infirmier au 4e régiment de marche de zouaves, décoré de la Médaille militaire.

Citation à l'ordre de l'armée.

Infirmier alliant à une grande habileté professionnelle et à un brillant courage, une haute valeur morale. Déjà trois fois cité à l'ordre, s'est de nouveau distingué dans l'attaque du 23 octobre 1917, accompagnant les vagues d'assaut pour y exercer ses fonctions avec un dévouement sans mesure dans la recherche et la relève des blessés.

AUBRY (Maurice).

1e Du 27 juin 1915 (soldat de 2e classe). A l'ordre du régiment.

A été blessé à la tête en préparant pour sa section un passage dans les fils de fer allemands. (Combat du 8 juin).

Le Colonel.

2° *Du 6 juillet 1916* (sergent). A l'ordre de la brigade.

Excellent sous-officier. Étant prisonnier a réussi à rejoindre les lignes françaises avec une grande partie des survivants de sa section. (Classe 1917.)

Le Colonel commandant la 41e brigade d'infanterie.

3° *Du 31 janvier 1917* (sous-lieutenant). A l'ordre de la division.

Officier ayant au plus haut point le sentiment du devoir. S'est particulièrement distingué du 8 au 13 décembre 1916 pendant la préparation du terrain en vue de l'attaque du 15 décembre, en obtenant de sa troupe le plus grand rendement, malgré la violence du feu d'artillerie ennemie et les souffrances physiques.

Le Général commandant la 21e division.

4° *Du 19 mai 1917* (sous-lieutenant). A l'ordre de la brigade.

Officier d'une crânerie remarquable. Le 6 mai 1917, au cours d'une contre-attaque ennemie très violente a, par son sang-froid et son énergie, réussi à repousser l'adversaire. Déjà trois fois cité.

Le Colonel commandant la 41e brigade d'infanterie.

5° *Du 30 août 1917* (sous-lieutenant). A l'ordre du corps d'armée.

Officier d'une très grande bravoure et d'un sang-froid remarquable; s'est élancé courageusement sur un terrain soumis à un violent bombardement et au tir des mitrailleuses. A pris les dispositions les plus judicieuses pour combler un vide qui venait de se produire entre deux compagnies et s'est emparé d'un carrefour fortement tenu par l'ennemi.

Le Général commandant le 11e corps d'armée.

6° *Du 12 septembre 1917* (sous-lieutenant). A l'ordre de l'armée.

Conduisant sa section en quatre groupes à l'attaque d'une tranchée dont il devait opérer la destruction, est parvenu dans le réseau ennemi à quelques mètres de la tranchée avec le seul groupement qu'il dirigeait personnellement. A engagé le combat à bout portant contre une vingtaine d'Allemands qui le recevaient à coups de grenades; leur a infligé des pertes et n'a abandonné la partie, rampant de trous en trous d'obus, que blessé et la plupart de ses hommes atteints.

Le Général commandant la 3e armée.

CRONIER (Maurice), téléphoniste.

A l'ordre de la 6e brigade.

Au front depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve de cou-

rage et de dévouement, s'est particulièrement distingué à l'attaque du 17 juillet 1917 où il a assuré la réparation des lignes téléphoniques, au mépris de tout danger, sous un bombardement d'une violence extrême.

DESPLANCHES (Jean).

A l'ordre du régiment. Champagne.

Excellent officier de batterie de tir. Unit une compétence et un zèle remarquables à une très grande modestie. Dévoué et courageux, a contribué par son exemple à maintenir l'ordre et le calme dans sa batterie, dans des circonstances difficiles, notamment pendant le bombardement du 13 avril et celui de la batterie, sur route, le 16 avril 1917.

A l'ordre de la division. Verdun.

Officier d'une activité et d'un entrain remarquables, qui est un auxiliaire précieux pour le commandement.

S'est dépensé sans compter au cours de la période du 1er au 25 août 1917 et a réussi à maintenir le calme dans sa batterie violemment bombardée. A fait de nombreuses reconnaissances d'observatoires avancés, permettant les réglages de tirs.

DUNOD (Louis). Matricule 32373, 2e classe, téléphoniste, C. H. R.

Chargé pendant l'attaque du 23 octobre 1917 et les jours suivants de l'établissement et du maintien des communications téléphoniques en première ligne, n'a cessé de faire preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquable en travaillant à la pose et à la réparation des lignes, sous les bombardements les plus violents.

THIERRY-FAURE du 6e cuirassiers.

Le Général commandant le 20e corps d'armée, cite à l'ordre du corps d'armée le Maréchal des Logis FAURE Thierry du 6e cuirassiers :

Observateur en ballon d'une grande énergie, le 25 janvier attaqué à faible altitude par un avion ennemi, a d'abord assuré le sauvetage de l'élève observateur qui était avec lui, puis s'est jeté en parachute au moment où le ballon prenait feu ; s'est tué à l'atterrissage,

Thierry FAURE a, en outre, été proposé pour la médaille militaire.

FORESTIER (Léon), sous-lieutenant.

A l'ordre de l'armée.

Léon FORESTIER du e régiment d'infanterie, exemple de bravoure française ; est parti le 9 novembre 1917, à la contre-attaque comme à une ma-

nœuvre, sans le moindre souci du danger, entraînant ceux qui se trouvaient sur son passage. Le 11, a été blessé grièvement au moment où il indiquait du doigt, comme objectif, une mitrailleuse ennemie. Déjà cité deux fois à l'ordre.

D'HAUTEVILLE, sous-lieutenant.

A l'ordre de la 47e division.

Sous-officier plein d'entrain, a fait preuve depuis le début des attaques du plus parfait mépris du danger. S'est signalé par son activité à l'attaque du 25 septembre où il a fait le coup de feu contre l'infanterie ennemie.

A l'ordre de la 41e division.

Volontaire pour toutes les missions dangereuses, s'est à plusieurs reprises rendu aux batteries malgré de violents bombardements pour porter des indications sur les tirs. S'étant joint à une patrouille d'infanterie le 14 avril 1917 a rapporté des renseignements très précis sur les destructions faites.

MARTY (Xavier), caporal au 153e régiment d'infanterie. 20 septembre 1917.

Le Général commandant la 39e division d'infanterie cite à l'ordre de la division : Xavier MARTY, caporal au 153e régiment d'infanterie.

Jeune caporal qui a fait preuve, au cours de l'attaque du 16 avril 1917, de belles qualités de courage et d'entrain, exécutant, sous le feu des tireurs ennemis, des missions particulièrement délicates. Chargé de ramener enfin dans nos lignes un groupe d'officiers prisonniers, a été blessé en cours de route, mais a eu, néanmoins, l'énergie de conduire son détachement jusqu'au bout.

MOFFROY (Pierre), tombé le 5 avril 1915, à l'attaque du bois de Pareid (Éparges).

Le 19 février 1915, s'est offert comme volontaire pour une attaque par surprise au Fortin de Beauséjour et a fait preuve au cours de cette opération périlleuse et qui a réussi, des plus belles qualités de bravoure et de discipline.

Le Lieutenant-Colonel du e d'infanterie.

MONNIER (Bernard), sous-lieutenant, tué à l'ennemi à la côte 344, le 9 septembre 1917.

A l'ordre du régiment.

Officier d'une bravoure entraînante et d'un courage à toute épreuve.

Pendant les affaires du 17 au 21 mars 1917, étant adjoint au chef de bataillon, a montré une activité infatigable et assuré d'une façon parfaite la liaison entre les unités engagées.

MOURON (Paul), matricule 4.847, brigadier au e cuirassiers à pied.

A l'ordre de la brigade.

Brigadier observateur remarquablement consciencieux, a assuré son service avec le plus grand sang-froid dans des circonstances critiques, le 4 avril 1918, sous un bombardement violent pendant l'engagement du bataillon.

Le Colonel c^t l'I. B. de la 2e D. C. P.

MUSNIER (Henry-André).

A l'ordre du régiment.

Le lieutenant-colonel commandant l'artillerie de campagne de la e division d'infanterie cite à l'ordre du régiment le brigadier MUSNIER (Henry-André), n° matricule 5.424 de la 21e batterie.

Jeune brigadier d'une bravoure et d'un moral exceptionnels. Le 19 juillet 1917 apprenant qu'un sous-officier était blessé à la batterie de tir a quitté spontanément son abri pour se porter immédiatement à son secours sous un violent bombardement, bravant ainsi les plus grands dangers et donnant un bel exemple de dévouement à tous ses camarades.

Le Lieutenant-Colonel.

MUSNIER (Jacques-Joseph), lieutenant au e régiment d'artillerie.

A l'ordre de la 6e armée, le 13 avril 1918.

Officier des plus distingués, type de l'homme du devoir. Sous un bombardement intense d'obus de gros calibres, projeté à terre, son casque traversé par un éclat, a su maintenir par son exemple le calme dans son unité, et assuré l'exécution des tirs qui lui ont été demandés.

Le Général commandant la 6e armée.

OBERLÉ (Maxime), sous-lieutenant au 20e régiment d'artillerie.

A l'ordre de la division.

Le 12 octobre 1917, étant agent de liaison près du chef de bataillon d'infanterie, s'est rendu en toute première ligne pour mieux voir et renseigner, a fait preuve de beaucoup de crânerie pendant l'exécution d'un coup de main et a été blessé.

Au Q. G. le 19 octobre 1917.

Le Général commandant la 17e division.

SULEAU (Pierre).

1° SULEAU (Pierre), 2e canonnier, n° matricule 8.790, 110e batterie du 26e régiment d'artillerie.

Soldat courageux et énergique, indifférent au danger. A fait preuve d'une belle crânerie : sous le feu violent de l'ennemi, pendant la journée du 25 avril 1916, réparait les lignes téléphoniques en chantant.

2° Médaille militaire.

SULEAU (Pierre), matricule 304, canonnier au 1er régiment d'artillerie coloniale.

Canonnier énergique et brave. Déjà cité à l'ordre pour sa belle conduite au feu; s'est distingué à nouveau en allant, sous un feu violent de l'ennemi, chercher le corps de son lieutenant grièvement blessé au cours d'une attaque.

TRIBOULET (Gilbert), sergent, escadrille n° 57.
Médaille militaire.

Pilote audacieux et énergique. A livré de nombreux combats souvent au cours de missions lointaines. Le 18 mai 1917, malgré des conditions défavorables, n'a pas hésité à attaquer deux avions de chasse ennemis, contraignant l'un d'eux à abandonner le combat.

Quoique blessé, a réussi à rentrer dans nos lignes avec un appareil criblé de balles. Avait déjà abattu deux avions ennemis. (Une blessure 3e citation).

TRIBOULET (Gilbert), adjudant-pilote à l'escadrille n° 57.

Soldat merveilleux, d'un héroïsme souriant et simple. A prodigué sa vaillante jeunesse dans les combats aériens les plus glorieux. Mort pour la France le 11 décembre 1917.

Déjà cité trois fois à l'ordre de l'armée et médaille militaire.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

JEAN DESFEUILLE

C'est le 23 Octobre 1917 que le sergent Desfeuille, du 31e bataillon de chasseurs, décoré de la Croix de guerre et quatre fois cité à l'ordre du jour, est tombé glorieusement en se portant, à la tête de ses mitrailleurs, à l'attaque de la ferme de la Malmaison.

Il est le premier de nos professeurs français dont nous apprenions officiellement la mort au Champ d'honneur.

Pour ses nombreux amis des Roches, sa perte est une grande tristesse. Tous ceux qui ont connu le joyeux boute-en-train qu'il était, pétillant de verve et d'esprit, fertile en trouvailles humoristiques parfois un peu malicieuses, toujours d'un effet irrésistible, ont peine à se faire à l'idée que la mort nous a ravi ce charmant camarade dont la gaieté et la bonne humeur étaient si communicatives.

Il aimait beaucoup les Roches, il se sentait à l'aise dans ce milieu de jeunesse éveillée et remuante; il s'était créé parmi nous de franches sympathies et de réelles amitiés.

Secrétaire de l'Ecole depuis Mai 1908, professeur d'enseignement commercial, chargé des stages à l'étranger, secrétaire de la revue « *L'Education* » à ses débuts, il seconda efficacement M. Bertier dans sa lourde charge de direction et, pendant quatre années, déploya une belle activité au service de l'œuvre nouvelle qui s'organisait et se développait.

L'Echo des Roches lui doit un hommage spécial, car M. Desfeuille fut le premier artisan de sa prospérité. C'est lui qui conseilla et guida les cinq garçons du Coteau qui entreprirent de fonder notre petit journal. Il écrivit souvent sous divers pseudonymes et, en particulier sous celui de Junius, des chroniques alertes, gaies, finement spirituelles ou des légendes de portraits et de dessins qui eurent le don de dérider les plus maussades. C'est à son heureuse initiative enfin que nous avons

dû les travaux pratiques de l'*Echo*, véritable petite entreprise où chacun avait sa part de responsabilité bien définie dans la rédaction et l'administration de notre bulletin.

A peine plus âgé que les aînés de nos garçons, il était pour eux un grand frère. Il réalisait assez exactement le type nouveau du professeur décrit par Edmond Demolins dans l'*Éducation Nouvelle*. Doué d'une solide organisation physique, d'un allant extraordinaire, il se mêlait volontiers aux jeux et aux sports, il entraînait ses élèves de Section spéciale dans de longues randonnées à bicyclette pour la visite d'usines ou d'établissements commerciaux de la région, il accompagnait inlassablement nos stagiaires en Angleterre et en Allemagne, il employait ses vacances à excursionner tantôt sur les bords du Rhin, tantôt dans le Devonshire ou en Irlande; en un mot, il était un fervent de l'action et du mouvement.

Sa capacité de travail, sa faculté d'assimilation, son sens pratique, sa décision, son esprit d'organisation étaient remarquables. Aucune difficulté ne le prenait au dépourvu et on ne vit jamais sa bonne humeur entamée par les contrariétés souvent imprévues de sa tâche journalière.

Cette bonne humeur toujours souriante était bien un des traits dominants du caractère de M. Desfeuille.

Originaire des Dombes, orphelin dès le plus jeune âge, il avait eu une enfance plutôt grise et privée d'affection. Il n'en avait gardé aucune amertume. Il trouvait la vie bonne, il souriait à la vie et la vie semblait avoir répondu à son optimisme inaltérable.

On me permettra un souvenir personnel qui le peint tel qu'il était.

Avant de venir aux Roches où son amitié me conduisit, je l'avais connu, en 1909, à Paris, pendant un stage de quelques mois qu'il fit aux *Groupes d'expansion commerciale*, créés sur l'initiative d'Edmond Demolins.

Un jour qu'il circulait à bicyclette sur le boulevard des Capucines, il lui advint un accident qui aurait fort bien pu lui être fatal. Pris dans un embarras de voitures, il roula avec sa

machine sous l'omnibus Madeleine-Bastille, alors à traction animale. On le releva avec plusieurs contusions assez sérieuses mais heureusement sans suites. J'allai le voir à la Réunion des Étudiants de la rue de Vaugirard où il logeait et dont il était secrétaire. La tête bandée, un bras en écharpe, la jambe traînante, il m'accueillit avec son franc rire habituel et, tout le temps de notre entretien, il plaisanta sur sa mésaventure, sans un mot sur ce qu'elle aurait pu avoir de grave.

Ce joyeux entrain, cette belle assurance dont la source nous apparaîtra bientôt, M. Desfeuille les a conservés jusqu'à la fin, au milieu de tous les dangers et de toutes les misères de l'existence du combattant. Convaincu de la valeur du sourire, pour parler comme les Américains, il a fait son devoir en souriant. Il souriait à la vie, il dut sourire à la mort, aube de l'immortelle vie.

Chez M. Desfeuille, la gaieté d'humeur s'alliait à un esprit fin et distingué, ami du beau, de la clarté, du naturel et de l'ordre dans les idées. Il avait beaucoup lu, les classiques comme les modernes; il affectionnait aussi les humoristes anglais et américains dont le réalisme répondait à son sens propre des choses.

Curieux des grands problèmes actuels et des questions du jour, il était au courant du dernier livre paru. On verra comment la préoccupation de sa culture intellectuelle lui resta jusqu'au fond de la tranchée.

Sa physionomie ouverte, son regard franc et pétillant sous le binocle, son aisance de manières, le tour original et enjoué de sa conversation, tout un extérieur qui reflétait ses qualités d'esprit et de cœur lui gagnait invinciblement la sympathie et rendait son commerce extrêmement agréable.

Mais sous ses allures d'insouciante légèreté qui ont pu donner le change autour de lui, ses intimes savaient qu'il s'efforçait de dissimuler la richesse d'une vie intérieure alimentée par de fortes convictions chrétiennes. Sa gaieté n'était que le rayonnement d'une belle conscience. Seulement cette âme délicate, vibrante et généreuse jusqu'au suprême sacrifice, répugnait à l'affichage et entendait se réserver, par une modestie et une discrétion

allant — étrange contraste de son caractère — jusqu'à la timidité.

Quelques rares amis ont seuls pu pénétrer l'espèce d'incognito spirituel dans lequel il lui plaisait de se réfugier.

A ceux-là, il avait laissé deviner les trésors de bonté, de noblesse et d'amour qu'il avait amassés en lui-même.

Pour révéler les sentiments qui animaient cette nature d'élite je ne puis mieux faire que de publier une partie des notes et des extraits de lettres qu'a bien voulu me confier, sur ma demande, celle que notre héroïque ami avait choisie comme la digne compagne de sa vie. Je lui redis ici toute notre respectueuse sympathie et notre douloureuse émotion devant l'immense malheur qui fait un tel vide à son jeune foyer.

A. Rozier.

Lettre de Madame Desfeuille.

Cher Monsieur,

Je vous envoie les renseignements que vous m'avez demandés. Je ne sais si je suis arrivée à vous donner, par les extraits de lettres que j'ai choisis, une idée exacte de la façon dont mon cher mari comprenait la guerre. Il la voyait sous l'angle le plus grave : une épreuve terrible dont la France et l'humanité sortiraient grandies à proportion des souffrances endurées.

Il s'est appliqué à supporter les siennes avec un esprit d'expiation et de joyeuse soumission à la volonté de Dieu. Elles ont été ce qu'elles sont pour tous nos soldats d'infanterie : des souffrances morales de toutes sortes et des souffrances physiques très dures. Il disait souvent qu'au front, il fallait moins de courage pour subir l'épreuve du danger que celle de la misère.

C'est dans le même esprit qu'il avait d'avance accepté la mort dont il ne parlait jamais, mais à laquelle, on le sentait, il pensait toujours, car il ne se faisait guère d'illusions sur les dangers courus.

Il a, je puis le dire en toute vérité, poursuivi pendant ces jours d'épreuve un triple idéal :

Profiter de ces jours de souffrance pour se perfectionner chrétiennement, s'élever;

Faire autour de lui le plus de bien possible au point de vue religieux et patriotique par son exemple, sa vaillance et sa bonne humeur;

Se maintenir intellectuellement, malgré la vie monotone et déprimante des tranchées, au niveau le plus satisfaisant possible afin de pouvoir, la guerre finie, reprendre l'effort et exploiter le succès.

Il a apporté à réaliser ce programme toute son énergie, toute son intelligence.

Son âme s'est élevée à des hauteurs où peu arrivent. Ses citations, le témoignage de ses chefs et de ses camarades prouvent combien il fut admiré et aimé au bataillon.

Les notes écrites par lui au front, les projets mis au point pour l'après-guerre, les nombreuses lectures qu'il a faites montrent combien peu il restait inactif.

Je me rends compte, cher Monsieur, que ce que je vous dis peut paraître curieux à ceux qui n'ont peut-être connu de mon mari que le joyeux garçon et le bon camarade! Je sais qu'il se racontait peu et ne montrait guère le fond de son cœur, il fallait souvent le deviner.

La guerre cependant ne l'avait pas changé, il a toujours eu en lui-même ce sérieux profond qu'il s'appliquait souvent à dissimuler, mais la guerre avait été pour lui une rude école.

J'ai suivi avec une grande admiration le résultat de ses enseignements dans l'âme de mon mari.

Je n'étais pas la seule : un de nos amis qui l'a vu pendant une permission, m'a écrit : « Je l'admire comme une des plus belles natures de héros qu'il m'ait été donné de voir depuis la guerre. C'est une vraie perte pour la France qui a tant besoin d'hommes de cette valeur! »

Notes et extraits de lettres.

La guerre nous a trouvés en vacances à Volvic. Versé dans l'auxiliaire par son dernier conseil de réforme, mon mari ne fut

pas mobilisé tout de suite. Il en souffrit, mais attendit d'être appelé parce que je lui avais fait promettre de ne pas devancer les événements.

Il partit le 6 Décembre 1914. Versé au 158e d'Infanterie, il alla d'abord à Lyon, puis dans le Midi à Valréas (Vaucluse), puis à Piolenc. A 31 ans, avec son caractère actif, indépendant, la vie de recrue le fit souffrir pour de multiples raisons. C'était facile à deviner, bien qu'il ne me l'ait dit que très peu et plus tard, car il professait que le meilleur moyen de supporter une impression triste est de n'en point parler. Il employa donc toute son énergie à ne rien laisser paraître de sa tristesse ; quand je suis allée le voir, j'ai vu que pour tous il était : « celui qui ne s'en fait pas ». Avant de partir, il m'avait dit : « Je souhaite avant tout et demande à Dieu de garder toujours le sourire. »

Les passages suivants sont tous empruntés à ses lettres de ce moment-là.

13 Décembre. — C'est encore en présence du Saint-Sacrement que je me sens le mieux en ces jours d'épreuve. S'il est vrai qu'on doive se féliciter de tout ce qui vous rapproche de Dieu, nous devons regarder l'épreuve de cette séparation comme une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites? Lui seul sait combien Il m'en a faites. A la caserne, même chez les Bons Enfants, l'image divine est si terne, le niveau religieux si bas qu'on sent d'une manière aiguë qu'il est besoin de compenser par de grandes vertus et de ferventes prières l'indifférence et l'avilissement de la masse. Pauvres hommes, créés à la ressemblance de Dieu, que le monde et le démon, que le déchaînement des passions animales les ont défigurés et diminués ! Lors du miracle de la multiplication des pains, Jésus-Christ disait : « J'ai pitié de la foule » : comme Il doit continuer d'en avoir pitié et comme tout bon chrétien devrait chercher sur ce point à se modeler à la ressemblance du Sauveur! — Tirons pour nous, de ce que je viens de dire, la conclusion que notre devoir de l'heure présente, la vertu actuelle à pratiquer pour augmenter notre capital religieux, c'est l'adhésion entière et joyeuse à la volonté de Dieu. « Dieu aime, dit le Psalmiste, celui qui donne avec joie. » Appliquons-nous à supporter l'épreuve qui entre dans les desseins de la Providence, non pas seulement avec résignation, mais encore avec la joie qui fait accueillir avec empressement un remède qui va nous rendre la santé ou l'augmenter, avec aussi la satisfaction qui accompagne le paiement même partiel d'une dette contractée.

19 Décembre. — On ne peut imaginer ce que notre vie actuelle comporte de pittoresque et d'amusant. Nous sommes toute la journée par monts et par vaux à travers les oliviers et les chênes truffiers; sous prétexte de service en campagne, on nous embusque derrière des buissons où nous restons tran-

quillement couchés à fumer des cigarettes dans l'attente de l'ennemi qui ne vient jamais, comme par hasard; la température est d'une douceur exquise, l'air d'une pureté sans rivale, le vrai midi en un mot.

27 Décembre. — Nous sommes allés à la messe dite spécialement à 11 heures pour les militaires. Le lieutenant-colonel et plusieurs capitaines et lieutenants étaient au premier rang, se signant dévotement à l'évangile et suivant les prières dans leur paroissien. Bien que la proportion des soldats assistant aux offices soit faible, il est néanmoins consolant d'en voir à la messe le dimanche un si fort contingent, et se tenant de façon si édifiante. Et puis le spectacle de l'Église célébrant, par les mêmes rites, les mêmes souvenirs religieux heureux ou tristes malgré le trouble des temps, a quelque chose d'impressionnant et de consolant tout ensemble. Depuis la venue au monde du Christ, les mêmes solennités se sont déroulées sous tous les cieux, à toutes les époques, malgré les misères publiques et privées, malgré les deuils, en dépit des disparus transférés de l'Église militante à l'Église triomphante. Le spectacle de cette magnifique stabilité au milieu des événements les plus divers nous est une raison de plus de voir d'un œil sérieux le trouble où nous jette la lutte mondiale qui se poursuit en ce moment.

3 Janvier. — Je n'ai jamais compris comme je le fais maintenant de quel secours peut être la religion, quand on est brusquement changé de milieu et séparé de ce qu'on aime le plus au monde. J'admire parfois ceux qui savent trouver dans de pauvres distractions pas bien élevées le secret de la bonne humeur et de l'endurance, et je songe combien privilégiés sont ceux qui ont de fortes convictions religieuses et qui bénéficient de la force qui en découle.

6 Mars. — L'optimisme de principe que beaucoup se croient obligés de professer, ce n'est guère que la faculté d'illusion érigée en système et pas beaucoup plus raisonnable qu'un simple enfantillage. L'heure n'est pas à la plaisanterie ni à la légèreté, il faut savoir envisager avec calme les éventualités les plus graves en leur donnant leur signification la plus élevée. Dieu qui nous a lui-même invités à l'appeler « Notre Père », ordonne tous les événements pour le plus grand bien spirituel de chacun. Nous en avons la certitude et aussi que toute épreuve s'accompagne des grâces nécessaires, non seulement pour la supporter, mais encore l'utiliser. — Ce que nous souffrons est peu de chose en comparaison de l'éternité de bonheur qui nous attend.

30 Avril. — Le pessimisme de X ne me paraît pas justifié... Depuis le début des hostilités, les prévisions admises par les personnes les plus qualifiées, tant chez les intéressés que chez les neutres, ont été mises en défaut avec une régularité mathématique. La solution du problème qui préoccupe en ce moment le monde entier, repose en effet sur un si grand nombre de données que même celui ou ceux qui les connaîtraient toutes ne pourraient logiquement prévoir l'effet qu'elles pourront obtenir. Nous ne sommes pas à bout de surprises. Bien des sages verront leurs raisonnements infirmés et rien n'interdit d'espérer une surprise heureuse plutôt qu'un mécompte prévu. Dieu semble prouver à chaque phase de cette terrible guerre que les opérations sont régies par des lois que personne ne connaît et que l'épreuve prendra fin quand et comme il le voudra et non comme nos efforts le recherchent.

7 Mai. — Les moments que nous vivons constituent un temps exceptionnellement favorable à la réfection morale de nous-mêmes. La guerre nous a libérés de toute préoccupation secondaire d'intérêts, de passion ou de jouissance. Elle ne laisse subsister que l'angoisse d'une situation sans précédent sur laquelle nos désirs ou nos efforts n'ont aucune action, dont l'issue dépend de Dieu seul. On ne peut imaginer d'occasion plus propice à la prière, à la réflexion, à la surnaturalisation de toute notre vie.

Le 9 juin, il part au feu. Je l'ai vu à son départ ému par notre adieu, mais en possession du calme extraordinaire que tous ses camarades au front ont remarqué et célébré en même temps que sa bravoure, sa gaîté et sa bonté. Il rejoignit en Artois son régiment. Versé au 149e de ligne, il fut ensuite affecté au 31e chasseurs à pied. Avec ce bataillon, il participa à notre offensive de Septembre 1915, prise au nord d'Arras simultanément avec celle de Champagne. Il fut blessé le 26, au Bois en H, d'un éclat d'obus à la cheville.

Le fracas des tranchées n'entama pas sa possession de lui-même. J'ai des notes de guerre écrites et envoyées des premières lignes qui sont aussi posément écrites, aussi correctes, aussi intéressantes que celles faites au repos.

Aux Armées, 14 Juin 1915. — Je ne puis dire le bonheur et la fierté de ma situation présente. A la conception surnaturelle du devoir qui m'a jusqu'ici presque exclusivement soutenu, se joint maintenant le sentiment plus militaire de la défense des familles et des foyers de mon pays. C'est si beau de se dresser devant l'ennemi, l'arme à la main, pour l'empêcher de nuire aux faibles et aux désarmés, à tous ceux qui ne peuvent être là, aux autres en un mot.

18 Juin. — Aujourd'hui j'ai emmené à la messe toute une collection de mes camarades. L'un d'eux m'a dit qu'il n'y était pas venu depuis plus de 10 ans. Je ne laisse passer aucun propos contre la religion sans le relever et sans proceder à une mise au point. On m'écoute toujours avec sympathie et j'ai la satisfaction de faire de bon ouvrage. Il me semble que le Bon Dieu me permet de faire, comme je lui demande chaque jour, un peu de bien dans les âmes.

26 Juillet. — J'ai autour de moi une collection de bons et braves soldats qui me tiennent constamment sous les yeux un idéal admirable dont je ne fais qu'approcher. Le caporal décoré ce matin est un modeste cultivateur qui n'a que quelques mois d'école primaire et une année de cours du soir. Il s'est mis en ménage avec 9 francs en poche et il a courageusement vécu, depuis, une humble vie de labeur acharné. Il a spontanément sur la guerre des vues d'une justesse et d'une élévation qui me confondent. Il a des convictions religieuses naïves, robustes et totalement exemptes de respect humain. Son entrain ne se dément jamais, sa bonne figure énergique et riante met de la joie

dans tous les cœurs. Il commande et organise avec une précision de chef-né. Il est toujours prêt à me rendre service, à s'imposer une privation, à accepter une corvée. Quand un travail s'exécute sous ses ordres, il en fait pour sa part à lui tout seul autant que les 5 ou 6 hommes qu'il commande. Je ne lui ai jamais entendu proférer une parole de plainte, de récrimination ni de blâme à l'égard des événements ni des chefs. Ces mêmes qualités se retrouvent avec des nuances chez plusieurs de mes camarades. Il s'en trouve de silencieux qui supportent sans un mot, sans un geste d'impatience, tout ce que notre vie comporte parfois de fatigue et de menues privations. Il y en a de gais pour qui tout est prétexte à rire ou à blaguer. D'autres se font une spécialité de rendre service...

Voilà, entre mille, quelques-unes des circonstances qui font de la guerre actuelle une école de perfection telle qu'il n'en existe peut-être pas de plus efficace. Ceux qui n'en auront pas profité sont bien à plaindre.

8 Août 1915. — Ce matin, à 5 heures, j'ai assisté à la messe et j'y ai communié. A 9 heures 1/2 nous avons été passés en revue par le colonel faisant fonction de général de brigade. Une vingtaine d'officiers et de soldats du 31e ont reçu la Croix de guerre. C'est très impressionnant. Je suis très pénétré de mon importance maintenant que je suis « troupe d'élite ». Nous avons un mépris immense pour les « pitous », que sont tous les soldats de ligne alors que nous sommes des « biffins » sans drapeau mais avec de coquets fanions jaunes et bleus et un beau cor de chasse. Quand nous faisons du pas cadencé, nous allons très vite en faisant de très petits pas et c'est extrêmement beau.

19 Août 1915. — Les femmes de France, mères et épouses, travaillent et souffrent pour le pays autant et plus peut-être que nous. Leurs prières nous protègent, leur affection nous soutient, leurs angoisses tendent à la restauration de notre patrie et obtiendront de Dieu, un jour, peut-être prochain, la grâce de la Paix.

Il y a dans ce rôle une noblesse dont il faut être conscient. Le dévouement, le sacrifice dont les autres bénéficient, constitue une manière de sacerdoce méritoire qui investit le titulaire d'une dignité morale, d'une valeur spirituelle à laquelle on ne réfléchit pas assez. C'est être pleinement chrétien que de continuer l'œuvre du Christ, que de souffrir pour les autres, que de mériter pour eux.

2 Septembre. — Les compliments sur mes notes de guerre touchent en moi un point extrêmement sensible, plus sensible que je n'aurais cru. J'éprouve quelque fierté à conserver dans mon tempérament quelque chose d'un humaniste sous la capote bien copieusement maculée d'un soldat de 2e classe. Je pense avec un peu de mélancolie amusée à Buffon, qui estimait si haut son sacerdoce littéraire, qu'il ne prenait sa belle plume d'oie qu'après avoir, au préalable, passé ses manchettes de dentelle. Nous autres, ses compatriotes de la grande guerre, nous avons bien changé cela. Nous écrivons, sales à faire peur, dans des cavernes de troglodytes, avec des moyens de fortune, dans l'incessant fracas des artilleries qui s'envoient avec un magnifique entrain des projectiles de tous calibres.

... Tu me parles des petites souffrances que j'endure : ce sont de petits détails éminemment temporaires, que leur diversité rend souvent plaisants

et dont chacun pour moi représente une borne dépassée sur le chemin de la perfection. Cette pensée me dédommage abondamment des désagréments de ma situation. Le Bon Dieu me donne par sa grâce santé et courage : comment pourrais-je me plaindre? Je sais si bien le sens et la portée vraie de la souffrance qu'elle ne peut-être pour moi l'épreuve qu'elle est pour d'autres. Au front, elle apparaît, d'ailleurs, si normale qu'on supporte allègrement des contraintes qui, au dépôt, sembleraient intolérables. Et puis l'entraînement de l'ensemble fait beaucoup pour aider : « Everybody is doing it ». Le grand secret de l'endurance de nos soldats, je crois bien que c'est l'universalité et la solidarité de l'épreuve subie.

Et puis, tout est relatif. On vient à jouir du demi-malheur comme d'un vrai bonheur. Après une nuit de faction, je m'étends sur la terre nue de mon gourbi avec la même satisfaction que sur un bon lit après une traversée mouvementée. Et je le répète, plus que d'autres, beaucoup plus, je suis aidé effectivement par ma religion. Je puis tout en Celui qui me fortifie, disait S. Paul. Tout chrétien digne de ce nom peut faire sienne cette formule et attendre du Christ le même secours.

15 Septembre. — J'occupe mes loisirs à faire du grec... résultat pittoresque de la guerre; je deviens plus religieux et plus humaniste... Mais il ne faut pas s'imaginer que je suis à la guerre un dilettante traînant partout son indifférence et son mépris. Ce n'est pas ça du tout. La guerre moderne demande infiniment plus de courage que d'héroïsme. Je crois faire acte de courage en ne négligeant rien pour me garder au point de vue spirituel, moral et intellectuel à un niveau aussi satisfaisant que possible... J'ai le même calme, la même détermination, le même bonheur de collaborer à une œuvre très noble, la même certitude du devoir accompli. Rien ne prévaut réellement contre ces dispositions quand elles s'appuient sur la grâce de Dieu.

24 Septembre. — Nous remontons ce soir aux tranchées. Nous y partons de bon cœur, bien confiants et bien décidés. Les voitures régimentaires ont l'attention de nous emporter nos sacs pour que nous ne soyons pas trop chargés en route. Je suis abondamment pourvu des vivres les plus exquis et les plus variés. Ce matin, j'ai assisté à la Sainte Messe et j'ai communié. Je suis donc bien équipé pour la lutte que rien ne fait prévoir pénible ni dangereuse.

Attaque du 26 Septembre. — ... On fait passer dans les rangs que nous attaquerons dans une heure. L'ordre est accueilli sans commentaires. Je m'accroupis dans un coin pour y faire un petit somme. A mon réveil, je mange une boîte de conserves, puis je nettoie soigneusement le mécanisme de mon fusil encrassé par la poussière et par la boue. Je suis prêt. Je redis mes prières habituelles, je récite des fragments de Complies et j'invoque la Ste Vierge et mes Saints favoris. Puis j'allume ma pipe et jette un coup d'œil sur mes voisins. Les visages sont graves, les traits tirés par la fatigue et l'émotion. Quelques-uns sont d'une pâleur si effrayante qu'on y croirait voir les signes avant-coureurs de la mort. De faibles sourires répondent au mien et je vois des larmes perler au bord de quelques paupières. Une décision farouche domine dans l'ensemble et quand l'ordre d'attaque est enfin donné, nous avançons tous d'un seul bond, au grand soleil du Bon Dieu, parmi les arbres sectionnés, les trous d'obus, les fils de fer barbelés, la baïonnette au canon,

au pas de charge, vers les positions ennemies qui occupent la lisière opposée du bois. A peine sortis, les mitrailleuses allemandes ouvrent sur nous un feu d'enfer. Les balles crépitent et les détonations emplissent nos oreilles d'un bruit assourdissant. Des vides se font dans nos rangs et je commence à m'étonner d'être épargné, lorsqu'une commotion brusque m'atteint à la tempe et à la cheville, projetant ma pipe à quelques pas de moi. Je me baisse aussitôt pour la ramasser et me glisse dans un trou d'obus pour me remettre du choc éprouvé et reprendre mes esprits. Après un temps d'attente, la douleur que je ressens au pied droit me donne l'idée de le palper et j'aperçois alors à l'extrémité inférieure de ma bande molletière un caillot de sang de la dimension d'une pièce de 5 francs. Cette constatation me surprend : je suis blessé? Je ne pensais pas qu'on pût l'être ainsi sans s'en douter. Dans ces conditions, le seul parti raisonnable qui me reste à prendre est de quitter le champ de bataille... Le feu des mitrailleuses continue, saccadé, impitoyable, ponctué par de fréquentes explosions d'obus. Ce serait folie de me risquer hors de mon trou dans ces conditions. Autant je faisais bon marché de ma vie quand j'étais indemne, autant maintenant que je suis blessé, je suis possédé du désir de ne pas emmagasiner un supplément de corps étrangers. Je n'ai plus très nette la notion du temps et des choses, mais l'instinct de la conservation me guide, une fois l'accalmie venue, dans une marche rampante vers nos lignes à travers les obstacles de tous genres.

Soigné à Lisieux, il repartit fin Novembre, après 10 jours passés à la maison. Son bataillon était en temps de paix en garnison à Langres (Haute-Marne), pendant la guerre il se trouvait en fait à Corlée, petit village proche de cette ville. Mon mari y resta jusqu'en avril 1916 après avoir fait une période de réentraînement et un stage de mitrailleur à Chaumont.

27 Décembre 1915. — La guerre me paraît beaucoup moins redoutable depuis que je l'ai vue et faite. Repartir au front avec l'expérience que j'en ai ne représente pour moi qu'une fraction de l'épreuve qu'a été mon premier départ, de même que ma vie quotidienne m'est devenue infiniment plus facile à vivre que dans les débuts.

Aujourd'hui, nous avons fait un peu d'exercice par un temps magnifique. Cette reprise de nos anciennes habitudes a été pour moi ce qu'est la reprise de l'alimentation ordinaire après une série un peu longue de repas de gala.

12 Mars 1916 — Les échos de la grande bataille de Verdun nous arrivent ici par les blessés évacués sur le dépôt d'éclopés... Le moral des troupes semble excellent, nos soldats sentent qu'ils tiennent en échec une des plus formidables ruées allemandes et tous ont l'impression qu'ils combattent pour la fin. J'espère qu'ils me laisseront quelque chose à faire dans le même sens et je t'assure que je ferai mon devoir de grand cœur.

16 Mars 1916. — Nous sommes en grand branle-bas. Un renfort de deux cents chasseurs doit partir samedi... Je n'en suis pas et je fais figure d'embusqué parmi mes camarades. Les hostilités ont une allure grandiose en ce moment.

Ce qu'on nous en raconte nous électrise positivement. Le moral des partants est splendide. Les lettres que nous recevons du front sont d'un entrain inimaginable. Dans toutes, revient constamment, exprimée avec un soulagement que tous comprennent, la phrase : « Il n'y a pas de tranchées ». Il ne semble pas d'ailleurs que nos pertes soient lourdes.

Le 16 Avril, il quitte Corlée pour rejoindre en Champagne le 31e bataillon de chasseurs à pied, retour de Verdun.

Il considère ce séjour d'un secteur relativement calme comme un véritable repos, ses lettres ne cessent de vanter le bon aménagement des tranchées et la perfection des défenses.

15 Avril 1916. — Nous avons quitté Corlée ce matin vers 8 heures et demie. Nous sommes équipés comme des princes et habillés de beau drap bleu chasseur. J'ai un casque léger comme une plume, qui me va comme un gant, de superbes brodequins jaunes à soufflets, un beau fusil neuf. J'étais né pour être chasseur. Nous avons tout ce qui se peut désirer de mieux. On ne nous a rien refusé de ce qu'on pouvait nous donner.

23 Avril 1916. — Le peloton de mon ami F... a été cité à l'ordre de la brigade. Ils se sont magnifiquement conduits, lui et le jeune Parisien. Ils m'ont affirmé que leur courage ne les a pas abandonnés un instant et ils ont ajouté que c'était à moi qu'ils le devaient. Rien ne pouvait me rendre plus heureux.

19 Mai 1916. — Le bien qui se dit de notre secteur n'est point exagéré. Il m'a ouvert sur la guerre de tranchées des aperçus insoupçonnés, car la vie que nous y menons ressemble très peu à celle qui était la nôtre au nord d'Arras. Le labeur colossal de 21 mois de guerre s'y concrétise en travaux de protection et de défilement qui apparaissent étonnants aux plus flegmatiques.

Les tranchées creusées dans un sol crayeux sont larges et profondes. Les boyaux d'accès sont commodes, parfaitement de niveau. Ils sont sans aspérités et propres comme un talon de duchesse. Dans les parties où l'eau pourrait avoir tendance à séjourner, des « caillebotis » du type figuré sur les cartes incluses, permettent d'organiser un écoulement et d'éviter le piétinement dans la « flotte ». Et puis le service des tranchées se fait d'une façon moins pénible qu'au nord d'Arras en été dernier. On ne fait jamais plus de 8 heures de faction par 24 heures.

6 Août 1916. — ... C'est en février 1915 que j'ai eu la notion de la durée indéfinie de la guerre. Je ne crois pas avoir jamais souffert plus que ce jour-là depuis le début des hostilités. Puis je me suis fait à cette idée comme on se fait à tout, avec la grâce de Dieu et maintenant je crois que je suis paré contre ce que la guerre a de plus rude, et l'avenir, qui continue à ne pas s'éclaircir, me désespère moins que jamais.

Le 13 Août, son bataillon quitte la Champagne pour la Somme. Il y reste jusqu'en Décembre, les périodes de repos alternant avec les périodes de tranchées. Ce fut très dur, le 31e

resta en ligne du 1er au 16 Septembre avec seulement un jour d'arrière. Le 5, il fit une avance très réussie en s'emparant de Soyécourt, cela lui valut une citation, puis la fourragère. C'est pendant ces journées que mon mari gagna sa 1re citation. Mon beau-frère qui était dans ces parages et a vu des chasseurs du 31e, nous a dit que la bravoure, la bonne humeur et le sang-froid du « chasseur Desfeuille » étaient admirés de tous ceux qui l'avaient approché. Il paraît qu'il communiquait la confiance à ses camarades de façon irrésistible et que beaucoup, les abris étant précaires, venaient près de lui, disant qu'il portait bonheur.

Après ces dix-neuf jours très durs, le 31e fut « reformé », puis remonta vers Deniécourt où il resta encore de très longs jours en ligne; ce furent aussi des journées bien difficiles. Le « Caporal Desfeuille » leur doit sa 2e citation. Rien dans ses lettres de ce moment ne donnent la moindre idée des effrayants bombardements qu'il subissait. Elles sont aussi tranquilles de ton et aussi gaies que possible. J'en étais arrivée, lisant les communiqués et le sachant dans ces parages, à croire qu'il était dans un endroit exceptionnellement favorisé. Il était en réalité dans un des coins dont on parlait le plus.

19 Août 1916. — Jamais encore je n'ai vu une pareille accumulation, si parfaitement ordonnée, d'hommes et de moyens matériels. Jamais non plus je n'ai vu chez les hommes tant de calme et de résolution. Je viens de voir une batterie de canons de 320 qui est à proximité de l'endroit où nous cantonnons. Les artilleurs en font les honneurs avec un superbe orgueil et un mépris assez bien dissimulé des pygmées que nous sommes à côté de leurs pièces. Ces 320 sont des joujoux formidables et leurs obus sont des œufs impressionnants. Ils peuvent les « délivrer » dans un rayon de 22 kilomètres et je comprends sans beaucoup de peine que les destinataires soient un peu gênés quand il s'agit d'en prendre livraison. Nous sommes pour l'instant fort tranquilles.

20 Août 1916. — ... J'ai fait rôtir savamment les volatiles qu'on m'a apportés et j'en ai même pour ma part mangé un menu fragment qui m'a paru délectable. Les cuisiniers flairent en moi un concurrent redoutable. Ils mendient mes secrets (?) de cuisine! Ce que c'est de nous! Le directeur-administrateur ou rédacteur de quatre Revues parisiennes trouvant le chemin de la gloire en faisant la soupe à 4 kilom. des Boches! Pendant ce temps, les pièces de 320 dont je parlais hier, crachent leurs grosses noisettes et la fanfare du bataillon joue le *Chant du départ*. Simple coïncidence. 5 ou 6 de nos avions croisent au-dessus de nos têtes et une douzaine de nos saucisses interrogent l'horizon.

25 Août 1916. — Nous continuons à voir une phase extrêmement intéres-

sante de la guerre... c'est la tactique allemande de Verdun, servie à la mode française. Ce n'est plus une question d'hommes, c'est une question de projectiles.

Mardi 5 Septembre 1916. — Hier, journée magnifique, nous avons avancé de près de 2 kilomètres. Pas la moindre anicroche en ce qui me concerne.

10 Septembre. — Nous avons été relevés hier. Nous commencions à croire que notre séjour en ligne serait prolongé d'une semaine et j'en avais pour ma part pris allègrement mon parti. Quand on a prononcé une magnifique offensive comme celle à laquelle j'ai participé, réalisé une avance qu'une étroite coopération des armées et des services a facilitée d'une manière remarquable, on éprouve le désir de conserver les avantages acquis, même si cela comporte quelques risques et quelques fatigues. Il est, d'ailleurs, évident que progresser comme nous l'avons fait sans presque éprouver de résistance, c'est peu de chose comparé au fait d'organiser et de tenir les positions conquises. Et si on a quelque mérite à aller de l'avant, on en a davantage à rester fermement où l'on s'y arrête. Et il ne me déplaît pas d'avoir participé au mérite de l'arrêt et à celui de la marche... Je ne crois pas qu'aucune des unités combattantes ait été depuis 8 jours aussi bien ravitaillée que notre bataillon. En somme, je suis content de mon bataillon, de ma compagnie, de mes officiers, de mes hommes... et de moi-même. Il y a en France beaucoup de bien braves gens qui font de la bien bonne besogne.

14 Septembre. — Nous restons en ligne... Tout est pour le mieux. Je poursuis assidûment la rédaction de mes notes de guerre en vue d'une relation détaillée de ces jours de bataille qui compteront parmi *les meilleurs* de ma vie. Je réussis à me rendre vraiment utile pour les pansements à faire, le ravitaillement à mettre de côté et le moral à entretenir.

Samedi 16. — Hier, j'ai pu « embarquer » un gros paquet de sacs à terre dont je me suis fait un matelas plus moelleux qu'un édredon. La grande majorité des esprits est surtout préoccupée de la relève dont on parle beaucoup et qui n'arrive jamais. Moi, je suis bien habitué à mon château fort... Ma résistance qui t'étonne, me surprend moi-même. Je suis au bataillon un de ceux que le sport auquel nous nous livrons surmène le moins. Je crois que j'ai un système nerveux excellent et surtout que je suis très favorisé par la grâce de Dieu. Je commence à comprendre la portée pratique de ce que disait saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. »

18 Septembre. — La relève est pour demain. Je ne quitterai pas sans quelque regret le « caberlot », œuvre de mes mains, qui m'a été hospitalier pendant ces jours de tapage. P. et moi avons gardé les meilleures mines de la compagnie et nous devisons encore fort joyeusement. Nous tenons boutique d'entrain et d'endurance et on vient de tous côtés se réapprovisionner chez nous. Le mérite que j'en puis avoir n'est qu'apparent. Le genre d'épreuve que nous avons traversé dépasse les forces normales et je n'y ai pu faire face que par l'effet d'une grâce très exceptionnelle dont je remercie Dieu.

20 Septembre 17. — En ce moment, je suis très à la cote. Il paraît que, sans m'en apercevoir, je me suis très bien conduit. Cette surprise en vaut une autre et je suis heureux qu'il soit parfois très simple de faire son devoir. Enfin, on me témoigne beaucoup de sympathie.

Après, ce fut une longue période de repos dans l'Est. On les réservait pour exploiter les succès escomptés au printemps. Ils furent montés dans l'Aisne en Avril, firent des manœuvres et des marches, l'arrêt de l'offensive du Chemin des Dames les rendant momentanément inutiles.

En Juin, ils reprirent un secteur en face du fort de la Malmaison. Le 6, mon mari fut enterré et se conduisit si bien qu'il gagna sa troisième citation, à l'ordre de l'armée cette fois-ci, ce qui est tellement rare pour un simple caporal, qu'en dehors des officiers, il n'y avait au bataillon que 3 ou 4 palmes sur les Croix de guerre. A sa compagnie, il était seul avec son capitaine à les avoir.

Le 14 Juillet, il fit partie de la délégation que le 31e envoya à Paris. Prévenue trop tard je n'ai pu y aller, c'est pourquoi j'ai eu la lettre que j'ai recopiée.

Puis ce fut encore la Malmaison. En Septembre, la division fut envoyée en arrière pour préparer l'attaque d'Octobre, on fit des manœuvres de tanks, mon mari trouvait ça très drôle. Je n'ai pas su que quelque chose se préparait : évitant toujours de me tourmenter d'avance et fidèle aussi à une consigne rigoureuse, il ne m'a rien laissé prévoir. Ses lettres de ce moment-là sont toutes plutôt gaies et humoristiques.

30 Mars 1917. — Nous restons vissés sur nos positions. Pauvre 31e ! la République n'a plus besoin de toi pour ses victoires. Nous nous bornons à regarder par les fenêtres tomber la neige et la pluie et à observer philosophiquement, le soir, quand nous sommes étendus sur la paille, emmitouflés dans nos couvertures « que les poilus des lignes doivent l'avoir sec », car « en avoir sec » ça signifie en avoir plein le dos et on l'a « sec », même quand il a « flotté ».

6 Juin 1917. — Notre secteur ne laisse rien à désirer sous le rapport du pittoresque et de l'activité. De part et d'autre, l'artillerie procède à de nombreux échanges de colis qui ne s'arrêtent d'ailleurs pas en 1re ligne où nous sommes. Je retrouve la guerre à peu près semblable à ce qu'elle était il y a six mois. Le stock de munitions ne paraît pas s'être sensiblement épuisé. Nous sommes abondamment ravitaillés et notre long repos ne nous a pas rendus inaptes au métier de la guerre. Cette vie incohérente et sauvage des tranchées qui abolit les heures des repas et du sommeil et fait de nous une espèce de machine à réactions rares et primitives, n'est pas sans charmes.

15 Juillet 1917. — Vue à 24 heures de distance, la manifestation d'hier m'apparaît encore grandiose et touchante. On ne peut se faire une idée de la masse de peuple qui s'est pressée le long de notre défilé. Les barrages

d'agents et les troupes avaient peine à contenir la foule sur notre passage. Les fenêtres étaient noires de monde. Les arbres, les réverbères, les kiosques soutenaient des grappes humaines. Et tout cela nous acclamait bruyamment, nous jetait des fleurs. Les femmes nous envoyaient des baisers et notre groupe de chasseurs a connu les ovations les plus enthousiastes, à tel point que j'en ai eu plusieurs fois les larmes aux yeux. Le bon peuple de Paris nous a fêtés comme il n'a jamais fêté de rois, et Dieu sait pourtant s'il les aime ! Nous en sommes demeurés quelque peu interdits. Nous attendions quelque chose, mais pas ce paroxysme d'enthousiasme, d'admiration et de reconnaissance.

J'ai été fier pour vous d'être appelé à recueillir personnellement quelques miettes de cette grande gloire. Si vaine qu'elle soit, elle est un tribut que nous avons tout de même un peu mérité.

Et j'ai pleuré de vraies larmes lorsque, peu après notre rentrée à la caserne, comme j'allais en sortir, j'ai été abordé par un Monsieur en deuil, qui m'a prié d'accepter pour la délégation du 31e deux boîtes de cigares en souvenir de son fils, lieutenant à la 6e compagnie, tué en Artois, le 25 Septembre 1915. J'ai éprouvé qu'entre les vivants et les morts de cette guerre, il subsistait une solidarité de gloire et de sacrifice et que cette solidarité était ce que nous avons de plus précieux dans notre patrimoine national.

De son Commandant.

Votre mari est tombé sans souffrir, frappé en pleine tête le 23 octobre. Il est mort en beauté, face à l'ennemi, en plein assaut, en pleine victoire. Donnez-lui, Madame, les larmes que lui doit votre cœur, mais soyez fière de lui, très fière du sacrifice qu'il a fait en donnant sa vie pour la France.

Je devine quelles étaient les qualités intimes de votre mari. Sa belle âme s'était si souvent manifestée à nous en courage et en force de caractère autant qu'en bonté, que c'est une perte qui m'est particulièrement sensible. J'aimais tout particulièrement ce subordonné parfait, ce frère d'armes de la grande guerre.

Du Capitaine-Adjudant-Major.

Il a emporté avec lui l'estime et l'admiration de ses chefs et des chasseurs du 31e. Il était de ceux dont on est fier d'être l'ami et pour ma part, en plus de mon affection, il y avait encore dans mon cœur un sentiment plus élevé où se mêlait à mon admiration pour sa grande bravoure, beaucoup de respect pour la droiture de sa vie.

Du médecin du bataillon.

Il est tombé le 23 Octobre, après avoir comme d'habitude fait son devoir et plus que son devoir. Pour tous ceux qui l'ont connu, c'est une perte irreparable : nous admirions tous sa haute intelligence, sa grande bonté et son courage calme et froid. Dans de telles circonstances, toute parole de consolation serait inutile, tout ce qu'on peut dire est que le sergent Desfeuille emporte les regrets unanimes de ses compagnons d'armes.

De ses amis.

Jean est tombé le 23 Octobre à 5 heures 20 du matin, en tête de sa section de mitrailleuses qu'il entraînait à l'attaque des positions ennemies, environ à 50 mètres de la parallèle de départ. Il n'a pas souffert. Frappé en pleine gorge par un shrapnell qui lui a tranché la carotide, il était déjà mort quand ses hommes passèrent auprès de lui...

Je l'aimais et l'admirais beaucoup. Jamais une défaillance, toujours calme et gai. Depuis près de trois ans que je suis au feu, je n'ai jamais trouvé un homme ayant un moral aussi élevé que le sien.

Connu et très estimé de tous les officiers du bataillon, il forçait l'admiration de tous par son grand courage et son sang-froid.

. . . . . .

Mon amitié pour lui était celle d'un frère qui demande appui et conseil à son aîné en se fiant en plein abandon à sa sagesse expérimentée, à sa merveilleuse intelligence de la vie.

Vous savez toute l'admiration que chasseurs et officiers éprouvaient pour sa bravoure réfléchie, pour son sang-froid, pour ses qualités de chef, pour la ferveur de ses croyances. Son souvenir sera gardé par tous, parce qu'il fut bon pour tous. Que la cruauté de sa mort soit un peu adoucie par le témoignage de toutes ces affections qui s'étaient attachées à lui.

. . . . . .

J'ignore s'il recevra sa 4e citation posthume [1]. Il la méritait, car on ne peut définir le courage qu'il possédait et le sang-froid qu'il transmettait à ses hommes. J'ai combattu à ses côtés dans la Somme, pendant 3 jours et 3 nuits véritablement terribles et qui ont compté dans ma vie déjà longue de Poilu. Il gagne sa 2e citation. Il était aussi calme, aussi précis, aussi soucieux de ses responsabilités, que s'il eût été à la manœuvre. Et tous l'admiraient. Lorsqu'il n'était pas de garde à sa pièce, malgré le bombardement infernal, il lisait un roman anglais.

De M. Bertier.

Je manquerais à un devoir de gratitude et d'amitié si je ne disais quel ineffaçable souvenir j'ai gardé de Jean Desfeuille. Il a passé à mes côtés les mois les plus rudes de ma tâche, ceux où j'avais l'audace d'unir à la direction de l'École, au lendemain de la mort de Demolins, le lancement de la revue *l'Éducation*. A toutes nos communes difficultés, il n'a jamais cessé de sourire et mon optimisme, pourtant solide, a toujours été battu par le sien.

Je ne me rappelle pas sans admiration son étonnante facilité de travail : il est très rare qu'il se soit couché tard, et jamais

1. Elle vient de lui être décernée. Nous la publions en tête des Citations et Décorations de ce numéro.

il ne s'est privé de sa longue promenade ou de sa partie de tennis. Et pourtant que de besogne faite — et bien faite — à la fin de chaque journée!

Doué d'une initiative toujours sous pression, il me passait à chaque instant une idée utile. Comme il aimait le paradoxe et, à l'exemple de ses humoristes favoris, entourait toujours ses meilleures pensées d'un vêtement d'originalité parfois déconcertant, il me fallait porter en moi ses idées pendant des heures ou des journées avant de les comprendre pleinement et de les mettre au point. Mais quel collaborateur délicieux, toujours prêt à entreprendre, ne boudant jamais à une besogne nouvelle, et si intelligent, comprenant à demi mot, et passant tout de suite à la réalisation!

Il s'est assimilé l'esprit de l'École à l'égal de nos meilleurs élèves, et le capitaine de Rohan-Chabot, qui l'a eu longtemps sous ses ordres et le connaissait bien, me disait avec quelle sympathie il parlait des Roches, vers qui constamment se reportait sa pensée.

De l'École, il aimait la vie physique libre et épanouie, le travail fait rapidement et gaîment, l'amitié entre maîtres et élèves, et par-dessus tout la spontanéité, la sincérité, la plénitude de la vie chrétienne.

Ses lettres, qui sont toujours belles et parfois sublimes, nous révèlent le vrai Desfeuille, celui que beaucoup ont à peine deviné. Il aimait tant à rire, il se complaisait tant à construire des trappes spirituelles où tombaient les candides, qu'il dissimulait le vrai fond de sa nature : le fond de sérieux, de devoir et de dévouement.

Je l'ai connu d'assez près pour avoir vu la limpidité de sa vie morale et pour avoir pu deviner souvent, à la chaleur de sa poignée de main et à la bonté de son regard, l'intensité de son affection. Je savais aussi la sûreté et la solidité de ses convictions chrétiennes, faites d'un pur métal, homogène et sans une paille.

A Paris, seuls ses intimes ont pu le connaître tout à fait : son admirable femme, et ce religieux qui nous a mis en rapports l'un avec l'autre et à qui lui et moi devons une bonne partie de notre foi et de notre vie religieuse.

Les autres ont vu un commerçant merveilleux d'entrain, d'initiative et d'audace, toujours à l'affût d'une nouveauté à lancer, et toujours épanoui, même après un échec.

La guerre, qui accable les faibles et qui grandit les forts, l'a montré à tous sous son vrai jour, et je ne crois pas trop glorifier les Roches en disant qu'il s'est battu, qu'il a entraîné les autres, et qu'il a aimé les périls et les souffrances du front en vrai Rocheux.

Venu très jeune ici, nous apportant un esprit souple, sincère, sans préjugé, épris du bien et du beau, de l'action et de la lutte, il a fait sien notre idéal d'une vie à la fois combattive et généreuse, ardente et douce, faite d'initiative en même temps que de dévouement.

Il fut un merveilleux débrouillard, mais il se débrouille pour les autres avant même de penser à lui, et si sa gaîté est exubérante et bruyante, c'est qu'il veut être gai pour entraîner ses camarades et ses hommes. Il a du devoir un sens profond, et il sait une des bonnes manières de le faire aimer : c'est de le rendre aussi sympathique, aussi souriant, aussi séduisant qu'il se peut. C'est de lui qu'on peut dire avec saint François de Sales qu'il savait convertir les devoirs les plus austères « en douceur et suavité ».

Et son sourire et sa douceur venaient, comme le dit très bien M. Rozier, de la pureté et de la clarté de son âme et de son sens surnaturel du monde.

Ce jeune homme rieur, qui jouait l'indifférence et l'esprit léger, était un mystique qui voyait hommes et choses du point de vue de l'éternité. Et il a bien prouvé, par sa vie et par sa mort, que cette lumière divine est celle qui nous aide le mieux à comprendre et à vivre toutes les phases de notre existence humaine. Ce faisant, il n'a pas cessé d'être un vrai Rocheux.

G. BERTIER.

L'Administrateur-Gérant : Paul DESCAMPS.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

JOURNAL DE L'ECOLE DES ROCHES

PAR LES PROFESSEURS ★ ET LES ELEVES ★

M. STOREZ

ÉCOLE DES ROCHES
VERNEUIL-SUR-AVRE (Eure)
Juillet 1919

Chaque livraison 3 *fr.*

SOMMAIRE

I. **VIE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE**. P. 3.

Propos d'Anciens, par M. P. de Rousiers. — La vie de l'École en 1918-1919, par M. Bertier. — Discours de M. l'abbé Gamble pour le mariage de M. Dupire. — La vie religieuse protestante, par M. le pasteur Roger Thomas. — Enseignement et vie, par M. Maurice Montassut. — Les Éclaireurs, par M. René Levesque. — Les stages en Angleterre, par M. Henri Marty. — Fêtes et conférences, par M. Léo Crozet. — L'année sportive, par M. C. Mentrel. — Pèlerinages au front.

II. **LA VIE INTELLECTUELLE**. P. 72.

Note sur les inspections. — Les causeries pédagogiques, par Mlle Pauline de Lallemand. — Devoirs d'élèves. — Résultats des concours et examens en 1918. — Résultats déjà connus pour l'année 1918-1919. — Examens de l'Archevêché de Paris; résultats pour 1918-1919.

III. **LE PERSONNEL. — LISTE DES ÉLÈVES**. P. 99.

IV. **NOS COMBATTANTS**. P. 111.

Morts au Champ d'honneur. — Citations et Décorations.

V. **PAROLES D'ANCIENS**. P. 141.

L'Utilisation de la Victoire, par Philippe Périer. — Quelques prévisions de la Science sociale.

PREMIÈRE PARTIE

VIE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE

PROPOS D'ANCIENS

Pour la première fois depuis 1914, les anciens élèves des Roches ont pu se réunir à la date traditionnelle de la Pentecôte et reprendre contact avec l'École. Leur nombre est restreint, une cinquantaine environ. Il manque, d'abord, tous nos glorieux morts, si présents à la mémoire de tous et dont le souvenir plane sur l'assemblée. Il manque, sauf quelques rares permissionnaires, tous ceux qui sont encore mobilisés, les plus jeunes par conséquent. C'est une réunion de grands Anciens. On remarque les doyens, ceux qui arrivèrent à l'École en octobre 1899 et qui, déjà inscrits avant son ouverture effective, avaient fait un stage d'été en Angleterre. Ce sont des Rocheux d'avant la lettre. Quelques-uns, par suite d'occupations diverses, par suite de séjours à l'étranger, par suite de la guerre aussi, n'étaient pas revenus depuis dix, quinze années même et sont obligés de se nommer pour se faire reconnaître de leurs anciens camarades. Et les conversations s'engagent, débutant par de brèves interrogations : « Que fais-tu? — Tu es marié? — Comment, tu as déjà quatre enfants! Tous mes compliments, mon vieux! »

A mesure que ces conversations se poursuivent, elles révèlent les préoccupations dominantes de ces jeunes hommes, leur état

d'esprit, le but qu'ils se proposent dans la vie. Et je les écoute avec le plus vif intérêt. C'est pour moi comme le résultat tangible de la tentative hardie et féconde d'Edmond Demolins et des efforts de tous ceux qui se sont dévoués à son œuvre. Il y a vingt ans, une expérience de réforme de l'éducation a été commencée aux Roches. Il s'agissait de faire des hommes bien adaptés aux exigences de la société française actuelle. Aujourd'hui, ces hommes sont devant moi, mûris par la crise inouïe que nous venons de traverser, plus aptes que tous autres à mettre à profit les leçons qui s'en dégagent, parce qu'ils ont déjà l'âge d'homme et que, cependant, l'énergie et la vigueur de la jeunesse sont encore en eux. Ils n'ont pas été écrasés, mais trempés par l'épreuve. L'avenir proche est ce que cette génération le fera. Comment les anciens Rocheux conçoivent-ils cette tâche et sont-ils préparés à la remplir? Si nous pouvions le déterminer avec une rigoureuse exactitude, nous recueillerions les éléments de la meilleure leçon de pédagogie qu'on puisse imaginer. Nous saurions en quoi l'éducation des Roches a atteint son but, en quoi elle a des progrès à accomplir, des réformes à réaliser. A défaut d'une précision scientifique, impossible à obtenir en pareille matière, on peut, tout au moins, noter des impressions, relever des indications. Écoutons donc causer les Anciens.

* *

Je ne sais si quelque oisif, honteux de son oisiveté, se cachait dans quelque coin; mais je ne l'ai pas découvert. En tous cas, il ne se manifestait pas. D'ailleurs, personne ne s'attendait à le rencontrer. « Dans quoi es-tu? » Voilà comment beaucoup s'abordaient, sans imaginer qu'on pût ne pas avoir de profession.

Je fais appel à mes vieux souvenirs et je revois des réunions d'anciens d'autres écoles, quand j'avais trente ans. Nous nous interrogions avec discrétion, avec une sorte de fausse pudeur, sur nos occupations; nous n'aurions pas employé volontiers le mot de *métier*, qui nous semblait un peu bas. Au fond, par tradition réelle ou par imitation, nous avions tous en tête un idéal

plus ou moins défini, celui de « vivre noblement », comme on disait jadis. Et cet idéal comportait chez plusieurs d'entre nous, une conception élevée, généreuse, du devoir social. Chez d'autres, il se restreignait jusqu'à un sentiment de sotte vanité. Chez tous, il amenait ce résultat que le travail professionnel, surtout le métier usuel, apparaissait comme plus ou moins déclassant. C'est pourquoi ceux qui, par exception, fabriquaient ou commerçaient, semblaient s'en excuser; les avocats, médecins et autres représentants des carrières dites libérales, les fonctionnaires expliquaient à des camarades mieux pourvus qu'il fallait bien vivre. Bref, on ne se résolvait à gagner sa vie que sous le coup d'une pressante nécessité, c'est-à-dire, généralement, sans préparation et quand il était trop tard pour le faire avec quelque chance de succès.

Ici, l'état d'esprit est tout différent. Non seulement nos Anciens des Roches trouvent tout naturel de gagner leur vie et acceptent allègrement cette obligation que leur éducation les a préparés à remplir, mais cela les intéresse; mais ils *aiment leur métier*, et c'est là le résultat important. Travailler pour vivre, voilà de la sagesse courante, parce que la vie impose de plus en plus rigoureusement cette contrainte à tous les membres de la société. Aimer à travailler, voilà de la sagesse supérieure, qui rend le travail plus fécond et l'homme plus heureux: mais la contrainte économique ne suffit pas à la produire. Elle n'est acquise que par une longue formation de la famille, de l'école, du milieu. L'Ecole des Roches vise expressément ce but. Elle a proclamé, dès le début, par la voix de son fondateur, qu'elle s'appliquait à former des hommes utiles, pratiques. Elle a inspiré aux enfants cette conviction qu'il est honteux de vivre à la charge des autres; qu'il est beau et noble d'aider les autres à vivre en travaillant soi-même, en dirigeant le travail, en créant du travail. Elle leur a fait éprouver, dès leur jeune âge, les satisfactions saines que donne la solution des problèmes élémentaires de la vie usuelle. Les travaux pratiques de l'école ont cette raison d'être. Elle leur a appris à honorer et à aimer le travail. Elle y a réussi.

Le train qui nous a ramenés à Paris le lundi soir a deux heures de retard; c'est la surprise qui nous a été réservée en débarquant à Verneuil. Nous nous réunissons quelques-uns sous des ombrages proches de la gare et nous nous restaurons en vue d'un dîner par trop tardif. Et les conversations vont leur train.

« Alors tu t'occupes d'une usine à P... Quelle fabrication faites-vous là? » — « Tiens, voici précisément un échantillon que j'ai dans ma poche pour le présenter à des entrepreneurs. C'est une chaîne souple métallique que nous venons de faire breveter pour la monture de stores à lamelles de bois. » Et les éléments de la chaîne passent de mains en mains, chacun demandant des explications sur le mode d'assemblage des maillons, des précisions sur le poids de la chaîne, sur les combinaisons qu'elle permet, le genre d'ouvertures auquel conviennent les stores dont elle assure le fonctionnement, etc... C'est que la simple curiosité n'est pas seule en jeu. L'un des Anciens présents fabrique, lui aussi, des chaînes, bien que d'un tout autre genre. Un autre, grand propriétaire, exploitant lui-même une partie de ses terres, un troisième ayant à construire des maisons ouvrières, pensent de suite aux applications que pourrait avoir pour eux l'ingénieuse disposition imaginée par leur camarade. Et, tour à tour, ils sont amenés à parler, eux aussi, de ce qu'ils font. Le propriétaire rural vient d'acquérir, après des essais répétés, un appareil de motoculture qu'il dit capable d'être utilisé en terrain déclive et sur des surfaces relativement restreintes. Il décrit les avantages qu'offrent à ce point de vue les particularités de sa construction. Étant à la fois un chimiste compétent et un géologue enthousiaste, il raisonne sur ses cultures d'une façon scientifique. Mais il se sert des données théoriques qu'il possède pour guider ses essais pratiques, et ne craint pas de descendre aux détails quand cela est nécessaire. Un autre raconte comment le prix élevé et la rareté du charbon ont décidé son usine à établir de nouvelles turbines sur une chute d'eau possédée par elle. Jusqu'ici, on avait construit des turbines susceptibles d'utiliser le débit constant minimum du cours d'eau. De cette manière, elles travaillaient d'une façon perma-

nente, en toute saison, une partie de la puissance de la chute étant négligée quand le débit se trouvait augmenté. Le calcul était juste avec les prix anciens de la houille. On pouvait obtenir de l'énergie à meilleur compte avec du charbon relativement bon marché qu'avec des turbines ne marchant qu'une partie de l'année. Le calcul n'est plus juste maintenant et, malgré les prix très haussés de la main-d'œuvre, du ciment, de l'acier, etc..., il devient avantageux d'augmenter l'installation hydro-électrique. Un commerçant se plaint de la crise subie par les jeunes qui venaient de s'installer peu de temps avant la guerre, qui reviennent après de dures fatigues pour constater que leur clientèle les a oubliés, que leurs collaborateurs sont disparus et que leurs capitaux ont perdu une forte proportion de leur valeur. Ce n'est pas, d'ailleurs, un gémissant, mais un agissant. Il n'est ni aigri, ni révolté. Il constate seulement que c'est un peu dur. Je connais par ailleurs un Ancien qui avait organisé avec succès, après un apprentissage spécial prolongé et actif, une affaire d'exportations de primeurs en Angleterre. La guerre l'a éloigné et l'éloigne encore du siège de son entreprise. Elle a, de plus, transformé, temporairement du moins, l'entreprise elle-même. Mais sa vaillante jeune femme poursuit, dans les conditions difficiles que l'on devine, la marche de l'affaire et, s'adaptant aux circonstances, les dominant, parvient à « tenir le coup » en dépit de ses angoisses conjugales et de ses devoirs de mère de famille. L'École ne peut pas prendre à son compte ce bel exemple de vigueur, de fermeté et d'énergie féminines. Elle a seulement le droit de penser que le flair dont cet Ancien a fait preuve en choisissant si bien sa femme est dû, en partie, à l'esprit de l'École. Si le snobisme sévissait aux Roches, les jeunes gens qui en sortent n'exerceraient pas avec le même discernement ce choix délicat entre tous, source de tant d'infortunes pour les uns et de si grandes bénédictions pour les autres.

L'École n'est pas responsable non plus du fait que les événements actuels rendent plus pressantes les préoccupations de la vie matérielle et poussent au travail productif tant de personnes

qui n'en sentaient pas autrefois l'impérieux besoin. Mais elle a préparé ses élèves en vue du nouvel état de choses, précipité, il est vrai par des faits inouïs, mais faciles à prévoir depuis longtemps.

*
* *

Les élèves actuels et quelques-uns de leurs professeurs ont donné le dimanche soir une représentation d'*Antigone*, sur le théâtre de l'École. Qu'on se rassure, la pièce n'a pas été jouée dans le texte grec, mais dans la traduction française d'Auguste Maquet et Vacquerie, traduction médiocre, d'ailleurs, mais très scénique. Je laisse à d'autres le soin de louer les organisateurs et acteurs de cette fête classique, qui vaudra pour tous ceux qui y ont pris part une excellente leçon de littérature et d'histoire et qui témoigne chez eux d'une connaissance très poussée de l'art dramatique ancien. Mais je dois reconnaître que, d'une façon générale, elle n'a pas obtenu les suffrages des Anciens. Remarquez qu'il s'agissait de grands Anciens, de ceux du début, et le résultat n'aurait probablement pas été le même avec des Anciens ayant quitté l'École ces dernières années. C'est que nous avons marché depuis vingt ans au point de vue de la culture générale, notamment de la culture classique. Il ne serait pas venu à l'idée des premiers maîtres des Roches de monter un drame de ce genre. En effet, la fondation de l'École marquait une réaction vigoureuse contre les pratiques en usage dans les lycées et collèges et la représentation d'*Antigone* se rattache à leur tradition. Aujourd'hui, nos grands Anciens sont encore sous l'impression d'une certaine irrévérence affichée vis-à-vis des langues mortes et de la culture classique par des écrivains de marque il y a quelque vingt ans. C'était l'époque où Jules Lemaître déclarait le latin inutile. Le latin était inutile pour lui parce qu'il le savait à fond, qu'il avait retiré de cette étude, à un degré éminent, le bénéfice d'une formation intellectuelle générale et d'une formation littéraire à la fois intense, profonde et délicate. Il n'en avait plus besoin. Mais Jules Lemaître con-

seillait la lecture des classiques dans des traductions françaises, comptant que l'on aurait ainsi le profit sans la peine. L'expérience indique cependant que l'un ne va guère sans l'autre et qu'un commerce laborieux et prolongé avec les auteurs de l'antiquité est nécessaire pour créer le goût de l'antiquité. Ce qui manque précisément à ceux de nos Anciens qui ont été développés trop exclusivement par les études scientifiques, c'est l'intelligence et le goût des sujets classiques, plus encore que la connaissance des langues mortes. La meilleure preuve en est qu'ils prennent peu d'intérêt à une pièce grecque en vers français.

Sur ce point, l'École a évolué et d'une façon heureuse. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de m'en expliquer ici même; je n'y reviendrai pas. Nous nous proposons de donner aux jeunes gens une culture générale qui les développe complètement, qui en fasse non seulement des ingénieurs ou des praticiens, mais des hommes. Nous estimons que de sérieuses études classiques aident à ce résultat dans la mesure où les élèves sont aptes à en profiter. Nous n'avons pas la superstition du latin ni du grec et nous tenons qu'un enfant impropre à une formation littéraire perd son temps à en faire. Mais nous savons aussi ce que d'autres y gagnent. Que le latin et le grec ne doivent pas être enseignés indistinctement à tout le monde, c'est l'évidence même. Qu'ils doivent être enseignés à fond à ceux qui se décident à l'apprendre, cela nous semble tout aussi évident. En effet, on ne peut retirer de cette étude aucune utilité pratique, mais seulement une utilité de formation générale, qui est le fruit d'une connaissance approfondie, non d'une connaissance superficielle. Le pire qu'on puisse faire, c'est de travailler le latin ou le grec à peu près, par condescendance pour un antique usage. Mieux vaut l'ignorer complètement.

*
* *

J'ai passé deux jours en compagnie des Anciens. Me croira-t-on si je dis que je n'ai pas entendu, dans les divers groupes auxquels je me suis mêlé, une de ces conversations dites « de

fumoir » auxquelles nous sommes, hélas! trop habitués en France? Je veux bien que le fait de se retrouver dans le cadre familial de l'École, au milieu de leurs souvenirs, exerce une influence salutaire sur les pensées et l'attitude de ces jeunes gens. Mais ce n'est pas une raison suffisante. Il y a plus. Il y a que la fanfaronnade de vice n'est pas réputée élégante aux Roches, et que la polissonnerie en est bannie comme elle devrait l'être de toute maison simplement honnête. Il y a aussi qu'aucun de ces hommes n'est oisif et, bien que le travail ne soit pas une garantie absolue de moralité, il en est, tout au moins, un élément sérieux. En somme, nos grands élèves actuels peuvent sans crainte se mêler, comme ils le font, aux Anciens pendant ces jours de fête. Et les mères, les sœurs qui sont venues les voir et qui assistent aux concours de sport, à la représentation dramatique, ne risquent pas non plus d'être gênées par les paroles qu'elle entendront.

Il ne faut pas manquer de noter à ce propos, l'action de l'éducation religieuse profonde que l'on reçoit aux Roches. Les Anciens ont l'impression que cette action est plus puissante que de leur temps. Ce n'est pas que l'attitude très nette prise dès le début par le fondateur de l'École ait jamais varié. Edmond Demolins avait fait dans son plan d'éducation une place très large à la Religion. Plus exactement, il avait rappelé fort judicieusement que la Religion n'est pas un compartiment séparé de la vie sociale, mais un élément même de la vie sociale; que, par suite, elle se mêle, se combine avec tous les autres; qu'elle a vis-à-vis d'eux des répercussions actives et passives. Dès lors, la Religion ne constitue pas une matière spéciale d'enseignement; elle doit agir dans l'éducation comme un ferment moral. Les maîtres des Roches se sont toujours inspirés de ces vues. Elles se sont précisées au fur et à mesure que se poursuivait la vie de l'École. C'est ainsi que les principes de la morale chrétienne formant la base sur laquelle l'action éducatrice s'appuyait d'une manière constante, il n'a pas paru possible d'admettre des enfants n'appartenant pas à une confession chrétienne. De même, au cours des terribles événements et des épreuves cruelles

de ces dernières années, un appel plus fréquent a été fait au sentiment religieux; une pratique plus assidue en est résultée. De là, sans doute, l'impression éprouvée par quelques Anciens. Lorsqu'on s'efforce, comme c'est notre tradition constante et notre ferme volonté, d'inspirer aux enfants une attitude loyale vis-à-vis du problème religieux et de leur montrer la gravité de ce problème; lorsqu'on les entraîne, par suite, à s'éclairer sur ses données, et à réfléchir, non pas d'une manière abstraite et purement académique, mais en se mettant en face d'eux-mêmes, de leur vie, de leurs devoirs, faut-il s'étonner que quatre longues années de guerre pendant lesquelles le mystère de la mort et de la vie future a été présent à l'esprit de tous les combattants, de leurs parents, de leurs amis, de tous les Français en un mot, aient laissé une trace profonde dans l'âme de nos jeunes Rocheux! Ne serait-il pas désespérant que toutes les épreuves subies, tout l'héroïsme dépensé sans compter, tant de sacrifices noblement acceptés n'aient porté aucun fruit et que la vie reprenne, après une longue interruption, comme si rien ne s'était passé!

Nos glorieux morts ont donné leur vie pour sauver la France de la ruine et de la tyrannie étrangère, pour assurer son triomphe et celui de la justice. Mais la leçon qui se dégage de leurs exemples est aussi précieuse que la victoire elle-même. Ils ont inspiré aux enfants qui leur succèdent aux Roches un sentiment religieux plus intense, peut-être, que celui dont ils étaient animés au même âge. Ils leur inspirent aussi une vue plus grave de la vie, un sens plus aigu des nécessités nouvelles de la société moderne, une énergie plus agissante encore pour répondre à l'énormité de la tâche qu'ils auront à remplir. Désormais, à côté d'eux, invisibles, mais constamment présents, nos maîtres des Roches auront comme collaborateurs dans leur œuvre éducatrice tous nos Anciens tombés au champ d'honneur.

Paul DE ROUSIERS.

LA VIE DE L'ÉCOLE 1918-1919

Les retours. Quelques départs.

Nous voici revenus à peu près à notre vie normale, et chacun des mois qui ont suivi l'armistice nous a ramené un de nos chers collaborateurs d'autrefois : tout d'abord M. Trocmé, qui a repris les fonctions de sous-directeur, la direction de l'enseignement préparatoire, et qui a bien voulu accepter la lourde tâche de l'organisation des services matériels, particulièrement ardue en ces temps de vie chère, de main-d'œuvre rare, d'introuvables matériaux, et en cette école que l'hôpital 33 a laissée glorieuse de longs services de guerre, mais blessée, mutilée, terriblement difficile à guérir et à remettre en pleine vie. M. Marty a repris la direction du Vallon, celle de l'enseignement de l'anglais et des stages en Angleterre; dès son arrivée, nous avons vu les stages renaître et nous avons à présent seize garçons en Angleterre, début que les compétents jugeront sans doute assez méritoire. Chacun des anciens prenant immédiatement charge double, M. Marty dirige les sports et garde la haute main sur toutes les occupations de l'après-midi, secondé par notre cher M. Kumlien pour la gymnastique et la natation, par les professeurs anglais et par M. Larchet qui, presque aussitôt après son retour, a réorganisé les travaux pratiques.

Nous avons vu revenir encore M. l'abbé Pezé, notre second aumônier, qui nous rapporte de tragiques souvenirs et nous donne, dans ses causeries, de fortes et bienfaisantes émotions; M. Bodé, glorieux et toujours plus énergique, qui a repris avec tant d'intelligente fermeté ses classes de physique, de mathématiques, et ses travaux pratiques; M. Courbin, le virtuose qui donne de savantes et fines leçons à nos meilleurs pianistes; notre excellent médecin le docteur Fabre, dont nous aimons la compétence, l'esprit de recherche, la conscience minutieuse jusqu'au scrupule. Il est secondé, comme autrefois, par M. Minier,

en qui nos familles trouvent, elles le savent, un infirmier qui leur inspire pleine confiance et nos garçons un ami d'un inlassable dévouement.

Nous redisons notre vraie gratitude à ceux qui ont bien voulu les remplacer, en particulier à M. le Dr Legrand, qui fut pour nous tous si complaisant et si attentif, en des heures de surmenage incroyable. A voir nos médecins, j'admire toujours plus leur vie de complet sacrifice et je remercie Dieu de leur donner assez de force pour résister à un surmenage qui ne leur laisse jamais une pleine nuit et accumule dans leurs journées des charges écrasantes.

M. Sales a dirigé les études d'allemand en l'absence de M. l'abbé Pezé; il l'a fait avec beaucoup de science et de cœur. Il organise actuellement un service de propagande française en Alsace, en Lorraine et sur la rive gauche du Rhin. Nous avons fait venir, comme professeur d'allemand et de latin, M. Monnier, qui fut autrefois à l'École de l'Ile-de-France avec M. Montassut.

M. le pasteur Roussel nous a quittés pour fonder et diriger le sanatorium des Charmettes; il a été remplacé par un ami d'enfance de M. Cellérier, M. Roger Thomas, en qui nous retrouvons comme une réplique de notre ami toujours regretté. Même foi, même enthousiasme, même vie rayonnante et proche de nos enfants, vie multiple et riche sans cesse mêlée à toute la vie de l'École, et, finalement, même action profonde.

Malheureusement, nous n'avons vu revenir ni M. Champault, notre professeur de chimie, savant modeste et ferme chrétien, qui avait été tué en août 1914, et dont la mort ne fut certifiée que par des prisonniers libérés par l'armistice; ni M. Malavieille dont la vue a souffert cruellement des fatigues de la guerre (il a perdu l'œil droit et l'œil gauche reste très affaibli); ni M. Barotte, qui abandonne l'enseignement pour reprendre l'industrie paternelle.

Nous avons eu la grande tristesse de voir partir Mademoiselle Lepetit qui va passer quelques mois en Angleterre, envoyée en mission par l'École auprès de nos élèves en stage et de nos

correspondants anciens et nouveaux, puis une année en Amérique, où elle doit étudier l'organisation et l'esprit des écoles les plus modernes, afin de fonder une école nouvelle de filles qui unisse aux certitudes de la tradition chrétienne et française les données de la science pédagogique actuelle. Nous avons le ferme espoir qu'elle ne la fondera pas trop loin des Roches et qu'elle nous gardera son amitié et ses conseils. Elle nous a montré comment une âme d'élite peut tempérer l'inébranlable fermeté des principes par la douceur la plus accommodante et unir, en une harmonieuse synthèse, des dons très rares d'énergie, de claire intelligence, et d'incomparable dévouement.

Mariages. Notre ami M. Dupire a épousé Mademoiselle Jeanne Goireau, qu'il avait connue aux Roches où elle fut plusieurs mois intendante de la maison des Pins. Ce fut à Notre-Dame des Champs, un mariage souriant et simple, où les assistants étaient tous d'anciens et sûrs amis. M. l'abbé Gamble a redit aux deux époux dont il bénissait l'union, les devoirs des familles chrétiennes, et la doctrine certaine, les conseils élevés de son allocution étaient revêtus d'une belle langue classique, ample, harmonieuse et distinguée. Oh! les deux délicieux couplets, d'une couleur finement nuancée et d'une musique délicate sur Versailles et sur les églises de Paris! Mais, au fait, pourquoi ne pas les publier ici? Je vais les demander à M. l'abbé Gamble. Ils seront infiniment supérieurs au sec résumé que j'allais en essayer.

Bientôt, le 19 juillet, notre cher aumônier bénira, dans notre chapelle, le mariage de Mademoiselle Hélène Demolins, la plus jeune des filles de notre fondateur, licenciée ès sciences, diplômée du P. C. N. — aussi simple, aussi aimable et aussi peu pédante que possible, — et d'André Prieur, grand blessé de la guerre, ancien élève de l'École. Ce sera fête pour tous aux Roches ce jour-là : ce sera fête aussi, nous l'espérons, pour nos chers morts Là-Haut.

Sports, jeux et travaux pratiques.

J'ai déjà dit quels services M. Marty avait rendus à nos jeux, en les organisant mieux, en maintenant et perfectionnant ce que M. Stolterfoth avait fait et il nous a montré, le jour de la Fête de l'École, à quelle discipline et quelle précision il avait abouti. C'est vers cela que nous voulons partout tendre : une méthode assez précise pour économiser les efforts et assez souple pour permettre l'épanouissement de toutes les initiatives.

Nous avons été contents de notre saison de foot-ball, très satisfaits de l'entraînement de nos jeunes athlètes, dus surtout à M. Mentrel : il est difficile d'unir plus d'enthousiasme à plus de sagesse, et le conseil que nous lui entendons redire le plus souvent est toujours celui-ci : « moins d'efforts, moins de fatigue! » Mais il ajoute aussitôt : « plus de science » et « plus de grâce! » Je n'ai pas besoin de nommer ses élèves favoris, qu'il a révélés à eux-mêmes et à toute l'École; nous sommes, en sports individuels, supérieurs à ce que nous avons jamais été.

Mais on sait bien que ce n'est là que demi-joie pour nous et que nos favoris restent les sports par équipes, qui n'exigent pas seulement l'entraînement méthodique et l'effort journalier, mais encore la discipline sociale et le sacrifice au groupe.

Notre comité des jeux a fait d'excellente besogne sous la présidence d'André Luneau; nous sommes beaucoup mieux prévenus des matchs; les procès-verbaux nous sont régulièrement communiqués par de Seynes, et, par moi, ils le sont aux maisons; le calendrier est plus exactement prévu et des efforts constants ont été faits par le comité pour maintenir, dans ce monde parfois agité des jeux, surtout lorsqu'il s'agit des matchs de maison, la justice et la paix. Ses avis seront, j'en suis sûr, compris de mieux en mieux par l'École, car le véritable esprit sportif fait partie intégrante de l'esprit des Roches.

M. Larchet a eu l'excellente pensée de fonder un comité de travaux pratiques sur le modèle du comité des jeux. Ainsi s'organisent sous mon autorité, une série de petites républiques autonomes et vivantes, et cette formule me semble excellente.

Les travaux pratiques ont joliment aidé les jeux en recons-

truisant complètement le pavillon de foot-ball : je pense qu'ils choisiront, pour le peindre — car ils le peignent eux-mêmes — des tons joyeux et harmonieux : nous ne craignons pas l'audace, pourvu qu'elle s'allie au bon goût.

La gymnastique suédoise a repris, pour la joie et la santé de nos enfants. Je dis bien : la joie, car il ne faut pas que l'on s'imagine qu'ils s'ennuient aux leçons de M. Kumlien. Oh ! philosophes en chambre qui proclamez fastidieuse la « grammaire du mouvement » de Ling, venez passer une heure dans notre gymnase. Et si vos préjugés n'obnubilent pas absolument vos yeux, vous serez stupéfaits de l'ordre, de la rapidité, du bonheur, du délicieux sourire de ces enfants qui élargissent leur poitrine, aèrent leur sang et fortifient méthodiquement tous leurs muscles. Les heures que je passe là sont parmi les meilleures de ma direction.

Même discipline, même entrain à la piscine, où nos professeurs anglais secondent avec intelligence et fermeté M. Kumlien. Un joli trait : une après-midi, un des professeurs, retenu quelques minutes au cricket, n'arrivait pas à la piscine. C'était un jour de petits et nos trente garçons étaient là, en maillots, prêts à se jeter à l'eau, et le désirant de toute leur petite âme vibrante et passionnée pour le jeu et la nage. Mais le professeur n'était pas là : pas un n'eut l'idée de se mouiller les pieds et ils me demandèrent gentiment la permission de se baigner quand j'arrivai près d'eux. Je suis vraiment très satisfait de cette forte discipline obtenue d'enfants de dix à treize ans dont beaucoup sont nouveaux. On entre dans la piscine au coup de sifflet du maître, jamais avant, et dès que retentit le signal qui marque la fin du bain, tous sortent sans un mot de discussion.

Jeux, gymnase et piscine sont menés comme il faut : je ne saurais trop redire que je veux à l'école nouvelle peu de règles mais très bien obéies; c'est la condition même d'une saine initiative qui ne consent jamais à être anarchique.

Notre entraînement aux sports rayonne autour de nous et la seconde subdivision d'Évreux est devenue l'une des meilleures de Normandie.

A Verneuil même, l'équipe première a fait un jour un match nul avec la nôtre, et, le 15 juin, nous fûmes battus par les Éclaireurs vernoliens qui ont gagné la Coupe de la ville, devant nos deux équipes et d'excellentes sociétés de l'Eure et de l'Eure-et-Loir. Nos équipes se classèrent 2e et 3e, et nous ne perdîmes d'ailleurs que d'un point, applaudissant avec joie au succès de nos émules et amis, dont le zèle et l'entraînement sont si méritoires et si sympathiques. Cette propagande pour le sport faite par nos garçons en Normandie est une de leurs meilleures œuvres sociales : nos lecteurs, j'en suis sûr, me comprendront et m'approuveront.

Un de nos sports favoris a réapparu : M. de la Rousserie a réouvert son manège et l'équitation a plus de succès que jamais. Leçons et promenades sont très recherchées et nous avons quelques écuyers excellents. Mais que de progrès de tenue et de souplesse beaucoup doivent faire encore!

La boxe et l'escrime auraient plus d'adeptes si elles avaient une salle appropriée et toujours la même. Si nous étions en Amérique, il suffirait d'écrire cela pour qu'en trois mois la salle fût donnée et construite, mais nous sommes en France... : patientons.

Les excursions

A la vie physique, je rattache les excursions, bien qu'elles aient été, cette année, de pieux pèlerinages aux champs de bataille : l'une d'elles, pendant les vacances de Pâques, est allée à Reims où la princesse de Polignac et M. le général Didier lui ont fait un inoubliable accueil; une autre est allée à Soissons, à Crouy et au Chemin-des-Dames et elle se loue du zèle de son chef, M. Rozier, que secondait M. l'abbé Pezé, et de l'accueil que lui a préparé M. l'abbé Viéville, frère de Mme Larchet. L'autre enfin, guidée par MM. Bodé et Mathey, a vu les tragiques et décisifs champs de bataille de Verdun.

A nos hôtes et à nos guides je redis la vive gratitude de tous.

Charbon et grippe... Je ne veux pas clore ce chapitre de la vie physique sans remercier nos deux médecins qui, par des soins préventifs, opportuns et énergiques, ont évité à l'École la terrible épidémie de grippe, et le père de deux de nos élèves à qui nous devons aussi, en bonne partie, la merveilleuse santé de nos enfants pendant l'hiver : c'est grâce à M. Jacqueline que nous n'avons pas manqué de charbon. Disons aussi notre respectueuse et vive gratitude à M. le Préfet de l'Eure et un cordial merci au secrétaire du groupement charbonnier : M. Lecoq. Nous avons parfois tremblé de la peur d'avoir froid, mais jamais nous n'avons eu froid.

*
* *

Les études. Nos classes sont reconstituées comme autrefois et le travail normal a repris. Voici nos travaux pratiques de sciences, auxquels je tiens tant, redevenus à peu près ce qu'ils étaient avant la guerre; voici nos stages en Angleterre rétablis comme à leurs plus beaux jours. Nous voici même à la tête du B. I. E. (Bureau international d'Éducation) qui va faciliter des stages pareils à d'autres petits Français et multiplier les relations entre France et Angleterre dans tout le domaine de l'éducation. Nous renseignerons nos alliés sur tout ce qu'ils peuvent trouver chez nous : livres et revues d'éducation, écoles, universités, familles, professeurs, etc., et nous renseignerons nos compatriotes sur toutes les ressources de la Grande-Bretagne à tous les points de vue.

Notre action s'étendra à la rive gauche du Rhin et nous sommes sûrs de trouver un vigoureux et clairvoyant appui dans plusieurs États-majors français.

Les Alsaciens et les Lorrains nous viennent, accueillis avec quelle sympathie, on le devine. Nous sommes aussi ravis d'avoir vu venir à nous ce trimestre quelques jeunes Anglais qui se mettent à parler correctement notre langue et, en échange, apportent à nos jeux un entrain, une foi, une autorité qui nous sont très précieux.

Les inspections et les conférences de M. Jean Brunhes.

Dès le début de l'année, M. Jean Brunhes, professeur au Collège de France, a bien voulu accepter d'être l'inspecteur général de nos études. Il est venu ici souvent, restant à chaque fois plusieurs jours; il a vu nos classes d'histoire, de géographie, de sciences naturelles, et parfois même nous sommes allés ensemble faire une incursion dans un domaine voisin; il s'est mis en rapport avec nos autres inspecteurs et a dirigé leurs travaux; il nous a donné à tous, maîtres et élèves, avec beaucoup d'aménité et de douceur, mais aussi de clairvoyance, les plus utiles conseils. Qu'il en soit ici respectueusement et chaleureusement remercié.

Ses conférences, si françaises d'esprit et si vibrantes d'allure, sont une joie pour tous, et pareille unanimité est un rare mérite pour un conférencier, chacun le sait. Il nous a parlé de la question d'Autriche-Hongrie, de l'Alsace-Lorraine, nous a montré la signification morale plus encore que matérielle de la frontière, a dirigé une très intéressante enquête sur les habitations rurales, et, dans deux conférences pédagogiques qui furent nos meilleures, nous a parlé des interrogations écrites et de l'enseignement de la géographie.

Autres inspections.

M. Gaillard parle plus loin des autres inspections littéraires : de celles de M. Strowski, l'aimable professeur de la Sorbonne; M. René Pichon, qui est devenu notre inspecteur principal pour les lettres et qui nous guide avec affection et fermeté; M. Vallau, le géographe connu; M. Rain, l'historien d'Alexandre Ier; M. Landormy, que ses livres de philosophie ont fait connaître naguère même au grand public comme aujourd'hui ses études d'histoire de la musique. Nos inspecteurs presque toujours ont consenti à se dédoubler en conférenciers : M. Strowski nous a conté avec émotion et finesse son voyage à Rome; M. Pichon nous a parlé avec enthousiasme des Tchéco-Slovaques; M. Vallau de la maîtrise de la mer; M. Rain du traité de paix; M. Landormy de la

musique grégorienne, et notre maîtrise illustra son texte de quelques exemples excellents.

Nos inspecteurs d'anglais furent M. Lauvrière, professeur au lycée Louis-le-Grand et à l'Institut agronomique, qui fut minutieux, précis et ferme à souhait, et M. Sévrette, professeur au lycée de Chartres, notre ami de longue date, qui nous a donné une conférence vivante et vigoureuse sur Lady Macbeth.

Enfin, nous eûmes en sciences physiques M. Lemoine, l'auteur des manuels connus, et M. Aubert, professeur au lycée Henri IV, dont le rapport indulgent de forme, mais si clair, si courageux et si ferme dans sa critique nous a rendu de très grands services.

Les Compagnons, la P. G. F.

Enfin, nous avons reçu la visite de deux des « Compagnons », MM. Girard et Carré, qui sont venus étudier notre œuvre avec une sympathie qui nous a touchés et nous exposer leur programme avec un enthousiasme rayonnant et une volonté de combattants et d'apôtres. Nous continuerons à collaborer avec eux, pour le plus grand bien, croyons-nous, des petits Français, comme nous collaborons avec la *Plus Grande Famille* (M. Gaillard représentait l'École à son congrès) et avec l'œuvre admirable de M. Bureau pour le relèvement de la moralité et de la natalité françaises (nous serons sans doute plusieurs à son congrès de Nancy, au mois de septembre prochain).

Les lectures du dimanche.

Je parlais tout à l'heure (et j'y reviendrai encore) de nos réunions pédagogiques, qui ont lieu le dimanche, de 4 à 6 heures. Les autres dimanches d'hiver, nous avons organisé des lectures pour les grands élèves, grâce au concours de MM. Des Granges, Gaillard et Montassut. Le *Pasteur* de Sacha Guitry a été un triomphe pour l'incomparable acteur qu'est notre ami Des Granges, mais le diseur, si génial soit-il, ne vaut pas le poète si profondément chrétien et si vigoureux des *Dix lépreux,* dont M. Gaillard, un beau soir, fit la révélation à l'École. Il nous en voudra peut-

être un peu, M. Des Granges, mais la vérité a plus de droits encore que l'amitié et nous irons jusqu'au bout de notre pensée. Nous souffrons de voir des œuvres de la valeur des *Dix lépreux*, de *Jonas*, de *Charles de Blois*, lues sous le manteau et données en régal à quelques amis choisis, alors que ce sont des chefs-d'œuvre qui doivent enrichir le patrimoine national, étendre le renom de la France, élever et fortifier les âmes de nos contemporains. Nous supplions M. Des Granges de vaincre sa modestie et de donner à sa pensée et à ses œuvres le rayonnement qu'elles appellent.

Les Debatings du Coteau.

A côté de ces lectures, j'ai scrupule de placer les causeries et les débats du Coteau. Chaque mardi, nous avons exposé deux thèses sur des sujets d'école, de vie pratique, voire même de vie sociale ou politique sur lesquels nos garçons ont des données ou une certaine compétence : allemand ou espagnol; livres ou cours dictés; foot-ball ou hockey; agriculture ou industrie; travail en France ou colonisation, etc. Les autres maisons, ont, elles aussi, eu quelques débats ou des conférences faites par les plus grands. Les Sablons ont créé une Académie littéraire. Mais tandis que l'*Écho* a rendu compte, et longuement (nov.-déc. 1918) des débats du Coteau, nous ne savons que par des confidences ou des bribes de conversation ce qui s'est fait dans les maisons voisines. Là encore, je vous en supplie, moins de modestie et de discrétion, plus de lumière ou d'action concertée, pour le plus grand bien de tous.

L'*Écho* a dit les vertus de ces débats; ils donnent à nos garçons plus d'assurance et de confiance en eux, ils les habituent à ne pas craindre le son de leur voix ni les interruptions et les moqueries, ils les obligent à mettre, dans l'expression de leur pensée, clarté, logique et rapidité; ils leur donnent d'excellentes leçons de tolérance et de sympathie.

Succès aux examens.

Nous avons eu, l'an dernier, nos succès habituels aux examens : on en lira plus loin la liste. Nous restons fidèles au baccalauréat que nous

continuons à considérer comme un couronnement d'études bien faites et, franchement, quand nous voyons les examinateurs de sciences préférer toujours le problème à la question de cours, et ceux de lettres donner des sujets comme ceux de cette année en anglais: le drapeau; en français : 1) ce que représentent Voltaire et Rousseau; 2) les caractéristiques de la fable chez La Fontaine; 3) la pensée de Victor Hugo sur les frontières spirituelles de la France), on se persuade que, de plus en plus, l'examen est dirigé intelligemment par des hommes qui ont infiniment plus souci de la culture que du bachotage, de l'intelligence que de la mémoire, de l'esprit français que du gavage à l'allemande. Je dirai la même chose des sujets de philosophie.

La musique et le dessin.

Le souci de l'examen ne nous empêche pas, d'ailleurs, de fortifier les enseignements qu'il ne sanctionne pas. Nous avons fait l'essai — très heureusement réussi — d'unir l'enseignement du dessin tantôt à celui de l'histoire naturelle, tantôt à celui de l'histoire et de la géographie, suivant les âges et l'intérêt des enfants. De même, notre enseignement du solfège est désormais confié en bonne partie aux professeurs principaux de l'enseignement préparatoire et nous n'avons eu qu'à nous louer de cette plus intime cohésion. Nos Éclaireurs chantent, et fort bien; les chants d'*Antigone* ont été, dans l'ensemble, très réussis; les chants de nos deux chapelles sont en progrès. Mais nous réclamons instamment, à la chapelle catholique, le chant de toute la nef : lui seul peut amener l'épanouissement de la prière sociale et de la vie religieuse intégrale.

La musique progresse et l'orchestre commence à devenir présentable, mais nous prions les parents de ne pas continuer à exiger de nous que nous enseignions piano et violon à certains garçons dénués de tout sens du rythme, de toute finesse d'oreille, en un mot de toute vocation musicale. Je sais bien que « c'est compris dans le prix de pension », mais le miracle n'y est pas compris et nul n'a droit au miracle.

* *

L'ordre. Un des collaborateurs du *Journal* rendra compte, je pense, de mes appels et résumera ceux que j'ai faits sur l'ordre : ils n'étaient que l'écho des réflexions de M. Levesque et des conversations que nous avons eues ensemble sur ce beau sujet. La première conclusion pratique a été la confection, pour chaque garçon, d'un tableau détaillé de sa vie qui lui permet l'organisation méthodique de ses journées et, par suite, le calme d'esprit, l'exactitude, le maximum d'efficience.

Les œuvres sociales. On sait quel prix nous attachons à tout ce qui est, chez nos élèves, pensée et action pour les autres. Et je ne parle pas seulement de leur œuvre de charité qui fut, cette année, si merveilleusement féconde sous l'impulsion de Mademoiselle Lepetit, mais de toute tendance au dévouement et à l'esprit de sacrifice. A cet égard, l'*Écho* est une œuvre sociale, et je remercie tout particulièrement Mademoiselle Duplâtre d'avoir tant obtenu des élèves pour sa rédaction. Tous nos Anciens, tous les parents, tous nos amis devraient recevoir régulièrement l'*Écho* qui est un lien constant entre eux et nous. Quel encouragement serait pour nos jeunes rédacteurs et pour leur aimable et vaillante directrice une pluie bienfaisante d'abonnements, porteurs de sympathie !

Œuvres sociales encore que nos séances : l'*Ami Fritz* donné par les Pins au mardi gras, les *Deux Timides* et les *Noces de Jeannette* par la Guichardière, enfin *Antigone* et la Fête des sports le jour de la Fête de l'École. On m'affirme qu'*Antigone* n'a pas été pleinement comprise de tous : je ne puis le croire et j'en appelle aux juges impartiaux qui furent contents, je crois, de voir nos jeunes athlètes de l'après-midi chausser, le soir, le cothurne tragique et s'élever aux plus émouvantes pensées du théâtre grec et aux plus graves accents de sa lyre.

Nous avons souvent prêté notre concours aux œuvres de

Verneuil : je signale, en particulier, notre collaboration à la Fête de Jeanne d'Arc où les bicyclettes illuminées de nos élèves ont été, comme toujours, si bien accueillies et où M. Gaillard et M. l'abbé Renard ont dit avec éloquence notre admiration pour notre sainte héroïne, qui si souvent, pendant cette guerre encore, a inspiré les grandes pensées et les grands courages.

Nous avons également patronné plusieurs des Ligues qui poursuivent, en France, un but désintéressé et national : la *Ligue Française*, la *Ligue contre l'alcoolisme*, le *Touring-Club* (qui ne compte pas loin de cent membres parmi nous), la *Ligue maritime*, etc.

Enfin notre Société de charité a secondé des œuvres telles que la Société des Amis dans son aide vigoureuse aux pays libérés, les Colonies de vacances de Versailles ; elle pense sérieusement à adopter une paroisse du front, une de celles qui, dans l'Aisne ou dans la Meurthe, ont le plus souffert de la ruée des Huns.

M. de Rousiers nous a fait sur les leçons de la guerre, une conférence belle comme une œuvre d'art, et profondément émouvante. Nous lui demandons très instamment de vouloir bien nous donner, l'an prochain, la suite qu'il nous a laissé entrevoir et espérer.

Les Éclaireurs. Notre maître-éclaireur était parti ; nous avons, au début de l'année, reconstitué notre groupe et nous nous sommes, à trois ou quatre, partagé sa direction. Mais comme il est bon qu'un seul commande, nous avons peu à peu remis les pouvoirs à M. Levesque qui a donné à notre troupe de la vie, un entrain jeune et bruyant comme il sied (danses, chants, excursions et combats ont occupé tous les vendredis soirs) mais qui surtout lui a fait prendre conscience d'elle-même, de sa vie morale, originale et profonde, en ces appels du lundi que je n'ai jamais entendus sans émotion. Il les publiera, je pense et, à les relire, nos Éclaireurs sentiront encore mieux leur fierté d'être, à l'École, des religieux et des soldats. Désormais, tous savent et sentent que les Éclaireurs des Roches incarnent plus qu'aucun autre groupement l'esprit de l'École,

esprit d'énergie personnelle et de bonté pour les autres, d'enrichissement et de sacrifice.

Les capitaines. Des Éclaireurs sortent tout naturellement nos capitaines, comme le fruit de la fleur. Ils ont encore à faire quelques progrès, et surtout à donner sans faiblesse l'exemple du travail, mais leur action morale va grandissant et cette année, sous l'impulsion donnée par André Luneau, ils ont bien mérité de l'École.

Les thés et causeries des professeurs. Pour maintenir la cohésion entre les professeurs et établir entre nous et surtout entre les Anciens et les Nouveaux, une cordiale et féconde amitié, nous nous réunissons le dimanche à 4 heures autour d'une tasse de thé. Une fois par mois — le premier dimanche — nous discutons une question d'éducation, l'un de nous l'exposant, ses collègues donnant, à tour de rôle, leur pensée personnelle. M. Brunhes dirigea deux fois ces entretiens avec sa claire intelligence et son autorité ; en général, c'est l'orateur qui joue le rôle de président et il n'a pas d'autre tâche que celle d'éviter les digressions et de ramener la discussion à son foyer, tâche facile, car ces entretiens, comme nos thés, sont essentiellement créateurs d'amitié. En plus des sujets déjà indiqués : l'ordre (4 entretiens), les interrogations écrites, l'enseignement de la géographie, nous avons eu un échange d'idées intéressant et utile sur la valeur du latin dans l'éducation (à propos d'une lettre de M. Cazamian dans l'*Opinion*).

Je pourrais me dire très satisfait de cette double innovation si tous les professeurs venaient régulièrement à nos réunions : il y a eu quelques absences regrettables.

*
* *

La vie religieuse. M. le pasteur Thomas parle, un peu plus loin, de la vie religieuse de nos garçons protestants, qui est active et généreuse. Que l'on veuille bien croire que celle de nos jeunes catholiques est d'une inten-

sité égale : il se trouve, malheureusement, que la santé et le travail de nos aumôniers ne leur ont pas permis de nous donner un article sur l'ensemble de leur activité. Nos lecteurs peuvent difficilement s'imaginer quels efforts nous coûtent les pages de notre journal, écrites à cette époque de l'année, à quelles heures et dans quelles conditions elles sont rédigées. Ils pardonneraient bien vite à nos aumôniers...

A leur place, je vais dire quelques-uns des faits religieux les plus saillants.

L'examen d'instruction religieuse de nos élèves de seconde a donné, l'an dernier, à l'archevêché de Paris, les mêmes résultats excellents que les années précédentes : tous les candidats ont été reçus et la plupart très honorablement. Que ces succès témoignent du travail de nos garçons, j'en suis d'accord, mais ils sont surtout la preuve de l'excellente méthode, précise et vigoureuse, de M. l'abbé Gamble.

La retraite de Pâques a été prêchée par M. l'abbé Pezé, qui nous a dit, à l'occasion, maint souvenir de guerre bien fait pour nous émouvoir et nous exciter à la méditation.

Celle de la Première Communion fut prêchée par le R. P. Delattre, qui nous a touchés autant par son dévouement à nos garçons que par sa sympathie, si encourageante, pour notre œuvre. Dans ses instructions aux grands, il a insisté sur leurs responsabilités sociales dans la France de demain et a précisé avec clarté et énergie leurs devoirs de patrons.

M. l'abbé Renard a eu l'excellente idée de nous donner une série de conférences ayant un même objet : le Sermon sur la montagne. Et pour faciliter à tous, surtout aux plus grands, l'intelligence de ses commentaires abondants et un peu abstraits et de la suite logique des idées, il nous a remis de petites feuilles joliment imprimées et qui portaient un résumé précis de chaque sermon. Dans certains, une langue harmonieuse et châtiée revêtait une pensée toute vivifiée d'une sève à la fois philosophique et théologique ; d'autres appartenaient plutôt au domaine du sentiment et de l'action, tel le beau sermon sur la chasteté.

Notre année religieuse catholique fut surtout marquée par une innovation importante : une retraite de fin d'études pendant trois jours au monastère de la Grande Trappe, sous la direction de M. l'abbé Gamble, avec le concours inespéré et merveilleusement efficace de M. l'abbé Thellier de Poncheville. Il voulut bien, à son voyage de retour, s'arrêter aux Roches, et nous donner une gerbe de souvenirs de guerre, choisis parmi les plus tragiques et les plus symboliques. Puis, dans une seconde partie, il dit à nos garçons leur devoir présent : se montrer dignes de leurs aînés tués au combat, acquérir assez de valeur et travailler avec assez de conscience et de virilité pour « exploiter » la victoire de nos morts. Je l'entends encore flageller la paresse des termes inoubliables de « lâcheté » et de « désertion », et j'ai eu la joie de retrouver — exposées avec quelle force et quelle foi! — des idées que nous ne cessons d'exposer à nos élèves et qui commencent, grâce à Dieu, à leur être aussi chères qu'à nous-mêmes. Il faut que l'idée passe à l'acte : eux et nous y veillerons.

Les noms de nos morts sont toujours au tableau d'honneur de notre chapelle; nous en avons fait l'appel, l'an dernier — et nous le referons désormais chaque année — à la distribution des prix : un capitaine d'École répondait, pour chacune des maisons : « mort au champ d'honneur ». Bien des yeux étaient pleins de saintes larmes.

*
* *

Nos projets. Les monuments à nos morts.

Ces souvenirs tout provisoires ne peuvent suffire : il nous faut les rendre définitifs et mieux adaptés à la sublimité de leur objet. Nous pensons à grouper autour du buste de M. Demolins tous les noms des morts de la Grande Guerre, gravés sur une grande plaque de marbre, puis à en placer une réplique dans nos deux chapelles : ici l'hommage au chrétien et qui appelle la prière, là l'hommage au guerrier et qui appelle la louange, qui invite aussi à l'imitation, au travail et au courage.

Ajouterons-nous à ces souvenirs individuels un monument qui perpétue en plein air, en pleine évidence, au centre de l'École, le sacrifice de nos héros, qui redise chaque jour à nos enfants les souvenirs de la Grande Guerre? Pour ma part, je le désire beaucoup, autant pour honorer ceux qui ne sont plus que pour élever ceux qui restent. Je ne me dissimule pas les difficultés, financières ou artistiques, mais si nos Anciens trouvent l'idée bonne, ils auront vite fait de la réaliser.

Vitraux et chemin de croix.

M. l'abbé Gamble a le projet de compléter notre petite chapelle; il ne peut encore penser aux deux vitraux du chœur — ce n'est pas le désir qui lui manque, mais l'argent — il va au plus nécessaire, c'est-à-dire au Chemin de Croix. Entre chaque station, l'image d'un soldat mort, blessé, suffoquant sous les nappes de gaz, ou malade, unira aux souffrances du Christ celles de nos chers Anciens. C'est Mademoiselle Reyre qui a été chargée du Chemin de Croix; les deux stations qu'elle nous a déjà présentées nous promettent une œuvre originale, vraiment religieuse et énergique sans violence.

Fils d'officiers tués.

Quelques parents de nos Anciens ont eu la généreuse pensée de perpétuer le souvenir de leurs fils morts par la création de bourses destinées à des fils d'officiers tués. M. le sénateur Hervey, en souvenir de son admirable Jacques, a fondé deux demi-bourses; d'autres parents nous ont remis quelques sommes qui nous permettront de conserver, *pendant quelques années*, deux autres demi-boursiers. Nous supplions tous ceux que cette idée touchera de vouloir bien nous aider; il nous faudrait une trentaine de mille francs encore pour que nous puissions assurer à ces deux petits leur éducation entière et prendre un nouveau candidat, extrêmement digne de sympathie.

La salle de guerre.

Un autre moyen de maintenir sans cesse présentes l'idée et l'image de la guerre serait de transformer en musée une de nos salles de classe.

Je cherche donc : 1° un professeur ou un capitaine qui fasse de cette création sa chose et y donne tout le temps et tout le soin qu'il faudra ; 2° des souvenirs, particulièrement ceux qui sont liés d'une manière ou d'une autre, à la mémoire de nos Anciens. Je souhaite que ce nouvel appel soit entendu et que l'A. E. R. lui fasse la plus large publicité.

Œuvres sociales. C'est grâce à un de nos Anciens, à un de ceux que M. de Rousiers appelle plus haut si joliment « les grands Anciens », les ouvriers de la première heure, que nous pourrons mêler efficacement l'École au grand mouvement qui entraîne la France dans la lutte contre la tuberculose, sous l'impulsion et avec le concours si large de la Croix-Rouge américaine. Ce grand Ancien va placer dans des fermes voisines de l'École une douzaine de petits Parisiens appartenant à des familles atteintes par le fléau : il les choisira sains et capables de donner plus tard de vigoureux chefs de famille ; nos élèves pourront, sans aucun danger, les voir, les suivre, les aider affectueusement de leur amitié et de leurs conseils et cette œuvre va devenir un des buts principaux de notre Société de charité. Merci au grand Ancien de sa très belle générosité.

Les Anciens ; leur patronage. Le moment est venu où nos Anciens, mûris par les souffrances et les leçons de la guerre, vont pouvoir donner à l'École le concours de leur expérience et de leur amitié ; dans le développement nécessaire de l'École — toute œuvre qui ne monte pas vers une vie plus pleine descend forcément vers la mort — nous comptons sur leurs conseils et sur leur concours effectif.

Les H. C., la Ferme-école, etc. Nous leur demandons de nous aider, en particulier, dans l'organisation de nos *Humanités Contemporaines* l'expérience de l'an dernier nous semblant heureusement concluante mais appelant, comme toute création nouvelle, des retouches et des

améliorations) et dans l'établissement de notre ferme-école. Humanités contemporaines, ferme-école, classe de mathématiques spéciales, seront les premières pierres d'un édifice nouveau, celui de notre enseignement supérieur, qui fut toujours le rêve de Demolins. Peut-être un jour pourrons-nous y ajouter, comme nous le conseille M. Strowski, une Rhétorique supérieure: peut-être pourrons-nous organiser un enseignement pratique de l'électricité, de la mécanique et de la chimie. Cet enseignement supérieur a un triple intérêt : 1) pour nos professeurs, qu'il passionne, qu'il attache à l'École, qu'il développe ; 2) pour nos grands élèves, qui reçoivent, en ces dernières années d'École qui sont décisives pour leur vie, une formation morale infiniment supérieure à celle qu'ils trouveraient à Paris ou dans nos grands centres universitaires ; 3) pour tous nos élèves, qui trouvent, en ces grands, des capitaines d'une maturité d'âme et d'une sûreté de jugement particulièrement utiles, et dans cet enseignement pratique des sciences, dans ces laboratoires très modernes que nous serons amenés à créer, une initiation de tout premier ordre à la science et à la technique actuelles.

Qu'il faille, dans ces créations et ce développement nouveau de l'École, être très prudents, moralement et financièrement, nous en sommes convaincus, mais nous pensons que ceux qui voudront bien réfléchir aux brèves réflexions que nous venons de faire nous donneront vite leur adhésion et un amical concours.

Nos programmes. Ils savent d'ailleurs que ces rêves d'avenir ne nous empêchent pas de maintenir et de perfectionner le présent. Nous avons, cette année, remis sur chantier toutes les principales notes imprimées que l'École publie : prospectus, programme des études, code de l'École, note aux professeurs. Chacun des chefs de maison a bien voulu se charger de la revision d'une des brochures et j'espère pouvoir achever la revision et l'impression de toutes nos lois écrites pendant les grandes vacances.

Gerbe de projets.

Pour finir, je groupe quelques projets dont certains vont être immédiatement réalisés, dont les autres sont à échéance plus lointaine. Nous allons refaire entièrement nos champs de jeux; pour le football, un nouveau drainage s'impose si nous ne voulons pas, comme cette année, jouer tous nos matchs dans la boue; pour le cricket, il faut labourer, semer et rouler à nouveau tout le champ : c'est un travail considérable qui a été rendu nécessaire par l'inactivité forcée des hommes — et le travail prodigieux des taupes — pendant l'occupation militaire de l'École.

Nous aimerions à suivre de beaucoup plus près nos élèves par des mesures physiologiques et intellectuelles précises. Rétablissement et développement des carnets de santé, installation et travail actif d'un laboratoire de psychologie expérimentale : le premier projet est pour demain, le second pour après-demain. Nous recevrions avec gratitude des suggestions et des conseils des parents compétents; il serait indiscret de les nommer ici : plaise à Dieu qu'ils me lisent et qu'ils m'écrivent.

Les professeurs de l'École s'intéresseront vite, j'en suis sûr, aux études pratiques de psychologie, car ils verront leur action facilitée et accrue d'autant.

Ils verront aussi avec joie, pour leur développement personnel et l'utilité certaine qu'ils peuvent en retirer pour leur enseignement, Mme et M. Trocmé reprendre aux Sablons leurs délicieuses réunions de lecture. Voici que les soirées musicales de la Guichardière sont définitivement rétablies depuis le retour de M. Courbin; nous nous réjouissons tous de voir renaître aussi ces réunions calmes et souriantes où chacun de nous lit à tour de rôle les extraits d'un beau livre, sertis entre un résumé et une conclusion pratique.

Enfin, nous avons l'ambition d'intéresser toutes les familles des Roches et de nombreuses familles françaises en dehors des Roches aux questions d'éducation. C'est le premier devoir que nous impose la paix et malgré la lourde tâche qu'apporte une École en plein succès et en développement continu et presque illimité, nous espérons encore trouver des forces pour donner

les idées directrices nécessaires à une Ligue des familles françaises analogue aux deux ligues anglaise et belge : la *Parents' Union* et la *Ligue d'éducation familiale*. J'entends parler autour de moi de la C. G. F. (Confédération générale des familles) ; je veux bien, sans d'ailleurs être plus enthousiaste qu'il ne sied pour ces initiales qui en rappellent d'autres singulièrement troublantes. L'important est de créer l'œuvre : il est humiliant de penser que nos deux Alliés la voient depuis des lustres agir et se développer largement chez eux, pour le plus grand bien de leurs enfants et que nous, Français, nous n'avons *rien*. Je supplie les parents des Roches de m'aider à créer, pour le plus grand bien des enfants de France, une Ligue française d'éducation familiale.

G. BERTIER.

Dons pour les bourses destinées aux fils d'officiers tués.

M. le Sénateur Hervey. Deux demi-bourses (donation Jacques Hervey).

M. et Mme Bauer	10.000	francs.
M. et Mme Arnaud	3.000	»
M. Benabenq	1.000	»
Baronne Brincard	1.000	»
M. d'Edelfelt	200	»
M. Flobert	20	»
M. Gros	1.000	»
M. Join-Lambert	650	»
Baronne Lacour	100	»
Comte de Maistre	200	»
M. Saullières	100	»

DISCOURS PRONONCÉ PAR MONSIEUR L'ABBÉ GAMBLE
au mariage de M. Dupire avec Mlle Jane Goireau.

Notre-Dame des Champs, 3 juin 1919.

Mon cher Ami,

Mademoiselle,

Ce n'est pas à Paris, ce n'est pas dans une église de Paris, si grande et si majestueuse fût-elle, que nous devrions être réunis aujourd'hui pour votre mariage, c'est à Versailles, dans la Chapelle du Château. Autrefois, dans mon enfance, il était permis à tout le monde d'y aller chaque dimanche, pour la messe. Aujourd'hui, nous aurions dû pouvoir obtenir que votre mariage y fût célébré. Ainsi il y aurait eu accord entre le cadre de vos noces, mon cher Ami, et les préférences de votre âme, vos goûts de prédilection.

N'allez pas croire que je veuille dire par là que votre âme soit aussi ancienne que Louis XIV, ni que vous viviez dans le passé. Je sais bien au contraire que vous êtes de votre temps, que vous en êtes même passionnément : vous ne travaillez que pour le présent et pour l'avenir. Si vous aimez les temps anciens, c'est pour les enseignements qu'ils nous donnent. Volontiers vous adopteriez une belle devise déjà connue chez nous : « Par le passé vers l'avenir »; cet avenir que vous tenez dans vos mains, quand vos petits garçons sont autour de vous travaillant à votre école.

Mais je veux dire aussi que votre goût pour Versailles signifie un sentiment profond pour ce qui est ordonné. — Mansart et le grand Lenôtre vous ont livré leurs secrets et vous étiez fait pour les entendre. Sans doute vous ne pouvez vous empêcher de jeter un regard attendri sur le charmant petit Trianon et son hameau champêtre, mais toutes vos inclinations de choix sont pour les belles lignes, régulières et symétriques, des grands apparte-

ments, de la terrasse, et de la perspective du canal; elles sont pour les allées incomparables de ces jardins, qu'on a appelés avec raison les jardins de l'intelligence, mais qui savent aussi merveilleusement charmer les yeux, sans jamais amollir les esprits.

Le vôtre a pénétré profondément ces œuvres du grand siècle. Votre crayon leur a donné une vie nouvelle. Vous avez senti la forte valeur éducative de cette ordonnance unique. Oserai-je dire que l'ordre dans une société reposant avant tout sur des ménages bien assortis et sur des familles vigoureuses, peut-être vos travaux sur Versailles vous ont-ils en quelque manière préparé au mariage?

Donc aujourd'hui, Dieu lui-même et sa Sainte Église vous reçoivent en cette paroisse, mon cher Ami, vous et votre fiancée, pour prendre acte de vos engagements mutuels.

Il y a des mariages qui sont des associations de capitaux; les deux époux ne s'unissent que pour en dépenser les revenus. D'autres sont seulement la juxtaposition de deux existences, d'ailleurs séparées : le mari et la femme se réunissent devant le monde, quelquefois chez eux, aux heures des repas; autrement ils s'ignorent. D'autres encore sont de vraies sociétés d'affaires, dont le but est pour les associés l'exploitation d'un fonds de commerce ou d'une industrie. Toutes ces unions-là ne sont qu'extérieures. Elles peuvent avoir été bénies à l'Église : elles sont peu chrétiennes.

Le mariage chrétien est l'union complète, profonde, intime de deux enfants de Dieu pour leur plus grand bien et pour le bien de ceux qui naîtront d'eux un jour. C'est cette union que vous venez contracter ici. C'est à l'échange de vos promesses dans ce sens-là, que Dieu réserve ses grâces sacramentelles les plus abondantes. C'est de ces promesses-là que veulent être témoins pour vous soutenir de leurs prières, et vos parents, et tous les membres de vos familles, et vos amis, et tous ceux des

vôtres enfin qui ont déjà quitté la terre et qui prient pour vous en ce moment auprès de Dieu.

Union complète, voilà ce que Dieu demande de vous, par le don réciproque de vous-mêmes. Dieu veut que vous soyez *l'un à l'autre,* l'un à l'autre de corps et d'âme, l'un à l'autre pour le temps de la vie et pour toute l'éternité.

Dieu a dit : « Faisons à l'homme une aide semblable à lui. » — Dieu a dit : « Ils seront deux en un et pour cela l'homme abandonnera son père et sa mère. » — Et Notre-Seigneur Jésus-Christ a ajouté : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. » — Union complète, par conséquent, et indissoluble, dans laquelle le mari est le chef, mais chef d'une compagne semblable à lui et qu'il ne peut traiter en esclave, union qui ne peut être rompue que par la mort.

Elle se fait d'un seul coup, le jour où le mariage s'accomplit, mais elle se perfectionne ensuite jour après jour, par la pénétration mutuelle des âmes, par l'accord grandissant des intelligences, par la fusion des deux volontés. Le texte sacré nous dit au sujet des premiers chrétiens qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Ne doit-on pas en dire autant de deux époux? La douce influence réciproque, le désir de se plaire, la confiance font insensiblement qu'on arrive à tout se dire, qu'on aime les mêmes choses et les mêmes gens et que l'union devient l'intimité. On n'a plus besoin de se parler pour se comprendre, un regard suffit. L'un devine d'avance ce que pensera l'autre. On est vraiment *un en deux :* il se forme une sorte d'âme commune, comme un beau fleuve naît du mélange des eaux de deux rivières.

Cette intimité engendre le bonheur, le plus grand bonheur que l'homme puisse goûter sur la terre, car tout ce qui est joie se double et tout ce qui est peine se partage. Jamais plus on n'est seul; même aux heures de séparation, l'absent ou l'absente est toujours là, au fond du cœur. De tout cela résulte un sentiment de plénitude de vie, fait de force et de douceur; sorte d'avant-goût du bonheur parfait qui nous remplira dans la vie

éternelle, quand nous serons entrés en possession de Dieu lui-même.

Et lorsqu'apparaissent ceux qui avec leur grâce et leur tendresse sont la personnification de ce don mutuel, combien, à l'occasion des soins qu'ils réclament, de leurs maladies, de leur éducation, combien l'union se fait plus intime encore par les mille sacrifices consentis en commun! Avec quelle tendresse prévoyante le père et la mère discutent les procédés qui conviendront le mieux à élever chacun d'eux, les projets qu'ils font pour son avenir! Heureux les enfants qui grandissent entre un père et une mère qui ne font qu'un!

Pour vous aider à remplir vos devoirs de cette façon, la Sainte Église vous offre ses divins secours. Elle vous oblige à faire chaque jour vos prières et à prier chaque dimanche à la sainte messe, en union avec les fidèles, avec le prêtre et avec le Seigneur Jésus. Elle vous invite à la communion fréquente. Elle vous conseille d'augmenter votre vie religieuse par la lecture des livres saints, par les instructions qu'elle vous fait entendre. Elle met constamment sous vos yeux l'image du Divin Crucifié, afin qu'Il vous apprenne à traiter les autres hommes comme vos frères. Elle vous enseigne enfin que le Saint Évangile peut se résumer en un mot : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même. »

Vous savez tout cela, mes chers amis, car vous avez tous deux l'habitude d'obéir à la loi chrétienne. Des églises de Paris les plus vénérables, de Saint-Étienne du Mont, de Saint-Séverin, de Notre-Dame, j'entends sortir des voix qui disent : « Il est venu travailler sous nos voûtes, mais il y a prié aussi. Il ne nous a pas visitées comme un indifférent, comme un touriste, mais comme un vrai chrétien ». J'entends même venir de ces voix jusque des églises de Bretagne; car vous avez de grandes ambitions, et si vous vous êtes mis à l'école de Versailles, c'est pour être capable ensuite de dessiner toutes les beautés de la France.

Nous, qui travaillons joyeusement avec vous là-bas, dans ce

petit coin de Normandie, à notre belle œuvre commune pour la rénovation de la Patrie, nous sommes heureux d'admirer vos œuvres; et, comme vos élèves, nous profitons de vos exemples. Vous aimez beaucoup les Roches, à qui vous êtes fidèle depuis vingt ans; soyez sûr qu'elles vous le rendent bien.

Tout à l'heure, à vous féliciter, vous ne verrez pas les grands artistes que vous avez pris pour maîtres. Je ne vois dans cette assemblée, ni Lenôtre, ni Mansart, ni Coysevox, ni Girardon; M. Lebrun, le grand ordonnateur, ne viendra pas vous proposer d'entrer dans la maison d'un des princes de la cour, lequel deviendrait plus tard, selon l'usage, le parrain de vos enfants. Nous ne sommes plus au temps de Louis XIV. Mais vous serrerez les mains amies de plusieurs de vos collaborateurs et de vos élèves préférés, et ceux-ci vous apporteront la chaude amitié de tous les autres qui sont au loin.

Surtout nous voulons prier ardemment pour votre bonheur. Le livre de l'Ecclésiastique, parmi les louanges qu'il décerne aux patriarches de la Genèse, dit qu' « ils avaient le goût des choses belles ». Vous voyez que vous avez auprès de Dieu des patrons vénérables. Nous leur demandons de prier avec nous. Mais c'est le Seigneur Jésus qui va lui-même offrir nos prières à Dieu, puisqu'à la parole du prêtre, Il va descendre pour vous sur l'autel.

Prions donc tous pour que votre foyer soit béni, pour que le bonheur y prenne place avec vous et pour que la grâce divine ne l'abandonne jamais.

Amen.

LA VIE RELIGIEUSE PROTESTANTE

Dès le premier jour de notre vie à l'École, nous avons senti notre grand privilège : un aumônier des Roches est un homme heureux.

Voyons en quelques mots pourquoi :

La première chose qui frappe chez les garçons d'ici, c'est leur physionomie ouverte. Le pasteur qui vient à eux, ils l'ac-

cueillent comme un ami, comme un frère aîné qui vient les conseiller, les aider.

Les uns nous accordent tout de suite leur confiance. Ce sont eux qui font les premiers pas. Notre rôle se borne à les recevoir dans notre chambre, à faire avec eux de longues courses dans la campagne, à diriger parfois l'entretien, et tout naturellement l'intimité naît.

D'autres, moins hardis, attendent de leur pasteur la première démarche. Mais ils ne se dérobent pas, au contraire : bien vite aussi l'on a fait bonne connaissance.

Ainsi, en quelques semaines, une famille se constitue.

Une famille au sein de laquelle on se dispute quelquefois, et c'est bien ainsi. Entre amis, entre frères doit régner la plus grande franchise. Tant pis si parfois les angles sont un peu vifs, si tel garçon mêle un peu de brusquerie à sa droiture.

Ah ! si les jeunes et les aînés donc ! réalisaient l'équilibre des contraires ! Si toujours la douceur accompagnait la force. Si leur sincérité était tempérée par la charité. Mais ce serait la perfection, le paradis sur terre, et leur pasteur n'aurait plus qu'à les quitter pour se consacrer à d'autres, moins avancés dans la voie de l'idéal.

Malheureusement (ou heureusement, je ne sais trop !) nous n'en sommes pas encore là : il y a des progrès, de grands progrès à faire chez nous. En voici quelques-uns :

Notre famille apprend lentement, très lentement, la loi royale de l'amour. Bien vite les garçons sentent la nécessité de la rectitude morale, ils ont horreur de toute injustice, mais qu'ils sont parfois lents à comprendre que le secret des relations humaines, que la force triomphante et irrésistible du christianisme, que la clé de l'énigme du monde, c'est l'Amour !

Et c'est normal et bon : pour que la vie religieuse aboutisse, pour que la personnalité de l'enfance puisse s'épanouir et déborder d'une vie intense, il faut d'abord une base morale, il faut le long apprentissage de la discipline personnelle. Plus tard, quand l'homme est prêt pour la révélation suprême, Dieu lui montre son amour, et sa vision du monde en est transformée.

Mais je craindrais pour un enfant qui aurait été soulevé, enthousiasmé par le sentiment de la grâce divine, sans s'être auparavant prosterné, le front dans la poussière, anéanti devant le Dieu Saint dont « les yeux sont trop purs pour voir le mal ».

Autre lacune : bien peu de garçons des Roches se rendent compte de la situation sociale actuelle. Enfants heureux, sans vrais soucis matériels, il croient trop à la bienveillance humaine. Ils connaissent mal la lutte pour le pain quotidien, l'âpre lutte monotone, la crainte du lendemain. Ils ne savent pas voir dans le socialisme « une mer agitée qui porte au sommet de ses vagues des principes évangéliques, et dans ses lames de fond les passions populaires ». Bref, ils ont tout à apprendre du côté social du Christianisme, et la Société de charité a un bel avenir devant elle.

Enfin, le grand défaut de notre communauté, le point faible de la plupart des étudiants : habitués à recevoir, ils ne savent guère donner. Un organisme nouveau suppléera, nous l'espérons, à cette lacune : une dizaine de garçons viennent de fonder un groupe d'étude et d'activité chrétiennes, affilié à la Fédération française des étudiants chrétiens. A la séance, un membre présentera un travail sur une question religieuse, sociale, ou missionnaire et introduira un débat. J'espère que par ce moyen, les jeunes se rendront mieux compte de ce fait, que la paroisse protestante est leur œuvre, au moins autant que celle de leur chef.

Quelle est l'organisation des études religieuses?

Nous formons quatre classes :

Les petits étudient l'histoire sainte. Il faut parfois, oh! bien rarement, faire observer la discipline à cette nombreuse classe.

Les moyens suivent un cours sur les livres du Nouveau Testament. J'ose espérer qu'à la fin de l'année ils connaîtront leur bible mieux qu'au début : sauf quelques honorables exceptions, leurs connaissances étaient très rudimentaires !

Vient ensuite la classe de première communion : une dizaine de jeunes gens pleins de bonne volonté, qui doivent acquérir plus de rigueur et de précision de pensée.

Enfin, je donne aux aînés un cours sur l'histoire de la pensée

religieuse en Israël, des patriarches au Christ. Parfois nous interrompons notre programme pour consacrer une heure à un un grand problème : l'origine du mal, la liberté, par exemple.

Quant au culte, les garçons, grâce aux améliorations apportées par mon cher prédécesseur, le pasteur Charles Cellérier, y participent pour une large part. Leur chant vigoureux et entraînant est une joie pour le prédicateur.

Que dire en terminant, sinon l'idéal qui inspire notre œuvre? Nous voulons, avec l'aide de Dieu, que chacun de nos garçons, ayant connu le passé glorieux de nos pères, en soit fier et travaille dans notre belle tradition ; qu'il devienne une personne morale, intransigeante en face du mal ; une âme religieuse, se dégageant peu à peu des illusions de la vie factice pour se trouver un jour face à face avec la réalité, prosterné devant le Père enfin révélé ; que cet adolescent n'oublie jamais que l'amour brise toutes les barrières, et peut unir les hommes, si différents soient-ils, en une famille de frères aimants.

Car la symphonie chrétienne n'est complète et harmonieuse, que si chaque voix, de son timbre spécial et de toutes ses forces, peut entonner l'hymne au Créateur du monde, au Rédempteur des hommes.

Pasteur Roger THOMAS.

ENSEIGNEMENT ET VIE

Bien armés pour la vie! Loin d'affaiblir le sens de notre devise, la guerre lui a donné plus de force et d'à-propos. La lutte sera dure pour nos garçons d'aujourd'hui, les hommes de demain : notre tâche est de les en avertir, notre devoir de les y préparer. Ce souci de la préparation complète à la vie, non pas seulement la vie idéale, telle que la loi morale de tous les temps l'a réglée, mais la vie réelle, telle que la déterminent les événements actuels, domine notre œuvre. Ne cherchons pas ailleurs la fin vers laquelle doit tendre notre pédagogie, ni

le principe qui servira de centre à nos efforts et mettra dans leur complexité si riche l'unité nécessaire.

Que notre système d'éducation morale et physique initie à la vie, c'est, après vingt ans d'expérience, un fait trop évident pour qu'on y insiste. Entraînés aux sports et aux jeux, habitués à la simplicité et à la sobriété, exercés à l'initiative et à la responsabilité, nos Rocheux seront des hommes au corps vigoureux, à l'âme saine, heureux de vivre par tout leur être, fiers aussi de vivre plus noblement que d'autres. Ce qui est moins reconnu, et ce qui peut-être est moins acquis, c'est que nos programmes et nos méthodes d'enseignement, notre culture et notre discipline intellectuelle concourent tout autant que le reste à l'apprentissage de la vie active et combattive. Si tout sur ce point n'a pas encore été réalisé, c'est qu'il faut l'aide du temps pour créer une tradition et l'imposer. La pédagogie nouvelle, dont nous nous rapprochons chaque jour, n'en est pas moins déjà assez claire pour que nos études littéraires et scientifiques apparaissent elles aussi comme une préparation directe à la vie.

D'aspect, quand on y pénètre, nos salles de classe sont vivantes, et non seulement jolies à voir et gaies, mais animées, suggestives, inspiratrices d'efforts. Elles n'ont pas toutes encore leurs murs couverts de dessins, de photographies ou d'estampes qui parlent aux yeux, des collections d'instruments et de choses curieuses, mais elles les auront de plus en plus. Nos salles ne sont pas, en effet, destinées à des cours où la consigne est d'écouter, les yeux fermés, l'oreille tendue, un professeur très docte, de recueillir en sa mémoire ou dans des notes prises à la hâte, les miettes de la science. Elles sont plutôt des laboratoires, des ateliers intellectuels où, sous la direction d'un maître, les apprentis de la pensée s'initient au plus difficile des métiers. Ici chacun crée et produit avec, pour outils, son esprit, ses cahiers et ses livres; ici chacun fait son œuvre, chacun vit. Trop longtemps il a suffi aux écoliers d'être sagement attentifs afin de répéter mot pour mot les paroles du maître; c'en est fini de cette division de la classe en deux camps

inégaux souvent hostiles : d'une part, le professeur qui parle et de l'autre les élèves qui se taisent, l'homme accaparant la part active et exigeant des enfants la passivité respectueuse. La vraie classe, celle qui sera de plus en plus la nôtre, est organisée pour le travail en commun des ouvriers scolaires, afin qu'en un temps limité ils donnent à leurs capacités intellectuelles le meilleur rendement.

Dans la classe ainsi comprise, une seule méthode convient : c'est la méthode positive, celle qui, pour atteindre la claire intelligence des idées, s'appuie constamment sur les faits. Qu'elle aille, par l'induction, du concret à l'abstrait, des phénomènes sensibles à la loi qui les explique, ou que, par la déduction, elle ramène l'abstrait au concret, la loi aux phénomènes qui en affirment l'exactitude, cette méthode ne perd jamais de vue le réel et le vivant : elle ne s'en éloigne que pour y revenir toujours. Ennemie des formules qu'il faut apprendre par cœur et qui souvent épargnent la peine de penser, elle met l'élève en face des réalités littéraires, historiques, géographiques, aussi bien que des réalités scientifiques et elle lui dit : « examine, analyse, compare, juge, décide, exprime oralement ou par écrit ta propre pensée ». Sans doute, elle enlève au maître le prestige de paraître un oracle, d'être le dépositaire et l'infaillible interprète de la vérité, mais elle en fait un guide sûr que le disciple suit avec une reconnaissante confiance. Ni l'un ni l'autre ne peuvent être engagés à la paresse par une méthode aussi difficile à appliquer qu'à suivre.

Notre ambition, à nous les maîtres, n'est point d'introduire dans l'enseignement secondaire les vues et les procédés de l'enseignement supérieur : à l'Université, on fait de la haute érudition, au Collège on initie les enfants aux éléments du savoir, on forme les adolescents aux méthodes de la science. A l'occasion, nous pouvons, comme des professeurs de Faculté, user de la conférence pour exposer les lignes générales d'une question, préciser un point particulier de doctrine, donner la synthèse d'un système, mais ce ne peut être là notre manière habituelle. Moins brillante, celle-ci se ramène à l'art d'interro-

ger, d'aider par des questions appropriées nos jeunes interlocuteurs à connaître et à comprendre les vérités essentielles. Une classe d'École nouvelle est un entretien sérieux et réglé, une discussion bien conduite, une enquête bien faite, avec collaboration, où chacun met en commun les richesses de sa mémoire et de son imagination, fait preuve d'attention, de jugement, de goût, apporte son effort propre et profite de celui de tous les autres. Pareille conversation ne s'improvise pas : elle n'est féconde que si le sujet en est soigneusement médité, que si elle-même, elle est conduite avec autorité et adresse, maintenue sur son vrai terrain sans fatigue pour ceux qui y participent. Trop aisément on parle de la maieutique, de la méthode socratique : elle exige plus qu'aucune autre la science et le savoir-faire, les connaissances et la pratique, l'aptitude professionnelle et la patience. En retour, elle est la plus naturelle des méthodes, la plus riche en résultats dans l'enseignement primaire et secondaire. Nous ne devons pas en avoir d'autre si notre première préoccupation est de mettre nos garçons en contact direct avec le réel et de maintenir leur pensée toujours active. Enseigner, c'est à la fois leur apprendre à connaître la vie et les exercer à cette forme supérieure de la vie qui est celle de l'esprit.

Quant à nos élèves, il ne suffit pas qu'auditeurs et lecteurs attentifs, ils puissent répéter avec exactitude ce qu'ils auront lu et entendu. Il faut qu'ils vivent leurs classes, qu'ils pensent et parlent spontanément, que le respect du maître et la superstition du livre ne les empêchent point d'avoir des idées personnelles, de les soutenir et, au besoin, les défendre. Cette émancipation intellectuelle n'entraîne pas nécessairement l'indiscipline et elle permet à la jeunesse de s'essayer aux luttes qu'il lui faudra livrer plus tard dans le monde. Elle supprime aussi la distance que la vieille pédagogie mettait entre le travail du maître et celui de l'élève, entre la classe où règne le premier et l'étude où le second est abandonné à lui-même. A vrai dire, il n'y a ni classe, ni étude, il y a le travail en commun complété par le travail isolé : en classe, l'élève acquiert des connais-

sances nouvelles et, par l'exercice, se perfectionne dans l'art de penser; sous la direction du maître, il progresse à la fois dans la science et dans la méthode; en étude, il ne fait pas autre chose, mais il le fait seul, sans cesser, toutefois, de subir l'influence du maître. En effet, tant a valu la classe, tant vaudra l'étude qui la complète; il n'y a pas entre elles cette différence qui met tant d'enfants, dès qu'ils sont réduits à leurs seules forces, dans l'incapacité d'exécuter une tâche imposée.

Cet aspect et cet esprit de nos classes, leur atmosphère matérielle et morale, leur méthode dans son principe et ses procédés importent plus encore à notre œuvre que les programmes eux-mêmes.

Ceux-ci, une fois de plus, pour répondre aux aspirations et aux nécessités nouvelles, seront officiellement changés. Sans doute, on fera la part moins belle aux mathématiques pures et on en reculera l'accès; on gardera le latin parce qu'il est excellent pour initier l'enfant aux idées simples, à la logique du langage et de la grammaire, pour lui permettre un contact direct avec le passé dont tant de côtés lui échappent, mais on en voudra l'enseignement plus intense et plus rapide; on organisera vraiment l'étude du français en ajoutant à la connaissance de la langue et de l'histoire littéraire, la lecture expliquée de nos grands auteurs et, par elle, les règles de composition et de style dont nos classiques et nos romantiques offrent de merveilleux exemples. Sans doute aussi, on donnera à l'histoire et à la géographie leur véritable importance qui est de premier ordre pour l'apprentissage de la vie. L'histoire, en effet, raconte comment a évolué l'humanité dont nous sommes les héritiers, pourquoi la vie publique et privée s'est modifiée au cours des siècles; si elle parle de guerres, ce doit être comme de crises aiguës dont les peuples heureux, c'est-à-dire les sociétés saines et normalement organisées, n'ont pas à souffrir. Quant à la géographie, elle décrit la terre, non point comme un astre mort, mais comme le lieu vivant dont les productions, les trésors, les climats répartis avec la plus riche variété créent les conditions d'existence les plus diverses. Plus que jamais, les vocabulaires, sinon les littératures, des langues

modernes devront être connus. Enfin, les sciences expérimentales dont les applications ont, au siècle dernier, bouleversé la hiérarchie sociale et ont, en ce siècle même, décidé de la victoire, elles s'échelonneront au cours des études, capables, plus que les autres, de découvrir à la jeunesse les mystères de la réalité.

D'un aussi vaste programme dont l'ampleur est imposée par la nécessité, nos élèves ne peuvent qu'effleurer l'étendue, atteindre les sommets, pénétrer les points essentiels. Savoir tout leur est impossible, apprendre tout ne leur servirait d'ailleurs à rien. L'important est qu'ils aient pris à notre école l'habitude et le goût du travail intellectuel, qu'ils pensent beaucoup et bien pour agir de même. Ils y parviendront si nous avons stimulé et non lassé leur curiosité, si, par l'exercice méthodique, nous avons assoupli et fortifié le mécanisme de leurs cerveaux, si nous les avons amenés, assez informés et assez entraînés jusqu'à la grande tâche virile. Nous ne les élevons pas pour être seulement des penseurs, des parleurs, des écrivains, mais des hommes d'action et d'affaires capables de penser, de parler et d'écrire. Aussi, quel que soit le programme que les temps nouveaux nous imposent, si notre enseignement cherche, en toute matière, à révéler la vie, si, par lui-même, il est une manifestation de la vie, il sert notre œuvre et répond à notre devise.

Prédications et catéchismes, appels et conversations intimes, classes et études, jeux et sports, conférences, concerts et comédies, tout ce qui, dans la maison et l'école, sous les formes les plus diverses, concourt à l'instruction et à l'éducation de nos élèves, trouve son unité dans ce but fondamental : apprendre aux hommes de demain quelle vie les attend et les préparer corps et âme à la bien vivre.

M. Montassut.

LES ÉCLAIREURS

Au Chef-Scout H. Marty.

C'est à vous que je dédie ces quelques lignes, au moment où vous reprenez le commandement de notre troupe, après avoir donné devant les lignes allemandes le plus bel exemple des vertus de l'Éclaireur.

J'essaierai de dire ce que nous avons tenté de faire, depuis le moment où nous avons été reformés, et les moyens que nous avons adoptés pour remplir à l'École le rôle qui doit être le nôtre.

Il existe une différence importante entre notre troupe et les formations scouts ordinaires : c'est que ces dernières ont pour but de réagir, dans un milieu composite, contre les défauts courants du monde, et de favoriser le développement physique de jeunes gens qui n'ont guère d'autres occasions de se livrer aux exercices de plein air, tandis que les Éclaireurs des Roches, dans leur École qui leur crée un milieu d'élection, d'un niveau moral élevé, où les sports sont en grand honneur, trouvent dans la vie qui est celle de tous leurs camarades, les bienfaits physiques et moraux que procure le scoutisme à leurs frères moins privilégiés. Le scout ordinaire a des devoirs envers son groupe, et, au-dessus de ce groupe, envers sa patrie; le scout des Roches, choisi parmi l'élite de son École, se reconnaît par surcroît des devoirs envers elle.

Il résulte de ces conditions particulières que l'Éclaireur Rocheux doit avoir un idéal particulièrement élevé, que son éducation sportive étant faite normalement à l'École, il doit profiter de cet avantage pour s'efforcer de réaliser un type de perfection physique, mais aussi pour donner à son âme un élan assez fort pour qu'il devienne un entraîneur d'hommes.

La superposition de nos deux groupements, Scouts et École,

l'interdépendance de leurs fonctionnements, la subordination du premier au second sont des circonstances puissamment éducatrices du sens social : c'est pourquoi l'Éclaireur des Roches est avant tout « homme social ».

De plus, l'idée religieuse qui est à la base de notre vie scolaire doit être considérée comme l'élément essentiel et le principe même de l'activité de nos Éclaireurs : nous ne concevons pas un serment où le nom de Dieu ne serait pas pris à témoin, et nous croyons que le scout doit être un apôtre dont la force persuasive n'est autre que le rayonnement de sa foi.

Notre but est donc bien net : devenir, religieusement, intellectuellement et physiquement l'élite d'une élite ; prendre dans l'École une position morale puissante, devenir en elle un ferment de perfection.

La première tâche était de nous réformer nous-mêmes.

A la fin de 1917-1918, nous étions une troupe de franche allure, pleine de bonne volonté, mais peu entraînée à la discipline intérieure — j'entends par là celle qui n'est pas imposée par l'autorité du chef, mais qui, parlant du fond de la conscience de chacun, ordonne son activité conformément à l'intérêt général. Le silence régnait sur les rangs — mais on ne savait retenir, l'uniforme quitté, une parole de critique, une protestation, un mot amer. Beaucoup étaient scouts le vendredi, entre deux et quatre heures, puis redevenaient des élèves quelconques, passivement cahotés au tran-tran de la vie quotidienne : il fallait leur faire comprendre qu'on est Éclaireur jusqu'au fond, sans discontinuité, leur montrer un idéal qu'ils ne devinaient pas, établir entre nous un lien moral assez fort pour que l'esprit de la troupe ne se rompe pas en même temps que les files ; il fallait dire à tous et à chacun le mot qui porte : établir entre nous une conversation. Cette pensée fut l'origine de nos appels d'Éclaireurs, et voici comment nous les concevons.

D'abord, nous les voulons vivants, c'est-à-dire issus de la vie et capables de produire la vie. Ces réunions hebdomadaires ne doivent pas avoir pour but de palabrer dans l'abstrait : elles sont une expansion plus consciente de notre vie quotidienne.

c'est-à-dire qu'elles veulent pousser chacun au plus intime de lui-même, lui faire discerner les raisons profondes de son activité, lui donner un fil d'Ariane dans le dédale des mobiles, afin qu'il échappe de plus en plus à la duperie de ses passions.

Elles doivent donc être préparées par une communion constante, par une intimité de rapports qui permette une connaissance mutuelle aussi parfaite que possible. Et c'est pour cela que nous avons adopté dans nos rapports le principe de l'absolue, de l'héroïque sincérité, et nous pouvons dire en toute vérité que parmi les scouts, et des scouts à leur chef, le principe a porté des fruits d'amitié profonde.

Les appels découlent naturellement de ces conversations fréquentes, auxquelles ils empruntent leur vie, et grâce à ce point de départ concret, nous avons souvent évité les nuées.

Être clairs était du reste notre grand désir. Nous pensons que c'est un des premiers devoirs de l'éducateur, et qu'il lui est impossible de convaincre s'il ne commence par ordonner ses idées avec toute la logique dont il est capable.

Il fallait donc, avant de déterminer le plan de chaque causerie, se fixer un ordre général pour toute la suite des appels. Or, nous les voulions vivants, et la vie est essentiellement souple et mobile. C'est cette pensée qui nous a porté à rejeter l'adoption, pour une longue période, d'un ordre géométrique. Nous avons préféré celui que Pascal appelle « l'ordre du cœur » : « cet ordre qui consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours », et qui permet de s'adapter sans contrainte à l'infinie variété des circonstances.

Nous avons donc élu deux grands principes : le premier régnant sur le cœur, le second sur l'intelligence — l'amour et l'ordre, — et nous nous sommes efforcés d'en faire les bases de toute notre vie. Il nous a semblé que ramener tout à l'amour et à l'ordre, au principe chrétien et au principe latin, était bien le fait des chrétiens et des Français que nous sommes, des religieux et des soldats que nous voulons être. Et c'est ainsi que chaque appel, partant d'une observation modeste, d'un désir

ou d'un regret, se haussait d'un mouvement naturel vers les deux idées centrales, et les plus modestes circonstances de notre vie, les plus humbles de nos devoirs en recevaient une noblesse.

A Dieu toute gloire : notre première pensée est une pensée religieuse, et c'est ce que nous affirmons quand, après avoir écouté, au garde-à-vous, la lecture de notre Code, après avoir conversé de nos devoirs et de leurs raisons d'être, de nos faiblesses et de notre force, nous adressons à Dieu la prière des Scouts, où nous avons voulu condenser, en formules brèves, tout notre idéal de piété, d'amour et d'énergie ordonnée :

« O notre Dieu, nous voici devant vous, étroitement unis par votre charité. Aidez-nous à bannir de nos cœurs toute pensée étrangère à l'amour.

« Faites-nous comprendre chaque jour davantage l'éternelle beauté de l'ordre, manifestation de votre intelligence.

« Afin que vers lui tendent toutes nos forces.

« Afin que nos cœurs soient purs et nos volontés droites.

« Afin que nous soyons, humblement, vos images sur la terre.

« Nous voici devant vous comme des soldats prêts à combattre jusqu'à la mort.

« Et comme des serviteurs religieusement fidèles que nulle tâche, de Votre main, ne saurait rebuter.

« Prenez, Seigneur, et disposez de nous.

« Et qu'en toutes choses, Votre volonté se fasse, et non la nôtre. »

Amen.

Après avoir conversé, médité et prié, nous comprenons que notre devoir est de nous lancer immédiatement dans l'action, car nous savons que toute émotion, même noble, est dangereuse et malsaine si elle stagne dans l'âme sans se transformer en énergie vitale. Et dans le fait, beaucoup de nos Éclaireurs savent passer de l'idée à l'acte. Il faut leur rendre cette justice que plusieurs sont Éclaireurs dans l'âme, à chaque instant de leur vie. Je souhaite que ceux qui n'ont pas compris jusqu'au fond la beauté de leur tâche et l'étendue de leurs devoirs soient

un jour éclairés eux-mêmes par la seule Lumière ; car, sans l'aide de Dieu, les paroles de l'homme ne sont rien.

J'ai peu parlé des exercices scouts proprement dits, bien que nous les aimions, et que nous les pratiquions avec ardeur. C'est que, sur ce chapitre, tout l'essentiel a été dit par des voix plus autorisées : nous ne saurions mieux faire que de nous conformer aux conseils techniques de nos grands chefs.

Nous avons seulement voulu montrer ce qui fait la physionomie spéciale de notre groupe, et émettre de tout notre cœur un vœu : que la grande famille des Scouts soit unanime pour montrer au monde la Voie et la Vérité ; qu'elle ne se borne pas à tolérer Dieu, dans la mesure où chacun croit devoir la faire intervenir dans sa vie, mais qu'elle Lui donne la place suprême qui Lui convient, celle de l'Inspirateur premier et Témoin du serment.

Maintenant, je vous dis adieu, mes chers Scouts. Je vous souhaite, à vous et à votre chef retrouvé, la joie de conquêtes morales toujours plus profondes. Je vous dirai seulement que je vous ai bien aimés : les sentiments de l'homme ne sont rien, seule compte la moisson qu'il a semée dans le sillon. Fasse Celui que nous avons si souvent invoqué ensemble qu'elle grandisse, haute et lourde, dans vos cœurs.

René Levesque.

LES STAGES EN ANGLETERRE

Je voudrais écrire : à l'étranger. Peut-être l'année prochaine quelques-uns de nos garçons pourront-ils aller entre Sarre et Rhin apprendre la langue allemande et contribuer à l'expansion française, mais cette année nous n'avons pu organiser que les séjours en Angleterre.

Nous avons eu en stage :

au terme d'automne,	1	garçon ;
au terme d'hiver,	2	—
au terme de printemps,	15	—

soit dix-huit trimestres auxquels il faut ajouter 22 semaines de

vacances passées par 7 garçons en Angleterre, au jour de l'An et à Pâques.

De plus, un certain nombre de garçons se préparent à traverser la Manche pour consacrer à l'étude de l'anglais et à la vie anglaise 6, 8, 10 semaines de leurs grandes vacances.

La tradition des stages est donc bien reprise. Vu les difficultés actuelles encore très grandes, nous pouvons nous féliciter des résultats acquis. Mais ces chiffres seraient tout à fait insuffisants dans l'avenir. Pour que les stages aient à l'École la place qui leur revient, ce n'est pas 18, mais 70 trimestres au minimum qui devraient leur être consacrés.

En 1905, il y eut 23 trimestres de stages pour 138 garçons inscrits à l'École; en 1906, 40 trimestres pour 162 garçons; en 1907, 49 trimestres pour 170 garçons; en 1908, 66 trimestres pour 178 garçons...

Voilà de beaux efforts, voilà une tradition qu'il faut reprendre sans attendre le tunnel sous la Manche. J'adresse un pressant appel aux parents, aux professeurs. Je demande à tous ceux qui, pour une raison quelconque, croiraient devoir s'opposer à un stage de bien peser cette raison, de mettre dans l'autre plateau de la balance les avantages du séjour à l'étranger. Quatre années et plus sans stages ont montré leur réalité et leur importance, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre moral. Je ne reviendrai pas sur ces bienfaits souvent exposés dans ce Journal et, reprenant un vieil usage, je laisserai la parole à nos stagiaires eux-mêmes.

Voici d'abord quelques lignes d'un garçon de douze ans et demi après trois semaines d'Angleterre (je respecte style et orthographe) :

25 mai 1919.

Dear Sir,

I am now in my school after a good travel. I like very much my new school. I was been first in history and I have do the arithmetic composition. I hope I will lurn English quickly. I have been a very good travel and M. Jacqueline have been with me at London were was Mr. V. Good bye, Sir.

H.

Un autre garçon (quatorze ans) m'écrit une dizaine de jours après son arrivée :

Sunday, 5th May.

Dear Sir,

I am now in England. I was very tired (sic) to cannot go with you, but I was ill. Now I am quite well. I was coming in England with Mr. S. who is coming back in England, and I am with Mrs. B. who are very good and very nice. I begin to can speak a little and read and write.

The next week, I begin to play at cricket if weather is good. I think you are quite well. Is the « rentrée » done at les Roches? Here, all schools are « rentrées ».

I am very happy te be with Mrs. B. who are very, very nice. « presque » exactly like my father and mother!

Is the weather good in France? Here it is raining and snoing every day, except to day it is not raining but weather is not very nice.

I think that soon I'll can come back to the Ecole des Roches, before will you accept dear Sir expression of my best memory,

from your little boy.

S.

Moins de trois semaines après, le *même garçon* écrivait :

Sunday, 25th May.

Dear Sir,

I am now in... and I am quite well, but it is not yet as good as the École des Roches! It is a little the same for different things and in the morning we have also a cold bath. Now in the afternoon we play to cricket and I like that very much, and when I will go back to France I think I'll know to play quite well.

In work I do some latin but I cannot to understand quite well yet the English exercises that we have to do and sometimes I cannot do it, but I think that soon I will be able to do all that. In English now I can speak easly, and I can also write, but it is yet difficult for me to read.

I think you are quite well in France. Here we have a very funny weather, and it is very nice to be near the sea.

I think that very soon I will be able to read better and to speak and to write withaout any mistakes.

Your truly little

S.

Il y a grand progrès d'une lettre à l'autre et non seulement pour l'anglais, mais pour l'écriture, la propreté... L'école anglaise est un milieu fort et viril, discipliné et hiérarchisé. Le petit

français individualiste y trouve des leçons que ne donnent pas les livres. Voici ce qu'un de nos stagiaires actuels écrit :

« Le cricket pour les Anglais est un jeu épatant. Quelle discipline dans les jeux, gymnastique, classes, dortoirs! Il y en a plus qu'aux Roches... Maintenant je me rends compte de ce que c'est que la fonction d'un bon capitaine... »

Inutile de commenter. Renouons, renouons la tradition.

Henri Marty.

P. S. Depuis que cet article a été écrit, un de nos garçons est parti pour Vaudrevange, près de Sarrelouis, où il va passer trois mois. Un autre se prépare à le suivre.

LES APPELS DE L'ANNÉE

Comme les années précédentes, ils réunirent, deux fois par mois, toute l'École dans le grand hall du bâtiment des classes. Tandis que, chaque soir, les maîtres de maisons donnent aux garçons assemblés les conseils, les félicitations ou les avertissements que les événements de la journée ont rendu nécessaires, les appels généraux, faits par le Directeur, sanctionnent le travail de chaque quinzaine, signalent les succès dont peut s'enorgueillir toute l'École, ou les faiblesses si répandues qu'elles exigent un effort général, annoncent aussi parfois les deuils qui, frappant un de nos amis, doivent être ressentis par la grande famille des Roches. Toute la vie de l'École vient s'y inscrire, et si l'on en pouvait donner l'analyse elle serait la meilleure histoire de la communauté.

Au premier, qui suivit la rentrée, M. Bertier nous dit les devoirs des anciens envers les nouveaux. Vieux sujet qu'il est toujours nécessaire de rappeler parce que la bonté n'est pas, hélas! naturelle chez l'homme et que l'on doit la lui apprendre comme le reste. Aux Roches plus qu'ailleurs, on y parvient aisément par l'action des capitaines, ces grands frères protecteurs et vigilants dont l'autorité maintient en l'absence de toute surveillance un ordre simple et familial. Et M. Bertier insiste sur la

valeur de l'ordre. La guerre nous a montré son prix, tragique désordre issu d'autres désordres. Elle a contraint les bons esprits à méditer sur la valeur d'une chose mise à sa place. Ordre physique, ordre intellectuel, ordre moral, ordre social, ils ont compris que vouloir s'en affranchir c'est se condamner à expier cet orgueil ou cette paresse dans la folie et dans le sang. Le devoir des survivants est de balayer ces erreurs et de rétablir en toutes choses une hiérarchie raisonnable. C'est un devoir envers les morts qui en furent victimes, envers les vivants dont nous préparons la vie. Le rôle d'une école comme les Roches est de former des intelligences que tout désordre indigne et blesse comme une laideur et comme un crime.

Le 12 novembre, la lecture des clauses de l'armistice apprit, même aux jeunes qui ne lisent pas les journaux, l'étendue de la victoire des alliés. Certains se sont demandés si nous obtenions le prix du sang versé. M. Bertier ne voulut voir que la fin du cauchemar, l'arrêt de la tuerie, le retour de l'Alsace et de la Lorraine (deux millions de frères prisonniers) et le devoir qui nous incombe à tous d'être dignes de cette victoire.

Le 19 février, M. Bertier décrivit l'idéal du Rocheux tel qu'il le conçoit dans sa famille et, plus tard, dans la vie. Il y doit être ce qu'il était à l'École, se persuader qu'il n'y a pas deux morales, dont l'une, plus indulgente ou plus lâche, serait celle des vacances, et qui lui permettrait des lectures, des distractions, qu'il n'oserait avouer aux Roches. La famille est, suivant la doctrine de la Science Sociale, la cellule de la Société française. Que le Rocheux soit fier et jaloux de la sienne. Notre École, elle aussi, n'est-elle pas une famille? Puis, dans le monde, qu'on le reconnaisse à sa distinction souple et aisée. Qu'il soit actif et s'affirme un chef, quelle que soit sa fortune, par son travail et sa valeur personnelle. Qu'il soit chrétien, non seulement de nom, mais dans toute son intelligence et par son action, ce qui implique renoncement et amour. Renoncement aux joies immorales et aux plaisirs sensuels, renoncement total, sans marchandages, sans discussions, sans faiblesses. Amour non seulement de quelques privilégiés mais de tous ceux

qui travaillent, de tous ceux qui souffrent. Le Rocheux doit avoir le sens social, comprendre que tout succès ne peut venir que d'une action concertée, peser ses devoirs vis-à-vis du peuple.

L'appel du 27 février apporta une triste certitude : la mort de M. Champault, professeur de chimie, lieutenant au 131e d'infanterie, disparu en septembre 1914, et qui était tombé à Gorcy, en chargeant l'ennemi. M. Bertier rendit hommage à la mémoire de cet ami fidèle de l'École, mort, comme il avait vécu, en homme de devoir et en croyant.

Puis un appel retraça, un autre jour, le rôle du capitaine à l'École. Il dit les raisons d'ambitionner cette charge, non pour ses avantages, que compensent bien des soucis, mais pour l'incomparable entraînement moral qu'elle offre en obligeant à une perfection plus grande, en donnant l'habitude du commandement et le sens des responsabilités. Elle est le complément indispensable de l'éducation : préparer à la vie ne doit pas être seulement habituer à obéir, mais apprendre à commander, à donner l'exemple, qui est une manière encore de commander, et peut-être la plus efficace, parce qu'elle interdit la contradiction. On agit plus par ce que l'on est que par ce que l'on dit ou par ce que l'on fait.

Et les appels se succédèrent régulièrement, signalant chaque fois de nouveaux points sur lesquels il fallait porter les efforts, détails très petits en apparence parfois, comme la couverture des livres, le soin des bicyclettes, le choix d'une coiffure ou la coupe des cheveux, importants parce qu'ils sont les manifestations de ce sens de l'ordre dont il faut avant tout se pénétrer, parce que leur ensemble contribue à former ce type de Rocheux qui a rempli tant de gens d'étonnement et d'admiration. Un visiteur nous disait récemment quelle impression lumineuse lui avaient donnée les regards de nos enfants. Ils révélaient une âme claire, un cœur loyal et confiant. Pourquoi cet éducateur ne les avait-il pas rencontrés ailleurs? Il est difficile de le dire avec précision, mais il semble bien que c'est parce qu'aux Roches, plus qu'ailleurs, la vue calme de la nature et l'organisation de la vie pénètrent la pensée du sentiment de cet ordre et de

cette harmonie qui, dit un mathématicien[1], reflètent la pensée divine.

Suivant une tradition nouvelle, le Directeur céda plusieurs fois à des professeurs l'honneur de faire l'appel général. Et c'est ainsi que M. Marty, revenant du front pour quelques jours, nous dit les impressions qu'il rapportait de son passage à l'Armée Américaine, les qualités de force, de discipline organisée, de respect des lois, qu'il y avait admirées et dont nous pourrions nous inspirer.

M. Levesque retraça l'organisation des « Éclaireurs de France », définit leurs vertus chevaleresques, unissant l'idéalisme français aux qualités anglo-saxonnes d'énergie, d'habileté, de gaîté, que nous enseignent les grands chefs *scouts*, et qui font du groupe des Éclaireurs des Roches une élite parmi l'élite.

Enfin, un de leurs anciens maîtres, cruellement blessé, M. Monod, vint parler aux enfants de la Guerre et des devoirs qu'elle leur crée envers la France, envers ceux qui moururent pour les défendre. Car c'était eux, leur bonheur et leur liberté, bien plus qu'aucun territoire, l'enjeu de cette lutte où tombèrent les meilleurs de nous. C'était pour qu'ils ne connussent pas les mêmes horreurs, que tant de braves gens firent sans tristesse le sacrifice suprême. Et les paroles émues de ce soldat qui avait souffert dans sa chair et leur disait son amour, faisaient passer dans les cœurs de nos garçons un amour aussi et une volonté de payer la dette sacrée par toute une vie de travail et de dignité.

Ces impressions s'effaceront-elles? La paresse ou les passions recouvriront-elles plus tard les traces de ces émotions et de ces résolutions? Comment le croire, lorsque l'on se souvient de ce que furent les anciens Rocheux?

L. Crozet.

1. Henri Poincaré, *La Valeur de la Science*. Préface.

CONFÉRENCES ET SÉANCES RÉCRÉATIVES

L'année précédente avait vu renaître la tradition des conférences et des séances artistiques dans la belle salle du bâtiment des classes, occupée depuis 1914 par l'Hôpital. Réunions précieuses qui, rapprochant maîtres et élèves de toutes les classes et de toutes les maisons, contribuent, comme les appels généraux, à former et à entretenir un esprit d'École, le lien spirituel de la grande famille des Roches. Elles rompent l'uniformité d'une vie que la régularité nécessaire pourrait rendre monotone. Elles exposent, en en simplifiant les lignes, les problèmes importants de l'actualité auxquels nos journaux ne font que d'incomplètes allusions ou que les revues spéciales traitent trop lourdement. A l'enseignement ordinaire, dominé par les faits, résolument concret, elles apportent le complément nécessaire des aperçus généraux et des conclusions philosophiques.

M. de Rousiers, qui, nos amis le savent, excelle dans cet art difficile, nous parla, le premier, des conséquences sociales et morales de la Guerre. Nous n'avions pas encore la victoire. On était au début de novembre. Mais, depuis un mois, le triomphe du Droit s'affirmait, et M. de Rousiers rendait grâce à Dieu de ce que cette génération, plus que la sienne qui connut 1870, pût avoir foi dans la justice. La force prime le droit, pensions-nous. Aujourd'hui, nous savons que l'effort crée des forces nouvelles. C'est par un jaillissement d'énergies dans tous les domaines où l'Allemagne apportait une évidente supériorité que nous l'avons vaincue. C'est en vue d'une création continuelle de force pour combattre le mal, que nous devons orienter notre vie. L'erreur allemande fut de mépriser les facteurs moraux, de ne pas croire que la faible Belgique pourrait préférer la ruine et la mort à la violation d'un traité, que l'orgueil national de l'Angleterre pourrait la faire sortir de son splendide isolement, que les atrocités, loin d'effrayer notre alliée britannique la pousseraient plus avant encore dans la lutte. Souvenons-

nous toujours que ce sont, en définitive, ces forces invisibles qui gouvernent le monde.

M. Brunhes, l'éminent professeur du Collège de France, nous entretint à plusieurs reprises, de l'intérêt de la Géographie. Et, de fait, il sait rendre passionnante pour de jeunes esprits, cette science autrefois si livresque, la seule peut-être dont l'enseignement ne puisse être concret, puisque, s'il est permis d'observer facilement les astres lointains, il ne l'est pas de joindre à l'étude des régions du globe la vue de ces pays eux-mêmes. Descriptions ou photographies ne nous les montrent que *par ouï-dire*. Mais il est des paroles qui évoquent la réalité. Après avoir entendu la causerie de M. Brunhes sur les Yougo-Slaves, nos Rocheux les pensaient connaître aussi bien que s'ils eussent passé plusieurs années parmi eux. Un court entretien sur les rapports des mœurs et des circonstances géographiques les rendait curieux d'observer mille détails d'architecture ou d'alimentation régionales auxquels ils n'auraient pas pris garde autrefois.

Au moment où l'Alsace et la Lorraine revenaient à la France, il importait d'indiquer les richesses de ces provinces mais aussi les devoirs que nous avons envers elles. Nous devons leur assurer un avenir au moins aussi prospère que celui que l'Allemagne leur offrait, et, pour cela, développer les voies de communications, tenir compte des nécessités internationales et des particularités locales. C'est ce que M. Brunhes établit sur des statistiques précises et par des raisons irréfutables. Bien que la politique de la France ne soit pas entre les mains des jeunes auditeurs, certains sont appelés à nommer, dans quelques années, les maîtres de cette politique. Il n'était donc pas inutile d'attirer leur attention sur une des questions dont dépendra la prospérité du pays.

Le 20 février, M. Vallaux donna sur le problème de la mer une conférence très applaudie. En nous montrant le passé maritime de la France, les progrès continuels des autres nations qui nous surpassent successivement, l'importance vitale d'une marine puissante, sans doute a-t-il suscité quelque vocation.

Puis M. Landormy, qui venait d'entretenir les plus grands élèves de philosophie, parla de la musique grégorienne. (La philosophie fut toujours unie à la musique par des liens mystérieux.) Et il nous fit assister à la naissance, au développement, à la renaissance de ce chant ailé, libre, et d'une richesse infinie, dont s'inspirent tant de musiciens modernes. Quand il se tut, de jeunes chanteurs interprétèrent quelques productions de l'art qui venait d'être si finement analysé.

Le 5 avril, M. René Pichon plaida éloquemment la cause des Tchèques. Car c'est souffrir une grande injustice que d'être méconnu ou mal connu. On risque de perdre des amitiés précieuses. Et les Tchèques méritent la nôtre. Ils sont loin de nous, mais leur sang, qui serait celtique, nous les rendrait plus proches que les Russes. Jaloux de leur indépendance, ils ont, dans cette guerre, pris parti contre les puissances centrales et furent, aux États-Unis, les meilleurs alliés de l'Entente.

A la veille des vacances de Pâques, une visite de M. Édouard Driault, dont on connaît les belles études historiques, ranima le sens et l'amour du passé. Son inspection, riche en grandes vues philosophiques, et surtout l'admirable conférence qu'il nous donna sur les frontières naturelles de la France, émurent tous les cœurs. Car pour M. Driault, l'histoire n'est pas une nomenclature de traités, de guerres ou de gouvernements hostiles se succédant par le jeu des révolutions. Sous des transformations, parfois lentes, souvent douloureuses, il découvre l'âme de la France toujours semblable, toujours digne de notre amour, qu'elle s'incarne en Jeanne d'Arc, dans les rois qui réunirent, une à une, nos provinces, ou dans les hommes de la Révolution qui luttèrent contre l'Europe coalisée. Il nous montra tous les grands patriotes inquiets, depuis des siècles, de la faiblesse de nos défenses vers l'est, de tant d'invasions qui menacèrent Paris au point que nos rois ne se sentaient en sécurité que sur les bords de la Loire, et il conclut au devoir de maintenir l'Allemagne au delà du Rhin pour éviter à nos fils de nouvelles dévastations.

Avec M. Sevrette, nous remontâmes, par l'histoire de Lady

Macbeth, aux origines de la littérature anglaise, sombres et dramatiques. Ceux que leur âge eût empêché d'apprécier le talent du conférencier dans une évocation difficile, furent sensibles au fond même de ces histoires émouvantes. De vieilles chansons anglaises achevèrent de nous évoquer cette époque lointaine.

Puis M. Strowski voulut bien abandonner un jour la Sorbonne pour nous conter son récent voyage en Italie. Il ne s'agissait pas de la décrire avec précision (d'excellents manuels y suffiraient), mais de donner les impressions qu'un Français de haute culture intellectuelle peut ressentir en la voyant pour la première fois. Et ce récit plein de simplicité, de sincérité, de malice et d'esprit, fut charmant, jusqu'au moment où le voyageur se trouvant en présence de la Rome éternelle, de la grande figure pontificale, il eut le sentiment de ce que peuvent être la vie, l'action et la politique d'un Pape. Combien il est difficile de le juger de son vivant! Et qu'il est imprudent de lui demander d'intervenir même en faveur des causes qui nous paraissent justes! Les paroles d'un Pape, ses jugements, doivent être ceux de l'avenir... M. Strowski eut l'honneur d'être reçu en audience particulière. Il y entendit des paroles très douces pour la France, dans un français très pur, et cela lui rendit plus aisé l'éloge et la justification de notre sœur latine trop mal connue et si digne d'estime.

Enfin M. Brunhes, au moment où la Commission de la Paix décidait de nos futures limites territoriales, examinait ce qu'est une frontière, montrait la difficulté que l'on rencontre à la fixer, l'impossibilité qu'il y a, dans certains cas, à définir des frontières naturelles, les fleuves unissant désormais les peuples plus qu'ils ne les séparent. La frontière tendrait à être de plus en plus une abstraction : une zone de tension morale due à l'orientation des âmes.

Entre temps, M. l'abbé Thellier de Poncheville, qui avait bien voulu diriger, à la Grande Trappe, une retraite des élèves catholiques, dont ils ont gardé un souvenir ému, vint nous parler des leçons surnaturelles de cette guerre. Il est impossible

de résumer cet entretien d'une éloquence profonde, qui remua tous les cœurs et fit naître bien des résolutions... Que l'éminent théologien veuille du moins accepter ici l'hommage de notre reconnaissance.

On avait mis en doute, dans certains journaux, la légitimité des représentations théâtrales pendant la guerre. La musique avait subi le même ostracisme de la part de gens qui semblent avoir eu surtout en vue les flons flons du music-hall. Mais il y a un théâtre et une musique au-dessus de ces reproches. Un drame évoquant un douloureux conflit de devoirs, une comédie raillant un travers dont il importe de se garder, une musique noble et belle, sont de tous les temps, même les plus poignants. Depuis des siècles, le théâtre est considéré comme l'un des meilleurs auxiliaires de l'éducation. Chez le spectateur, il crée l'habitude d'une attention soutenue, quoique facile. Chez l'acteur, il développe le sens de la parole, du geste, de la mesure, de la subordination du rôle personnel à un ensemble, et de l'effort aussi, car il suppose les répétitions parfois longues et pénibles.

Souvent, et pendant les soirées d'hiver, presque chaque semaine, on vit s'organiser dans chaque maison de petits divertissements. Des charades improvisées excitaient l'ingéniosité des garçons. Mais nous eûmes, pour le mardi gras, la première séance d'École. La maison des Pins donnait l'*Ami Fritz*, cette charmante comédie qui, tout en raillant une faiblesse morale aujourd'hui dangereuse, nous reportait dans la vieille Alsace dont nous nous apprêtions à fêter le retour. Les élèves, les professeurs qui l'interprétaient, formaient un ensemble d'une unité parfaite. L'aisance et la finesse du jeu eussent pu être enviées parfois par des professionnels. La pièce d'Erckmann-Chatrian contenait toute la fraîche gaîté convenable en un lendemain de guerre et toute la moralité tolérable en un jour de carnaval. Non loin de là, le traditionnel théâtre-concert de M. Dupire, excitait au profit de la société de Charité, le rire convulsif des neurasthéniques (s'il est possible qu'il y en ait aux Roches!) tandis qu'un Guignol et un aéroplane mystérieux donnaient des émotions variées.

Puis vint la mi-carême, et la *Guichardière* monta les *Noces de Jeannette*. De la fraîcheur, de la gaîté, de la musique... et du travail pour les organisateurs de cette soirée charmante qui nous eût laissé un souvenir seulement aimable si nous n'avions su plus tard quels efforts héroïques avait dû faire un acteur très souffrant pour soutenir son rôle. Quand nous disons que le théâtre est une école de vertu!

La fête des Anciens fut marquée par la représentation d'*Antigone*. On l'attendait avec curiosité, car l'on savait que cette tragédie simple et douloureuse, sans effets faciles, toute intérieure, bercée par la grande musique de Saint-Saëns, présentait des difficultés immenses de mise en scène. On fut surpris de trouver les jeunes acteurs au niveau de leur tâche et très émouvants. La mise en scène était parfaite. Antigone toucha les cœurs, l'inflexible Créon nous effraya, le chœur des vieillards nous parut l'évocation de la Sagesse antique. On fut reconnaissant à M. Levesque d'avoir réalisé ce chef-d'œuvre grec et d'avoir montré la vertu d'un effort et d'une volonté soutenus.

Effort intellectuel, effort moral, formation de l'esprit et du cœur, ne sont-ils pas les seuls buts dignes d'un enseignement secondaire? Des faits appris à cet âge, bien peu resteront dans la mémoire, et beaucoup seront peut-être inutiles dans la vie. Mais les efforts dont ils furent l'occasion ne sont pas perdus. Ils créent, peu à peu, la forme de notre activité, et, quel qu'en soit le but, ils sont bienfaisants.

Léo Crozet.

NOS JEUX SPORTIFS

Foot-ball. « L'équipe ne sera pas brillante cette année. Ah! où est celle de 1914? celle même de l'année dernière? » Voici ce que l'on entendait au début de la saison. Les shoots des anciens étaient évoqués, les noms de Mercado, de Labussière, de François Dunod revenaient sur les lèvres. Ces réflexions peu flatteuses pour les nouveaux joueurs du team premier ne les

impressionnaient guère car ils savaient que : « les mêmes choses se disent chaque année ».

Il faut admettre cependant que les débuts de notre équipe furent laborieux. Le jeu était vite et assez ardent, mais sans finesse, sans précision, on jouait trop « en l'air » et dans le style « décousu » des équipes médiocres.

Mais Luneau imposa à ses équipiers un entraînement méthodique et réfléchi, puis en capitaine avisé, il sut tirer de profitables leçons des matchs du dimanche joués parfois contre des équipes de premier ordre.

Et le jeu changea d'aspect. Il apparut plus clair, plus « académique », plaisant à suivre.

Un match nul avec un team redoutable dirigé par un international réputé, révéla l'étendue des progrès accomplis.

Les deux dernières parties jouées contre des équipes parisiennes assez cotées, se terminèrent par la victoire de nos garçons.

L'équipe seconde n'eut pas un seul échec à enregistrer. Moins puissante et moins vite que son aînée, cette équipe dut ses succès à l'adresse de ses joueurs et à la belle entente qui régnait entre eux.

Nos Juniors disputèrent deux matchs et remportèrent deux victoires; la seconde, sur des adversaires plus lourds et plus âgés fut particulièrement jolie.

Voici le détail de ces matchs :

Équipe première

27 octobre,	Bat Verneuil (1re)	8 à 7
3 novembre,	Match nul avec Verneuil	4 à 4
10 novembre,	Bat P U C (1re)	5 à 2
17 novembre,	Est battue par Stade Français (1re)	7 à 1
24 novembre,	Est battue par les Canadiens	3 à 0
1er décembre,	Bat Verneuil (1re)	12 à 0
16 février,	Bat collège Rotrou de Dreux (1re)	7 à 1
16 mars,	Match nul avec C. O. Usines Renault (1re)	4 à 4
23 mars,	Battue par Ecole Grignon (1re)	3 à 2
30 mars,	Bat C. A. Sté Générale (2e)	10 à 1
6 avril,	Bat Légion St-Michel (1re)	6 à 0

Équipe seconde

1er décembre,	Bat Alliance de Dreux.....	5 à 0
23 mars,	Bat Ecole Fénelon (1re).....	1 à 0
30 mars,	Bat Verneuil (2e).....	3 à 1

Équipe des Juniors

9 mars,	Bat Club Éducation physique.....	10 à 0
6 avril,	Bat Stade Français.....	3 à 1

Les équipes étaient ainsi constituées :

1re Équipe. But : Tournier. Arrières : de Hell et Ricard.
Demis : A. Melin, G. Bohin, J. Blanchon.
Avants : A. Luneau, M. Blanchon, Monsieur Thomas, Musnier, J. Luneau.
2e équipe. But : de Beaumont. Arrières : de Seynes et Delaunay-Belleville.
Demis : A. Bertier, Prades, Martin.
Avants : de Prat, Cadot, Thierry-Mieg, Olivier, de Servigny.
Equipe de Juniors. But : de Beaumont.
Arrières : E. Rogeau, Métral.
Demis : Guilbert, M. Bondonneau, Gros.
Avants : du Vivier, de Pontbarat, de Servigny, Legendre, H. Lefébure.

Au cours de la saison, les couleurs de 1re ont été attribuées à : M. Thomas, A. Luneau, J. Luneau, Bohin, Ricard, J. Blanchon.

Les couleurs de 2e à Melin, M. Blanchon, Musnier, Prades, de Hell, Tournier.

Les matchs de maison furent joués à nouveau, en sixte, et avec le mode de notation suivant : 1 goal, 3 points; 1 corner, 1 point. Ils donnèrent lieu à des parties disputées avec énergie et suivies avec intérêt par les professeurs et les élèves.

Voici les résultats :

Vallon bat Guiche
Coteau bat Sablons
Coteau bat Vallon, par 7 points à 5
Finales : Les Pins battent Coteau.

Sports athlétiques. La rentrée tardive des vacances de Pâques ne permit pas de faire cette année un entraînement très suivi, aussi les résultats quoique honorables, furent-ils nécessairement moins brillants qu'en 1918.

Voici les performances accomplies à la fête des Sports :

60 mètres : Minimes. 1er H. Lefébure. 2e R. Lefébure, à 1 poitrine : temps : 8s 3/5.

90 mètres : Juniors. 1er G. Monin, 2e Vernes, 3e Beytout, gagné de 3m ; temps : 11s 4/5.

100 mètres : 1er A. Luneau, 2e J. Luneau, 3e Bœspflug, gagné de 2m ; temps : 12s.

A. Luneau enlève également le 83m haies devant J. Luneau en 12s 3/5 ; le saut en hauteur avec 1m,50 devant A. Bertier 1m,45 ; le saut en longueur avec 5m,89 devant J. Luneau 5m,80 ; le 400m plat en 55s et le lancement de la balle de cricket.

Le 1500m handicap revint à de Servigny (20m) devant Lebouteux (scratch).

Le 800m fut gagné par G. Bohin devant de Servigny.

La maison des Pins enleva les deux courses de relais ; le relai mixte devant la Guichardière et le relai des grands devant les Sablons.

L'École envoya des représentants aux réunions athlétiques de Rouen, d'Évreux, de Verneuil.

Les résultats obtenus furent les suivants :

Réunion régionale de Rouen : A. Luneau, 2e du classement général. J. Luneau (3e).

Réunion départementale d'Evreux :

A. Luneau gagne le 83m haies

de Servigny gagne le 1500 mètres.

Bœspflug est 2e du 100m.

A Verneuil : L'équipe de l'École enlève le relai de 1km par 4 coureurs sur 400m, 300m, 200m, 100m. Elle était composée de J. Luneau, A. Luneau, Bœspflug, Ricard.

En outre, A. Bertier gagne le saut en hauteur, A. Luneau, le 83m haies, le 100m, et le lancement de la grenade.

La 1re équipe de l'École s'est classée seconde du classement général à 1 point de l'équipe 1re et notre 2e équipe s'est classée 3e.

C. Mentrel.

LE CRICKET

Cricket? What was it? A game loved by every boy? So they said in tones which might have been taken for sarcastic. It was played with bats and bits of bats, with any hockey or tennis ball, which happened to be lying about; one assembled on a ploughed field, and enjoyed an hour of it.

But then a cloud came, a cloud no bigger than a man's hand came from Outre-Manche to this land of famine. Mr. Whelpton reorganised the whole system : pitch captains were appointed to look after all games. So far so good, but as yet, little enthusiasm had been aroused. There was however at the school a house, called the Guiche, and in this house there were a few, who decided that cricket was a game, and that the house, though lacking in material would do its utmost to win the Cup. The teem trained itself vigorously every day, and sometimes twice a day.

Then, the first round was played between the Guiche and the Sablons... the school was thrilled by, a tie : the seed had been sown. The Pins won the Cup, they could not help it, but, they seemed to think they had not done their all : they insisted that, Cricket and Football should walk hand in hand; ...matches are now being arranged in the school. We have challenged the Stade. A time may come, when we can play a team from Outre-Manche... Who knows?

A. L. Bickford-Smith.

MATCHS DE MAISONS

Pins V Coteau : gagné par les Pins 41 et 64 contre 21 et 62.
Guiche V Sablons : 24 et 62 contre 38 et 48.
Match nul.
2e 69 contre 15 et 30.
Victoire de la Guiche par un innings et 24.
Pins V Vallon : 87 et 23 contre 30 et 79.
Victoire des Pins par 9 wickets.
Pins V Guiche : 88 contre 38.
Victoire des Pins sur le premier innings par 50 runs.
Pins et Coteau V, Guiche, Vallon et Sablons : 76 et 81 contre 93 et 48.
Victoire des Pins et Coteau par 16 runs.

PÈLERINAGES AU FRONT

A REIMS

Nous avions omis d'endosser nos costumes d'éclaireurs ; il n'y avait pas de marches à faire, pas de cuisine, pas de nuit sous la tente ! Croyez-vous que c'était bien une excursion de scouts? Certainement, je ne dirai pas *plus qu'une autre*. Mais au moins *autant* que toute autre, mais nous allions à Reims avec notre âme, toute notre âme pleine de compassion et de sympathie.

Aussi vous parlerai-je surtout de l'âme de Reims ; car, des pierres éboulées, des tableaux de désolation, on en a vu sur toutes les photographies : l'*Illustration*, pendant quatre ans, n'a donné que des images de ruines et notre œil, hélas ! si apitoyé qu'il soit, a fini par s'y habituer. Des descriptions de ruines on en a lu aussi, durant cette guerre ! Pourtant je dirai à tous mes amis : « Allez à Reims », personne ne peut se faire une idée de ce que j'ai vu.

La journée s'étant passée en automobile, nous avons pu constater que les maisons écrasées, totalement éboulées, le sont par quartiers entiers, sans un pan de mur, sans un toit ; et qu'après ce quartier, il y en a un autre, puis un autre, que la ville est tout entière anéantie, qu'une volonté affreuse s'est acharnée sur elle et que, après les pluies de 5.000 obus par minute pendant 17 jours, s'il restait par miracle un toit timide montrant sa tête, le Boche estimait que cet audacieux valait un obus spécial pour lui seul, un tir réglé exprès et on l'abattait.

Vous me direz : « Alors c'est la mort, la mort totale et rien ne vivra plus de cette riche cité si peuplée, si commerçante, si ouvrière. » Voilà le miracle ! sous ces masses de pierre respirent, vivent et demeurent plus de 20.000 personnes : dès maintenant, il en rentre chaque jour presque une centaine.

Allons à la cathédrale, seul édifice debout : la visite en est organisée et un homme d'apparence modeste nous conduit. Sur

le seuil, il se retourne et avec une autorité qui contraste avec son aspect : « Messieurs, avant d'entrer dans cette cathédrale, je tiens à vous rappeler que vous accomplissez un pèlerinage ; d'autres ont essayé, ici, de se conduire en indifférents et en curieux, il n'en sera pas ainsi aujourd'hui, il n'en sera pas ainsi en ma présence. Cette cathédrale a droit à tout votre respect : comme église d'abord, et comme martyre. » C'était si poignant que les quelque 100 personnes entrées avec nous ont accompli cette visite tête découverte et à voix basse ; impression inoubliable. Alors, nous n'avons plus remarqué l'homme qui nous conduisait, nous entendions seulement la voix, pleine de douleur, conter en termes simples les gloires passées de la façade, les richesses de couleur des roses, le souvenir ému des Rémois gardé fidèlement à telle statue ou à telle horloge, très populaire. Nous nous y réjouissions avec la voix de reconnaître tous les beaux groupes du portail intérieur qui sont absolument intacts, nous tremblions en entendant l'équipée folle des courageux citoyens qui, sous le bombardement, sont allés décrocher une à une les pièces des plus beaux vitraux, et les ont mises en sûreté à Paris ; notre cœur saignait en comptant les blessures, car là aussi c'est l'amoncellement des pierres informes ; l'orgue n'a pas un tuyau qui n'ait été crevé par un éclat ; c'est là qu'est la plus épouvantable plaie : à la croisée du transept, trois trous d'obus de gros calibre, très bien placés, au nœud vital de la construction, se sont rejoints par l'effet des pluies, le ciel est à nu ; le maître autel est écrasé sous la chute des matériaux. Mais ensuite, c'est un chant d'espérance, la cathédrale est cruellement blessée, elle n'est pas morte ; la voûte du vaisseau est intacte, celle du chœur aussi : l'incendie formidable de 30.000 bottes de paille a dévoré les bois, la pierre n'a pas bougé ; comme un soldat héroïque, notre cathédrale s'est défendue et rien ne manque à ses œuvres vives : par un bonheur providentiel, aucun obus n'a éclaté *à l'intérieur*, les chapitaux sont intacts, la construction géniale du moyen âge a montré sa valeur. Toute attaque de l'extérieur a été vaine, les portes de l'enfer n'ont pas prévalu contre elle ! C'est affaire de

temps, d'argent, bien entendu; mais la cathédrale vit, elle n'est pas morte, elle sera reconstruite! Ce que le maçon du moyen âge a conçu, le maçon du XXe siècle peut le réparer : notre guide nous donne la foi la plus inébranlable dans la reconstruction de la cathédrale et il évoque devant nous la figure du cardinal qui, dit-il, est décidé à reprendre tout de suite les travaux de restauration.

Il y avait, avant le massacre, un bel ange sur le portail qu'on avait coutume de nommer « le Sourire de Reims », cette statue a reçu un obus, on ne la reconnaît plus. Pourtant, c'est par le Sourire de Reims que nous avons été conduits pour achever notre visite. La princesse de Polignac a été pour nous accueillante et bonne au point de nous adopter pour le repas et de nous conduire dans sa propre automobile aux champs de bataille des environs. Même accueil de la part de Monsieur le Général Didier, commandant la place de Reims, et du lieutenant Navoly qui ne nous a pas quittés un instant. N'ai-je pas bien raison de dire que l'âme de Reims vit dans ces ruines? Je ne parlerai pas du champagne, parce qu'on pourrait croire que ses délices ont pu faire tort à nos émotions douloureuses, mais nous sommes jeunes, on a voulu nous faire plaisir et pourquoi ne pas rendre grâces aussi à cette si superfine gâterie d'une industrie spécialement française et rémoise?

Nous avons passé la nuit dans un hôtel sans vitres dont quelques chambres offrent un abri sûr : très couleur locale pourtant, l'armoire à glace, la toilette, la table avaient chacune leur petit éclat d'obus. Vent froid, neige imminente : l'auto du général nous emporte à travers la plaine : de l'herbe, rare, coupée par de longues lignes blanches : ce sont les tranchées, puis d'autres, puis des boyaux appelés bretelles; des restants de camouflage aux troncs d'arbres de la route, des chevaux morts, un tank allemand. Les arbres sont de plus en plus hachés, les cahots dans les trous de la route de plus en plus serrés; puis on manque de casser les ressorts en passant la tranchée de première ligne fraîchement remblayée.

Nous voici dans ce qui fut quatre ans la terre occupée.

Tranchées encore, craie, trous d'obus. Une grande montée et c'est la colline de Brimont trouée comme un nid de termites, truquée d'abris, de casemates, de postes d'artillerie grosse, moyenne et légère; le bois ne garde guère de têtes, les grands arbres sont coupés en deux. La ville apparaît entre deux vallonnements et nous voyons le poste d'où s'est accompli le sinistre ouvrage, si diaboliquement parachevé, que nous avons contemplé hier. C'est la Bochie encore : 200 prisonniers y font éclater les mines, les torpilles, les obus, les grenades... Prenez garde en posant le pied, tout est engin de mort ici! A droite une grenade, à gauche une mine!

Au revers de la colline, les cavernes bien blindées où l'on faisait la cuisine, une autre pour laver le linge, un puits creusé par nos ennemis, un poste de commandement, dans le fond un magasin de munitions. Ah! ils sont bien installés, Messieurs les Boches, et cela n'a pas l'air d'être fait en camp volant, ni même pour un mois; ils sentaient bien que c'était une demeure d'années. Voici les couloirs en ciment grillagé, partout l'indication du chemin « Nach Küche », etc... Là, tout près, la tombe de leurs « kamerades », très bien soignée, il faut le dire.

Aucune trace de cette vie parasite n'a encore disparu et voici déjà qu'est née à nouveau, sur la colline, l'âme française. Un capitaine démobilisé était autrefois cultivateur ici, on ne peut pas dire qu'il est revenu à son foyer — de Brimont, il ne reste pas une pierre, — mais cet homme admirable a bâti de ses mains, en plein hiver, un abri en planches, il y a couché avec sa famille, il y a ajouté une cuisine servant aussi de salle à manger; à la suite, il a mis une chambre pour les semences, un abri pour sa vache, un pour son cheval, un logis pour sa chèvre et une petite chapelle, afin que le village puisse dire qu'il a aussi sa vie spirituelle. Puis, connaissant quelques adresses de ses anciens concitoyens, il leur a fait retrouver la place de leurs champs, il a rappelé le curé et voilà que les terres sont cultivées, semées, sur la colline : on va déboucher le puits; cet été, la colline vivra, produira et sera un rayonnant petit

coin de France pendant que l'herbe, les bois, les moissons tisseront leur trame verte au-dessus des plaies béantes de la craie.

Je ne puis pas raconter la visite au fort français de la Pompelle pourtant si émouvante ; là, il n'y a plus rien, rien, rien. Deux capotes qui furent grises et les os des malheureux Boches qui les habitèrent ; aucun ressentiment ne tient devant la mort, je voudrais les enterrer et laisser à leurs restes la dignité de la sépulture ; passons et redescendons à la ville si éprouvée et si courageuse, reprenons contact avec l'énergie calme, volontaire et obstinée du Rémois qui répond à chaque question : « Sûrement, nous reconstruirons notre maison ; sûrement, nous finirons nos jours ici ; sûrement, tout le commerce reprendra. » Après ces actes de foi répétés, comment douterions-nous de la vitalité de la France?

UN PÈLERIN.

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE INTELLECTUELLE

NOTE SUR LES INSPECTIONS

Nous avons repris, pour les classes de lettres, la tradition des inspections périodiques (une fois par terme). Mais au lieu de recourir chaque fois à un inspecteur différent, nous avons cru préférable de faire régulièrement appel à la compétence d'un même universitaire particulièrement autorisé. Celui qui a bien voulu se faire ainsi notre juge et notre conseiller est M. René Pichon, professeur de première supérieure au lycée Henri IV, membre du jury de l'agrégation des lettres. Il est venu en décembre, en avril et en juin, et a inspecté les classes de première (deux fois), de seconde (trois fois), de troisième (une fois).

Une inspection exceptionnelle a permis enfin à nos élèves de première et de deuxième de comparaître devant M. Fortunat Strowski, professeur en Sorbonne.

A ces deux professeurs, nous devons de vifs remerciements pour leur sympathie que nous sentons très chaleureuse, et, plus encore, pour le soin minutieux qu'ils ont mis à s'acquitter d'une tâche assez ingrate : correction de nombreuses copies, appréciation de nos méthodes d'enseignement, etc.

Leurs avis nous ont été d'autant plus précieux qu'ils ont été plus concordants.

L'un et l'autre reconnaissent à nos garçons une certaine viva-

cité d'esprit, de l'acquis et de la méthode. Mais ces qualités, ils les ont trouvées surtout dans les interrogations orales, plus que dans les compositions écrites; et une fois de plus, nous devons faire cette constatation : les petits Rocheux enregistrent assez bien ce qu'on leur enseigne, et, pour peu qu'ils aient à parler, ou mieux, à tenir leur rôle dans cette conversation qui est un examen oral, ils ne sont pas inférieurs à leurs camarades des collèges et lycées. Mais quand ils doivent, dans le silence de l'étude, utiliser, adapter pour une œuvre personnelle, ce qu'ils ont appris eux-mêmes ou reçu de leurs maîtres, ils paraissent avoir oublié cours et leçons, ou, au contraire, les restituent par écrit avec une fidélité toute servile. D'où l'inconsistance de certains récits, la banalité de certains jugements, la fragilité de certains raisonnements. En d'autres termes, nos garçons sont des auditeurs dociles qui, faute de lectures et de réflexions personnelles, demeurent plus jeunes que ne le comportent et leur âge et leurs études.

Pour les fixer et les mûrir davantage, peut-être leur faudrait-il une activité moins dispersée et plus de temps pour le travail d'étude proprement dit.

Sollicités par moins de choses diverses, il leur serait peut-être plus facile aussi de combattre les autres défauts que signalent également M. Strowski et M. Pichon. Mais les défauts — surtout d'ordre matériel (négligence de l'écriture, de l'orthographe, de la ponctuation) — doivent, de toute façon, disparaître avec un peu plus d'attention chez les garçons, un peu plus de sévérité, peut-être, chez tous les professeurs.

Nous disons chez tous les professeurs, et non pas seulement chez les professeurs de lettres, une version anglaise ou allemande, une composition d'histoire, la rédaction d'un problème, devant, avec des mérites propres, offrir toujours les mêmes qualités de correction matérielle et de présentation.

Ce n'est pas que nous ayons la superstition de la forme; mais le souci de la forme est une discipline, plus primordiale que primaire, qui, en inspirant le respect de la tâche imposée, doit favoriser le travail de la réflexion.

*
* *

Il nous reste donc encore beaucoup à faire pour le progrès de l'enseignement littéraire. Pourtant, nous sommes entrés, semble-t-il, et en partie grâce aux visites périodiques d'un inspecteur attitré, dans la voie de l'unité progressive. Si nous pouvons, par un allègement successif de nos programmes, faire à la lecture et à la réflexion personnelle la part qui doit leur revenir, nos garçons comprendront tout l'intérêt, toute la valeur des vieilles humanités, sans cesser pour cela d'avoir les yeux bien ouverts sur le monde extérieur, les mains habiles au maniement des outils ou des machines, ni leur corps apte à tous les exercices et à tous les jeux.

H. G. de C.

FAUT-IL ABANDONNER LE LATIN[1]?

(*Conférence pédagogique du 25 mai.*)

La discussion de la valeur du latin et, partant de là, celle de la culture classique, a été soulevée à propos de l'article de M. Cazamian dans l'*Opinion,* lu par M. Montassut.

La thèse de M. Cazamian est celle-ci : Le latin est seulement maintenu par la tradition. On y perd trop de temps en travaux d'approche avant d'aborder l'idée. Il doit être réservé aux spécialistes. L'explication française offrira les mêmes avantages à une degré plus grand. L'ordre à adopter pour les études littéraires est l'inverse de celui des temps : XIXe siècle, puis XVIIIe, XVIIe, XVIe siècles, et le moyen âge à la fin des études.

M. Montassut soutient l'opinion de M. Cazamian, il pose

1. Des réunions mensuelles, ont, cette année, permis à nos professeurs d'étudier un certain nombre de questions pédagogiques. La question si importante du latin fut, plus que toute autre, l'occasion de discussions sérieuses et animées. La diversité des avis n'empêche pas d'ailleurs l'École d'avoir une doctrine officielle. C'est celle qu'expose M. Bertier à la fin de cet article. On pourra consulter aussi, dans le *Journal* de 1918, l'article de M. Gaillard sur l'enseignement littéraire.

les questions suivantes : « Est-il possible de maintenir le latin étant donné ce que sera la vie pour l'homme de demain? Le latin est-il utile pour apprendre à penser, à écrire, à connaître une civilisation mère de la nôtre? Son enseignement plus méthodique, plus intense dans la section préparatoire, peut-il être réduit à partir de la 3e et de la 2e, pour laisser de la place à l'enseignement scientifique? Un enseignement méthodique du français (langue et littérature), avec l'explication des auteurs pour exercice principal, remplacerait-il avantageusement le latin au point de vue de la gymnastique intellectuelle et de la culture générale de l'esprit? Cette gymnastique peut-elle être complétée par celle qui permettrait un enseignement méthodique des langues vivantes aussi profitable que celui du latin? L'acquisition des idées, dont se préoccupe l'auteur de la lettre, n'est-elle pas restreinte dans l'enseignement préparatoire par l'incapacité même de l'enfant à aller au delà du simple et du concret? Dès lors, le latin, étude de formes plus que d'idées, n'offre-t-il pas un genre d'étude approprié au jeune âge? La solution n'est-elle pas dans la prédominance des études littéraires (français, latin, histoire, langues vivantes) complétées par des études de sciences d'observation (histoire naturelle, géographie) sur les études de mathématiques jusqu'à la 3e inclusivement? Les sciences abstraites prenant la première place en 2e, 1re, Philosophie et Mathématiques élémentaires? »

M. Crozet examine les preuves que M. Cazamian apporte à l'appui de sa thèse :

« Dans la lettre que M. Montassut vient de nous lire, j'ai cherché en vain des preuves ou même des commencements de preuves. Aucun fait, aucune statistique, aucune expérience n'est invoquée. L'auteur accuse le latin, il propose de le remplacer. Son opinion n'a d'autre garantie que la justesse de son jugement. Or j'ai lieu de craindre qu'il n'ait exprimé ou même formé son jugement un peu rapidement. Vers la fin de sa lettre, il déclare en effet, que si le latin perdait son emploi traditionnel d'éducateur, il pourrait encore être étudié par ceux qu'y pousseraient « leurs goûts ou leur vocation professorale ». Des dilet-

tantes ou des professeurs! M. Cazamian oublie d'abord les historiens, non seulement ceux de l'antiquité mais tous ceux qui étudient l'histoire de l'Europe. Jusqu'au XVIIIe siècle, le latin est si mêlé à la vie de la France et de la plupart des pays d'Europe qu'un historien serait un peu ridicule en croyant pouvoir s'en passer. L'oubli de M. Cazamian trahit une réflexion insuffisante.

« M. Cazamian oublie encore l'étude de la philosophie, qui exige la connaissance du latin. L'œuvre des fondateurs de la philosophie moderne, Descartes, Spinoza, ne devrait-elle être lue désormais que dans des traductions? — Et même la médecine et les sciences naturelles peuvent-elles s'affranchir des langues anciennes? J'ouvre un catalogue de librairie et j'y apprends la publication récente d'un ouvrage de M. Paris, couronné par l'Académie des Sciences, ayant pour titre : *Index Bryologicus, sive enumeratio muscorum ad diem ultimam anni 1900 cognitarum, adjunctis synonimia distributioneque geographica locupletissimis.*

« D'autres ouvrages sont cités, écrits dans la même langue, la seule qui convienne à des publications coûteuses et cependant trop spéciales pour que leur vente en amortisse les frais si elles ne pouvaient être lues par un public européen, la seule aussi avec le grec qui permette la création facile et la compréhension immédiate des néologismes que le progrès des sciences oblige à former chaque jour.

« Il me paraît donc bien que le latin, outre son rôle éducatif, présente une utilité pratique ou, si vous voulez, professionnelle, et que c'est résoudre un peu vite la question que de la réserver à un petit nombre d'amateurs ou de professeurs.

« Le seul argument sérieux apporté contre l'enseignement de la langue latine est la médiocrité des résultats obtenus. Mais il faut considérer deux sortes de résultats :

« 1° *La possession réelle de la langue,* et si nous n'y parvenons point, c'est, sans doute, que notre enseignement est mauvais. Réformons-le et revenons aux méthodes qui permettaient

aux gens du XVIIIe siècle de lire dans le texte leurs classiques, bien des années après avoir quitté le collège.

« 2° *La formation intellectuelle due à l'étude du latin,* et celle-ci, même actuellement, est proclamée par les meilleurs juges : mathématiciens, physiciens, ingénieurs, chefs d'industrie. H. Poincaré fit campagne pour les études latines. Quelque temps avant la guerre, d'importants groupements industriels publièrent un manifeste dans le même sens. Des statistiques de l'École Polytechnique se dégage une conclusion identique. Nous sommes ici sur le terrain des faits. Pourquoi ne nous en apporte-t-on pas au lieu de faire de la littérature? »

M. Marty est d'avis qu'on pourrait trouver dans l'expérience des preuves pour établir l'opinion de M. Cazamian : « L'enseignement du latin si souvent remis en question et discuté sans aboutir à une conclusion évidente est la preuve d'un manque d'harmonie dans l'ensemble des programmes; il est certain qu'ils sont trop chargés, on cherche à les alléger : les uns en sacrifiant le latin, les autres, autre chose ; ce ne sont que des compromis. La question paraît mal posée, il faudrait prendre comme point de départ non les programmes et les examens actuels, mais une étude de l'enfant, puis de la société, chercher les rapports de l'un à l'autre et déterminer d'après cela quelle est la meilleure formation pour préparer l'enfant à tenir sa place dans le monde.

« Il semble, et ce n'est qu'une hypothèse, qu'on arriverait à une suppression du latin, une diminution notable des mathématiques, et à faire porter l'effort principal sur les matières suivantes :

« 1° Une étude beaucoup plus intense de la langue maternelle : l'étude du français, de la littérature classique développerait, comme le latin, le jugement et le goût; mais à un plus haut degré puisqu'on n'y est pas arrêté par un travail préalable purement linguistique. Il est vrai que l'enseignement de la littérature française devrait être entièrement remanié, pour le moment, il n'existe guère. Les élèves devraient lire eux-mêmes la plupart des œuvres du XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles sur des extraits seulement.

« 2° Les sciences d'observation : l'enfant sera mis au contact des faits et des choses, il étudiera la nature grâce à son expérience personnelle sous la direction, naturellement, des personnes compétentes, on ne lui imposera pas de classifications compliquées de longues listes ; ce ne sont trop souvent que des connaissances verbales.

« A ce point de vue, les Français sont très en retard : si un élève rencontre dans Victor Hugo le mot asphodèle, il appréciera le mot pour sa sonorité, sa valeur dans le vers ; plus tard, il l'emploiera ainsi lui-même ; mais il serait tout à fait incapable de dire à quoi cela ressemble et, par conséquent, de comprendre pleinement l'image, à moins que le poète lui-même... Un petit Anglais ou Américain, quand il lit le poème « Daffodils » de Herrick, évoque par ce mot une représentation précise, il est capable de dessiner la fleur.

« 3° Pour ce qui est des langues vivantes, il ne semble pas qu'elles soient appelées à remplacer le latin en développant la faculté de raisonnement, l'esprit de logique. Peut-être peut-on attendre cela dans une certaine mesure de l'allemand à cause de la complexité de sa syntaxe, mais de l'anglais beaucoup moins. L'anglais est cependant un élément de culture précieux, il développe l'imagination, en faisant envisager sous un aspect nouveau, des idées et des faits que l'on avait appris à connaître sous un autre biais. Jamais les mots anglais et les mots français, traductions les uns des autres, ne coïncident parfaitement, ils sont différenciés par des nuances plus ou moins sensibles selon le cas ; ainsi : *humour* et *esprit* indiquent des conceptions voisines, non équivalentes.

« La compréhension exacte des termes oblige à entrer en contact avec la mentalité et la vie d'un peuple ; elle amène donc à observer une civilisation étrangère, à la comparer à la nôtre : elles s'éclairent ainsi mutuellement. *Gentleman* en face de *gentilhomme, comptoir* (dans le sens de colonie) en face de *settlement,* indiquent bien des différences entre le caractère anglais et le français. De même, l'étude de la syntaxe amène à observer des différences dans la marche de la pensée. »

M. l'abbé Gamble fait observer qu'une langue n'est pas seulement un assemblage de mots, qu'une langue a une âme : c'est l'expression d'une civilisation. Quand on a le bonheur d'être Français, et qu'on sait tout ce que notre esprit et notre littérature ont de précision, de clarté, de logique, etc., grâce en grande partie à l'influence latine, ce serait folie de rompre avec cette tradition. Chaque petit Français recommence ainsi pour son compte l'œuvre qui s'est faite depuis César jusqu'au traité de Verdun. Le latin est un élément de stabilité dans l'agitation actuelle. Les langues vivantes ne pourront le remplacer. Elles ne peuvent prétendre au même rôle formateur, car elles ne sont pas mères du français.

M. Trocmé croit pouvoir maintenir le latin : « L'objection fondamentale contre le latin reste celle-ci : Comment lui laisser sa place dans l'enseignement, à côté de tout ce que les enfants du XXe siècle doivent apprendre d'autre? Les contemporains de Madame de Sévigné étudiaient le latin à loisir; mais qu'avaient-ils à apprendre en histoire, en géographie, en physique, au regard des programmes qui s'imposent aujourd'hui? Bon gré mal gré, le latin se voit peu à peu expulsé de l'éducation moderne par l'abondance d'autres études plus indispensables.

« A cette objection, je fais ces quatre réponses :

« *Premièrement,* je reconnais que l'effort nécessaire pour mener de front le latin et l'ensemble des études modernes n'est pas à la portée de tout le monde. Nous allègerons donc résolument nos classes, en dispensant du latin les enfants qui, par défaut de préparation grammaticale antérieure, par lenteur naturelle, par défaut de mémoire, ne suivraient qu'avec peine ou à contre-cœur. Leurs camarades, déchargés d'un poids mort, encouragés par l'idée qu'ils forment une petite élite, marcheront mieux, et avanceront plus vite.

« *Secondement,* j'accorde que, même pour cette élite, la part du latin doit être réduite et son étude abrégée. Déjà, on a renoncé successivement aux vers latins, au discours latin, au thème latin. Nous n'avons plus qu'une ambition : amener l'élève à lire le latin. Et pour ce programme réduit même, il nous faut

des méthodes plus expéditives qu'autrefois. En particulier, nous n'abandonnerons plus au hasard l'acquisition du vocabulaire : à l'exemple de toutes les méthodes de langues vivantes, nous la règlerons, au moins dans les premières années, d'une manière strictement progressive. Quels que soient d'ailleurs les procédés de détail employés, je demande que, par exemple, dans son premier mois de latin, l'enfant apprenne un nombre déterminé de mots, et qu'il utilise ces mots (et si possible ces mots-là seulement) pour ses exercices quotidiens de grammaire; que, dans le mois suivant, il enrichisse ce premier fonds, selon le programme précis que se sera tracé son maître; et qu'il continue ainsi, arrivant, en fin d'année, avec des connaissances nettement cataloguées, sur lesquelles le professeur de la classe suivante pourra bâtir à son tour. La grammaire est l'un des piliers de l'enseignement des langues; le vocabulaire n'est ni plus ni moins que l'autre pilier : nous le savons tous quand il s'agit d'enseigner l'anglais, ou l'allemand, ou l'espagnol; il est bizarre qu'on l'oublie dans les classes de grec et de latin. Tout le monde ne l'oublie pas, d'ailleurs : plusieurs livres élémentaires de latin publiés en Angleterre, en Amérique, en Hongrie, en Allemagne, enseignent systématiquement le vocabulaire. Il a fallu toute la puissance d'une routine séculaire pour faire méconnaître ce devoir à tous nos grammairiens français.

« Donc, au lieu de laisser nos élèves feuilleter le dictionnaire sans trêve et sans profit, apprenons-leur les mots latins : ils arriveront à lire, ou du moins à traduire couramment, à la fin de la 6e, l'*Epitome;* en 4e, César; en 3e, Virgile. Nous aurons accéléré et abrégé l'étude du latin. »

M. Crozet voit aussi un allègement du travail des enfants, possible grâce à des méthodes meilleures : « Je crois que les conditions de la vie moderne ne justifient pas le caractère encyclopédique de nos programmes. Ils comprennent bien des sciences inutiles, sinon à tous les élèves, du moins à beaucoup. Sans doute, il est nécessaire que les jeunes gens aient une idée de la Physique, de la Chimie, de la Biologie, qu'ils en connaissent *les ressources* et *la puissance*. Et je me plaindrais plutôt de ce

que ces vues générales leur soient trop ménagées. Mais la plupart des faits particuliers de ces sciences sont inutiles, *même pratiquement*. Les problèmes que l'on peut avoir à résoudre dans la vie sont infiniment trop complexes pour être abordés avec les connaissances de l'enseignement secondaire : il faut toujours faire appel aux spécialistes.

« Du reste, une meilleure organisation des programmes dans le temps, une concentration des efforts sur chaque science séparément en rendrait l'étude plus agréable et plus facile. Bien des enfants qui font chaque semaine, avec dégoût, une heure d'algèbre, se passionneraient pour cette science s'ils la cultivaient avec suite. J'en ai vu des exemples. Et que dire de la géographie? Rappelons nos souvenirs, ou plutôt (car nous avons appris trop de choses depuis notre baccalauréat), interrogez un élève de Philosophie. Son ignorance vous étonne? Il a pourtant passé près de 650 heures à recueillir ces notions! Car il étudie la géographie depuis la 8e, neuf mois par an, deux heures par semaine, (étude et classe réunies). En y consacrant huit jours vers sa quinzième année, il eût retenu plus de choses, et peut-être avec intérêt.

« Mais plus que tous les faits dont sont bourrés nos manuels et qui, je le répète, sont presque toujours faux le jour où nous devons les utiliser, je souhaiterais qu'on enseignât aux jeunes gens *à savoir trouver les renseignements* dont ils peuvent avoir besoin. Combien de gens, même cultivés, vous demandent s'il a été publié un livre sur tel sujet particulier, sans savoir qu'il existe un recueil général, publié par Laurenz, où toutes les publications françaises sont classées par ordre alphabétique des matières, et que l'on peut consulter chez tous les libraires de quelque importance. Combien de personnes ignorent la richesse en documents statistiques de toutes sortes de recueils comme l'Annuaire du Bureau des Longitudes!

« Si je pouvais réformer l'enseignement secondaire, je le ferais sur le plan suivant :

« Développer l'intelligence par les exercices littéraires, la version latine, l'étude de la logique (particulièrement des sophis-

mes, comme dans l'ancienne rhétorique) et, *lorsque l'enfant y prend goût*, le problème géométrique.

« Ne développer la mémoire que par des exercices comportant un bénéfice intellectuel, par exemple en apprenant des poèmes et non des listes de villes, de fleuves ou de plantes.

« Apprendre l'art de se renseigner, c'est-à-dire, en somme, faire connaître les principaux recueils bibliographiques.

« Donner des sciences une vue générale et très philosophique, indiquant leurs ressources et les espérances qu'elles nous permettent.

« Et surtout bien se convaincre qu'il est inutile d'apprendre les faits sur lesquels il est toujours possible de se renseigner, que le cerveau n'est pas indéfiniment extensible, que les hommes d'action sont parfois aussi bien servis par leurs ignorances que par leurs connaissances, et que même la science ne peut progresser que si le chercheur se résoud à beaucoup ignorer. »

Pour *M. Marty*, la simplification des études viendrait surtout d'une répartition appropriée à l'âge des enfants : « Il ne s'agit pas, en effet, de munir les enfants de la plus grande masse possible de connaissances, mais on pourrait écrire au fronton des écoles d'enseignement secondaire : « Ce que vous apprendrez ici, vous ne le saurez pas ». Mais il faut trouver une discipline qui favorise le développement de l'enfant, développement qui doit avoir son point de départ dans l'enfant lui-même, ne peut lui être imposé de l'extérieur mais seulement favorisé ; il faut lui donner une préparation à l'existence telle qu'elle sera dans le monde où il est destiné à vivre.

« L'éducation comprendrait trois périodes :

« *1re Période* jusqu'à 8 ou 10 ans : Les facultés dominantes sont l'imagination et la sensibilité : ce sont elles surtout qu'il faudra cultiver par l'observation des faits et des objets concrets ; les histoires en partie merveilleuses racontées ou dramatisées.

« *2e Période* jusqu'à 14 ans environ, les classes de grammaire : La mémoire est à ce moment-là très active, les enfants sont capables d'emmagasiner une quantité de choses purement formelles. C'est le moment de leur apprendre la grammaire

française et les langues vivantes, et, en arithmétique, ce qui est d'utilité pratique.

« 3e *Période* jusqu'à 18 ans et au delà s'il est possible. La culture générale a deux bases : l'homme, le monde où il vit. En combinant ces deux éléments, on arrive à envisager trois points de vue selon une classification suggérée par Lacombe, « l'Histoire considérée comme science » :

« 1° L'homme historique.

« 2° L'homme éternel.

« 3° L'homme actuel.

« Il faudrait limiter l'étude de l'Homme historique. Les nécessités actuelles de la vie (longueur du passé, élargissement et variété des connaissances scientifiques actuelles) y obligent. Tout ce qui est histoire grecque et romaine doit tomber dans la préhistoire; on en gardera seulement quelques faits et physionomies frappantes qui servent au développement moral ou à l'observation psychologique.

« L'Homme éternel, objet des anciennes humanités, continuerait à être étudié : mais cette étude que l'on cherchait autrefois dans le latin, le français bien enseigné la donnerait. Il faudrait faire sentir que ce qu'il y a de général dans l'homme persiste et se retrouve dans l'homme actuel; commencer l'observation psychologique plus tôt qu'on ne le fait, et en faire une étude systématique très approfondie à la fin de l'éducation.

« L'Homme actuel n'a pour ainsi dire pas eu de part dans les études jusqu'à présent; c'est indispensable cependant avant d'entrer dans la vie. La *Science sociale* devrait donner aux jeunes gens les idées fondamentales sur les milieux où les hommes agissent actuellement et les grands problèmes contemporains. Il faut qu'ils « cherchent à acquérir la connaissance de la manière de travailler, d'agir, de vivre et de penser des peuples contemporains, ou tout au moins des plus grands d'entre eux, ou de ceux que nous avons un intérêt spécial et personnel à bien connaître », « la connaissance des grandes théories scientifiques. Un honnête homme, au XXe siècle, ne peut en effet s'en désintéresser, car aujourd'hui elles pénètrent de tous

côtés. » Jean Périer, *Science sociale*, août-septembre 1910.

« Et cela, les jeunes gens doivent le faire dans le but de pouvoir plus tard comprendre les questions sociales et politiques, en tenant compte de leurs antécédents (ainsi on ne peut suivre la question des Balkans si on ne connaît pas la guerre entre les Balkans et les Turcs). Il faut qu'ils voient la place de leur pays dans le monde en le comparant aux autres pays.

« Plus tard, dans la spécialité qu'ils auront choisie, qu'ils soient capables de se renseigner sur ce qui se fait dans tous les grands pays du monde dans la branche que l'on cultive soi-même.

« Dans tout le cours des études, il faudrait apprendre aux élèves à chercher par eux-mêmes au lieu d'emmagasiner les développements oratoires des professeurs. Qu'ils sachent les sources où ils doivent puiser, comment se servir d'une bibliothèque ou d'une collection. En Amérique, on voit les enfants des toutes jeunes classes travailler ainsi. Le rôle du professeur est de montrer les difficultés, d'esquisser un plan et de donner les sources. L'élève va lui-même dans les bibliothèques préparer son travail et le compare à celui de ses camarades. Le professeur se borne à contrôler et diriger[1]. »

M. Trocmé envisage la répartition des études d'une manière un peu différente : « Quand on s'effraie à l'idée des chapitres nouveaux que chaque décade ajoute à nos traités d'histoire, de physique, de chimie..., je crois qu'on se trompe sur le caractère de l'enseignement secondaire. Celui-ci consiste moins, sans doute, dans l'acquisition d'un nombre donné de connaissances, que dans une *initiation* à un domaine intellectuel et à la méthode qui lui appartient. Peu importe, par exemple, que notre élève ne possède pas d'un bout à l'autre l'histoire de l'Orient classique, de la Grèce, de Rome républicaine et impériale : l'essentiel est qu'il ait pris contact avec l'antiquité, qu'il se soit familiarisé avec deux ou trois chapitres de son histoire par une étude poussée plus en profondeur qu'en surface. De même, il ne con-

(1) Sur la nécessité d'une étude systématique, voir BEZARD, *Comment enseigner le latin*, p. 38, 40, 47, 58, 59; et *Journal de l'École des Roches*, juillet 1914, p. 61-66.

naîtra pas la géographie universelle, mais il aura étudié, d'une manière rationnelle et vivante, le sol et les hommes de quelques régions d'Europe ou d'Amérique, de tel pays de France : il sera, en quelque mesure, devenu géographe ; il sera initié à une discipline et à un langage nouveaux, il aura acquis un instrument de travail. Nous aurons ainsi ajouté à ses capacités plutôt que surchargé sa mémoire. Le vrai résultat éducatif est atteint, et, par surcroît, nous avons chance de trouver du temps pour le latin.

« Enfin, il semble bien qu'il soit possible de faire place dans les études d'un enfant à plus de disciplines qu'on ne l'imagine, à la condition de ne pas les y mettre toutes à la fois, et de *sérier les initiations* dont nous venons de parler.

« Les auteurs de nos plans d'études, en effet, ont trop souvent paru obsédés par le désir de faire figurer dans l'emploi du temps de chaque année, et par suite dans celui de chaque semaine, de chaque année, un peu de tout. Prenez, par exemple, le programme officiel de la classe de seconde B : vous y trouvez un échantillon, si minime soit-il, de français et de latin, d'histoire et de géographie, d'allemand et d'anglais, de géométrie et d'algèbre, de physique et de chimie, d'histoire naturelle et de dessin, — à quoi il faut ajouter, pour certains élèves, la musique, la gymnastique et les exercices militaires. On réalise ainsi un éparpillement extrême, que tout le monde déplore. Comment l'éviter cependant, dit-on, puisque nous voulons faire un homme moderne, un homme complet ?

« Un peu de réflexion nous aurait appris peut-être que, pour devenir un bon cavalier, un bon joueur de tennis, un bon patineur, il n'est pas besoin, et pour cause, de s'imposer, entre dix et dix-huit ans, un entraînement hebdomadaire ininterrompu : plus efficaces que cette longue dispersion sont sans doute quelques périodes d'activité intense, quelques saisons où l'enfant donne à un sport donné tout son intérêt juvénile et enthousiaste. De même, pour faire un petit botaniste, ne suffit-il pas d'un séjour à la campagne, à la montagne ou à la mer ? pour faire un petit chimiste, d'un stage dans un laboratoire, — et d'un bon maître ? Je concevrais, quant à moi, les études

d'un groupe d'enfants divisées en époques ou âges, selon les instincts dominants qui se manifestent chacun à son heure : il y aurait ainsi, se succédant ou chevauchant, réapparaissant aussi, après une éclipse, l'âge des légendes et de la mythologie, l'âge des romans d'aventures, l'âge des collections, l'âge des exploits sportifs, celui des expériences de chimie, celui de la menuiserie, de la poésie, de l'histoire, des mathématiques, etc... Ainsi l'intérêt, loin de se disperser, se renouvellerait, dans des concentrations successives. Et une application intéressante du principe serait celle-ci : les études secondaires se partageraient en deux périodes fondamentales, celle des langues (vivantes ou mortes), allant jusque vers 14 ans, et celle des sciences, mathématiques, physiques, chimiques, qui lui succéderait. Je verrais ainsi mon petit homme commençant l'anglais ou l'allemand avant huit ans, le latin vers neuf ou dix ans, entendant, après les leçons plus austères, de belles histoires dites dans sa langue maternelle, lisant beaucoup, enrichissant sa mémoire de mots innombrables, de phrases harmonieuses, d'images pittoresques ou héroïques. Cependant, pendant plusieurs années, il donnerait au latin son effort essentiel, de manière à pouvoir, comme je l'indiquais plus haut, lire les auteurs faciles en sortant de la 3e : il ne lui resterait, dès lors, pour arriver dans de bonnes conditions au niveau du baccalauréat, qu'à entretenir les habitudes acquises par une ou deux heures de pratique hebdomadaire, et à laisser faire son œuvre au développement général de l'esprit. Il pourrait donc, après quatorze ans, donner la forte part de son temps aux mathématiques et à la physique, qui s'adressant à un esprit déjà mûri, auraient le prestige d'une révélation. — Voilà, semble-t-il, comment on pourrait, sans disperser à l'excès l'activité de l'enfant, sans hacher son temps en fractions trop menues, loger cependant dans le plan d'études les apprentissages multiples réclamés par les nécessités de la vie moderne.

« Je conclus : en épurant nos classes de latinistes, en appliquant au latin la réforme modeste et féconde qui consiste à enseigner aux débutants le vocabulaire, en substituant à la chimère de l'enseignement encyclopédique l'idéal de l'enseignement ini-

tiateur; enfin, en concentrant sur quelques années l'effort aujourd'hui dispersé dans tout le cours des études, — nous maintiendrons au latin le rôle que la tradition et l'observation s'accordent à réclamer pour lui dans l'éducation d'un Français cultivé. »

M. Bertier : « M. Cazamian part de cette affirmation qu'il faut donner à nos enfants une connaissance ample et exacte de la vie moderne, pour les préparer à l'action. Dans cette riche culture, faite de français, de sciences et de langues, le latin ne peut trouver place : il est encombrant, inutile, voire même malfaisant, car il vole à notre langue nationale une bonne douzaine d'heures par semaine.

« Je suis peiné de voir M. Montassut adopter tout l'essentiel de cette argumentation, qui voile, sous des formes charmantes et souriantes, des affirmations dangereuses et, d'ailleurs, beaucoup moins neuves qu'elles ne le paraissent. Nous voyons renaître la campagne de Bonvalot, de Jules Lemaître, ce spirituel et fin Jules Lemaître qui croyait avoir oublié le latin et le grec, mais qui, par sa pensée et son style, nous prouve qu'il en avait pris et assimilé la substantifique moëlle. Nous nous rappelons, nous, les vieux des Roches, ces premières années où l'on avouait à peine que l'on faisait du latin, où l'on en faisait en effet de fort mauvais, et où le français valait presque le latin. Ces expériences auxquelles on nous invite, nous les avons faites, nous ne voulons pas les refaire. Les meilleurs de nos « modernes », nous ont dit spontanément, à leur sortie des Roches, leurs regrets de n'avoir pas eu d'études latines : tel ce très crâne et noble Jacques Hervey. Nous n'oublierons jamais ces regrets. Et nous savons, par expérience aussi, combien nos bons élèves ont profité du latin, qui leur a donné une connaissance plus sûre de notre langue, un esprit mieux ordonné et plus fin, plus nuancé, qui, en un mot, les a rendus *plus intelligents*.

« Mais, nous dit-on, la vie actuelle est là, avec ses exigences : elle nous oblige à faire sans cesse plus grande la place des sciences et des langues modernes, sans cesse plus étroite celle du latin. Il faut qu'il disparaisse. Place à la vie !

« Nous continuons à croire, malgré ces éloquentes invites, que

le latin est à la base d'une culture générale humaine, qu'il s'agisse d'un Français du XVIIe siècle ou d'un Français d'aujourd'hui. Nous ferons aux sciences leur place, mais elle sera la seconde, surtout s'il s'agit des sciences mathématiques. Lettres et sciences d'observation, puis mathématiques et philosophie, voilà selon nous la série normale. Et si l'on veut des précisions plus grandes, nous dirons : latin-grec ou, à la rigueur, latin-langues d'abord ; puis sciences-langues ; enfin mathématiques *et* philosophie. Un jeune homme qui suivrait ce programme et qui mettrait, par conséquent, trois ans et non plus deux pour le baccalauréat, aurait une culture aussi complète que le permet notre enseignement secondaire actuel.

« Nous le dirigerons ensuite non plus vers les grandes écoles : l'immuable Polytechnique ou l'encyclopédique Centrale, mais vers de très bons Instituts (il y en a) ! de mécanique, d'électricité, de chimie — je voudrais dire aussi : vers de très bonnes écoles d'agriculture ; hélas ! j'en connais bien peu en France.

« Résumons en un mot notre programme : une culture latine, puis scientifique et philosophique, suivie d'une spécialisation immédiate. Telle est la voie royale de l'éducation française, celle de toujours et celle d'aujourd'hui.

« Un an de plus pour le baccalauréat, trois ou quatre années de moins pour une grande école. C'est tout bénéfice encore. »

DEVOIRS D'ÉLÈVES

Le 7 novembre 1918.

RÉDACTION

Portrait de mon frère.

C'est un petit bonhomme de trois mois, à la figure ronde et aux yeux bleus. Ses cheveux sont blonds et mousseux comme la toison d'un agneau; ses traits sont assez formés et de sa grosse tête ressortent un bout de nez rose, une jolie bouche en cœur et un double menton tout à fait mignon. Il est né le jour où je suis arrivé en vacances; la première fois que je l'ai vu, je trouvais qu'il ne remuait pas beaucoup, mais il s'est bien rattrapé quand on lui fait sa toilette et quand il est sur le ventre, il s'arc-boute avec ses pieds et il se jette en avant aussi fort qu'il peut. J'aime bien voir ses petits pieds et ses petites mains et je me demande quelquefois si j'étais autrefois comme ça. Monsieur, bien que peu long, a ses habitudes et, quand il a faim, il faut qu'on le porte et qu'on le promène dans les bras ou sans cela il crie comme un perdu et devient rouge comme une écrevisse. Il est mignon quand il suce son pouce, il veut si bien le mettre dans sa bouche qu'il essaye d'y mettre tout son poing. Il aime le grand air et le soleil : il reste presque toute la journée dehors dans sa voiture ; il n'a jamais de bonnet et, quand pour son baptême, on a voulu lui en mettre un, il a crié tant qu'il a pu. C'est un futur Rocheux, bien jeune encore, mais il suivra, je suis sûr, ses frères.

P. Breton.

Élève de 5e A.

NARRATION FRANÇAISE

C'est à Coucy, dans la grande salle basse.

Autour de l'âtre immense, où flambe un beau feu de bûches, sont groupés les gens du château, tous, du plus humble serviteur à la douce châtelaine.

Elle est assise sur une haute chaise de bois sculpté, appuyée sur des coussins; les plis de son ample jupe retombent autour d'elle; elle est coiffée du hennin, dont le voile effleure son front, ses blanches mains tiennent une tapisserie; à ses pieds sont couchés deux grands lévriers.

Le seigneur de Coucy, assis à sa droite, sur une chaise toute semblable, tient tendrement dans ses bras une enfant de quelques années, Agnès, la petite étoile du château, l'enfant de la maison.

Autour d'eux sont assis les écuyers, le vieux portier, les hommes de la salle de garde, le veilleur, et plus loin, les femmes qui servent la châtelaine.

— « Que notre jeune trouvère entre, ordonne d'une voix joyeuse le châtelain de Coucy », et ses yeux rieurs et accueillants se fixent sur la porte ouverte.

Un enfant d'une quinzaine d'années pénètre alors dans la salle.

Son visage est sérieux, c'est déjà celui d'un homme. Il est vêtu du bliaud et des chausses mi-parties, coiffé du béguin; il tient sous son bras un rouleau cacheté, d'où pendent des rubans rouges.

D'un pas ferme, il s'approche de la châtelaine, s'agenouille, et lui baise les mains; puis il se retourne vers la petite Agnès, fait de même, et salue le seigneur de Coucy.

Enfin, il s'éloigne un peu, et jetant un franc regard sur la petite assemblée, il déplie son rouleau.

— « Ci, commence la Chanson de Roland. » Et l'enfant d'une voix claire et haute, lit son parchemin, qu'il déroule au fur et à mesure qu'il avance dans son récit.

Les yeux de tous sont passionnément fixés sur lui.

Lorsqu'il est arrivé à la trahison de Ganelon, le veilleur frémit d'horreur, et le vieux portier lève le poing, avec des yeux furibonds.

Puis, le jeune trouvère arrive aux hauts faits d'armes de Roland et d'Olivier. L'écuyer du châtelain s'agite, il ne peut y tenir, il les admire trop. Quand donc viendra l'heure, où lui-même, monté sur un fur destrier, bien caparaçonné, où, vêtu de la cotte de mailles, armé d'une épée flamboyante, telle que celle de son seigneur, coiffé du heaume, il pourra, ainsi que Roland et Olivier, accomplir les exploits qu'il rêve depuis toujours.

Mais le récit s'avance, et la voix claire du trouvère lit :

Li coms Rodlanz, quant il veit morz ses pairs,
Ed Olivier, qu'il tant podeit amer,
Tendror en out, commencet à plorer.
Si grand duel aut que mais ne pout ester.
Vueillet o non, a terre chiet pasmez
Dist l'arcevesque : « Tant mare fustes, ber! »

Si archevesque, quand vit pasmé Roland
Donc aut tel duel, aneques mais n'ont si grand.
En Roncesvalz at une aive corant.
Cherchera, sin donra a Rodlanz.
Tant s'esforçat qu'il se mit en estant.
Il est si fleible qu'il ne puet en avant.
Men at vertuz, trop at perdut del sang.
Son petit pas s'en tornet chancelant.
Ainz com alast un sol arpent de champ.
A terre chiet pasmé.
Li achevesque revint de pasmeison.
Guardet a val et si guardet a mont.
Contre le ciel, ambesdauz ses mains joinz
Clamet sa colpe.
Morz est Turpin el servise Charlon.
Dieu lui octroict sainte benediçon[1]!
. . . . . .

A ces paroles, la châtelaine ne peut retenir ses pleurs, et

1. Ce passage en vieux français a été appris par cœur en classe le terme dernier. Je l'ai reproduit de mémoire.

les larmes coulent de ses doux yeux. Elle pense à la belle Aude. Elle se voit comme elle, ayant perdu son père et son seigneur. Elle se représente dans son esprit Gauthier, Olivier, l'archevêque Turpin, Roland, étendus morts à terre.

Même les Sarrasins tués en si grand nombre, dans son cœur de femme, lui font quelque pitié.

Agnès, les yeux grands ouverts fixés sur le visage du trouvère, sa petite bouche entr'ouverte, écoute et regarde sans comprendre.

Le rouleau est tout à fait déplié. La voix du lecteur s'arrête subitement.

Chacun sort comme d'un rêve, beau pour les uns, triste pour les autres.

Le rouleau s'étale à terre comme un long ruban, et l'enfant, immobile, se tient debout devant, ses yeux calmes levés sur son auditoire.

Agnès en battant de ses petites mains, rompt le silence. Des applaudissements merveilleux retentissent de toutes parts.

E. Trocmé.

Élève de 3e B.

6 juin 1918.

NARRATION FRANÇAISE

« Tyltyl, Mytil s'endorment dans leur petit lit. La fée Berylune leur apparaît, leur touche le front de sa baguette, et leur permet de voir l'âme des choses de la maison. »

Bonhomme sommeil est entré, sans frapper, dans la chambre où dînent les deux petits. Il s'est glissé inaperçu derrière leur chaise, et tandis qu'il les entend rire, d'un rire argentin, et causer, de leur voix claire et limpide, semblable à celle d'un ruisseau qui roule sans souci sur les pierres, plich, ploch, une poignée de grains de sable dans les yeux bleus de Tyltyl, et une seconde, dans les bruns de Mytil; et bonhomme sommeil se

retire, avec un grand sourire malicieux, aussi inaperçu qu'il est venu.

Finis les joyeux rires et les badinages innocents. Mytil se frotte les yeux, et Tyltyl se tait: les deux petites fourchettes retombent dans l'assiette. La porte s'ouvre; maman entre :

— « Venez, mes chéris, dit-elle, il est l'heure de dormir. »

— « Mais nous n'avons pas sommeil, répondent-ils ensemble. »

Sans autre résistance, ils se laissent entraîner dans leur petite chambre. En deux minutes, ils sont couchés. Maman les embrasse, souffle la lumière et s'en va.

— « Bonsoir, Tyltyl. »

— « Bonne nuit, Mytil. »

Et les deux petits s'endorment tout à fait.

*
* *

La lune monte lentement dans le ciel étoilé: lorsqu'elle est à la hauteur de la chambre, elle y envoie, par la fenêtre, ses doux rayons, et bénit les deux petites têtes endormies, l'une brune, et l'autre blonde.

Soudain, sur l'un de ces rayons descend la fée Berylune : elle entre dans la chambre, s'approche du lit, baise les deux fronts purs, les touche de sa baguette, et disparaît.

*
* *

— Mytil, écoute, j'entends une voix qui part de la descente de lit.

— « Tyltyl, ce sont tes bretelles qui te parlent ; tu me laisses tous les soirs sur la descente de lit, ou encore sous le lit. Ce n'est pas ma place, Tyltil; tu n'as pas d'ordre, je t'assure. »

— Écoute encore, Mytil, j'entends une autre voix.

— « Tyltyl, c'est moi ta chaussette, je suis tout en haut de l'armoire à jouets. Je viens te supplier de ne pas me jeter comme cela tous les soirs. Je passe la nuit une fois sur le plancher, d'autres fois sous la table, ou derrière la commode. Et, le matin,

tu te fâches, parce que tu ne sais me trouver! Tu es bien désordonné, Tyltyl. »

— Tyltyl, moi aussi j'entends une voix.

— « Mytil, je suis dans une rainure du plancher; c'est ton aiguille et je te parle au nom de toutes mes sœurs. Ne nous laisse pas si souvent tomber par terre, quand tu couds, et au moins alors cherche nous. Mytil, tu n'es pas assez soigneuse. »

— Oh! Tyltyl, écoute encore avec moi; il y en a encore un qui veut me gronder. La voix vient de l'armoire aux jouets.

— « Mytil, c'est ton livre d'images. Vraiment tu m'as trop peu soigné; je suis tout en loques et mes images sont gribouillées de tes crayons de couleur. »

— Mytil, c'est mon gros ours.

— « Tyltil, je n'ai plus qu'une jambe, mon bras droit est presque arraché, je n'ai plus qu'une jambe, et tout mon son sort par le trou que tu m'as fait l'autre jour, en me jetant contre ton couteau ouvert. »

— « C'est ta petite plante, qui est sur le rebord de la fenêtre: je manque d'eau, j'ai froid; on t'avait dit de ne pas me laisser sur la fenêtre la nuit. »

— Oh! Tyltyl, comme nous sommes méchants tous les deux.

— Mytil, il faudra être meilleurs demain.

— Tu me feras penser, Tyltyl, à arroser ma plante, à ramasser mes aiguilles.

— Mytil, et mes bretelles et mes chaussettes, il faudra que je les range le soir.

— Et mon livre d'images.

— Et moi, mon gros ours.

— Et ils n'ont peut-être pas tout dit, tu sais.

— Peut-être.

— Oui, nous serons tous les deux très bons.

— Maintenant dormons, Mytil.

É. Trocmé.

Elève de 3e B.

Le Seigneur de Catarrabe.

Roussin, homme libre, sans profession, ayant quitté ses parents dès l'âge de vingt-deux ans, et étant trop paresseux pour travailler, avait décidé de vivre aux dépens des autres.

Quittant Bordeaux, sa ville natale, il erra jusqu'aux environs de Pau, dans le Béarn. Là il se lia avec des montagnards désœuvrés, devint leur chef, et résolut de trouver, dans les montagnes de Bétharram, un gîte sûr, où ils se cacheraient le jour, pour attendre la nuit, moment propice à leurs sortes d'expéditions.

Ils étaient quinze, il leur fallait donc un repaire important pour eux-mêmes, un autre pour les marchandises volées.

Ils trouvèrent leur gîte dans les monts de Bétharram, peu élevés, et pas très éloignés de Pau et de sa région.

C'était une assez grande caverne, cachée dans un bois de sapins, au flanc d'un mamelon d'environ trois cents mètres, et qui était entouré par les deux bras du petit, mais fougueux torrent de Catarrabe.

Ils trouvèrent pour leurs marchandises un repaire encore plus sûr, mais plus éloigné; une petite grotte, au flanc du Peyrénère, pic ardu et aride, qui s'élève d'une hauteur de trois mille mètres, entre la verdoyante vallée de Cauterets, et la sauvage gorge de Labat de Bun.

Ils décidèrent leur première expédition, pour la première nuit du mois d'août.

Cette nuit-là, tous les quinze, armés de poignards, et portant des torches qu'ils ne devaient allumer que plus tard, quittèrent leur retraite de Bétharram.

La nuit était magnifique, le ciel constellé d'étoiles; en se retournant, ils pouvaient apercevoir la ligne de crête des pics, et cet enchevêtrement formidable qui s'élance vers le ciel.

Lentement, la lune apparaît derrière les pics : il faut se presser.

On n'entend aucun bruit, à part celui du Gave, venant de Lourdes, qui roule à travers les châtaigniers.

Roussin dirige sa bande sur le village de Montaut-Bétharram, dont le clocher se profile peu loin d'eux.

Leur plan est d'y allumer un incendie, et de profiter du trouble pour aller piller le monastère.

Arrivés à destination, ils allument leurs torches, pénètrent dans la cour d'une maison, y mettent le feu, et courent au monastère.

Ils arrivent au moment où le tocsin sonne, le monastère se vide, ils pénètrent dans la chapelle, et empilent dans des sacs, oh! sacrilège! les vases sacrés...

Soudain un vieux moine entre, Roussin se précipite sur lui, et lui traverse la poitrine d'un coup de poignard.

Le vieillard tué, Roussin se sauve avec sa bande à Bétharram, pendant que le village de Montaut brûle, et que le tocsin sonne à toute volée dans les environs.

Après avoir été faire de l'argent du produit de ses vols, Roussin revient, embauche de nouveaux hommes, cruels et hardis. Peu à peu, il fit des expéditions dans toute la contrée, et tua le seigneur de Pau dans une embuscade.

Chef de cinquante hommes, devenu riche et craint, Roussin se fit construire un petit château sur le mamelon de Bétharram, où il gîtait, et qui est entouré par le torrent de Catarrabe.

Roussin ayant fait raser le château de Pau, les habitants de cette ville se placèrent sous sa protection, et lui payèrent des redevances.

Ainsi Roussin se fit appeler seigneur de Catarrabe, à cause du torrent qui rendait son château imprenable, et acheta le titre de comte, dont il avait déjà les fonctions.

René Sauvel.

Élève de 3e B.

ÉCOLE DES ROCHES

RÉSULTATS AU BACCALAURÉAT

en Mars, Juillet et Octobre 1918.

Mathématiques : 5 candidats, 2 reçus, 1 admissible.
Joseph de Maistre, reçu.
Roger Dorison, reçu.
Philippe Salmon-Legagneur, admissible.

Philosophie : 7 candidats, 5 reçus, 1 admissible.
Édouard de Bondeli, reçu.
Pierre Curé, reçu.
Joseph Guerlin, reçu.
Jean Palluat de Besset, reçu.
André Luneau, reçu.
Amaury de Seynes, reçu.
Philippe Salmon-Legagneur, admissible.

Première C. : 15 candidats, 14 reçus, 1 admissible.
Henri Cadot, reçu (*mention Assez bien*).
Claude Gaden, reçu (*mention Assez bien*).
Pierre Gall, reçu (*mention Assez bien*).
André Jordan, reçu (*mention Assez bien*).
Bernard Thierry-Mieg, reçu (*mention Assez bien*).
Georges Chauvel, reçu (*mention Assez bien*).
Louis Brincard, reçu.
François Dunod, reçu.
Maurice Harinkouck, reçu.
Jean Luneau, reçu.
Daniel Martin, reçu.
André Melin, reçu.
André Olivier, reçu.
Christian de Hell, reçu.

Première D. : 2 candidats, 1 reçu, 1 admissible.

Etienne Tournier, reçu.
Raoul Hervey, admissible.

Première B : 6 candidats, 4 reçus, 1 admissible.
Antoine Bertier, reçu (*mention Assez bien*).
Bertrand de Maud'huy, reçu (*mention Assez bien*).
Hubert d'Ideville, reçu.
Maurice Pichard, reçu.
Emile Sabouraud, reçu.
Claude Monnier, admissible.

TOTAL : 35 candidats, 27 reçus, 5 admissibles. Moyenne : 84 %.

ÉCOLE NATIONALE DE GRIGNON

4 candidats, 1 reçu, 2 admissibles.
Christian Champenois, reçu.
Maurice Langer, admissible.
Henri Mendez, admissible.

EXAMEN D'INSTRUCTION RELIGIEUSE DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

(*Brevet élémentaire.* — Juillet 1919).

Dix-sept candidats sur dix-huit ont été reçus :

Michel Leroy-Beaulieu,	29	points sur 35	Mention honorable.
Robert Minier,	28	—	—
Pierre Olivier,	28	—	—
Bernard Valette,	28	—	—
Adrien de Rougé,	27	—	Mention bien.
Jean Collet,	26 1/2	—	—
André Péan,	26	—	—
Michel Poulain,	26	—	—
Raymond Flobert,	25	—	—
Jacques Laroche,	25	—	—
Jean Radisson,	23	—	Reçu.
Jean Gardin,	22 1/2	—	—
Georges Régnier,	22	—	—
Jacques Delaunay-Belleville,	21	—	—
Maurice Alby,	20	—	—
Bernard Bureau,	19	—	—
Bernard de Hell,	18 1/2	—	—

TROISIÈME PARTIE

LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

Fondateur : M. Edmond Demolins ✝.

Conseil d'Administration :

MM.

Paul de Rousiers, secrétaire général du Comité central des Armateurs de France, professeur à l'École des sciences politiques, président.

Maurice Bouts, avocat, docteur en droit, administrateur délégué.

Albert de Bary, ✻, ✻, industriel.

Gaston Breton, directeur de la Compagnie des Chargeurs Réunis, membre du Conseil supérieur de la Marine Marchande.

Maurice Firmin-Didot, ✻, imprimeur-éditeur.

Louis Monnier, banquier.

Jean Périer, ✻, consul général, attaché commercial à l'Ambassade de France à Londres.

Auguste Thurneyssen, administrateur de la Compagnie des Chemins de fer du Midi et de la Banque Transatlantique.

Docteur H. Triboulet, ✻, médecin des hôpitaux de Paris.

Directeur :

M. Georges Bertier, licencié ès lettres et en philosophie (Janvier 1901).

Sous-Directeur :

M. Henri TROCMÉ, licencié ès lettres (Octobre 1902).

Directeur des études littéraires :

M. Henry GAILLARD DE CHAMPRIS, docteur ès lettres, chef de la Maison des Pins (Octobre 1910).

Chefs de Maisons :

MM.

Henri MARTY, ✠, licencié ès lettres, chef de la Maison du Vallon (Mai 1908).

Maurice MONTASSUT, licencié ès lettres, ancien directeur de l'École de l'Ile-de-France, chef de la Maison de la Guichardière (Octobre 1914).

René LEVESQUE, licencié ès lettres, chef de la Maison des Sablons (Janvier 1916).

Mlle Jeanne LEPETIT, directrice de la Maison du Vallon (Octobre 1916).

M. l'abbé RENARD, docteur en théologie, licencié ès lettres, chef de la maison du Coteau (Avril 1918).

Maîtresses de Maison :

Mmes

Edmond DEMOLINS, maîtresse de maison de la Guichardière.
Georges BERTIER, maîtresse de maison du Coteau.
Henri TROCMÉ, maîtresse de maison des Sablons.
Henry GAILLARD DE CHAMPRIS, maîtresse de maison des Pins.
Henri MARTY, maîtresse de maison du Vallon.

Aumôniers :

M. l'abbé GAMBLE, licencié en droit, ancien directeur à l'École Fénelon (Octobre 1900).

M. l'abbé Pezé, ✠, docteur en théologie, licencié ès lettres (langues vivantes) (Octobre 1912).

M. l'abbé Renard, docteur en théologie, licencié ès lettres (Avril 1918).

M. le pasteur Thomas (Octobre 1918).

Médecin :

M. le Dr Fabre, ✠, ancien interne des hôpitaux de Paris.

Professeurs :

Mlles

Marthe Allix, diplômée de la Schola Cantorum, professeur de piano (Novembre 1918).

Gabrielle Beuret, diplômée du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique, professeur de piano (Novembre 1917).

Jeanne Duplatre, diplôme de fin d'études secondaires (Octobre 1917).

Pauline de Lallemand, licenciée ès lettres (langues vivantes) (Octobre 1918).

Jeanne Lepetit, certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes (anglais) dans les lycées et collèges, et diplôme d'études supérieures (Octobre 1916).

Octavie Rostan, Jardinière d'enfants diplômée (Octobre 1913).

Marie Vignetey, diplôme de professeur de dessin dans les lycées et collèges (Octobre 1917).

Mme Viel, licenciée ès lettres (langues vivantes) (Février 1918).

Mlle Jeanne Zarzecka, professeur de violon (Avril 1918).

MM.

A. Blanchetière, licencié ès lettres (Octobre 1917).

C. Bodé, ✠, licencié ès sciences, ingénieur électricien de l'Institut électro-technique de Nancy, ex-préparateur à la Faculté de Nancy (Octobre 1907).

P. Colas, ✠, diplômé du brevet supérieur (Avril 1913).

. Courbin, 1er prix de l'École Niedermeyer (Mai 1911).

. Crozet, licencié ès sciences et ès lettres (Octobre 1918).

. des Granges, licencié ès lettres (Octobre 1902).

G. Dupire, ancien élève de l'École des Arts décoratifs (Octobre 1899).

G. de Gimnée, chevalier de l'ordre de Léopold, croix militaire belge de 1re classe, capitaine-commandant de l'armée belge (Octobre 1917).

L. Jungné, licencié ès sciences, professeur de l'Université (Octobre 1901).

E. Kumlien, diplômé de l'Institut de Stockholm, officier de l'Instruction publique, chevalier de l'ordre de Vasa (Octobre 1912).

G. Lange, licencié ès sciences, ancien professeur de l'Université (Octobre 1901).

B. Larchet, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique (Octobre 1911).

C. Leadley-Brown, capitaine de l'armée britannique (Février 1918).

F. Lombard, licencié ès sciences, professeur de l'Université (Octobre 1909).

C. Mentrel, ✠, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique (Novembre 1917).

C. Monnier, ✠, licencié ès lettres (langues vivantes) (Mai 1919).

E. Ouinet, professeur de l'Université en congé, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique (Novembre 1905).

R. Pichon, ✠, docteur en droit, notaire à Verneuil (Février 1919).

F. Présas Suarez, licencié ès lettres et en philosophie (Octobre 1916).

D. Sales, licencié ès lettres, certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand dans les lycées et collèges (Octobre 1917).

M. Storez, architecte D. P. L. G., professeur de dessin (Octobre 1904).

E. Whelpton, capitaine de l'armée britannique (Mai 1919).

Architecte : M. Paul Hulot, ancien élève de l'École des Beaux-Arts, architecte (D. P. L. G.).

Économe général : M. Rozier (Avril 1910).

Régisseurs : M. MATHEY (Avril 1919).
M. KIEFFER (Septembre 1918).

Secrétaires : Mme GENET et Mlle MERCIER.

Infirmier : M. MINIER (Septembre 1900).

Capitaine général : André LUNEAU.

LISTE DES ÉLÈVES

I. — MAISON DU COTEAU.

1. Georges BÉRARD, parle anglais et allemand, a passé trois ans en Angleterre.
2. Antoine BERTIER, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais et allemand.
3. Jean BERTIER.
4. Jean BLANCHON, parle anglais et allemand.
5. Jacques BOHIN, parle allemand.
6. Gabriel de BONAND.
7. Gabriel BOUTS.
8. Michel BOUTS.
9. Yann BRUNHES.
10. Antoine BRUEDER.
11. Jean CORBIÈRE, parle anglais.
12. Jean DELORIS, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
13. Edmond DOLLFUS.
14. Philippe FOUGEROLLE, a passé deux ans en Allemagne, parle allemand.
15. Antoine GAMBLE.
16. Jean GENET.
17. Eric GILBERT, parle anglais.
18. Sylvain DE GOLBERY.
19. Harold HAVILAND, parle anglais.
20. Théodore HAVILAND, parle anglais.
21. Bernard DE HELL, parle allemand.
22. Christian DE HELL, parle allemand.
23. Jacques JUILLIARD.
24. André LACHASSE.
25. André LEFÉBURE.
26. Hubert LEFÉBURE.

27. André Melin, parle allemand.
28. Yves Monin, parle anglais.
29. Guy Monin.
30. Charles Musnier, a passé quatre mois en Angleterre, parle anglais.
31. Jean Palluat de Besset, parle anglais et allemand.
32. Hervé Papillault, parle anglais.
33. Philippe Raoul Duval, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
34. René Taillefer.
35. Jacques Terrasse.
36. Etienne Tournier, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
37. Robert Thierry Mieg, parle anglais et allemand.
38. François du Vivier, parle anglais.
39. Thibaut de Waldner, parle anglais.

II. — Maison de la Guichardière.

1. André Berjat.
2. Pierre Bertrand, parle anglais.
3. Aubrey Bickford-Smith, parle anglais et allemand.
4. Bernard Bureau.
5. Félix Bureau.
6. Georges Caruette.
7. Claude Caron, parle anglais.
8. Bernard Colin, parle anglais.
9. Pierre Collignon, parle anglais.
10. Franck Danis.
11. Luc Durand-Réville, parle anglais.
12. Louis Jacquemet.
13. Emmanuel Leduc.
14. Gérard Maquet.
15. Jean Maquet.
16. Daniel Martin, parle anglais.
17. Claude Métral.
18. Pierre Nicolas, parle allemand.
19. Pierre Olivier, parle anglais.
20. André Péan, parle anglais.
21. Robert Périer, parle anglais.
22. Raymond Picard.
23. Philippe Pottier, parle anglais.
24. Pierre Poulenc.

25. Gérard DE POURTALÈS, parle anglais, a passé un an en Angleterre.
26. Jacques POUSSIELGUE.
27. Gilbert RICARD, a passé trois mois en Espagne, parle espagnol.
28. Bernard de SACHS, parle anglais et espagnol.
29. Philippe SALMON-LEGAGNEUR.
30. Michel VERDÉ DE LISLE.
31. Edouard VERNES, parle anglais.
32. Gérard VERNES, parle anglais, a passé un an en Angleterre.

MAISON DE L'ITON.

1. Maurice AUDON.
2. Paul JACQUELINE.
3. Jean DE LAGOTELLERIE.
4. Albert LEBOUTEUX, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
5. Jean MAUBEC.
6. Jean RITTER.
7. Bernard VALETTE.

MAISON DE PULLAY.

1. Raymond DE BERNALÈS.
2. André CONTE, parle anglais.
3. Georges DURAND-GASSELIN.
4. Pierre GUICHARD.
5. Robert MINIER.
6. Olivier SAUTTER.

CHATEAU DE ROUGEMONT.

1. Rodolphe AUBOIN.
2. Pépito D'ASTORECA.
3. Jean BAIGNIÈRES.
4. Léon CHIRIS.
5. Fernand COSTA.
6. René DEMARNE.
7. Etienne FARKOUH.
8. Pierre LEBRET.
9. Olivier DE LUZE, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
10. Claude MONNIER.
11. Jean RADISSON, parle espagnol.
12. Adrien DE ROUGÉ.

VERNEUIL.

Maurice ALBY, parle anglais.
Charles BOURGAIN, parle anglais.
Marcel CAPIOMONT, parle allemand.
Oscar DESMYTER.
Eugène DUQUESNE.
Lucie JUNGNÉ.
Pierre JUNGNÉ.
René LEGRAND.

III. — MAISON DES PINS.

1. François D'AUERSTAEDT, parle anglais.
2. Léopold D'AUERSTAEDT, parle anglais.
3. François BALUT, parle anglais.
4. René BASQUIN, parle anglais.
5. Max BOHIN, parle anglais.
6. Georges BOHIN, parle anglais.
7. André BŒSPFLUG, parle anglais, a passé six mois en Angleterre.
8. René BŒSPFLUG, parle anglais.
9. Harry BRASSEUR, a passé onze mois en Angleterre, parle anglais.
10. Jean BRETON, parle anglais.
11. Raymond CHAUCHAT.
12. Jean COLLET.
13. Lucien CORBON.
14. René DARDONVILLE.
15. Jean DAVIDSEN.
16. Philippe DEBERGHE.
17. Jean DELEMER, parle anglais.
18. Jacques DELAUNAY-BELLEVILLE, parle anglais.
19. Bertrand DENIS, parle allemand.
20. Jean FÉLINE, parle anglais.
21. Jacques FORESTIER, parle anglais.
22. Georges FORESTIER, parle anglais.
23. André GENIS.
24. Pierre GALL.
25. Philippe GALL.
26. Jean-Michel GAILLARD.
27. Jean GARDIN, parle espagnol.
28. Roger GAUTHIER, parle anglais.

29. Pierre Griveaud.
30. Eugène Grosos, parle anglais.
31. Jean Guilbert, parle anglais.
32. Henri Legendre.
33. Marc Legendre.
34. Jacques Laroche, parle anglais.
35. Jean le Royer, parle anglais.
36. André Luneau, parle anglais.
37. Bernard Morel.
38. Philippe Nodé-Langlois.
39. André Olivier, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
40. Bertrand de Pombarat.
41. Louis de Pourtalès.
42. Pierre Prudhomme.
43. Ferdinand Roussel, parle anglais.
44. Maurice Roussignhol.
45. René Sauvel, parle anglais et espagnol.
46. Jean Staron, parle espagnol.
47. Claude Staron.
48. François Segrestaa.
49. Jean Thorez-Francomme.
50. Bernard Thierry-Mieg, parle allemand.
51. Evrard de Turckheim, parle allemand.
52. Christian de Waldner.

IV. — Maison des Sablons.

1. Jean Brice de Bary, parle allemand et anglais.
2. Jean de Beaumont, parle anglais.
3. Michel Blanchon, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
4. Jacques Bouché.
5. Georges Cadot.
6. Henri Cadot, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
7. René Cadot.
8. Pierre Champin, parle anglais.
9. Harold Chown, parle anglais.
10. Roger Cocteau, parle anglais.
11. Jean Coutard
12. Carlos Deren.
13. Georges Deren.

14. Jacques DEREN.
15. Francis DROUARD.
16. Georges DUNOD.
17. Jacques FLAMAND.
18. Raymond FLOBERT, a passé cinq mois en Angleterre, parle anglais.
19. René GACON.
20. Michel GROS, parle allemand.
21. Maurice HARINKOUCK, parle anglais, a passé trois mois en Angleterre.
22. Raoul HERVEY, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
23. Henri KRESSMANN.
24. Pierre KRESSMANN.
25. Jacques DE LUZE, parle anglais.
26. Louis MOUGIN.
27. Michel MONNIER.
28. René PERDRIAU.
29. Jean ALBERT-PETIT.
30. Jean PRADES.
31. Gabriel REDAUD, parle anglais.
32. Charles SABATIÉ.
33. Yves DE SERVIGNY.
34. André SCHLUMBERGER, a passé deux ans en Angleterre, parle anglais.
35. Charles TROCMÉ, a passé un an en Suisse allemande, parle allemand.
36. François TROCMÉ.
37. Michel TROCMÉ.
38. Daniel ULLERN.
39. Miguel YTURBE, parle anglais.

V. — MAISON DU VALLON.

1. Etienne d'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
2. Daniel ARMAND-DELILLE, parle anglais.
3. Jacques BAUME, parle anglais.
4. André BAUER, parle anglais.
5. Pierre BEYTOUT.
6. Léon BEYTOUT.
7. James BIDDLES-EUSTIS, parle anglais.
8. Michel BONDONNEAU.
9. Lucien BONDONNEAU, parle anglais.

10. Antoine de Clermont, parle anglais.
11. Marcel Dodu.
12. Marcel Duhot.
13. Henri Duhot.
14. Eric d'Edelfelt.
15. Noël Émery.
16. Jean Fournier Rey.
17. Georges Genis.
18. Louis Goin.
19. Jean Hainglaise.
20. Guy Hansez, parle anglais.
21. Donald Harper, parle anglais.
22. Pierre Hoffet, parle anglais.
23. Robert Hounsfield, parle anglais.
24. Jacques Lemaitre.
25. Jean Lemaitre.
26. Jean Leroy-Beaulieu.
27. Marc Leroy-Beaulieu.
28. Michel Leroy-Beaulieu.
29. Jean Luneau, parle anglais.
30. Bertrand de Maud'huy, parle anglais.
31. Maurice Mirabaud.
32. Charles de Mortemart.
33. Louis-Victor de Mortemart.
34. Donald Paton, parle anglais.
35. Guy de Peslouan.
36. Maurice Pichard, a passé cinq mois en Angleterre, parle anglais.
37. André Poey.
38. Georges Pinson, parle espagnol.
39. Henri Melchior de Polignac.
40. Guy de Polignac.
41. Michel Poulain.
42. Georges Régnier, parle allemand.
43. Édouard Rogeau.
44. Roger Saullière.
45. Amaury de Seynes, a passé deux mois en Angleterre, parle anglais.
46. Jean-Pierre Stroehlin.
47. Roger de Sinéty, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
48. Jean Terray.
49. François Thierry-Mieg.
50. André Thierry, parle anglais.

51. Michel WALBAUM.

52. Harry WOODRUFF, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.

ÉLÈVES EN STAGE.

Roger BAIZEAU, à Rhyl.
Pierre BRETON, à Eastbourne.
André DOIT, à Eastbourne.
Jean Hurtrel, à Camberley.
Sylvain JACQUELINE, à Eastbourne.
André LAVERNE, à Hastings.
François LAVERNE, à Saint Léonards.
Philippe LEROY, à Londres.
Jean-Paul RENAUD, à Wendover.
Jacques REYNAUD, à Tring.
Étienne ROGEAU, à Wokingham.
Paul ROGEAU, à Wokingham.
Olivier ROUSSELON, à Margate.
Alain SABOURAUD, à Eastbourne.
Jean SERIS, à Folkestone.

QUATRIÈME PARTIE

NOS COMBATTANTS

✝

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

ANCIENS PROFESSEURS ET ANCIENS ÉLÈVES

1914

M. Champault, lieutenant, tué à Gorcy, le 22 Août.

Gaston Eyssèric, sergent, 115e d'infanterie, tué à Virton, le 22 Août, à 28 ans (*Guichardière*).

René Lorillon, sous-lieutenant, 67e d'infanterie, tué le 8 Septembre, à Longuyon, à 24 ans (*Coteau*).

Lucien Riom, caporal, 65e d'infanterie, tué le 8 Septembre, à la Fère-Champenoise, à 23 ans (*Guichardière*).

Emile Noetinger, maréchal des logis, tué le 9 Septembre, à la Fère-Champenoise, à 25 ans (*Vallon*).

René Guillon, adjudant automobiliste au XIe corps, blessé devant Sommesous, mort à Sens, le 10 Septembre, à 26 ans (*Pins*).

Edouard Adler, médecin auxiliaire, 51e d'infanterie, tué le 21 Septembre, à Vienne-le-Château, à 21 ans (*Sablons*).

Edouard Latune, tué le 26 Septembre, à Fauconcourt, à 22 ans (*Sablons*).

Maurice VACHER, caporal, 119e d'infanterie, tué le 27 Septembre, à la ferme du Luxembourg, à 20 ans (*Guichardière*).

Guillaume KRAFFT, engagé volontaire, brigadier, 10e cuirassiers, tué le 13 Octobre, devant Neuf-Berquin, à 25 ans (*Pins*).

Saint-Clair DELACROIX, lieutenant téléphoniste, 33e d'infanterie, tué le 13 Octobre, devant l'écluse du Godat, à 21 ans (*Vallon*).

Guy DE COUBERTIN, sous-lieutenant, 1er dragons, blessé devant Hallebelke et mort le 16 Novembre, à Malo-les-Bains, à 21 ans (*Vallon*).

René LAGIER, caporal, 95e d'infanterie, mort à Commercy, le 18 Novembre, à 25 ans (*Sablons*).

Guy DELIN, sergent, 85e d'infanterie, tué le 11 Décembre, au bois de Souvières, à 24 ans (*Vallon*).

François ROUSSELET, tué en Décembre (*Pins*).

1915

M. Hugh Stanley WILSON, sous-lieutenant, tué en Septembre, devant Hébuterne (*Guichardière*).

M. Louis PACCARD, ancien pasteur de l'École, capitaine.

Pierre MONNIER, ✻, lieutenant, 46e d'infanterie, tué le 6 Janvier, en forêt de l'Argonne, à 24 ans (*Sablons*).

Hubert DE RIGAULT, mort en Février, à 29 ans (*Guichardière*).

Maurice DE PAILLETTE, tué en Mars (*Pins*).

Stéphane DE PIERRES, sous-lieutenant d'infanterie, tué le 12 Mai, à l'Hartmanswillerkopf, à 23 ans (*Vallon*).

Pierre DE MAUPEOU, sergent, 10e génie, tué le 28 Mai, à Ablain-St-Nazaire, à 25 ans (*Pins*).

Robert GLAENZER, brigadier E. O. R., 39e d'artillerie, mort en Mai, à 21 ans (*Coteau*).

Pierre GARREAU, sergent, 95e d'infanterie, blessé devant Apremont, le 1er Juin, mort le 3 Juin, à Commercy, à 21 ans (*Coteau*).

Emmanuel BELIN, engagé volontaire, caporal, 79e d'infanterie, tué le 10 Juin, à Neuville-Saint-Vaast, à 19 ans (*Pins*).

Jacques MUNIER, lieutenant, 265e d'infanterie, tué le 4 Septembre, près de Berry-au-Bac, à 27 ans (*Guichardière*).

Pierre Polot, engagé volontaire, 54e d'artillerie, blessé grièvement, mort le 1er Octobre, à l'hôpital de Somme-Suippes, à 19 ans (*Guichardière*).

Marcel Planquette, lieutenant, 208e d'infanterie, tué le 6 Octobre, en Champagne, à 26 ans (*Sablons*).

Marcel Langer, 4e d'artillerie, mort le 16 Octobre, à Châlons-sur-Marne, à 21 ans (*Sablons*).

Robert Bedel, tué en Novembre, à 25 ans (*Vallon*).

Spencer Ponsonby, lieutenant dans l'armée britannique, tué en Décembre, à 21 ans (*Coteau*).

Jacques Crépy, sergent de chasseurs à pied, tué en 1915, à 21 ans (*Coteau*).

Jean Néraud, tué en 1915 (*Guichardière*).

Jean Griset, mort dans une ambulance allemande (*Vallon*).

1916

Jacques Dupas, lieutenant, 110e d'infanterie, blessé à Douaumont, mort le 7 Mars, à Vadelaincourt, à 24 ans (*Pins*).

Pierre Moffroy, tué le 5 Avril, à 25 ans (*Vallon*).

Robert Pochet, caporal, tué le 13 Avril (*Iton*).

Henri de la Bruyère, maréchal des logis, 10e hussards, tué en Argonne, le 9 Juillet, à 21 ans (*Guichardière*).

André Bessand, caporal, 119e d'infanterie, mort en captivité, victime de son dévouement, le 30 Juillet, à 27 ans (*Guichardière*).

Louis Tripet, capitaine, ✻, tué sur la Somme, le 4 Septembre, à 29 ans (*Guichardière*).

Jacques Vincent, tué le 9 Septembre, à Bouchavesnes, à 21 ans (*Vallon*).

Pierre Bauer, aspirant, tué en Septembre, au bois de la Caillette, à 21 ans (*Vallon*).

Jean Rousseau, aspirant, 135e d'infanterie, tué le 12 Octobre, devant Sailly-Saillisel, à 22 ans (*Pins*).

Henri d'Aramon, tué en 1916 (*Pins*).

1917

M. Armand Roujol, sous-lieutenant d'infanterie.

M. Jean Desfeuille, sergent mitrailleur, tué le 23 Octobre, à la Malmaison, à 33 ans (*Coteau*).

André Pusinelli, caporal, 95e d'infanterie, tué le 8 Février, au Four-de-Paris (*Pins*).

Robert Capelle, maître-mécanicien, mort à bord du *Danton*, le 19 mars, à 26 ans (*Pins*).

Jacques Pallcat de Besset, lieutenant, 121e d'infanterie, tué le 13 Avril, à Moulin-sous-Touvents, à 22 ans (*Sablons*).

Henry Raymond de Broutelle, tué en Avril (*Vallon*).

Ariste Pappia, élève-pilote, tué au Plessis-Belleville, le 20 Août, à 20 ans (*Vallon*).

Bernard Monnier, lieutenant, tué en Septembre, à 24 ans (*Vallon*).

Guy Carron de la Carrière, maréchal des logis, mitrailleur à l'escadrille V. B. 101, tué le 1er Octobre, au cours d'un raid de bombardement, à 23 ans (*Pins*).

Georges Derihon, chevalier de l'ordre de Léopold II, tué le 6 Novembre, à 22 ans (*Guichardière*).

Raymond Herr, décédé en Décembre, des suites de ses blessures, à l'hôpital de Calais (*Vallon*).

Gilbert Triboulet, adjudant-pilote à l'escadrille N-57, tué en mission aérienne le 11 Décembre, près Fère-en-Tardenois (*Pins*).

1918

Raymond Schlumberger, pilote-aviateur à Istres (B.-du-R.), décédé à l'hôpital 2 à Marseille, le 13 Janvier, de la fièvre typhoïde (*Pins*).

Thierry Faure, maréchal des logis au 6e cuirassiers, observateur en ballon captif, tué le 25 Janvier (*Coteau*).

Jean Verdet, mort à Paris, le 3 Mars, des suites de ses blessures (*Sablons*).

Raoul Boivin, lieutenant d'artillerie, mort des suites de ses blessures, le 12 Mars (*Sablons*).

Bernard Marotte, lieutenant de chasseurs à pied, tué le 10 Mai (*Guichardière*).

William Arnaud, sous-lieutenant-aviateur, tué le 16 Mai (*Coteau*).

Christian Schlumberger, pilote-aviateur, tué en Juin (*Guichardière*).

Samuel d'Arcy, aviateur, tué en Juin (*Pins*).

Paul Rémond, tué en Juin (*Pins*).

Xavier Marty, sergent au 208e d'infanterie, tué le 30 Juin (*Vallon*).

Jean Bessand, sous-lieutenant d'artillerie, tué le 20 Juillet (*Guichardière*).

Roger Corbin de Mangoux, lieutenant d'artillerie, tué en Juillet (*Coteau*).

Christian Glaenzer, tué en Août (*Coteau*).

Bernard Flye-Sainte-Marie, aspirant au 15e d'infanterie, mort en Septembre (*Guichardière*).

Francis Kermina, tué en Septembre (*Vallon*).

Marcel Ferrand, tué le 7 Novembre (*Guichardière*).

Jacques Hervey, lieutenant au 3e chasseurs d'Afrique, blessé le 4 Novembre, au Chêne-Populeux, mort le 11 Novembre, à l'hôpital d'Auve (*Coteau*).

Disparus

Jean Colle (*Guichardière*).

Henri Jullien (*Coteau*).

Jean du Pré de Saint-Maur (*Coteau*).

Jacques Bocquin (*Vallon*).

NOTICES NÉCROLOGIQUES ET DOCUMENTS[1]

THIERRY FAURE

I

Voici bientôt un an que Thierry Faure a été tué et nul de nous ne lui a rendu encore d'hommage public, à lui qui a tenu une telle place dans notre vie d'École et dans le cœur de beaucoup de Rocheux, élèves et maîtres.

Il est mort depuis un an, mais notre tristesse est la même qu'au premier jour : l'École pleure ce grand garçon si vivant, si intelligent, si français d'allure et d'esprit, dont le rire argentin a été, pendant des années, un des éléments de notre joie de vivre ; le Coteau pleure un de ses Anciens les plus attachés au foyer, qui nous avait conservé toute vive son affection, toute agissante sa sympathie, qui revenait nous voir souvent et nous donnait l'impression d'être un immuable Rocheux, immuable certainement dans ses chaudes camaraderies et ses vraies amitiés, immuable dans l'amour de notre idéal des Roches.

Pour moi, je ne cesse de pleurer un ami, que j'aimais non seulement pour la richesse brillante de ses dons intellectuels, mais encore pour les trésors plus rares d'un cœur remarquablement généreux et fidèle. Je l'ai beaucoup grondé : il ne m'en a jamais gardé rancune, et au fur et à mesure qu'il montait vers les sommets et comprenait mieux ce que j'avais toujours voulu et espéré de lui, notre amitié se faisait encore plus étroite et plus confiante.

C'est en mai 1908 que Thierry arrive aux Roches, et, dès le début, il se fait remarquer par ses facultés étonnantes d'assimilation, l'aisance, la souplesse d'une intelligence lucide

1. Extraits de l'*Écho des Roches*.

et brillante, la grâce d'un esprit pénétrant et fin qui arrive au but sans donner jamais l'impression d'effort et de tension. Il écoute, même lorsqu'il a le nez au vent, il lit en paraissant feuilleter, il étudie en jouant le rêveur, et il réfléchit, tout en souriant à son voisin.

Il écrit le français avec une étonnante facilité, avec le sens de l'harmonie et de la justesse ; dès le début, son style a de la couleur, et bien vite de l'ampleur et du nombre ; il y ajoute, plus tard, le charme intime et tendre de son âme généreuse et vibrante.

Il parle l'anglais avec un accent parfait, sans paraître jamais chercher une phrase ; il possède une étonnante richesse de mots et d'anglicismes, une justesse d'expression qui émerveille nos visiteurs et surtout nos inspecteurs. J'ajoute qu'il a une intelligence profonde de l'âme anglaise et qu'il aime infiniment les mœurs et les livres d'Outre-Manche.

Ce sont ces mêmes facultés exceptionnelles d'adaptation rapide et d'assimilation universelle qui lui permettent d'être, chez M. Trocmé, un latiniste honorable et, dans toutes les sciences, un élève intelligent et, toutes les fois qu'il le veut, brillant.

Il passe du premier coup et comme sans prendre d'élan, son premier baccalauréat (1912).

En Philosophie, il rencontre un maître à la fois jeune et profond, pénétrant et enjoué, qui lui fait aimer la psychologie et qui sème dans son âme l'amour des grandes questions morales et sociales, amour qui ne devait pas tarder à germer et à fleurir.

Il s'intéresse et se passionne même pour les questions politiques : sa candeur foncière, la souplesse de son intelligence et sa sincérité vis-à-vis de lui-même font qu'il oscille entre plusieurs solutions et qu'en particulier, il hésite sur la part à faire au peuple dans le gouvernement, mais à l'École ou à la guerre, à seize ans comme à vingt, il apporte à l'étude des problèmes sociaux et politiques la même générosité et la même noblesse d'âme.

Ce sont les mêmes dons d'esprit et de cœur qui font de lui une âme naturellement religieuse. Sa confirmation (mai 1912) nous montra déjà l'effort de pensée profonde, d'énergie morale, de sainteté dont il était capable aux grandes heures. De nombreuses lettres de lui, datées de la tranchée ou de ses cantonnements de repos, prouvent la même passion de vérité qui va parfois jusqu'à l'angoisse, et une montée constante vers la vie la plus digne et la plus pure. Alors que tant d'autres, après les souffrances et les périls de la bataille, vont à tous les plaisirs et à toutes les déchéances, il reste constamment maître de lui et entièrement fidèle à son idéal chrétien. Il n'y a pas de certitude qui ne nous soit plus chère que celle-là.

Ce serait singulièrement amoindrir Thierry que de restreindre sa vie à sa pensée et à son effort personnels; il est le plus aimable, le plus dévoué, le plus rayonnant des camarades et des amis et, s'il fallait le définir par ses qualités les plus saillantes, nous mettrions certainement au premier plan, avant même ses dons d'intelligence, la richesse et le charme de son amitié.

Si je pense aux sports qu'il aime, à la natation par exemple, c'est pour le voir organisant avec une gaîté sonore et contagieuse une partie de water-polo ou suppliant sa mère de promouvoir une souscription pour la piscine des Roches. Et je ne puis pas me représenter sa célèbre « Grégoire » sans voir accourir autour de la voiturette des douzaines de camarades qui la prennent d'assaut et s'y étagent en grappes. Il faut alors une grosse voix pour calmer l'enthousiasme du chauffeur et mettre à la raison ce joyeux petit monde.

Et s'il aime le théâtre, le beau et grand théâtre, ce n'est pas pour en jouir seul en égoïste et en dilettante, c'est pour partager ses enthousiasmes avec M. Des Granges, avec ses meilleurs amis de classe ou de maison; une belle émotion ne vaut pour lui que s'il peut la donner immédiatement à ceux qu'il estime et qu'il aime. Quand il apprécie une de ses œuvres préférées — en particulier celles de Rostand — que d'esprit dans ses remarques, quelle richesse de vue, d'impressions variées et

personnelles, d'expressions heureuses et qui souvent sont des trouvailles! il joue son cher Rostand, il joue du Pailleron; il fonde, avec M. Dupire, le T. A. V. (Théâtre artistique de la villa Médicis) où il ne marchande ni son temps ni sa fatigue pour distraire ses camarades et amuser même les petits. C'est trop peu dire qu'il *joue* : il *vit* vraiment les pièces où il est acteur, il prend en lui toute l'âme de son personnage, de là un naturel exquis, une souplesse, une liberté d'allures vraiment exceptionnelles.

Quand il ne joue pas, on fait cercle autour de lui, parce qu'il est un causeur charmant et qu'il raconte avec une spontanéité et une jeunesse vibrantes les livres lus, les pièces entendues, les pays visités.

Je ne me le représente jamais seul, il a toujours un ami près de lui, parce qu'il a toujours un message à donner à une âme-sœur, et, de son intelligence toujours en éveil, de son cœur toujours aimant, jaillissent les plus jolies trouvailles. Un nouveau vient de recevoir ses parents un peu trop tôt après sa venue parmi nous et tous les souvenirs du foyer ainsi rappelés l'assaillent, le bouleversent et l'étouffent. Thierry le prend sur ses genoux, lui raconte quelques merveilleuses histoires qu'il a lues ou qu'il invente et ne tarde pas à le consoler. Edmond Martin perd son frère Étienne, d'une intelligence si distinguée et d'une science si sûre, qui promettait d'être un ingénieur sérieux et plein d'allant; Joseph de Maistre voit mourir ce jeune frère charmant qu'était François : Thierry montre à tous deux toute la délicatesse de son cœur qui sait trouver à ces heures-là des mots d'un prix infini, où sa chaude affection se fait douce, souple, prenante, toute proche et infiniment bienfaisante. Il sait se donner et l'art de se donner. C'est ce que d'autres amis pourraient dire mieux que moi : M. Monod et M. Cellérier, René d'Hauteville et Ignace de la Torre, Léon Rouillon, Jacques Dumaine...

A l'Étoile, lorsque M. Cellérier parlait, d'abondantes larmes coulaient de bien des yeux jeunes et dont certains avaient vu les duretés et les horreurs de la guerre. Et, non loin de moi,

un des meilleurs amis de Thierry sanglotait. Je lui pris le bras à la sortie du service et, une heure durant — nous ne sentions même plus le temps passer — nous parlâmes de l'âme souriante et bonne qui venait de rejoindre sa patrie d'En-Haut.

D'autres aiment à redire que Thierry était pour eux un frère et mieux et plus qu'un frère, et je sais que l'un d'eux s'est donné comme idéal d'être constamment digne de celui qui était ici-bas son guide et sa sauvegarde.

A l'armée, il connaît des sympathies pareilles. Son ordonnance l'aime à l'égal de ses proches et ses lettres montrent avec quelle simplicité, quelle fraîcheur d'âme, Thierry sait aller au peuple, lui parler, s'en faire comprendre, et le toucher par sa délicatesse et sa générosité. C'est ce qui explique son évolution vers la démocratie.

Cet apostolat social, dont il rêve de faire, la paix venue, un des principaux buts de sa vie, il le subordonne à son devoir de soldat. Et il est un excellent soldat, abandonnant la cavalerie qu'il aime pour le rôle d'observateur en ballon, après avoir essayé en vain d'aller dans les crapouillots. Il a longuement hésité à demander l'infanterie : s'il ne choisit pas les dangers et les rudes épreuves du fantassin, c'est uniquement pour ne pas peiner sa mère, mais ce fut, je le sais, un de ses plus chers désirs. Ses lettres donnent peu de détails sur sa vie dans la tranchée et sur les pluies d'obus qui tombent sur le ballon 80, alors qu'il protège un des secteurs de Verdun : c'est qu'il hait le bluff, et qu'il est hanté par la crainte d'inquiéter sa mère.

J'eus la joie de le voir pendant sa dernière permission (décembre 1917) ; il me dit très simplement mais avec une compétence excellente et sa clarté habituelle, ses derniers mois de campagne et tous les détails de sa tâche : loin de se donner l'attitude de celui qui ne se pique de rien, comme il le faisait parfois aux Roches, il disait joyeusement l'intérêt qu'il prenait à la lutte, et on sentait en lui le soldat brave, pénétré tout entier par l'idée de son devoir, empoigné par une tâche intelligente et utile, sans cesse renouvelée et constamment active[1].

1. Les amis de Thierry liront, j'en suis sûr, avec sympathie un bon article du

Il avait une haute idée du sérieux de la guerre, du sérieux de notre tâche à tous pendant la guerre, et il s'acquittait de la sienne avec une conscience d'autant plus méritoire qu'il n'était pas né guerrier.

Son âme était dès lors maîtresse d'elle-même et stable dans la contemplation et la mise en acte d'un idéal religieux, social et politique qu'il avait amoureusement modelé et ciselé pendant ses longues journées de méditation au front.

Encore quelques mois, pensais-je, et nous aurons en lui une force intellectuelle et morale de premier ordre qui aidera à la résurrection de la France.

Et puis la mort est venue, presque inattendue de nous, tant il avait pris soin d'endormir nos inquiétudes.

C'était la volonté de Dieu et nous nous sommes inclinés devant elle, respectueux et soumis, mais profondément tristes car nous sentions mieux que jamais l'élégance et l'infinie richesse de son esprit et surtout la douceur de son affection qui se donnait avec tant de simplicité et de charme.

Ce que perdent en lui ses amis est inappréciable et ne sera jamais trop redit et, parmi ses amis, je mets au premier plan l'École, où il avait choisi les meilleurs et les plus proches, et qu'il aimait elle-même comme si elle avait eu personnalité et vie propres.

La douleur de sa mère, à qui il devait tant et qu'il aimait toujours mieux, reste immense et vive autant qu'au premier jour; nous la prions d'agréer l'hommage de la respectueuse sympathie de tous les amis de Thierry : ils lui promettent de garder très fidèlement dans leur cœur son image rayonnante et de se laisser guider dans toute leur vie par sa joyeuse bonté.

Et toi, mon cher Roger, qui fus aussi un de ses amis de choix et probablement le meilleur, tu as aujourd'hui le devoir dur de réaliser une tâche double, la sienne et la tienne : Dieu veuille te guider, t'inspirer et te soutenir, et puisses-tu souvent sentir

Correspondant (25 février 1918) intitulé : *Le ballon sur la mêlée*, le rôle des aérostiers.

se reposer sur toi le regard clair et souriant de ton frère, qui de Là-Haut t'approuve et te bénit.

G. Bertier.

II

Je ne sais comment parler de Thierry Faure : tous mes souvenirs sont là en foule, et chacun évoque pour moi un Thierry différent, car il était la vie même, c'est-à-dire multiple et insaisissable. La lumière changeante du monde se reflétait à pleins rayons dans son regard si clair, si aigu parfois. Il ne se lassait pas de la contempler, ni de se réjouir qu'il y eût tant de beauté dans les choses et parmi les hommes. Aux Roches, avant la guerre, il semait la joie et la gaieté, et de cette joie la source n'était jamais la même, car Thierry se passionnait sans cesse, et pour des objets différents. C'était sa faiblesse, mais il la corrigeait par cette exquise qualité de rester fidèle et reconnaissant à ce qui l'avait une fois ému. Thierry n'a jamais renié.

Il était en perpétuel renouvellement : certains qui l'aimaient à cause d'un enthousiasme commun se trouvaient brusquement à cent pieds de lui, parce qu'il avait découvert un Baruch ignoré, qui détrônait toutes les idoles anciennes. Et il déroutait ainsi les esprits chagrins qui voulaient tempérer tant de fièvre et discipliner tant d'ardeur. Ce n'est pas à lui qu'il fallait « enseigner la ferveur ». La vie lui était un merveilleux spectacle qui l'amusait « prodigieusement. » Quand il était encore plein d'illusions, il se figurait parfois qu'il occuperait toujours le fauteuil confortable d'où partaient ses bravos enthousiastes. Mais il était trop intelligent et trop sensible pour ne pas comprendre que le drame le plus poignant est celui qui se déroule dans l'âme de chacun, et que nul n'échappe à la dure nécessité de jouer lui-même sa pièce. Quand la guerre viendra, quand, au milieu de la foule, il se sentira seul, loin de tout ce qu'il aime, la belle joie d'autrefois fera place au trouble, à l'angoisse même.

* * *

Mais il faut parler encore de sa gaieté. Elle éclatait bruyante, audacieuse, et on ne pouvait pas ne pas la partager : ses professeurs le savent bien. Il avait tant d'esprit, il était si drôle que toute la solennité d'une classe de philosophie se trouvait compromise. Il usait les traditions : les grands Principes de la Raison eux-mêmes tombaient soudain, sans prestige, presque ridiculisés. Je n'oublierai jamais mes « philosophes » de 1914 : ils formaient un quatuor dont Thierry était le chef. Ils étaient presque unanimes à abdiquer ingénument toute prétention à la philosophie. Mes classes étaient souvent faites de luttes laborieuses contre des fantômes charmeurs, beaucoup plus obsédants que les problèmes éternels : il y avait Cyrano, le T. A. V., la photographie, la « Grégoire »... Que ne donnerais-je pas aujourd'hui pour revivre ces heures anciennes ?

Thierry n'en était pas moins un liseur acharné : une curiosité fiévreuse l'emportait. Les romans lui étaient comme un champ d'expériences : il se découvrait lui-même en découvrant dans les livres les hommes et le drame humain, et c'était de perpétuelles comparaisons, d'éternelles controverses. J'en retrouvais l'écho dans certaines dissertations philosophiques qui eussent inquiété un examinateur du baccalauréat. Il écrivait avec une incroyable facilité : ses lettres étaient une joie tant il y mettait de finesse, de clarté, d'aisance, et cela lui venait sans effort, comme un geste naturel. Il y avait en lui un adorateur des formes aimables, des manières douces, de la vie élégante et raffinée...

Mais il y avait bien autre chose encore et c'est pour son cœur, pour les trésors d'affection qu'il recélait que nous aimions notre pauvre Thierry. Ses amis lui étaient une raison d'être. Je me rappelle la lettre déchirante qu'il m'a écrite à la nouvelle de la disparition d'Ignace de la Torre. On eût dit que tout l'équilibre de son existence en était ébranlé. La fin de la guerre pour lui, c'était la réunion, la reprise des relations anciennes, des

interminables causeries où l'on évoquerait le temps de l'École, l'Age d'or... Car tous ceux de la « Secte », comme il disait, avaient reçu la même formation, ils se retrouvaient les uns dans les autres; en confrontant leurs expériences, ils voyaient plus clair en eux-mêmes. Thierry le sentait et rêvait d'une fraternité toujours plus complète... La guerre lui découvrit toute la profondeur du Mal : il vit par elle que l'injustice et la souffrance étaient sans mesure. « Mais, me disait-il, mes amis me restent. » L'amitié était son refuge; il croyait en elle : elle serait son viatique, sa consolation. Il eut des déceptions; je ne crois pas qu'il en ait jamais donné.

Il était facilement bouleversé de pitié devant trop de faiblesse ou de souffrance. Un jour, au front, il comprit la vie du fantassin, et quel fardeau de misères il lui faut traîner. Dès lors, de « pauvres bougres de poilus » connurent un mystérieux margis-observateur qui rendait les permissions plus joyeuses. Le hasard amena son ballon, en 1917, au-dessus des ravins de Douaumont : Thierry eut à ses pieds le Helly et la Couleuvre, 378 et les Chambrettes, paysages vides, nus, d'une intensité tragique indicible. Mais ce qui le touchait, c'était qu'il y eût des hommes mêlés à ce chaos boueux, des hommes vivants et des hommes morts. Il m'écrivit alors deux ou trois lettres, où perçait son émotion : peut-être voyait-il les corvées pataugeant dans les boyaux défoncés; peut-être devinait-il les heures où la nuit tombe dans la tranchée. Il apprit ainsi à connaître le peuple; il vit, au-delà de la grossièreté qui le blessait autrefois, les qualités profondes, le courage simple et gai, la bonté, l'inépuisable bonne volonté.

De ce moment date une crise dans la vie de Thierry. Il semble que son cœur ait élargi son esprit et qu'il ait eu la révélation de bien des problèmes de la souffrance humaine. Il avait jusqu'alors supporté avec impatience la vie militaire. Il n'avait pas de goût pour le « métier ». Les traditions de la cavalerie lui pesaient : il y trouvait « des choses inconcevables : l'obéissance passive! » Il y avait encore trop de poésie en lui, trop de fantaisie et d'indiscipline. Il souffrit de la caserne : elle l'ennuya.

Il avait hâte de voir finir le cauchemar pour plus vite reprendre l'existence d'autrefois, car il n'imaginait pas autrement l'avenir : retrouver tous les parfums dont s'était enivrée son adolescence.

Au front, il lut beaucoup plus encore qu'auparavant. Très seul, ne trouvant pas à exprimer sa pensée toujours en mouvement, il se replia sur lui-même, et mille questions se posèrent. Le fait de la guerre le troubla profondément; il l'avait à peine soupçonné jusqu'alors. Quand il vit le danger, les blessés, les cadavres, le scandale éclata. Il admit difficilement qu'il y eût pour les hommes des richesses telles qu'il fallût les acheter par tant d'horreur. Il reconnut à la sensibilité le droit de demander grâce. Mais il ne tarda pas à voir plus clair et à comprendre que la tâche du soldat est peut-être de toutes les tâches humaines la plus essentielle et la plus mystérieuse, celle qu'on n'accomplit pas sans trouble.

Plus tard, ce furent d'autres problèmes moraux qui l'inquiétèrent. Il remit en question toutes les solutions qu'il avait trop facilement acceptées. Il le fit avec une sorte de passion amère et une sincérité violente. Il sentait que jusqu'alors il n'avait été qu'un enfant : il voulait se faire un cœur d'homme, savoir où ses désirs le menaient, être le seul pilote de sa barque... Ses réflexions influaient sur son caractère : lui si exubérant, si brillant, prêt à tout extérioriser, il devenait presque grave. Ses dernières lettres sont comme voilées de mélancolie et de regrets. Il aimait toujours la vie, mais il sentait déjà loin, le « paradis parfumé »,

Où sous un clair azur, tout n'est qu'amour et joie.

Thierry devinait les obstacles, les lassitudes, les tristesses, et il mesurait ses forces.

C'est à ce moment que la mort l'a pris...

En terminant ces lignes, je n'ose écrire : « Tel fut Thierry ». Il me semble voir son sourire d'ironie. Il était si fin : il sentirait que j'ai trop appuyé. Mais les mots sont pauvres, et la mémoire trop riche... D'ailleurs, il n'a pas eu le temps de déployer sa force, ni de la fixer. Il ne fut qu'élan, que désir, que mouvement

passionné. Mais à ses amis, il a laissé un don d'un prix inestimable : le souvenir de son cœur, de sa bonté, de son affection toujours offerte. C'est là pour nous désormais quelque chose de notre âme, quelque chose que nous aimons d'un amour désolé. C'est une flamme claire et chaude qui aura toujours en nous son sanctuaire et qu'aucun souffle n'éteindra.

G. Monod.

III

Extraits du discours prononcé par M. le pasteur Cellérier, le 18 février 1918, au Temple de l'Étoile, à l'occasion du service religieux célébré à la mémoire de Thierry Faure.

... Vivant! Aucun mot ne saurait mieux qualifier celui dont la mémoire nous est si chère. Au premier contact, on était séduit par son charme, par son esprit, par sa finesse. Il fut de ceux qui incarnent la France et qui la font aimer au loin. Sa conversation, infiniment nuancée, ne lassait jamais. Les années d'épreuve le mûrissaient, et la guerre avait fait de cet enfant un homme. Un homme plein d'entrain, de gaieté, qui, malgré la souffrance, savait aimer la vie. Comme il avait raison!

Mais ce qui faisait son charme exceptionnel, ce n'était pas seulement ces qualités extérieures, c'était, au fond du cœur, un attachement inébranlable à ses amis. L'affection tenait peut-être la plus large place dans sa vie : tous ses dons naturels lui servaient à aimer et à se faire aimer. Peu soucieux des jouissances multiples que d'autres recherchent, il trouvait sa plus grande joie à être avec ceux qu'il aimait. Son affection, il la donnait alors tout entière, sous cette forme toujours élégante et brillante qui en faisait un joyau.

Notre ami possédait encore une intelligence supérieure. Ses lettres, comme ses paroles, n'avaient jamais rien de banal. Sur toute chose, il cherchait à se former une opinion. Ses idées faisaient du chemin : dans chacun de ses messages, nous trouvions

quelque pensée nouvelle. Depuis qu'il portait l'uniforme, il était presque toujours seul. Il n'avait guère rencontré de camarade avec qui se lier; il en souffrait. Il a souffert beaucoup de sa rude existence de soldat; mais parlant souvent de la souffrance des autres, il ne se plaint jamais de la sienne.

Il sait mettre à profit la solitude. Voici ce qu'il en dit : « La solitude est la meilleure école de réflexion et de psychologie; elle profite même à celui qui en souffre. » Cette réflexion, il l'applique avant tout aux questions morales. — Au début de la guerre, il avait encore quelque chose d'enfantin dans son esprit, quelques idées toutes faites; le peuple l'avait surpris, ses premières expériences ne l'avaient pas séduit. Mais voilà que, peu à peu, il apprend à aimer la troupe; ses camarades, ses subordonnés jouent alors un rôle important dans ses préoccupations. Nous pourrions citer, à ce propos, bien des traits touchants. Mais Thierry n'aurait pas voulu qu'ils fussent révélés du haut d'une chaire. Qu'il nous suffise de savoir que sa générosité naturelle et chevaleresque ne restait pas indifférente aux problèmes sociaux si urgents, si pressants de notre époque. Son expérience personnelle l'avait conduit dans cette voie.

Pour son avenir, il avait de la peine à former des projets. Un point pourtant était très net : « Mon devoir est de travailler. » Cette conviction s'était encore précisée : « Mon travail doit être utile aux autres. » A l'heure où Dieu l'a repris, il n'avait pas encore trouvé sa voie; il ne savait comment se rendre utile.

Il a glorieusement réalisé son idéal en mourant pour son pays. L'idéal, le devoir, il n'en parlait pas seulement en théorie, d'une façon générale, qui n'engage à rien; quand les questions se posaient pour lui-même, il savait les résoudre. Engagé dans la cavalerie, comme il voyait que cette arme ne donnait guère, il demanda à passer dans l'aérostation. Avec quelle simplicité, mais avec quel sérieux il se décide alors : « Je change d'arme, écrit-il simplement, parce que je considère que je m'entendrai mieux avec ma conscience, le jour où j'aurai fait un peu plus que mon devoir tout juste! » Tout lui paraît normal et naturel, il n'y a rien en lui de prétentieux ni de doctrinaire.

Ainsi ce grand garçon d'apparence rieuse et nonchalante, cachait une âme d'élite. Il n'en a jamais fait étalage; il plaisantait quand on lui adressait des éloges.

Une âme d'élite, une âme profondément religieuse. A ce point de vue, il traversa plusieurs crises, parfois pénibles, dont il ressortit triomphant. Il n'aurait pas été lui-même s'il s'était contenté d'une religion apprise par cœur. Il voulait des convictions personnelles. Après avoir tout remis en question, il nous écrivait une lettre racontant cette évolution vers la lumière, et s'écriait à la fin : « Maintenant, je suis chrétien, et je suis protestant. »

Cette foi complète était un élément puissant de sa vie. Il en rend lui-même témoignage dans cette lettre à son frère : « Je n'ai, pour ma part, jamais communié sans un réel bénéfice pour ma vie morale. Les jours où je me sentais dérailler, la communion me relançait dans la vie normale, par le simple fait que j'aurais considéré comme sacrilège de me laisser aller à mes tentations, aussitôt après m'être approché de Dieu si près. »

... Songeait-il parfois à la Mort? Il en parlait peu. Ceux qui se battent ne parlent guère de la mort. Sans doute cette pensée n'était pas constamment présente à son esprit, mais, à coup sûr, il comptait avec elle. Il la regardait en face, sans la braver, mais sans la craindre, avec respect et confiance.

... Ce que nous appelons la vie est fini pour lui... Mais nous savons où il est, et nos regards ne s'attachent pas à la terre, où un corps repose, mais au ciel où une belle âme est montée.

Et si notre courage faiblit quelquefois, relisons ces lignes que notre bien-aimé semble avoir écrites de Là-Haut pour sécher nos larmes : « Cette idée de ne plus revoir ceux que j'ai aimés si sincèrement me bouleverse. Et pourtant le fait d'être croyant soulage et atténue ces chagrins-là. Car, malgré tout, ne nous semblent-ils pas provisoires, et ne faisons-nous pas confusément ce raisonnement : il est mort, je ne le reverrai *de longtemps*, mais quand je mourrai moi-même, n'irai-je pas le rejoindre? Et cela semble si naturel, qu'on s'habitue à l'idée de revoir ainsi ceux que l'on pleure!... »

Ch. CELLÉRIER.

BERNARD FLYE-SAINTE-MARIE

Bernard Flye-Sainte-Marie n'a pas appartenu longtemps à l'École des Roches, mais, bien avant d'y entrer, il se rattachait à elle par d'étroits liens de famille et il lui voua, à son départ, la plus fidèle affection. Pleurons-le comme un des nôtres. Lorsqu'en janvier 1916, Bernard arriva à la maison provisoire de Verneuil que dirigeait sa sœur Mme Marty, il avait déjà dix-sept ans. Il n'avait jamais quitté les siens, grandissant sous les yeux de parents très bons, dans un de ces foyers français où le père donne l'exemple du devoir, et la mère celui du dévouement. En vrai fils de soldat, Bernard se fortifia et se civilisa très vite parmi nous; le jeune collégien de Guingamp, un peu léger et farceur, se transforma lui aussi, car Bernard n'avait qu'à renoncer à certaines habitudes scolaires; c'était un caractère simple et droit. Comme il riait de bon cœur le pauvre Pote! Comme il rougissait pour rien, avec la naïveté d'un enfant! Il parlait peu mais ne perdait pas un mot de la conversation, et s'il sortait parfois de sa réserve timide, c'était pour lancer une pointe malicieuse sans la moindre méchanceté.

Avec quelle joie il partit en avril 1917! La guerre, il ne cessait d'y penser depuis trois ans, attendant avec impatience le jour où il pourrait, comme tous les siens, prendre le fusil ou le sabre. Dans ses bons yeux tranquilles une flamme passait quand il me parlait des Boches.

Désigné pour l'artillerie lourde, Bernard voulut prendre dans l'infanterie, la place laissée par son père et il débuta au 48e à Guingamp. Trois mois après, il suivait à la Lande d'Oriée et à Issoudun, les cours d'élève-aspirant. Une fois reçu, il fait un stage de mitrailleur à Granville, puis demande à passer au 15e, l'ancien régiment de son père; car celui-ci plus que jamais reste pour lui le grand exemple à suivre. Parti pour le front à la mi-avril 1918, Bernard fit son devoir simplement, avec une conviction intime, une foi silencieuse qui lui rendait toute corvée facile et qui le préparait en secret à tous les sacrifices. Enfin,

son désir était satisfait, il participait vraiment à la guerre : « Ce n'est pas trop tôt, m'écrivait-il en mai, et vous ne pouvez « vous douter de mon impatience pendant le mois que j'ai « passé dans la zone intermédiaire avant de venir en renfort au « régiment actif. » Et ce poilu qui peste contre le calme de son secteur a gardé toute sa fraîcheur d'âme. Il trouve délicieux le silence des nuits dans la Woëvre : « On n'entend que le bruit « d'un petit ruisseau qui passe devant la tranchée ou le cri des « canards sauvages réveillés par le coup de fusil d'un guet- « teur qui tire sur un rat trottant en haut du parapet. »

Quand il sut le sort de Prieur frappé grièvement dès son arrivée en ligne, il l'envia. Hélas! il ne devait pas attendre longtemps la blessure mortelle. Le 5 septembre, son groupe d'armée opérait entre Oise et Aisne, il fut blessé à la prise de Coucy-le-Château et si gravement que la guérison ne pouvait être que miraculeuse. Pendant quinze jours, tant à Séry-Magueval qu'à Chantilly, il souffrit un véritable martyre. Son père et sa mère accoururent auprès de lui, l'un pour lui remettre la médaille militaire et la croix de guerre, l'autre pour l'entourer jusqu'au bout de sa tendresse, et ils furent admirables, tous les trois, dans l'acceptation du sacrifice.

Ce fier accomplissement du devoir total, Bernard l'avait lui-même décidé, puisqu'en apprenant que son régiment devait attaquer, il avait refusé de partir en permission régulière.

Que pour calmer sa douleur, la chère Maman relise les lignes du 28 août où son petit aspirant mettait toute son âme : « C'est pour cette nuit la grande affaire. Si tout ce qui est prévu réussit, les Français seront près de L... dans deux jours. Tout est prêt pour réussir : l'état-major est sûr du succès. J'espère que je pourrai avoir ma part, si petite soit-elle, du résultat. Si je ne peux, c'est que je serai touché. Si cela est, cela n'a aucune importance, sauf pour vous. Que mon cher Papa sache que, si j'y reste, il n'aura pas à rougir de moi, j'aurai été digne de la famille. »

Quant au commandant Flye, providentiellement guéri de sa terrible blessure, lui qui en donnant son fils à la France lui a

donné plus que sa propre vie, qu'il se répète dans son laconisme émouvant la citation à l'ordre de l'Armée qui consacre l'héroïsme de son fils :

> Jeune sous-officier d'un dévouement et d'un courage remarquables. Proposé pour être momentanément mis à l'arrière, a demandé à rester à sa place de combat dans le régiment qui allait être engagé. A été très grièvement blessé le 6 septembre 1918.

Bienheureuses les familles où pourront se conserver de pareilles lettres de noblesse ! Notre France, pour son salut, en gardait plus d'une dans le calme de ses provinces. C'est là que se perpétuaient, comme chez les Flye-Sainte-Marie, les vertus traditionnelles de la race, c'est là que grandissaient les jeunes héros qui, comme Bernard, comme tant d'autres Rocheux, devaient payer de leur vie la Victoire.

M. Montassut.

QUELQUES CITATIONS

BODÉ (Charles), lieutenant.

DEUXIÈME CITATION

A l'ordre de la brigade.

Officier de réserve d'un dévouement et d'un entrain remarquables. Chargé au cours des opérations du 20 juillet au 3 août 1918 d'assurer le service des ravitaillements, s'est dépensé sans compter et avec le plus absolu mépris du danger dans l'accomplissement de sa mission, assurant ainsi personnellement, de jour et de nuit et sous les plus violents bombardements, le bon fonctionnement de son service.

TROISIÈME CITATION

A l'ordre du régiment.

Officier de réserve très dévoué et plein d'entrain. Au cours des opérations du 18 au 31 octobre, a assuré avec un grand mépris du danger, parfois sous de violents bombardements, le ravitaillement de toute nature aux éléments de première ligne.

En campagne, le 23 novembre 1918.

Le Lieutenant-Colonel.

Docteur FABRE.

Chef d'équipe chirurgicale A. Au cours du bombardement de la place de..., alors que les formations sanitaires avaient reçu l'ordre de se replier, a demandé de rester sur place pour assurer le service d'un poste chirurgical avancé et prodiguer des soins aux blessés.

(Décision du 1er juillet 1918 du général commandant la... armée.)

MARTY (Henri), officier interprète de 2e classe, attaché au Q. G. de la 26 D. I. U. S.

Citation à l'ordre de l'armée.

Officier énergique et courageux. Au front depuis le début de la campagne. Affecté depuis septembre 1917 à une unité américaine. A fait preuve en maintes circonstances de valeur morale et de calme devant le danger, particulièrement pendant les journées des 18, 19, 20 et 21 juillet. Pendant la

nuit du 23 au 24 juillet 1918, chargé d'assurer la liaison des éléments avancés de sa division avec les troupes voisines françaises, a traversé seul un barrage d'obus toxiques et explosifs et cherché, sous le feu, Français et Américains, les a mis en contact et n'est revenu que sa mission terminée.

Q. G. A. 10 août 1918.
Le Général c^t la 6e armée.

FLOCH (Jean-Vincent) (active), sous-lieutenant à T. T. de la 8e batterie du 10e régiment d'artillerie.

A été nommé dans la Légion d'honneur au grade de Chevalier.

Officier d'un courage et d'une énergie remarquables. Gravement intoxiqué au cours d'un bombardement et bien qu'autorisé à se replier, s'est maintenu sur ses positions et a infligé à l'ennemi les plus lourdes pertes. A lutté jusqu'à l'extrême limite de ses forces et jusqu'à complet épuisement des munitions. Une citation.

(Doit prendre rang au 19 juillet 1918.)

La présente nomination comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme.

Le Général commandant en Chef.

THIBAUD (Robert), sous-lieutenant au 11e bataillon de chasseurs alpins.

Le 1er juillet 1918, alors qu'il procédait à une reconnaissance, le long de la ligne des avant-postes, s'est trouvé brusquement en présence d'une patrouille allemande de cinq hommes. Attaquant hardiment le groupe ennemi, l'a contraint à s'enfuir avec un homme grièvement blessé. A été lui-même blessé au cours de la lutte.

CORBIN DE MANGOUX (Roger), tombé glorieusement devant l'ennemi à Damery (Marne), le 20 juillet 1918.

Ordre de l'A. D. 56, n° 98, du 15 novembre 1915.

Officier très brave, a fait preuve à plusieurs reprises depuis le début de la campagne, de sang-froid et de décision, en particulier le 20 septembre 1915, a réussi, grâce à de réelles qualités manœuvrières, à amener sa section sans perte à l'emplacement indiqué en traversant une zone continuellement battue par l'artillerie ennemie. Fréquemment employé comme observateur aux tranchées les plus avancées, a assuré, le 27 septembre 1915, la liaison du groupe avec l'infanterie de première ligne dans un secteur particulièrement dangereux. Se présente toujours comme volontaire pour les missions périlleuses.

Ordre de l'armée du 24 juin 1916 (S. O. 3. 8. 16).

S'est dépensé sans compter du 17 mai au 3 juin, assurant l'observation du tir d'un poste continuellement battu par l'artillerie ennemie. Son capitaine ayant été grièvement blessé, a pris en plein combat le commandement de la batterie, et, grâce à son ascendant sur le personnel, a assuré la continuité de la mission sans un ralentissement du feu et sans une défaillance, en dépit des pertes et des accidents de toutes sortes.

Ordre de citation n° 229 de la 8e armée.

Le général Gérard, commandant la 8e armée, cite à l'ordre des armées :

Le lieutenant Corbin de Mangoux R. M. G. du 40e régiment d'artillerie de campagne.

Officier modèle de bravoure et de dévouement, est tombé glorieusement en effectuant sous un bombardement très violent la reconnaissance d'une position que sa batterie avait ordre de venir occuper.

BRUEDER (Jean), capitaine au 208e d'artillerie de campagne.

4e citation à l'ordre du jour.

Officier d'une audace admirée de tous et dont les belles qualités de sang-froid et de courage ont toujours inspiré le personnel de sa batterie. Par un choix judicieux et souvent osé de ses observatoires, s'est toujours appliqué à rendre ses tirs plus efficaces, en particulier du 15 au 20 août devant... et du 30 août au 4 septembre devant... où il a occasionné de sérieuses pertes à l'ennemi et contribué puissamment au succès de notre infanterie.

PRIEUR (Raymond), sous-lieutenant, commandant le groupe des sapeurs pionniers régimentaires.

Citation à l'ordre de la division.

Excellent officier toujours, animé de la meilleure volonté et d'un mépris complet du danger.

Auxiliaire de premier ordre pour son chef de corps. S'est dépensé sans compter au cours des opérations actives de juillet à octobre 1918. A notamment donné le meilleur exemple à ses pionniers dans la reconnaissance des passages de la Suippes en vue de l'opération du 6 octobre et dans la direction des travaux de passerelle exécutés sous le feu de l'ennemi.

Signé : le Général.

FAURE (Roger).

Citation à l'ordre du 31e régiment A. C.

Ne cesse, depuis son arrivée à la batterie, de se faire remarquer par sa

crânerie au feu et par son dévouement. A porté spontanément secours, le 15 septembre 1918, à des camarades blessés, malgré un violent bombardement ennemi.

FERRAND (Marcel), caporal à la 11e compagnie du 68e régiment d'infanterie.

Citation à l'ordre de la division.

Gradé énergique et courageux; a donné, le 14 septembre 1918, un bel exemple à ses hommes en traversant le canal sur une passerelle de fortune, malgré le feu de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies, afin d'obtenir des renseignements sur une unité voisine. A recommencé la traversée à plusieurs reprises et rapporté d'utiles indications à ses chefs.

Du 27 septembre 1918.

Citation à l'ordre du corps d'armée.

Caporal d'une bravoure et d'un sang-froid admirables. Pendant la nuit du 4 au 5 novembre, chargé d'exécuter une reconnaissance dans les lignes ennemies, en a ramené un prisonnier et une mitrailleuse. Toujours volontaire pour les missions délicates; s'est dépensé sans compter pendant la poursuite. Est tombé mortellement blessé, le 8 novembre 1918.

Du 24 novembre 1918.

FERRAND (Henry), sous-lieutenant.

Le lieutenant-colonel Richard, commandant le 206e R. A. C., cite à l'ordre du régiment le sous-lieutenant Henry FERRAND.

Officier d'une haute valeur intellectuelle, d'un calme et d'un sang-froid remarquables sous le feu. Au cours des dernières attaques, n'a pas hésité à se porter au secours de plusieurs voitures de la batterie prises sous le feu ennemi dans un passage difficile, au moment d'une mise en batterie (24 octobre 1918).

FORESTIER (Léon), sous-lieutenant, 133e d'infanterie.

I. — Du 28 juillet 1917.

A l'ordre du régiment.

Le sous-lieutenant Léon FORESTIER a montré de belles qualités d'officier français depuis le début de la campagne. A exécuté plusieurs fois en plein jour des reconnaissances. A toujours donné le plus bel exemple à ses soldats par son attitude crâne pendant les plus violents bombardements et particulièrement le 22 juillet 1917 pendant une tentative de coup de main.

2. — Juin 1918.

Ordre de la 6e armée.

Officier superbe à tous points de vue et réputé pour son flegme et son mépris du danger; s'est acquis de nouveaux titres au respect de ses hommes et à l'affection de ses chefs en faisant montre, au cours des combats du 31 mai au 3 juin 1918, des plus belles qualités héréditaires de l'officier français. Lors de l'attaque allemande du 3 juin 1918, est sorti de sa tranchée à la tête de sa section à la rencontre de l'ennemi, l'a refoulé et, au cours du combat, a lui-même abattu deux adversaires.

3. — *Légion d'honneur.*

Officier d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables. Commandant une compagnie à l'attaque du 18 au 20 juillet 1918, l'a entraînée avec un élan superbe à l'assaut d'une position solidement défendue par des mitrailleuses et a atteint son objectif.

Blessé grièvement au cours de l'action, a dû ramper pendant 400 mètres sur un glacis battu par le feu ennemi avant de pouvoir être transporté au poste de secours.

Une blessure antérieure, 4 citations dont 2 à l'armée.

DE TURCKHEIM (Maurice), 4e armée, 47e d'artillerie, 6e batterie.

1. — Du 12 novembre 1915, aspirant.

A l'ordre de l'armée.

A montré durant les combats de septembre-octobre, dans l'accomplissement des missions les plus périlleuses, un entrain et un allant superbes. Le 6 octobre, s'est porté pendant l'attaque dans la portion de tranchée allemande conquise pour régler un tir particulièrement délicat sur une lisière de bois à 80 mètres de lui.

12 novembre 1915.

Colonel ct le 47e d'artillerie
Signé : LUCOTT.

Général ct la 4e armée
Signé : LANGLE DE CARY.

2. — Du 2 avril 1917, sous-lieutenant.

A l'ordre de la brigade.

Jeune officier d'une valeur éprouvée. Déjà cité à l'ordre de l'armée en septembre 1915. A pris part aux combats de Verdun et de la Somme et vient de montrer pendant les violents bombardements de mars 1917 qui ont complètement bouleversé la batterie, le plus grand sang-froid, et le plus grand mépris du danger.

P. C. C. lieutenant-colonel
ct le 47e d'artillerie,
L. ROMEL.

Le colonel ct l'A. D. 14
Signé : BERNARD.

3. — Octobre 1918, lieutenant à T. D. au 47e d'artillerie.

A l'ordre de la division.

A rempli les fonctions d'officier de liaison du groupement auprès de l'infanterie britannique pendant toute la période des attaques du 20 au 27 juillet. S'est acquitté de ses missions avec la plus grande bravoure, allant constamment avec les bataillons d'attaque pour avoir la situation exacte des premières lignes et permettre au commandant d'organiser des barrages défensifs et offensifs.

État-Major du colonel.

DE BARY (Robert), brigadier-éclaireur.

Citation à l'ordre du régiment.

Partout et toujours, s'est présenté comme volontaire pour les missions les plus périlleuses. Le 28 mai 1918, sous un bombardement intense, a su, par son attitude énergique, maintenir l'ordre dans une colonne de ravitaillement.

Le Lieutenant-Colonel X...

LIGAULT (Roger), aspirant-mitrailleur.

A l'ordre des sections de mitrailleuses.

Le 18 avril 1918, a accompagné la vague d'assaut avec sa section de mitrailleuses sous le feu le plus violent, a, malgré de lourdes pertes, mis en batterie, permettant la progression.

LANDRU (Louis), sous-lieutenant (130e régiment d'infanterie, ordre du régiment n° 78, du 24 novembre 1918).

Sous-lieutenant LANDRU. — Jeune officier venu dans l'infanterie sur sa demande. S'est tout de suite imposé à la troupe par d'exceptionnelles qualités de dévouement, de courage, de sang-froid. A brillamment commandé sa section dans un secteur difficile, soumis à de très fréquents tirs d'artillerie et de minenwerfer, et s'est constamment montré un auxiliaire précieux pour son commandant de compagnie.

COURTADE (Marcel), sous-lieutenant.

Du 17 décembre 1918.

Ordre général n° 1526.

Sous-lieutenant COURTADE Marie-Joseph-Marcel du 501e régiment d'artillerie d'assaut.

Au combat du 28 septembre 1918, a fait preuve d'un courage et d'un mépris du danger remarquables. Ne pouvant utiliser son canon, et bien qu'au contact des mitrailleuses ennemies, tirait à découvert, au fusil, sur les points de résistance, pendant que les mitrailleuses de son char balayaient la tranchée allemande. Avec les deux chars de la section, a pu enlever une forte organisation ennemie, qu'il a permis à l'infanterie d'occuper. Blessé en fin de combat.

Le général c^t la 4e armée

Signé : Gouraud.

Guiraud (André), aspirant.

A l'ordre du 203e R. A. I.

Engagé volontaire pour la durée de la guerre. Chef de section remarquable. A l'attaque de Montfaucon, le 26 septembre 1918, s'est offert volontairement pour assurer la liaison entre le groupe et le bataillon américain d'assaut. S'y est fait remarquer par un absolu mépris du danger et s'est dépensé sans compter, malgré les plus grandes difficultés, pour faire parvenir à son commandant de groupe des renseignements sur la situation du bataillon.

Guiraud (Pierre), sous-lieutenant.

A l'ordre de la 10e division.

Excellent officier, modèle de bravoure et d'énergie, s'est fait remarquer par son allant pendant les dernières opérations. Pendant la préparation d'attaque dans le secteur d'.... s'est dépensé sans compter, s'est fait remarquer par la précision de ses tirs, apportant à l'infanterie un concours efficace.

Glaenzer (Christian).

PREMIÈRE CITATION, aspirant.

A l'ordre de la division.

Le 1er décembre 1917, à la tête de 5 hommes résolus, s'est frayé de nuit un passage dans les chevaux de frise ennemis, s'est placé en embuscade sur le parapet même de la tranchée ennemie, a saisi au passage un Allemand, l'a tué au moment où il donnait l'alarme et a rapporté dans nos lignes, sous le feu des fractions alertées, sa patte d'épaule, son casque et son fusil.

DEUXIÈME CITATION.

A l'ordre de la division.

Jeune sous-officier animé des plus beaux sentiments, enthousiaste, d'un bravoure allant jusqu'à la témérité. Patrouille chaque nuit vers les tranchées ennemies avec entrain et ténacité.

Tombant, le 27 janvier, sur un poste fixe d'embuscade ennemi, s'est élancé à la poursuite d'une sentinelle qui s'est repliée sur le poste abrité, l'a capturée à quelques mètres du poste et l'a ramenée malgré un feu nourri des mitrailleuses légères. Exemple de bravoure pour tous ses patrouilleurs.

TROISIÈME CITATION.

A l'ordre de l'armée.

Prenant part comme volontaire à un coup de main sur un petit-poste situé à 500 mètres de nos lignes, a cisaillé avec quelques hommes plusieurs bandes d'épais réseaux.

S'est rué sur une sentinelle abritée après avoir corrigé son feu et l'a capturée et ramenée malgré la présence d'un groupe d'une dizaine d'hommes (18 mai 1918).

QUATRIÈME CITATION, sous-lieutenant.

A l'ordre de l'armée.

Au début d'un coup de main effectué sur les organisations ennemies, s'est élancé sur une mitrailleuse en action qu'il a capturée, permettant la progression des groupes d'attaque. S'est précipité ensuite à l'intérieur des lignes ennemies avec une admirable vaillance. Trois citations antérieures (20 juin 1918.)

LABUSSIÈRE (Roger). Citation à l'ordre du régiment.

Le lieutenant-colonel BIZARD, commandant le 261e R. A. C. cite, à l'ordre du régiment LABUSSIÈRE (Roger, André, Jacques) :

Jeune soldat, a fait preuve d'un sang-froid remarquable au cours des ravitaillements en munitions pendant les combats d'octobre 1918.

Signé : Paul BIZARD.

CINQUIÈME PARTIE

PAROLES D'ANCIENS

L'UTILISATION DE LA VICTOIRE POUR LES ROCHEUX

La Victoire du Droit sur la force brutale de l'Autocratie Prussienne, est maintenant un fait accompli. Malgré les immenses sacrifices, les deuils, les désastres de ces quatre années de guerre, nos cœurs renaissent à l'espérance et à la joie. Nos esprits, las de vivre au jour le jour, dans la crainte perpétuelle de nouveaux malheurs, interrogent l'avenir, pour se préparer aux grands problèmes de la Paix. Depuis les hommes d'État, qui jettent les fondations de l'ordre mondial futur, jusqu'au plus humble de nos soldats rentré au foyer, tous réorganisent, tous reconstruisent.

Dans ce gigantesque tourbillonnement d'activité, quels doivent être les plus empressés, les plus sérieusement appliqués? Ce sont les jeunes, les tout jeunes, ceux qui n'ont pas eu l'honneur de se battre et de souffrir pour la France. Ils sont l'espoir de notre patrie, et sur eux repose la responsabilité de l'avenir. Il est trop tard, en effet, pour que les vieilles générations fassent un grand effort, et, quant aux générations sacrifiées, diminuées en nombre, parfois épuisées physiquement et « handicapées » intellectuellement par quatre ans d'une existence purement matérielle, ce serait injustice que leur demander de sauver la France dans la Paix, après qu'elles l'ont sauvée par la guerre. C'est donc bien

aux jeunes que sont confiées nos destinées. Ce qu'ils seront, la France le sera.

Nous nous adressons ici, aux Rocheux, à ces Rocheux, qui, parmi la jeunesse française, doivent être les plus gravement intéressés aux questions d'après guerre. Privilégiés de l'éducation, ils sont, nous tenons à le répéter, plus responsables que tous les autres jeunes Français. Car il n'y a pas de Droit sans Devoir, ni de privilège sans charge. Sans cesse, on doit redire cette vérité aux fils de la classe dirigeante, sous peine d'en faire des monstres d'égoïsme, oubliant leur mission sociale, auprès de ceux qu'ils auront charge de guider et d'élever vers une vie meilleure. Or, les Rocheux, par leur Éducation Nouvelle, à peu près unique en France, doivent faire partie, s'ils le veulent bien, de cette élite qui, seule, peut rétablir la prospérité, enrayer la décadence de notre malheureuse patrie.

Comme chrétiens et comme Français, ce sera pour eux un devoir strict, de sacrifier une partie de leur temps et de leur argent au bien public. En Angleterre, on appelle cela : être un « gentleman », et c'est en partie pour avoir su produire une élite, composée de gentlemen et de l'avoir gardée comme idéal national, que l'Empire Britannique est l'un des plus grands et des plus solides que le monde ait connus. Rocheux ! soyez donc des « gentlemen » français, c'est-à-dire : apprenez à remplir vos devoirs de « dirigeants » et de conducteurs d'hommes.

C'est là, précisément, le but éducatif de l'École : Implanter, en chacun de ses élèves, le caractère moral de l'homme d'élite. Sans le savoir, les Rocheux acquièrent ces qualités. Mais un très grand danger les menace, parce que, trop souvent, ils n'en comprennent pas le but et la nécessité. Lorsqu'ils ont quitté l'École, leurs souvenirs s'effacent avec le temps, et la vive lumière des Roches, qui les guidait comme un phare, lentement, s'éteint dans le passé. C'est alors que la pression formidable du milieu se fait sentir. On les assaille d'arguments auxquels ils ne peuvent répondre. Peu à peu, le doute se glisse en eux : « Après tout, disent-ils, avons-nous raison ? Si nos manières d'agir et de penser sont justes, pourquoi nous regarde-t-on avec tant

d'ironie ou de méfiance? L'Éducation Nouvelle, qu'est-ce que c'est? Peut-être une théorie, un beau rêve, que l'on peut démolir comme tant d'autres. » Et quelques-uns, écrasés par la masse, ressaisis violemment par les anciennes traditions, s'engloutissent dans le flot coulant vers la décadence et la stagnation.

Mais ce n'est là, heureusement, que le sort d'un petit nombre. Avant la guerre et pendant la guerre, la majorité des Anciens sortis des Roches, ont montré leur désir, en prenant contact avec la vie, d'agir suivant leur idéal et de persévérer dans leur caractère de Rocheux. Toutefois, il n'est pas suffisant de conserver ces qualités; il faut encore savoir dans quel sens et comment les appliquer. Vivant en société, il est indispensable à l'homme de comprendre l'organisation du monde actuel, sans quoi il risque, avec les meilleures dispositions morales, d'agir à l'encontre des conditions de la vie moderne.

En résumé, soit que les Rocheux veuillent conserver leur formation particulière, soit qu'ils veuillent connaître le milieu où ils devront agir, il faut, qu'après avoir bénéficié de leur éducation, ils en comprennent la raison profonde et les fins. Il ne suffit pas d'avoir seulement l'habitude d'agir dans un certain sens; il faut encore savoir pourquoi l'on agit ainsi. Il faut, comme guide de l'action, l'esprit qui vivifie. D'ailleurs, n'est-ce pas un principe bien établi, pour prendre une comparaison religieuse, « qu'il faut connaître sa Foi, pour la bien vivre ». L'enfant accepte ce qu'on lui dit, mais le jeune homme doit approfondir sa croyance, pour répondre à toutes les critiques et s'éclairer sur la route de la Vie.

Si les Rocheux veulent bien ajouter à la solide formation morale reçue à l'École, les directions intellectuelles d'où cette œuvre magnifique d'Éducation Nouvelle est elle-même sortie, ces Rocheux possèderont un incomparable guide pour l'action. D'une part, il leur facilitera considérablement le succès personnel dans la vie, et, d'autre part, il leur donnera les moyens de payer leur dette à la collectivité et de remplir utilement les devoirs qui incombent à l'élite.

Ces connaissances, cette technique de l'action, consistent, en somme à connaître le monde où nous vivons, puis la manière de nous y adapter. Ces deux phases d'une même opération, qui, ainsi énoncées, ont l'air bien simples, embrassent, en réalité, un nombre incalculable de faits et de recherches complexes. Nos esprits trop jeunes et sans expérience, seraient impuissants à vaincre de pareilles difficultés. Aussi doivent-ils s'adresser aux quelques grandes intelligences qui, seules, ont pénétré et mis au jour la Vérité. Nous voulons faire notre possible pour mettre les Rocheux sur le chemin de cette Vérité.

Jetons, pour commencer, un rapide coup d'œil sur l'évolution des sociétés modernes. Il nous sera facile d'en constater les vicissitudes et les dangers et de montrer comment de l'excès du mal est sortie l'espérance de temps meilleurs.

Depuis plus d'un siècle, l'humanité est entrée dans une période nouvelle. Jusqu'alors, elle avait sommeillé. Les hommes demeuraient ensevelis dans un horizon étroit. L'on vivait dans son coin, ignorant le reste du monde, soumis étroitement à la discipline de famille et d'État. Seuls, faisaient du bruit, les gouvernements et les rois, avec les petites armées dont ils s'entouraient et le groupe très réduit qui formait « la société ». Puis, tout d'un coup, au XIXe siècle, est venu le réveil, formidable et terrible : la science moderne s'est constituée. De la science est sortie la grande industrie, et, du même coup, le monde est sorti de sa torpeur. Une activité fébrile s'empara de tous, des villes immenses furent bâties, le monde, entièrement découvert, fut occupé et partagé par les peuples les plus entreprenants. La civilisation de la vapeur et de l'électricité venait de naître. La rapidité des communications, le transport presque instantané de la pensée, mirent tous les peuples en présence. Par la force des choses, ils durent sortir de leur sommeil, car la loi de concurrence politique, économique et sociale menaçait tous les dormeurs. Les Nations, comme les individus, durent lutter pour la vie. Il se fit une formidable dépense d'énergie nationale et individuelle, morale et matérielle. La famille fut disloquée au profit du grand atelier,

car il fallait, pour produire des résultats si prodigieux, réunir des millions de travailleurs, former des groupements et des associations immenses. Mais les armées de travailleurs ainsi constituées prirent conscience de leur force. Un vent de révolution souffla sur le monde. Les individus réclamaient la Liberté, les Nations, leur indépendance : ainsi est née la Démocratie. Cependant, malgré le progrès matériel, de formidables cataclysmes se préparaient. Les peuples, désorientés par de si rapides changements, ne surent pas y adapter leur vie morale et intellectuelle. On écouta facilement les charlatans et les jouisseurs. Et la Science, qui apprend à connaître et à conquérir la Nature, fut transformée en instrument de plaisir et de domination. Les forces de l'esprit, la morale, la Religion, furent oubliées par les masses, la matière aveugle seule compta et déroula ses lois avec une violence inouïe. La nouvelle civilisation, qui avait vaincu la matière, se laissa subjuguer par elle et il en résulta des crises désastreuses pour la vie de l'Humanité.

C'est alors que, dans le silence, des chercheurs, émus à la vue de tant de malheurs, se demandèrent s'il n'y aurait pas un remède à tout ce désordre, s'il n'y aurait pas des lois naturelles, gouvernant la prospérité ou la décadence des peuples, et qu'il s'agirait de connaître afin de ne pas les violer. Chrétiens et hommes de science, ils croyaient au progrès, mais s'étonnaient de la régression, des souffrances atroces causées par le nouvel ordre de choses. Pourtant, leur espoir était soutenu par leurs premières observations : certains peuples s'étaient adaptés aux nouvelles conditions, rapidement, sans révolution et presque sans heurt. A cela, il devait y avoir des causes. De même n'étaient pas sans raisons, la naissance, le développement et la mort de tous les grands empires des temps passés. Quand il y avait désordre, quand il y avait écroulement subit ou prolongé d'une nation, il semblait qu'un ressort intérieur venait à se rompre ou à se détériorer lentement. Ces observateurs se mirent donc passionnément à l'étude, à la recherche des Causes. Par des travaux qui ont duré maintenant près de 90 ans, ils reconnurent que des lois providentielles, mais naturelles, c'est-à-dire

susceptibles d'être découvertes par la raison humaine basée sur l'observation, gouvernent l'évolution des peuples, comme il y a des lois gouvernant la matière. Une longue suite de grandes découvertes ont projeté une lumière éclatante sur le mystérieux fonctionnement des groupements humains, depuis l'humble famille de l'artisan, jusqu'aux organismes formidables et complexes des gouvernements modernes. Les ténèbres de l'histoire, le passé, le présent, l'avenir, tout s'est expliqué aux yeux émerveillés de ces chercheurs patients, de ces travailleurs silencieux et tenaces. Et, parmi eux, trois grands noms doivent vivre dans nos mémoires : Le Play, H. de Tourville, E. Demolins.

Toutes les nations de l'Antiquité et des temps présents furent passées au crible de l'observation et de l'induction scientifiques. Mais comme « savoir, c'est prévoir », la Science qui, partie du présent pour remonter dans le passé, se retourna vers l'avenir. Elle traça les grandes lignes de l'évolution des peuples, elle détermina les facteurs de la prospérité et de la supériorité sociales, montrant pourquoi et comment certains peuples marchaient vers la décadence, et d'autres, au contraire, vers l'ordre et la puissance. Nous pouvons dire, dès maintenant, que pas une de ces prévisions n'a été démentie par les faits. L'immense crise mondiale que nous traversons, est venue, au contraire, en confirmer la plupart. La guerre elle-même, la guerre contre l'Allemagne, avait été prévue en des pages inoubliables par H. de Tourville en 1888, par E. Demolins en 1897, par L. Poinsard en 1906. C'est que la Science avait démontré l'orientation définitive du monde vers la Liberté, l'Indépendance et la Démocratie, c'est-à-dire vers cet ensemble de conditions sociales qui constituent le Particularisme et qui ont déjà fait le succès des nations Anglo-Saxonnes [1]. On observait, d'autre part, au centre

1. Le Particularisme est, comme on le sait, cette organisation sociale dans laquelle le Particulier, également capable d'initiative individuelle et d'action concertée, fait prédominer l'effort personnel sur l'aide extérieure, la Vie privée sur la Vie publique. Il est donc très indépendant, et tout spécialement de l'État, auquel il redoute de s'adresser, craignant trop d'y perdre sa liberté. Il se distingue donc du communautaire qui ne peut agir sans l'appui et l'encadrement d'un groupement quelconque, et de l'individualiste, incapable d'action concertée, et pour lequel les autres n'existent pas.

de l'Europe, un groupe de peuples retardataires au point de vue de l'organisation sociale, et qui, non contents de cette infériorité, voulaient encore l'imposer à l'humanité par la force. Le monde nouveau épris d'Idéal et d'Indépendance, devait fatalement entrer en conflit avec un monde ancien, rêvant d'hégémonie brutale. C'était « to be or not to be », la vie ou la mort de l'un des deux systèmes. Inéxorablement, les lois providentielles ont agi. Il fallait que le monde se transformât, mais comme il ne l'a pas voulu par la paix, il a suivi quand même sa destinée au prix d'une guerre plus effroyable que toutes les autres ensemble, d'un martyre immense, s'étendant à des millions d'êtres humains. Ainsi s'accomplissent les lois sociales naturelles. Quand l'homme ne s'y conforme pas, elles l'écrasent et passent outre. Trente ans à l'avance, le triomphe de l'Idéal nouveau avait été annoncé. Et maintenant, l'aube de ce triomphe s'est levée à l'horizon de notre détresse.

Mais, il ne faut pas s'imaginer que la Paix donnera aux vainqueurs, comme par enchantement, l'ordre et la prospérité. La Victoire aura sauvé le nouvel ordre social dans son germe; c'est à peine si, en France, il a commencé son développement. Aussi, les mêmes hommes qui avaient prévu le cataclysme mondial, s'étaient-ils inquiétés de l'avenir de notre pays et de tant d'autres, encore plus avancés dans les voies de la désorganisation et de l'anarchie. Ils s'inquiétaient encore plus de la paix que de la guerre, comme le prouvent ces lignes de M. Edmond Demolins : « La France pourra être superbe, encore une ou deux fois sur le champ de bataille, mais le résultat final est aussi évident que le jour qui nous éclaire » (*Science Sociale*, mai 1888). C'est qu'on peut gagner une guerre par des alliances, comme il nous est arrivé, cette fois-ci, pour notre salut. Tandis que dans la Paix, c'est la libre concurrence des peuples qui s'exerce. Là où il n'y a pas de natalité, il y a invasion pacifique de l'étranger. Là où il n'y a plus ni religion, ni morale, c'est l'écroulement à brève échéance dans les révolutions et le désordre. Quand il n'y a plus de discipline, ni d'esprit d'association, ni d'initiative, c'est la fin de la vie économique, c'est le lent envahissement

du socialisme, de l'étatisme et de la politique véreuse. Tous ces désastres s'accompagnent de crises violentes, presque aussi affreuses que la guerre. Lorsqu'une nation est dans une condition aussi lamentable, sa mort est assurée, même dans la paix. Or, si la France n'est pas entièrement contaminée par ces fléaux, elle en offre au moins, à tous les observateurs impartiaux, les symptômes inquiétants.

Peut-être que la guerre aura ouvert bien des yeux et provoqué bien des examens de conscience. Il ne faut jamais désespérer de sa Patrie, et, dans notre cas, il y a tout lieu d'espérer, si les générations futures imitent le progrès des générations sacrifiées. Celles-ci, en effet, avant d'avoir montré leur héroïsme sur les champs de bataille, avaient fait preuve d'une incontestable supériorité sur celles qui les avaient précédées. Elles avaient plus d'enthousiasme, plus de foi religieuse, plus d'énergie au travail: elles étaient à la fois spiritualistes et actives. La France a toujours été sublime aux grands moments de son histoire. Et dans celui-ci, le plus grand de tous, puisqu'il ouvre très probablement une nouvelle période dans l'histoire mondiale, la France s'est surpassée elle-même, par l'héroïsme de ses soldats, par le génie et la modestie de ses chefs. Mais l'exaltation des combats produit l'héroïsme presque naturellement dans tout cœur bien né. La vie ordinaire et terre à terre brise l'enthousiasme et demande beaucoup de patience, d'énergie et d'intelligence. Aussi, ne faut-il pas se leurrer sur notre victoire. Ce triomphe, il faut l'exploiter. Les problèmes de la Paix sont immenses et d'autant plus dangereux qu'on y prend moins garde.

Si nous voulons être dignes des sacrifices de la guerre et cueillir le fruit de la Victoire, si nous voulons faire vivre et grandir la France et vivre nous-mêmes, pleinement et utilement, il faut nous adapter aux temps nouveaux, ne pas être seulement chrétiens et français, mais être aussi du XXe siècle. Nous entrons dans une ère de liberté, d'activité fébrile, de lutte pacifique pour la vie. Apprenons à nous servir de cette liberté, en y introduisant l'idée de responsabilité et de discipline volontaire, afin que règne l'ordre, l'énergie et l'initiative, afin de

parvenir à l'indépendance et faire prédominer la force de la vie privée sur les désordres de la vie politique. En un mot, nous orienter vers l'idéal particulariste, qui a triomphé dans cette guerre et qu'il s'agit de faire vivre en France pour que la France ne meure point.

Cette adaptation de tout un peuple est d'une immense difficulté; l'État est impuissant à la réaliser par la loi et le fonctionnarisme parce qu'il n'oblige pas la conscience. Seuls, les particuliers de la classe dirigeante le pourront par eux-mêmes, par leur volonté individuelle, pour les jeunes, par l'éducation et pour le peuple et par l'exemple. C'est justement pour se préparer au monde nouveau que les Rocheux reçoivent une éducation nouvelle. Mais toute éducation ne vise que le caractère, et c'est déjà considérable, car le caractère est l'instrument sans lequel nous ne pouvons agir. Seulement, comme nous l'avons dit plus haut, il n'est qu'un instrument, qui demande à être manié intelligemment par la raison. Dans ce but, l'esprit doit être nourri et éclairé par la connaissance des lois naturelles qui gouvernent les sociétés. Or, pour cela, il faut s'adresser à ceux qui, seuls ont réellement compris et découvert ces lois. Comme nous l'avons montré, ils se trouvent être les précurseurs et les fondateurs de l'École des Roches. C'est une raison de plus pour que les Rocheux se préoccupent de connaître leur œuvre.

L'utilisation de la Victoire est donc évidente pour eux. D'une part, les difficultés de la vie moderne sont plus grandes que jamais, d'autre part, les responsabilités des jeunes et principalement des Rocheux, dans l'avenir de la France, sont très lourdes. Leur éducation morale ne leur suffira pas pour réussir personnellement et pour faire tout leur devoir social, s'ils n'y ajoutent pas les lumières de la connaissance. Leur idéal doit être plus que jamais : penser pour agir. Et, pour cela, tous les Rocheux doivent avoir à cœur de se munir, avant de quitter les Roches, des précieux ouvrages (ou tout au moins de leurs titres) contenant la doctrine de leur Fondateur et de son école d'observation scientifique. Ils devront les lire et les relire, pour en faire des livres de chevet durant toute leur vie. Par là, ils ap-

prendront à connaître leur Foi de Rocheux et seront mis à même de la bien pratiquer. C'est pour eux un devoir et un intérêt. Devoir de patriotisme envers la France pour laquelle leurs aînés sont morts, devoir de charité envers tous les pauvres et les petits de ce monde, parce qu'ils sont riches, devoir d'affection pour leur École dont ils doivent soutenir la réputation, par reconnaissance. Intérêt matériel s'ils veulent atteindre pleinement à cette vie large, indépendante et influente qui est le but de tout homme d'action. Intérêt moral, s'ils veulent conserver plus sûrement, et développer ces qualités de caractère, qui sont la marque du Rocheux. Intérêt intellectuel, s'ils veulent cultiver leur intelligence d'une façon infiniment plus large, plus variée, plus compréhensive que par toute autre méthode et posséder la suprême ambition des esprits supérieurs, une fenêtre ouverte sur l'Univers.

Philippe Périer.
A. E. R.

LISTE DES OUVRAGES RELATIFS AUX PRÉVISIONS DE LA SCIENCE SOCIALE SUR LES PEUPLES CONTEMPORAINS

(*A lire dans l'ordre ci-dessous*).

1. — L'EMPIRE ALLEMAND. — Étude de Henri de Tourville parue dans la revue « La Science Sociale » (Didot, éditeur, avril 1888).

(A consulter dans diverses bibliothèques, notamment à la Bibliothèque Cardinal, place St-Sulpice, Paris, où se trouve toute la collection de la Revue.)

Citation sur l'Allemagne (1888) :

« Si l'Allemagne ne modifie pas la politique qu'elle suit depuis son unification, elle s'engage définitivement dans la voie qu'ont prise toutes les grandes puissances de l'époque moderne et qui les a menées *rapidement à leur fin*. Après Guillaume ou son successeur, elle ira exactement à la même *destinée que l'Espagne après Philippe II et que la France après Louis XIV*. Les mêmes causes amènent les mêmes effets. »

Citation sur l'Angleterre (1888) :

« Les provinces qu'elle possède dans le monde entier, sur tous les continents, sous tous les climats et jusqu'aux antipodes, ont toutes leur organisation particulière. Ainsi cette administration, la plus colossale qu'il y ait et la plus diffuse, fonctionne avec une activité prodigieuse et des résultats incessants au moyen de ce mécanisme infiniment varié. C'est que *la vie sort partout de dessous terre :* elle n'est pas envoyée du centre aux extrémités, elle afflue de toute part; chaque organe a sa vitalité propre et se meut d'un mouvement spontané. »

2. — LA VIE AMÉRICAINE. — Par P. de Rousiers (2 vol. 3 fr. 50 chaque. Didot, éditeur).

A expliqué, dès 1892, comment les Yankees ne sont pas que des chasseurs de dollars, mais qu'il existe aussi un haut idéal américain, qui s'est si bien révélé durant la Grande Guerre.

3. — LA NOTION DE PROSPÉRITÉ ET DE SUPÉRIORITÉ SOCIALES. — Par G. Melin (0 fr. 60, Bloud, éditeur).

Définit la *supériorité sociale*, montre que cette supériorité s'acquiert, comme elle peut aussi se perdre, et qu'elle n'est pas une caractéristique qui s'attache fatalement à une race. (Voir aussi sur la même question, p. 25 et 29 de l'étude de Ph. Robert, indiquée plus bas au n° 10.) Explique enfin que cette supériorité est distincte de la supériorité *intellectuelle, artistique, militaire* et même de la supériorité *commerciale*.

4. — A QUOI TIENT LA SUPÉRIORITÉ DES ANGLO-SAXONS? — Par E. Demolins (Didot, éditeur, 3 fr. 50, 1897).

Donne des exemples saisissants de la supériorité sociale.

Citation tirée de la *Préface de ce livre,* relative à la prétendue supériorité des Allemands, et écrite à une époque où tant de gens en France s'engouaient de l'Allemagne impériale et de son organisation économique, sociale et gouvernementale, depuis les politiques qui rêvaient d'un rapprochement avec elle, jusqu'à nos intellectuels ou nos socialistes qui prônaient tant sa science et ses conceptions étatistes (1897) :

« Dans le premier moment, ces énormes mécanismes à la Philippe II, à la Louis XIV, à la Napoléon donnent à une société

toutes les apparences extérieures de la puissance politique et de la puissance sociale parce qu'ils centralisent brusquement et brutalement, dans une seule main, toutes les forces vives de la nation lentement constituées par les régimes antérieurs : c'est bien là la période brillante que la Prusse a connue récemment, comme l'Espagne autrefois, comme nous-mêmes l'avions connue autrefois. Mais précisément parce que ce régime centralise toutes les forces vives, il finit par les atrophier, par les annihiler, par les épuiser, par les stériliser, et alors arrive la profonde et parfois l'*irrémédiable décadence*. L'Empire Allemand, s'il persiste dans la voie où il s'est engagé (ce qui est très probable) n'échappera pas à cette loi fatale. Et pendant que la race Anglo-Saxonne grandira de plus en plus par les œuvres fécondes et sans cesse renouvelées de l'initiative privée et du Self Government, la vieille Allemagne perdra de jour en jour, par l'excès de la puissance politique, ses fortes vertus qui ont fait et qui font actuellement encore sa puissance sociale. »

5. — A-T-ON INTÉRÊT A S'EMPARER DU POUVOIR? — Par E. Demolins (Didot, éditeur, 3 fr. 50, 1903).

E. Demolins, mort en 1907, écrivait dans la préface de cet ouvrage : « J'estime que le plus grand devoir est de ne jamais reculer devant l'expression d'une vérité, quelque impopulaire qu'elle soit. » Tout l'homme était dans cette phrase; ceux qui l'ont connu personnellement en pourraient témoigner.

6. — LA PRODUCTION, LE TRAVAIL ET LE PROBLÈME SOCIAL *dans tous les pays au début du XXe siècle*. — Par L. Poinsard. (Alcan, 2 vol. 16 francs les deux, 1906). Cet ouvrage, dont l'auteur est décédé en 1917, aurait dû être intitulé : « Les peuples contemporains ». Il constitue :

a) Une puissante synthèse des principaux travaux de la Science Sociale pendant les vingt précédentes années.

b) Un vaste tableau panoramique de la situation géographique, économique et politique des peuples contemporains et de leur psychologie, en rattachant celle-ci à ses causes profondes.

c) Un ensemble unique de prévisions, émises sur ces peuples depuis 1886 par l'École de la Science Sociale, et qui toutes ont

été successivement confirmées par les événements, par exemple durant la Grande Guerre.

d) Un manuel à l'usage de ceux qui voudraient, par l'Éducation Particulariste, s'orienter, eux et leurs enfants, dans le sens de l'évolution fatale où la France, qu'elle le veuille ou non, est entraînée inéluctablement.

S'y placer volontairement, c'est faciliter cette évolution et éviter à notre cher pays des heurts formidables.

Il ne s'agit nullement pour nous de devenir des Anglais ou des Yankees. Mais il s'agit d'être, comme eux, des particularistes, c'est-à-dire de redevenir une autre variété (notamment à sensibilité différente) de la formation sociale, dite Particulariste. Ce serait, en effet, nous rattacher de nouveau aux traditions les plus anciennes et les meilleures de la France, de cette France particulariste de Clovis à saint Louis qui, si l'esprit latin et communautaire ne l'avait pas ressaisie avec les légistes de Philippe le Bel et toute la centralisation subséquente, aurait évolué, socialement et politiquement, d une manière analogue à l'Angleterre, et n'aurait pas connu les épopées glorieuses mais épuisantes et ruineuses de Louis XIV, des Jacobins et de Napoléon.

L'ouvrage de L. Poinsard devrait être lu avec un atlas toujours ouvert, surtout avec des cartes physiques.

Citation sur l'Allemagne, tirée du 2e volume de L. Poinsard, p. 184 à 188 (1906) :

« L'instrument principal, essentiel de la prospérité allemande, c'est l'énergie laborieuse, l'esprit d'initiative et d'entreprise d'une portion importante de cette nation. Si l'Empire avait pris et gardé l'orientation politique que Frédéric III (père de Guillaume II) semblait vouloir lui donner, ces avantages, seuls, seraient entrés en jeu. Mais, par la prédominance définitive de la tendance communautaire imposée par l'aristocratie prussienne dont Bismarck fut la personnification accomplie, l'Empire tend au contraire à faire reculer l'Allemagne et le monde avec elle. Seul le peuple allemand peut opposer une digue efficace à la politique centralisatrice, restrictive et étouffante à l'intérieur, altière et dominatrice au dehors. Si l'esprit pratique et le bon

sens de la Nation ne parviennent pas à prendre le dessus, à rappeler le pouvoir central à une conception plus juste et plus libérale de sa fonction, à endiguer le flot des dépenses, à imposer une politique extérieure modérée et mesurée, *rien ne pourra préserver l'Europe d'une nouvelle épopée militaire plus destructive et plus sanglante encore que les précédentes... Dans une pareille situation, les ententes naissent d'elles-mêmes sous la menace du péril commun.* » (P. 187.)

Citation sur la Russie (1er volume, p. 286-303, 1906) :

« Il est à craindre que la Russie n'ait à traverser encore bien des crises en suivant la voie où elle s'est engagée, où la grande industrie la pousse trop vite et qui *doit la conduire à la désorganisation de son type social et peut-être aussi à la rupture de ce grand corps mal équilibré et mal encadré...* En tout état de cause, on peut l'affirmer sans hésiter, ceux qui espèrent que la Russie se tirera d'embarras, soit par la politique et le parlementarisme, soit par l'action administrative, se trompent cruellement. *Une bonne organisation de la vie privée peut seule soutenir ou relever une nation.* » (P. 303.)

Depuis 1886, Henri de Tourville et Demolins n'avaient cessé, de leur côté, de démontrer, dans de nombreuses études publiées dans la revue « La Science Sociale » (Didot, éd.), que la malheureuse Russie était un grand corps surmené, anémié et sans force réelle.

Citation sur les États-Unis (2e vol., p. 703 et 704, 1906) :

« Les États-Unis ont grandi avant tout par le travail et le travail reste la base solide et l'élément principal de leur grandeur... Mais il ne faudrait pas qu'un autre État non Américain vint se mettre en travers de leur route. *Les États-Unis, si peu militaires, sauraient improviser en peu de temps les forces nécessaires pour écarter l'intrus.* »

7. — THE NEW ERA AND ENGLAND'S PLACE IN IT. — Par Dauprat (6 pence, Éditeur Lindsay, Moss Lane, Godalming, Surrey).

Cette étude, publiée en *janvier 1915,* mais sans être mise dans le commerce en France, a semblé si remarquable à des Anglais, qu'ils l'ont fait traduire et imprimer. Il ne serait pas

impossible, sans doute, d'en obtenir le texte français de l'auteur.
M. Dauprat : Le-Breuil-St-Michel, par Chédigny (Indre-et-Loire).

Citation (Janvier 1915) : « Les États-Unis, malgré le grand nombre d'Allemands qu'ils comptent, nous donneraient leur appui si nous venions à faiblir, car ils se sentiraient menacés... Après cette guerre, il n'y aura pas en Europe une nouvelle Grande Nation ou une Grande Nation plus puissante, mais par un démembrement de deux grands Empires centralisés, rappelant le démembrement de l'Empire de Charlemagne, *surgiront plusieurs nouveaux petits États,* jouissant de leur autonomie. »

8. — L'EMPIRE BRITANNIQUE ET LA GUERRE EUROPÉENNE. — Par Crasanne (Belin, 3 fr. 50, 1916).

Livre qui, alors que tant de gens étaient sceptiques, a annoncé et expliqué, d'une part, dès 1915, ce que serait l'Effort Anglais et, d'autre part, dès le début de 1916, pourquoi les Américains se joindraient aux Alliés.

9. — HISTOIRE DE LA FORMATION PARTICULARISTE (L'origine des grands peuples actuels), par H. de Tourville (10 fr. Didot, 1903).

Cet ouvrage, vraiment génial, dont l'auteur est mort en 1903, explique l'histoire de l'Europe d'une manière absolument nouvelle. Il montre, par anticipation, que, durant la grande crise mondiale, tous les actes du Peuple Anglais et du Peuple Américain, qu'ils fussent ceux que nous Français désirions ou ne désirions pas, ont été exactement conformes aux lois naturelles de la formation particulariste, telles qu'elles avaient été déterminées et exposées par H. de Tourville. C'est ainsi, par exemple, qu'un président Wilson, interprète fidèle de la formation particulariste Yankee, a parlé et agi comme H. de Tourville aurait voulu le faire parler et agir d'après les données de ses découvertes sociologiques.

Dans un ouvrage si initiateur, il y a forcément des lacunes, des erreurs et quelques chaînons encore hypothétiques. Mais lorsqu'il sera enfin étudié et critiqué comme il le mérite, il deviendra, pour la Science des Sociétés Humaines, nous en avons la ferme conviction, ce qu'a été, au début, pour les

Sciences Naturelles, *l'Origine des Espèces* de Darwin, c'est-à-dire le point de départ d'une révolution scientifique. Dans le cas qui nous occupe, il en résultera la transformation en une véritable Science, de l'histoire, cette Sociologie des Sociétés disparues, cette Paléontologie Sociale qui sera renouvelée par la connaissance préalable des Sociétés Vivantes.

Jusqu'ici, l'ouvrage a passé à peu près inaperçu, du moins en France, comme il arrive souvent à toute grande nouveauté scientifique dans son pays d'origine. Par contre, il a été traduit en anglais, sous le titre « The Growth of Modern Nations » (éditeur Arnold and Co, 41 Maddex Street, London) et paraît être déjà connu aux États-Unis, car un écrivain américain très réputé, a adopté les théories historiques d'H. de Tourville, les exposant tout au long et les prenant pour base de deux de ses livres, sans en citer l'auteur, de même que maintenant l'on parle, par exemple, de la théorie de l'évolution, sans mentionner Darwin. Voir, à ce sujet, le premier chapitre des deux livres en question : « England and the English » et « Germany and the Germans », par Price Collier (éd. Duckworth, London, 2/6 chaque).

Enfin, en Angleterre, l'Histoire de la Formation Particulariste a été qualifiée de « the most epoch-making work of the 19th. Century » et, en 1917, un livre très élogieux intitulé : « The making of the Future » (William and Morgate, London 5/.) a été presque entièrement consacré à H. de Tourville et à l'école de la Science Sociale, par H. Geddes, professeur de Botanique à l'Université d'Edimbourg, et M. Bradford, professeur de Sociologie à l'Université de Londres.

10. — LE PROGRÈS CONTEMPORAIN *en Géographie humaine, en Sociologie, en Histoire* et l'Antériorité des découvertes de la Science Sociale, par Ph. Robert (fascicule 100 de la revue « La Science Sociale », 3 fr. Didot, éditeur, 1913).

Etablit cette antériorité et montre la supériorité de la Méthode de la Science Sociale, notamment par comparaison avec les travaux sociologiques des Allemands pour lesquels il y avait cependant un tel engouement en France, encore à la veille de la guerre. Voir aussi, au sujet d'une polémique qui a suivi

cette publication, le fascicule 103 et le fascicule 104 (p. 65 du Bulletin). Voir enfin une nouvelle et curieuse preuve de cette antériorité dans le fascicule 120 (p. 240 du Bulletin).

11. — L'ÉGLISE RUSSE. — par J. Wilbois (3 fr. Bloud, 1903).

Surtout pour les 120 premières pages sur l'Ame Russe, écrites en 1907, et qui constituent de si remarquables prévisions venant compléter celles de H. Tourville, de Demolins et de Poinsard.

12. — LA FORMATION SOCIALE DE L'ANGLAIS MODERNE. — Par Descamps (4 fr. Colin, 1912).

Complète aussi H. de Tourville et Demolins. On y trouvera expliqué comment, grâce à l'éducation spéciale, à la fois physique, morale et sociale, l'élite anglaise, et cela dans toutes les classes, est réellement dirigeante et a pu, durant la Grande Guerre, à l'Armée comme à l'arrière, si vigoureusement éclairer, encadrer la Nation et en particulier les immenses masses ouvrières britanniques, souvent assez désorganisées socialement par la vie industrielle et urbaine intense, plus spécialement dans les villes où se sont accumulés les éléments celtiques.

13. — POLE ANGLO-SAXON OU POLE ALLEMAND? — Par Crasanne (Belin, sous presse).

Montrera le contraste des deux civilisations et le sens de l'évolution sociale mondiale.

14. — PRÉCIS DE SCIENCE SOCIALE. — Par Roux (Giard, 3 fr. 50).

15. — L'ÉDUCATION NOUVELLE. — Par Demolins (Didot, 3 fr. 50, 1899).

A rapprocher des pages sur l'éducation particulariste dans le deuxième volume de l'ouvrage de Poinsard, mentionné sous le n° 8.

NOTA. — A lire ensuite de multiples autres études parues soit en volumes, soit dans la Revue « La Science Sociale », depuis 1886. Pour tous les renseignements complémentaires, s'adresser au Secrétaire de la Revue : 56, rue Jacob, Paris.

L'Administrateur-Gérant : Paul DESCAMPS.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

COURS DE MÉTHODE

DE

SCIENCE SOCIALE

V

LA NOMENCLATURE

(COMMERCE, CULTURE INTELLECTUELLES, RELIGION, VOISINAGE, CORPORATION)

PAR

Paul DESCAMPS

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

Novembre 1919

SOMMAIRE

XI. — **Le Commerce**. P. 6.

1° *Définition*. — La place du Commerce dans la Nomenclature.
2° *Les éléments analytiques*. — L'Objet. — La Clientèle. — Le Crédit. — L'Outillage. — L'Opération. — Le Personnel.
3° *Exemples d'analyses*.
4° *Les répercussions*. — Répercussions passives; — actives.
5° *Améliorations proposées*. — La spéculation. — Les groupements du commerce.
6° *Monographie d'un commerçant*.

XII. **Les Cultures intellectuelles**. P. 40.

1° *Généralités*. — Définition. — Les cadres analytiques de M. Gérin. — Les trois espèces de faits intellectuels.
2° *Les éléments analytiques*. — L'Objet. — La Clientèle. — L'Outillage. — L'Atelier. — L'Opération. — Le Personnel.
3° *Exemples d'analyses*. — L'Analyse des œuvres littéraires.
4° *Les répercussions :* — passives; — actives; — internes.

XIII. — **La Religion**. — P. 65.

1° *Généralités*. — Définition. — Le caractère social des religions.
2° *Les éléments analytiques*. — Le Personnel actif. — Le Personnel passif. — Les Rites. — Les Coutumes. — L'enseignement. — La Doctrine.
3° *Exemples d'analyses*.
4° *Les répercussions :* — passives; — actives.

XIV. — **Le Voisinage**. P. 96.

1° *Définition*.
2° *Les éléments analytiques*. — Proximité des foyers. — Extension du voisinage. — Diversité. — Rapports.
3° *Exemples d'analyses*.
4° *Les répercussions :* — passives; — actives.

XV. — **La Corporation**. P. 116.

1° *Définition*.
2° *Les éléments analytiques*. — L'Objet. — L'Extension. — Les Rapports corporatifs.
3° *Exemples*.

COURS

DE MÉTHODE DE SCIENCE SOCIALE

V. — LA NOMENCLATURE (*suite*).

Avec le Patronage[1], nous sommes restés à la lisière des faits matériels[2] et des faits moraux et intellectuels. Nous avions vue sur les deux ordres de choses. Nous entrons maintenant dans le second domaine.

Le *Commerce,* les *Cultures intellectuelles* et la *Religion* forment les classes de faits sociaux qui suivent le *Patronage,* et à un certain point de vue, on a pu les appeler des auxiliaires de ce dernier. En effet, dans les sociétés simples, le patron du travail a la haute direction sur les phénomènes qui sont compris dans ces trois classes. Au fur et à mesure que les sociétés se compliquent, la division du travail va en s'accentuant, et un certain nombre de spécialistes viennent se grouper peu à peu autour du patron : le commerçant, le lettré, l'artiste, le prêtre. Par leurs fonctions, ils patronnent indirectement les familles ouvrières mais sont eux-mêmes patronnés par le chef du travail. Même lorsqu'ils deviennent moins étroitement liés à ce dernier, ils conservent toujours ce double caractère d'être patronnés et de patronner, mais de patronner d'une façon indirecte, de sorte que s'ils ne sont plus, à proprement parler, des auxiliaires du patron, ils sont encore des auxiliaires du Patronage.

Nous passerons ensuite à un troisième ordre de choses qui

1. *Sc. soc.*, 2e per., 136e fasc.

2. Nous rappelons que les fascicules suivants sur la Méthode ont déjà paru : 98e fasc. (Introduction) ; — 110e fasc. (Lieu, Travail, Propriété) ; — 122e fasc. (Biens mobiliers, Salaire, Epargne, Famille) ; — enfin 136e fasc. (Mode d'existence, Phases de l'existence, Patronage).

comprend le *Voisinage* et les *Corporations*, et qui a trait à des phénomènes plus généraux supposant forcément l'intervention de plusieurs familles.

Sans doute, dans la plupart des sociétés, on constate des rapports entre familles différentes en ce qui concerne la Religion, les Cultures intellectuelles, le Patronage, etc. Mais il existe des sociétés simples dans lesquelles la famille suffit à assurer toutes ces fonctions. Celles-ci ont été enlevées à la famille au fur et à mesure de la complication croissante de la société. Au contraire, le Voisinage et les Corporations, par définition même, n'ont jamais pu être englobés dans la monographie purement interne d'une famille.

Le Voisinage et les Corporations forment la transition entre la vie privée et la vie publique, ou pour mieux dire, entre les groupements libres et les groupements forcés. Ces derniers comprennent la Commune, les Unions de communes, la Cité, le Pays, la Province et l'État. Ce sont des groupements auxquels personne ne peut se soustraire, tandis qu'il est possible de ne faire partie d'aucune corporation, et l'on peut étendre plus ou moins ses rapports de voisinage.

Il convient de remarquer que notre tâche devient plus difficile à mesure que nous avançons. Les faits deviennent moins visibles, moins faciles à saisir. Les exemples d'analyses sur lesquels nous pouvons nous appuyer deviennent moins nombreux. Enfin, la Nomenclature devient moins explicite, et cela se comprend puisqu'elle est extraite elle-même des enquêtes monographiques.

Nous réclamons donc l'indulgence du lecteur, bien plus encore que précédemment.

Des essais de modifications ont du reste été tentés à plusieurs reprises par les plus chercheurs d'entre nous. MM. P. Bureau[1] et J. Durieu[2] ont exposé leurs thèses dans l'un de nos congrès annuels. M. Léon Gérin, de son côté, a publié une brochure[3]

1. *Bulletin de la Société internat. de Sc. soc.*, 49e livr., p. 415.
2. *Ibid.*, p. 418.
3. *La Science sociale* (Société royale du Canada, Ottawa, 1910).

dans laquelle un remaniement complet de la Nomenclature est proposé, et sa thèse a été chaleureusement appuyée par M. Ph. Champault[1].

Il y a lieu de ne pas négliger leurs efforts, et nous retiendrons quelques-unes des indications qui nous sont ainsi fournies. Mais il ne faut pas oublier que les réformes ne peuvent résulter que de travaux monographiques, d'analyses positives, et non d'un exposé, aussi logique qu'il paraisse, la Nomenclature étant avant tout un outil pratique. Nous ne saurions trop le rappeler.

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 78e fasc., p. 46 et s.

XI

LE COMMERCE

I. — DÉFINITION.

Il est nécessaire de bien définir ce que nous entendons par Commerce, car cette expression peut donner et a parfois donné lieu à des confusions regrettables.

Le Code de commerce appelle *commerçant* toute personne qui se livre habituellement à des actes de commerce et qui en fait une profession. On peut donc faire des actes de commerce sans être commerçant; il suffit pour cela qu'on ne les fasse pas d'une façon habituelle, ou dans une intention lucrative. Le commerçant achète des marchandises pour les revendre avec un bénéfice; cela suppose, pour lui, deux espèces d'actes de commerce : un achat et une vente; cela suppose qu'il s'est trouvé en présence de deux autres personnes au moins, un vendeur et un acheteur, et il n'est pas certain que ces personnes soient des commerçants : l'un peut être un producteur et l'autre un consommateur.

Le mot *commerce*[1] est beaucoup plus malaisé à définir, et il suffit pour s'en rendre compte de parcourir les encyclopédies. Dans un sens général, le commerce se confond avec l'échange des objets, et dans un sens spécial, c'est l'échange d'un objet

1. D'après le Code, l'acte de commerce est l'achat d'un objet en vue de le revendre avec bénéfice. C'est là un sens plus restreint que celui que nous adoptons, avec la plupart des économistes.

quelconque contre de la monnaie ou une valeur monétaire, tandis que le troc est l'échange de deux produits.

L'échange peut donc se faire sous forme de troc ou sous forme de commerce proprement dit.

Dans la Nomenclature nous n'envisageons naturellement le commerce qu'au point de vue de son rôle social, mais faut-il prendre l'expression d'une façon générale ou spéciale? Doit-il ou non comprendre le troc?

Remarquons d'abord que la plupart des historiens, les économistes, les philosophes, les encyclopédistes font rentrer le troc dans le commerce, car ce ne sont là au fond que deux formes d'un même phénomène : le troc, c'est le commerce à l'état simple; le commerce, c'est le troc à l'état compliqué. Si l'on met le troc en dehors du commerce, on ne peut étudier ni l'état rudimentaire, ni les origines de ce dernier.

Remarquons ensuite que le troc est soumis aux mêmes lois fondamentales que le commerce; la loi de l'offre et de la demande lui est applicable, et l'opération est au fond la même.

L'intervention de la monnaie, et plus tard des effets de commerce, n'a d'autre raison que de faciliter la mesure de la valeur des produits qui circulent.

Ce que nous appelons Commerce dans la Nomenclature, ce n'est donc pas l'étude du commerçant. C'est plus et moins que cela.

C'est plus, car des actes commerciaux peuvent être faits par des personnes non commerçantes, et du reste les effets du commerce peuvent atteindre tout le monde. Un paysan qui fait de la culture intégrale et qui consomme les produits de son domaine est en dehors des fluctuations du commerce; au contraire, celui qui cultive pour la vente est soumis à tous les aléas du commerce.

C'est moins, car si l'on veut faire la monographie d'un commerçant, il ne suffit pas de s'en tenir aux faits indiqués dans le compartiment du commerce. Il faudra l'étudier au point de vue de la Propriété, des Biens mobiliers, de la Famille, du Mode d'existence, etc.

Le tableau du Commerce n'est donc pas l'étude du commerçant, mais il est évident que son importance sera plus grande dans la monographie d'un commerçant que dans celle d'un ouvrier.

De même le Commerce n'est pas un groupement, pas plus que le Lieu, la Propriété ou le Mode d'existence. Il est vrai qu'il donne lieu nécessairement à des groupements qui se forment spécialement en vue des échanges, mais encore une fois, c'est plus et moins qu'un groupement.

C'est plus, car un groupement (foire, marché, société de commerce, etc.) ne comprend pas tous les faits qui intéressent le commerce.

C'est moins, car si l'on veut analyser un groupement, une foire par exemple, le compartiment du Commerce ne suffit pas. La foire pose des questions de Propriété, de Cité (police), de Mode d'existence et de bien d'autres choses encore.

Sans doute, le commerce donne forcément lieu à un groupement puisqu'il faut être deux pour faire un échange, mais alors il faudrait dire que le commerce comprend une infinité de groupements dont beaucoup sont précaires, fugitifs inorganisés et qu'il serait fastidieux et même impossible d'étudier. La science sociale, comme nous l'avons dit, se restreint à la détermination des groupements dont il est possible de saisir les lois. Elle néglige les répercussions d'un ordre trop infime, comme toutes les sciences.

Ces préliminaires posés, il nous sera plus facile de donner la définition du Commerce.

Définition. — Dans la Nomenclature, nous appelons Commerce *l'ensemble des faits sociaux relatifs aux échanges des produits matériels.*

Cette définition laisse en dehors les faits commerciaux qui ne sont pas sociaux, qui ont un caractère purement technique ou professionnel, ou qui sont insignifiants.

Elle laisse également en dehors les échanges d'idées, les con-

versations, car on sait que le mot commerce est parfois pris dans ce sens.

Par contre, elle englobe le troc et la banque aussi bien que le commerce proprement dit : échanges en nature, échanges de produits contre argent, échanges d'argent contre argent ou de papier contre papier.

Elle ne se restreint pas à l'étude du commerçant, de l'intermédiaire, mais elle comprend tous les faits qui accompagnent les opérations commerciales, à condition qu'on puisse leur reconnaître une valeur sociale.

Le centre réel autour duquel nous pivotons est *l'acte de commerce,* le fait de l'échange. Mais c'est là un fait global qui peut être analysé et qui peut se décomposer en un certain nombre de faits plus petits, ou, comme nous les avons appelés, *d'éléments sociaux.*

Nous allons maintenant indiquer quels sont ces éléments sociaux, et l'on comprendra mieux alors ce que l'on a voulu entendre ici par Commerce.

La place du commerce dans la Nomenclature. — Il en est parmi nous qui pensent que la case du Commerce devrait venir en troisième lieu immédiatement après le Travail et avant la Propriété. L'argument principal serait que le commerce est un métier usuel, au même titre que l'agriculture ou l'industrie, et que du reste, il est intimement lié aux transports.

Nous ne nions pas que cet argument ait une certaine valeur, mais il faut considérer que le Commerce a des rapports encore plus intimes avec le Patronage et les Cultures intellectuelles et dans un classement, c'est le point de vue le plus général qui doit l'emporter.

Le Travail ne comprend, nous l'avons dit, que les occupations matérielles, ou, si l'on veut être plus exact, celles dans lesquelles le matériel l'emporte nettement sur le moral et l'intellectuel.

Dans le Patronage, la partie morale l'emporte, mais il s'agit de coopérer avec le Travail, de le diriger, de l'organiser.

Dans le Commerce, la partie intellectuelle l'emporte, et la coopération avec le Travail est plus lointaine; elle agit en dehors.

Avec les Cultures intellectuelles, l'apport matériel diminue encore et la coopération, avec le Travail est encore moins grande.

Enfin avec la Religion, l'apport moral domine, et les liens avec le Travail sont encore plus lâches.

On pourrait objecter que l'on pourrait placer le Patronage aussitôt après le Travail, puis le Commerce, mais celui-ci serait séparé de la Propriété et du Salaire, tandis que le Patronage viendrait avant la Propriété, et nous avons vu que l'un des rôles du Patronage est d'administrer la propriété.

Au fond, toute notre argumentation repose sur le fait que le Commerce est apparenté avec le Patronage et avec les Cultures intellectuelles plus qu'avec toute autre classe de faits sociaux.

D'après M. Robert Pinot, le commerce, aussi bien que les cultures intellectuelles et la religion, peut être considéré comme un auxiliaire du Patronage. Lorsque la production se commercialise, c'est le patron et non l'ouvrier qui prend en main l'opération commerciale. Dans les sociétés simples, le commerce, les cultures intellectuelles et la religion rentrent dans les attributions patronales avant de se différencier et de se répartir entre des personnes différentes : dans les familles patriarcales, le patriarche a le contrôle des opérations commerciales importantes, et dans beaucoup de tribus sauvages, il existe un chef commercial qui préside aux transactions.

Que le commerce soit une occupation d'ordre intellectuel plutôt que matériel, c'est ce que l'on verra par les analyses qui vont suivre. Il s'agit de compter, de peser, de mesurer, par conséquent de faire des opérations mathématiques. Il s'agit d'apprécier la valeur des choses, leur qualité, leur usage, de connaître les goûts de la clientèle; il s'agit de persuader les acheteurs, de faire valoir la marchandise, de spéculer sur l'avenir.

Sans doute, il reste dans le Commerce des opérations matérielles, mais elles sont d'ordre tout à fait secondaire. Ce sont par exemple, le triage des marchandises, leur division, leur emballage, leur étalage.

Même si l'on envisage les types simples, la différence apparaît très grande entre l'ouvrier et le commerçant. Quel abîme entre la mentalité et la situation du colporteur et du porteur, ou celle du boutiquier de village et du paysan !

Il ne faut pas attacher une importance excessive à l'ordre de préséance indiqué par la Nomenclature. Ce n'est que d'une façon globale que l'on va du simple au compliqué, du concret à l'abstrait, et nous pensons qu'il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur ce sujet.

II. — LES ÉLÉMENTS ANALYTIQUES.

La Nomenclature indique les sept éléments analytiques suivants :

L'Objet;
La Clientèle;
Le Crédit;
L'Outillage;
L'Atelier;
L'Opération;
Le Personnel.

M. Léon Gérin, qui a beaucoup creusé les questions de méthode, a proposé un autre tableau analytique, mais avant d'en discuter la valeur, nous exposerons d'abord celui qui a été indiqué par Henri de Tourville.

Nous allons donc expliquer successivement les sept éléments que nous venons d'énumérer.

L'Objet. — Par Objet du commerce, on entend le but que l'on veut atteindre dans la transaction commerciale qui se conclut.

Il s'agit d'échanger tel produit contre tel autre dans telles conditions déterminées.

Il faut donc indiquer, non seulement la nature des marchandises échangées, mais leur destination au moins prochaine. Il faut dire s'il s'agit d'un troc, ou d'une vente contre paiement, ou d'un échange de valeurs bancaires; s'il s'agit d'un commerce intérieur ou extérieur, d'un commerce en gros ou en détail ou encore d'une spéculation, d'une vente au comptant ou à terme, d'une transaction directe ou par l'intermédiaire d'un courtier, d'un représentant ou d'un commissionnaire.

Prenons, par exemple, les pasteurs nomades des steppes de la Mongolie. Il est probable qu'ils ne font entre eux aucun commerce, car il n'y a aucune division de travail, et toutes les familles produisent la même chose. Par contre, ils font un certain commerce extérieur[1] pour se procurer des objets fabriqués, du thé, voire des céréales, moyennant l'exportation de cuirs, de laines et du surplus de leur bétail. Les transactions se font par exemple par les confins de la Grande Muraille entre les pasteurs et les négociants chinois, par l'intermédiaire des commis de ces derniers[2]. Mais s'agit-il d'un troc ou d'une vente? Il y a probablement les deux. Il se conclut sans doute des trocs, mais aussi des ventes, quoique la monnaie métallique intervienne peu, mais le thé en briques est considéré à la fois comme monnaie et comme objet de consommation par les Mongols; seulement, c'est une monnaie non estampillée par l'État, parce qu'elle peut être consommée sans autre transformation, qu'elle est d'un usage immédiat et courant.

On voit par là combien il est difficile de tracer une ligne de démarcation entre le troc et la vente. Peut-être pour le Mongol est-ce surtout un troc, et pour le Chinois une vente ou un achat, car un même fait peut être étiqueté d'une façon différente selon la personne considérée.

Du reste, les transactions commerciales dont nous parlons ont des répercussions différentes sur les Mongols et les Chinois, de sorte que, lorsqu'on étudie un phénomène de ce genre, il y a

1. *Le bouddhisme et le lamaïsme*, par A. de Préville (*Sc. soc.*, 2e pér., 9e fasc., p. 45 et 69-70.

2. *Ibid.*, p. 45.

toujours lieu d'indiquer à laquelle des deux parties contractantes on se réfère.

Du côté du pasteur nomade, le commerce est une chose accessoire. Son travail principal est l'art pastoral, et les conditions même de ce travail en font un transporteur.

Du côté du négociant chinois, c'est une occupation principale, mais nous ne savons en outre s'il est transporteur, ou s'il emploie à cet effet les services d'entrepreneurs spéciaux. Si l'on étudiait le phénomène au point de vue chinois, il serait nécessaire de l'indiquer, car les conséquences en seraient totalement différentes sur les autres éléments analytiques, notamment sur l'Outillage et le Personnel.

La Clientèle. — La Clientèle dont il s'agit ici est la clientèle commerciale et non la clientèle au sens romain du mot. On sait que primitivement les Romains étaient divisés en deux classes sociales : les patrons et les clients. On sait aussi qu'une hiérarchie se rencontre dans beaucoup de sociétés simples ; l'institution de la clientèle forme alors une transition entre la Famille patriarcale et le Clan, et quoiqu'elle ait des attaches très nettes avec le Travail, la Famille et le Patronage, nous en avons reporté l'examen au Voisinage, car nous pourrons mieux alors la juger dans son ensemble ; du reste, elle contient les premiers rudiments de la hiérarchie des classes.

La clientèle commerciale comprend au contraire l'ensemble des personnes qui se fournissent chez le commerçant dont on fait la monographie. La clientèle n'est pas prise dans le sens restreint d'acheteurs réguliers, mais dans le sens général d'acheteurs quels qu'ils soient. C'est pourquoi nous pourrons parler de clientèle stable et de clientèle instable.

D'après M. J. Durieu — et nous pensons que l'on peut adopter les indications qu'ils nous suggère — il y a lieu surtout d'étudier :

L'Etendue de la clientèle, c'est-à-dire la quantité plus ou moins considérable d'acheteurs ;

La Nature de la clientèle, c'est-à-dire sa richesse plus ou moins grande, ses goûts particuliers ;

Enfin, la *Stabilité*.

On comprend facilement que ces trois faits peuvent avoir une influence sur la situation et la prospérité du commerçant, sans qu'il soit besoin d'une justification plus détaillée.

Le Crédit. — Les échanges peuvent se traiter au comptant ou à terme. Dans ce dernier cas, le délai de paiement constitue un crédit que l'une des parties accorde à l'autre. Le crédit est, si l'on veut, une forme de prêt.

Le crédit, comme le prêt, peut être gratuit ou donner lieu à un intérêt qui représente la rémunération du service rendu. Le prêt à intérêt est une opération commerciale, et plus spécialement une opération de banque. Le prêt gratuit est un fait de patronage, qui peut trouver sa place, soit dans le Patronage lui-même s'il s'agit d'une avance de salaire accordée à un ouvrier ou à un employé, ou encore d'un délai de règlement de fermage qu'un propriétaire accorde à un tenancier; — soit dans le Voisinage, s'il s'agit d'un service que l'on veut rendre à un ami dans l'embarras.

En Orient, les ouvriers tiennent à être les débiteurs de leur patron et ne le remboursent jamais, même s'ils en ont le moyen. Cet endettement viager voulu sert à sanctionner un contrat d'engagement permanent, voire héréditaire. Cela oblige le patron à immobiliser un capital trop fort, mais par contre il bénéficie d'une main-d'œuvre stable et dévouée.

Le prêt à intérêt est par essence une opération de banque, mais cela ne veut pas dire que les banques sont seules à faire des opérations de crédit, de même que les commerçants ne sont pas les seules personnes qui fassent des actes de commerce. Dans les milieux industriels bien organisés, les patrons très riches jouent le rôle de banquier éventuel vis-à-vis de leurs confrères momentanément gênés. C'est ce qui se passe à Roubaix[1], dans le bassin rhénan-westphalien[2], en Angleterre[3], etc.

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 66e fasc., p. 94.
2. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 109-110.
3. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, p. 369.

M. de Rousiers a montré comment le crédit est en réalité une arme à double tranchant. Employé d'une façon judicieuse dans des affaires susceptibles de se développer, il peut faciliter l'ascension des capables ; par contre, il peut précipiter la ruine de ceux qui attribuent une valeur magique au crédit.

Cela est surtout vrai du prêt usuraire. On parle parfois d'organiser le crédit pour combattre l'usure, mais on oublie souvent que cette dernière pratique résulte généralement d'un défaut dans le Patronage ou les relations de Voisinage. Elle est combattue dans certains pays par l'action éclairée d'un grand propriétaire, et dans d'autres par l'association de petits propriétaires ou d'artisans qui constituent des caisses de crédit, comme en Allemagne et en Norvège.

Dans la Champagne pouilleuse, les ravages de l'usure proviennent d'un excès d'individualisme qui a pour effet de jeter la suspicion sur le cultivateur qui emprunte, sans distinguer le motif pour lequel il emprunte. Il en résulte que le petit propriétaire qui veut s'agrandir ou qui traverse un moment difficile, doit traiter en cachette avec un prêteur de la ville voisine, qui abuse de la nécessité où se trouve le premier de se cacher pour lui imposer un taux usuraire.

L'Outillage. — L'outillage du commerce comprend les capitaux, les instruments de mesure et de pesée, les livres, le mobilier du magasin et du bureau : comptoirs, rayons, emballage, papier, encre, etc. Il comprend aussi la monnaie et les stocks.

L'outillage peut être considérable, comme dans tel grand magasin moderne. Il peut être nul, comme dans les sociétés simples.

Il arrive que le commerçant est en même temps un transporteur ou un artisan. Dans ce cas, l'outillage de ces travaux a été analysé au Travail, mais il est bon de signaler la connexion qui peut exister entre les deux métiers.

Reprenons maintenant l'exemple des pasteurs nomades dont nous parlions tout à l'heure. Ils ne connaissent pas les instruments de mesure et n'ont pas recours à l'écriture. Leur capital

commercial (les bestiaux, le thé, les objets ouvragés) ne se distingue pas du capital qui résulte de leur atelier de travail, ou des provisions nécessaires à leur mode d'existence.

Lorsque le commerce s'organise d'une façon sérieuse, on voit apparaître la monnaie, l'écriture, les appareils de mesure, soit pour les longueurs, soit pour les volumes, soit pour les poids.

L'écriture est plutôt du ressort des cultures intellectuelles, mais son perfectionnement est en liaison étroite avec le commerce. On sait que l'écriture alphabétique fut inventée par les Phéniciens, peuple essentiellement commerçant, ainsi qu'on sait.

Quant aux instruments de mesure, la balance par exemple, ils sont d'origine commerciale plutôt que scientifique. L'invention de la balance se perd dans la nuit des temps, mais elle n'a pas pénétré encore chez les peuples simples qui font peu de commerce, chez les nomades et les sauvages et chez les demi-sauvages qui ne font qu'une culture rudimentaire en vue de la consommation familiale.

L'Atelier. — L'atelier de commerce est l'endroit où se traitent les opérations commerciales. Cet atelier peut être un lieu naturel propice, ou un magasin, petit ou grand, ou un marché couvert, une banque ou une bourse.

Chez les sauvages qui font des échanges, les marchés s'organisent à des époques fixes et à un endroit situé sur la frontière de deux tribus voisines. Il en était ainsi chez les aborigènes de l'Australie, qui échangeaient des produits naturels rares, par exemple des pierres propres à faire des tomahawks, de l'ocre, etc.

L'atelier était constitué par la nature elle-même, mais c'était un lieu circonscrit et bien placé.

Dans la Mongolie, des foires périodiques ont lieu tous les trois ans autour des couvents lamaïques, et coïncident avec l'époque d'un pèlerinage. A Ourga, plus de deux cent mille personnes se réunissent ainsi, venant de tous les coins du monde bouddhique.

Dans le Désert, les marchés s'organisent dans les oasis, et lorsque le commerce est important, on voit s'élever de véritables villes.

On sait qu'au moyen âge, les pèlerinages et les foires avaient également lieu au même endroit et à la même époque. Lorsque les affaires devenaient trop fortes, on élevait une halle publique sous le patronage de la corporation des marchands ou de la cité.

Les villes de l'Orient possèdent un *bazar,* c'est-à-dire un quartier spécial, aux rues étroites bordées de boutiques rudimentaires où sont installés les marchands au détail et les petits artisans, et dont la clientèle est formée par les promeneurs de la ville et les étrangers. Ces derniers logent dans des *khans* ou *caravansérails,* grands hôtels publics établis par la cité, mais dont les chambres sont dépourvues de mobilier. L'Oriental, habitué à coucher sur un tapis, s'en contente facilement. S'il est marchand en gros, il peut louer une seconde pièce pour emmagasiner ses marchandises ; s'il est transporteur, il trouve à loger ses chameaux, ses chevaux et ses véhicules. Quant aux marchands en gros, ils traitent les affaires dans un marché public qui porte le nom de *bezestan,* et où le vendeur peut faire circuler la marchandise à l'aide de crieurs, ou employer les bons offices de courtiers.

A Leipzig, le commerce des fourrures se traite dans un quartier spécial, le Brühl, où les négociants en gros ont leurs bureaux, leurs magasins et leurs installations[1] ; au contraire, la foire d'échantillons, qui a lieu deux fois l'an, se fait dans des constructions spéciales édifiées par la ville, et dans lesquelles chaque vendeur loue une petite pièce, ou une portion de salle, où il peut installer un comptoir[2].

Pour le colporteur, l'atelier est la rue. Ce n'est pas la nature, comme dans le cas des sauvages, mais un atelier de transport. Ce n'est plus une subvention naturelle, mais une subvention qu'il doit au patronage des pouvoirs publics.

Enfin pour terminer, il suffira de dire que pour le boutiquier, l'atelier n'est autre que la boutique, et, pour le grand commer-

1. L. Arqué, *La foire de Leipzig à l'époque actuelle*, p. 27 (*Sc. soc.*, 2e pér., 70e fasc.).

2. *Ibid.*, p. 32 et 33.

çant, c'est le magasin, non seulement le magasin de vente, mais aussi le magasin de stock.

L'Opération. — On peut comprendre de suite ce que nous entendons par Opération du commerce, par analogie avec ce que nous avons dit de l'Opération du Travail. Il ne faut pas confondre l'Opération avec l'Objet, le moyen avec le but. Dans l'Opération on analyse les méthodes commerciales, on cherche comment le commerçant arrive à placer ses marchandises, à se faire une clientèle. C'est donc là que l'on cherche les qualités nécessaires pour prospérer dans le genre de commerce que l'on étudie.

On le voit, l'Opération est un élément très important, et il y a toujours lieu de l'examiner attentivement. C'est pourquoi nous croyons qu'il est utile de rappeler quelques descriptions d'opérations qui ont paru dans les ouvrages de science sociale.

Voici comment M. A. de Préville décrit[1] le commerce qui se traite aux abords de la Grande Muraille entre les négociants chinois et les pasteurs nomades. Après avoir rappelé que le premier va relancer le second dans les hôtels où ils logent, il dit, en citant le P. Huc[2] :

« Ce négociant, avec une faconde proverbiale, se répand en phrases cauteleuses sur la méchanceté et la rouerie de ses congénères, sur le grand avantage qui résulte pour le simple et candide Mongol de la rencontre d'un homme versé dans les affaires, et marchant cependant toujours à la lumière de la conscience, de la vraie conscience qui doit éclairer tous les hommes, Chinois ou Mongols. Que signifie cette odieuse distinction entre Chinois et Tartares? Tous ne sont-ils pas frères? Tous ne doivent-ils pas être amis? Circonvenu par des compères, séduit par ces hypocrites témoignages, le bon Tartare se laisse conduire au magasin de cet homme habile qu'il considère comme un frère. Là, de serviables commis prennent note de toutes les affaires qui ont amené le client à la ville : des bestiaux

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 9e fasc., p. 45.
2. *Souvenirs*, etc., t. I, p. 167-180 ; — t. II, p. 16, 31, 44, etc.

et des denrées qu'il doit vendre, de l'emploi qu'il compte faire de leur prix, tandis que le patron verse à boire au « grand frère » et lui fait perdre la raison. Après s'être rendu maître de son esprit, le rusé « Kita » s'empare des cordons de la bourse. Il vend les animaux et les marchandises du Mongol « au prix qu'il veut », exécute également ses achats « au prix qu'il veut » et moyennant une commission fixée par lui-même. Le moment du compte venu, on trompe encore odieusement le pauvre nomade, et sur le cours et sur le poids de l'argent; et s'il s'avise de présenter quelques observations, on ne l'entretient plus que « de lois, de mandarins, de tribunaux et de supplices ».

M. J. Durieu a décrit[1], on s'en souvient, le commerce du maître chiffonnier parisien. Il rappelle d'abord qu'il doit connaître, jour par jour, les variations de prix d'une foule d'articles, dont il doit connaître toutes les variétés. Ainsi, pour les vieux métaux, il doit savoir les cours de la Bourse de Londres. Il faut qu'il fasse tous les jours et même constamment dans la journée, le calcul du prix des vieux objets en fonction du cours des matières premières sur les bourses et marchés.

Le maître chiffonnier achète « au tas », ce qui est expéditif, mais n'est pas sans dangers. Souvent le chiffonnier présentera au maître « un lot de chiffons comprenant 8 ou 10 sortes et dans lequel il aura placé à la surface les qualités les plus chères, le mérinos à 80 francs par exemple, et au-dessous les autres qualités d'une valeur moindre, 8 ou 10 francs les 100 kilos. Le maître chiffonnier achètera tout cela à vue d'œil et fera immédiatement un prix d'ensemble sans autre moyen de se rendre compte de la valeur réelle, que son incroyable coup d'œil. L'opération qu'il aura ainsi dû faire avec la rapidité de la pensée comprendra : 1° apprécier la proportion relative des quinze ou vingt sortes de chiffons en présence; 2° calculer la valeur au cours du jour et pour le poids considéré de chacune de ces qualités; 3° enfin peser de l'œil l'ensemble et faire le total. Tout cela se fait d'un seul coup d'œil, sans hésitation : il est même rare que

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 58e fasc., p. 111 et suiv.

le maître chiffonnier, interrogé sur la valeur d'un tas de chiffons, vous en dise la valeur d'achat; la plupart d'entre eux sauteront à pieds joints par-dessus les deux opérations d'achat et de vente et diront : « Ce lot me laissera un bénéfice de tant. » Ce virtuose du calcul mental ne se contente pas de l'opération d'achat si compliquée que je viens de décrire; il effectuera mentalement le triage et la vente séparée au cours du jour des diverses sortes, défalquera les frais généraux, et présentera instantanément le total de toutes ces opérations[1]. »

Beaucoup de maîtres chiffonniers et de chiffonniers essaient réciproquement de se tromper, mais, par suite de la concurrence, les tromperies ne doivent pas dépasser certaines limites, sous peine de voir la clientèle prendre un autre chemin[2].

M. L. Arqué nous dit[3] que c'est dans les foires que la réclame a vu le jour. Jusque-là, on exposait aux yeux mêmes des acheteurs les objets que l'on voulait vendre. Il en était encore ainsi dans l'ancienne foire de Leipzig, mais vu l'énormité des marchandises, il devint nécessaire d'attirer l'attention à l'aide de réclames criées ou écrites.

A l'époque contemporaine, les procédés de la réclame ont été notablement perfectionnés : prospectus, annonces dans les journeaux, catalogues et prix courants, réclames lumineuses, hommes sandwichs, etc. M. L. Arqué a fait une description très pittoresque des moyens employés à la foire d'échantillons de Leipzig à l'époque actuelle[4].

Il nous donne aussi des détails précieux[5] sur l'organisation du commerce de la librairie allemande, qui se fait par des commissionnaires fixés à Leipzig, et qui servent d'intermédiaires entre les éditeurs et les libraires détaillants. Ces commissionnaires concentrent dans leurs magasins les livres aussitôt qu'ils sont édités. Ils font imprimer à l'usage des libraires des pays de langue allemande de remarquables catalogues, parfaitement

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 58e fasc., p. 114 et 115.
2. *Ibid.*, p. 118.
3. *Ibid.*, 69e fasc., p. 49.
4. *Ibid.*, 70e fasc., p. 29.
5. *Ibid.*, p. 41.

tenus à jour, et donnant toutes indications désirables relativement au prix, au format, au poids. Ils empaquettent les ouvrages et les expédient aux libraires, à qui ils font des crédits étendus, les règlements ne se faisant qu'au moment de la semaine de Pâques. Ils ont à leur service un personnel considérable de portefaix et possèdent de nombreux chevaux et voitures.

L'époque contemporaine a vu apparaître le commis-voyageur, grâce aux perfectionnements des transports. De plus, la vente à l'aide d'échantillons s'est substituée autant que possible à celle de l'exposition de l'objet lui-même.

Toutefois, les anciens procédés subsistent pour les articles où chaque pièce possède une individualité propre : antiquités, meubles de style, bijoux. C'est le cas également de la fourrure[1]. L'échantillon est surtout commode pour les marchandises homogènes, comme les pièces d'étoffes, les toiles. Pour certaines matières intermédiaires, on a imaginé à Leipzig une foire d'échantillons, pour les objets trop lourds ou trop cassants pour être mis entre les mains d'un commis-voyageur : porcelaine, verrerie ; ou encore pour les articles où la diversité est par trop grande : jouets, fleurs artificielles, fournitures de bureau, etc.[2].

La foire d'échantillons permet en outre aux grands marchands détaillants, propriétaires de bazars, de galeries, d'indiquer aux inventeurs les modifications utiles pour s'adapter au goût de leur clientèle[3].

On a souvent jeté le cri d'alarme sur les défauts du commerçant français vis-à-vis de son concurrent allemand, et la *Science sociale* en a plusieurs fois recueilli l'écho[4].

Pour en revenir au commerce à l'aide d'échantillons, il crée une difficulté qui n'existe pas dans le commerce par l'exposition de l'objet lui-même. Il demande une conscience plus haute de la part du vendeur ; il faut qu'il ait le souci de livrer une qualité

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 70e fasc., p. 53.
2. *Ibid.*, p. 53 et 54.
3. *Ibid.*, p. 63.
4. *Ibid.*, 8e fasc., p. 201 et suiv ; 13e fasc., p. 302 et suiv. ; 33e fasc., p. 78 et suiv.

conforme à l'échantillon, faute de voir peu à peu perdre la confiance de la clientèle.

J'ai signalé moi-même les mauvais effets du manque de loyauté dans cet ordre de choses. Au début de l'exportation des lins russes vers l'Occident, dans la première moitié du siècle dernier, ce commerce était entre les mains de négociants de Riga, qui envoyaient des échantillons aux industriels irlandais, français et belges, qui payaient en passant la commande. Ayant été trompés, les échéances, à partir de 1850, furent reculées à 3 mois après l'expédition de Riga, ce qui obligea les négociants de cette ville à faire une avance de fonds beaucoup plus grande, et peu à peu le commerce passa entre les mains d'importateurs occidentaux[1].

Combien de petits producteurs français ont perdu le marché de la Grande-Bretagne pour une cause analogue ! On l'a signalé pour les pommes de terre, le beurre, etc. Depuis, les coopératives de production ont fait l'éducation des paysans dans certaines régions, qui ont rattrapé en partie l'avance prise par le Danemark sur ce terrain.

Le Personnel. — Le dernier élément analytique indiqué par la Nomenclature est le Personnel. Il comprend le personnel dirigeant et les employés ou commis. Enfin, une place particulière est réservée à la Banque, à cause du caractère spécial de ce genre de commerce. Le troc constitue une autre espèce de commerce, mais si l'on n'en parle pas ici, c'est qu'il ne met pas en jeu un personnel spécialisé.

La Nomenclature cite les catégories suivantes :

Le Chef de métier commerçant;

Le Petit commerçant;

Le Grand commerçant;

La Société commerciale;

Le Commis.

Nous allons les examiner successivement.

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 66e fasc., p. 57.

Le *Chef de métier commerçant* qui cumule à la fois la direction d'un atelier fragmentaire de travail et d'un atelier fragmentaire de commerce. C'est, comme le rappelle M. R. Pinot, le patriarche d'une famille nomade qui va vendre au marché quelques bestiaux, un paysan qui vend les produits de sa ferme ou un artisan les produits de sa fabrication.

Un autre type de Chef de métier commerçant est le paysan qui annexe une auberge à sa ferme, un cordonnier qui, en outre de sa fabrication, achète et vend des chaussures toutes faites.

Le *Petit commerçant* est le patron d'un petit atelier de commerce, c'est-à-dire un commerçant ne se faisant aider par aucun commis, n'employant que la main-d'œuvre familiale. Tout au plus se fait-il aider d'un employé ou deux, mais en tout cas il exécute lui-même les opérations d'achat et de vente. C'est l'analogue du Petit patron. C'est par exemple le boutiquier, ou encore le colporteur, quoique ce dernier fasse un travail de transport en outre de son commerce, mais c'est un transport privé et fait en vue du commerce, à titre accessoire.

Le *Grand commerçant* est le patron d'un grand atelier de commerce, c'est-à-dire employant un grand nombre de commis salariés.

La *Société commerciale* est l'association de plusieurs personnes pour la direction d'un grand atelier de commerce.

Le Grand commerçant et la Société commerciale peuvent avoir un atelier de transports privés annexé à leur maison de commerce, ausi bien que le colporteur, mais ici c'est naturellement un grand atelier de transports et non un petit.

Le *commis* est l'employé de commerce, recevant un salaire à la journée, ou un pourcentage sur les affaires qu'il traite, parfois avec prime.

Dans le Personnel, on ne se borne pas à énumérer les personnes employées, mais on indiquera leur tâche et leur formation, la durée de l'apprentissage pratique, le degré d'instruction, enfin la hiérarchie par laquelle il peut s'élever.

La question de la formation du personnel est une question très importante, et il est certain que l'une des causes de l'ex-

pansion commerciale de l'Allemagne réside dans la façon méthodique avec laquelle le personnel est formé. Comme nous l'avons dit ailleurs, il y a des écoles pour les commis, il y en a pour les représentants, et il y a des universités commerciales pour les patrons.

L'apprentissage du commerce, plus encore que celui des métiers manuels doit commencer très jeune pour être vraiment efficace, vers treize ou quatorze ans au plus tard, car ensuite, on acquiert beaucoup plus difficilement la mentalité commerciale.

Enfin, la *banque* est une maison de commerce qui traite les échanges de monnaies et de titres de crédits. Elle est généralement dirigée par un grand patron ou forme une société commerciale.

III. — EXEMPLES D'ANALYSES.

Les monographies de commerçants sont assez rares. L'une des plus complètes est celle du Grec, de Makri, que nous analyserons tout à l'heure. Mais il y a, dans les différents travaux de la Science sociale un certain nombre d'analyses plus ou moins complètes du Commerce. Nous en choisissons quelques-unes, en les rangeant dans l'ordre indiqué par les différentes espèces indiquées à propos du Personnel.

Voici d'abord cinq exemples de *Chefs de métiers commerçants*, l'un d'une famille communautaire, les autres de familles en simple ménage.

CULTIVATEURS-COLPORTEURS YARSÉ[1]

(Soudan).

Objet. — Colportage pendant la saison sèche entre les débouchés de la Sylve équatoriale de la côte d'Ivoire au sud et le Mossi au nord. Dans le premier pays ils échangent des bœufs, des moutons, des pagnes, du beurre de karité contre des kolas et du laiton anglais. En revenant, ils échangent les kolas contre du sel. Enfin, rentrés dans le Mossi, ils revendent le sel.

Anciennement, ils faisaient en plus le commerce d'esclaves.

1. L. Tauxier, *Le Noir du Soudan* (E. Larose, édit. 1912), p. 422-423.

Clientèle. — Nègres cultivateurs du Mossi, de la Côte d'Or et de la Côte d'Ivoire.

Crédit. —?

Outillage. — Nul pour le commerce, mais un atelier de transport privé est annexé au commerce[1]. — Comme monnaie on emploie les cauris.

Atelier. — Probablement, marchés publics?

Opération. — Probablement vente en exposant l'objet?

Personnel. — Chefs de métiers commerçants en communautés familiales. Le colporteur remet les bénéfices de son commerce au patriarche, lequel lui fait un cadeau[2], mais il arrive qu'il commerce pour son compte, selon que l'ébranlement de la communauté est plus ou moins accentué.

CHARPENTIER-COMMERÇANT DE L'OURAL[3].

Objet. — Achat et transport de farine depuis la plaine jusqu'aux laveries d'or où elle est revendue aux ouvriers consommateurs.

Clientèle. — Ouvriers des laveries d'or.

Crédit. —?

Outillage. — Cheval et traîneau pour le transport.

Atelier. —?

Opération. —?

Personnel. — Chef de métier commerçant en simple ménage.

COLPORTEURS DE ZWAAGWESTEINDE[4]
(Frise).

Objet. — Colportage et vente d'objets fabriqués par l'atelier familial : balais, vannerie, etc. Certains achètent de la mercerie, du fromage, etc.

Clientèle. — Paysans et citadins hollandais.

Crédit. — Vente au comptant, mais achat à crédit aux bazars.

Outillage. — Panier pour le transport.

Atelier. — La rue.

Opération. — La marchandise est présentée au client.

Personnel. — Chef de métier commerçant en simple ménage ; apprentissage familial.

FABRICANT ET MARCHAND D'OUTILS[5]
(Birmingham).

Objet. — Vente d'outils fabriqués dans un Petit atelier patronal ou achetés à des grands constructeurs ; parfois vente à la commission.

1. Pour le colportage, les Yarsé utilisent des vaisseaux d'osier qu'ils portent sur la tête. Certains emploient des ânes et même des bœufs porteurs. Pour les transports, des caravanes sont organisées.
2. L. Tauxier, *loc. cit.*, p. 430.
3. *Ouvriers européens*, t. II, ch. IV.
4. P. Roux, *Sc. soc.*, 2e pér., 52e fasc., p. 60 et suiv.
5. Paul de Rousiers, *La question ouvrière en Angleterre*, p. 10 et suiv.

Clientèle. — Vente d'outils aux industriels; vente d'objets divers aux consommateurs.

Crédit. —?

Outillage. — Fournitures de bureau.

Atelier. — Bureau.

Opération. — Vente directe ou à la commission.

Personnel. — Pour le commerce, aucun employé en dehors de la famille. L'un des fils surtout s'occupe de la vente. L'apprentissage se fait en famille.

HOUBLONNIER FRANCONIEN[1].

Objet. — Vente du houblon cultivé par la famille.

Clientèle. — Grands négociants exportateurs de Nuremberg achetant par l'intermédiaire de courtiers établis dans les petites villes. Stabilité artificielle des rapports due au crédit.

Crédit. — La plupart des houblonniers ont hypothéqué leurs biens en faveur des négociants, à cause de la variabilité des cours et des rendements.

Outillage. — Nul.

Atelier. — Habitation du houblonnier.

Opération. — Les courtiers ne se contentent pas d'acheter, mais ils essaient de vendre aux houblonniers la farine dont ils ont besoin pour se nourrir, et de plus, lorsque les années sont bonnes, des articles d'habillement et de nouveauté. Enfin ils cherchent à abuser de l'état de dépendance où se trouvent les houblonniers endettés (c'est presque une survivance déguisée du troc).

Personnel. — Atelier domestique.

Voici maintenant un exemple de *petit commerçant*, celui du maître chiffonnier dont nous avons parlé plus haut.

MAITRE CHIFFONNIER PARISIEN[2].

Objet. — Achat de chiffons aux chiffonniers pour revendre aux négociants en gros ou aux consommateurs.

Clientèle. — Négociants en gros ou consommateurs.

Crédit. —?

Outillage. — Bascule.

Atelier. — Magasin près de l'habitation.

Opération. — Triage et transport. — Il faut avoir du coup d'œil, connaître les cours, savoir calculer mentalement.

Personnel. — Atelier domestique pour le commerce, mais personnel de quinze ouvrières pour le triage et de quinze charretiers pour les transports accessoires.

Enfin, nous présentons un exemple de *Grand commerçant*,

1. L. Arqué, *Les cultivateurs de houblon en Franconie* (*Sc. soc.*, 2e pér., 53e fasc.).
2. *Sc. soc.*, 2e pér., 58e fasc., p. 110 et suiv.

celui des exportateurs de houblons de Nuremberg, qui traitent avec les houblonniers franconiens dont nous avons parlé tout à l'heure.

GRAND NÉGOCIANT JUIF DE NUREMBERG[1].

Objet. — Achat du houblon aux cultivateurs et vente aux brasseurs de l'Allemagne, de l'Angleterre, des États-Unis, etc.

Clientèle. — Brasseurs.

Crédit. — Accordent aux cultivateurs un crédit sur hypothèque; — accordent aux petits brasseurs un crédit.

Outillage. — De gros capitaux sont nécessaires pour le commerce, le crédit, la spéculation et l'exportation, sans compter la fabrication.

Atelier. — Magasins avec un atelier de fabrication annexe; — magasins d'exportation dans les ports et les villes frontières.

Opération. — Triage, assortiment, séchage, soufrage, compression et emballage. — L'achat a été fait par l'intermédiaire de courtiers, et en répandant de fausses nouvelles par les journaux et les circulaires pour influencer les cours et en profitant de l'endettement des producteurs. — Vente aux brasseurs par des procédés analogues. — Le négociant reste constamment en rapports télégraphiques et téléphoniques avec ses délégués permanents ou occasionnels. — Beaucoup spéculent sur les cours variables du houblon.

Personnel. — Grand commerçant avec un certain nombre de commis : employés de bureau, courtiers, etc.

IV. — LES RÉPERCUSSIONS.

Répercussions passives. — Nous savons déjà que le Commerce est influencé par un certain nombre de classes de faits. Rappelons que le *Lieu* a une influence directe sur l'atelier commercial des peuples simples, comme nous l'avons dit d'après l'exemple des indigènes de l'Australie. D'une façon générale, du reste, l'emplacement joue un grand rôle pour l'établissement des marchés, des foires, des villes de commerce.

M. L. Arqué a indiqué[2] les répercussions suivantes expliquant le grand rôle de Leipzig dans le passé :

La situation centrale de cette ville; — les conditions orographiques; — la diversité des productions des régions voisines; —

1. *Sc. soc.*, 53e fasc., p. 268 et suiv.
2. *Ibid.*, 2e pér., 69e fasc., p. 32 et suiv.

enfin, la position frontière alors entre le monde slave et le monde germanique.

Un certain nombre de ces causes subsistent à l'heure actuelle, et elles sont renforcées par la supériorité qui résulte de l'ancienneté d'une place de commerce, ce qui est une répercussion de l'*Histoire de la race*.

Les influences du *Travail* sont nombreuses; c'est évident, puisque le commerce opère sur les matières élaborées par le Travail. M. L. Arqué a noté[1], à propos de la foire de Leipzig, les répercussions des travaux dominants dans les régions voisines : fabrication des jouets et des ustensiles de ménage en Franconie; — des jouets de bois, des objets en vannerie, en carton moulé et en verre soufflé dans la Thuringe; — de la broderie à la main dans le Vogtland; — de la porcelaine à Meissen, — de l'industrie textile en Saxe, etc.

Nous avons rappelé plus haut[2] comment la foire d'échantillons de Leipzig est influencée par la nature des objets, et comment celle-ci influe sur le commerce à l'aide de commis-voyageurs.

Dans notre étude sur la Flandre, nous avons étudié les répercussions de l'industrie sur le commerce[3] : nous avons montré comment la fabrication en grand atelier des produits fixes émancipe l'industrie du commerce beaucoup plus facilement que celle des produits variables soumis à la mode.

M. de Rousiers a mis en lumière à plusieurs reprises les répercussions de l'organisation des transports sur le commerce, tant en Allemagne[4] qu'en France[5].

De son côté, M. Ph. Robert a montré[6] les influences réciproques des productions complémentaires de l'industrie française et de l'industrie belge sur les échanges entre ces deux pays

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 70e fasc., p. 16 et suiv.
2. Cf. *supra*, p. 17 et 20.
3. *Sc. soc.*, 2e pér., 66e fasc., p. 62 et suiv.
4. *Ibid.*, 33e fasc., p. 66 et suiv. — Voir aussi *Hambourg et l'Allemagne contemporaine* (Colin, édit.).
5. *Les grands ports de France*.
6. *Sc. soc.*, 2e pér., 13e fasc., p. 286 et 335.

Enfin M. L. Arqué a indiqué[1] comment les chemins de fer ont donné l'essor au commerce des bières bavaroises.

L'Éducation a une action facile à comprendre sur le commerçant, par conséquent la *Famille* et les *Cultures intellectuelles*. Ce fait a été exposé à plusieurs reprises dans nos travaux, et nous en avons déjà dit deux mots à propos du Personnel.

Mais l'Éducation peut en outre avoir des répercussions sur l'Opération ou, si l'on veut, sur les méthodes commerciales. En Angleterre, les affaires ne se traitent pas du tout comme en Allemagne : elles se font plus rapidement, avec moins de cérémonies[2] préparatoires et de formules de politesse. D'une façon générale, plus la formation communautaire est accusée et plus une affaire a besoin pour être traitée d'un temps très long dépensé à discuter, à marchander, à offrir des rafraîchissements et à épuiser un cérémonial compliqué. En Orient, il faut souvent plusieurs journées pour la moindre affaire.

L'action du *Mode d'existence* sur le Commerce est loin d'être négligeable, puisque c'est pour satisfaire les besoins des consommateurs que le commerce s'organise. C'est pourquoi le commerce d'un pays est d'autant plus florissant que le *standard of life* de la population est plus haut, et ceci toutes choses égales d'ailleurs, bien entendu.

La *Religion* elle-même peut avoir une influence sur le Commerce, non seulement à cause de la fourniture des objets de culte et de piété, mais aussi parce qu'elle provoque des réunions de personnes : installation de marchés autour des églises, des abbayes; foires coïncidant avec les pèlerinages.

La *Cité* et l'*État* peuvent favoriser ou paralyser le commerce par une politique douanière plus ou moins heureuse, par la multiplicité des péages et des octrois, par la construction de halles, par une bonne police. Voir par exemple ce que le commerce de Leipzig a dû au patronage des Électeurs de Saxe[3]. Anciennement, certaines villes obtenaient le monopole de

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 53e fasc., p. 302.
2. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 338.
3. *Sc. soc.*, 2e pér., 69e fasc., p. 39.

certains genres de trafic à l'aide de privilèges octroyés par les pouvoirs publics.

La guerre a une influence considérable sur le commerce, parfois dans des sens divers et contradictoires. Voir sur ce sujet les répercussions des guerres sur la foire de Leipzig[1]. En général, les guerres paralysent le commerce des pays envahis et favorise celui des nations neutres et des villes qui sont situées en dehors du théâtre des opérations. Dans certaines guerres, les belligérants s'entendaient pour respecter les villes de commerce et Leipzig vit ainsi son négoce s'accroître. A d'autres moments elle vit ses privilèges augmenter en récompense d'un siège soutenu avec honneur.

Citons pour finir les répercussions de l'*Expansion de la race* et celles de l'*Étranger* sur le Commerce. M. de Rousiers a montré[2] comment le grand nombre des émigrants allemands en Amérique a favorisé le commerce entre leur pays d'origine et leur pays d'adoption. L'exemple de la Suisse montre aussi ce que le commerce d'un pays peut devoir aux touristes étrangers.

Les répercussions actives. — Le Commerce donne une grande impulsion au *Travail*. M. A. Dauprat a analysé[3] avec une grande compétence comment l'agriculture peut être transformée par l'action du commerce. Elle voit ses méthodes se perfectionner ainsi que son outillage, son rendement augmenter, et sa spécialisation s'accentuer. De nombreux exemples de cultures spécialisées ont du reste été décrits dans la *Science sociale*[4].

Le commerce a une action encore plus visible sur l'indus-

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 69e fasc., p. 42 et suiv.
2. *Ibid.*, 33e fasc., p. 63.
3. *Ibid.*, 5e fasc.
4. Citons entre autres : *Le type saintongeais*, par M. Bures (46e et 47e fasc.); — *Les cultivateurs de houblon en Franconie*, par M. Arqué (53e fasc.); — *Le fermier de l'île de Jersey*, par P. Galichet (94e fasc.); — *L'Auvergne*, par P. Roux (96e et 113e fasc.); — *La Culture en Beauce*, par J. Bailhache (99e et 103e fasc.); — *Les populations rurales de la Flandre française*, par P. Descamps (79e fasc.).

trie et les transports. Il serait tout à fait oiseux d'insister[1].

De même sur le *Mode d'existence,* qu'il arrive parfois à transformer complètement : substitutions des modes de Paris ou de Londres aux modes locales, augmentation des besoins par les tentations qu'éveillent les étalages, d'où répercussion fâcheuse sur l'*Épargne.*

Sur le *Salaire,* l'influence du commerce tend à substituer le salaire en argent au salaire en nature, mais avec des modalités extrêmes, car bien entendu ce n'est pas le seul facteur qui agit.

Sur les *Biens mobiliers,* le commerce a pour effet de développer considérablement les Valeurs mobilières et de rendre les fortunes plus instables.

Sur la *Famille,* les influences du commerce sont variables, et il faut distinguer selon les cas. Le grand commerce mondial, tel qu'il est pratiqué surtout par les Juifs allemands, favorise le maintien des liens familiaux, par la nécessité d'avoir des associés et des correspondants sûrs dans les pays étrangers[2]. Par contre, le métier de commis-voyageur tend à développer l'imprévoyance et à désorganiser la famille[3].

Sur les *Cultures intellectuelles,* M. L. Arqué a noté un certain nombre de répercussions, en ce qui concerne la Foire de Leipzig[4] : développement des idées encyclopédiques et critiques, goût des collections, etc. Il y a, à Leipzig, une véritable foire aux idées, contre-partie de celle des marchandises[5].

Enfin, notons, pour terminer, les répercussions du Commerce sur la *Cité* et l'*État.* Le commerce donne naissance aux villes, et lorsqu'il prédomine dans un pays, il donne un caractère spécial aux pouvoirs publics comme Edmond Demolins l'a montré en ce qui concerne la Phénicie[6], Venise[7] et les cités méditerranéennes en général.

1. Voir par exemple : *Les industries de l'étain en Franconie,* par L. Arqué (25e fasc.); — *Les faiseurs de jouets en Franconie,* par L. Arqué (43e fasc.); — *L'industrie textile dans la Flandre française,* par P. Descamps (59e et 66e fasc.).
2. *La formation sociale du Prussien moderne,* p. 224.
3. *Sc. soc.,* 2e pér., 66e fasc., p. 25.
4. *Ibid.,* 69e fasc., p. 69 à 88.
5. *Ibid.,* 70e fasc., p. 93 et suiv.
6. *Comment la route crée le type social,* t. I, l. III, ch. III.
7. *Ibid.,* t. I, l. III, ch. III.

N'oublions pas non plus que le commerce pousse à l'*Expansion de la race*. On pourrait citer de nombreux exemples.

V. — AMÉLIORATIONS PROPOSÉES.

La spéculation. — La Nomenclature, on s'en souvient, a mis à part la Banque à cause du caractère spécial du commerce qu'elle fait. Peut-être pourrait-on ouvrir une rubrique spéciale pour la spéculation, le plus instable des commerces. C'est ce qu'a préconisé M. J. Durieu, et en même temps il a imaginé un tableau analytique spécial pour la spéculation.

D'après lui, la spéculation ne comprendrait que cinq éléments analytiques au lieu de sept que comporte le commerce. Quatre seraient communs aux deux, savoir : l'Objet, l'Opération, le Personnel et l'Outillage.

La Clientèle, le Crédit et l'Atelier seraient inutiles à analyser pour la spéculation. Par contre, il y aurait lieu d'étudier le Marché. C'est le Marché qui conditionnerait la grandeur du type du spéculateur, comme la clientèle déterminerait celle du commerçant ordinaire.

Cette remarque est très judicieuse. On peut se demander toutefois, pour simplifier, si le Marché ne pourrait pas rentrer dans la rubrique Clientèle. Dans le commerce ordinaire, la clientèle ne comprend pas seulement le nombre plus ou moins grand des clients, mais aussi leur importance. Dans le cas de la spéculation, ce second facteur tend à prendre le pas. Il suffirait selon nous d'attirer l'attention des investigateurs sur le caractère spécial de la Clientèle et de l'Opération dans le commerce de spéculation.

Quant au Crédit et à l'Atelier, s'ils sont inutiles à analyser en ce qui concerne la spéculation, peu importe, à notre avis : l'outil d'analyse doit prévoir le plus plutôt que le moins. Du reste, nous verrons plus loin un exemple de spéculation où il est nécessaire d'analyser le Crédit et la Clientèle[1].

1. Cf. *infra*, p. 39.

Les groupements du commerce. — M. Léon Gérin a proposé un tableau pour l'analyse du Commerce considéré comme groupement. Il comprend d'abord six divisions, à savoir :

Le Personnel; — les Fonctions; — les Moyens d'existence; — le Mode d'existence; — les Phases de l'existence; — les Relations avec les autres groupements.

Remarquons d'abord que le *Personnel* forme également une division du tableau analytique de Henri de Tourville. La seule différence est qu'elle vient en tête au lieu de venir à la fin, mais c'est là, à notre avis, un détail dont l'importance n'est pas considérable.

Remarquons ensuite que les *Fonctions* du commerce se trouvent également dans la Nomenclature sous le nom d'Objet. Il est évident que l'Objet et la Fonction du Commerce forme une seule et même chose.

La dernière division, celle des *Relations avec les autres groupements,* comprend des répercussions et non des faits sociaux. En effet, elle comprend explicitement, d'après M. Gérin, l'Influence exercée par le type de la famille, celle exercée par l'organisation de l'atelier, et celle exercée par les autres groupements. Elle ne doit donc pas paraître dans le tableau des faits.

Restent les *Moyens,* le *Mode* et les *Phases de l'existence.* Ces divisions, on peut s'en rendre compte, comprennent, rangés d'une façon différente, les mêmes faits que la Clientèle, le Crédit, l'Outillage, l'Atelier et l'Opération.

En effet, dans les *Moyens d'existence,* nous trouvons la nature de la marchandise : cela rentre dans l'Objet; le caractère et l'importance de la clientèle : cela fait partie de la Clientèle; le capital, l'outillage, les entrepôts, et les moyens de transport : tous ces faits sont englobés, soit dans l'Outillage, soit dans l'Atelier.

Enfin l'initiative et l'instruction rentrent dans l'éducation et l'apprentissage, c'est-à-dire doivent être reportés soit à la Famille, soit aux Cultures intellectuelles, soit dans la formation du Personnel.

Le *Mode d'existence* comprend les Rapports de marchand à

client et les Rapports de marchand à marchand : tout cela fait partie de la Clientèle ou de l'Opération.

Enfin, les *Phases de l'existence*, c'est-à-dire le degré d'instabilité du commerce, est également un fait de Clientèle.

En résumé, si M. Gérin apporte quelques précisions précieuses sur les catégories de faits qui doivent être analysés dans le Commerce, nous ne pensons pas qu'il soit utile d'adopter un classement différent, à moins que des études monographiques n'en démontrent le bien-fondé.

VI. — MONOGRAPHIE D'UN COMMERÇANT.

Pour mieux préciser la manière dont il faut se servir de la Nomenclature pour analyser d'une façon complète la famille d'un commerçant, nous donnons ci-dessous la monographie du Grec de Makri, étudié par M. G. d'Azambuja, d'après les renseignements fournis par un observateur, qui a longtemps séjourné dans cette ville, située, ainsi qu'on sait, sur le littoral de la Macédoine, non loin de Dédé-Agatch.

Commerçant grec de Makri[1]

A. Le Lieu.

I. Sol et eaux :

Situation géographique. — Littoral de la Méditerranée.

Reliefs et contours du sol. — Bande étroite de terrain resserré entre la mer et des collines étagées.

Terrains. — ?

Eaux. — Un ruisseau avec douze cascades ; — pluies rares.

II. Sous-sol. — ?

III. Air :

Saisons. — Climat tempéré un peu chaud et très sec.

Accidents atmosphériques : pluies diluviennes de temps à autre.

IV. Productions végétales :

Végétation arborescente presque spontanée sur les coteaux (oliviers, vignes, figuiers). — Le plateau a été déboisé et est devenu stérile.

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 2e fasc.

V. Productions animales :
De la terre : sangliers, gibier nombreux ;
Des eaux : Nombreux poissons de mer.

B. Travail.

I. Simple récolte (Pâturage et Pêche) :
Un ou deux agneaux, achetés au printemps, broutent le long des chemins sous la surveillance des petits garçons, et sont mangés à la Saint-Pierre. Douze chèvres, louées l'été pour le lait, paissent sur les prés communaux sous la conduite d'un pâtre communal.
Pêche sur la côte par les enfants.

II. Extraction (Culture) :
Objet. — Cultures arborescentes (oliviers, vignes, abricotiers, pruniers) pour le commerce et la consommation ménagère.
Outillage. — *A bras :* bêche.
Atelier. — Oliveraie, parcelles de vignoble et jardin sur les coteaux.
Opérations. — Bêchage ; — plantation de jeunes oliviers et arrosage, ramassage des olives tombées et cueillette en haut des arbres ; — soufrage des vignes et cueillette des raisins. — Culture facile faite par l'ouvrier bulgare, à l'exception du ramassage des olives et quelques travaux faits par toute la famille.
Personnel. — Petit atelier patronal comprenant la famille, plus un ouvrier et une servante bulgares engagés à longs termes ; — ouvriers bulgares engagés temporairement pour la récolte.

III. Fabrication :
Objet. — Fabrication de l'huile d'olive, du vin, du vinaigre et de l'eau-de-vie pour la vente et la consommation ménagère ; — fabrication de certains vêtements pour la consommation ménagère.
Outillage. — *A bras.*
Atelier. — Dans l'habitation.
Opérations. — Triage et concassage des olives, etc.
Personnel. — Comme pour la culture.

IV. Transports (privés).
Objet. — Transports des récoltes et des marchandises.
Outillage. — *A bras :* jarres pour les olives, hottes ; — *Moteurs animés :* deux chevaux et deux ânes.
Atelier. — Voie publique.
Opérations. — Transport des olives par les ouvriers dans des jarres, ou par les ânes dans des hottes ; — transport par chevaux des fruits à vendre jusqu'à Dédé-Agatch ; — transport à bras de l'eau pour arroser par l'ouvrier ; — transport par les ânes du bois à brûler de la forêt.
Personnel. — L'ouvrier fait les transports à bras, et soigne les animaux ; — les jeunes gens conduisent généralement les animaux.

C. *Propriété.*

I. Foyer et petite industrie accessoire :

Composition. — Maison pour l'habitation, la fabrication et le magasin.

Mode de possession. — Propriété familiale en simple ménage, mais considérée comme appartenant plus ou moins à toute la famille.

Subventions. — *Passives :* droit au bois de chauffage dans la forêt.

Transmission. — De la mère à la fille aînée, en règle générale.

II. Domaine :

Composition. — Sur la plus basse terrasse des coteaux : 150 pieds d'oliviers dispersés dans l'oliveraie, et deux parcelles de vignes contenant 6.000 souches. Sur la seconde terrasse : un jardin fruitier.

Mode de possession. — Comme le Foyer.

Subventions. — *Passives :* droit de pâturage sur la prairie communale.

Transmission. — Comme le Foyer.

D. *Biens mobiliers.*

Composition. — 1° Animaux domestiques : deux chevaux et deux ânes pour les transports; — douze chèvres louées l'été pour le lait; — un ou deux agneaux nourris l'été pour la viande.

2° Instruments de travail : bêche, hottes, jarres, etc.

3° Mobilier meublant.

4° Mobilier personnel.

5° Valeurs mobilières pour le commerce et l'industrie (actions dans une société exploitant un moulin).

Mode de possession. — Propriété familiale.

Subventions. — ?

Transmission. — ?

E. *Salaire.*

Entente. — Contrat individuel à long terme pour l'ouvrier et la servante; — temporaire pour les ouvriers de la récolte.

Objet. — Argent et nature.

Mesure. — Le personnel permanent est nourri, vêtu et logé ; il reçoit en outre un salaire annuel (la servante a 100 fr.) ; enfin, la servante reçoit parfois quelques oliviers par testament. — Les ouvriers temporaires reçoivent une somme fixe, plus la nourriture et le logement.

F. *Épargne.*

Objet. — Argent provenant du commerce.

Aides. — ?

Emploi. — Pour agrandir le commerce ou spéculer sur les terres.

G. Famille.

Vice originel. —?

Autorité. — Exercée surtout par la femme, qui a droit au titre de matrone.

Loi de Dieu. —?

Tradition des ancêtres. —?

Fiançailles. — Surtout conclues par les mères, avec l'assentiment de la fille; — celle-ci, souvent fiancée vers quinze ans, se marie un ou deux ans plus tard; — comme mari, on cherche surtout le bon commerçant.

Mariage. — La femme apporte une dot (maison, jardin, oliviers); — le gendre est parfois associé au commerce de son beau-père.

Ménage. — *Moyen.* — La mère et les filles font la cuisine et pétrissent le pain; la servante fait les gros travaux.

Nombre des enfants. — Cinq garçons et deux filles.

Leurs rapports. —?

Leurs aptitudes. —?

Leur éducation. — Inclination au travail facile et attrayant; plus de souplesse que d'énergie, ruse, amour du gain commercial et initiative développée dans ce sens.

Nombre des ménages. — Un seul; parfois deux : celui d'une mère et d'une fille.

Émigrants. —?

Célibataires. —?

Domestiques. — Un ouvrier et une servante considérés comme faisant partie de la famille.

Vieillards. — La grand'mère est recueillie par sa fille.

Infirmes. —?

H. Mode d'existence.

I. Nourriture :

Distribution des repas. —?

Composition. — Surtout olives, salade, légumes, pâtes, kouskouss, boulettes de riz cuites dans des feuilles de vigne; — viande (chèvre, mouton) deux fois par semaine excepté pendant les quatre longs carêmes; — poisson; — eau et rarement du vin.

Provenance des aliments. — *Du domaine :* fruits, légumes, viande, vin, — *du commerce :* farine, poisson.

Préparation des aliments. — Par la mère et les filles, y compris le pétrissage du pain, lequel est cuit dans l'un des six fours exploités par des Épirotes.

Cérémonies des repas. — La servante sert les repas.

II. Habitation :

Destinations diverses. — Logement, repas, vie familiale, fabrications.

Composition. — Rez-de-chaussée : une pièce pour habiter l'hiver, cours et magasins de blé, bois, etc. — Étage : habitation d'été. — Chauffage au bois.

Usage. —?

Entretien. — Par la servante.

III. Vêtements :

Destinations diverses. — ?

Composition. — Les modes de Paris font fureur.

Provenance. — Du commerce et de la fabrication domestique.

Usage. — ?

Entretien, durée et fin. — Blanchissage par les mères et les filles.

IV. Hygiène.

Constitution physique. —?

Soins spéciaux. — ?

V. Récréations :

Fête des vendanges : marche cadencée au son de la flûte, de la guitare et du violon.

I. Phases de l'existence.

I. Origines :

Du père : Originaire des montagnes de l'Albanie, d'où il est parti, à treize ans, pour entrer en apprentissage chez un cousin, commerçant à Makri, dont il finit par devenir le gendre.

De la mère : Fille d'un commerçant de Makri; — orpheline très tôt, a surveillé les autres enfants.

II. Survenances notables, et III. Perturbations :

Nature de l'événement. — Toutes les phases en général.

Aptitudes de la famille à y pourvoir. — Grande capacité de la famille à se patronner, par suite de ses aptitudes commerciales.

Organismes étrangers. — Probablement nuls.

Cérémonies. —?

J. Patronage.

Direction. — La récolte est surveillée par les femmes.

Apprentissage. — Se fait par la famille en ce qui concerne les femmes. — Les ouvriers bulgares ont fait leur apprentissage agricole dans leur famille avant de venir.

Administration. — Surtout par le père?

Extension. — S'étend à tout, les domestiques étant considérés comme des membres de la famille.

Facilités. — 1° Par l'éducation qu'ont reçue les immigrés bulgares, et qui a développé chez eux l'esprit d'obéissance, le goût du travail et la sobriété; — 2° par les facilités de la culture, qui se rapproche de la simple récolte.

Difficultés. — Manque de sécurité, vols et brigandages.

K. Commerce.

I. *Petit commerce en communauté :*

Objet. — Achat en gros de marchandises, la plupart importées d'Angleterre, de France ou d'Autriche : tissus, articles de mercerie, livres; — Vente aux colporteurs.

Clientèle. — Colporteurs, et aussi les passants.

Crédit. —?

Outillage. — Capitaux, marchandises et matériel commercial. — Transports par ânes.

Atelier. — Un magasin près de l'habitation à Makri, et un autre à Dédé-Agatch.

Opération. — Longs marchandages; — la marchandise est montrée à l'acheteur; — les prix varient selon les clients; — voyages d'affaires.

Personnel. — Trois associés : un à Makri; un à Dédé-Agatch et l'autre dirige le tout et voyage, — les bénéfices sont également partagés, malgré la différence des apports, car l'atelier est resté presque une Communauté.

II. Spéculation et banque :

Objet. — Achat anticipé de la récolte des propriétaires gênés; ou prêt sur hypothèque.

Clientèle. — Surtout les propriétaires turcs.

Crédit. — Se confond avec l'Objet; — le taux de l'intérêt est souvent usuraire.

Outillage. — Capitaux.

Atelier. —?

Opération. — Le négociant grec fait rapporter la récolte par ses fils avec un cheval ou un âne; — vente des terres hypothéquées; — parfois procès avec faux témoins; — revente de la terre aux Bulgares.

Personnel. — Opérations individuelles, mais réussissant grâce à l'entente corporative entre les négociants grecs, qui forment une espèce de syndicat d'accaparement.

Nous continuerons l'analyse de cette monographie dans l'étude des classes suivantes de faits sociaux, dans les Cultures intellectuelles[1], la Religion, etc. Nous terminerons là l'exposé des faits relatifs au commerce, et nous passerons maintenant, comme nous l'avons annoncé plus haut, à celui des faits sociaux qui forment la classe des Cultures intellectuelles.

1. Cf., *infra*, p. 56-83-109.

XII

LES CULTURES INTELLECTUELLES[1].

I. — GÉNÉRALITÉS

Définition. — Par Cultures intellectuelles, on comprend qu'il s'agit des arts, des sciences et des lettres, et il est inutile de dire que nous n'envisageons pas l'analyse des Cultures intellectuelles en elles-mêmes, mais en fonction de leur rôle social.

Nous n'avons donc nullement la prétention d'étudier ici l'ensemble des connaissances littéraires, artistiques et scientifiques, ni leur technique, ni leur histoire.

Nous n'avons pas non plus la prétention d'étudier les grands hommes dans leur individualité.

Ce qui nous intéresse, c'est simplement de savoir en quoi les manifestations intellectuelles et les spécialistes des arts libéraux sont le reflet de leur milieu social, ou ont une action sur lui.

Pour nous, les Cultures intellectuelles comprennent *l'ensemble des faits sociaux relatifs aux connaissances théoriques qui concernent les arts, les sciences et les lettres et à la pratique des arts libéraux.*

Nous n'avons plus à justifier la place qui a été assignée aux Cultures intellectuelles entre le Commerce et la Religion. Nous l'avons fait déjà à plusieurs reprises.

1. Voir le cours de Robert Pinot, *Sc. soc.*, t. XV, p. 21.

La difficulté que nous ressentons d'exposer le procédé analytique de la Nomenclature est encore plus grande pour les Cultures intellectuelles que pour le Commerce, car nous manquons pour ainsi dire totalement de monographies, à l'exception des écoles; de plus, la Nomenclature n'indique plus que les espèces et pas du tout les éléments analytiques. Pour ces derniers, force nous sera de procéder par analogie avec le Commerce.

D'autre part si nous possédons peu de monographies, il est possible par contre d'extraire de nombreuses répercussions des diverses études de science sociale. Il suffit de voir la place que prend le compartiment des Cultures intellectuelles dans le *Répertoire des répercussions* d'Edmond Demolins. C'est pourquoi, comme on le verra plus loin, il nous a été possible de reconstituer quelques exemples d'analyses.

Les cadres analytiques de M. Gérin. — Par contre, M. L. Gérin nous propose deux cadres analytiques analogues à celui que nous avons discuté à propos du Commerce : l'un concerne l'analyse de la profession libérale; l'autre celle de l'école.

Remarquons de suite que cette dernière n'est mentionnée nulle part dans la Nomenclature; mais nous avons déjà dit que celle-ci n'est pas une liste de groupements, mais une liste de faits sociaux. L'École n'y figure pas, mais il en est de même d'une foule d'autres groupements : clan, syndicat, hôtellerie, restaurant. Du reste l'école n'est pas seulement un organisme d'éducation intellectuelle, mais aussi d'éducation morale, voire même de formation technique. Un groupement quelconque s'analyse toujours en le passant au crible de la Nomenclature depuis A jusqu'à Z, ce qui ne veut pas dire que l'on trouve dans tous les compartiments des faits concernant ce groupement : ici, comme en chimie, il y a des réactifs qui ne donnent rien sur un corps particulier, mais c'est une indication de savoir que ce corps ne réagit pas.

En ce qui concerne la Profession libérale, elle s'analyse encore de la même façon. Par exemple, pour le Médecin, on analyse les biens qu'il peut posséder à la Propriété et aux

Biens mobiliers; on analyse sa Famille, son Mode d'existence et ainsi de suite. Dans le casier des Cultures intellectuelles on n'analyse que certains faits de la monographie du Médecin, à savoir ceux qui concernent son métier et sa formation intellectuelle. Si nous nous inspirons de la liste des éléments analytiques du Commerce, nous verrons que la comparaison de notre procédé avec celui de M. Gérin donnera lieu aux mêmes réflexions : les éléments sont au fond les mêmes, mais rangés dans un ordre différent.

Les trois espèces de faits intellectuels. — Si la Nomenclature n'indique pas d'une façon explicite les éléments analytiques des Cultures intellectuelles, elle indique par contre les espèces de faits. Elles sont au nombre de trois :

Cultures intellectuelles résultant des conditions de vie,

Arts libéraux,

Corporations d'arts libéraux.

Examinons sommairement ces trois espèces.

I. Les Cultures intellectuelles résultant des conditions de vie comprennent les connaissances théoriques dues à l'exercice d'un métier usuel, et les qualités mentales développées par l'exercice de ce métier.

Dans les sociétés les plus simples, les Cultures intellectuelles n'existent que sous cette forme, avant l'apparition du spécialiste intellectuel. La plupart du temps, il existe des spécialistes fragmentaires, c'est-à-dire des personnes qui gagnent leur vie en partie par une profession usuelle, en partie par une profession intellectuelle, cette dernière étant tout à fait accessoire. Par exemple, dans maintes familles patriarcales, le Patriarche a des connaissances beaucoup plus étendues que les autres membres de la famille, et cependant il n'est à aucun degré un spécialiste. Dans les sociétés compliquées les Cultures intellectuelles résultant des conditions de vie jouent encore un rôle important : connaissance du temps par les marins et les paysans, art médical domestique, etc.

II. Les Arts libéraux comprennent les connaissances théori-

ques nécessaires aux spécialistes des Cultures intellectuelles, et les manifestations intellectuelles qui en découlent.

La Nomenclature donne une liste de ces spécialistes. Ce sont :

1. L'Instituteur primaire;
2. Le Professeur d'enseignement secondaire;
3. Le Médecin;
4. Le Savant;
5. L'Artiste;
6. Le Lettré;
7. Le Légiste.

A cette liste on pourrait en adjoindre quelques autres comme le journaliste, le pharmacien, l'ingénieur; mais peut-être pensera-t-on que le second fait partie du commerce, et que le troisième doit être rangé dans le patronage, en qualité d'auxiliaire immédiat du travail.

Le professeur d'enseignement supérieur ne figure pas sur la liste, car il rentre dans la catégorie des Savants ou des Lettrés, selon les cas.

Le sorcier, que l'on rencontre chez la plupart des sauvages, et même dans les pays civilisés, n'a pas eu une mention spéciale dans la Nomenclature, pour la raison que sous cette dénomination vague se cachent en réalité une foule de types divers. Certains sorciers exercent la médecine[1], alors que d'autres sont des prêtres du fétichisme; ils exercent souvent plusieurs professions : il en est qui sont à la fois des médecins et des prêtres, et qui en outre, font office de juges d'instruction, car ils sont chargés de présider aux épreuves judiciaires. Il y a aussi des sorciers qui exercent des professions usuelles : chez les Esquimaux, ils sont en même temps pêcheurs de phoques comme le reste de la population Anciennement dans la Champagne Pouilleuse beaucoup de bergers exerçaient, outre leur métier principal, une médecine empirique et passaient pour « jeter des sorts » sur le bétail et sur les gens.

III. *Les corporations d'arts libéraux* comprennent l'étude du

1. C'est le cas par exemple dans les tribus de Peaux-Rouges et de nombreuses autres populations sauvages.

rôle que jouent les associations professionnelles des spécialistes des cultures intellectuelles.

Ces corporations peuvent être *ouvertes* ou *fermées*, selon les facilités plus ou moins grandes qu'elles offrent au recrutement de nouveaux membres. Par exemple la Société des gens de lettres est une corporation ouverte, tandis que l'Académie, avec son nombre limité de sièges, est une corporation fermée.

II. — LES ÉLÉMENTS ANALYTIQUES.

Par analogie avec le tableau du Commerce nous proposons les éléments analytiques suivants pour les Cultures intellectuelles :

L'Objet;

La Clientèle;

L'Outillage;

L'Opération;

Le Personnel.

Nous avons supprimé le Crédit, qui est un élément purement commercial. Lorsqu'un intellectuel emprunte ou prête de l'argent, il fait un acte de Commerce ou de Voisinage selon qu'il y a ou non un intérêt stipulé.

Définissons maintenant les différents éléments analytiques que nous venons d'indiquer.

L'Objet. — L'Objet du phénomène de Culture intellectuelle que l'on veut analyser est le but auquel tend ce phénomène. C'est, suivant la terminologie adoptée par M. L. Gérin, la Fonction qu'il doit remplir.

Il consiste, par exemple, à soigner un malade, à défendre un procès, à écrire un livre, une œuvre poétique, un article de journal, ou encore à enseigner telle ou telle science.

En fait, s'il s'agit d'une école, l'Objet[1] n'est autre que le programme des matières.

1. Nous ne disons pas l'Objet de l'École, mais l'Objet des cultures intellectuelles qui y sont enseignées. L'Objet, ici, n'est qu'un élément d'analyse sociale.

Pour les Cultures intellectuelles résultant des conditions de vie, l'Objet est semblable à celui des Arts libéraux. La seule différence provient de ce que l'opération est accomplie par des non-spécialistes et d'une façon plus empirique au lieu de l'être par des spécialistes, et d'une manière mieux appropriée à l'Objet.

En ce qui concerne les Corporations d'Arts libéraux, leur Objet peut être la défense des intérêts professionnels, ou la discussion de problèmes théoriques ou pratiques concernant la profession, ou une aide à apporter aux écoles, des récompenses à décerner aux auteurs, des améliorations à proposer relativement au métier ou à son apprentissage, des publications à soutenir.

La Clientèle. — La Clientèle d'une profession libérale comprend l'ensemble des personnes qui ont recours à celles qui exercent cette profession pour atteindre l'Objet qu'elles se proposent.

On comprend de suite ce que c'est que la Clientèle d'un avocat, d'un avoué, d'un notaire, d'un médecin, voire d'un empirique ou d'un sorcier. On comprend également que la Clientèle d'une école est formée par les familles qui envoient leurs enfants dans cette école, que celle d'un conférencier est constituée par les gens qui assistent aux conférences qu'il donne. Il n'est du reste pas besoin que la Clientèle paie une rémunération en retour des services rendus ; il suffit qu'elle profite de ces services pour qu'elle constitue une Clientèle.

On indiquera donc si les services sont gratuits ou onéreux, et dans ce dernier cas, si la rémunération est volontaire ou si elle est exigée d'après un tarif fixe, ou encore si elle résulte d'un contrat spécial.

Il peut se faire du reste que la Clientèle n'existe pas, par exemple si un paysan soigne lui-même ses animaux malades, ou encore s'il se soigne lui-même.

Il peut arriver aussi que la Clientèle se confonde avec le Personnel ; c'est le cas de certaines corporations d'Arts libéraux.

Comme pour le Commerce, il y aura lieu, le cas échéant, d'étudier :

L'Étendue. — la Nature, — et la Stabilité de la Clientèle.

C'est-à-dire le nombre des clients, la classe sociale à laquelle ils appartiennent, ou leur richesse, ou le milieu auquel ils appartiennent, enfin leur fidélité plus ou moins grande.

L'Outillage. — Par analogie avec l'outillage du commerçant on comprend ce qu'est l'outillage de l'intellectuel. Ce sont les instruments scientifiques, les œuvres d'art, les ouvrages littéraires, les médicaments.

Pour le savant, c'est l'ensemble des travaux scientifiques accomplis avant lui et dont il a connaissance.

Pour l'école, c'est le mobilier scolaire : tableau noir, bancs et pupitres, collections scientifique, artistique et littéraire; mais il est entendu que c'est le mobilier étudié au point de vue des services qu'il peut rendre à l'enseignement, et non au point de vue sous lequel ou l'envisage dans les Biens mobiliers. Dans ce dernier compartiment on s'intéresse, on s'en souvient, à la Composition des biens, à leur Mode de possession, leurs Subventions et leur Transmission. Dans les Cultures intellectuelles, on cherche au contraire à discerner si le mobiler est approprié à la fonction intellectuelle à laquelle il doit concourir.

Les instruments de mesure peuvent être étudiés au Commerce ou aux Cultures intellectuelles, selon qu'ils ont à remplir un rôle commercial ou scientifique.

Quant au système d'écriture, nous avons dit qu'il fait partie de l'outillage intellectuel comme la monnaie fait partie de l'outillage commercial.

L'Atelier. — L'Atelier des Cultures intellectuelles n'est autre que l'endroit où elles s'exercent. Comme l'Atelier commercial, il peut être constitué par la nature, par la voie publique, ou par une construction privée ou publique : bureau, école,

hôpital, salle de réunion, musée, bibliothèque, laboratoire, observatoire.

D'après ce que nous avons déjà dit, l'analyse de l'Atelier intellectuel ne se fait ici qu'au point de vue de son utilisation, car c'est à la Propriété que l'on a vu comment il se transmet, ou de quelle manière il est possédé : en toute propriété, en location ou en usufruit, etc.

L'Opération. — L'Opération est la description des méthodes employées pour atteindre l'objet de la culture intellectuelle que l'on veut analyser : quels sont les procédés que le médecin emploie pour guérir ses malades : auscultation, opération chirurgicale, massage, suggestion, sorcellerie?

Par quels procédés l'avocat défend-il son client : à l'aide de déductions logiques, en faisant vibrer la corde des sentiments, en subornant les juges, en recourant au jugement de Dieu?

Par quels procédés l'artiste exécute-t-il son travail? Comment travaille-t-il? Où puise-t-il son inspiration et comment réalise-t-il ses idées?

L'enseignement est-il oral ou écrit, concret ou abstrait? Quelles sont les méthodes pédagogiques suivies? Apprend-on, par exemple, les langues étrangères par la méthode classique, par la méthode Berlitz, par des séjours dans le pays?

Ainsi d'une façon générale, dans l'enseignement secondaire, on tend, en France, à inculquer des connaissances encyclopédiques, alors qu'en Angleterre on cherche à tirer parti des goûts personnels et à les développer [1] et qu'en Allemagne on développe le travail collectif le plus possible [2].

C'est dans l'Opération que l'on étudie les qualités nécessaires pour exercer une profession libérale quelconque.

Le chirurgien et le dentiste doivent être adroits; l'avocat doit être éloquent, persuasif; l'artiste et le lettré doivent avoir de l'imagination, tandis que le naturaliste doit avoir l'esprit d'observation. Tous doivent posséder une certaine conscience pro-

1. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, p. 138.
2. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 175.

fessionnelle, sous peine de voir discréditer leurs fonctions.

A un autre point de vue on peut dire que les beaux-arts sont plus individualistes que les sciences. Du moins, dans les sciences, le côté individualiste n'est pas le seul : certaines investigations sont d'ordre individuel, mais d'autres sont d'ordre collectif, et, en tout cas, toutes doivent coopérer avec les recherches des autres, s'additionner aux résultats acquis. L'artiste véritable cherche beaucoup plus à se singulariser que le savant.

Le Personnel. — Le dernier élément analytique est le Personnel. Il s'agit ici du personnel actif, de celui qui dirige l'Opération, car le personnel passif se confond avec la Clientèle.

Nous avons donné plus haut les différentes espèces que l'on peut distinguer dans le Personnel : Instituteur, Professeur, Médecin, Savant, Artiste, Lettré, Légiste.

Ce personnel peut être organisé de différentes façons.

En atelier fragmentaire, si c'est une culture intellectuelle résultant des conditions de vie, car alors, celui qui exécute l'Opération fait, en outre, un métier usuel ;

En petit atelier s'il s'agit de l'exercice d'une profession libérale ;

En atelier corporatif, si c'est une œuvre d'enseignement mutuel.

Il faut aussi envisager la question d'apprentissage et celle des auxiliaires, deux questions souvent connexes, car c'est en collaborant avec un maître que l'on apprend avant de pouvoir voler de ses propres ailes. Il en est ici comme dans les travaux manuels, quoique cette question ne soit pas toujours comprise, car il y a une discipline intellectuelle à acquérir, en dehors des dons naturels qu'il est indispensable de posséder.

III. — EXEMPLES D'ANALYSES.

Voici d'abord un exemple de *Cultures intellectuelles résultant des conditions de vie*, tiré d'une étude de M. Paul Bureau sur

les Tartares-Khalkas, pasteurs nomades des steppes de la Mongolie. L'exemple que nous donnons devrait comprendre en réalité plusieurs analyses : l'une sur l'art vétérinaire, une autre sur les connaissances astronomiques et géographiques nécessaires à l'art des transports; enfin une dernière relative aux connaissances arithmétiques.

TARTARES-KHALKAS [1].

Objet. — Soins aux animaux malades; — astronomie pour pouvoir se guider dans les steppes; — géographie locale dans le même but; — connaissances arriérées en arithmétique.

Clientèle. — La famille elle-même.

Outillage. — Alène pour les saignées ; — tisanes dans une corne de bœuf; — les grains du chapelet servent à compter.

Atelier. — Steppes.

Opération. — Ponction, incision et saignée; administration de tisanes.

Personnel. — Famille patriarcale.

En ce qui concerne les *Arts libéraux,* nous ne pouvons mieux faire que de choisir quelques exemples dans les intéressantes études de M. G. d'Azambuja sur la philosophie grecque. Elles comprennent une série d'esquisses monographiques d'un certain nombre de types de philosophes, dont plusieurs sont assez complètes, au point de vue qui nous occupe en ce moment, pour que nous puissions les utiliser.

Pour ceux que la question intéresse, rappelons que la série comprend les types suivants :

Détermination de la zone favorable dans l'antiquité au développement de la philosophie (t. XIX, mai 1895); — L'éveil de la philosophie grecque en Ionie (t. XX, juill. 1895); — Le type pythagoricien (sept. 1895); — Le type du sophiste (oct. 1895); — Socrate (nov. et déc. 1895); — La physionomie sociale de Platon (t. XXI, mars 1896); — Aristote (mai 1896); — Le Portique de Zénon et les Jardins d'Épicure (t. XXII, août 1896); — La philosophie sous les Romains (nov. 1896); — L'école Alexandrine (t. XXIII, fév. 1897).

1. *Sc. soc.*, t. VII, p. 473-4.

On peut se demander d'abord si l'étude d'un philosophe ou d'un grand savant quelconque est bien du ressort de la science sociale. N'est-ce pas plutôt l'affaire de la psychologie d'étudier une individualité qui constitue forcément une exception dans n'importe quel milieu social?

Oui, sans doute, s'il s'agit d'analyser les particularités individuelles des grands hommes. Mais, d'autre part, il est bien évident qu'aucune personnalité n'échappe complètement aux influences du milieu général, et, réciproquement, tout grand homme a une influence sur le milieu environnant. L'étude de ces influences est bien du ressort de la science sociale. En d'autres termes, l'étude d'un individu peut être faite par la science sociale, dans la mesure où il se rattache à la société dans laquelle il a vécu, dans la mesure où il est représentatif de ce milieu.

De toutes façons, même sur ce terrain ainsi réduit, on est bien sur les limites de la science sociale et de la psychologie.

Comme exemple, nous choisissons celui des sophistes et celui de Socrate, qui, ainsi qu'on sait, vivaient à Athènes, au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, mais faisaient partie de deux groupes hostiles.

Les Sophistes d'Athènes.

Objet. — Former des politiciens [1] en leur enseignant l'art oratoire, l'art de la persuasion [2] et la logique [3].

Clientèle. — Jeunes gens riches qui convoitent le pouvoir dans une cité démocratique et qui paient une rémunération [4].

Outillage. — ?

Atelier. — Voie publique [5].

Opération. — Enseignement oral demandant de la clarté dans les idées [6] l'esprit d'improvisation [7] et d'abstraction [8] mais, aussi effaçant le sens moral [9].

Personnel. — Le sophiste : Lettré et savant.

1. *Sc. soc.*, t. XX, p. 296.
2. *Ibid.*, p. 297.
3. *Ibid.*, 300.
4. *Ibid.*, 296.
5. *Ibid.*, 301.
6. *Ibid.*, 302.
7. *Ibid.*, 303.
8. *Ibid.*, 305-6.
9. *Ibid.*, 308 et suiv.

SOCRATE[1].

Objets. — Amour de la conversation pour elle-même[2]; — recherche d'un système politique pour restaurer la Cité, ou plutôt le pouvoir de l'ancienne aristocratie[3]; — sculpture[4].

Clientèle. — Jeunes gens de l'ancienne aristocratie auxquels il donne un enseignement gratuit[5]; — au contraire la sculpture constitue un moyen d'existence[6].

Outillage. — Livres, etc.

Atelier. — Rues, parcs publics, gymnases pour les conversations et l'enseignement gratuit[7]. — Atelier de sculpture.

Opération. — Enseignement oral par leçons de choses et bavardage; — sculpture.

Personnel. — Compagnons intellectuels de Socrate; — ce dernier a appris la sculpture avec son père, et les connaissances philosophiques dans les conférences et par la lecture et les conversations[8].

Nous ne pouvons malheureusement donner aucun exemple de *Corporations des arts libéraux*. Une corporation curieuse à étudier serait celle des Ulémas turcs, sur laquelle Le Play donne quelques détails sur la façon dont elle était organisée vers le milieu du siècle dernier[9].

Cette corporation avait le monopole de certaines fonctions judiciaires, notariales et professorales, sans compter l'état civil.

Elle avait pour Clientèle forcée les citoyens, en ce qui concerne les mariages, les procès, les testaments, etc., — et les étudiants en ce qui concerne les écoles de droit.

Le Personnel de la Corporation des Ulémas était divisé en une hiérarchie de dix-neuf grades, dont le plus élevé ne comprend qu'une personne, le Cheikh-ul-islam.

L'accès à la Corporation se fait à l'aide d'examens. Après les

1. *Sc. soc.*, XX, p. 398 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 405.
3. *Ibid.*, p. 411.
4. *Ibid.*, p. 402.
5. *Ibid.*, p. 400.
6. *Ibid.*, p. 402.
7. *Ibid.*, p. 401.
8. *Ibid.*, p. 402.
9. *Ouvriers européens*, t. II, ch. VI, § 20.

Écoles inférieures, on entrait dans les hautes Écoles (*Médresseh*) où l'on apprenait la grammaire, la syntaxe, la logique, la philologie, la science du style, la rhétorique, la science des tropes, la physique et la métaphysique, la géométrie et l'astronomie.

Rien qu'à Constantinople, il y avait 400 hautes Écoles dont 275 avaient une importance réelle. Ces écoles étaient des pensionnats[1].

Le gradué d'une haute École pouvait devenir professeur d'une École inférieure, ou bien poursuivre ses études, soit dans une École d'administration (*Mektebi Milkiyeh*), soit dans une École de juges (*Mektebi Nuwab*), soit enfin dans les Écoles de droit.

Dans les Écoles d'administration et dans les Écoles de juges, outre les formules techniques, on apprenait l'histoire.

Dans les Écoles de droit, on étudiait la dogmatique, le droit, les traditions orales et la loi écrite. Après sept ans d'études, on pouvait devenir professeur d'une haute École ou juge dans certaines villes.

Seuls les étudiants qui avaient le diplôme de Constantinople entraient dans la Corporation des Ulémas. Dans le grade inférieur, on avait un salaire de 30 francs par mois.

A partir d'un certain grade, un Uléma pouvait devenir professeur d'une École de droit, mais, dès lors, il ne pouvait plus s'élever dans la hiérarchie des grades; seulement son influence était très grande, car il disposait des diplômes.

Nous n'avons donné cet exemple que pour montrer d'abord l'importance que peut avoir une Corporation d'arts libéraux, et aussi pour donner une idée de l'enseignement supérieur dans un pays qui ignore les universités. Celles-ci, on le sait, sont apparues en Europe, au Moyen âge, et n'ont pas pénétré dans les pays orientaux. Là, on connaît bien des écoles supérieures, mais on ignore la réunion des Facultés en un seul corps.

Pour faire la comparaison, nous donnons maintenant l'analyse de l'Université de Paris à ses débuts, d'après M. Maurice Perrod, à propos de sa monographie[2] de *Maître Guillaume de Saint-*

1. *Ouvriers européens*, t. II, p. 267, n.
2. *Sc. soc.*, t. XIX.

Amour, qui y enseignait au XIIIe siècle. Nous ne détachons de cette étude très documentée que ce qui a trait à l'Université elle-même.

Rappelons d'abord que l'enseignement inférieur était donné à cette époque dans des écoles monacales ou épiscopales, où l'on apprenait les rudiments du Trivium (grammaire, rhétorique et dialectique) et du Quadrivium (musique, arithmétique, géométrie et astronomie).

De là, on allait dans une Faculté des arts, qui donnait l'enseignement secondaire. L'Objet de cet enseignement était l'étude plus approfondie du Trivium et du Quadrivium. La clientèle était formée par les aspirants à l'état de clerc, lequel entre autres permettait l'accès à certaines fonctions libérales. L'Outillage était surtout constitué par les écrits dont on disposait alors et dont M. M. Perrod nous donne une liste assez complète[1].

L'enseignement supérieur comprenait les Facultés de Théologie, de Droit[2] et de Médecine.

Il n'y avait alors qu'une seule Faculté de Théologie dans toute l'Europe, de sorte qu'il venait des étudiants de tous les pays, du moins de tous les pays où dominait l'Église romaine.

Voici en quelques mots l'analyse de cette Faculté, au point de vue des Cultures intellectuelles.

Faculté de théologie de Paris
(XIIIe siècle).

Objet. — Former des professeurs, des ecclésiastiques, des hommes cultivés.

Clientèle. — L'élite des élèves des écoles monacales[3] et les jeunes gentilshommes d'un certain rang[4]. Les étudiants pauvres sont entretenus par les fondations pieuses.

Outillage. — Ouvrages d'Aristote incomplets et altérés; Livres des sentences de Pierre Lombard, contenant les arguments des Pères de l'Église, parfois avec un commentaire, et divisé en quatre parties : Dieu cause de toutes choses; création du monde et rapports du créé au créateur; Rédemption et ses conséquences; sacrements et fins dernières[5].

1. *Sc. soc.*, XIX, 173-4.
2. *Ibid.*, 173. — On n'enseignait que le droit canon.
3. *Ibid.*, 169.
4. *Ibid.*, 185.
5. *Ibid.*, 177.

Mobilier réduit : les écoliers s'asseyaient sur la paille[1].

Atelier. — Plusieurs écoles : Sorbonne pour les pauvres; Saint-Germain des Prés, Sainte Geneviève, Cloître Notre-Dame, etc.[2].

Opération. — Cours le matin; excercices scolaires le soir autour des chaires des professeurs : discussions scolastiques avec abus des syllogismes[3].

Personnel. — C'est le chancelier de Paris qui décerne les grades : les *bacheliers* essayent d'enseigner la Bible et les Sentences; puis viennent les *licenciés;* enfin les *docteurs;* ces derniers, en nombre limité d'abord (huit, puis douze) ont le monopole des chaires publiques.

Nous présentons, pour terminer, l'analyse complète d'une école, celle du collège de Harrow. Cette analyse est complète dans ce sens qu'elle ne sera pas restreinte au seul chapitre des Cultures intellectuelles, mais le cadre dont nous disposons ne nous permet pas de la faire aussi complète qu'il serait possible,

Collège de Harrow[4].

A. Lieu.

Originairement installé à la campagne, mais peu à peu il s'est formé une petite agglomération autour du collège.

C. Propriété.

Composition des biens. — Terres cultivables et nombreuses constructions scolaires disséminées dans la petite ville : classes, maisons, chapelle, laboratoires, etc.

Mode de possession. — Immeubles possédés à titre de fondation.

Subventions. — Revenus des terres entrant dans le budget de l'École, qui en outre reçoit des legs et des dons.

Transmission. — Propriété éternelle.

D. Biens mobiliers.

Mobilier scolaire, instruments de laboratoires, mobilier des maisons pour le mode d'existence, etc.

E. Salaire.

Les professeurs ont un salaire fixe de 5.000 fr. en débutant, 7.500 au bout d'un certain temps.

1. *Sc. soc.*, XIX, 171, n.
2. *Ibid.*, 182.
3. *Ibid.*, 185.
4. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, p. 98 à 104, et 135 à 140.

G. *Famille.*

On pourrait étudier ici les familles des élèves et des professeurs; mais ce qui intéresse plus directement l'analyse du Collège, ce sont les liens qui unissent les maîtres et les garçons, et la nature de l'Education : Jeux éducatifs développant la discipline spontanée, l'esprit d'attention et l'empire sur soi-même; système monitorial développant le sens de la responsabilité; système tutorial qui fait l'éducation mondaine et maintient la vie familiale; système gradué de punitions proportionnellement à la faute et en suivant une procédure traditionnelle qui limite la possibilité des injustices.

H. *Mode d'existence.*

I. Nourriture :

Distribution des repas : quatre repas : breakfast le matin; lunch vers le milieu du jour; thé, enfin souper.

Composition : nourriture confortable; mais le souper est léger; viande plusieurs fois par jour, etc.

Provenance des aliments. — Du commerce.

Préparation des aliments. — Par des domestiques[1].

Cérémonie des repas. — Repas pris avec la famille du maître de maison et ses invités et en suivant les règles de l'étiquette.

II. Habitation :

Destinations diverses. — Chaque maison sert pour le logement, les repas et la vie générale du chef de maison, de sa famille et des pensionnaires.

Composition : salon, salle à manger, chaque élève a sa chambre; salles de bains, etc.

Usage : vie familiale.

Entretien : Par un personnel nombreux, d'où grande propreté.

IV. Hygiène. — Très soignée : tubs, bains, douches, exercices gymnastiques, sports, etc.

V. Récréations. — Séances artistiques, jeux, fêtes, concours.

I. *Phases de l'existence.*

Les seules Phases de l'existence à considérer sont celles des accidents et maladies qui sont soignées à l'infirmerie; — les sinistres, pour lesquels les élèves ont constitué des équipes de pompiers volontaires.

J. *Patronage.*

Direction. — Un *headmaster* dirige l'école avec les pouvoirs les plus étendus, mais il est responsable vis-à-vis des administrateurs; — dix-huit pro-

1. Certains détails peuvent ici paraître puérils. Nous voulons simplement montrer ce que peut être une analyse complète : mais comme nous l'avons dit dans l'Introduction, lorsque l'on fait la synthèse, il ne faudra retenir que les faits importants.

fesseurs sont des *housemasters* qui ont l'entreprise d'une maison de pension, en outre de leurs fonctions professorales.

Administration. — Un *Board of governors* composé de 12 membres, dont 9 nommés par cooptation, un par l'Université d'Oxford, un par celle de Cambridge et un par le Lord chancellor; le Board nomme le headmaster et vote les crédits.

Apprentissage. — Professeurs choisis parmi les gradués d'Oxford ou de Cambridge et faisant d'abord un apprentissage pratique avec un maître; le headmaster a souvent rempli des fonctions analogues dans un collège plus petit.

Extension. — ?

Facilités. — Patronage facilité par le grand développement du sens de la responsabilité.

L. Cultures intellectuelles.

Objet. — Enseignement secondaire et préparation aux universités et aux écoles spéciales; cours de latin, grec, histoire d'Angleterre, géographie, mathématiques, français, allemand.

Clientèle. — Enfants de la haute bourgeoisie payant une scolarité de 1.200 fr. sans compter le prix de la pension qui varie de 2.000 à 3.000 fr.

Outillage. — Mobilier scolaire, livres, etc.

Atelier. — Salles de classe, laboratoires, etc.

Opération. — Dans l'enseignement on cherche à tirer parti des aptitudes individuelles des élèves qui emploient leur temps libre à se consacrer à un « hobby », à une marotte quelconque.

Personnel. — Une quarantaine de professeurs (*masters*) nommés par le directeur (*headmaster*).

Nous arrêterons là pour l'instant cette analyse. Nous la continuerons le cas échéant à propos de l'étude des autres classes de faits sociaux, notamment en ce qui concerne la Religion.

Il ne nous reste plus qu'à compléter l'analyse du Commerçant grec de Makri, en ce qui concerne les Cultures intellectuelles.

COMMERÇANT GREC DE MAKRI[1].

Cultures intellectuelles résultant des conditions de vie.

Goût de l'instruction résultant du Commerce et grandes aptitudes pour le calcul.

Les écoles primaires sont installées par la commune et reçoivent des dons des Grecs enrichis à l'étranger.

1. Cf. *supra*, p. 34 et s.

On voit que nous notons dans les *Cultures intellectuelles résultant des conditions de vie,* le fait que les enfants grecs ont beaucoup d'aptitudes pour le calcul, parce que c'est un effet de l'éducation familiale qu'ils reçoivent, à cause de la grande importance que l'on attribue au commerce, et de l'atmosphère commerciale dans laquelle on vit.

C'est donc à cette place qu'il convient de noter les traits mentaux spéciaux aux races ou aux métiers et qui peuvent avoir une importance sociale.

C'est là que l'on notera, par exemple, avec M. de Rousiers, que les colons américains sont plus instruits que les paysans français, car ce fait ne résulte pas de méthodes pédagogiques plus remarquables, mais provient des besoins d'une agriculture plus commercialisée et de l'espoir que chacun a de pouvoir s'élever dans la hiérarchie sociale [1].

A ce propos, rappelons que dans l'ouvrage que nous venons de citer, M. de Rousiers a étudié d'une façon assez complète les Cultures intellectuelles aux États-Unis dans le huitième chapitre qui comprend l'examen des questions suivantes : l'instruction de la jeunesse ; — les professions libérales ; — les journaux et les revues ; — les auteurs américains ; — le goût des arts.

Le chapitre des écoles est surtout celui qui a été le plus étudié en science sociale. Signalons la description des écoles populaires en Norvège par M. Paul Bureau [2], des écoles portugaises par M. L. Poinsard [3], des écoles russes par M. J. Wilbois [4], sans compter celles que j'ai faites moi-même des écoles anglaises [5]g et des écoles allemandes [6].

L'analyse des oeuvres littéraires. — Une œuvre littéraire peut être analysée à plusieurs points de vue. Elle peut être analysée au point de vue littéraire proprement dit, au point

1. *La Vie américaine : l'éducation et la société*, p. 244-245.
2. *Sc. soc.*, 2e pér., 21e fasc., p. 215 et suiv.
3. *Ibid.*, 74e fasc.
4. *Ibid.*, 119e fasc.
5. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, 2e partie.
6. *La formation sociale du Prussien moderne*, 2e partie.

de vue de sa beauté, des procédés employés par l'auteur pour faire partager ses sentiments aux lecteurs. Elle peut aussi être analysée au point de vue de la pureté du style ou au point de vue simplement grammatical. Elle peut l'être encore au point de vue linguistique, au point de vue de l'idiome employé, surtout s'il s'agit d'une œuvre ancienne. Elle peut l'être enfin au point de vue social.

L'analyse sociale d'une œuvre littéraire ne constitue pas, à proprement parler, un travail de science sociale pure, mais plutôt un problème d'application. Néanmoins, le procédé est toujours le même et consiste à passer toute l'œuvre au crible de la Nomenclature. Je dis la Nomenclature tout entière et non pas seulement le cadre des cultures intellectuelles, car l'analyse sociale n'est pas faite, évidemment dans une intention intellectuelle. Ce qu'elle cherche, c'est à déterminer les liens qui rattachent une œuvre au milieu qui l'a vue naître ou qui a fait son succès. On peut arriver ainsi à montrer ce que l'œuvre doit à ce milieu, ou inversement, à reconstituer un milieu en connaissant l'œuvre.

Je ne veux pas dire que cette dernière est toujours possible, car il est évident qu'une œuvre littéraire n'a pas pour but de présenter un tableau complet de la société qu'elle met en scène, et elle ne met en jeu le plus souvent qu'un simple épisode ou des personnages particuliers, de sorte qu'il arrive généralement qu'elle est plus révélatrice au point de vue psychologique qu'au point de vue social.

Ainsi donc deux problèmes d'application peuvent être traités par la méthode de la science sociale :

1° Comment une œuvre littéraire s'explique-t-elle par le milieu qui l'a vue naître ou qui a fait son succès?

2° Comment peut-on reconstituer le milieu décrit dans une œuvre littéraire?

Le premier problème est souvent possible à résoudre; le second l'est beaucoup plus rarement; les deux genres de problèmes ont été abordés à plusieurs reprises dans la *Science sociale*.

Pour le premier, citons les articles suivants :

L'Esprit des lois et la méthode d'observation, par Paul de Rousiers (*Sc. soc.*, t. III-IV).

Le Guillaume Tell de Schiller, par P. Prieur (*Sc. soc.*, t. III).

Le type du Méridional, d'après les œuvres d'Alphonse Daudet par E. Demolins [1] (*Sc. soc.*, t. IX).

M. Prudhomme, par G. d'Azambuja (*Ibid.*, t., XIII).

Les idées sociales de Descartes, d'après le Discours de la Méthode, par G. d'Azambuja (*Ibid.*, t. XXIII).

Le type d'Oreste chez les tragiques grecs, par G. d'Azambuja (*Ibid.*, t. XXX).

Comme exemple du second problème, citons la reconstitution des milieux sociaux suivants :

a) Celui de la Grèce de l'*Iliade*, dans *Les Héros d'Homère*, par Ph. Champault (t. XII à XVI);

b) Celui du monde méditerranéen de l'*Odyssée* dans *Les Phocéens d'Homère à Ischia*, par Ph. Champault (t. XXXIV à XXXVI);

c) Celui des anciens Aryas, dans *La Société védique*, par A. de Préville (t. XIV et XV).

d) Celui des Juifs à l'époque d'Abraham, dans les *Patriarches bibliques*, par Ph. Champault (t. XXIII et XXIV).

e) Celui des *Juifs à l'époque de Jésus-Christ*, par M. B. Schwalm[2].

f) Celui des anciens Vikings de la Scandinavie dans le *Pirate dans la littérature scandinave*, par Ch. de Calan (t. XXVI).

Les œuvres d'art peuvent parfois être analysées de la même façon, comme le prouve les exemples suivants :

L'archéologie orientale, par E. Demolins (t. VII).

Musique d'État, par P. Porthmann (t. XV).

L'éveil artistique chez les Anglo-Saxons, par G. d'Azambuja (t. XXIV).

Il y a là, on ne saurait trop le répéter, tout un champ d'ac-

1. Sous le pseudonyme de J. Moustier.
2. *La vie privée du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ* (J. Gabalda, édit., 1910).

tion encore peu exploré, et qui pourrait donner lieu à nombre de travaux intéressants.

VI. — LES RÉPERCUSSIONS[1].

Les Répercussions passives. — Le *Lieu* peut influencer les Cultures intellectuelles, par exemple en fournissant des matériaux à l'inspiration poétique ou artistique, ou encore des documents scientifiques. Au début de cet ouvrage, nous indiquions comment le Désert tend à développer l'étude de l'astronomie (Ex. : Chaldée), comment les Polders ont créé la science de l'hydrostatique (Ex. : Simon Stévin, né à Bruges).

Ajoutons que l'architecture est conditionnée par les productions minérales du pays, surtout lorsque, comme c'était le cas dans l'Antiquité, les transports étaient peu faciles. Ainsi l'architecture chaldéenne peut s'expliquer par la brique, et l'architecture égyptienne par la pierre.

Parmi les répercussions du *Travail,* signalons celles qui différencient l'architecture égyptienne de l'architecture grecque, toutes deux basées sur la pierre : la première vise au colossal parce qu'elle dispose d'une main-d'œuvre nombreuse et à bon marché provenant des innombrables captifs de guerre, tandis que l'autre, avec des moyens moins puissants, doit s'efforcer de faire des œuvres plus délicates.

En ce qui concerne les populations simples, les manifestations intellectuelles sont étroitement liées aux travaux dominants, mais il faut comprendre que les différentes cultures intellectuelles sont peu différenciées. En général, on ne distingue que deux genres :

Le premier comprend un mélange de poésie, de musique, de théâtre et de danse. La danse est ordinairement une danse mimée, par conséquent une représentation théâtrale ; la cadence en est réglée par une musique rudimentaire, souvent chantée,

1. D'une façon générale, il est inutile de dire que nous renvoyons, pour les exemples de répercussions, au *Répertoire des répercussions* d'Edmond Demolins.

afin d'achever l'explication de la scène. Le sujet est tiré de la vie journalière : scène de chasse chez les chasseurs, scène d'amour, de guerre, etc. Du reste, certaines danses ont un objet utilitaire. On imite par exemple les gestes et les attitudes des animaux, et c'est un apprentissage à la chasse du gibier méfiant dont on ne peut s'approcher qu'en se déguisant.

Le second genre comprend le dessin, la gravure et la peinture, parfois avec l'architecture, lorsque la tribu est sédentaire. Ces arts ont pour but l'embellissement des armes, des instruments et de l'habitation.

Chez les pasteurs nomades, les arts sont en général négligés, leur esprit étant surtout porté à la rêverie, ce qui est une conséquence du travail de surveillance des troupeaux, qui se fait dans l'isolement.

Chez les chasseurs, les arts du premier genre sont développés, lorsqu'ils vivent dans des campements assez considérables pour qu'une certaine vie collective puisse se développer. Les arts du second genre sont également en honneur, d'une façon générale pour embellir les objets mobiliers et, en outre, l'habitation, si la tribu est sédentaire.

Chez les cultivateurs, des sculptures et des gravures souvent peintes viennent souvent orner l'habitation, avec laquelle du reste elles font corps, mais les manifestations artistiques diminuent au fur et à mesure que la culture devient plus intense et plus absorbante. Ce n'est là qu'une régression apparente, car, en prospérant, l'agriculture fait apparaître un type supérieur de grand patron, beaucoup plus apte à patronner les arts.

Dans les sociétés compliquées, on voit les différents arts se différencier de plus en plus et se rendre indépendants les uns des autres, précisément parce que le nombre des spécialistes va en croissant.

Les sciences ayant à leur début un caractère purement utilitaire, elles ont à ce moment-là des liens très nets avec le Travail dominant du milieu où elles apparaissent.

Citons la géométrie qui dérive de l'arpentage. Il y avait

dans l'Égypte ancienne, un très grand nombre d'arpenteurs, car il fallait chaque année mesurer à nouveau les parcelles de terre après l'inondation du Nil. De là le tour géométrique de la civilisation égyptienne : pyramides, etc. Une autre cause résultait en outre de la nécessité des grands travaux hydrauliques : digues puissantes, canaux et réservoirs monstres.

En ce qui concerne les sciences, il ne faut pas oublier qu'à un moment donné, elles sont toujours la résultante de deux forces : l'une provenant des conditions de vie actuelles ; l'autre étant formée par l'héritage des connaissances accumulées par les époques précédentes. Il faut aussi tenir compte de ce fait que certaines sciences ne peuvent apparaître que lorsque certaines autres ont été déjà inventées. Tout cela vient compliquer le problème.

La *Famille,* par l'intermédiaire de l'Éducation, a également une influence sur les Cultures intellectuelles. Les sciences expérimentales sont, toutes choses égales d'ailleurs, plus cultivées chez les peuples particularistes, où, par suite de l'autonomie plus grande dont jouissent les enfants, ceux-ci acquièrent une expérience plus précoce. Les connaissances déductives sont encore plus en honneur parmi les peuples patriarcaux, où l'enseignement oral des vieillards est le procédé le plus en vogue.

La littérature, de son côté, tire maints sujets des scènes de la vie familiale : autorité paternelle, fiançailles, etc.

Il en est de même du *Mode d'existence,* surtout les Récréations.

Une répercussion curieuse citée par M. de Rousiers dans son cours à l'École des sciences politiques, est celle qui a présidé à la naissance de l'imprimerie. Celle-ci n'a pu se répandre qu'à la condition de disposer de papier à bon marché, ce qui n'a eu lieu qu'au commencement des temps modernes, lorsque la généralisation de l'usage du linge s'est répandue et a donné ainsi une grande quantité de chiffons.

Nous avons parlé déjà à plusieurs reprises des répercussions du *Commerce* sur les Cultures intellectuelles : le commerce pousse à l'instruction primaire, surtout à la connaissance du

calcul[1]; les grandes foires mondiales, comme celle de Leipzig[2], font foisonner les idées, développent le goût des collections, des connaissances encyclopédiques.

Les Répercussions actives. — Est-il besoin de dire que les Cultures intellectuelles ont une influence sur le *Travail,* au siècle de la vapeur et de l'électricité? Les inventions modifient les méthodes de travail et créent même parfois des industries nouvelles. Il est inutile d'insister sur ce point.

Toutefois, on peut remarquer que les peuples ont des aptitudes différentes à profiter des applications de la science à l'industrie, ce qui provient des différences d'éducation, comme nous le rappelions tout à l'heure[3].

Les Cultures intellectuelles ont aussi une action sur le *Mode d'existence,* principalement sur les Récréations : goût de la lecture, du théâtre, des voyages, dont le but est d'admirer les œuvres d'art. Elles en ont aussi une sur l'Hygiène : progrès de la médecine faisant connaître les conditions d'une alimentation meilleure ou d'une habitation plus saine.

Pour le même motif, la médecine agit sur les *Phases de l'existence,* en combattant plus efficacement les épidémies, comme la peste, le choléra, etc.

Enfin, les Cultures intellectuelles développent le *Commerce,* en donnant l'essor à certaines branches du commerce : librairie, antiquités, instruments scientifiques, œuvres d'art, etc.

Les Répercussions internes. — Il est bien évident que l'on doit trouver des rapports entre les différents éléments analytiques des Cultures intellectuelles.

L'Opération est influencée par l'Objet. Un médecin qui veut soigner un malade ne procède pas comme un artiste qui imagine une œuvre nouvelle, ou comme un professeur qui veut

1. Voir *supra*, p. 10.
2. *Ibid.*, p. 31.
3. *Ibid.*, p. 62.

enseigner la géographie. Les qualités exigées par ces différentes opérations ne sont pas du tout les mêmes.

De même, la Clientèle a une action sur l'Objet et sur l'Opération. Une clientèle riche et oisive ne demande pas à l'École de lui fournir les mêmes éléments d'instruction qu'une clientèle pauvre et laborieuse. Cela est tellement vrai qu'en certains pays il y a des types différents d'écoles pour chaque classe sociale, mais c'est là une répercussion qui, par l'intermédiaire de la Clientèle, provient du Voisinage, et sur laquelle nous reviendrons plus tard.

De même encore l'Atelier est influencé par l'Objet et par la Clientèle. D'une part, on comprend que l'atelier du médecin n'est pas le même que celui du professeur, du journaliste ou du lettré; d'autre part, un bureau qui reçoit une clientèle riche est aménagé d'une tout autre façon que celui qui ne doit servir qu'une clientèle pauvre.

Mêmes remarques pour l'Outillage, qui dépend de l'Objet ou de l'Opération, et aussi de la Clientèle.

Nous bornerons là notre étude sur les Cultures intellectuelles, et nous passerons à celle de la Religion.

XIII

LA RELIGION

I. — GÉNÉRALITÉS.

Définition. — *La Religion est l'ensemble des connaissances et des pratiques relatives aux rapports entre la Divinité et l'homme.* A cette définition, il convient d'ajouter que la science sociale ne s'intéresse qu'aux rapports qui concernent plus spécialement la société que l'individu. Comme nous n'avons nullement l'intention de faire une étude de philosophie, nous nous en tiendrons à cette définition un peu vague.

Dans la Religion, il y a des faits matériels, des faits intellectuels et des faits moraux; mais la Religion, en tant que formant un compartiment de la Nomenclature, n'empiète sur aucun autre. Les faits intellectuels qu'elle renferme, comme le dogme, sont orientés d'une façon tout autre que ceux qui sont contenus dans les Cultures intellectuelles; ils sont plus détachés des choses matérielles.

Il ne faut pas confondre non plus la Religion avec la Morale, puisque certaines religions ont admis des pratiques immorales, comme les sacrifices humains, par exemple.

La Nomenclature n'a pas créé un compartiment pour la Morale, mais elle n'en a créé aucun pour les Faits matériels. Il y a du matériel et du moral en tout, c'est une question de proportion.

La Nomenclature spécifie que la Religion doit être étudiée *dans la série des faits sociaux,* mais c'est là une observation qui pourrait être faite à propos de toutes les classes de faits. La Religion doit être étudiée, comme le reste, en vue des répercussions qu'elle peut produire sur la société.

Les faits de ce genre peuvent-ils être déterminés par la science? Ne sont-ils pas d'une nature trop immatérielle pour pouvoir être saisis par les procédés de l'investigation scientifique? C'est ce que nous allons voir.

Le caractère social des religions. — Sur la possibilité d'une étude sociale des religions nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le passage de M. A. de Préville[1], le collaborateur de la Science sociale qui s'est le plus occupé de ces questions :

« On parle beaucoup, à notre époque, d'une « science des religions »; il est bon de tirer de notre observation quelques données pratiques sur ce sujet.

« Il y a manifestement une distinction à faire.

« Lorsqu'il s'agit d'une religion basée sur la révélation et s'adressant à tous les hommes, sans exception de temps ou de lieu, on doit l'étudier dans ses preuves et dans ses résultats, à la lumière de la théologie et de l'histoire, avec l'entière bonne foi qui est la base de toute connaissance, de tout jugement raisonnable. La cause génératrice d'une telle religion échappe à l'observation des faits sociaux; si cette religion vit et se répand en tous lieux et à des âges distincts de l'humanité, c'est qu'elle possède en elle-même une force propre, indépendante des sociétés humaines.

« Mais si l'on se met en présence de religions *localisées*, enfermées dans certaines conditions de temps et de lieu, attachées à certaines constitutions sociales, on doit les étudier comme des faits sociaux, par l'observation. On verra facilement alors ces diverses formes de culte qui sont des produits purement hu-

1. *Les Sociétés africaines* (Firmin-Didot et Cie, 1894), p. 189.

mains, sortir, comme les autres faits du même ordre, *des circonstances du lieu et du travail.* »

Dans son travail sur la *société védique,* après avoir montré les conditions qui ont permis aux Israélites de conserver les traditions de la religion primitive, le même auteur s'exprime ainsi :

« En faisant ressortir la corrélation qui existe entre les faits sociaux et les rites sacrificatoires, d'une part, entre ces rites et la conservation des dogmes, d'autre part, je n'ai garde de vouloir diminuer les relations toutes spéciales de la Providence avec le peuple élu. Mais, pour particulières que soient certaines interventions de Dieu, il y fait encore concourir, d'ordinaire, les lois générales qu'il a lui-même posées et que nous essayons de découvrir.

« D'ailleurs, la loi qui se manifeste ici ne regarde pas, remarquons-le bien, les développements successifs de la révélation, mais les *conditions naturelles favorables ou défavorables* à la conservation des croyances religieuses professées dans le premier groupe humain, et formant, avec le concept général du sacrifice, la religion primitive[1]. »

A ces judicieuses remarques j'ajouterai que les influences du Lieu et du Travail sont d'autant plus grandes et plus visibles, que l'état social est plus simple. Il en est de la Religion comme des autres faits sociaux, l'action des facteurs matériels diminue au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la simple récolte.

Néanmoins, le milieu social n'est jamais inactif. Même si l'on prend une religion aussi unifiée et aussi universelle que la religion catholique, on peut constater que son rôle social est variable selon les différences dans la constitution du milieu social. Si les Rites restent les mêmes, les Coutumes varient ; si la hiérarchie et la formation du Personnel actif, c'est-à-dire le clergé, sont semblables, les rapports entre les prêtres et les fidèles diffèrent, ainsi que les Relations avec les dissidents.

De toute façon, il y a donc toujours place pour des investigations sociales plus ou moins étendues.

1. *Sc. soc.*, t. XV, p. 53.

Les subdivisions de la Religion. — La Nomenclature indique un double tableau de faits sociaux.

Le premier comprend : le Culte privé ; — le Culte public ; — la Corporation religieuse ; — et les Relations avec les dissidents.

Le second comprend : le Personnel actif et le Personnel passif ; — Les Rites et les Coutumes ; — l'Enseignement et la Doctrine.

Le second tableau est manifestement une liste d'éléments analytiques et, comme le dit très bien M. R. Pinot dans son cours[1], il faut l'employer pour chacune des espèces du premier tableau. Le Culte privé a son Personnel, ses Rites, sa Doctrine, de même que le Culte public a les siens, et les Corporations religieuses.

Les Relations avec les dissidents peuvent aussi comporter des Rites, un Enseignement et des Doctrines, quoique la chose soit plus difficile à percevoir au premier abord. Chaque Église a plus ou moins une doctrine sur la façon dont les fidèles doivent se comporter envers ceux des autres sectes. Cela suppose un enseignement plus ou moins organisé, et cela entraîne certaines façons de faire.

Nous devons faire une dernière remarque. Elle concerne la distinction à établir entre le Culte privé et le Culte public. Ces deux termes, comme l'a fait remarquer M. R. Pinot[2], ont dû être détournés de leur sens ordinaire, pour désigner, le premier, le Culte pratique sans l'intervention d'un ministre spécial, et le second, celui qui est pratiqué avec l'intervention d'un ministre spécial : « Nous avons été amenés à distinguer le Culte pratiqué sans l'intervention d'un ministre spécial, que nous appelons Culte privé, et celui pratiqué avec l'intervention de ce ministre que nous appelons Culte public, pour la même raison qui nous a fait distinguer les Cultures intellectuelles résultant des conditions de vie des Cultures intellectuelles pratiquées par des spécialistes[3]. »

1. *Sc. soc.*, t. XV, p. 29.
2. *Ibid.*, t. XV, p. 30.
3. *Ibid.*

Ces préliminaires une fois compris, nous pouvons passer à l'étude plus détaillée des différents éléments analytiques.

II. — LES ÉLÉMENTS ANALYTIQUES.

Nous venons de voir que la Religion comprend les sept éléments analytiques suivants :

Le Personnel actif;

Le Personnel passif;

Les Rites;

Les Coutumes;

L'Enseignement;

La Doctrine;

Nous allons essayer de dégager quels sont les faits qui sont contenus sous ces différentes subdivisions.

Le Personnel actif. — Le personnel actif d'un Culte comprend les différentes personnes chargées de célébrer les cérémonies du Culte. Le Personnel actif des Relations entre dissidents comprend les personnes qui entrent en rapport avec celles d'un autre culte.

On sait que la Nomenclature distingue trois espèces de cultes :

Le Culte privé qui ne recourt pas à l'intervention d'un spécialiste ;

Le Culte public qui recourt aux services d'un spécialiste;

Enfin, la Corporation religieuse qui est une association formée en vue du culte.

A chacune de ces espèces de cultes correspond un Personnel actif différent.

Pour le *Culte privé,* c'est le chef du groupe : chef de famille, patron, chef de clan, de corporation, de circonscription, etc.

Dans la famille patriarcale, c'est le patriarche qui exécute les opérations du Culte, souvent avec l'assistance de quelques membres plus jeunes. Le patriarche est le prêtre du Culte familial des ancêtres chez les pasteurs nomades de la Mongolie et du

Sahara, chez les Chinois, chez les anciens Grecs et les anciens Romains.

Le Culte privé peut être fait aussi par le patron du travail : un capitaine de navire faisant dire la prière à son équipage ou un chef d'atelier à ses ouvriers.

Chez beaucoup de sauvages, le Culte est généralement public, en ce sens que toute la tribu y prend part, mais nous devons cependant le considérer comme Culte privé, car il n'y a pas de spécialiste voué exclusivement à la religion. Chaque clan exécute tour à tour certaines cérémonies, de sorte que chacun d'eux fait alternativement partie du Personnel passif. C'est ce qui se passe par exemple chez les indigènes de l'Australie [1].

Naturellement le Personnel du clan comporte des grades que l'on parcourt peu à peu à la suite d'une série d'initiations, de sorte que le grade le plus élevé est occupé par un vieillard expérimenté et instruit. C'est lui qui dirige le Culte, mais tous les membres du clan imitent ce qu'il fait et accomplissent par conséquent les mêmes Rites.

En un certain sens un clan de ce genre pourrait être considéré comme une corporation religieuse, mais une corporation tout à fait temporaire. Le clan existe toujours, mais il ne s'occupe qu'exceptionnellement de choses religieuses; c'est une grande famille qui, à certaines époques, fait une cérémonie religieuse.

Nous reviendrons sur le Clan, à propos du Voisinage.

Il peut exister un Culte privé de Corporation, car toutes les Corporations ne sont pas des Corporations religieuses. Nous avons constaté l'existence de Corporations d'arts libéraux, et nous aurons par la suite à voir les Corporations de bien public. Or, il peut arriver qu'une Corporation d'arts libéraux ou de bien public ait un Culte particulier, et qu'elle n'ait pas recours pour cela à un spécialiste. C'est le cas [2] de la religion de Confucius ou Culte corporatif des Lettrés chinois, qui est exécuté, non par

1. Cf. *infra*, p. 80.
2. *Ibid.*, p. 80.

un prêtre, mais par le fonctionnaire de la circonscription du grade le plus élevé.

Au contraire, les confréries formées par les corporations de métiers au Moyen Age, étaient des corporations religieuses ayant recours à un prêtre pour faire les cérémonies.

Pour le *Culte public*, le Personnel actif est formé par les prêtres, c'est-à-dire par des personnes spécialisées dans les fonctions religieuses.

Le prêtre n'apparaît que lorsque la Famille patriarcale commence à être ébranlée par suite des complications sociales croissantes. Il peut arriver que ce prêtre ne vive pas exclusivement de ses occupations religieuses et soit obligé de faire un métier usuel ou intellectuel. C'est, si l'on veut me passer cette expression, un prêtre fragmentaire ; ce n'en est pas moins un prêtre réel, spécialiste, et différent du patriarche ou du chef de clan, faisant partie d'un métier fermé.

Lorsque la société se complique, une hiérarchie s'établit entre les différents prêtres d'une même religion. Chez la plupart des Nègres, on ne trouve que des prêtres de villages indépendants les uns des autres. Au contraire, toutes les grandes religions ont un clergé hiérarchisé : brahmanisme, bouddhisme, mahométisme, catholicisme, anglicanisme, etc. Mais, d'autre part, on voit des sectes dissidentes apparaître, et comme elles s'adressent à des catégories restreintes de personnes, il arrive qu'elles retombent dans des cadres peu hiérarchisés, comme beaucoup de sectes protestantes.

Quant aux *Corporations religieuses*, ce sont des associations qui poursuivent principalement un but religieux, et qui sont constituées d'une façon permanente.

Le type de la Corporation religieuse est le couvent. En fait, certains couvents ne s'occupent pas exclusivement de choses religieuses. Il en est, comme les abbayes de la Trappe, qui élèvent du bétail, fabriquent du fromage, du chocolat, de la bière, font du commerce, exercent un patronage sur les populations environnantes. Au Moyen Age, les moines ont joué un rôle considérable dans les Cultures intellectuelles. Enfin, on peut dire que

tous les couvents ont des propriétés qu'ils doivent gérer. Mais, quoi qu'il en soit, les couvents sont avant tout des Corporations religieuses.

Au contraire, les associations formées par les mandarins chinois sont des Corporations d'arts libéraux, quoiqu'elles puissent posséder leur culte, comme nous l'avons dit[1].

De même les conseils de paroisse formés pour gérer les propriétés que cette dernière possède (église, cimetière, presbytère), ne sont pas des Corporations religieuses, mais des Corporations tout court ou plutôt des Corporations d'intérêts communs, et nous en parlerons plus tard.

Toutes les Corporations religieuses ne sont pas des couvents, quoique le couvent en soit la forme la plus typique. Ainsi les confréries musulmanes sont des Corporations religieuses. Les membres de ces confréries vivent à part, dispersés parmi la population, mais ils ont un centre de réunion, doivent observer un certain nombre de règles particulières et exécuter des rites spéciaux, en dehors des rites ordinaires de l'islamisme. Beaucoup de ces confréries sont des associations occultes, et jouent parfois un rôle politique considérable.

Pour *les Relations avec les dissidents,* le Personnel actif comprend les personnes d'une confession religieuse qui ont l'initiative de nouer des relations avec celles d'une autre confession, comme les missionnaires, les voyageurs, les commerçants, les personnes charitables,

Le Personnel passif. — Le Personnel passif d'un Culte comprend les fidèles, c'est-à-dire les personnes qui reçoivent les bienfaits du Culte, tout en ne prenant qu'une part minime aux cérémonies, c'est le personnel non spécialisé dans les choses religieuses, ou qui ne l'est pas encore.

Le Personnel passif des Relations entre dissidents comprend les personnes d'un Culte qui subissent le contact de celles d'une autre confession ou qui reçoivent quelque chose de ces dernières.

1. Cf., *supra*, p. 70.

Dans le *Culte privé*, le Personnel passif comprend les membres de la famille, du clan ou de la corporation, en dehors des officiants. Chacun fera plus tard partie du Personnel actif, à condition de vivre assez longtemps, mais la distinction doit néanmoins être faite entre le Personnnel actif et le Personnel passif, de même que dans le Petit atelier il y a lieu de distinguer le chef du métier du compagnon.

Nous avons vu que dans la religion totémique, chaque clan fait tour à tour partie du Personnel actif et du Personnel passif[1], mais la distinction doit être indiquée, malgré son caractère alternatif.

Dans le *Culte public,* la distinction est facile à faire. Le Personnel actif comprend les spécialistes du Culte, tandis que le Personnel passif comprend les fidèles.

Dans certaines religions, — par exemple dans le shintoïsme, ancien culte du Japon, — les fidèles jouent un rôle plus actif que les prêtres[2]. Il faut néanmoins ranger ces derniers parmi le Personnel actif, car ils ont des fonctions religieuses spécialisées. Les fidèles constituent le Personnel passif, car ils reçoivent les bienfaits du Culte.

Du reste, il faut comprendre que tout classement doit être basé sur des faits généraux et non sur des exceptions.

Dans les *Corporations religieuses,* le Personnel passif peut être constitué par les grades inférieurs qui ne prennent pas, ou ne prennent pas encore, une part active aux cérémonies, ou encore par les personnes étrangères admises à bénéficier des bienfaits du Culte.

Pour les *Relations avec les dissidents,* le Personnel passif comprend les personnes appartenant à une confession quelconque et qui subissent le contact d'individus appartenant à une autre confession et formant le Personnel actif dont il a été question plus haut.

Les Rites. — On entend par Rites, les cérémonies et les pra-

1. Cf., *supra*, p. 70.
2. Cf., *infra*, p. 84.

tiques ayant un caractère sacré. C'est à l'aide des Rites que l'on entre en rapport avec la Divinité, et que celle-ci dispense ses bienfaits.

Ce sont en général des sacrifices, des prières, des méditations, des contemplations d'objets saints, des pèlerinages, des processions, des chants, parfois même des danses.

Les Rites peuvent être pompeux ou simples. Ils peuvent comporter des cérémonies plus ou moins longues, plus ou moins fréquentes, journalières, hebdomadaires, saisonnières, annuelles, etc.

En ce qui concerne les populations simples, il est utile de préciser les formes du sacrifice, car ce que l'on offre à Dieu, c'est ce que l'on a de plus précieux, et cela donne une idée de la nature de la richesse dans la société considérée.

En outre, l'objet du sacrifice détermine à son tour l'outillage de cette opération.

Pour le *sacrifice par effusion,* qui consiste à répandre un liquide sur le sol, on n'a besoin que d'une coupe. Il forme le Rite principal du Culte familial des ancêtres en Extrême-Orient, mais l'objet du sacrifice varie naturellement : c'est le lait chez les pasteurs mongols[1], le vin de riz chez les Chinois[2], le vin de mil chez les Mossi[3].

Le *sacrifice au couteau* était anciennement en usage chez les pasteurs des steppes pauvres et des montagnes de l'Asie occidentale[4], où l'on immole surtout du gros bétail : bœuf, chameau.

Le *sacrifice par le feu* était surtout employé par les peuples cultivateurs, tels que les Aryas de l'époque védique[5] et les Pélasges[6], mais il semble que chez les premiers le Culte était public, tandis qu'il était familial chez les seconds. Le sacrifice par le feu s'impose lorsqu'on offre des grains, car jetés sur le sol,

1. *Sc. soc.*, t. XV, p. 47.
2. *Ibid.*, 2e pér., 9e fasc., p. 33.
3. L. Tauxier, *Le Noir du Yatenga*, p. 379.
4. *Sc. soc.*, t. XV, p. 49.
5. *Ibid.*, t. XV, p. 42.
6. *Ibid.*, p. 56.

ils pourraient être ramassés par des mains profanes ou germer à nouveau[1].

Pour les petits animaux, on emploie ordinairement le *sacrifice par strangulation* : coq, pigeon, agneau.

Les Israélites, qui vivaient à la fois de la culture des céréales et de l'art pastoral, sacrifiaient de jeunes animaux et de la farine mélangée d'huile, le tout étant consumé par le feu[2].

Le sacrifice est ignoré de certaines religions: c'est le cas du bouddhisme, du shintoïsme, de l'islamisme. Le premier connaît surtout les contemplations et les prières, le second, de courtes méditations; le troisième, la prière précédée d'ablutions.

Le sacrifice est une offrande à Dieu qu'il faut distinguer soigneusement de l'offrande aux prêtres qui est une forme de rémunération pour les services rendus par ces derniers. Il faut remarquer que dans les sociétés simples, l'offrande se fait en nature, et qu'elle se transforme en offrande en argent lorsque le commerce prend un certain développement et que l'usage de la monnaie devient courant.

Les *Relations avec les dissidents* peuvent donner lieu à des Rites, par exemple des cérémonies pour la conversion des infidèles.

Les Coutumes. — Le rôle du prêtre ne se borne pas à accomplir les rites. Par suite de l'estime dont il jouit, il est amené à l'étendre au delà des limites strictes de ses fonctions religieuses. On le prend comme arbitre dans des différends, on lui demande des conseils dans des moments difficiles, sa visite réconforte un malade, il concourt à l'éducation des enfants, et par là, j'entends, non pas l'instruction religieuse, mais l'éducation tout court.

Cette intervention du prêtre peut être grande ou réduite, bonne ou mauvaise. Parfois, il est amené à jouer un rôle politique considérable, ce qui n'est pas toujours sans danger pour son prestige et celui de la religion.

Dans certaines sociétés, les prêtres sont chargés de certains

1. *Sc. soc.*, p. 47 et 48.
2. *Ibid.*, p. 53.

services publics : état civil, justice des causes concernant les mariages, les successions, inspection des écoles, non pas seulement en ce qui concerne l'enseignement religieux, mais l'enseignement en général.

Lorsque les pouvoirs publics sont faibles, il arrive que la religion joue un rôle considérable pour maintenir la bonne harmonie dans les rapports de voisinage.

Chez beaucoup de peuples chasseurs, la justice est une affaire privée et se règle par la vendetta ou par le jugement de Dieu, et la législation ne peut entrer dans les mœurs que par l'intermédiaire des sanctions religieuses. C'est là l'origine du tabou.

Le *tabou* est un interdit à sanction religieuse qui s'applique aux choses les plus variées. Dans les tribus australiennes, c'est grâce à lui que la chasse peut être réglementée et que les espèces nourricières ne disparaissent pas; c'est grâce à lui encore que la consommation peut être réduite dans les moments de disette, de sorte qu'il remplace non seulement nos permis de chasse, mais aussi nos cartes de pain et de sucre.

C'est par le tabou que l'inceste est prohibé, le droit de propriété respecté, que les vieillards ne meurent pas de faim.

Celui qui viole un tabou, ne tombe pas sous le coup de la justice civile; il s'expose à la vengeance de la divinité et doit s'attendre aux pires calamités.

Pour les *Relations avec les dissidents,* on comprend que les Coutumes comprennent les manières plus ou moins sympathiques ou hostiles qui président aux rapports entre personnes de sectes différentes.

L'Enseignement. — L'enseignement dont il s'agit ici est naturellement l'enseignement de la religion, puisque l'enseignement intellectuel a été étudié dans la classe précédente des faits sociaux.

L'enseignement comprend non seulement l'instruction du Personnel passif, mais aussi la formation du Personnel actif.

Pour le *Culte privé,* l'Enseignement se fait tout naturellement peu à peu par la pratique même des Rites, car les Doctrines

sont forcément réduites, surtout lorsque le culte est familial. Le culte de clan peut comporter des Doctrines plus étendues, et l'Enseignement se fait peu à peu à l'aide d'initiations successives par les anciens.

Pour le *Culte public,* des écoles se forment, et l'on voit la partie doctrinale prendre une importance considérable.

A chaque temple, à chaque couvent bouddhique ou musulman, une école est attachée, et il en était de même dans la chrétienté au Moyen Age (écoles cathédrales, abbatiales, etc.).

L'enseignement peut être oral ou écrit. Le premier cas était, on le sait, celui des Druides.

Enfin, il peut être complètement libre, ou plus ou moins dominé par les pouvoirs publics.

Les *corporations religieuses* peuvent avoir également des écoles. Il suffit de citer les écoles monacales qui ont joué un si grand rôle au Moyen Age.

Enfin, il peut y avoir un Enseignement relatif aux *Relations entre dissidents,* indiquant la façon dont on doit se comporter envers les personnes d'une autre secte.

La Doctrine. — La Doctrine comprend l'ensemble des dogmes sur lesquels repose la religion; ce sont les théories qui expliquent la raison d'être des Rites et même des Coutumes.

La Doctrine, qui ne comprend que quelques brèves indications dans le culte familial, peut prendre des développements extraordinaires avec le culte public et dans les corporations religieuses, à cause de l'organisation d'un Enseignement spécial.

La Doctrine porte principalement sur la nature de Dieu, sur la vie future, sur la morale et ses sanctions religieuses, sur la création du monde et des hommes.

M. A. de Préville a montré [1] comment les peuples pasteurs inclinent vers le panthéisme et les chasseurs vers l'anthropomorphisme.

En effet, les premiers souffrent surtout des intempéries du

1. *Les Sociétés africaines*, p. 187 et 188.

climat (humidité ou sécheresse), et comme les météores échappent manifestement au pouvoir direct de l'homme, celui-ci est porté à diviniser la nature.

Les seconds, au contraire, constatant chaque jour les effets des capacités humaines pour trouver et vaincre le gibier, sont portés à croire que les forces naturelles sont des manifestations du pouvoir d'individus occultes.

Les Musulmans et les Juifs sont des monothéistes absolus, tandis que les Iraniens étaient dualistes et que les sectateurs du brahmanisme croient à une Trinité.

La doctrine des réincarnations existe dans de nombreuses religions, allant parfois jusqu'à la métempsycose, comme chez les anciens Égyptiens.

Dans la Doctrine peuvent être englobées bien des choses diverses, et des théories qui dépendent plutôt des Cultures intellectuelles : légendes historiques, exposés astronomiques, etc.

Les Relations avec les dissidents peuvent donner lieu à certaines remarques.

Les populations simples ignorent les schismes et les hérésies, parce que le Culte est entièrement privé et les groupements très cohérents et très homogènes.

Dans les sociétes compliquées, les schismes tendent à apparaître, à cause de la diversité des milieux dont elles sont composées : différences d'origine, d'éducation, de classe. Le phénomène apparaît surtout lorsque la religion officielle s'endort dans une sécurité trompeuse et qu'une grande partie du clergé ne remplit plus ses fonctions avec un zèle suffisant.

Les Rapports avec les dissidents peuvent être remplis de haine et d'hostilités, et aller jusqu'aux luttes à main armée, comme cela a eu lieu à l'époque des guerres de religion en Europe, et comme cela a encore lieu dans certaines régions de la Turquie.

Au Maroc, les Juifs sont rangés parmi les animaux immondes et les chrétiens sont déclarés impurs et maudits [1].

1. *Ouvriers Européens*, II, 437.

Dans le Haouran, au contraire, les musulmans vivent avec les chrétiens presque sur un pied d'égalité et ne font preuve d'aucun fanatisme [1].

Dans certaines villes de l'Orient, les adeptes de chaque religion ont un quartier à part, et l'on sait qu'en Occident, les Juifs ont dû pendant longtemps habiter dans des quartiers séparés.

Dans les pays anglo-saxons, l'indépendance individuelle est tellement grande, que l'on voit souvent les membres d'une famille appartenir à des sectes différentes, ce qui ne les empêche pas, par ailleurs, de vivre en très bons termes.

Il faut du reste remarquer que bien souvent les haines religieuses sont avivées par les haines politiques.

III. — EXEMPLES D'ANALYSES.

Comme exemples de *Culte privé,* le plus complet est celui du culte des ancêtres en Chine, parce que c'est un culte qui se suffit presque à lui-même et qui n'est complété que par quelques cérémonies non obligatoires du culte bouddhique. Nous analyserons ensuite le confucéisme qui est un culte privé de la Corporation des Mandarins. Enfin, nous analyserons le Totémisme des indigènes de l'Australie, qui est un culte de clan.

Culte familial des ancêtres en Chine [2].

Personnel actif. — Patriarche, ou chef de famille.

Personnel passif. — Membres de la Famille patriarcale.

Rites. — Sacrifice par effusion de vin de riz sur des nattes remplies de sable, et suivi d'un repas familial devant les tablettes des ancêtres. — La cérémonie a lieu quatre fois l'an et l'officiant doit se préparer par trois jours d'abstinence morale. — Presque chaque jour, on brûle sur l'autel familial quelques parfums ou quelques bâtons odorants en l'honneur des ancêtres.

Coutumes. — ?

Enseignement. — Par la famille à l'aide du *Livre des Rites familiaux.*

1. *Ouvriers Européens*, II, 312.
2. A. de Préville, *Sc. soc.*, 2e pér., 9e fasc., p. 30 et suiv.

Doctrine. — Pour ainsi dire nulle, en dehors des conseils de la morale pratique et du respect envers les ancêtres.

CULTE CORPORATIF DE CONFUCIUS [1].

Personnel actif. — Le plus haut fonctionnaire de la circonscription.
Personnel passif. — Les mandarins de la circonscription.
Rites. — Sacrifice par effusion comme dans le culte des ancêtres.
Coutumes. — ?
Enseignement. — ?
Doctrine. — Le Ciel est l'ensemble des causes ancestrales de la race et comprend les ancêtres innomés et reculés communs à tous. — La Terre comprend les générations futures. — Tout vient du Ciel et doit retourner à la Terre. — L'Empereur est le Fils du Ciel et le Maître de la Terre, et doit être honoré comme un ancêtre. — Confucius a exposé clairement la doctrine par écrit.

CULTE TOTÉMIQUE [2]

(Centre de l'Australie).

Personnel actif. — Le clan tout entier ou plutôt tous les guerriers du clan. — Hiérarchie de grades par l'initiation de plus en plus complète.
Personnel passif. — Les autres clans de la Tribu.
Rites. — Fête annuelle à la saison des pluies : 1re phase : jeûnes, chants ayant pour objet d'amener la prospérité de l'espèce totémique (gibier, plante, eau, etc.); 2e phase : après une période d'abstinence totale du totem, on le consomme en commun et on lui fait des offrandes.
Coutumes. — Tabous religieux restreignant la consommation du totem, réglant les matières premières des fabrications, interdisant l'emploi de certains mots. — Réglementation du deuil et des cérémonies mortuaires. — Circoncision des jeunes gens.
Enseignement. — Par les vieillards. — Initiation surtout par le parrain, consistant en retraite solitaire dans la forêt, interdits, épreuves, et à la suite de laquelle on est reçu guerrier .
Doctrine. — Le totem représente l'Ancêtre du clan et protège celui-ci ainsi que l'espèce totémique. — Réincarnations des ancêtres. — L'élite est privilégiée au Pays des âmes, et par élite, il faut entendre, non les plus moraux, mais les meilleurs chasseurs, les meilleurs guerriers, les meilleurs danseurs, etc. — Un Dieu suprême protège la Tribu entière.

Si nous voulions analyser le culte privé tel qu'il s'exerce généralement en Europe, nous verrions qu'il est loin de se suf-

1. A. de Préville, *Sc. soc.*, 2e pér., 9e fasc., p. 35 et suiv.
2. B. Spencer et Gillen, *The Native Tribes of central Australia* (London, 1895) — Id., *The Northern Tribes of central Australia* (London, 1904). — Voir aussi E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (F. Alcan, 1912).

fire et ne forme plus qu'un auxiliaire du culte public. Prenons comme exemple la famille des paysans du Jura Bernois étudiée par M. Robert Pinot et dont nous avons parlé déjà à maintes reprises.

PAYSANS DU JURA BERNOIS[1].

Personnel. — Famille en simple ménage.
Rites. — Prières le matin et le soir.
Coutumes. —?
Enseignement. — Surtout par le prêtre, mais aidé par la formation religieuse donnée au foyer.
Doctrine. — Doctrine de l'Église catholique plus ou moins bien comprise.

Chez les Nègres du Mossi, décrits par M. L. Tauxier, on trouve à la fois le culte privé et le culte public vivant côte à côte. Nous allons les analyser sommairement.

NÈGRES DU MOSSI[2].

1° *Culte privé.*

Personnel actif. — Le chef de famille.
Personnel passif — Les membres de la famille.
Rites. — Fêtes des Ancêtres à la nouvelle lune de fin novembre : sacrifice de poulets et de dolo (boisson faite avec le mil) dans l'habitation, et la famille mange les poulets le lendemain. — D'autres sacrifice sont faits quand l'un des membres de la famille le demande pour un motif particulier.
Coutumes. — Enterrement, festin, danses, chants; les voisins jouent un grand rôle dans la cérémonie.
Doctrine. — Les Ancêtres sont la cause des maladies, car ils s'efforcent d'attirer leur famille dans l'autre monde.

2° *Culte public.*

Personnel actif. — Le Tengasoba (chef de la Terre), personnage d'origine foulsé : chaque village en possède un; à sa mort, son parent le plus âgé succède.
Personnel passif. — Le village.
Rites. — Fête de la Béga, vers la fin de février : sacrifices aux Ancêtres, à la Terre et au Ciel; festins et danses pendant 7 jours. — Fête des semailles :

1. *Sc. soc.*, t. IV, p. 609 et s. — Voir précédemment l'analyse de la Propriété (110e fasc., p. 88 et 91), de la Famille (122e fasc., p. 60), du Mode d'existence (136e fasc., p. 17), des Phases (*ibid.*, p. 45), du Patronage (*ibid.*, p. 81).

2. Voir *Sc. soc.*, 2e pér., 110e fasc., p. 52 et 55 (Travail); *ibid.*, p. 89 (Propriété), *ibid.*, 136e fasc., p. 21 (Mode d'existence).

sacrifices d'un animal (poulet, chèvre), qui est mangé par le propriétaire et le Tengasoba. — Fête de la récolte : offrande de mil au Tengasoba qui en sacrifie une partie à la Terre.

Coutumes. — ?

Enseignement. — ?

Doctrine. — La Terre est une divinité justicière qui punit les crimes en envoyant des épidémies, des calamités. — Le Ciel est le Dieu suprême, mais il s'occupe peu des hommes. — Bons et mauvais esprits. — Le Caïman semble avoir été le totem des Mossi ou des Foulsé. — Les arbres, les rochers, les bois ont une influence sur certains phénomènes comme la natalité, la santé etc.

Croyance aux réincarnations des ancêtres ; tous les êtres ont des âmes (les hommes en ont trois).

Nous tenons maintenant à donner l'analyse de la Religion de deux familles qui ont été monographiées d'une façon assez complète et que nous avons citées à plusieurs reprises : les paysans du Lavedan et le Grec de Makri.

Paysans du Lavedan[1].

1° *Culte privé.*

Personnel. — La famille.

Rites. — Prière en commun à haute voix, l'hiver à la fin de chaque veillée.

Coutumes. — Repos le dimanche, excepté à la récolte des foins et des céréales, lorsque le clergé accorde les dispenses nécessaires.

2° *Culte public.*

Personnel actif. — Les prêtres catholiques.

Personnel passif. — Les fidèles de la paroisse.

Rites. — Les pratiques du culte catholique sont scrupuleusement observées ; communion au moins une fois l'an ; des sommes considérables sont consacrées aux messes pour les parents morts.

Coutumes. — Grande influence du clergé, qui est recruté dans la localité même et qui est le conseiller des familles.

Enseignement. — Leçons de catéchisme données aux enfants par le curé et prolongées jusqu'à la première communion qui n'a lieu qu'à quatorze ans.

Doctrine. — Doctrine de l'Église catholique.

1. Voir *Sc. soc.*, 2e pér., 122e fasc., p. 63 (Famille) ; — 136e fasc., p. 20 (Mode d'existence), p. 91 (Phases) et p. 82 (Patronage).

GREC DE MAKRI[1].

Culte public.

Personnel actif; — Prêtres mariés de l'Église orthodoxe.
Personnel passif. — Fidèles de la paroisse.
Rites. — Rites de l'Église orthodoxe grecque.
Coutumes. — L'Évêque inspecte les écoles et juge les causes relatives aux mariages et aux successions; — assistance paroissiale aux pauvres; — offrande de pain aux prêtres par les fidèles.
Enseignement. —?
Doctrine. — Doctrines de l'Église grecque.

Il est curieux de constater comment une religion peut se modifier selon le milieu social. Le bouddhisme qui, dans le Népaul, n'était qu'une confrérie philosophique[2], une corporation d'arts libéraux, est devenu une religion en se répandant dans la race jaune, mais en se déformant plus ou moins selon les pays : en Chine et en Mongolie, elle s'est superposée au culte familial des ancêtres, tandis qu'au Japon, elle s'est combinée avec un autre culte public, le shintoïsme. Enfin le bouddhisme a été très différent en Chine et en Mongolie, car dans ce dernier pays, il s'est trouvé en présence d'un état social simple dans lequel il a dû jouer un rôle complexe, par suite de la faible division du travail. Aussi les couvents lamaïques de la Steppe ne sont pas seulement des organismes religieux, mais aussi des organismes économiques, intellectuels et politiques, comme on le verra par l'analyse complète que nous donnons plus loin[3].

On pourra faire la comparaison, en ce qui concerne tout au moins le compartiment de la Religion, entre la Lamaserie d'Ourga et le bouddhisme japonais que nous analysons ici après celle du shintoïsme, ancienne religion du Japon et dont il reste encore des manifestations cultuelles dans les régions montagneuses les moins accessibles[4].

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 2e fasc.; — voir aussi, *supra*, p. 34 et 56; *infra*, p. 109.
2. *Ibid.*, 9e fasc., p. 58. – Voir aussi le 3e fasc.
3. Cf., *infra.*, p. 85.
4. *Sc. soc.*, 2e pér., 3e fasc., p. 144.

SHINTOÏSME[1].

(*Ancienne religion japonaise.*)

Personnel actif. — Les Canausi, prêtres attachés aux temples.

Personnel passif. — Les fidèles.

Rites. — Pas de sacrifice. — Le fidèle devait visiter le temple les jours de fêtes et se prosterner devant un miroir en métal poli : après une courte méditation, il devait donner une offrande en faisant sonner une clochette pour avertir le prêtre. — Pèlerinage au sanctuaire érigé à la place où mourut *Zeñ-sio-Daî-sin* : ablutions dans la rivière Isje, prosternation devant des miroirs, visite à une grotte sacrée où se trouve une idole assise sur une vache, achat d'amulettes et d'almanachs.

Coutumes. — L'amulette rapportée du pèlerinage servait de certificat de pureté et avait la valeur d'un passeport donnant le droit de circulation sur toutes les routes pendant un an. — Interdiction de toucher du sang, des cadavres, etc.

Enseignement. —?

Doctrine. — Réincarnation des anciens dieux et demi-dieux dans la dynastie des mikados et la caste des Daïri. — Quatre préceptes : pureté intérieure. observation des interdits, des fêtes et des pèlerinages. — Le miroir sacré est le signe de la pureté. — Légendes historiques.

LAMAÏSME JAPONAIS (avant 1868)[2].

Personnel actif. — Le Mikado est le chef spirituel et vit renfermé dans son palais, invisible de la foule. — Le Shogun ou chef temporel est le véritable directeur des affaires politiques et religieuses. — Lamas célibataires dans les couvents.

Personnel passif. — Les fidèles.

Rites. — Offices et pèlerinages dans les couvents. offrandes; contemplation des statues de Bouddha.

Coutumes. — Le suicide d'honneur est un signe de renoncement.

Enseignement. — Dans les lamaseries, à l'aide de livres écrits.

Doctrine. — L'idée de Nirvâna pousse au renoncement, mais on insiste beaucoup sur la pureté et l'esprit de miséricorde de Bouddha. — Réincarnations.

Pour la *Corporation religieuse,* nous prendrons l'analyse du couvent lamaïque d'Ourga, ville principale de la Mongolie, d'après M. A. de Préville, et nous ne nous bornerons pas à analyser le compartiment de la Religion, mais tous les faits

1. *Sc. soc.*, 2e pér., p. 138 et suiv.
2. *Ibid.*, 9e fasc., p. 68 et suiv.

sociaux relatifs à ce couvent, de façon à donner un exemple complet.

LAMASERIE D'OURGA[1].

(Mongolie).

A. Lieu.

Site d'herbages fertiles au bord de la rivière Tola, sur les confins de la Steppe et de la Forêt.

B. Travail.

I. Simple récolte :

Objet. — Pâturage des vaches pour le lait et le beurre nécessaires à la nourriture de la lamaserie ; — animaux de bât.

Personnel. — Pâtres de l'Économat.

II. Fabrication :

Objet. — Fabrication d'étoffes et d'objets en cuir, en fer, etc., avec les matières tirées des troupeaux (laine, cuir) ou importées (métaux).

Personnel. — Les Lamas non gradés.

III. Transports :

Objet. — Importation de farine d'orge et de millet, de thé, de vases, de bâtons odorants, de papiers, d'étoffes, de métaux (fer, lingots d'or et d'argent).

Outillage. — *Animaux de bât :* chevaux, mulets, chameaux et yacks, selon les régions.

Atelier. — Steppes et déserts, suivant un itinéraire fixe passant par de petites lamaseries qui servent de points d'étape.

Personnel. — Caravanes dirigées par des employés de l'Économat et comprenant un certain nombre de conducteurs.

C. Propriété.

Composition. — Palais, temples et nombreuses maisonnettes couvrant une étendue d'une demi-lieue. — Pâturages.

Mode de possession. — Propriété collective de la Lamaserie.

D. Biens mobiliers.

Composition. — Animaux domestiques, mobilier, lingots, etc.

Mode de possession. — Propriété collective des Lamas gradés. — Les Lamas non gradés possèdent individuellement des animaux pour leur nourriture.

Subventions — Passives : offrandes des pèlerins.

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 9e fasc., p. 68 et s.

E. Salaire.

Les pâtres, les conducteurs, les chefs de caravanes, les employés de l'Économat reçoivent un salaire.

F. Épargne.

Objet. — Surtout en lingots d'or et d'argent.
Aides. — Grande quantité des offrandes versées par les pèlerins.
Emploi. — Augmenter le bien collectif et alimenter le service de banque.

H. Mode d'existence.

I. Nourriture : Lait et beurre des troupeaux de la lamaserie; — thé et farine importés.

II. Habitation : Petites maisonnettes séparées par des ruelles tortueuses et des cours étroites; — Haut monument couvert de tuiles dorées pour le grand Lama thibétain ou Juison-Temba.

I. Phases de l'existence.

Origines : Lamas célibataires issus des familles patriarcales des pasteurs nomades de la steppe ou du Thibet. — Le Lama thibétain ou chef spirituel vient tout enfant de Lhassa et est issu d'une famille très noble.

J. Patronage

Direction. — Les pâtres sont probablement des salariés intéressés. Les Lamas non gradés sont des ouvriers chefs de métiers pour les petites fabrications.

Administration. — La Propriété collective est administrée par le grand Lama mongol, ou chef temporel élu par les Lamas; — il est aidé par plusieurs auxiliaires : le chef de chœur, ou On-Dzé, partage entre les Lamas les offrandes reçues en nature (thé, lait, beurre, gâteaux). — Les économes, ou Chian-Dzé sont choisis dans les Lamas non gradés et remplissent les offices d'intendants, de régisseurs, de comptables.

Extension. — ?

K. Commerce.

Objet. — Importation de matières premières, d'objets fabriqués et de lingots pour la Lamaserie.

Crédit. — Prêt usuraire aux pasteurs nomades de la région.

Outillage. — Monnaie de lingots d'or et d'argent reçue en partie par les offrandes des pèlerins, et qui sert à payer les achats, ou va à l'Épargne. — Outillage accessoire des transports.

Personnel. — Employés subalternes dirigés par le grand Lama mongol agissant au nom de la Communauté.

I. Cultures intellectuelles.

II. Arts libéraux : Enseignement de la médecine formant l'une des quatre facultés, et dépendant en fait de l'enseignement religieux.

M. Religion.

II. Culte public :

Personnel actif : Lamas gradés. — Le Grand Lama thibétain est le chef spirituel, mais vit dans le rêve et se laisse adorer; — Le Grand Lama mongol ou chef temporel est le véritable directeur du culte, et il a comme auxiliaires un Prédicateur, un Chef de chœur, des Lamas de tous grades, des novices.

Personnel passif : Pèlerins venus de la steppe.

Rites. — Office exécuté par les Lamas, à la suite duquel les novices perçoivent les offrandes. Le chef de chœur dirige les psalmodies générales, les cérémonies, l'ornementation du temple; — le Prédicateur prêche la retraite annuelle aux Lamas et dirige l'enseignement; — surtout, pèlerinages où l'on vient contempler les statues de Bouddha et aussi le Grand Lama thibétain.

Coutumes. — Grands pèlerinages tous les trois ans.

Enseignement. — Trois facultés, sans compter celle de médecine : ce sont celles de Mysticité, de Liturgie et de Prières, cette dernière étant la plus fréquentée; — les examens qui confèrent les grades se passent à Lhassa et donnent lieu à des droits variant de 150 à 5.000 francs.

Doctrine. — Philosophie de Çakya-Mouni sur le Nirvâna et montrant comme idéal la suppression des désirs pour échapper à la douleur et à la transmigration; elle doit être prêchée à tous sans distinction de races ni de castes. — Çakya-Mouni est le Bouddha médiateur entre les hommes et le Nirvâna, et le Grand Lama thibétain est une incarnation de Bouddha : il est secourable aux fidèles et facilite la voie vers le Nirvâna.

III. Corporation :

Objet. — Vie en commun de l'élite du pays pour réaliser la vie idéale et la montrer en exemple.

Outillage. — Objets du Culte.

Atelier. — Lamaserie.

Opération. — Vie communautaire au point de vue de la Propriété et de la Nourriture; au point de vue moral, soumission à des règles communes conduisant au renoncement. — Un Censeur maintient l'ordre, surveille l'observance des règles, et cite devant le Conseil tout Lama dont la conduite est répréhensible; le vol étant considéré comme le délit le plus grave il entraîne l'expulsion immédiate; il a le droit de police sur les pèlerins et sur les marchands, même dans la ville de Foire.

Personnel. — Grand Lama thibétain, chef spirituel; — Grand Lama mongol, chef temporel; — Prédicateur; — chef du Chœur; — Censeur; — Lamas gradés; — novices. — Comme auxiliaires, ne faisant pas partie de la communauté véritable, sont les Lamas non gradés, parmi lesquels, on recrute les employés de l'Économat, les agents de police, les conducteurs de

caravanes, les artisans. — Enfin viennent les serfs, pâtres et conducteurs d'animaux de bât.

Pour les *Relations avec les dissidents* nous n'avons malheureusement aucun exemple approprié à donner.

Enfin pour terminer, il nous reste à donner un exemple complet de l'analyse, non plus d'une Corporation mais d'un *Culte public*. Remarquons que pour le Culte privé, il est inutile de donner autre chose que le compartiment Religion, car les autres se confondent avec l'étude de la famille ou du clan lui-même.

Comme exemple de Culte public, nous prendrons une paroisse luthérienne des fjords de Norvège, d'après l'étude de M P. Bureau.

CULTE LUTHÉRIEN[1].

(*Paroisse de Gloppen*).

A. Lieu.

Fjords de la Norvège.

B. Travail.

Certains pasteurs font un peu de culture et d'élevage sur le domaine paroissial, mais celui de Gloppen se contente d'en toucher les revenus.

C. Propriété.

Composition. — Un gaard (domaine) rapportant 1.000 kr. — Quatre églises disséminées dans la paroisse.

Mode de possession. — Propriété collective de la paroisse. — Le pasteur a l'usufruit du domaine.

D. Biens mobiliers.

Composition. — Animaux domestiques : 8 vaches, 4 veaux et 2 chevaux. — Mobilier de l'habitation du pasteur, objets du Culte, etc. — Valeurs mobilières en fonds d'État.

Mode de possession. — La paroisse possède le domaine, les bâtiments et les valeurs mobilières. — Le pasteur possède ses meubles.

E. Salaire.

Objet. — En argent.

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 21e fasc., p. 251 et s. — Voir aussi le 122e fasc., p. 63 (Famille) ; — 136e fasc., p. 24 (Mode d'existence), p. 50 (Phases) et p. 84 (Patronage).

Mesure. — A l'année : 4.000 kr. par la commune et l'État. — Le casuel a été supprimé et l'administration des sacrements est gratuite.

F. Famille.

Le pasteur est marié et a 9 enfants, dont 7 garçons qui exerceront des carrières libérales ou religieuses.

I. Patronage.

Administration. — Les biens de la paroisse sont administrés par un conseil composé du pasteur et deux membres nommés par le conseil communal.

L. Cultures intellectuelles.

Les futurs pasteurs reçoivent l'instruction primaire et secondaire dans les écoles ordinaires jusqu'à dix-huit ans, sans compter une année de philosophie et de latin à l'Université avant la spécialisation dans les différentes Facultés.

M. Religion (Culte public).

Personnel actif. — Un pasteur résidant à Gloppen et un chapelain résidant à Bredheim, nommés par l'État.

Personnel passif. — La paroisse comprend une fraction de commune, à savoir un certain nombre de hameaux et de fermes isolées desservis par quatre églises.

Rites. — Le pasteur et le chapelain font le service religieux dans les quatre églises à l'aide d'un système de roulement, qui assure un service tous les quinze jours dans chaque église. — Rites simples. — Le baptême est le seul sacrement obligatoire. — La religion est une affaire personnelle, de sorte que le rôle du prêtre consiste surtout à administrer les sacrements, obligatoires ou non, et à expliquer les textes. — La plupart des fidèles communient deux fois par an.

Coutumes. — Les prêtres ont beaucoup de temps libres pour étudier et collaborer aux services publics (assistance, écoles, état civil, hygiène). Le pasteur doit avoir une vie confortable pour être respecté.

Enseignement. — Les prêtres ont dû passer cinq ans à la Faculté de théologie pour être docteurs, puis étudier pendant six mois la pratique de l'art : prédication, manière de faire le catéchisme et de diriger le chant. — Après l'ordination par un Évêque, à vingt-cinq ans, ils deviennent chapelains, puis pasteurs. — Le rationalisme fait des progrès parmi les professeurs.

Doctrine. — L'amour envers Dieu doit se manifester surtout dans les faits ordinaires de la vie. — On est sauvé par la foi, parce que c'est elle qui inspire les œuvres. — Tendance de l'Église norvégienne à verser vers le calvinisme.

Relations avec les dissidents. — La religion luthérienne est la religion officielle. Les habitants qui la professent sont tenus d'y élever leurs enfants. Les Jésuites ne sont pas tolérés. Le nombre des dissidents est très minime.

IV. — LES RÉPERCUSSIONS.

Les répercussions passives. — Nous avons déjà justifié l'existence possible de répercussions concernant la Religion, mais la meilleure justification est de montrer qu'on peut en déterminer un certain nombre. Nous en avons noté plus haut quelques-unes d'après M. A. de Préville, et nous allons d'abord les rappeler brièvement.

Du Travail sur les Rites :

1. Mongolie : *L'art pastoral dans la steppe riche détermine le sacrifice par effusion*[1], parce qu'il a en vue la production du lait.

2. Arabie ancienne : *L'art pastoral dans la steppe pauvre détermine le sacrifice au couteau*[2] parce qu'il a en vue la production de la viande.

3. Aryas et Pélasges : *La culture presque exclusive des céréales détermine le sacrifice par le feu*[3], afin de consumer entièrement les grains.

4. Chananéens : *La culture presque exclusive des céréales et de la vigne détermine le sacrifice de pain et de vin*[4].

5. Israélites : *L'art pastoral associé à la culture entraîne l'offrande de gros et de petit bétail ainsi que celle de farine et conséquemment une combinaison des sacrifices au couteau, par strangulation et par le feu*[5].

Du Travail sur la Doctrine :

6. Massaï : *L'art pastoral développe la tendance au panthéisme*[6].

1. A. de Préville, *Le Japon et son évolution sociale.* (*Sc. soc.*, 2e pér., 3e fasc.), p. 146 et s.
2. Cf. *supra*, p. 74.
3. *Ibid.*, p. 74.
4. *Sc. soc.*, t. XV, p. 53.
5. Cf., *supra*, p. 75.
6. Cf., *supra*, p. 77.

parce que les calamités sociales proviennent surtout des forces naturelles, principalement du climat.

7. Sauvages chasseurs : *La chasse développe la tendance à l'anthropomorphisme* [1], à cause de l'influence de la capacité individuelle sur la productivité du travail.

Des Rites sur la Doctrine :

8. Anciens Arabes et Israélites : *Le sacrifice au couteau maintient le monothéisme* [2].

9. Aryas : *Le sacrifice d'une liqueur par le feu développe la croyance à une Trinité* [3] l'étincelle génératrice (Indra), le liquide enflammé (Soma) et la flamme.

10. Iraniens (culte mazdéen) : *Le sacrifice d'une plante (haoma) par le feu développe le dualisme* [4] : l'étincelle et la plante, celle-ci se carbonisant sans laisser échapper de longues flammes.

11. Israélites : *La combinaison du sacrifice au couteau et par le feu maintient à la fois le monothéisme et le dogme trinitaire* [5].

Du Travail sur les Relations avec les dissidents :

12. Sahara : *Les Corporations religieuses qui ont créé les puits se défendent jalousement contre les influences étrangères, ce qui entraîne une hostilité tenace contre les dissidents* [6]. C'est ce qui a empêché la propagation du bouddhisme dans les steppes pauvres.

Du Lieu sur les Coutumes :

13. Thibet : *Le climat froid a contraint les lamaïstes à changer certaines prescriptions du bouddhisme sur l'habillement, la chaussure et la nourriture* [7].

1. Cf. *supra*, p. 77 et 78
2. *Sc. soc.*, t. XV.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, t. IX, p. 392.
7. *Ibid.*, 2e pér., 9e fasc., p. 66.

Du Personnel sur la Doctrine :

14. Chine : *Le culte familial ne permet pas aux théories doctrinales de prendre une grande importance*[1], car le Patriarche n'a ni le temps ni l'occasion de soulever des discussions dogmatiques.

Un certain nombre de ces répercussions ont trait à des faits passés, comme les répercussions 2, 3, 4, 5, 8, 9, 11. Nous avons tenu à les placer ici plutôt qu'à l'Histoire de la race, parce qu'elles montrent bien la nature des répercussions sociales sur la religion. Des exemples de ce genre sont plus rares à trouver à l'époque actuelle, car beaucoup de sociétés simples sont aujourd'hui influencées par les théories religieuses issues des sociétés compliquées. Il en résulte que certaines pratiques ont pu être modifiées.

Prenons, si l'on veut, les rites sacrificatoires. Tant qu'ils se font d'une manière tout à fait matérielle et directe, ils sont nécessairement influencés par le travail dominant. Il n'en est plus de même lorsque ces rites s'accomplissent d'une façon plus symbolique, et cette transformation peut avoir lieu par la conversion à une religion étrangère.

Toutefois l'influence du milieu ne disparaît pas complètement, mais c'est plutôt dans les Coutumes que dans les Rites qu'il faut la chercher. La répercussion 13 en est un exemple; seulement, nous aurons moins de renseignements sur les coutumes que sur les rites, car elles exigent en général une étude sur place, bien plus que les rites et la doctrine.

Les monographies faites jusqu'à ce jour ne nous donnent malheureusement que des faits trop rares. Il est possible néanmoins de citer les répercussions suivantes.

Sur le Personnel :

15. De la Famille : *Lorsque le Culte est familial, il est naturellement exercé par le chef de famille* (Chine, Mongolie, anciens Pélasges, Arabes, Mossi, Jura Bernois, Lavedan, etc.).

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 9e fasc., p. 30.

16. Des Cultures intellectuelles : *Lorsque le culte est organisé par une corporation d'arts, libéraux, il est naturellement exercé par le plus haut gradé de cette corporation* (Confucéisme).

17. Du Voisinage : *Lorsque le culte est organisé par le clan, il est exercé par tous les membres du clan sous la direction des plus hauts gradés* (indigènes de l'Australie).

18. *Chez les cultivateurs en villages agglomérés, la paroisse tend à se confondre avec le village* (Mossi, Hindous, Jura Bernois, Lavedan, Champagne, etc.).

19. De l'État : *Dans les pays à gouvernement très centralisé, les prêtres sont des fonctionnaires* (Prusse)[1].

Sur la Doctrine :

20. De la Famille : *Dans la famille patriarcale le culte privé s'adresse naturellement aux ancêtres* (Mongolie, Chine, anciens Pélasges, Mossi).

21. Des Cultures intellectuelles : *Dans la corporation d'arts libéraux, le culte privé s'adresse naturellement à l'empereur fils du Ciel* (Chine), car cette corporation a le privilège de fournir les grands fonctionnaires.

22. Du Voisinage : *Dans le clan, le culte privé s'adresse naturellement à l'ancêtre totémique du clan* (indigènes de l'Australie).

23. Du Travail : *Chez les cultivateurs purs, le culte public s'adresse naturellement au Ciel et à la Terre* (anciens Pélasges, Mossi, Chinois), parce que la productivité du travail dépend du climat et de la nature du sol.

Sur les Coutumes :

24. De la Famille : *Dans la formation particulariste, le prêtre, pour être respecté, doit avoir un mode d'existence confortable* (Norvège, etc.).

25. *Dans la formation particulariste, les fidèles sont très indépendants vis-à-vis du prêtre* (Norvège, Angleterre, États-Unis).

1. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 209.

26. *Dans la Famille instable, le patronage du prêtre n'est guère efficace qu'au point de vue matériel* [1].

Sur l'Enseignement :

27. Des Cultures intellectuelles : *Lorsque la méthode historique jouit d'un grand prestige, l'exégèse tend à prendre de l'importance dans l'enseignement religieux* (luthériens) [2].

Les répercussions actives. — La Religion peut, de son côté, être l'origine de répercussions sociales. C'est naturellement *sur la Famille* qu'elles agissent de préférence et de là, par ricochet, sur les autres faits sociaux.

Des répercussions de cet ordre sont assez malaisées à mettre en lumière. Néanmoins nous pouvons en citer quelques-unes.

28. *La foi religieuse fortifie l'autorité paternelle* (Prusse) [3].

29. *Dans les familles luthériennes, la natalité est moins élevée en moyenne que dans les familles catholiques* (Prusse) [4].

30. *Lorsque les prêtres sont des fonctionnaires ils doivent faire l'apologie du gouvernement* (Prusse) [5].

31. *La foi religieuse sincère favorise la moralité* (Bretagne) [6].

32. *La conversion à l'Islamisme a pour effet de changer le Mode de transmission des biens* (Soudan) [7], car le Coran ne contient pas seulement des prescriptions religieuses, mais aussi une législation civile.

La Religion peut avoir des répercussions sur les *Cultures intellectuelles*.

33. *Le culte public développe les cultures intellectuelles*, car lorsque, dans une société, il existe des prêtres débarrassés des tracas de la vie ordinaire, ils ont des loisirs qui leur permettent d'étendre le cercle des connaissances théoriques. C'est pourquoi

1. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 210.
2. *Ibid.*, p. 209.
3. *Ibid.*, p. 204.
4. *Ibid.*, p. 205.
5. *Ibid.*, p. 210.
6. *Sc. soc.*, 2e pér., 78e fasc., p. 34.
7. L. Tauxier, *Le Noir du Soudan*.

dans la plupart des sociétés simples en voie de complication les Cultures intellectuelles sont sous la dépendance de la Religion, situation qui n'est pas sans dangers lorsque les Cultures intellectuelles tendent à se développer d'une façon indépendante.

34. *L'extension de la doctrine religieuse sur le terrain des Cultures intellectuelles est une source de conflits entre la science et la religion.* La répercussion inverse est également vraie, mais elle n'est souvent qu'une réaction excessive contre celle-ci. La limite entre le terrain des théories scientifiques et des doctrines religieuses tend à se préciser de plus en plus, mais c'est là un travail qui n'a pas toujours été sans heurts, mais qui finira par être une cause d'apaisement.

XIV

LE VOISINAGE[1].

I. — DÉFINITION.

Le Voisinage comprend l'ensemble des faits relatifs aux rapports sociaux libres et désintéressés et qui ne donnent pas lieu à des engagements précis.

Cette définition différencie les rapports de Voisinage :

1° De ceux qui ont un caractère naturel, comme les liens familiaux;

2° De ceux qui ont un caractère forcé, comme l'action des pouvoirs publics;

3° De ceux qui ont un but lucratif comme les engagements du du travail, du commerce, etc.;

4° De ceux qui nécessitent des engagements précis, comme l'exigent les Corporations, tant pour les arts libéraux que pour la Religion ou les intérêts communs et le bien public.

Dans le Voisinage on cherche à déterminer d'une façon spéciale les liens qui unissent entre eux plusieurs individus, au point de vue spécial que nous avons défini plus haut. Toutefois, ce serait une erreur de croire que le Voisinage en tant que classe analytique doive comprendre tout ce qui peut concerner cette association plus ou moins vague que les voisins forment entre eux. De même que la Famille ne comprend pas tous les élements analytiques de la monographie d'une famille quelconque, de même le Voisinage ne comprend pas tous les

1. Voir le cours de R. Pinot, *Sc. soc.*, t. XV, p. 95 et s.

éléments analytiques d'une association de voisinage. Pour étudier complètement cette dernière, il faut la passer au crible de la Nomenclature depuis A jusqu'à Z.

Le Voisinage est placé entre la Religion et la Corporation.

Il vient après la Religion, car on trouve des familles dans lesquelles le culte est purement familial, de sorte qu'on peut l'étudier sans sortir de la monographie interne de la famille. Au contraire, avec le Voisinage, si simple que soit le type social, on est forcément hors de la famille, on se trouve sur le terrain des relations inter-familiales.

Il en est de même de la Corporation et des phénomènes de la vie publique. Le Voisinage fait donc partie d'un nouvel ordre de choses. Il vient en premier lieu parce que les liens sociaux sur lesquels il est basé sont les plus vagues et les plus étendus. De tous les phénomènes inter-familiaux, ce sont ceux du Voisinage qui ont le plus grand caractère de généralité. Il y a des sociétés simples où la corporation n'existe pas, ni les pouvoirs publics, tandis que le Voisinage existe partout.

II. — LES ÉLÉMENTS ANALYTIQUES.

La Nomenclature indique trois éléments analytiques pour le Voisinage :

I. Proximité des Foyers;

II. Extension du Voisinage;

III. Diversité et rapports du Voisinage.

Nous pensons toutefois que pour faciliter l'analyse, on peut séparer la Diversité et les Rapports du Voisinage, de sorte qu'il y aurait en fait quatre éléments au lieu de trois.

La Proximité des Foyers. — La Proximité des Foyers comprend l'étude de la question de l'agglomération plus ou moins grande des habitations, ou de leur dispersion.

Deux cas extrêmes sont, d'une part celui des *guards* norvégiens, généralement très éloignés les uns des autres, et d'autre

part celui des grandes maisons à appartements multiples de Paris, de Berlin et d'autres capitales.

Entre les deux existent une foule de variétés, mais on peut les ramener à quelques types.

1° Le *campement* des peuples nomades, pasteurs, chasseurs ou transporteurs. Il se distingue des espèces suivantes, en ce que son importance et sa disposition varient le plus souvent selon les époques et les saisons. Il en résulte que le phénomène de la Proximité des Foyers n'est pas constant.

Chez les pasteurs, le campement est très réduit lorsqu'il est établi près d'un puits peu abondant; il devient plus considérable auprès d'une grande source, ou encore près des villes de foire.

Chez les chasseurs, le campement grossit lorsque le gibier abonde; il s'émiette dans le cas contraire.

2° *L'habitation isolée* existe chez certains peuples sédentaires, mais il est nécessaire de noter le degré d'isolement. Ainsi dans les gaards de la Norvège, pour aller d'un *fjord* à l'autre, il faut souvent une heure ou deux de marche. Cela provient de ce qu'une grande partie du sol est intransformable. Parfois on trouve un petit hameau de trois ou quatre gaards dans un endroit propice.

Au contraire dans le Houtland, ou région argileuse de la Flandre française, on peut de chaque ferme apercevoir les deux ou trois voisines, sans compter les cabanes des bordiers. Il y a, en outre, une agglomération autour de la Place où se trouve l'église, l'auberge, la mairie et quelques maisons de rentiers. En effet, non seulement la plus grande partie du sol est cultivée, mais la culture est plus commercialisée.

Dans les régions de grande culture, l'écartement des fermes est naturellement plus grand, mais chaque ferme est un petit hameau.

3° *Le village aggloméré* dans lequel les maisons sont plus ou moins contiguës. Il y a lieu d'indiquer ici la grandeur de l'agglomération et l'écartement des maisons, leur disposition en hameaux, etc.

En effet, quoiqu'un village soit aggloméré, les maisons qui

le composent peuvent se toucher tout à fait, ou être séparées par des cours, des jardins, des pâtures ou des ruelles, de façon à laisser subsister un demi-isolement.

4° *La ville à habitations indépendantes*, et ici il faudra indiquer également la population et la façon dont les habitations sont disposées les unes par rapport aux autres. En Angleterre, par exemple, dans les quartiers aisés, les villas sont établies au milieu d'un jardin, ou tout au moins isolées de la rue par un fossé.

5° *La ville à habitations-casernes*, c'est-à-dire à habitations subdivisées en nombreux appartements. Chaque maison peut comprendre un nombre plus ou moins grand d'appartements, selon la multiplicité des étages et des corps de bâtiments.

L'extension du Voisinage. — La Proximité des Foyers n'est pas le seul élément qui influe sur les Rapports de Voisinage. Il arrive que l'on a plus de rapports avec un voisin éloigné qu'avec un voisin proche. Il y a donc lieu de déterminer la tendance à étendre ou à rétrécir les rapports entre voisins. C'est ce que l'on a ici dénommé Extension du Voisinage :

A Paris, quoique la Proximité des Foyers soit très grande, beaucoup de voisins ne se fréquentent pas, ce qui ne veut pas toujours dire qu'ils ne s'occupent pas les uns des autres.

Les Anglais, bien moins portés que les Français à étendre le cercle de leurs relations, ont cependant des rapports de voisinage presque obligatoires, ce qui ne veut pas toujours dire qu'ils soient très étendus.

Dans la steppe les rapports de Voisinage sont forcément très faibles par suite de l'isolement des familles, tandis que dans les pays de cueillette, ils sont très étendus.

En fait l'Extension des rapports de Voisinage atteint son maximum là où une population agglomérée vit d'un travail facile.

Diversité du voisinage. — Le voisinage n'est pas toujours, tant s'en faut, un groupement homogène, et l'inégalité des personnes qui le composent va en s'accentuant au fur et à mesure que le

milieu social se complique. L'inégalité, ici, doit s'entendre à un certain point de vue, celui sous lequel les Rapports de Voisinage sont envisagés dans le milieu particulier que l'on a en vue.

Dans certaines sociétés simples, on ne distingue que des différences individuelles dues à l'âge, au sexe, aux dons personnels ou encore à la richesse.

Dans la plupart des sociétés, il se forme des castes, des clans ou des coteries qui tendent à s'isoler les uns des autres. Ce sont là des groupements secondaires qui se forment dans le groupement du Voisinage, et dont il faut noter l'existence.

A quel moment peut-on dire que la Diversité du Voisinage repose, non plus sur des différences individuelles, mais sur des différences collectives?

Évidemment lorsque ces collectivités forment des groupes plus ou moins fermés, lorsqu'il existe des difficultés pour passer de l'une à l'autre, quelles que puissent être les différences entre les qualités ou la situation des individus, il n'y a pas de classes sociales véritables, si chacun peut espérer d'arriver à l'état supérieur, ni de clans si chacun peut passer à volonté d'une catégorie dans l'autre.

La Caste et le Clan constituent les deux groupements les plus accusés, les types les plus parfaits de groupements de voisinage.

Un Voisinage est organisé en *Castes*, lorsqu'il est subdivisé en *groupements hiérarchisés basés sur l'hérédité.*

Il est organisé en *clans*, lorsqu'il est subdivisé en *groupements basés sur l'hérédité, mais placés au même niveau.*

Les divers clans d'une tribu traitent entre eux sur un pied d'égalité, tandis que les différentes castes d'un peuple sont placées suivant un ordre hiérarchique. Les membres des castes supérieures jouissent d'une haute considération et de privilèges importants tandis que ceux des castes inférieures sont méprisés et dédaignés.

En général les clans sont des groupes exogames, tandis que les castes sont endogames, et cela s'explique facilement. Le clan est une extension de la famille ; c'est pourquoi le mariage est interdit entre les personnes appartenant à un même clan.

Le caste, au contraire, repose sur un sentiment d'exclusivisme aristocratique, de sorte que l'on considère comme une mésalliance, toute union avec une personne d'une caste inférieure.

La *classe* est une caste d'une forme atténnée.

Les diverses classes d'un peuple sont, comme les castes, *placées suivant un ordre hiérarchique, mais l'hérédité ne joue plus un rôle décisif de différenciation.* L'hérédité peut-être une condition favorisant l'accès; ce n'est plus la condition primordiale. Un individu adulte peut rarement s'élever d'une classe à l'autre, mais son fils ou son petit-fils pourra le faire.

Quant à la *coterie,* elle est au clan ce que la classe est à la caste; c'est *un clan instable, dans lequel l'hérédité ne compte plus pour beaucoup.*

Le *clan* se rencontre ordinairement dans les sociétés simples et plus ou moins anarchiques dans lesquelles les pouvoirs publics sont constitués d'une façon insuffisante et sont impuissants à assurer la sécurité. La justice est alors une fonction privée qui s'exerce au moyen de la *vendetta.* Dès lors, nulle protection pour celui qui ne fait partie d'aucun clan. Comme exemples de sociétés basées sur le système des clans, citons les anciens Écossais, les Corses, les sauvages.

Les *coteries* naissent dans les pays compliqués où l'État ne remplit pas ses fonctions d'une façon suffisante et où les situations publiques sont plus ou moins mises au service des intérêts privés. Cela suppose un gouvernement plus ou moins instable, comme dans les pays latins modernes.

L'organisation en *castes* suppose une société plus compliquée que l'organisation en clans, mais n'ayant pas encore atteint le stade du machinisme, et plus ou moins à l'abri des influences étrangères. Le régime des castes se rencontre dans l'Inde brahmanique, à Ceylan et chez certains peuples de l'Afrique et de l'Océanie.

Enfin les *classes* existent dans la plupart des sociétés compliquées, surtout si elles ont pu conserver une certaine stabilité, comme en Angleterre, en Prusse, en Espagne, en Suède.

A côté des types que nous venons de citer il existe des sociétés

basées, non pas sur l'organisation du Voisinage, mais sur celle de la Corporation, comme l'ancienne Allemagne. La Corporation est du reste une espèce de Voisinage, mais d'une structure un peu plus étroite et plus stricte et que l'on a classée à part. Dans le système des castes, il y a un peu de la Corporation.

Au surplus, le Voisinage n'est pas le seul élément de la structure sociale d'un pays, et il faut comprendre que le Voisinage est une classe analytique, tandis que la structure sociale est un ensemble synthétique.

Rapports de Voisinage. — Il ne suffit pas de déterminer les différentes catégories de personnes que l'on trouve dans un Voisinage. Il faut aussi étudier les rapports qui existent entre ces catégories, et entre les divers membres d'une même catégorie.

Ces rapports peuvent aller de la bienveillance à l'hostilité, de la solidarité à l'antagonisme.

L'exagération de la vendetta, en perpétuant les haines familiales, entraîne un état de lutte permanent entre les clans.

L'exclusivisme des classes est tempéré par les survivances patriarcales, lesquelles agissent toujours dans le sens des idées égalitaires

Voici, par exemple, ce que Le Play disait des rapports sociaux en Espagne entre 1840 et 1847 :

« Le détail des mœurs qui distingue le plus l'Espagne aux yeux des étrangers est la parfaite convenance des rapports sociaux. Chacun a le sentiment de la dignité humaine et la respecte dans autrui. Le riche protège sans morgue ceux qui sont placés sous son patronage. La déférence accordée par l'ouvrier ou par l'indigent à ceux qui assurent l'existence de sa famille est à la fois bien sentie et exempte de servilité[1]. »

Il ajoute, à propos du droit de chasse :

« En Espagne, comme en Russie, l'opinion et l'usage n'établissent, sous ce rapport, aucune ligne de démarcation entre les diverses classes. Cette manifestation évidente du sentiment d'é-

1. *Ouvriers européens*, t. IV, p. 278.

galité qui règne dans ces deux pays semblera peut-être inexplicable aux personnes qui ne connaissent de l'Espagne que l'existence d'une riche aristocratie ; de la Russie, que le principe de la dépendance personnelle qui pèse sur la classe inférieure. Elle est toute naturelle pour ceux qui ont étudié l'état de la solidarité qui unit la société espagnole, et le caractère patriarcal que conserve toujours en Russie, l'organisation de la famille, de la commune, de l'autorité seigneuriale et du pouvoir souverain.

« L'un des symptômes manifestes du sentiment d'égalité qui règne effectivement dans ces deux pays, opposés sous tant d'autres rapports, se trouve également dans la tenue générale des édifices religieux. Aucune ligne de démarcation n'est établie entre les classes extrêmes de la société qui sont admises aux heures et aux places qu'ils convient à chacun de choisir. Ces habitudes forment un contraste frappant avec celles qui prévalent de plus en plus dans les édifices religieux, protestants ou catholiques de l'Occident. On peut constater, par exemple, que, dans plusieurs églises ou chapelles de Londres, la démarcation entre les classes est poussée, en fait, à ce point que celles-ci assistent séparément à des services célébrés par des ministres distincts, à des heures différentes [1]. »

J'ajouterai que l'exclusivisme de classe n'a pas été étranger à la multiplicité des sectes religieuses en Angleterre. La religion anglicane a un caractère trop aristocratique pour les classes inférieures, qui recrutent surtout les sectes dissidentes. Dans l'Église anglicane même, plusieurs tendances se dessinent, et la question des classes y a joué un rôle : les préférences de l'aristocratie vont à l'Église haute, et celles de la bourgeoisie à l'Église basse [2].

Voici quelques appréciations sur les Rapports de voisinage dans différents milieux faites par quelques-uns des collaborateurs de la *Science sociale*. D'après M. Ph. Champault [3], dans les campagnes bretonnes, la solidarité du Voisinage se manifeste

1. *Ouvriers européens*, t. IV, p. 279-280.
2. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, p. 323.
3. *Sc. soc.*, 2e pér., 78e fasc., p. 22.

surtout par les coups de main et les aides en nature, mais beaucoup plus difficilement par une aide pécuniaire. C'est ce dernier point qui a fait parfois dire que le Breton était un individualiste[1].

Dans les villages à banlieue morcelée de la Champagne Pouilleuse, les petits cultivateurs se sentent à la fois solidaires et ennemis, mais jamais indifférents[2]. Cette mentalité est la cause profonde de la mauvaise organisation du Voisinage au point de vue financier et qui développe l'usure[3].

Dans le Münsterland (Westphalie), l'isolement des foyers restreint les Rapports de Voisinage : « il est plus difficile de s'occuper constamment de ce que fait le voisin ; il y a aussi moins de sujets de procès ou de chicanes. On se gêne moins les uns les autres. On se voit plus rarement, mais on se voit plus volontiers. Les rapports de voisinage sont plus restreints, mais meilleurs[4] ».

En Prusse, les Rapports de Voisinage sont moins bons au delà de l'Elbe qu'en deçà. La médisance y dégénère plus facilement en calomnie, et la discipline ne peut exister qu'à l'aide d'une forte contrainte policière[5].

Dans les pays anglo-saxons, les Rapports de Voisinage sont généralement bons, mais un nouvel arrivant ne compte pour le Voisinage, que lorsqu'il a reçu la visite officielle de ses plus proches voisins, et pour cela, il faut que l'on ait constaté que son éducation et sa vie extérieure sont conformes à celles du milieu.

Dans certains pays du Midi, dans le pays d'Horte, en Gascogne, par exemple, les Rapports sont également bons, mais d'origine patriarcale. Ils donnent lieu aussi à des cérémonies de présentation traditionnelles, mais ici c'est au nouvel arrivant que doit incomber l'initiative de la première visite.

Le Voisinage, comme tout groupement, a besoin de chefs, mais ce sont des chefs d'un caractère tout à fait particulier. Ils

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 78e fasc., p. 35, n.
2. *Ibid.*, 104e fasc., p. 56.
3. *Ibid.*, p. 79.
4. *Ibid.*, 116e fasc., p. 37.
5. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 333-334.

ne tiennent leur pouvoir de personne, et leur autorité n'est due qu'à l'influence qui découle de leurs qualités personnelles.

« Ils ne tiennent pas leur pouvoir d'une délégation qui leur serait faite par les membres du groupement, car alors ce groupement serait une Corporation et non plus un Voisinage. Le Voisinage est un état de fait, c'est un groupement qui résulte de la Proximité et non d'engagements réciproques. Ce n'est pas non plus de leur situation matérielle que les chefs du Voisinage tirent leur autorité. Car s'ils tenaient les familles sous leur autorité parce qu'ils détiennent leurs moyens d'existence, ils n'agiraient plus comme chefs de Voisinage, mais comme patrons. — L'action de ces gouvernants du Voisinage est une action bénévole, et bénévolement acceptée, c'est une autorité purement morale[1]. »

Les chefs règlent et gouvernent le Voisinage par la seule force de l'exemple. D'après la Nomenclature, ils se divisent en deux types :

L'Autorité sociale;

Le Gentleman.

C'est encore au cours de R. Pinot, que nous emprunterons la définition de ces deux types :

« L'*Autorité sociale* est une individualité d'élite qui, par le bon exemple de sa vie, la sagesse de ses avis, est la providence, le conseil, et le mainteneur de la paix publique dans tout son voisinage. Comme son influence réside essentiellement dans sa capacité et sa valeur morale, sa condition professionnelle n'entre qu'accessoirement en ligne de compte; et on voit de simples gens de la campagne gouverner leur voisinage et réussir dans cette tâche où de grands propriétaires ont échoué[2]. »

« Le *Gentleman* est le chef d'une des familles *patronales* qui se trouvent dans le Voisinage; mais ici, — tout comme l'Autorité sociale, — le gentleman n'agit que par la seule force de son exemple et de ses conseils. Ce qui le différencie de l'autorité

1. *Sc. soc.*, t. XV, 99.
2. *Ibid.*, p. 99 et 100.

sociale, c'est que sa fortune lui permet de faire de larges sacrifices en faveur des intérêts du Voisinage[1]. »

Ce terme de Gentleman a été choisi, parce que c'est en Angleterre qu'on le trouve le plus couramment. Il trouve son origine dans l'ancienne gentry, composée de grands propriétaires ruraux qui aimaient à patronner le Voisinage d'une façon désintéressée. Ils vivaient les anciennes traditions tout en sachant les transformer en temps utile[2]. Dans l'Angleterre moderne, il y a, en outre de la gentry rurale, de nombreux gentlemen dans les villes, et ils exercent une action du même genre.

Non seulement leur richesse leur permet de faire des dons aux écoles, aux hospices, aux hôpitaux, aux églises, aux œuvres de toute nature, mais de par leur formation sociale, ils sont portés à payer de leur personne, à administrer bénévolement les œuvres utiles, et même à exercer gratuitement certaines fonctions publiques.

Ils font partie des conseils d'administration des écoles, des églises, des districts d'assistance; ils sont *justices of the peace*. Ils ne se contentent pas de faire l'aumône, mais aussi ils prêtent de l'argent aux personnes qui font preuve d'une initiative quelconque, soit pour fonder une entreprise, soit pour émigrer[3].

Quand un prêt est fait pour obliger ainsi un ami, un voisin, un émigrant ou un ouvrier, le gentleman considère que son prêt est un don. Il n'en demandera jamais le remboursement et n'en escomptera même pas de la reconnaissance.

Si la somme est remboursée à un moment donné, il accepte ce remboursement pour ne pas désobliger l'emprunteur, pour ne pas l'humilier. Si par surcroît, on lui donne de la reconnaissance, il croira à une bénédiction du ciel.

Pour être gentleman, il faut être riche, ne pas être avare et avoir de la grandeur d'âme. Il faut savoir qu'un bienfait n'existe plus dès qu'on le rappelle à l'obligé ou dès que l'on s'enorgueillit publiquement.

1. *Sc. soc.*, t. XV, p. 100.
2. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, p. 367.
3. *Id.*, p. 102, 240, 313, 321, 338.

A côté de cela un gentleman peut traiter des contrats dont il exigera la stricte observation, car il y a en lui deux hommes : le gentleman et le businessman[1]. Il trace une démarcation nette entre le patronage désintéressé et les affaires, entre le domaine de la bienveillance et celui qui repose sur de *strict business principles*.

Sur le Continent on met plus facilement du sentiment dans les affaires, mais aussi plus d'esprit intéressé dans les choses de sentiment. C'est là l'un des obstacles qui retardent l'éclosion du type du Gentleman.

III. — EXEMPLES D'ANALYSES.

Voici d'abord l'analyse du Voisinage chez des pasteurs nomades, les Arabes Larbas, dont il a déjà été question à plusieurs reprises[2].

Arabes Larbas.

Proximité. — Le *campement* (douar) est formé de plusieurs tentes rangées en cercle, et habitées par des familles apparentées entre elles. — Lorsque le puits est assez abondant, plusieurs douars campent alentour. — Les autres douars campent près des puits voisins.

Extension. — Le Voisinage s'etend à toute la tribu, mais les liens sont naturellement moins solides que ceux qui unissent les personnes d'un même douar.

Diversité. — Le Voisinage semble être une combinaison du système des castes et des coteries.

Il y a d'abord deux castes : les hommes libres et les esclaves, mais ceux-ci sont des nègres.

Le caste supérieure tend à se subdiviser en trois *classes* selon la richesse en biens mobiliers : les riches (grandes tentes), la classe moyenne et les clients. La diversité des richesses est entretenue par ce fait que l'aîné hérite une part double, de sorte que les lignes aînées tendent à former une aristocratie.

Enfin on peut considérer comme des *coteries* les smala qui se forment autour des grandes tentes et qui comprennent une famille riche avec ses clients et ses domestiques libres, sans compter ses esclaves.

1. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, p. 292.
2. Cf. *Sc. soc.*, 2e pér., 116e fasc., p. 46 (Travail) et p. 86 (Propriété).

La structure sociale est donc un peu indécise à cause de cette multiplicité de groupements.

Rapports de Voisinage. — Entr'aide continuelle, surtout prêts d'animaux en cas de revers. Le prêt à intérêt est défendu, et l'on ne réclame jamais le remboursement; les riches brûlent les titres de créance à leur mort.

Il arrive même que l'on fait des avances dans une autre tribu. D'autre part, les devoirs de l'hospitalité sont sacrés, mais cessent dès que l'étranger a quitté le douar.

Les autorités sociales sont donc des espèces de gentlemen, mais d'un type réduit, car leur générosité est partiale, par principe, par suite des considérations de famille, de tribu, d'origine, de religion.

Le clan type est, on le sait, celui que l'on trouve à la base de l'état social des anciens Écossais. Nous le prendrons donc comme exemple, d'autant plus qu'il a été étudié par M. Ch. de Calan dans la *Science sociale*[1].

Le clan écossais est comme on va le voir, un groupement dont les fonctions sont complexes.

1° C'est une extension de la Famille patriarcale, car tous les membres d'un clan se considèrent comme parents et portent le même nom, et les échanges d'enfants sont fréquents.

2° C'est un organisme de Patronage, une grande Communauté patronale, propriétaire du sol, qui réglemente les partages périodiques des terres cultivées, les droits de pâturage, etc.

3° C'est un groupement de Voisinage, comme le montre l'analyse ci-dessous.

4° C'est un groupement de la vie publique, car les chefs de clans dirigent les guerriers, rendent la justice et prélèvent des impôts.

Le clan est tout cela, et c'est pourquoi il n'est mentionné expressément nulle part dans la Nomenclature. Toutefois, c'est à propos du Voisinage que son organisation commence à se dessiner avec le plus de netteté. La monographie d'un petit pasteur cultivateur des Highlands d'Écosse aurait montré l'intervention d'un agent du clan dans le Travail et la Propriété et les influences du clan dans la Famille, le Mode et les Phases de l'existence, mais ce n'est que dans l'analyse du Voisinage

1. Tome XIX, p. 78 et 356.

que la détermination exacte des catégories de personnes aurait apparu.

Voici maintenant l'analyse des phénomènes du Voisinage relatifs au clan écossais des Highlands d'après une étude de M. de Calan.

Clan highlander.

Proximités des Foyers. — Hameau de 3 à 20 cabanes; parfois cabanes isolées; — un certain nombre de hameaux forme un sous-clan; — 3 ou 4 sous-clans forment un clan; — 3 ou 4 clans formaient anciennement une tribu; — chaque tribu occupait à peu près le territoire d'un comté actuel (Ross, Argyll, Caithness).

Extension du Voisinage. — Les rapports sont très étroits dans le hameau et le sous-clan, et deviennent moins précis au fur et à mesure que la circonscription est plus grande.

Diversité. — Trois classes : 1° les *chefs* (de tribu, de clan ou de sous-clan), qui avaient le droit de juridiction, et qui conduisaient les hommes à la guerre; — 2° l'*aristocratie*, comprenant les familles possédant beaucoup de bétail et les spécialistes (forgerons, prêtres, etc.); — 3° le *peuple* comprenant les ouvriers et les familles possédant peu de bétail.

Rapports. — Tout le Voisinage prend part aux baptêmes, mariages, enterrements, se cotise pour donner une dot aux jeunes filles, cultive le bien des pauvres. Les échanges d'enfants sont fréquents entre les familles.

Pour compléter la monographie du Grec de Makri dont nous avons donné précédemment l'analyse, nous présentons maintenant la partie de cette monographie qui concerne le Voisinage.

Grec de Makri[1].

Proximités des foyers. — Petite ville indépendante et divisée en deux quartiers bien distincts : le quartier grec ou chrétien, et le quartier turc ou musulman.

Extension. — Le Voisinage est restreint au quartier.

Diversité. — Les classes sociales paraissent peu tranchées, mais il existe une certaine inégalité de fortune due au commerce. — Tous les domestiques sont Bulgares.

Rapports. — Les commerçants enrichis dotent les écoles, entreprennent même des routes pour pallier à l'inertie des autorités turques.

1. Cf. *Sc. soc.*, 2e pér., 122e fasc., p. 63 (Famille), et. *supra*, p. 34, 56 et 83.

IV. — LES RÉPERCUSSIONS.

Les répercussions passives. — Passons maintenant aux répercussions. Voyons d'abord celles qui déterminent la *Proximité des foyers*. C'est la question des causes du Village aggloméré et de la ferme isolée, qui a donné lieu à plusieurs reprises à des discussions dans la Revue[1].

Il faut comprendre que l'agglomération en villages peut être due à des causes diverses et non pas à une seule cause. Tantôt, c'est une action du Lieu, tantôt de l'État, tantôt de l'Histoire de la race, comme le montrent les répercussions suivantes.

Du Lieu :

1. *La rareté des points d'eau pousse les petits cultivateurs à s'agglomérer en villages :* Champagne[2], Lorraine[3], Lünebourg[4], plaine prussienne[5], Russie[6]. — En effet on évite ainsi de nombreux voyages pour transporter l'eau.

Cette répercussion se trouve parfois en défaut, par exemple en Kabylie, où les villages sont bien agglomérés, mais pas toujours à proximité de la source, de sorte que les transports d'eau ne sont pas évités. Il faut alors en conclure qu'une force plus puissante agit. C'est ce que montre la répercussion suivante.

De l'État :

2. *L'insécurité oblige la population à s'agglomérer* : Kabylie[7], Corse[8], Albanie[9], Nègres[10], etc.

Du Lieu :

3. *La dissémination des terres cultivables oblige les cultiva-*

1. Voir le *Bulletin*, 112e, 113e et 118e livr.
2. *Sc. soc.*, 2e pér., 104e fasc., p. 51.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, 23e fasc., p. 13.
5. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 289.
6. *Sc. soc.*, 2e pér., 115e fasc., p. 30.
7. *Comment la route crée le type social*, t. I, p. 238-239.
8. *Les Français d'aujourd'hui*, p. 189.
9. *Comment la route crée le type social*, t. I, p. 395.
10. L. Tauxier, *Le Noir du Soudan*, p. 66, 182, 232, 354, etc.

teurs à vivre dans des habitations isolées : Norvège[1]. — Cette répercussion a une grande importance, car elle a été le point de départ de la formation particulariste.

4. *L'imperméabilité du sous-sol permet aux petits cultivateurs de s'établir en habitations isolées :* Münsterland[2], Flandre[3], Bretagne[4], Gascogne[5].

En effet, on peut se procurer facilement de l'eau partout et s'établir où l'on veut. On a dès lors intérêt à s'établir au milieu de son domaine ce qui facilite le travail. Cette répercussion peut toutefois être annihilée par la répercussion 3, si la sécurité n'est pas suffisamment assurée.

5. *L'abondance des sources détermine la grandeur variable du campement des pasteurs nomades :* Arabes Larbas[6].

6. *L'abondance du gibier détermine la grandeur du campement des chasseurs.* Le campement des chasseurs de bisons dans la Prairie comprend souvent 1.000 et même 2.000 âmes[7], tandis que celui des Australiens chasseurs d'opossums et de kangourous ne dépasse pas 100 individus[8], et celui des Bushmen du désert de Kalahari, qui chassent un gibier épars et rare, est de 20 à 30 personnes en moyenne, allant parfois jusqu'à 40, mais descendant à certaines époques jusqu'au simple ménage isolé[9].

Du Travail :

La grande ferme s'établit d'une façon isolée, car elle constitue à elle seule un hameau et parfois un village; les difficultés du travail seraient trop grandes si elle ne s'installait pas autant que possible au milieu de ses terres, et elle a le moyen de faire les dépenses d'un puits : grandes fermes de l'Angleterre, de

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 19e fasc., p. 39.
2. *Ibid.*, 116e fasc., p. 27.
3. *Ibid.*, 79e fasc., p. 9.
4. Fr. Fèvre et H. Hauser, *Régions et pays de France* (F. Alcan, 1909), p. 218 et 219.
5. *Sc. soc.*, 114e fasc., p. 32.
6. *Ouvriers des Deux Mondes*, 2e sér., t. I.
7. *Sc. soc.*, t. VIII, p. 76.
8. R. Brough Smyth, *The aborigines of Victoria*, t. I, p. 43 et 124.
9. Th. Baines, *Explorations in South Africa* (London, 1864), p. 110 et 143. — R. Verneau, *Les races humaines*, p. 345.

la Brie, de la Beauce [1], hacienda de l'Amérique du Sud, etc.

Passons aux villes. Elles forment des agglomérations qui peuvent être dues à des répercussions du Travail, s'il s'agit d'une ville industrielle, du Commerce s'il s'agit d'une ville commerçante, de l'État s'il s'agit d'une capitale.

Mais la Proximité des foyers peut être plus ou moins grande, et les causes peuvent en être variables comme le montrent les répercussions suivantes :

Du Lieu :

La vallée encaissée tend à développer le type de la maison à appartements multiples [2] : Elberfeld-Barmen, Glascow, etc.

De la Propriété :

La cherté du terrain tend à développer le type de la maison à appartements multiples [3] : Paris.

De l'Histoire de la race :

L'origine particulariste des habitants oppose une résistance à l'installation des maisons à appartements multiples [4] : Londres, Chicago. Sans doute les répercussions précédentes agissent dans les pays anglo-saxons, mais avec une plus grande lenteur que sur le Continent.

L'Extension du Voisinage dépend principalement de deux causes, de la Proximité des foyers et de l'Histoire de la race.

Toutes choses égales d'ailleurs, les liens de Voisinage sont d'autant plus grands que la Proximité des foyers est plus grande. Dans la tribu des Larbas, ils sont plus grands dans le douar que dans la ferqua, et dans celle-ci que dans la tribu. Chez les Highlanders, ils sont plus grands dans le hameau que dans le clan, dans le clan que dans la tribu, et dans la tribu que dans la race.

D'un autre côté, à égalité d'agglomération, les liens de Voisinage sont plus ou moins étendus selon l'origine de la race. Ils sont plus grands dans les pays ruraux communautaires que dans

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 99e fasc.
2. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 348.
3. *Ibid.*
4. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, p. 60.

les pays ruraux particularistes, à cause des habitudes de clan qui survivent dans les premiers. Par contre, ils peuvent être moins grands dans les villes qui grandissent rapidement par l'afflux d'immigrants venant de régions diverses, car les communautaires sont moins aptes à reformer de nouveaux groupements hors des anciens cadres.

Enfin des circonstances exceptionnelles peuvent resserrer les liens de Voisinage : guerre, insécurité, épidémies.

La Diversité du Voisinage est surtout influencée par la complication du Travail, lequel a pour effet, non seulement de multiplier les catégories d'ouvriers, de patrons, de commerçants mais aussi des intellectuels, des fonctionnaires, etc.

Citons quelques répercussions qui influencent la formation des clans, des castes, des classes et des coteries.

De l'État :

L'insuffisance des pouvoirs publics dans une société peu compliquée donne de l'importance aux clans : sauvages et demi-sauvages, anciens Celtes, Albanais, Corses.

L'insuffisance des pouvoirs publics dans une société compliquée tend à créer des coteries : France actuelle.

Du Travail :

La diversité des métiers augmente la différenciation des castes et des classes : Inde, Ceylan, Angleterre, Prusse.

Du Mode d'existence :

Une grande différenciation dans le Mode d'existence tend à séparer les classes : Angleterre [1], Prusse [2].

De l'Histoire de la race :

La diversité d'origine tend à créer des castes dans les pays communautaires. C'est le cas probablement de l'Inde, et cela s'explique par le fait que dans la formation communautaire, les individus de même origine tendent à rester groupés.

De la Famille :

1. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, p. 218 et suiv.
2. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 364.

Les différences d'éducation tendent à créer des classes : Angleterre [1], Prusse [2].

Sur les *Rapports de Voisinage,* nous enregistrons les répercussions qui suivent.

De la Famille :

La formation patriarcale crée de bons rapports de Voisinage : Arabes Larbas [3], Espagne [4], etc.

La famille instable est une cause de troubles dans les rapports de Voisinage et nécessite l'intervention de la police : Prusse [5].

La formation particulariste crée de bons rapports de Voisinage : pays scandinaves et anglo-saxons [6].

La formation patriarcale rend difficile la formation du type du gentleman, car la solidarité se restreint aux membres de la tribu et surtout de la parenté : Larbas [7].

Une éducation trop théorique est un obstacle à la formation du type de gentleman : Prusse [8]; — car le manque d'expérience ne lui permet pas d'agir efficacement sur l'entourage.

Les répercussions actives. — Nous nous bornerons à indiquer quelques répercussions tirées des milieux compliqués où la différenciation des classes est très marquée, ce qui permet de les mettre plus facilement en lumière.

Sur l'État :

Dans la formation communautaire, les classes tendent à obtenir des privilèges légaux : monopole des situations d'officiers, de hauts fonctionnaires, titres officiels (Prusse) [9].

Sur les Cultures intellectuelles :

Une grande différenciation des classes tend à créer des écoles pour chaque classe : Prusse [10], Angleterre [11].

1. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, p. 225 et suiv.
2. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 277.
3. Cf., *supra*, p. 108.
4. Cf., *supra*, p. 102.
5. *Ibid.*, p. 104.
6. *Ibid.*, p. 104.
7. *Ibid.*, p. 108.
8. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 277.
9. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 264 et 267.
10. *Ibid.*, p. 127 et 133.
11. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, p. 87.

Sur la Famille :

Une grande différenciation des classes tend à restreindre les mariages entre personnes de classes différentes : Prusse [1]. — Le cas extrême est celui de l'Inde où les castes sont endogames, au moins en ce qui concerne les unions légitimes. — Le cas le plus réduit est celui de l'Angleterre, car il est admis que la femme prend le rang de son mari, quelle que soit son origine. — En Prusse, la femme porte le titre du mari, mais celui-ci est pour ainsi dire obligé à choisir une épouse dans sa propre classe.

Sur le Mode d'existence :

L'exclusivisme de classe tend à subdiviser les villes en quartiers pauvres et riches. Ce phénomène est surtout frappant dans les villes anglaises, où l'exclusivisme de classe étant plus fort qu'ailleurs, la séparation des quartiers est aussi plus nette [2].

Une trop grande extension du Voisinage tend à donner une importance exagérée aux Récréations.

Sur l'État :

Une forte organisation du Voisinage permet de résister efficacement contre les empiétements des autorités publiques : pays anglo-saxons.

Sur l'Expansion de la race :

Une grande extension du type du gentleman favorise l'Expansion de la race, parce que le patronage financier désintéressé du gentleman permet aux jeunes gens énergiques, mais peu fortunés, d'émigrer dans les colonies : Angleterre.

1. *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 272.
2. *La formation sociale de l'Anglais moderne*, p. 220.

XV

LA CORPORATION[1]

(de bien public).

I. — DÉFINITION.

La Corporation de bien public comprend l'ensemble des faits relatifs aux rapports sociaux libres et désintéressés qui donnent lieu à des engagements précis.

Il est à peine besoin de justifier cette définition après ce que nous avons dit du Voisinage. La définition de la Corporation est à peu près la même que celle du Voisinage. Les rapports sociaux qui forment l'objet principal des phénomènes compris sous ces deux rubriques ne diffèrent que sur le degré de précision des engagements qu'ils créent. Pour l'un et l'autre, les rapports sont libres et désintéressés, mais ils ne donnent lieu à des engagements précis qu'en ce qui concerne la Corporation.

La Corporation est une espèce de Voisinage plus restreint et mieux délimité que le Voisinage proprement dit.

Pour analyser d'une façon complète un groupement corporatif, il faut le passer au crible de la Nomenclature depuis A jusqu'à Z, comme pour tous les autres groupements.

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons la Corporation dans la Nomenclature, mais jusqu'ici nous ne l'avions vue qu'à titre accessoire : les Corporations d'arts libéraux dans les Cultures intellectuelles et les Corporations religieuses dans la

1. Voir le Cours de R. Pinot. *Sc. soc.*, t. XV, p. 101.

Religion. On peut se demander pourquoi ces Corporations ne sont pas placées dans la même classe que les autres? La chose serait logique peut-être si la Nomenclature était un classement des différentes espèces de groupements, mais nous savons qu'il n'en est rien. On se place à un point de vue purement analytique et non synthétique.

Les Corporations d'arts libéraux se classent dans les Cultures intellectuelles, parce qu'elles sont basées sur des rapports créés par des liens intellectuels, comme les autres faits étudiés dans ce compartiment de la Nomenclature.

Les Corporations religieuses se classent dans la Religion parce qu'elles tirent leur origine de rapports de nature religieuse.

Les Corporations de bien public pourraient se classer dans le Voisinage, car elles sont basées sur des liens qui rappellent ceux du Voisinage. On les a classés à part, simplement parce qu'on a pensé que l'importance de leur rôle justifiait ce classement.

Ceci nous montre que le tableau analytique de la Corporation devra s'inspirer de celui du Voisinage. Il faut toutefois remarquer que la Diversité du Voisinage n'a pas ici rien d'analogue, à cause du but plus précis et plus restreint que poursuit la Corporation. Par contre l'Objet de la Corporation devra remplacer la Proximité des foyers, car le fait générateur de la Corporation n'est plus la Proximité des foyers, mais un objet particulier que les membres ont en vue.

II. — LES ÉLÉMENTS ANALYTIQUES

Les éléments analytiques seront donc au nombre de trois, à savoir :

L'Objet;

L'Extension de la Corporation;

Les Rapports corporatifs.

L'Objet. — L'Objet de la Corporation comprend les buts précis qu'elle poursuit.

A cet égard, la Nomenclature distingue trois espèces de Corporations :

I. Les *Corporations d'intérêts communs* qui ont pour objet une entreprise collective utile à l'ensemble des membres. Chacun de ceux-ci paie une cotisation, mais le fonds ainsi constitué ne donne pas lieu en retour au versement d'un dividende ou d'un intérêt, sinon on aurait affaire à une société commerciale, coopérative ou autre.

Le type de la Corporation d'intérêt commun est le syndicat : syndicats ouvriers ou patronaux, associations agricoles, anciennes corporations de métiers[1].

II. Les *Corporations de bienfaisance* qui comprennent deux catégories de membres : les bienfaiteurs et les bénéficiaires. Les premiers versent une cotisation et les seconds bénéficient d'allocations dans des conditions déterminées. Comme Corporations de bienfaisance, citons les sociétés de Saint-Vincent de Paul, les hospices privés, les institutions charitables.

III. Les *Corporations mixtes* qui réunissent les caractères des deux espèces précédentes, et sont à la fois des Corporations d'intérêts communs et de bienfaisance. Comme exemple, citons certaines sociétés de secours mutuels qui admettent des membres honoraires : les membres actifs forment entre eux une Corporation d'intérêts communs, les membres honoraires une Corporation de bienfaisance, mais tous ensemble forment une Corporation mixte[2]. Citons encore certains syndicats soutenus par des subventions patronales ou autres.

L'EXTENSION DE LA CORPORATION. — L'Extension de la Corporation comprend la détermination de l'étendue plus ou moins grande de la Corporation : nombre de membres, grandeur de la circonscription, dans laquelle ils se recrutent, pourcentage des adhérents en proportion du nombre des personnes susceptibles d'en faire partie.

1. *Sc. soc.*, t. XV, p. 103.
2. *Ibid.*, p. 104.

Les Corporations peuvent être isolées ou réunies ensemble par des liens fédératifs ou autres. Ainsi en Angleterre, les différents syndicats locaux d'un même métier sont réunis en de puissantes fédérations qui jouent un rôle considérable dans la vie nationale : Fédération des mineurs, des textiles.

De plus, les différents métiers d'une même ville forment des associations purement locales, comme les Bourses du Travail en France et les Trades Councils en Angleterre.

Il arrive que les liens corporatifs débordent les buts principaux en jeu, et que la Corporation se rattache à des groupements d'une autre nature, ordinairement à des associations politiques. Le cas est plus fréquent sur le Continent que dans la Grande Bretagne, car la formation particulariste fait incliner les esprits beaucoup plus vers les associations à buts limités et précis.

Les Corporations peuvent être des associations libres ou forcées. Ce dernier cas est celui de certaines corporations d'artisans en Allemagne. C'était le cas aussi de beaucoup d'anciennes corporations d'artisans.

Les Corporations obligatoires, puisqu'elles sont des associations forcées ne doivent-elles pas prendre place dans les groupements de la vie publique?

Nous ne le pensons pas.

Sans doute, elles forment un état de transition entre la vie privée et la vie publique, mais il faut considérer qu'en réalité il s'agit d'une action des forces publiques en faveur d'intérêts privés, et du reste, il ne semble pas qu'on obtiendrait un résultat bien efficace, au point de vue de l'investigation, en séparant ces corporations des autres.

Les rapports corporatifs. — Il reste à étudier l'essentiel, à notre point de vue, de la Corporation de bien public, à savoir la façon dont les membres de la Corporation comprennent leurs rapports mutuels.

Ils peuvent faire preuve d'une discipline plus ou moins grande, d'un esprit de solidarité plus ou moins accusé.

D'autre part, il faut voir comment se recrutent les chefs et la capacité dont ils font preuve, ainsi que les rapports qui existent entre les chefs et les simples membres.

Enfin, il faut voir les résultats obtenus par l'action corporative. Les buts que l'on se propose sont-ils atteints et dans quelle mesure?

En ce qui concerne les chefs des Corporations, on peut retrouver des types analogues à ceux des chefs du Voisinage : les Autorités sociales et le Gentleman. Toutefois ce sont bien là des chefs de Voisinage, mais qui peuvent apparaître dans la Corporation, au moins sous certains des traits que nous leur avons reconnus. En effet, dans la Corporation, il y a des règles qui décident comment doit être formé le conseil dirigeant : élection, cooptation, hérédité, etc. Or, il peut très bien se faire qu'une autorité sociale ne tienne pas à faire partie de ce conseil, ce qui ne l'empêche pas de jouer un certain rôle et d'avoir une influence sur les décisions hors de proportion avec la voix dont elle dispose.

Dans la Corporation, comme dans le Voisinage, il convient d'étudier non seulement les rapports qui existent entre les différentes catégories de personnes faisant partie du groupement que l'on a en vue, mais aussi entre les différentes catégories de groupements : subdivisions de la Corporation, fédérations, Corporations voisines, etc.

III. — EXEMPLES.

Exemples d'analyses. — Edmond Demolins a étudié l'histoire des corporations d'arts et métiers de Toulouse, dans son travail intitulé *Réglementation ou Liberté*[1]. Il distingue trois phases dans l'évolution de ces corporations, savoir :

1° La période de réglementation municipale, qui commence en 1272 et finit à peu près avec le moyen âge;

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 4e fasc.

2° La période de réglementation corporative, qui commence avec les temps modernes et qui dure jusque vers la fin du XVIe siècle.

3° La période de réglementation royale, inaugurée par les ordonnances de 1581 et de 1597, et qui atteint son plus grand développement avec Colbert pour finir avec Turgot.

Nous donnerons l'analyse des corporations toulousaines dans chacune de ces trois périodes.

Corporations toulousaines.

1re période.

Objet. — *Intérêts communs :* obtenir de la ville des règlements pour limiter la concurrence en diminuant la production, et maintenir l'égalité entre les fabricants en empêchant les perfectionnements.

Extension. — Tous les artisans patrons d'un même métier de la ville sont soumis aux règlements municipaux. Ceux-ci mettent des obstacles à l'établissement des étrangers, taxent les prix d'achat des matières premières, défendent à un même patron d'avoir plusieurs ateliers, prohibent le travail de nuit, empêchent un patron de prendre les ouvriers d'un autre, mettent obstacle à la réclame, protègent contre la concurrence étrangère.

Rapports. — Les artisans d'un même métier sont souvent installés dans la même rue, et sont à la fois solidaires et ennemis. — Ils agissent à l'aide de requêtes aux autorités municipales, qui sont élues par eux. — A partir de 1292, ces autorités commencent à choisir deux *bayles* dans chaque métier pour les représenter.

2e période.

Objet. — *Intérêts communs :* constitution d'un fonds corporatif pour soutenir des procès, organiser l'assistance mutuelle (maladie, enterrements), faire des prêts en cas de revers.

Extension. — La Corporation est obligatoire pour tous les artisans d'un même métier dans la ville. — Réglementation de l'apprentissage, du compagnonnage, de l'admission à la maîtrise par des épreuves, la confection d'un chef-d'œuvre, le paiement d'une cotisation. — Organisation des confréries religieuses.

Rapports. — Procès contre les artisans fraudeurs, contre les autres Corporations qui empiètent sur leurs droits; ce sont les bayles qui poursuivent les procès, et ils sont jugés par les autorités municipales, avec appel devant le Parlement. — La cohésion corporative va en augmentant.

3e période.

Objet. — *Intérêts communs :* obtenir de l'État des règlements pour limiter la concurrence entre les artisans des différentes villes du royaume.

Extension. — La corporation s'étend à tout le royaume, et elle est réglementée sur un plan uniforme. — Les règlements deviennent plus nombreux et plus minutieux.

Rapports. — Le nombre des maîtres va en augmentant et sont obtenus en versant une forte indemnité au roi. — Les procès se multiplient entre les Corporations, ainsi que les doléances au roi.

Dans la grande industrie moderne, les *Trusts* américains, les *Kartells* allemands, les *Comptoirs* français sont des sociétés commerciales, et non des corporations. Elles ont des bureaux de vente et cherchent à faire des bénéfices. Leurs intérêts ne se confondent pas tout à fait avec celui des ateliers de fabrication qu'elles tiennent sous leur dépendance.

Au contraire les syndicats patronaux sont de véritables corporations aussi bien que les syndicats ouvriers, et nous allons donner des exemples des uns et des autres.

Comme exemple de *Corporation de grands patrons,* je prendrai celui des patrons de l'industrie textile de la Flandre française que j'ai étudié en 1909.

SYNDICATS PATRONAUX TEXTILES [1]

(*Flandre française*).

Objet. — *Intérets communs :* constitution d'un fonds corporatif pour soutenir des grèves, organiser une assurance mutuelle contre les mauvais clients et pour lutter contre la domination commerciale des grands magasins de nouveautés.

Extension. — Il y a plusieurs syndicats selon la spécialisation des ateliers et les localités. Il y en a un, par exemple, pour les fabricants de tissus de Roubaix-Tourcoing, mais une partie seulemont est syndiquée.

Rapports. — Les patrons qui souffrent d'une grève ne sont indemnisés que lorsqu'ils acceptent d'aliéner leur liberté à ce sujet en faveur du comité corporatif. — Le syndicat renseigne les fabricants sur la solvabilité des clients et il se charge de défendre leurs intérêts dans les liquidations judiciaires. Il s'occupe aussi des intérêts des fabricants non syndiqués, mais moyennant une commission plus forte. — Au point de vue de la lutte contre les maisons de nouveautés, l'entente n'arrive pas à se réaliser d'une façon effective.

Quant aux exemples de *Corporations ouvrières*, nous les choi-

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 66e fasc., p. 87 à 89.

sirons parmi les syndicats ouvriers de la Flandre française et de la Grande-Bretagne qui ont été étudiés à plusieurs reprises dans la *Science sociale* :

SYNDICATS D'OUVRIERS TEXTILES [1]

(*Flandre française*).

Objet. — Constitution d'un fonds corporatif pour soutenir les grèves et organiser une mutualité en cas de maladie, d'accident. — Obtenir des patrons un meilleur contrat de travail à l'aide de grèves ou de l'intervention de l'État.

Extension. — Chaque catégorie d'ouvriers (fileurs, tisseurs, etc.) a un syndicat dans chaque ville, mais il y a un syndicat général pour tous les ouvriers textiles d'une ville, et parfois plusieurs, car ils sont en général affiliés à un parti politique. — Il y a en outre une Fédération des syndicats textiles affiliée au parti socialiste. Une partie seulement des ouvriers sont syndiqués : un sixième seulement.

Rapports. — Les cotisations sont payées régulièrement et la discipline corporative est assez grande ; — les dirigeants se recrutent en partie parmi les cabaretiers et les politiciens, en partie parmi les ouvriers et anciens ouvriers.

SYNDICATS DE MINEURS ANGLAIS [2]

(*Midlands*).

Objet. — Constitution d'un fonds corporatif pour soutenir les grèves et organiser une mutualité en cas d'accident, de maladie. — Obtenir un meilleur contrat de travail par les grèves ou l'intervention de l'Etat. — Organiser le contrat collectif du travail.

Extension. — Le syndicat comprend tous les ouvriers mineurs d'un district, et il est subdivisé en branches qui groupent les ouvriers d'un puits. — Il y a une Fédération pour tous les Midlands. — La presque totalité des ouvriers est syndiquée.

Rapports. — Les cotisations sont assez élevées et payées régulièrement ; la discipline est assez grande. — Le comité de direction est élu, et on choisit ordinairement les personnalités qui se sont révélées dans les réunions des branches. De même les dirigeants de la Fédération sont le produit d'une sélection des dirigeants des syndicats de districts. — De nombreux *meetings* favorisent cette sélection, et beaucoup de dirigeants sont d'anciens *local preachers* des sectes religieuses dissidentes.

Il ne nous reste plus qu'à donner un exemple de *Corporation*

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 59e fasc.
2. *Ibid.*, 105e fasc. — Voir aussi P. de Rousiers, *Le Trade-unionisme en Angleterre*.

de bienfaisance. M. Robert Pinot en a décrit une dans sa monographie de l'horloger de Saint-Imier.

Toutes les communes du Jura Bernois ont des Bourgeoisies, mais c'est là un groupement dont la nature diffère selon qu'il s'agit des communes rurales ou des communes urbaines. Dans les premières, la Bourgeoisie est un groupement de Patronage, qui administre la propriété collective, réglemente certains travaux et remplit l'office de banque de prêts. Dans les villes, au contraire, la Bourgeoisie s'est transformée en Corporation de bienfaisance, comme nous allons le voir.

BOURGEOISIE DE SAINT-IMIER [1]

(*Jura Bernois*).

Objet. — *Bienfaisance :* assistance aux pauvres, subvention aux écoles et à la commune.

Extension. — La corporation se restreint aux membres de la commune.

Rapports. — Membres actifs : les descendants des anciens bourgeois, propriétaires collectifs de pâturages et de fôrêts, dont les revenus sont consacrés aux objets ci-dessus. — Membres passifs : les autres habitants de la commune. — L'assemblée annuelle des membres actifs nomme un conseil de Bourgeoisie et des employés. — Les Bourgeoisies urbaines sont attaquées et critiquées par une partie de l'opinion publique.

LES RÉPERCUSSIONS. — Voici d'abord quelques exemples de *répercussions passives :*

Du Travail :

La culture ne favorise pas la formation de corporations, à cause du grand éparpillement de la population rurale, mais cette répercussion est aujourd'hui combattue par la suivante :

Le développement des transports favorise la formation de syndicats agricoles, syndicats d'ouvriers et surtout de patrons.

La petite fabrication favorise la formation de corporations d'artisans, car ceux-ci s'agglomèrent dans les villes et peuvent plus facilement se réunir.

La grande fabrication favorise la formation de syndicats

1. *Sc. soc.*, t. VIII, p. 428-433.

patronaux et de syndicats ouvriers. Cette différenciation entre les sydicats de patrons et d'ouvriers n'est pas le fait du machinisme, mais de la grande fabrication. Dès que les ouvriers n'ont plus l'espoir d'arriver facilement au patronat, leurs intérêts deviennent distincts de ceux des patrons et ils tendent à former des associations opposées. C'est pourquoi au xve siècle, il s'est formé des corporations de compagnons hostiles aux corporations de maîtres.

Aussi signale-t-on l'existence de grèves vers l'an 1500 en Allemagne[1], puis une grève des compagnons bonnetiers parisiens de 1724[2] et des gagne-deniers parisiens de 1786[3].

De la Famille :

Lorsque l'éducation familiale développe l'esprit de discipline, les corporations peuvent acquérir une grande force : syndicats anglais et allemands.

De la Cité :

Une vie municipale intense peut donner une grande force aux corporations d'artisans : Moyen Age.

Citons enfin quelques *répercussions actives* sur le Travail :

Une forte organisation syndicale permet d'organiser le contrat du travail : Angleterre[4], Allemagne[5], mineurs du Pas-de-Calais.

Sur le Patronage :

Une forte organisation syndicale tend à diminuer les conflits entre patrons et ouvriers et favorise la solution des conflits à l'aide de l'arbritage : Angleterre, notamment les mineurs[6].

Sur le Voisinage :

Une grande extension du système corporatif tend à créer une

1. J. Janssen, *L'Allemagne à la fin du Moyen Age* (Plon-Nourrit et Cie, 1887), p. 332-333.

2. *La vie parisienne au XVIIIe siècle* (*Les mouvements populaires*, par M. Rouff), p. 285.

3. *Id.*, p. 287.

4. P. de Rousiers, *Le Trade-unionisme en Angleterre*, p. 71 et suiv. ; — *La question ouvrière en Angleterre*, p. 299 et 459.

5. P. Descamps, *La formation sociale du Prussien moderne* p. 58.

6. P. de Rousiers, *La question ouvrière en Angleterre*, p. 295.

hiérarchie de corporations plutôt qu'une hiérarchie de classes : ancienne Allemagne[1].

Avec les Corporations, nous avons fini avec la Vie privée. Il nous reste encore, pour expliquer toute la Nomenclature, à voir la Vie publique, les Rapports avec les races étrangères, l'Histoire de la race et enfin le Rang de la race.

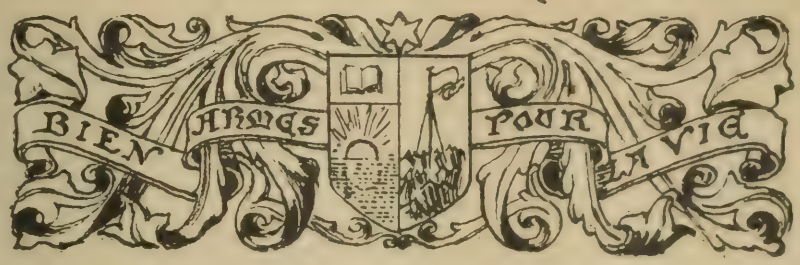
P. DESCAMPS.

1. P. Descamps, *La formation sociale du Prussien moderne*, p. 84.

L'Administrateur-Gérant : Paul DESCAMPS.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

JOURNAL DE L'ECOLE DES ROCHES



PAR LES PROFESSEURS ★ ET LES ELEVES ★

M. STOREZ

ÉCOLE DES ROCHES
VERNEUIL-SUR-AVRE (Eure)
Juillet 1920

Chaque livraison 3 *fr.* 50

SOMMAIRE

I. **VIE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE**. P. 3.

Recta sapere, par M. P. de Rousiers. — L'année scolaire 1919-1920. — Pourquoi nous créons une Ferme-École, par M. Guérinot. — Éphémérides. — Jeux et sports athlétiques. — Personnel de l'École.

II. **TRAVAIL INTELLECTUEL ET ARTISTIQUE**. P. 30.

Vue générale sur notre méthode d'enseignement; quelques applications de la méthode, par un groupe de professeurs. — La Musique, par M. J. Courbin. — Résultats des concours et examens en 1919. — Liste des élèves.

III. **VIE MORALE ET RELIGIEUSE**. P. 62.

Quelle est actuellement la part des capitaines dans la vie des Roches, par J. Luneau. — Pourquoi des scouts à l'École? par H. Cadot. — Société de charité. — L'Association des Anciens, par P. Lyautey. — La vie religieuse protestante, par M. le pasteur Thomas. — *In memoriam;* liste des anciens élèves morts au Champ d'honneur. — Discours pour les anciens tués à la guerre, par M. l'abbé Gamble. — Allocution de M. Robert de Bary.

PREMIÈRE PARTIE

VIE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE

RECTA SAPERE

J'avais dans ma jeunesse un vieux professeur plein de bon sens et de bonne humeur. Il nous enseignait à prendre les choses par le bon côté et, en particulier, à accomplir avec une joyeuse acceptation les tâches qui nous étaient imposées. « Si vous prenez du bout des doigts, avec négligence ou dégoût, le plus léger de vos livres, nous disait-il, vous ne le porterez pas à cent mètres sans une certaine fatigue. Mais si vous chargez délibérément sur vos épaules le plus gros de vos dictionnaires avec la volonté de le porter le plus loin possible, vous ferez des kilomètres avec ce fardeau. Et si vous êtes plusieurs à agir ainsi, vous jouerez à qui portera le plus loin et le plus vite le plus gros dictionnaire. Votre tâche sera devenue un plaisir. »

Cet homme ne professait pas la philosophie, étant simplement Maître de Grammaire, mais il enseignait une très saine philosophie, et c'était un éducateur, car il nous apprenait à aimer notre devoir en même temps qu'il nous montrait comment le « courage à l'ouvrage » est la disposition première indispensable pour y arriver.

Le principal souci d'un éducateur doit être d'inspirer aux enfants cette détermination d'accepter résolument leur tâche, de la remplir avec vigueur et avec entrain. Quand ils réussis-

sent à le faire, ils peuvent se rendre ce témoignage qu'ils ont mis leurs élèves sur la bonne voie. Toutefois, ce n'est qu'un commencement et comme la première démarche de l'éducation. Une pédagogie est nécessaire pour choisir les matières et les méthodes d'enseignement propres à préparer les enfants à leur rôle futur dans la société où ils se trouveront. Une morale est indispensable pour guider et fortifier leur volonté. Et nous n'avons garde d'oublier à l'École des Roches qu'il faut aussi un programme raisonné d'entraînement physique, une hygiène sérieusement contrôlée pour former les corps sains et vigoureux qui seront le support des intelligences éclairées et des cœurs droits.

Mais à quel signe certain un éducateur peut-il reconnaître qu'il a atteint son but? Ce n'est pas uniquement par la constatation des succès obtenus, des épreuves heureusement subies. Aucun succès d'examen ne suffit entièrement à prouver la qualité intellectuelle d'un candidat. Aucune épreuve morale tournant à l'honneur du jeune homme qui l'a subie ne constitue en sa faveur une garantie absolue pour l'avenir. Quelle que soit la valeur de ces témoignages, une certaine précarité les affecte toujours. Au contraire, lorsque l'éducateur est parvenu à donner à un garçon non pas seulement des connaissances précieuses, des habitudes heureuses, mais aussi le goût profond des choses de l'esprit, de la vertu, de l'activité et du courage physique, alors vraiment il a élevé ce garçon, il l'a haussé tout entier à un plan supérieur.

Recta sapere, goûter la saveur de ce qui est droit, de ce qui est juste, de ce qui est clair, admirer ce qui est beau, s'attacher fortement à ce qui est vrai, aimer ce qui est bien, telles sont les dispositions générales de l'esprit et du cœur qu'un véritable éducateur doit savoir inspirer. A chaque époque, il est contrarié dans cette tâche par certaines épidémies intellectuelles et morales qui troublent profondément la santé publique. Je voudrais signaler aujourd'hui quelques-unes de celles qui sont le plus menaçantes de nos jours, et contre lesquelles l'École des Roches se doit de réagir.

*
* *

Je ne parlerai que pour mémoire d'une victoire que nous avons déjà gagnée et que je constatais l'an dernier à cette même place, en rapportant quelques propos d'anciens élèves des Roches. L'École a élevé des hommes qui travaillent et qui aiment le travail. Il faut reconnaître que les circonstances nous ont aidés à démontrer aux jeunes générations l'impérieuse nécessité du travail. Elle éclate aujourd'hui aux yeux des moins clairvoyants. Mais où l'École s'est montrée vraiment une École nouvelle, c'est qu'elle a prévu dès sa fondation ce que tout le monde aperçoit maintenant et que — ce qui est mieux encore — elle a a donné à ses élèves le respect, le goût du travail. Elle a puissamment réagi contre une perversion sociale, répandue dans la haute société française, qui lui faisait considérer le travail comme une sorte de déchéance. Ceux qui ont vécu leur enfance à l'École sont vaccinés contre cette perversion.

Dans l'ordre intellectuel proprement dit, l'esprit français s'est trouvé atteint récemment par le microbe de l'idée obscure. Il y a fallu des précautions, car nous avons généralement de grandes exigences de clarté et le premier mouvement de l'opinion a été un mouvement de défiance, un sursaut de recul en présence des rébus que l'on nous proposait. Mais si le Français aime à voir clair, il n'est pas dépourvu de vanité ; c'est par là que le microbe l'a trouvé vulnérable. On nous a dit que ces idées obscures nous paraissaient telles parce que nous ne les pénétrions pas, que leur contenu était si riche qu'il dépassait forcément les étroites limites de leur expression, bref, que nous n'étions pas assez intelligents pour les comprendre. Et cela nous a piqués, parce que nous avons la prétention d'être intelligents, que nous avons la passion de l'intelligence au point d'être si pleinement satisfaits quand nous avons compris, que nous négligeons parfois de passer à la réalisation. Nous avons alors fait un si grand effort pour saisir le sens caché des formules qu'un peu de lumière nous a paru percer leur obscu-

rité, et, la vanité aidant, nous avons souvent déclaré que cette obscurité se dissipait entièrement; sur quoi on nous a démontré que nous étions touchés de la grâce.

Il convient d'avoir moins de vanité et plus de courage. Au risque de ne pas être réputé appartenir au dernier bateau, il faut avouer qu'on ne comprend pas l'incompréhensible et que les idées claires ont sur les autres cette supériorité d'être vraiment des idées, au lieu de rester des embryons d'idées, des intentions d'idées. Il faut aller plus loin et enseigner aux enfants la discipline de la clarté, qui leur permettra de distinguer au premier coup d'œil la formule bien venue, correspondant à la pensée nette, et la phraséologie vague, expression d'une pensée qui se cherche elle-même. En même temps, cette discipline s'imposera à eux et aura l'effet le plus salutaire sur le développement de leur esprit. Elle les rendra difficiles sur la propriété des termes employés par eux; elle les poussera, par suite, à connaître exactement leur langue et elle les contraindra à préciser leur propre pensée. Combien de fois n'arrive-t-il pas que, dans un état de rêve ou de demi-rêve des imaginations brillantes se présentent à nous? On les suit sans effort, les obstacles auxquels elles pourraient se heurter disparaissent d'eux-mêmes, les routes s'aplanissent. Mais veut-on, une fois revenu à l'état de veille, en fixer le souvenir par quelques notes, immédiatement tout s'évanouit devant les exigences de précision que comporte l'expression claire. Peut-être sortira-t-il cependant des idées de ces rêves, mais pour le moment c'étaient des rêves. Plus la discipline de la clarté est observée et moins on risque de confondre ces sources lointaines de l'idée elle-même; mieux on est garanti contre le brouillard intellectuel.

Ce serait d'ailleurs une formation intellectuelle stérile que celle qui se bornerait à donner aux enfants le goût et la discipline de la clarté. Malgré la réaction que les exigences d'une expression précise peuvent exercer sur la pensée elle-même, il faut tendre, non seulement à exprimer clairement ce qu'on pense, mais encore et surtout à penser quelque chose qui vaille. Tant de gens assistent au spectacle de la vie sans en voir autre

chose que les inconvénients ou les avantages personnels qu'ils en retirent: sans que, par suite, leurs réflexions puissent revêtir un caractère suffisant de généralité pour intéresser d'autres qu'eux-mêmes! Tant d'autres, parmi ceux qui sont instruits, amassent des connaissances comme l'avare qui empile des écus, sans les mettre en œuvre, sans les faire fructifier! Il importe que les connaissances acquises deviennent elles-mêmes des outils de production. Pour cela, il faut que les enfants apprennent à réfléchir, c'est-à-dire à saisir les rapports de cause à effet qui relient entre eux les phénomènes qu'ils ont sous les yeux. Les leçons de choses enseignées à de jeunes enfants par des maîtres éclairés, les leçons de botanique élémentaire, les leçons de géographie et d'histoire, plus tard, toutes les matières de l'enseignement secondaire sont de merveilleuses occasions d'éveiller l'esprit des enfants sur ce point, de leur révéler l'intérêt passionnant de la recherche intellectuelle dont l'enseignement supérieur a pour fin de leur apprendre les méthodes.

La science sociale peut jouer dans cette formation de l'esprit, dans ce développement des sources de la pensée, un rôle encore insoupçonné, parce qu'il n'a pas encore eu l'occasion de s'exercer pleinement. C'est avec une vive satisfaction que j'ai vu plusieurs des maîtres de l'École des Roches tenter de dégager ce rôle, sous la direction de M. Henry Marty, de déterminer à la lumière de leur expérience comment l'enseignement des matières inscrites aux programmes peut être éclairé et vivifié par elle. Il ne saurait s'agir d'initier directement des enfants à un genre d'études qui appartient incontestablement à l'ordre de l'enseignement supérieur. Il s'agit simplement de les faire profiter de ces études en leur signalant des réactions sociales susceptibles d'exciter leur intérêt. Dans bien des cas même, on peut demander moins à la mémoire et plus à la réflexion de très jeunes enfants, à plus forte raison d'adolescents, en rattachant entre eux par les liens qui les enchaînent réellement les uns aux autres les phénomènes naturels, les faits historiques, géographiques, littéraires qui doivent leur être enseignés. C'est une chose si différente d'apprendre successivement, comme des notions

indépendantes les unes des autres, que l'art de l'imprimerie remonte à 1436 ; que les Turcs ont pris Constantinople en 1453 ; que Christophe Colomb a découvert l'Amérique en 1492 ; ou de grouper ensemble ces trois événements et de sentir quelles transformations ils préparaient ; comment le XVIe siècle, l'intensité de sa vie, l'extraordinaire esprit d'entreprise qui l'anime s'éclairent par ces données préalables. A coup sûr, l'élève auquel son Maître aura nettement montré le sens profond du rapprochement de ces dates ne sera plus exposé à commettre de grosses bévues à leur sujet. Dans son esprit, elles seront liées comme l'ont été en réalité les conséquences qu'elles ont exercées.

Mais le profit le plus sérieux ne sera pas là. Il sera dans l'intérêt que ressentira l'enfant pour l'histoire et dans le goût qu'il prendra de rechercher la raison des choses, *rerum cognoscere causas*. Que pareille aventure lui arrive dans l'enseignement de la géographie, des sciences naturelles, des littératures anciennes ou modernes, et le voilà qui s'attachera successivement à ces études, et, d'une façon générale, à l'étude.

Il y a plus. Si au lieu d'être employée occasionnellement, cette méthode est généralisée ; si les répercussions sociales les plus sûrement vérifiées sont indiquées chaque fois que le sujet traité le comporte, les élèves, plus tard, les étudiants, finiront par acquérir une certaine expérience sociale, un certain sens social, qui les mettra en garde contre une série de billevesées. Leur jugement sera formé par cette expérience comme il peut être déformé en sens inverse, par des préjugés, c'est-à-dire par des opinions arrêtées avant vérification. Ce n'est pas à dire qu'ils doivent se laisser aller à dogmatiser comme c'est le penchant naturel des jeunes Français dont l'esprit s'ouvre à des connaissances nouvelles. Il faut toujours éviter de repousser de premier abord et sans examen une proposition nouvelle ; mais il est permis de l'examiner avec un prudent scepticisme.

*
* *

Dans l'ordre moral, l'éducateur doit tout particulièrement s'efforcer de former les enfants au goût du bien. Mais l'ordre moral et l'ordre intellectuel se pénètrent profondément à ce point de vue.

On a souvent constaté qu'un des moyens les plus efficaces pour combattre dans la classe ouvrière le fléau de l'alcoolisme était d'améliorer les logements et de faciliter aux ouvriers la la jouissance d'un jardin qu'ils cultivent. Pour des raisons analogues, les jeunes hommes se détournent d'autant mieux des dangers de l'immoralité qu'ils sont plus aptes à apprécier les charmes d'une vie morale saine et qu'ils ont la possibilité de l'organiser. Il faut fournir à la fougue de la jeunesse autre chose que de sages conseils Il lui faut un aliment. Il est même bon qu'elle en ait plusieurs et d'ordres différents. Les sports ont à ce point de vue une certaine efficacité souvent signalée. La chasse sous toutes ses formes actives, l'alpinisme, la marche présentent des variétés intéressantes d'exercices physiques adaptés à toutes sortes de situations et de circonstances. Mais il faut bien parfois mettre le corps en repos. C'est alors qu'apparaît chez beaucoup de jeunes gens, même instruits, une extraordinaire indigence intellectuelle. Il leur manque le goût des choses de l'esprit ou de l'art à un tel degré que les immenses richesses accumulées dans ce vaste domaine par des générations d'hommes sont à leur égard comme si elles n'étaient pas. On les voit alors chercher leurs distractions et leurs délassements dans des spectacles ineptes, souvent malpropres, dans des conversations répugnantes. Ce n'est pas toujours l'attrait du vice qui les attire ; c'est parfois l'impossibilité où ils sont de s'intéresser à d'autre chose. « L'horreur du vide » a disparu depuis longtemps des hypothèses admises en physique ; mais elle peut encore servir à expliquer comment de braves gens peuvent se récréer d'une manière aussi basse. C'est le vide de leur esprit qui leur fait horreur sans qu'ils s'en doutent ; c'est pour le combler qu'ils le

bourrent au petit bonheur de tout ce qui leur tombe sous la main. Et plus s'accroît en nombre le public susceptible de payer un spectacle, mais incapable de goûter un spectacle qui l'élève, plus s'abaisse le niveau des représentations qui lui sont offertes.

Pour échapper à ces bas-fonds, il faut acquérir et cultiver le goût des hauteurs. Un Français qui a des lettres trouve infiniment plus de plaisir à lire, le soir, à la clarté de sa lampe, un chef-d'œuvre de notre art dramatique qu'à entendre une œuvre médiocre au théâtre. Il donnerait tous les cinémas du monde pour une scène de Molière jouée par des comédiens de talent, et tous les cafés-concerts pour une symphonie de Beethoven. Qu'après cela il se prenne d'un enthousiasme excessif pour tel poète ou compositeur moderne ; qu'il le porte aux nues et s'enflamme contre ceux qui représentent un courant contraire, ces exagérations ne sont pas alarmantes. Elles manifestent seulement l'ardeur d'une âme passionnée, d'un tempérament vif. Elles ne rabaissent pas.

La culture artistique est aussi une source de jouissances élevées. Je sais bien qu'on peut tourner en ridicule l'amateur soi-disant éclairé qui n'est pas un artiste, et que les artistes traitent volontiers de « Philistin ». Il est ridicule, en effet, quand il fait étalage de ses minces connaissances et tranche du grand critique. Mais l'honnête homme qui n'ayant pas la prétention d'être en tête du mouvement, se contente d'avoir son avis propre, son goût propre plutôt, sur la musique de celui-ci ou sur le tableau de celui-là ; qui s'en va volontiers faire visite aux coins qu'il préfère dans les musées ; qui se représente souvent par la pensée les richesses de palette de tel peintre, le ferme dessin, la composition ordonnée, l'éclatante lumière de tel autre ; qui en jouit profondément par le souvenir comme par la vue ; qui retrouve dans la nature la trace originelle des expressions d'art créées par les maîtres ; qui reconstitue des scènes historiques avec les éléments de physionomies, de costumes fournis par les tableaux et les estampes, quand il parcourt les demeures où ces scènes se sont déroulées ; qui sent grandir, à mesure que les années s'accumulent, l'intérêt profond de toutes les manifestations d'art

qui nous font vivre plus intensément dans le présent, et qui nous initient à la vie du passé, celui-là n'est pas ridicule, ou, s'il paraît l'être, peu lui importe; il est persuadé qu'il a la meilleure part.

Avoir des goûts élevés, ce n'est pas seulement, en effet, s'assurer un moyen de développement et une sauvegarde morale; c'est aussi se garantir contre le triste dégoût de la vie. C'est un poète dont le talent fut consacré pendant le cours d'une longue existence à l'expression de nobles sentiments qui a écrit cette fraîche et chrétienne ode au matin, où se marque la joyeuse ardeur d'un esprit sain au début de chaque journée.

Rise happy morn, rise holy morn
Draw forth the cheerful day from night,
O Father, touch the East and light
The light that shone when Hope was born!

« Lève-toi heureuse matinée; lève-toi sainte matinée; sépare de la nuit le jour joyeux. O Père! touche l'Orient et allume la lumière qui brilla quand naquit l'Espérance! »

Je souhaite aux Rocheux d'aborder chaque matin leur tâche journalière dans ces heureuses dispositions.

Paul DE ROUSIERS.

L'ANNÉE SCOLAIRE 1918-1919.

Les sports, jeux et travaux pratiques.

Ce dernier trimestre vient de nous apporter des succès sportifs retentissants et qui dépassent nos espérances : à Rouen, notre équipe a été classée première des 53 concurrentes de la 3e région, et Jean Luneau obtient le maximum de points. A Paris, aux championnats scolaires de France, l'Ecole distance tous les lycées et collèges : Jean Luneau est deux fois champion de France et se classe second aux 100 mètres : Guy Monin gagne le 200 m. juniors.

En même temps, nous viennent deux lettres de félicitations du Ministre de la Guerre : celle qui fut adressée à M. Mentrel nous remplit de joie ; elle vient récompenser un zèle doublé d'une science et d'une méthode qui s'imposent au respect et à l'estime de tous nos garçons et qui nous apportent, cette année, une belle moisson de trophées.

Gymnastique, foot-ball et cricket, ont été fort en honneur : certes nous avons eu, en hiver, deux ou trois défaites — dont l'une infligée par nos chers Anciens après un match qui fut, je crois bien, le plus beau de l'année —, mais notre première équipe reste excellente, la seconde était très bonne, et la grande majorité des garçons a joué avec entrain et intelligence. Je suis heureux d'en dire autant du cricket : enfin, nos élèves se rendent compte que de jeunes Français peuvent aimer ce jeu qu'ont tant aimé nos pères sous le vieux nom de « crosse » et qui complète si heureusement les qualités données par le foot-ball, en exigeant l'attention soutenue des yeux dans la parfaite maîtrise du corps, la souplesse du buste et l'adresse des bras et des mains. Jamais le cricket n'a été joué avec plus de zèle spontané et d'habileté que pendant cette année, et pourtant nous avons eu le regret de n'avoir aucun match avec d'autres équipes et de nous contenter de l'émulation entre nos cinq maisons. Nous

comptons, pour l'an prochain, sur des matchs avec les deux autres écoles nouvelles : l'Ile-de-France et Normandie qui, toutes deux, vont réorganiser leurs jeux et leurs équipes.

Les bains de piscine restent toujours les grands favoris de nos sports d'été : M. Kumlien a construit une « girafe » qui désormais permet de plonger de 7 mètres de haut. De là des joies, des hésitations, des décisions énergiques, tout un remue-ménage des cerveaux sportifs qui se termine par le calme partage de l'École en deux camps : ceux qui osent, ceux qui se résignent à ne pas oser...

Dernière innovation : une confortable installation de camping dans le bois des Pins sous la direction de notre scoutmaster, M. Marty. Elle a un succès inespéré et les invités doivent se présenter comme à l'Union ou au Jockey-Club, entre deux parrains, éclaireurs éprouvés : grâce à quoi, le calme et l'ordre règnent en notre nouvelle maison, la plus économique à coup sûr et peut-être la plus hygiénique et la plus agréable...

Les études. — Les inspections. Pour ne pas allonger démesurément ce compte rendu annuel, je publie un peu plus loin la liste de nos inspecteurs de cette année, parmi lesquels nous avons eu la joie de compter le Président du Conseil d'administration, M. de Rousiers. A côté de nos inspecteurs traditionnels, M. Jean Brunhes, inspecteur général de nos études, M. Pichon, inspecteur permanent de nos classes de lettres, M. Lemoine, inspecteur de nos classes de physique, nous avons eu la délicieuse visite de M. Monod, ancien chef de maison de la Guichardière et actuellement professeur de philosophie au lycée de Reims : il nous a dit avec indulgence que nos philosophes raisonnaient assez correctement... et faisaient moins de fautes d'orthographe que ceux de 1914. Saluons! Notre ami Galletier, ami de guerre et d'hôpital, maître de conférences à l'Université de Rennes, fut moins pitoyable pour nos élèves de 1re et de 2e et leur montra courageusement tous les progrès à réaliser et les efforts durs qu'il leur fallait faire encore. Excellente inspection également de M. Mesuret, directeur des cours de Polytechnique

à la « Rue des Postes ». Il nous a confirmé dans notre confiance en nos classes de mathématiques, tout en nous donnant une bonne provision d'excellents conseils. Pour ma part, et bien que je partage l'optimisme de M. Mesuret, je ne m'estimerai satisfait que quand j'aurai définitivement supprimé les cours dictés. J'espère pouvoir dire dans le Journal de l'an prochain : *C'est fait.*

Les Conférences. — Les leçons sur l'histoire de la guerre.

Je n'apprendrai rien aux Rocheux d'hier en leur disant que leurs camarades d'aujourd'hui n'ont pas une très vive propension pour les discours, les longs sermons et les conférences solennelles. Et pourtant nous avons eu, cette année, des conférences accueillies avec joie, voire même avec enthousiasme. En ce troisième terme, où les bachots grondent et accaparent la plus grande part de l'attention des grands, M. Jean Brunhes s'est fait applaudir à mainte reprise (chose rarissime aux Roches) en nous parlant de l'art paléolithique et néolithique, et des grottes magnifiques de la Vézère et de la Dordogne. Il a projeté les plus merveilleuses photographies en couleurs que nous ayons jamais vues.

M. le Général Curé nous a parlé, avec une science militaire consommée, avec la clarté et l'autorité d'un chef, et aussi avec l'émotion profonde et contenue d'un père, de la bataille de Verdun.

M. Louis Madelin nous a retracé, en grand historien habitué aux larges synthèses, les débuts de la guerre et les vicissitudes de la première bataille de la Marne.

Nous nous garderons de faire une parallèle entre les deux orateurs : tous deux firent une impression qui durera et assure dès maintenant le succès du cours d'histoire de la guerre, fondé par M. Marty, et qui se terminera chaque année, par un concours entre les auditeurs. Nos Anciens, qui tous ont combattu et veulent que leurs cadets sachent ce que fut la Grande Guerre, nous aideront certainement à établir de manière durable ce prix annuel.

Parmi les autres conférences, je tiens à mentionner celles de M. Haumant, professeur à la Sorbonne, sur la Yougo-Slavie, et à lui redire notre respectueuse et vive gratitude.

Conférences pédagogiques. Au début de l'année, nous avons étudié, sous la direction de M. Jean Brunhes, l'aide mutuelle que pourraient et devraient se prêter l'éducation des filles et celles des garçons. Grâce à ces causeries, à l'expérience et aux réflexions de Mlle Lepetit, nous avons pu mettre sur pied un projet d'école nouvelle pour jeunes filles qui n'attend pour sa réalisation, qu'une vie un peu moins chère...

En fin d'année, nous avons étudié, sous l'inspiration de M. Montassut, et, avec M. Jean Brunhes toujours, la méthode d'observation dans l'enseignement des Roches. Nous avons conclu qu'elle était particulièrement à sa place dans les petites classes, où elle ne joue certainement pas à l'heure actuelle le rôle qui doit être le sien, et dans l'étude des sciences expérimentales; qu'elle ne pouvait être employée seule, qu'elle devait être complétée par la méthode déductive, l'esprit du jeune homme devait être assoupli aux deux ordres de raisonnement, induction et déduction; qu'en particulier, le français, le latin et la philosophie, qui ont certes à gagner à la méthode d'observation, ne peuvent pourtant donner tous les résultats dont ils sont capables qu'en faisant appel à la synthèse autant qu'à l'analyse; et qu'enfin les mathématiques, malgré les réserves que nous allons faire, sont l'instrument de prédilection de la formation déductive. Nous avons été à peu près unanimes à penser qu'il y avait grand intérêt à développer aux Roches *l'esprit d'observation* dans toutes les classes, et à rapprocher tous nos enseignements du réel, même l'enseignement des mathématiques. J'ai signalé, en passant, l'utilité des travaux manuels et de l'arpentage pour la géométrie, de même celle des rapprochements avec la physique : l'enfant apprendra mieux le fastidieux IIIe livre et toute l'étude des triangles semblables si on lui en fait voir les applications immédiates en optique. Mais la même quasi-unanimité s'est faite sur la nécessité de solides

habitudes déductives, et d'une présentation synthétique, logiquement organisée, de tous les travaux des grands élèves. C'est par une logique claire et méthodique que vaut l'esprit français et les livres de nos écrivains tranchent sur toutes les autres œuvres par leur organisation évidente et rationnelle. Aux abstracteurs de quintessence et aux raisonneurs à tous crins, nous crions donc : Observez, regardez, pesez, sachez qu'il existe un monde extérieur ! Mais aux empiristes forcenés, nous disons : Gardez intacte la moelle de l'esprit français, qui est fait d'idées claires, de bon sens, d'une vigoureuse puissance de raisonnement logique.

M. Gaillard n'était plus à ces dernières discussions ; nous avons eu, à Pâques, le regret de le voir s'éloigner souffrant pour se reposer et travailler dans le calme. Nous lui souhaitons de se rétablir promptement et de pouvoir reprendre bientôt, avec sa remarquable maîtrise, son enseignement littéraire.

Les Éclaireurs à Noyon

De la formation morale de l'École, nous pourrions parler longuement, mais ce serait pour redire notre satisfaction de l'action convergente des aumôniers, des chefs de maison et des capitaines guidés par Jean Luneau. Or, je tiens à signaler seulement les innovations de l'année. Je dois noter pourtant l'action morale toujours plus efficace et profonde de nos chers capitaines, celle aussi de nos Éclaireurs, nos capitaines de demain.

Cette année, nos scouts sont allés passer dans les environs de Noyon une partie des vacances de Pâques : ils vont y retourner au début des grandes vacances. Patronnés par les mères de quatre de nos Anciens, femmes admirables qui, pendant la guerre, ont organisé à deux reprises, sous le feu des obus, ces régions lamentables, M. Marty et ses éclaireurs se sont efforcés de grouper les jeunes gens des petites villes et des villages pour parfaire leur culture physique et leur formation morale. De là, sont nés plusieurs sociétés de foot-ball et plusieurs groupes d'éclaireurs qui feront beaucoup de bien à la jeunesse des pays libérés et au moins autant à nos garçons, qui, dans cet apos-

tolat, reçoivent, gagnent et grandissent au fur et à mesure qu'ils donnent.

Retraites. Des retraites nombreuses de cette année, je signalerai surtout celle de M. l'abbé Chevrot, à la Grande-Trappe, différente de celle de l'an dernier mais non inférieure, et celle de Mgr Henry aux grands : nul d'entre eux n'oubliera l'éloquent sermon sur la pureté où l'orateur sacré a dit, avec un rare bonheur d'expression et un tact parfait, *tout* ce qu'il fallait dire, et a donné avec un cœur vibrant des conseils précis et nécessaires.

M. le pasteur Thomas a cru bien faire — et je lui donne pleinement raison — de préparer chez lui, pendant une méditation de trois jours faite dans sa délicieuse et calme maison des Champs, ses catéchumènes à la Première Communion. Trois professeurs sont allés parler à ces jeunes retraitants, touchants d'attention et de bonne volonté, et cette mise en évidence de la solidarité de l'École dans le même effort vers Dieu et vers le Bien nous semble un excellent progrès.

Les Anciens. L'année qui finit est marquée, pour nos Anciens, par un événement notable : l'entrée de René Loubet au Conseil d'administration.

L'Association est extrêmement vivante sous l'impulsion vigoureuse de Pierre Lyautey. Certains de ses buts dépassent l'École : le coup d'épaule mutuel, le rayonnement des A. E. R. dans la France métropolitaine et coloniale, l'organisation d'une société d'études, etc., d'autres convergent avec ceux mêmes de l'École, car l'Association pense constamment à ses cadets.

Nous lui demanderons de s'intéresser tout spécialement aux sports, aux clubs, à tout ce qui, dans notre vie, rapproche les maisons les unes des autres, et aux études de nos plus grands : ferme-école, humanités contemporaines, cours de mathématiques spéciales. Comme ce serait encourageant pour nous de voir tout cet enseignement supérieur, qui doit être le couronnement de l'École, pris en mains énergiquement par nos Anciens !

Comme ce serait utile à nos grands! Et quel trait d'union entre ceux qui sont déjà dans la vie et ceux qui y entreront demain !

La ferme-école. Voilà donc enfin, réalisée, grâce avant tout à M. le Sénateur Hervey et à Mme Hervey, cette ferme-école à laquelle nous pensons depuis dix ans et qui donnera à nos Rocheux la préparation à l'agriculture la plus complète, la plus active que l'on puisse trouver en France et dans le milieu le plus sain.

Nous sommes quatre ou cinq à nous lancer à l'eau avec confiance, malgré la difficulté du moment : c'est moins héroïque que le geste de Demolins en 1899 ! Mais nous n'aboutirons que si nous sommes suivis et secondés par une cinquantaine d'amis, que j'espère bien trouver parmi les lecteurs du Journal de l'École.

Société des amis de l'École. L'œuvre de l'an prochain, ce sera la fondation d'une Société des amis de l'École. Que de forces gravitent autour de nous, inemployées au Conseil d'administration où les places sont peu nombreuses, à l'Association des Anciens trop jeune encore pour se lancer à fond, et qui, unies et dirigées vers un même but, donneraient à l'École une puissance décuplée! Nous comptons, parmi les parents de nos Anciens, les parents d'aujourd'hui, les Anciens eux-mêmes, les membres de la Science sociale, les disciples de Demolins, en Normandie, dans la France et j'ose dire dans le monde entier, bon nombre d'amis qui s'intéressent à l'École et voudraient l'aider de tout leur cœur, de toute leur intelligence, de toute leur volonté. Lui donner des conseils, lui apprendre ce qui se fait de bon ailleurs et qu'elle pourrait facilement faire elle-même, arracher ici et là les mauvaises herbes qui poussent en elle; susciter telle ou telle initiative, encourager telle autre; lui amener telle collaboration ou telle sympathie; la faire connaître dans tel ou tel milieu; l'aider à réaliser les améliorations les plus urgentes, voilà un programme magnifique à remplir et qui sera compris, j'en suis sûr, de tous

nos vrais amis. Il suffit de trois hommes actifs pour le mener à bien et hâter, dans des proportions considérables, les progrès de l'École, en augmentant son rayonnement et son bienfait. Trois hommes actifs? Je pense bien qu'ils seront trouvés d'ici fin juillet et alors, quel bon travail l'an prochain!

Georges BERTIER.

POURQUOI NOUS CRÉONS UNE FERME-ÉCOLE.

Vingt années d'efforts et d'expérience ont permis à l'École des Roches de déterminer une méthode d'éducation et de réaliser les conditions les plus favorables pour la formation intellectuelle des jeunes gens. Développer la volonté par la libre initiative, former le caractère par l'exercice de la responsabilité, donner une instruction étendue et solide : tel est le but que s'est proposé notre École. Le succès obtenu indique nettement que son œuvre répond à un besoin.

Afin d'accroître le champ d'action de l'École, la direction, encouragée par certains parents, a envisagé la création d'une ferme-école. Elle étendra ainsi son activité en appliquant à l'agriculture ses méthodes d'enseignement et d'éducation.

Pour réaliser notre dessein, nous voulons placer nos élèves dans une exploitation agricole normale. Nous voulons éviter le système des institutions agricoles avec ferme d'application où les élèves vont chaque semaine passer quelques heures et également la ferme expérimentale trop éloignée de la pratique.

Nos élèves vivront dans une ferme normande. Ils y recevront des cours qui seront exposés dans la réalité même de la vie et des faits agricoles. L'étude du sol, de ses propriétés, des améliorations possibles, l'étude des plantes cultivées et des meilleures conditions de leur développement; l'étude des animaux domestiques, de leurs caractères et de leurs productions, l'étude des instruments agricoles, etc., sera faite en quelque

sorte dans « l'atelier » même du cultivateur. Chaque leçon sera éclairée et complétée par l'examen sur place des notions acquises.

C'est en donnant à la pratique des travaux agricoles toute son importance que notre ferme-école se distinguera des autres. Vivant dans une ferme, l'élève se familiarisera avec toutes les particularités de la vie agricole : subordination de son emploi du temps aux saisons, ordre et succession des travaux des champs, élevage et entretien du bétail, choix et direction du personnel agricole Il faut que notre élève ait le sentiment très net qu'il participe à la marche de l'exploitation. C'est ainsi qu'il en pénétrera toute la complexité et se préparera à son rôle de propriétaire-foncier, apte à diriger son domaine.

Notre but, en effet, n'est pas de former des agriculteurs amateurs, mais à la fois des chefs expérimentés d'entreprises agricoles et des agriculteurs convaincus connaissant la terre, l'aimant, habitués à son contact et y trouvant leurs joies.

Par les difficultés vaincues, aussi bien que par la production intensifiée que créera son initiative personnelle, notre « Rocheux » s'attachera corps et âme à sa propriété, il éprouvera toutes les satisfactions morales que donnent à l'homme les affaires judicieusement conduites. D'autre part, vivant sur son domaine, il y puisera toutes les ressources matérielles nécessaires et, en des temps difficiles, il se trouvera dans les meilleures conditions pour fonder et entretenir une famille.

Vivant au milieu de la population rurale, il en connaîtra les coutumes et en comprendra les besoins. Par son exemple et son action, il sera appelé naturellement à jouer un rôle social et à faire partie des associations agricoles non seulement par intérêt, mais par conviction et devoir. Syndicats d'achats et de ventes, coopératives de transformation, sociétés d'élevage, c'est dans ces groupements professionnels que sa culture générale et son expérience lui permettront de travailler à la fois pour lui et pour la masse rurale, de bien faire ses affaires et de rendre des services à son village, à sa région, à son pays.

Cette préparation au rôle social du propriétaire exploitant son domaine n'existe pas dans les écoles officielles; aux Roches, elle sera assurée par les liens étroits qui l'uniront à sa filiale, la ferme-école. Nos élèves auront tous les avantages d'un milieu où la vie intellectuelle est intense, où l'action morale est effective et où la vie religieuse garde sa place légitime.

Ainsi à côté de leur formation technique, leur culture générale sera complétée par les conférences faites à l'École. Ils continueront dans ce milieu, d'où en majorité ils seront sortis, à développer harmonieusement leurs facultés d'esprit et de cœur. La profession agricole qu'ils auront choisie gardera néanmoins le meilleur de leur temps et de leurs efforts.

Leur champ d'observation ne sera pas limité à la ferme même, mais il s'étendra à la région. La situation géographique de Verneuil aux confins du Perche, du Merlerault et de la Normandie permettra, en effet, des visites très instructives dans des exploitations bien conduites. Ici, l'élevage des vaches laitières, là, celui du cheval, ailleurs, l'élevage du mouton ou la culture industrielle : en étudiant dans leur diversité ces cultures et ces méthodes d'élevage, nos élèves élargiront leurs connaissances et leur jugement en tout ce qui concerne leur métier futur. Ils seront ainsi bien préparés le jour où ils auront à agir seuls, à choisir le meilleur type d'exploitation pour leur domaine. Ils pourront apprécier les procédés nouveaux qui ayant déjà fait leurs preuves les dégageront des procédés routiniers, tout en évitant les risques des essais aventureux.

L. Guérinot.

ÉPHÉMÉRIDES

Morts.

Le docteur Triboulet, administrateur de l'École des Roches, décédé le 14 février 1919, à Chalifert (Seine-et-Marne).

Mre de Prat, docteur en droit, professeur à l'École des Roches, décédé le 30 janvier 1920, à Fontainebleau.

Marie Rose Bertier, décédée le 20 janvier 1920.

Jean Moussy } anciens élèves de l'École, morts des suites de leurs blessures.
Paul Estrabaut }

Mariages.

Mlle Hélène Demolins, avec M. André Prieur, à la chapelle de l'École des Roches, le 19 juillet 1919.

Mlle Blanche Jungné, avec M. le docteur Jean Tisné, externe des hôpitaux de Paris, à l'église de la Madeleine, à Verneuil, le 29 juillet 1919.

M. Gustave Monod, agrégé de l'Université, avec Mme Robert Schloesing, à Saint-Cloud, le 30 juillet 1919.

M. le pasteur Thomas, avec Mlle Faesch de Beaumont, à Genève, le 23 août 1919.

M. René Levesque, professeur à l'Université d'Illinois, avec Mlle Thérèse Peyrou, à Paris, le 2 septembre 1919.

Mlle Camille Demolins, avec M. Jean Courbin, à la chapelle de l'École des Roches, le 9 octobre 1919.

M. Auguste Rozier, ancien économe général de l'École, avec Mlle Marthe Bouniol, à l'église Ste-Geneviève d'Asnières, le 24 juin 1920.

Naissances.

Jean Minier, 28 septembre 1919.

Xavier et Bernard Marty, nés à Guingamp, le 22 mai 1920.

Marie-Claire Thomas, née à Genève le 20 juin.

Inspections.

M. Gonon, professeur au lycée Hoche, l'Enseignement préparatoire, le 15 octobre.

M. Jean Brunhes, professeur au Collège de France, le 31 octobre, l'enseignement de la géographie et celui des sciences naturelles.

M. Des Granges professeur de 1re au lycée Charlemagne, les classes de 1re A, B, C, D, et 2e, le 10 décembre.

M. de Rousiers, le 24 février.

M. Vallaux, professeur agrégé d'histoire et de géographie, les classes de 1re A, B, C, D, philosophie et mathématiques, le 9 mars.

M. Pichon, professeur de 1re supérieure au lycée Henri IV, classes de 1re et 2e le 16 mars.

M. Lemoine, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis, les classes de philosophie, mathématiques élémentaires, 1re C, D, en physique, le 23 mars.

M. Mesuret, directeur du Cours de Polytechnique à la « Rue des Postes », mathématiques élémentaires et 1re C, D.

M. Monod, professeur de philosophie au lycée de Reims, le 21 mai, les classes de philosophie et de mathématiques élémentaires.

M. Galletier, maître de conférences à la faculté des lettres de Rennes, le 31 mai, les classes de 1re et 2e.

M. Brunhes, professeur au Collège de France, les classes de philosophie, de mathématiques élémentaires, de 1re A, B, C, D, de 3e et de 4e B, les 10 et 11 juin.

M. Veillet-Lavallée, professeur à l'Ecole Arago, président de l'Association des professeurs de langues vivantes, la classe de 1re A, B, C, D, en anglais, le 14 juin.

M. Pichon, professeur au lycée Henri IV, les élèves de 1re, 2e et 3e, les 24 et 25 juin.

Conférences.

M. Brunhes, sur les « régions de France », le 31 octobre.

M. le Pasteur Franck Thomas, « Comment on devient un homme », le 25 novembre.

M. Gaillard, sur « l'Alsace », le 2 février.

M. Vallaux, sur la Bretagne, le 9 mars.

M. Haumant, professeur à la Sorbonne, sur la « Serbie » avec projections, le 13 mars.

M. Montassut, sur « l'Utilité du latin », le 19 mai.

M. Trocmé, sur « le choix des lectures », le 27 mai et le 9 juin.

M. Galletier, sur « la Poésie latine populaire », le 30 mai.

M. le Général Curé, sur « Verdun », le 5 juin.

M. Brunhes, sur les vallées de la Dordogne et de la Vézère, et leurs monuments préhistoriques, avec projections en couleurs, le 10 juin.

M. Louis Madelin, sur « la bataille de la Marne », le 14 juin.

Vie religieuse des Catholiques.

Fête des Morts de la Guerre, allocution de l'abbé Gamble, le 23 novembre.

Retraite pascale de M. l'abbé Klein aux Anciens, à l'Ecole Fenelon, à Paris, les 18, 19, 20 mars.

Retraite pascale de M. l'abbé Lefeunten, enseignement préparatoire.

Retraite pascale de M. l'abbé Commauche, enseignement secondaire.

Retraite à la Grande-Trappe, par M. l'abbé Chevrot, missionnaire diocésain de Paris.

Fête de Jeanne d'Arc, salut à Notre-Dame, allocution de M. l'abbé Gamble le 16 mai.

Le dimanche 20 mai, visite de M. l'abbé Chevrot, discours à la messe sur saint Paul, patron de l'Ecole.

Première communion à l'Ecole, 17 juin. La retraite a été prêchée par Mgr Henry, ancien vicaire général de Verdun, directeur de l'œuvre de Saint-François de Sales.

Vie religieuse des Protestants.

Fête des Morts de la guerre, 23 novembre.

Première communion le 13 juin; la retraite a été prêchée par M. le pasteur Thomas.

Jeux et sports athlétiques.

Football.

La première équipe de football, dirigée avec calme et maîtrise par un excellent demi-centre, Georges Bohin, fournit au cours de la saison, un jeu plus courageux que brillant. La défense fut solide avec Antoine Bertier et Ricard, mais la ligne d'avant manque souvent de méthode et de mordant.

Coupe de l'Eure.

Ecole des Roches (1re équipe),	bat	Eclaireurs de Verneuil	4-1
— —	—	Stade Bretolien»	8-0
— —	—	Eclaireurs de Verneuil	3-1
— —	—	fait partie nulle avec C. S. Vernon.	1-1
— (2e équipe),	—	» »	1-1
— (1re équipe),	est battu par	C. S. Vernon	0-1

Championnat de Beauce-et-Maine.

Ecole des Roches (1re équipe)	fait partie nulle avec	Lycée d'Alençon.	2-2
— —	bat	— —	forfait

Rencontres amicales.

Ecole des Roches (1re équipe)	bat	A. S. F. (réserve)	3-1
— —		Eclaireurs de Verneuil	2-1
— —		Ecole Centrale	2-1
— —		est battue par Lycée Janson (1)	1-4
— —		A. S. Garennes-Colombes (1)	1-4
— —		bat Ecole de Grignon (1)	2-0
Ecole des Roches (2e équipe)	fait partie nulle avec	les Professeurs	2-2
— —	bat	C. A. S. G. (3)	11-0
— —	—	Eclaireurs de Verneuil	4-3
— —	—	U. S. D. (1)	4-2
— —	est battue par	U. S. D. (1)	2-1

Coupes des Maisons.

Grands : Les Pins.

Minimes : Les Sablons (coupe nouvelle offerte par le Comité des Jeux).

Cross-Country.

Le Vallon gagne la coupe devant les Sablons et se la voit attribuée définitivement (3e victoire consécutive).

Cricket.

La mauvaise fortune qui nous avait empêchés pendant l'hiver de rencontrer au football le Collège de Normandie nous a aussi refusé le plaisir de

jouer au cricket contre des équipes de Paris. Par contre le championnat de maisons a été brillamment disputé et enlevé aux Pins par la Guichardière qui a ainsi recueilli le fruit de deux années d'excellent entraînement.

Sports athlétiques.

A la fête de l'École, Jean Luneau, gagna pour le Vallon la coupe des Anciens. Voici le détail des résultats obtenus en cette journée :

100m ouvert : 1er Luneau, 2e Forestier 12 s.

90m junior : 1er Monin.

60m minimes. 1er De Saint-Perier.

Disque : 1er Luneau, 23m,80 ; 2e A. Bertier, 20m.

400m : 1er Luneau, 2e Monin. 55, 2 5.

800m : 1er Prades, 2e Bondonneau.

1.500m : 1er Guichard, 2e Prades.

Balle de cricket : 1er Luneau, 80m ; 2e De Servigny.

Saut en longueur : 1er Luneau, 5m,32 ; 2e De Beaumont.

Saut en hauteur : 1er De Beaumont, 2e A. Bertier et Forestier.

83 haies. 1er Luneau, 2e De Beaumont.

Le dimanche 30 mai, une équipe de l'Ecole des Roches partit pour Rouen, y représenter la Subdivision d'Evreux, dans le Concours de l'athlète complet organisé par le Commandant de la 3e Région.

Elle était composée de Luneau, de Servigny, de Beaumont. Elle revint avec le Vase de Sèvres offert par le président de la République, ayant obtenu avec 172 points, la 1re place du classement général des Sociétés. Luneau avec 60 points était 1er du classement individuel, il gagnait également le saut en longueur dans les Spécialités, alors que Forestier enlevait le 60m en 7 s. 1 5.

Huit jours plus tard, aux championnats de France scolaires, les couleurs de l'École devaient être également heureuses.

Guy Monin gagnait avec une extrême aisance le 200m. Juniors en 25 s. 1 5, Luneau se classait 1er du 110m haies en 17 s. 2 5, 1er du saut en longueur avec 6m,44 et 2e du 100m en 11 s. 5.

Ces résultats brillants font honneur à nos jeunes athlètes et à la science de leur maître si dévoué, M. C. Mentrel, auquel la presse parisienne a rendu un hommage mérité.

Natation.

Encore une nouvelle coupe offerte par le Comité des Jeux. Elle revient aux Pins (25 points contre 15 au Vallon).

60m 1er Faithfull, 2e Delaunay-Belleville.

Plongeons : 1ers ex æquo : G. Kumlien et Delaunay-Belleville, 3e Woodruff.

Sous l'eau : 1er Delaunay-Belleville, 35m ; 2e Fournier-Rey, 30m.

Relais : 1re Equipe du Vallon, 2e équipe des Pins, 4 × 60.

Nos jeux et nos sports se développent ; nous maintenons les traditions de l'École et si nous remportons à l'extérieur des résultats fort honorables, c'est sans surmenage, sans spécialisation forcée. Nos succès sportifs sont le fruit de toute notre vie active de Rocheux.

LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

Fondateur : M. Edmond DEMOLINS †.

Conseil d'Administration :

MM.

Paul DE ROUSIERS, secrétaire général du Comité central des Armateurs de France, professeur à l'École des sciences politiques, président.

Maurice BOUTS, avocat, administrateur délégué.

Albert DE BARY (✻ et ✠), industriel.

Georges BERTIER (✠), directeur de l'École des Roches.

Gaston BRETON, directeur de la Compagnie des Chargeurs Réunis, membre du Conseil supérieur de la Marine marchande.

Maurice FIRMIN-DIDOT (✻), imprimeur-éditeur.

Maurice HERVEY (✻ et ✠), Sénateur de l'Eure.

René LOUBET (✠.) directeur de la Société de Contrexéville.

Jean PÉRIER (✻), ministre plénipotentiaire attaché commercial à l'Ambassade de France à Londres.

Directeur :

M. Georges BERTIER (✠), licencié ès lettres et en philosophie (janvier 1901).

Sous-Directeur :

M. Henri TROCMÉ, licencié ès lettres, chef de la maison des Sablons (octobre 1902).

Chefs de Maisons :

MM.

Henri MARTY (✠), licencié ès lettres, chef de la Maison du Vallon (mai 1908).

Maurice MONTASSUT, licencié ès lettres, ancien directeur de l'École de l'Ile-de-France, chef de la Maison de la Guichardière (octobre 1914).

M. Henry GAILLARD DE CHAMPRIS, docteur ès lettres, chef de la maison des Pins (en congé).

M. Paul MASSET, licencié ès lettres, chef de la maison des Pins (octobre 1919).

Mlle LEPETIT, directrice de la Maison du Coteau (octobre 1916).

Maîtresses de Maison :

Mmes

Edmond DEMOLINS, maîtresse de maison de la Guichardière.

Georges BERTIER, maîtresse de maison du Coteau.

Henri TROCMÉ, maîtresse de maison des Sablons.

Henri MARTY, maîtresse de maison du Vallon.

Mlle MARTIN, maîtresse de maison des Pins.

Aumôniers :

M. l'abbé GAMBLE, licencié en droit, ancien directeur à l'École Fénelon (octobre 1900).

M. l'abbé PÉRATÉ, ingénieur E. C. P.

M. le pasteur THOMAS (octobre 1918).

Médecin :

M. le Dr FABRE (C. de G.), ancien interne des hôpitaux de Paris.

Professeurs :

Mlles

Marthe ALLIX, diplômée de la Schola Cantorum, professeur de piano (novembre 1918).

Marguerite BODICHON, diplômée du brevet supérieur, du P. C. N. et du certificat de chimie (novembre 1919).

Jeanne DUPLATRE, diplôme de fin d'études secondaires (octobre 1917).

Mlles

Nadia HAUMANT, diplômée du brevet supérieur et du certificat d'études Froebelien (octobre 1919).

Mlle HILL, élève du Conservatoire de Paris.

Jeanne LEFEBVRE, certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes (anglais) dans les lycées et colleges, et diplôme d'études supérieures (octobre 1916).

Marie VIGNETTEY, diplôme de professeur de dessin dans les lycées et colleges (octobre 1917).

Mlle Jeanne ZARZICKA, diplômée de la Schola cantorum (diplôme supérieur), professeur de violon (avril 1918).

MM.

Et. BELLIOT, professeur de chimie (✠).

A. BLANCHETIERE, licencié ès lettres (octobre 1917).

C. BOIS (✠), licencié ès sciences, ingénieur électricien de l'Institut électro-technique de Nancy, ex-préparateur à la Faculté de Nancy (octobre 1907).

P. COLAS (✠), diplômé du brevet supérieur (avril 1913).

Jean COURBIS, 1er prix de l'École Niedermeyer (mai 1911).

L'abbé COMMATCHE, licencié ès lettres (février 1920).

Major C. H. CRICHTON, professeur d'anglais (janvier 1920).

J. DUGOT (✠), licencié ès lettres, professeur de l'Université (février 1920).

R. DES GRANGES, licencié ès lettres (octobre 1902).

G. DUPIEL, ancien élève de l'École des Arts décoratifs (octobre 1899).

J. DUSART, licencié ès lettres (octobre 1919).

F. J. HILL, professeur de musique (octobre 1919).

L. JUNGNE, licencié ès sciences, professeur de l'Université (octobre 1901).

E. KUMLIEN, diplômé de l'Institut de Stockholm, officier de l'Instruction publique, chevalier de l'ordre de Vasa (octobre 1912).

G. LANGE, licencié ès sciences, ancien professeur de l'Université (octobre 1901).

B. Larchet, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique (octobre 1911).

F. Lombard, licencié ès sciences, professeur de l'Université (octobre 1909).

I. Malavielle, diplômé des Arts et métiers (octobre 1919).

C. Mentrel (✠), diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique (novembre 1917).

A. Meyer, licencié ès lettres (Octobre 1919).

C. Monnier (✠), licencié ès lettres (mai 1919).

E. Ouinet, professeur de l'Université en congé, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique (Novembre 1905).

R. Pichon (✠), docteur en droit, notaire à Verneuil (février 1919).

R. de Pomès, ex-interne des hôpitaux, ancien préparateur d'anatomie à la Faculté de Barcelone (octobre 1919).

E. A. Rée, professeur d'anglais (avril 1920).

M. Storez, architecte D. P. L. G., professeur d'esthétique et d'histoire de l'art (octobre 1904).

E. G. Whelpton (mai 1919).

Architecte : M. Paul Hulot, ancien élève de l'École des Beaux-Arts, architecte (D. P. L. G.).

Économe général : M. Lancelot (avril 1910).

Comptable : M. Bonjean.

Régisseur : M. Wadel.

Secrétaires : Mme Genet et Mlle Mercier.

Infirmier : M. Minier (septembre 1900).

Capitaine général : Jean Luneau.

DEUXIÈME PARTIE

TRAVAIL INTELLECTUEL ET ARTISTIQUE

VUES GÉNÉRALES SUR NOTRE MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT

Il est d'usage aux Roches de mépriser la réclame et de poursuivre son labeur en silence. Cette discrétion sur nos tentatives pédagogiques et leurs résultats serait peut-être excessive à une heure où devant l'opinion se pose à nouveau le problème d'une réforme de l'éducation nationale. De tous côtés on enquête, on parle, on écrit, on discute, le Conseil Supérieur de l'Instruction publique prépare des avis motivés pour un ministre très décidé à rendre des décrets novateurs.

Le rajeunissement et l'élagage des programmes relèvent des pouvoirs publics; nous ne pouvons que nous en accommoder, mais la méthode selon laquelle ces programmes seront enseignés ne dépend que de nous, les maîtres.

Allons-nous attendre, comme si Demolins ne nous avait point appris l'horreur de la servitude communautaire, que sur nos procédés professionnels le mot d'ordre vienne d'en haut?

Nous l'attendons d'autant moins qu'il arriverait trop tard, puisque depuis vingt ans passés nous innovons ici avec une sage lenteur mais avec une volonté tenace, et qu'aujourd'hui nous sommes fixés sur nos moyens d'enseigner. Car il y a une

méthode d'instruction aux Roches, comme il y en a une d'éducation.

Cette méthode, nous l'appellerions volontiers réaliste, si cet adjectif n'avait été un peu compromis par une école littéraire, car elle s'appuie principalement sur l'observation du réel.

Dans les notes qui vont suivre, les professeurs, ceux de lettres surtout, indiqueront comment chacun en sa partie entend pratiquer cette méthode. Ce sera peut-être éclairer leurs communications que de dire brièvement d'abord quelles en sont les grandes lignes.

Observation et réel sont compris par nous dans le sens le plus large. Il ne s'agit pas seulement de l'observation des choses concrètes par laquelle, au moyen des sens, débute la connaissance de la réalité externe, mais encore de l'observation psychologique qui, ramenant la personne sur elle-même, la met en présence de ses idées et de ses sentiments, lui découvre la réalité interne. Cette méthode s'applique donc à la fois aux faits extérieurs dont par la perception l'élève prend une connaissance directe, c'est, par exemple, le cas des sciences expérimentales, et aux faits intérieurs dont par la conscience il prend une connaissance non moins directe, comme il arrive en philosophie. La culture littéraire elle-même se fait par cette méthode, puisque à l'occasion des textes et par leur intermédiaire, c'est toujours à l'observation des faits extérieurs ou intérieurs que nous ramenons nos études.

Dans ces conditions, observer est une opération complexe qui met en jeu toutes les facultés de la sensibilité et de l'intelligence. C'est aussi une opération éducative, car s'appuyant, comme sur une base solide, sur la connaissance approfondie des faits, l'esprit poursuit avec sécurité l'acquisition d'idées nouvelles : s'il se livre à des analyses et à des synthèses, s'il manie l'induction et la déduction, c'est en partant d'une réalité, en ne la perdant jamais de vue, en s'y reportant sans cesse, comme à un nécessaire contrôle.

Dans cette observation du réel, la part du maître reste la principale, il l'organise et la dirige, mais elle ne réduit point

celle de l'élève à une attention passive. C'est par une suite d'interrogations que le maître suscite chez l'élève des remarques sur l'objet, qu'il règle la bonne marche du raisonnement. C'est par les ressources de son vocabulaire plus étendu qu'arrive à s'exprimer la formule finale qui en quelques phrases résume tout le travail en commun.

Ainsi comprise, l'étude est féconde, mais elle exige du maître et des élèves de constants efforts. L'enfant ne la réclame pas; il se résout sans peine au rôle d'auditeur somnolent et de copiste inattentif; dans sa hâte d'arriver au bout de sa corvée, il se contente des idées superficielles et des mots vagues. La discipline de la classe, d'autre part, s'accommode mieux d'une dictée ou d'un exposé dans le calme que de cet échange de propos, de ces débats animés, de ces discussions peut-être. Il faut néanmoins pratiquer cette méthode : non seulement elle est un sûr moyen de découvrir et d'exprimer des vérités, mais elle transforme presque l'atmosphère des classes en y stimulant l'activité et la vie : chacun pense, chacun cherche, chacun apporte sa collaboration à l'œuvre collective.

En pédagogie, elle a toujours été rappelée et recommandée par les grands maîtres, en particulier les réformateurs.

Aux artifices des sophistes dont la dialectique et le verbiage trompent la jeunesse, Socrate répond en fondant la psychologie sur le précepte « Connais-toi toi-même », et l'enseignement sur la maïeutique. Rabelais prétend corriger par ses leçons de choses les abstractions de la scolastique. Montaigne préfère la tête bien faite à la tête bien pleine, l'homme qui pense par lui-même au pédant qui débite ce qu'il a lu ou entendu. Rousseau fait passer son Émile par des expériences sans cesse renouvelées. Pestalozzi, pour n'en citer qu'un parmi les modernes, transforme au nom des mêmes principes toute l'éducation de l'enfance et il résume sa pensée en ces termes décisifs : « Savoir observer est le fondement de toute connaissance. L'éducation doit avoir pour objet d'amener l'enfant d'abord à l'observation précise, puis à l'expression correcte de ce qu'il a observé ».

Tout récemment le vice-recteur Appell définissait ainsi le but

de l'enseignement secondaire : apprendre à apprendre. On ne saurait mieux dire. Ce but, nous l'atteindrons, si du jardin d'enfants à la philosophie, nous exerçons nos élèves à penser par eux-mêmes, à toujours appuyer leur idée sur un fait, à toujours rattacher leur mot à une réalité. Cette discipline non livresque, non oratoire, ne supprime cependant ni les livres, ni les explications, ni même les cours, mais elle les ramène au rôle d'instruments pour aider la constante observation du réel. Celle-ci pourra, dans la suite des classes, s'étendre à des objets nouveaux et plus nombreux, plus importants et plus difficiles à connaître, mais elle restera pour l'apprenti de la science le travail essentiel comme elle l'est pour le savant lui-même.

QUELQUES APPLICATIONS DE LA MÉTHODE

I

Chez les tout petits. Pas un instant on ne saurait penser à une autre méthode que celle d'observation pour enseigner aux petits élèves.

Voir, sentir, toucher, poser d'interminables pourquoi et comment, donner des noms aux gens et aux choses, imaginer et bavarder : toute la vie de l'enfant est là. Il faut en profiter pour le discipliner, l'instruire, lui donner les matériaux nécessaires au travail de l'esprit.

L'acquisition graduelle et méthodique des connaissances, voilà l'unique travail du début. Plus tard, on énoncera des formules et des définitions : pour l'instant, ce serait prononcer des phrases à peu près inintelligibles pour une très jeune intelligence, incapable encore de généralisation. Le petit enfant n'est frappé que du concret qui provoque en lui sensations et émotions et il promène son expérience dans un cercle trop réduit pour pousser sa réflexion au delà de cas particuliers. L'obliger à observer, c'est lui imposer le procédé qui convient le mieux à

son âge et plaît le plus à sa nature : il y a là pour lui un plaisir autant qu'un profit.

Et d'abord avant d'examiner avec soin quelque objet, il faut donner aux petits élèves le désir de ce travail. Il faut les intéresser en établissant un rapport vivant entre cet objet et l'enfant : lui ne prêtera une forte attention qu'à ce qui entre pour ainsi dire dans sa vie par une impression, un souvenir, un sentiment. La valeur absolue des choses lui échappe, il juge tout par rapport à lui, d'après sa joie et sa peine.

L'observation commence : dans quel ordre la faire? Comme les yeux sont le plus rapide, le plus commode des instruments de connaissance, nous les laisserons pour la fin : par eux l'enfant arrive trop vite à la notion superficielle et il risque de s'en contenter. Nous nous adresserons d'abord aux autres sens : le toucher, l'ouïe, l'odorat, le goût. Et maintenant regardons, mais avec soin, en allant de l'ensemble au détail, de la couleur à la forme.

Ne nous faisons pas d'illusions ; un premier examen ne suffit pas. Il faut le renouveler bien des fois pour l'amener à la précision complète. Mais que de choses et de mots exacts appris, comme en se jouant, parce que l'étude est à de certaines minutes passionnément active! Le choix raisonné des objets permet d'établir un certain ordre, un premier classement dans l'acquisition de ces notions premières qui ne sont reliées que par le fil léger de l'association des idées et des images. Ce sont les matériaux du savoir, ce n'est pas encore le savoir lui-même.

Plus tard, on demandera au jeune élève de raconter dans son style enfantin ce qu'il aura ainsi examiné, ou bien on lui dictera une courte poésie se rapportant à l'objet de son étude. Pour l'instant, il sait à peine lire et il écrit avec maladresse ; mais voilà que déjà il dessine et qu'il a du goût pour la peinture : on profitera de ces aptitudes instinctives pour lui faire reproduire au crayon la forme et au pinceau la couleur de ce qu'on lui aura montré, pour lui en faire modeler en terre glaise le volume et les particularités de surface. Tout ce travail le pas-

sionne parce qu'il est une création, une extériorisation de sa vie, mais il ne peut l'accomplir sans se soumettre à une incessante observation. De ces images enfantines, premier trésor de connaissances trop dédaigné peut-être dans la suite, quels exercices scolaires peuvent se tirer en dehors de la très instructive leçon de choses? Fort peu.

Impossible de parler grammaire : la logique abstraite du langage n'est saisissable que beaucoup plus tard. Par contre, le calcul est aisément compris et pratiqué : la notion de nombre, l'addition, la soustraction s'acquièrent sans peine en comptant les objets; de même, par la vue et le toucher on apprend vite à connaître les surfaces, les différentes lignes et presque tous les éléments des figures géométriques.

Mais il est une matière très importante qui, en s'appuyant sur l'observation, permet de rapides progrès, c'est l'éducation morale. Non seulement par les histoires qu'il raconte, mais plus encore par les réflexions qu'il fait ou qu'il suggère sur la conduite de tel ou tel élève, par la discipline même de la classe, le professeur met dans les petites consciences la notion du bien et du mal, d'obéissance au devoir ou de révolte, de travail méritoire ou de paresse coupable. C'est de la morale qui porte parce qu'elle est vécue.

Avec son horaire spécial, ses allées et venues, ses récréations fréquentes, ses minutes de chant et de gaieté entre deux instants de calme studieux, la classe enfantine semble réglée par une pédagogie particulière, un peu en dehors des règles. La vérité, c'est peut-être que, plus qu'aucune autre, elle est dans la voie normale, parce qu'elle est un champ de perpétuelle observation et un petit foyer de vie.

II

Dans les travaux pratiques d'histoire naturelle des petits.

Notre travail pratique consacré aux oiseaux et aux fleurs n'est pour les jeune élèves qu'un exercice méthodique d'observation du réel.

Point n'est besoin ici d'éveiller leur intérêt, de stimuler leur désir d'apprendre, tant par

lui-même l'objet de notre étude attire : c'est vivant, cela bouge, cela chante ou bien cela est beau, cela sent bon; autant de motifs pour vouloir connaître en détail. L'empressement serait plutôt trop vif et volontiers avant de commencer nous dirions : « Pas trop près! ne touchez pas! ne cueillez rien! »

Première difficulté, s'il s'agit des oiseaux : c'est qu'il faut regarder sans bouger, se taire, car, au moindre bruit, la bête effarouchée s'envolerait. Cette condition d'examen est une excellente discipline pour la volonté : sans maîtrise de soi, entre huit et douze ans, on reste rarement tranquille et muet.

Autre difficulté, il faut regarder de loin avec une jumelle : cette nécessité devient, elle aussi, éducative : une jumelle, c'est un instrument scientifique qu'il faut savoir mettre au point; ce n'est pas un jouet; apprenons à le manier avec respect et à nous en servir avec intelligence. Aidés de l'appareil, les yeux regardent d'abord les formes et les dimensions, puis la couleur et le plumage, puis les particularités, la largeur du bec, celle des pattes, la disposition des ailes et de la queue. Mais cet oiseau n'est pas empaillé, il vit, il chante donc, nouveau sujet d'observation et par suite d'éducation par l'oreille. Autre merveille : il a un nid, il couve des œufs, il élève sa nichée, et voilà que l'observation découvre chaque fois un motif de se prolonger. C'est ainsi qu'un après-midi nous sommes restés immobiles, dans l'herbe, pendant une demi-heure, absorbés dans la contemplation d'un ménage de mésanges, tout à leurs devoirs de parents. Avec quelle attention on les suivait dans leur chasse aux moustiques, dans leur retour au nid où piaillaient les petits affamés, dans leur surveillance inquiète sur une branche voisine. Ce tableau vivant de la sollicitude paternelle et maternelle se passait de tout commentaire, tant par les yeux il pénétrait dans l'esprit et jusque dans la conscience.

Après quelques patients examens de ce genre, le professeur découvre bien vite que d'eux-mêmes les élèves observent, dans leurs allées et venues ou leurs promenades. C'est une satisfaction pour lui d'entendre un garçon lui annoncer non sans fierté : « J'ai vu hier ceci... j'ai entendu et j'ai découvert cela... ».

Il est plus heureux encore quand il apprend qu'avertis par des éclaireurs de la présence d'un nid, au ras du sol, dans les rochers, dix enfants sont allés admirer sans bruit les œufs d'un bruant, mais qu'ils n'ont rien touché, qu'ils ont veillé au petit trésor de vies jusqu'au jour, où avec des cris de joie ils ont annoncé la naissance des oisillons. Ainsi la simple observation, la simple leçon de choses, par le seul travail intérieur s'était enrichie d'idées morales et avait suggéré une règle de conduite.

Nous insisterons moins sur nos visites aux fleurs. Elles sont plus faciles, la matière est abondante et se laisse examiner comme on veut. Nous dirons seulement que nous ne touchons pas à la science botanique elle-même : nous nous contentons de nommer les fleurs, d'apprendre à les reconnaître par leurs couleurs plus encore que par leurs formes. Plus tard, au laboratoire, on étudiera les détails de la structure ou les mystères de la germination et de la fécondation.

Dans ces travaux des après-midi d'été, notre but c'est de faire aimer pour leur beauté les oiseaux et les fleurs, c'est d'attirer sur ces petites vies de bêtes et de plantes des regards d'enfants légers, c'est d'habituer des esprits superficiels à un examen méthodique d'où naîtront nombreux des « pourquoi » et des « comment » auxquels il faudra répondre, c'est d'habituer de petits hommes bavards et volontiers vantards à ne parler que de ce qu'ils ont vu, de leurs propres yeux vu. Ainsi réglé sur l'observation méthodique du réel, notre « jeu des oiseaux et des fleurs » se transforme en une classe où le plaisir égale le profit.

III

Dans l'enseignement du français en cinquième.

Qu'il s'agisse de composition française, de lecture expliquée, d'étude grammaticale, il y a tout avantage à s'appuyer sur l'observation.

Le programme de cinquième comporte principalement des descriptions d'objet ou de groupes

animés, des peintures de sentiments ou d'états d'âme. En présence de pareils sujets, certains élèves à imagination active et à style facile, s'engagent dans des développements artificiels qui, malgré leur abondance, sont de médiocre valeur. D'autres demeurent impuissants et s'arrêtent au bout de quelques lignes. L'observation du réel est l'unique moyen de fixer les uns sur la question posée, de les obliger à y réfléchir et à la creuser, comme elle est l'unique procédé pour aider les autres à la découverte progressive des idées.

Expliquer un texte, est-ce faire autre chose que l'observer avec attention? Le premier travail de l'élève est de découvrir le fait qui a inspiré le passage dont il vient de faire une lecture rapide et peut-être distraite. S'agit-il d'un paysage, d'un intérieur, d'un objet, d'une personne, il est indispensable que d'abord apparaisse dans l'esprit une image nette de la chose décrite. Chacun se la représentera à sa manière, au moyen de ses souvenirs, selon son âge, son tempérament et sa mentalité, mais chacun se la représentera et l'esprit s'exercera dès lors sur une réalité connue, non sur des mots vides d'intérêt. Le second travail est de comprendre, puis d'apprécier les moyens d'expression par lesquels l'écrivain a traduit sa pensée. Étudier les mots, c'est les observer des très près. On les regarde d'abord isolément et comme par le dehors, on voit de quoi ils sont faits, quelles en sont les parties constitutives, radical et terminaison, on les compare aux mots qui leur ressemblent ou qui en diffèrent par la forme et par le sens. On les remet ensuite dans la phrase, dans le groupe où ils remplissent une fonction logique, à leur place, qui n'est pas due au hasard. Enfin on les rapproche de l'idée même qu'ils ont à rendre, on constate sous quel angle et quel aspect ils la présentent, ce qu'ils en cachent et ce qu'ils en mettent en lumière. Tout cela, c'est de la minutieuse observation.

Nous la retrouvons encore dans l'étude de la grammaire. Que l'enfant ait dans la tête la formule exacte des règles essentielles, cela est indispensable. Mais cette phrase serait sans conséquence si elle ne correspondait pas à des expériences réellement faites par l'enfant sur des mots. Ce n'est qu'après avoir de ses propres

yeux et à maintes reprises observé des exemples que l'enfant retiendra l'emploi de « leur », l'orthographe de « même » et de « tout » ou la règle, si compliquée pour lui, de l'accord des participes. Après lui avoir enseigné que le participe passé construit avec « avoir » s'acorde avec son complément direct, faites-lui, selon le conseil de Condillac, non pas écrire mais prononcer ces deux phrases : « J'ai cueilli des pommes » et « les pommes que j'ai cueillies »; de lui-même, il constatera que, dans le premier cas, il doit laisser invariable un participe dont il n'a pas encore énoncé le complément direct. C'est un simple fait d'observation.

N'ayons donc aucune hésitation à appliquer en tout ce que comporte l'enseignement du français une méthode qui maintient sans cesse en éveil l'esprit de l'enfant, qui rattache ce qu'il pense, ce qu'il dit ou écrit à ce qui est, qui lui découvre peu à peu tout ce qu'il y a de vérité réelle dans ses devoirs et ces leçons qu'il prendrait si volontiers pour des tâches artificielles sans rapports avec la vie.

IV

Dans l'enseignement du latin à partir de la quatrième.

L'importance de l'observation dans les études latines ne saurait être exagérée.

Dans les classes de latin, l'exercice principal est l'explication des textes. Or, pour comprendre un texte, il faut, avant tout, observer, observer les faits de tous ordres que le texte présente ou qu'il implique.

Parmi les faits qu'un texte présente, il y a d'abord les faits grammaticaux. Ceux-là ne sont pas les plus intéressants à observer ; ce ne sont pas les moins nécessaires, et c'est faute de les considérer que le plus souvent on hésite ou l'on s'égare. Puis il y a les idées et les sentiments qu'il convient d'observer attentivement par-delà les mots. Enfin, le style dont la considération pourra éviter des méprises.

Les faits principaux que le texte implique sont : la psychologie

de l'auteur, le contenu et les intentions de l'ouvrage auquel le texte est emprunté, les circonstances historiques de la composition. Tenir compte de ces derniers faits n'est pas toujours nécessaire pour une intelligence superficielle du texte : pour qui veut comprendre entièrement et véritablement, ils ne sauraient être qu'indispensables.

Voilà, dira-t-on, un vaste programme d'observation, trop vaste peut-être pour de jeunes esprits ennemis de l'effort, superficiels, et plus aptes à imaginer qu'à observer patiemment la réalité. — Ce programmme, il est vrai, serait inapplicable s'il était pour ainsi dire imposé du dehors à un esprit qui n'en comprendrait ni la nécessité, ni l'intérêt. Le rôle du maître est, sur ce point, d'utiliser la curiosité et l'instinct de justesse de l'élève pour amener peu à peu celui-ci à observer de lui-même et sans effort tout ce qu'il est utile d'observer dans un texte et à propos d'un d'un texte. Au besoin, il emploiera des moyens indirects pour faciliter les observations de l'élève : il l'entourera de tableaux, de gravures, de cartes, de dessins, qui le placeront pour ainsi dire dans une atmosphère de latinité appropriée ; il fera concorder autant que possible (et aux Roches cette concordance est officielle dans les classes où elle est possible) le choix des textes avec le cours d'histoire et le cours de littérature : ainsi les textes pourront être immédiatement situés, replacés dans leur cadre et leurs conditions premières. De bonnes éditions historiques des auteurs suppléeront à cette concordance dans les classes où elle n'est pas possible : on incitera seulement les élèves à utiliser les secours que ces éditions leur fournissent.

L'observation des faits grammaticaux peut sembler d'abord extraordinairement compliquée, à cause du caractère synthétique de la langue latine : elle cessera de le paraître avec un entraînement progressif et continu : le temps et l'habitude sont ici nécessaires. Parvenu à un certain degré de connaissance de la langue latine, l'élève devra remarquer aisément et vite les particularités grammaticales de son texte, de façon à n'en méconnaître aucune ; mais il concentrera son attention sur les faits caractéristiques, c'est-à-dire sur ceux qui plus que les

autres lui serviront d'indication pour le sens. Même dans l'observation grammaticale, il y a un art de choisir et d'utiliser, de constater sans lourdeur et sans exagération, autant qu'il est nécessaire à l'intelligence des idées. Ce discernement vif et sûr est naturel aux esprits les plus heureusement doués ; à ceux qui ne pourraient l'acquérir, nous conseillerions l'abandon du latin.

Il y a aussi un art d'observer les idées, le sentiment, le style. Cet art consiste principalement à varier sa méthode suivant la nature des textes considérés. S'agit-il d'un passage philosophique, on considérera surtout la logique des idées. S'agit-il d'un fragment de discours, on prêtera une attention spéciale au plan, aux intentions, au tour oratoire ; d'un récit ? on remarquera les phases principales de la narration, on tiendra compte surtout de la vraisemblance et de la connexion des faits, du sentiment général qui inspire le narrateur. En présence d'un fragment poétique, on tâchera de saisir le sentiment par le rythme, non moins que par le sens, et de se laisser porter au courant de l'inspiration qui a porté le poète. Aborder Virgile avec un esprit sec est se condamner à ne jamais comprendre son génie.

Et pour rendre l'étude des textes latins plus utile et plus suggestive, on n'oubliera pas de les comparer à la vie actuelle, et par des retours opportuns à celle-ci, d'éclairer et de vivifier ces anciens textes.

Quelques mots résument la méthode latine qui est notre idéal : observer dans les textes et à côté des textes tous les faits qui en manifestent l'âme, et, par-delà les formes extérieures, en découvrir et en observer la psychologie profonde, la vie. Car un texte latin a la vie, et toute notre étude des textes doit être subordonnée à cette considération essentielle, qui nous gardera de toute rigidité et de tout excès dans l'application même de la méthode que nous venons de définir.

V

Dans l'enseignement des mathématiques en 4e et 3e.

La nécessité de la méthode d'observation dans les sciences expérimentales ne peut être un instant mise en doute; elle pourrait paraître moins indispensable dans les sciences mathématiques, et cependant, là aussi, elle ne doit pas être négligée.

Nous le ferons simplement comprendre par des exemples.

En 5e, les élèves ont à s'exercer au calcul des fractions. Ils ne parviendront à une habileté suffisante que si ce terme « fraction », dès le point de départ, représente pour eux, une réalité concrète, correspondant à un objet vu et attentivement observé. La définition et la figure du manuel ne suffisent pas, il faut que l'enfant ait fractionné matériellement une unité, gâteau, fruit, ou morceau de bois, pour avoir la notion totale et persistante de un quart, un demi, trois quarts. Cette obscurité du début a des conséquences fâcheuses dans la suite des études.

Ainsi concrétisés, ces calculs de fractions seraient plus éducatifs que les problèmes difficiles sur les règles d'intérêt, les mélanges, ou sur la règle de trois.

Ces problèmes, les élèves les résolvent en effet sans rien observer, ni rien raisonner, d'après des formules, c'est-à-dire des recettes qui leur fixent, selon les cas, la nature et l'ordre des opérations arithmétiques.

Aux fractions s'ajouterait utilement l'étude du système métrique qui repose tout entière sur l'observation; il faudrait même la reprendre et la compléter au cours des classes, sinon l'on s'expose à entendre de grands élèves vous dire que le décimètre cube est la dixième partie du mètre cube : le mot abstrait ne correspond plus qu'à une inexactitude concrète. Au nom de la même méthode, il y a intérêt à reculer le plus

possible l'étude de l'algèbre, parce que celle-ci mène très vite à l'oubli du réel et à l'abstraction pure, parce qu'elle aboutit à travailler sur des X, c'est-à-dire sur des inconnues qui dans les jeunes intelligences ne représentent rien.

Tout récemment nous avons donné à nos élèves de 3e un problème simple à résoudre par l'algèbre et par l'arithmétique. Tous, même les plus faibles, ont trouvé la solution algébrique; très peu ont donné la solution arithmétique, et la plupart ont calqué celle-ci sur l'autre. Pourquoi? Parce qu'en algèbre, ils se sont appuyés sur une formule et qu'ils se sont bornés à un jeu de déplacement des lettres, parce qu'en arithmétique, il fallait ramener les chiffres à des valeurs réelles, par raisonnement en découvrir les rapports et, par une série de calculs, aboutir à un résultat numérique précis.

En géométrie, il faut, de toute nécessité, regarder et observer avec attention, il faut, de plus, dessiner avec précision et raisonner sur des images. Il n'y a pas à introduire là une méthode qui s'impose. Nous avons, toutefois, aux Roches, un avantage sur les Lycées, c'est de répartir les matières de cette étude sur les classes de 4e, 3e, 2e et 1re, de la faire en une seule fois, tandis que l'Université la termine en 3e, puis la recommence en 2e avec quelques compléments.

De plus, nous étudions en 3e le 4e livre de géométrie avant le 3e, parce qu'il est moins abstrait et parce que les questions qu'il comporte (inscription des polygones, propriétés des surfaces) correspondent aux exercices d'algèbre pratiqués dans la même classe. Quant aux théorèmes du 3e livre (propriétés des bissectrices; relations métriques d'un triangle rectangle), eux aussi peuvent être éclairés par l'observation puisqu'ils se déduisent aisément du théorème de Pythagore démontré graphiquement.

Enfin, dans la recherche même des problèmes au tableau, en géométrie surtout, nous suivons la marche de l'observation méthodique. Le professeur d'abord pose le fait, énonce, comme on dit, la proposition; puis, par réflexion et raisonnement, les élèves interrogés distinguent l'hypothèse de la conclusion et

dirigés par nous qui les maintenons dans la série des déductions logiques, ils s'acheminent vers la solution.

Il est regrettable que, dans les classes d'examen, les revisions et les compléments du programme mathématique rendent trop rares ces exercices de méthode appliquée : il faut alors voir beaucoup de matières et aller vite. Mais les inconvénients de ce bourrage final sont sans gravité si la formation réellement scientifique a été assurée par les classes antérieures.

Nous ne pouvons oublier que les mathématiques sont par nature des sciences abstraites et qu'elles nous obligent à développer chez nos élèves les facultés d'abstraction. Mais en les appuyant amplement, à leurs débuts, sur l'observation concrète, en les reliant à maintes reprises aux réalités vivantes, en montrant par des applications répétées qu'elles sont un instrument indispensable aux sciences de la nature, nous en montrerons à la fois l'esprit et la portée pratique. Combien de gens l'ignorent ou en doutent !

Selon les remarques de M. Weill, professeur au collège Rollin, nombreuses sont les personnes cultivées pour qui les mathématiques ne semblent qu'un jeu d'esprit parfois intéressant, une science complètement détachée des faits, une science bâtie en l'air, qui peut être utile pour développer certaines facultés logiques, mais dont il ne faut pas abuser parce qu'elle s'éloigne trop des réalités.

VI

Dans l'enseignement littéraire en 2e et 1re.

Lamentations ou révoltes accueillent depuis longtemps les programmes officiels, toujours augmentés et alourdis. Pour atténuer les conséquences d'un pareil entassement de notions encyclopédiques, les Maîtres n'ont pas d'autre ressource qu'une méthode à la fois raisonnable et pratique. C'est en s'appuyant sur les réalités de la nature qu'ils ruineront l'arbitraire des théories. Pour ce qui est de l'enseignement

littéraire, ils n'ont qu'à répondre à l'appel de M. Rudler, naguère professeur de rhétorique supérieure à Louis-le-Grand : « Soyez des professeurs de vie avant d'être des professeurs de littérature et pour l'être mieux. »

Il pourrait sembler, à lire certains manuels de littérature, que les œuvres d'un écrivain ne sont qu'un incident dans sa vie et que seul le souci d'exactitude biographique exige d'en parler. *Polyeucte* est cependant autre chose qu'un menu fait dans l'existence de Corneille et Corneille lui-même est plus qu'un simple nom dans l'histoire de la littérature française. L'un et l'autre, l'œuvre et l'auteur, furent des manifestations de vie, des réalités sensibles et c'est bien là ce qui leur donne tant d'intérêt. Le manuel d'histoire littéraire offre le cadre où les faits prennent leur place chronologique, il présente dans une large synthèse les périodes successives, les courants divers, il explique par les influences complexes l'évolution du goût et des genres littéraires, il est un répertoire et un guide, mais pas davantage. C'est sur l'examen approfondi des textes — qui sont les faits en littérature — qu'il faut appuyer notre pédagogie.

Éclairons d'abord les alentours de ces textes par l'histoire des auteurs, celle de leur temps, de leur milieu social.

Expliquons ensuite ces textes en confrontant avec la vie actuelle les idées et les sentiments qu'ils prétendent exprimer et voyons à quel point ils y ont réussi.

Apprenons à l'élève à devenir à son tour écrivain, à méditer sur un sujet, à l'enrichir, selon les cas, d'images ou d'arguments, à s'exercer au maniement du langage, à parler avec correction et justesse avant de le faire avec élégance et esprit.

Histoire, explication des textes, composition française, voilà les trois instruments de la formation littéraire.

Ainsi comprise, l'histoire de la littérature se rattachant à la fois aux textes et à l'histoire générale n'est plus une matière accessoire. C'est parce que nous voulons comprendre telle scène d'*Horace* ou de *Polyeucte* que par l'image nous évoquerons la silhouette du bourgeois de Rouen, Pierre Corneille, à l'humeur fière et taciturne, à l'esprit méditatif, à la piété sévère. Son titre

d'avocat en Normandie, son admiration pour les latins, Lucain et Sénèque en particulier, nous expliqueront certains passages de son œuvre où la valeur dramatique disparaît derrière la sublimité des pensées, la force de l'argumentation et l'éloquence du langage.

Pour comprendre à son tour, non plus la tragédie mais le poète même, nous nous renseignerons sur la société et le temps où il a vécu. Les coups d'épée et les bravades du *Cid* s'expliquent par cette manie de croiser le fer qui, sous Louis XIII, décima la noblesse française et motiva les terribles édits du Cardinal, par les souvenirs de la guerre de Trente ans, par les allures à demi espagnoles de la cour d'Anne d'Autriche. Les finesses ou les langueurs des vers raciniens ne sont intelligibles que si l'on évoque la société française sous Louis XIV, ce monde élégant, cultivé, sentimental, tout préoccupé d'amour et de belles-lettres que fréquenta l'auteur d'*Andromaque* et de *Bérénice*. Ainsi pratiquée, à propos des textes et en intime relation avec l'histoire générale, la littérature n'est plus un froid catalogue d'écrits et d'écrivains.

Mais après avoir cherché quand, où et comment tel texte a paru, il faut l'aborder lui-même et en pénétrer le sens. Qu'est-ce à dire, sinon chercher d'abord ce qu'il y a en lui de réalité et de vie? La tâche ne sera point toujours facile. L'amour avec ses orages, l'ambition avec ses calculs qui servent de thème ordinaire à notre théâtre classique ne sont point des passions de l'adolescence. Évidemment nos élèves sont bien jeunes, même à seize ans, pour réaliser ce qui se passe dans l'âme tourmentée d'un Auguste ou d'un Oreste, d'une Emilie ou d'une Phèdre. Cependant, sans artifice, par transposition du drame ancien en événement d'actualité, ces conflits de la passion et du devoir leur deviennent plus clairs. Combien d'Andromaques après cette guerre se sont trouvées devant le dilemme angoissant ou d'être infidèles au mort aimé ou d'exposer à la misère des enfants orphelins! Que de jeunes Nérons, fils uniques et gâtés, après une adolescence calme en apparence, révèlent soudain à une mère effrayée leur nature sensuelle et égoïste! Il a suffi pour

que le vrai caractère et les tares héréditaires se montrent, de l'éclosion d'un premier amour. Ces drames classiques sont tout proches d'un fait divers. Combien cela est plus vrai encore d'un Molière, le préféré de nos grands écrivains pour nos élèves! Qu'aiment-ils en lui? la vie telle que déjà ils la connaissent ou la supposent; et c'est encore ce même attrait de la réalité vivante qui les attache à la lecture d'un La Fontaine, d'un La Bruyère, d'une Mme de Sévigné, voire d'un Pascal.

Mais à ces manifestations de vie, l'écrivain a donné au moyen des mots, de leur choix et de leur agencement, une expression appropriée : c'est là proprement son art. Comment nos élèves pourraient-ils s'en rendre compte, sinon par l'observation? Sans doute, elle leur sera plus facile dans l'étude des romantiques dont la manière pittoresque, éclatante, passionnée, tumultueuse, plus riche d'émotions que d'idées, convient à leur jeunesse même : cette vie débordante les enthousiasme, tant elle correspond à celle qui déjà fait vibrer leurs cœurs. L'effort de leur maître, ce sera de les rallier à la forme d'art plus simple, plus discrète, plus raisonnable, plus voisine de la vérité éternelle, qui est celle de nos grands classiques. Et il y réussira en aidant ses disciples à découvrir dans ces œuvres parfaites, belles sans artifices, ce qui s'y cache de vie intime, de vie morale, de vie des âmes, de réalité profonde.

Reste le devoir de français. Ce serait contredire notre méthode que de donner à un exercice pratique d'invention, de composition et de style le caractère factice et convenu qu'il a gardé trop longtemps. A-t-il même perdu tout à fait dans nos examens officiels sa valeur d'exercice de rhétorique et de jeu d'esprit? Il semble que, trop souvent encore, la bonne note aille au pastiche ingénieux, à l'argumentation habile, à la dissertation bien tournée, plutôt qu'au clair et solide exposé des faits. Nous avons tant en France le culte des mots! Guérissons nos élèves de ce travers par l'observation du réel.

Présentons-leur d'abord ce genre de devoir comme la plus complète manifestation de leur vie intellectuelle et morale, comme l'expression la plus sincère de leur moi intime. Habi-

tuons-les à n'écrire que sur ce qu'ils ont vraiment pensé, éprouvé et ressenti. Leur expérience psychologique, si jeune qu'elle soit, est cependant assez riche pour leur fournir en idées et en images la matière de leurs développements; elle suffit aussi pour leur permettre de créer par comparaison et transposition, ce qu'ils n'auront point directement vu et constaté. Un enfant peut inventer quelques lignes sur le désert, s'il a en lui le souvenir d'un paysage brûlé de soleil, de végétation pauvre, d'où s'élèvent des tourbillons de poussière; un adolescent peut composer un paragraphe sur la mélancolie de l'exilé, s'il a vraiment souffert une fois de quitter ses parents, ses amis et sa maison familiale.

Ainsi pratiqué le vieux « discours français » reste toujours actuel; dans son fond comme dans sa forme, il est une œuvre de « bonne foy » où s'exprime cette connaissance de la vie qui est le fondement de toute science.

En soumettant tout notre enseignement littéraire, sous sa triple forme d'histoire, d'explication de textes, de dissertation, à l'observation méthodique du réel, nous donnons à la jeunesse l'exacte notion de la Littérature. Depuis longtemps, Mme de Staël a dit qu'elle était l'expression des Sociétés; c'est une vérité à laquelle une École née de la Science sociale ne peut que pleinement souscrire et qu'elle s'efforce de démontrer par les travaux de ses élèves autant que par les leçons de ses maîtres.

UN GROUPE DE PROFESSEURS.

LA MUSIQUE

Depuis la fondation de l'École, le souci constant de ceux qui dirigèrent la musique fut de lui donner un rôle éducatif, d'en faire autre chose qu'un art d'agrément ou un simple passe-temps.

On la considéra plutôt comme un puissant moyen de formation intellectuelle, morale et sociale.

La musique n'a-t-elle pas, en effet, de grands moyens d'action sur les êtres? moyen extérieur : une force de discipline pour le musicien d'orchestre qui doit subordonner son effet personnel à l'ensemble, ou pour l'exécutant qui affronte le public, — grand ou petit public selon les forces, mais public tout de même ; — un moyen subjectif : c'est l'art qui possède le plus expressif des langages, celui qui dit aux âmes ce que les mots eux-mêmes ne peuvent exprimer.

La musique fut ainsi, aux Roches, un enseignement et une distraction d'ordre supérieur.

Les différentes branches de l'enseignement cherchèrent à exploiter tous les moyens à leur disposition.

Le solfège d'abord qui doit développer chez les non-pratiquants eux-mêmes des notions d'intonation et de rythme et préparer à la grande discipline populaire : la musique chorale.

La guerre a malheureusement arrêté le chant général, il faudra le reprendre. Outre ses grandes qualités éducatives, c'est une excellente détente physique pour des enfants qui grandissent.

La musique instrumentale, d'un autre côté, n'a jamais arrêté son essor. Chaque terme, un examen oblige tous les instrumentistes à faire l'effort de mettre sur pied une œuvre de technique et une œuvre de style. Un musicien qui ne sait pas jouer convenablement pour d'autres que lui-même, ne donne pas le même effort de travail. Ce qui est vrai pour des professionnels l'est combien davantage pour des amateurs, des enfants surtout.

Parmi ceux qui ont obtenu les meilleures notes de travail et d'examen, je tiens à signaler : C. Caron, J. Maquet et F. Charles Roux pour le piano, R. Périer pour le violon et G. Ricard pour le violoncelle.

L'orchestre, cette année, faute d'éléments suffisants, n'a pu donner la séance promise. Mais la classe, sous la direction de M. Hill, a eu lieu régulièrement et a prêté son concours à différentes fêtes religieuses ou autres.

Le même souci d'éducation guida les programmes des séances de musique à la Guichardière, dont on trouvera le détail plus

loin. Part importante donnée aux classiques parce qu'ils sont les plus formateurs dans leur simplicité, mais sans négliger les modernes plus près de notre mentalité malgré leur complexité apparente.

La musique religieuse, elle aussi, a continué les traditions de style et d'ensemble. Mlle Zarzecka a su grouper les voix et les bonnes volontés et, tout en renouvelant le répertoire, obtenir d'excellents résultats de mise au point.

Tout cela est le résultat d'un enseignement organisé, de leçons et d'études soigneusement surveillées et toujours stimulées par des examens et des auditions. Les anciens élèves sont là pour nous dire leur reconnaissance de la solide et pure formation musicale reçue pendant leur séjour ici, je parle même de certains qui étaient bien réfractaires au début à toute notion d'art, et qui devinrent, par la suite des fervents de Colonne ou de Lamoureux. On doit apprendre à écouter la musique comme on doit savoir reconnaître une œuvre d'art.

Je tiens en terminant à remercier mes collaborateurs Mlles Zarzecka et Allix, M. et Mme Hill, de leur concours très dévoué aux séances et des résultats de leur enseignement.

Jean Courbin.

Liste des œuvres jouées cette année aux séances de la Guichardière

Sonate de Veracini (XVIIIe siècle). — *Sonate de Franck.* — *Sonate de Debussy* (piano et violon).
Mme Courbin-Demolins et M. Jean Courbin.

Sonate en ut *min. de Beethoven* (piano et violon).
Mlles Zarzecka et Allix.

Sonate en la *de Beethoven.* — *Poème de Chausson.* — *Sonate de Franck.* — *Sonate de Leken.* — *Sonate en* ré *de Haendel* (violoncelle et piano).
Mlle Allix, M. Hill.

Pièces de Couperin-Kreisler (pour violon).
Mlle Zarzecka.

Pièces Couperin (violon et piano).
Courbin-Zarzecka.

Trio de Frank.
Hill et Allix.
Trio à l'Archiduc, de Beethoven (piano, violon, violoncelle).
Mme Hill, Mlle Allix, M. Hill.
La mélancolie du bonheur,
de G. Dupont.
Fête-Dieu à Séville et à Albarez.
Courbin.

Œuvres de piano.

Fantaisie et fugue	Bach-Liszt.
Sonate en fa *min*	Scarlatti.
Tic-toc-choc ou les Maillotins	Couperin.
Marche militaire	Schubert-Tausig.
Moment musical	Schubert.
Sonate op. 27, n° 2	Beethoven.
Saint-François de Paule marchant sur les flots	Liszt.
Mephisto-Walze	Liszt.
El Albaïcin	Albeniz.
Etudes	Chopin.
Polonaise en la^b	Chopin.
Tarentelle	Moskowsky.
Isle Joyeuse	Debussy.

Chœurs. 1re communion et offices divers.

Panis angelicus (3 voix)	St-Requier.
O salutaris (4 voix)	J.-S. Bach.
Tantum ergo (3 voix)	R. Grighi.
Alleluia (Messie)	Haendel.
Adoramus Te (4 voix)	Palestrina.
Tantum ergo (4 voix)	Bach.
O salutaris (4 voix)	P. de la Rue.
Cantiques	Abbé Brun.

Élèves méritant d'être cités.

Piano : J. Maquet. — N. Flondor. — H. Cadot. — C. Caron. — G. Miellet. — P. Gaillard. — L. Corron. — J. P. Renaud. — N. Emery.
Violoncelle : Ricard. — Coutard.
Violon : M. Bertier. — R. Cadot. — R. Périer.

M. Jean Courbin.

ÉCOLE DES ROCHES

RÉSULTATS AU BACCALAURÉAT

Session d'octobre 1919.

Philosophie :

Jean Luneau.
Daniel Martin.
André Melin (*mention Assez bien*).
Robert Parisot (*mention Bien*).
Maurice Pichard.
Philippe Salmon-Legagneur.

Mathématiques :

Henri Cadot.
Christian de Hell.
Daniel Martin.
André Olivier.
Philippe Salmon-Legagneur.
Bernard Thierry-Mieg (*mention Assez bien*).

Première A :

Étienne Farkouh (*mention Assez bien*).
André Lefébure.
Gabriel Redaud.

Première B :

Jean Blanchon.
Lucien Bondonneau.
Claude Monnier.
Robert Périer.
Bernard de Sachs.
Jean Staron.
André Thierry.
Gérard Vernes.
Maurice Waddington.

Première C (latin-sciences) :

Léopold d'Auerstaedt.
Michel Blanchon.
René Bœspflug (*mention Assez bien*).
Georges Bohin.
Pierre Champin.
André Conte.

Première D (sciences-langues) :

Antoine Bertier (*mention Assez bien*).
Raoul Hervey.
Bertrand de Maud'huy (*mention Bien*).
Charles Musnier (*admissible*).

LISTE DES ÉLÈVES

I. — Maison du Coteau.

1. Roland d'Albis, parle anglais.
2. Louis d'Albuféra.
3. Léopold d'Auerstaedt, parle anglais.
4. Augustin Augustin-Normand, parle anglais.
5. Antoine Bertier, parle anglais, a passé trois mois en Angleterre, parle allemand.
6. Paul Bertier.
7. Jacques Bertier.
8. Jean Blanchon, parle anglais.
9. Jacques Bohin, parle allemand.
10. Gabriel de Bonand.
11. Gabriel Bouts.
12. Yann Brunhes.
13. Antoine Brueder.
14. Guy de Carmoy, parle anglais.
15. François Charles-Roux, parle anglais.
16. Edmond Dollfus, parle anglais.
17. Jean Féline, parle anglais.
18. Mircea Flondor, parle allemand.
19. Antoine Gamble.
20. Jean Genet.
21. Sylvain de Golbéry.

22. Jean Goupy.
23. Pierre Goyet, parle anglais.
24. Théodore Haviland, parle anglais.
25. Bernard de Hell, parle allemand.
26. Jacques Juilliard.
27. Alexandre Korassandjian, parle anglais, a passé nn mois en Angleterre.
28. André Lachasse.
29. Guy Monin.
30. Yves Monin, parle anglais.
31. Charles Musnier, a passé quatre mois en Angleterre, parle anglais.
32. Bernard Musnier.
33. Alain de Prat, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais et allemand.
34. Olivier de Prat, parle anglais.
35. Philippe Raoul Duval, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
36. Robert Thierry-Mieg, parle anglais et allemand.
37. Etienne Tournier, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
38. Hubert de Turckheim, parle allemand.
39. Guy de Saint-Périer, parle anglais.
40. Jean de Saint-Périer, parle anglais.
41. Abel Storez.
42. Carlo Viansson-Ponte.

II. — Maison de la Guichardière.

1. André Berjat.
2. Pierre Bertrand, parle anglais.
3. Alfred Bodoira.
4. Félix Bureau.
5. Georges Caruette.
6. Claude Caron, parle anglais.
7. Bernard Colin, parle anglais.
8. Pierre Corréard, parle anglais.
9. Franck Danis.
10. Luc Durand-Réville, parle anglais.
11. Jean Guilbert.
12. Raoul Hervey, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
13. Sylvain Jacqueline, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.

14. Paul JACQUELINE.
15. Philippe LEROY, parle anglais.
16. Gérard MAQUET.
17. Jean MAQUET.
18. Jacques MILLET, parle anglais.
19. Jean MOEDER, parle anglais.
20. Pierre OLIVIER, parle anglais.
21. François DE PERRETTI DE LA ROCCA.
22. André PÉAN, parle anglais.
23. Robert PÉRIER, parle anglais.
24. Raymond PICARD.
25. Philippe POTTIER, parle anglais.
26. Pierre POULENC.
27. Jacques POUSSIELGUE.
28. Jean-Paul RENAUD, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
29. Jacques REYNAUD, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
30. Gilbert RICARD, a passé trois mois en Espagne, parle espagnol.
31. Alain SABOURAUD, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
32. Philippe SAINT-LÉGER.
33. Edouard VERNES, parle anglais.
34. Gérard VERNES, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
35. Jacques WILBOIS.

III. — MAISON DES PINS.

1. Jean BAIGNÈRES.
2. Jean DE BEAUMONT, parle anglais.
3. Georges BOHIN.
4. Max BOHIN.
5. André BŒSPFLUG, parle anglais, a passé six mois en Angleterre.
6. Harry BRASSEUR, parle anglais.
7. Pierre BRETON, parle anglais, a passé trois mois en Angleterre
8. Jean BRETON, parle anglais.
9. Raymond CHAUCHAT.
10. Jean COLEMAN, parle anglais.
11. Jean COLLET.
12. André CONTE, parle anglais.
13. Robert CORBIN.
14. Lucien CORRON.
15. Lucien DÉGREMONT.

16. Jacques DELAUNAY-BELLEVILLE, parle anglais.
17. Jean DELEMER, parle anglais.
18. Pierre DELORI.
19. Bertrand DENIS, parle allemand.
20. Serban FLONDOR, parle allemand.
21. Georges FORESTIER, parle anglais.
22. Jacques FORESTIER, parle anglais.
23. Jean GARDIN, parle espagnol.
24. François GARDIN.
25. Roger GAUTHIER, parle anglais.
26. François GIROS.
27. Paul GONNET, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
28. Émile GORY, parle anglais.
29. Pierre GRIVEAUD.
30. François HINE.
31. Robert HOFFET, parle anglais.
32. Thuré KUMLIEN, parle allemand.
33. Gunnar KUMLIEN parle allemand.
34. André LAVERNE, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
35. François LAVERNE a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
36. Marc LEGENDRE, parle anglais.
37. Henri LEGENDRE, parle anglais.
38. Etienne LE BLAN.
39. Robert LE LORIER.
40. Jean LORY, parle anglais.
41. Xavier MAUBEC.
42. Bernard MOREL.
43. Charles MEYNIS DE PAULIN.
44. Édouard DE NERVO.
45. Édouard NIERMANS.
46. Bertrand DE POMBARAT.
47. Pierre PRUDHOMME.
48. Ferdinand ROUSSEL, parle anglais
49. Olivier ROUSSELON, parle anglais.
50. Maurice ROUSSIGNHOL.
51. Jean ROUX.
52. Claude STARON.
53. Jean STARON, parle espagnol.
54. John SLIDELL, parle anglais.
55. Jacques VICAIRE.
56. François VICAIRE.

IV. — Maison des Sablons.

1. Jean Albert-Petit.
2. Roger Baizeau, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
3. Jacques Baizeau.
4. Michel Blanchon, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
5. Nicolas Borodine.
6. Wladimir Borodine.
7. Jacques Bouché.
8. René Cadot, parle anglais.
9. Henri Cadot, a passé un an en Angleterre, parle anglais.
10. Georges Cadot.
11. Harold Chown, parle anglais.
12. Roger Cocteau, parle anglais.
13. Jean Coutard
14. Jacques Deren.
15. Georges Deren.
16. Carlos Deren.
17. Gérald Dollfus, parle anglais.
18. Georges Dunod, parle anglais.
19. Jacques Flamand.
20. Adrien Fournier.
21. Christian Fuchs.
22. Philippe Gall.
23. Jean-Michel Gaillard.
24. Jean Kressmann. parle anglais
25. Georges Maybon, parle anglais.
26. Gérald Monod, parle anglais.
27. François Monahan, parle anglais.
28. Louis Mougin.
29. Jean Œsinger, parle allemand.
30. Arthur Pecchio.
31. Jean Prades.
32. René Roussel.
33. Charles Sabatié.
34. Louis-Armand de Saint-Périer.
35. André Schlumberger, parle anglais, a passé deux ans en Angleterre.
36. Charles Trocmé, parle allemand, a passé un an en Suisse allemande.

37. Michel Trocmé.
38. François Trocmé.
39. Daniel Trocmé.
40. Daniel Ullern.
41. Miguel Yturbe, parle anglais.

V. — Maison du Vallon.

1. Étienne d'Arbois de Jubainville, parle anglais.
2. Étienne Auger.
3. Fred Aylé.
4. Jean Baar.
5. André Bauer, parle anglais.
6. Pierre Beytout.
7. Léon Beytout, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
8. James Biddles-Eustis, parle anglais.
9. Lucien Bondonneau, parle anglais.
10. Michel Bondonneau.
11. Pierre Bourgois, parle anglais.
12. Loïc de Cazenove.
13. Antoine de Clermont, parle anglais.
14. Léon Dard.
15. Jean Davidsen.
16. Marcel Dodu.
17. Jacques Drouard.
18. Noël Émery.
19. Jean Fournier-Rey.
20. Pierre Guichard.
20. Bernard Gros.
21. Michel Gros, parle allemand.
22. Jean Hainglaise.
23. Morton Hansen.
24. Pierre Hoffet, parle anglais.
23. Robert Hounsfield, parle anglais.
24. François Join-Lambert, parle anglais
25. Alexandre Kreutz, parle anglais.
26. Jacques Lemaitre.
27. Jean Leroy-Beaulieu.
28. Frédéric Lisboa.
29. Jean Luneau, parle anglais.
30. Jacques de Luze, parle anglais.

31. Alain Macé de Lepinay, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
32. Bertrand de Maud'huy, parle anglais.
33. Pierre Millot, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
34. Pierre Nicolas, parle anglais et allemand.
35. Jehan de Noüe, parle anglais.
36. Georges Pinson.
37. Michel Poulain, parle allemand.
38. Jean Ratisbonne.
39. Édouard Rogeau.
40. Paul Rogeau, parle anglais
41. Jacques Roberty, parle anglais.
42. Guy Roberty, a passé six mois en Angleterre, parle anglais.
43. Paul Roullet.
44. Paul Saillard.
45. Roger Saullière.
46. Roger Schaller.
47. Yves de Servigny, a passé trois mois en Angleterre, parle anglais.
48. François Singer.
49. Jean-Pierre Stroehlin.
50. Henry Tagent, parle anglais.
51. André Thierry, parle anglais.
52. René Tollu.
53. Harry Woodruff, a passé six mois en Angleterre, parle anglais

Maison de l'Iton.

1. Maurice Audon.
2. Guy-Jean Guiffrey.
3. Jean de Lagotellerie, parle anglais.
4. Albert Lebouteux, parle anglais.
5. Marc Martin-Lavallée.
6. Jean Maubec.
7. André Poey.
8. Maurice Orizet.
9. Jean Ritter.

Maison de l'Inginerie.

1. Rodolphe Auboin.
2. Neagoe Flondor, parle allemand.
3. Eugène Grosos.
4. André Paccard.

5. Ferdinand SCHLUMBERGER, parle allemand.
6. Imlay WATTS, parle anglais.

VERNEUIL.

1. Charles BOURGAIN,
2. Marcel CHARROUSSET.
3. Fernando COSTA.
4. Jean DELPEUCH.
5. Jean ESTÈVE.
6. Pierre FERET.
7. Charles PERRET.
8. Gabriel REDAUD, parle anglais.
9. Georges REGNIER, parle allemand.
10. Guy VAN der BURCH, parle anglais.
11. Baudoin VAN der BURCH, parle anglais.

MAISON DE PULLAY.

1. Jean CORBIÈRE.
2. Roger HALBOUT.
3. Michel HALBOUT.
4. Georges FAITHFULL, parle anglais.
5. Guy MIELLET, parle allemand.
6. Robert MINIER.

MAISON DES CHAMPS.

1. Daniel ARMAND-DELILLE, parle anglais.
2. Jean-Brice DE BARY, parle anglais.
3. Georges DURAND-GASSELIN.
4. Maurice MIRABAUD, parle anglais.
5. Louïs DE POURTALÈS.
6. Jacques TERRASSE.
7. Evrard DE TURCKHEIM, parle allemand.
8. François DU VIVIER.

ÉLÈVES EN STAGE DEPUIS OCTOBRE 1919-20.

René AMORETTI, Folkestone.
Jacques BAUME, Margate.
Jean BERTIER, Eastbourne.

Léon Beytout, York Occold.
Antoine de Clermont, Occold.
Pierre Fauconnet, Southampton Brighton.
Jacques Forestier, Jersey.
Harold Giraud, Camberley.
Paul Gonnet, Eastbourne.
Alexandre Korassandjian, Newquay.
Henri Legendre, Wokinghan.
Marc Legendre, York.
Alain Macé de Lepinay, Dover.
Richard Meyer, Wendover.
Jacques Millet, S. Leonards.
Pierre Millot, Felixstowe.
Gérard de Pourtalès, Folkestone.
Guy Roberty, Margate.
Marcel Rochette, Folkestone.
Alain Sabouraud, Berkhamsted.
Robert Savariaud, Felixstowe.
Yves de Servigny, Southsea-Dover.
François Thierry-Mieg, Watford.
Bernard Valette, Norwich.
Michel Verdé de Lisle, London-Dover.
Michel Walbaum, S. Leonards.
Christian de Waldner, Eastbourne.

TROISIÈME PARTIE

VIE MORALE ET RELIGIEUSE

QUELLE EST ACTUELLEMENT LA PART DES CAPITAINES DANS LA VIE DES ROCHES.

C'est avec une grande joie que nous avons vu cette année nos Anciens revenir très nombreux, malgré les difficultés de transport momentanées et la vie si active qui les retient loin de nous. Ils ne peuvent se rendre compte de l'importance qu'a pour nous cette marque d'attachement et combien tout ce qu'ils disent nous est précieux. Avec quelle attention nous avons écouté tel récit qui nous ramenait bien loin en arrière, aux temps « héroïques » de l'École, telle remarque sur les changements survenus depuis leur départ, et même telle critique, affectueusement formulée, sur un nouvel état de choses ! Les plus âgés de ceux qui nous sont revenus cette année ont même reconnu une évolution si manifeste qu'ils nous ont avoué avec quelque mélancolie ne plus reconnaître leur École.

Cette évolution, nous ne pouvons la nier, puisqu'en ces trois ou quatre dernières années, nous en avons constaté nous-mêmes la naissance et les progrès. Il nous reste donc à préciser le sens dans lequel elle s'est poursuivie et quelles en sont les manifestations les plus sensibles. Or, nous pouvons l'affirmer, avant même d'aller plus avant : l'École ne s'est pas écartée du sillon tracé dès 1899. Elle l'a simplement prolongé et approfondi.

Nous n'avons pas dévié des directives fondamentales; notre seule ambition fut de leur donner plus de clarté et de vie. Les récits de nos anciens concourent bien à nous donner l'impression qu'il y eut trois phases nettement délimitées dans la lente formation de l'esprit même de l'École.

La première est contemporaine des six ou sept années qui suivent la fondation. Elle cherche à donner de justes limites à cet épanouissement physique et moral dans la liberté dont les plus âgés de nos anciens nous parlent encore avec enthousiasme. Proclamant cette liberté totale, l'affirmant comme le principe de leur éducation, proclamant la supériorité de la responsabilité personnelle sur la contrainte stupide, les premiers Rocheux furent les grands vainqueurs du « potachisme ». Période d'audace et de brutale franchise, de confiance en soi, de personnalité courageuse et bruyante, qui donna des capitaines passionnés de sports, autoritaires et ennemis de toute entrave.

La seconde génération semble avoir été plus studieuse, plus calme en apparence, et plus disciplinée. Les capitaines furent des travailleurs; ils eurent des études bien tenues, surent commander et se faire obéir, et leur autorité un peu froide mérita l'estime et le respect de tous. Dès 1913, de nouvelles tendances perçaient : elles allaient, dans cet ordre général enfin établi et respecté, apporter, sous forme d'idées et de sentiments, un esprit d'École à la fois plus clair et plus ardemment agissant. A la Guichardière d'abord, grâce surtout au capitaine général Pierre Polot, puis successivement dans toutes les maisons de l'École, les grands, peu à peu, enseignèrent et pratiquèrent un idéal de dévouement et d'action : ils ne pouvaient aimer les Roches plus que leurs aînés, ils voulurent travailler davantage pour elles. C'est cet épanouissement moral qui a frappé tous ceux qui sont venus à l'École ces dernières années.

Nous n'avons point perdu l'acquis de nos prédécesseurs; les sports ont toujours nos suffrages. Nos équipes sont aussi courageuses et restent aussi étroitement unies dans leurs efforts que par le passé. Une tribune, passionnée dans ses éloges et ses critiques, peut-être plus encore que naguère, s'échauffe à

chaque match de cricket. La valeur du travail s'affirme par la liste annuelle de nos bacheliers, mais cette fin d'études, ce dernier « coup de collier », couronne des années d'efforts où, des petits aux grands, chacun a donné sa part. Nous savons bien sur quels points la médisance attaque nos Roches : « On y joue, dit-elle, plus que l'on y étudie. » Notre honneur à tous exige que nous rendions indiscutable la preuve du contraire.

L'idéal du Rocheux actuel va plus loin encore; il dépasse celui d'un studieux écolier doublé d'un sportif enthousiaste, il s'étend jusqu'à la pratique réfléchie et généreuse du devoir social. Cette pratique, il ne se borne pas à la concevoir, il la vit. Dès les premières années, le jeune élève trouve déjà, dans les diverses charges que nécessite la vie d'une maison scolaire, le moyen de s'exercer à l'initiative et d'acquérir le sens des responsabilités. Est-il bibliothécaire? le voilà chargé de toucher les cotisations et de ranger les livres. S'occupe-t-il du vestiaire ? Il trouvera dans sa petite expérience ou sa débrouillardise précoce des mesures pour garantir l'ordre et la propreté. Dans les études, il veillera à ce que les serviettes soient mises en place et les papiers ramassés, les carnets couverts, numérotés et classés, les lumières soigneusement éteintes, les timbres et les semaines distribués chaque samedi, les sonneries quotidiennes ponctuellement assurées.

Ces fonctions modestes, parfois humbles et toujours astreignantes, le petit Rocheux ne les craint pas, volontiers il les recherche et il trouve en elles un premier essai de rôle social. Cet oubli d'essai lui vaut d'ailleurs l'estime et l'affection des camarades et il atteindra plus facilement l'autorité indiscutée qu'exige le rôle de sous-capitaine. Ce second grade ne lui impose pas seulement d'influer sur ses camarades par la contagion du bon exemple, sérieux dans le travail, entrain aux jeux, bonne volonté en toutes choses. Il fait déjà de lui le gardien du règlement, il le charge de veiller à la tenue et à la discipline dans le dortoir ou en étude. Aide et confident de son capitaine, il est intéressé par lui à toute la vie morale de la maison. Dressé par un noviciat de six mois ou un an, le sous-capitaine,

s'il a fait ses preuves, devient capitaine : il monte d'un degré dans l'échelle sociale de son École, mais seulement parce qu'il en est digne.

De son rôle important il saura remplir les obligations, accepter les devoirs, pratiquer les vertus telles qu'en son clair résumé l'un de ses anciens, Pierre Baron, les lui expose. S'il est assez méritant pour se placer à la tête de la maison et en devenir le capitaine d'École, le voilà amené à ajouter aux qualités déjà acquises le souci et l'art de coordonner tous les efforts de son petit groupement à la fois pour le maintenir dans le bon esprit et pour le relier aux efforts des autres maisons. C'est, en effet, en se constituant l'inspirateur et le protecteur de la discipline, de la moralité de tous les Rocheux que le conseil des capitaines d'École garantit l'unité de l'École. Ce conseil est aussi l'appui du capitaine général, le chef de l'élite, dont le poste d'honneur comporte une lourde charge : maintenir à tout prix la règle, la rappeler sans cesse, l'expliquer et la faire aimer, en inspirer et en exiger le respect au besoin. Telle est la hiérarchie fondée sur la valeur personnelle, le premier capital qui compte dans la société d'après guerre, qui sert aujourd'hui comme de cadre à la masse des Rocheux. Cette hiérarchie, elle ne s'est pas formée en un jour et, pour qu'elle naisse et se fortifie, il a fallu plusieurs années d'efforts, la peine des maîtres, des chefs de maisons surtout, plus encore que la bonne volonté des élèves.

La nouveauté que nos Anciens revenant parmi nous peuvent découvrir, la voilà : c'est la participation plus régulière, plus raisonnée, plus effective, plus officielle, des capitaines et des sous-capitaines à la marche de l'École. Collaborateurs confiants et soumis des maîtres, ils leur épargnent les fatigues et les énervements de la tâche disciplinaire en l'assurant par leurs propres efforts ; ils laissent ainsi à leurs éducateurs le temps et le calme indispensables aux méditations ou aux études dont ils seront les premiers à profiter.

Cette évolution, qui fut lente et laborieuse, n'a rien d'une révolution ; elle est la récompense et le fruit d'un long travail,

elle n'est, d'autre part, que le naturel développement des principes de l'Éducation nouvelle, aidé par un ardent désir de porter à la perfection l'œuvre sociale des Roches.

Jean LUNEAU.

POURQUOI DES SCOUTS A L'ÉCOLE?

A quoi bon des scouts aux Roches? La question a été quelquefois posée; nous avons le devoir d'y répondre.

Ils contribuent, dira-t-on, à créer dans l'École l'élite énergique qui entraînera les autres. Mais cette élite n'existe-t-elle pas déjà par le choix d'élèves que sont les sous-capitaines et les capitaines?

Quant aux qualités requises pour être admis dans ce groupe chargé de surveiller et de diriger les camarades, ce sage emploi de la liberté, cette aptitude à prendre des responsabilités, à exercer l'autorité, à avoir des initiatives, à pratiquer la solidarité ne s'acquièrent-elles pas dans les maisons et les classes, sur les champs de jeu, sans qu'il faille faire appel à l'entraînement particulier des Scouts?

En effet, scouts et capitaines constituent deux élites dont les mérites sont si voisins, dont les services se ressemblent à ce point que les mêmes garçons font d'ordinaire partie de l'une et de l'autre. Le scoutisme ne peut rendre inutile la hiérarchie des capitaines, mais il ne peut pas davantage être remplacé par elle : les deux institutions se complètent.

En effet, le capitaine trouve dans le règlement l'indication précise de ses devoirs et il a, par sa vie même, acquis les qualités nécessaires pour les remplir. Sa fonction, toutefois, s'il ne se maintient pas à un niveau moral supérieur, risque à la longue de le réduire à être un fonctionnaire ponctuel et strict, sans garder la conviction d'un apôtre, ni la sollicitude d'un frère aîné. S'il est scout, cette faiblesse lui sera sûrement épargnée. Sous l'uniforme de l'éclaireur, il s'entraîne à des exercices physiques: mais pour lui, déjà sportif, l'important n'est pas là, il

est dans le constant effort moral qui l'amène à vivre toute sa vie d'école en « éclaireur ».

C'est ce côté intime du scoutisme, côté moins connu, puisque son domaine est dans le cœur et la conscience, que nous voudrions mettre en lumière : cela suffira pour justifier la présence des scouts aux Roches.

Observons une patrouille en manœuvre. Au premier abord qu'apercevons-nous? une troupe de jeunes garçons qui au grand air, en pleine campagne, semblent jouer avec entrain à la petite guerre. Certes, ils prennent l'affaire au sérieux; quelques-uns ont la mine grave du soldat que l'ennemi menace; ils ne ménagent point leur peine; ce soir, ils rentreront épuisés. Voilà le coup d'œil d'ensemble : observons quelques détails. Celui-ci, accroupi au pied d'un arbre ou caché derrière une haie, monte la garde; il retient son souffle, s'immobilise, attentif au moindre bruit : ce petit civilisé fait le guet comme un Sioux qui veille sur la tribu. Qu'est-ce donc qui l'oblige à remplir si ponctuellement sa tâche? le souci de sa patrouille et le respect de la consigne. Celui-là, chargé de porter à la troupe voisine un ordre de liaison vient de partir à toutes jambes ; il court, il court sur la route qui monte et en plein soleil ; coûte que coûte, il faut qu'il arrive vite, le succès du coup de main dépend de son agilité, sa patrouille compte sur lui. Le troisième, tombé de bicyclette, s'est blessé douloureusement; un camarade l'a pansé avec adresse et bonté, tous deux réparent maintenant le pneu crevé; dans quelques minutes, ils repartiront, ils n'auront qu'une pensée : rattraper le temps perdu : pourquoi? on les attend, le bien de leur troupe exige qu'ils arrivent au plus tôt.

Ainsi aide mutuelle ou solidarité, respect de l'engagement pris ou de la promesse faite, voilà ce que nous trouvons partout. L'équipe sportive donne le courage physique, l'endurance, inspire le désir du succès collectif autant que personnel. La patrouille développe les mêmes qualités, mais pour des intentions plus hautes.

La solidarité qui unit les éclaireurs est plus désintéressée, plus moralement étroite, que l'intérêt de victoire sportive qui unit

les équipiers. Elle est plus forte aussi que la camaraderie ou même l'amitié entre condisciples. Elle résulte d'une vie commune en pleine nature, vie saine et fortifiante mais rude aussi et parfois austère, elle résulte encore d'épreuves communes, pénibles souvent, douloureuses même, où il entre plus que du dévouement, un véritable esprit de sacrifice. Ces liens attachent d'abord fortement l'éclaireur à sa patrouille qu'il aime comme une sorte de personne morale, puis à sa troupe, puis à tous les scouts par un sentiment de fraternité de plus en plus large. Comme le lui recommande son code, il considère tous les éclaireurs comme frères; il se reconnaît membre d'une sorte de chevalerie internationale affirmant dans le monde entier la loyauté, la pureté, la vaillance et le patriotisme des jeunes.

Chevalier, le scout l'est encore par le respect de son serment, par la fidélité à la consigne fièrement acceptée. Lorsqu'au jour de son admission dans la troupe, devant toutes les patrouilles réunies auxquelles se joint parfois un cercle nombreux, le jeune éclaireur, la main droite étendue, s'engage solennellement à obéir, il ne s'engage pas en vain. Il regagne le rang avec le sentiment très sincère qu'il est à jamais lié au devoir. Quelle force morale en résultera pour lui! elle le soutiendra dans sa conduite de scout mais elle finira par s'étendre à tous les actes de sa vie, à lui donner une attitude qui le distinguera parmi les jeunes gens d'abord, plus tard parmi les hommes faits. S'il en est ainsi, l'intérêt devient évident pour les sous-capitaines et capitaines de passer par le scoutisme : grâce à lui, ils peuvent ajouter aux qualités proprement scolaires deux stimulants très forts, celui d'une fraternité sincère et effective et celui d'une absolue loyauté.

En voilà assez, pensons-nous, pour que se légitime la place du scoutisme aux Roches. Outre qu'il complète par des exercices spéciaux l'éducation physique, qu'il aide par certaines manœuvres la préparation militaire, il contribue par les sentiments qu'il développe à atténuer certaines tendances excessives de l'esprit de maison et à fortifier l'âme de l'élite.

H. CADOT.

SOCIÉTÉ DE CHARITÉ

La Société de charité a, cette année comme les précédentes, continué son action : visites de familles pauvres à Verneuil, réunions mensuelles avec lectures en commun et petites conférences.

Des groupes de maison se sont constitués avec un représentant par maison, qui se charge d'assurer la visite régulière des personnes secourues. Certaines maisons ont pu accepter de visiter deux familles par semaine et toutes ont fait preuve de beaucoup d'activité et de dévouement : ce sont nos garçons eux-mêmes qui sont allés à l'hôpital voir une de nos pauvres vieilles qui y avait été transportée, ce sont eux qui se chargèrent de la ramener lorsque, guérie, elle rentra chez elle. Nous avons surtout parmi nos pauvres des vieillards et des familles nombreuses : une de huit et une de dix enfants. Les chaussures et vêtements usagés sont reçus avec reconnaissance et notre petit vestiaire se vide presque aussitôt qu'il est rempli.

Parmi les conférenciers de cette année, nous avons été particulièrement heureux d'entendre M. l'Abbé Viollet qui nous a dit de fortes paroles sur le rôle social qui doit être celui des jeunes dans le relèvement de la France d'après guerre. Appelés pour la plupart à être chefs de famille, il faut qu'ils se préparent à en bien remplir les fonctions. Les Associations familiales groupées en Confédération générale de familles aideront les jeunes à faire leur apprentissage et demandent leur collaboration active. L'Association du mariage chrétien qui s'y rattache, les formera tout spécialement au point de vue moral et religieux.

Un de nos anciens, Paul Watel, est venu nous demander de trouver dans les environs de l'École des fermiers qui consentiraient à prendre en pension des petits orphelins d'une œuvre du quartier Malakoff. Leur surveillance matérielle et morale écherrait aux membres de la S. C. Nous sommes au regret de n'avoir rien trouvé jusqu'ici.

La famille paysanne qui serait capable de donner soins matériels et éducation morale est assez rare, et plus rares encore sont ceux qui peuvent ou qui veulent l'accepter. Les prétentions sont exorbitantes et les conditions de logement inacceptables. Nous ne désespérons cependant pas encore de découvrir une famille possible et de procurer une vie et une éducation saines à un petit citadin anémié.

A la rentrée de Pâques, M. Marty nous a conté ce qu'il avait pu faire avec ses éclaireurs pendant les vacances dans deux villages des pays reconquis des environs de Noyon. Excellent travail de propagande scout par l'exemple et l'action, organisation de groupes d'éclaireurs, encouragement donné aux sociétés sportives en formation. Une somme de plus de 1.000 francs a été remise par la Société de Charité, pour les régions dévastées, à M. Marty, qui en a fait profiter les œuvres de jeunesse et a aidé une famille de fermiers à racheter une vache.

La propagande anti-alcoolique subit un certain discrédit à l'École ; on en rit, et cependant, les adhérents à la Ligue nationale contre l'alcoolisme sont plus nombreux que jamais : 109 membres pour l'année 1920. Cela prouve qu'ils peuvent en rire, mais qu'au fond, nos garçons sentent bien qu'il est bon que chacun lutte contre ce fléau, même lorsque la lutte consiste à verser 3 francs de cotisation.

La loterie du premier terme et la différence perçue au profit de la Société de Charité, entre le prix de seconde et de 3e classes, sur les billets de chemins de fer des garçons de l'École au moment des vacances, assurent d'amples ressources à notre petite société et vont lui permettre de secourir largement les villages de la zone dévastée dans lesquels nos éclaireurs iront fréquemment désormais pendant leurs vacances, et de venir en aide de manière un peu utile à la population ouvrière de Verneuil. Nous voudrions augmenter le nombre de nos jardins ouvriers et contribuer à la création d'une œuvre sociale : école ménagère, bains-douches ou autre établissement d'utilité publique. Nos projets ne sont pas encore très précis, mais nous étudions la question.

Tout ceci pour indiquer que « le nerf de la guerre » ne manque pas cette année à la société de Charité; nous essayons d'en faire bon usage et espérons que l'aide continuera à nous venir abondante.

Il n'est pas exagéré de dire que la plupart des garçons membres de la Société ont certainement gagné un peu d'habitude de fréquentation des pauvres, qu'ils ont entendu parler des misères qu'ils ne soupçonnaient guère et qu'ils ont su dans plusieurs cas compatir à ces misères et payer de leur personne. Un simple appel à leur bon cœur, fait en décembre dernier, la veille de la sortie, a permis à la Société, grâce aux jouets et dons rapportés par un bon nombre d'entre eux et de leurs camarades non-membres, de faire un arbre de Noël pour les enfants pauvres de la paroisse Notre-Dame de Verneuil.

Nous ne faisons pas beaucoup de bruit et notre action est souvent lente, mais on peut espérer qu'elle n'est pas inutile et qu'elle est vraiment profonde, au moins chez certains.

L'ASSOCIATION DES ANCIENS

23 juin 1920.

Cher Monsieur.

L'autre jour, à la Pentecôte, par cette belle après-midi, où nous avons vécu, à nouveau, dans l'atmosphère des Roches, vous aviez bien voulu me demander d'écrire, pour le Journal de l'Ecole, quelques lignes sur l'Association des Anciens. Et d'abord, quel plaisir nous avons eu à nous retremper dans ce milieu sain, fécond et novateur, dont notre formation porte l'empreinte! Gens de lycées, élèves d'institutions libres, disciples aisés de précepteurs, vous ne pouvez savoir ce qu'est pour nous une fête d'Anciens. Il faut faire partie de notre petite troupe pour comprendre que les liens qui nous unissent aux professeurs et aux élèves ne rentrent pas dans le cadre de la terminologie habituelle. Les arbres du Vallon, le bois des Pins, le glacis du Coteau et des Sablons, les bords de l'Iton : voilà notre terroir;

c'est notre petite patrie. Ces souvenirs, ces sentiments de tendresse et de pieux attachement nous grèvent d'une sorte de servitude. Et ce doux esclavage nous porte, malgré l'égoïsme de la vie, à revenir toujours dans les lieux où règne la pensée d'Edmond Demolins.

Vous m'avez écrit, Monsieur, que ma lettre serait insérée dans un chapitre qui traite de la vie morale de l'École ; c'est donc que vous pensez que notre action, celle de l'association ou des anciens, prolonge celle que nous exercions jadis comme grands ou comme capitaines. Notre but est, en effet, de persister dans la même attitude et de nous conduire toujours comme jadis dans nos maisons. Cela ne peut se détailler en quatorze points et je ne sache pas qu'il soit possible d'écrire le Manuel de poche du parfait ancien; tant est vivante la phrase d'Henri de Tourville : « On a plus d'action par ce qu'on est, par ce qu'on devient en soi, que par ce qu'on s'efforce de faire directement sur les autres. »

Nous laissons donc les programmes, les feux d'artifice d'une éloquence généreuse à ceux qui inclinent vers l'idéologie, car la vie qui nous fut imposée, comme l'eau l'est aux poissons, s'est jusqu'ici présentée sous un double aspect : ce fut, d'abord, la guerre aux Boches, et ensuite, la guerre à la vie chère. Quoi, nous passons aux yeux du public pour de jeunes riches fortifiés par le foot-ball, et c'est ce rude langage qu'il nous faut tenir? Il n'y a, cependant, là, ni paradoxes, ni désanchantement, mais nous faisons les expériences qui conviennent à ceux qui, dès l'enfance, ont choisi la rude vie des professions qualifiées en science sociale d'essentielles : agriculture, commerce et industrie, et dédaigné le doux farniente des gens du monde et des fonctionnaires.

Se soumettre à une discipline personnelle et consentie, prendre la responsabilité de la conduite de son existence, c'est se refuser ce que l'on appelle communément : la « vie peinarde », le « p'tit confort » ou le « bon p'tit train-train ». Mais, me dira mon lecteur ennuyé, est-ce là le progrès? « J'aimerais mieux pêcher à la ligne, le samedi, sur le pont des Arts et

sténographier, en semaine, des discours parlementaires ». Nous répondrons à cet importun que la jeune génération a une tare très gênante : le goût de l'action; et c'est cette même tare que les bourgeois d'esprit apprécient, au début de mai, lorsque nous conduisons les locomotives ou les autobus.

Et ainsi, si je pouvais être indiscret, je raconterais, ici, les gestes de persévérance accomplis par mes camarades. Je crois, du reste, que nos maîtres cherchaient à développer chez nous la continuité dans l'effort. Voilà, peut-être, ce qui distingue les anciens de tant d'ex-héros qui, eux, dansent ou spéculent tandis qu'ils guettent une dot payable en dollars.

Veuillez croire, Monsieur, à l'expression de mon très fidèle dévouement.

Pierre LYAUTEY.

P. S. — Abel Corbin de Mangoux (27, rue Jasmin, XVIe), en prendra pas de vacances cet été. Il demeure donc à la disposition de tous ceux qui désirent s'informer de l'Association (But, Service des Renseignements, Aide mutuelle).

LA VIE RELIGIEUSE PROTESTANTE

Nous pourrions souscrire mot pour mot à ce que nous écrivions ici même l'année dernière. Signalons seulement les événements qui ont marqué dans la vie de notre petite paroisse :

Le dimanche 23 novembre, un culte a été célébré en mémoire des Rocheux tombés à la grande guerre. Cérémonie émue, recueillie, dans laquelle se sont succédé les lectures bibliques, la prière, une allocution de Robert de Bary, un ancien qui a fait la guerre, et la musique.

Un autre dimanche, M. le pasteur Roberty est venu prêcher devant un auditoire attentif. Sa visite nous a laissé le meilleur souvenir, et nous espérons qu'il nous fera encore l'honneur et la joie de venir nous parler.

Puis c'est le pasteur Frank Thomas qui parla à toute l'École sur le sujet : Comment on devient un homme.

Tout récemment, le 13 juin, avait lieu la réception des catéchumènes et la première communion. Les dix élèves formaient une classe unie et sérieuse. Plusieurs fois par semaine, le dernier mois, ils se sont réunis pour lire ensemble la Bible et pour prier. Enfin, les quatre jours avant la première communion, ils vinrent vivre à la Maison des champs, dans la retraite et la prière. Trois causeries nous furent faites. M. Meyer nous parla du Choix d'une carrière, M. Trocmé, du Christianisme social, et M. Bertier, du Mariage et de la famille. Merci à nos amis pour leurs paroles cordiales, bienfaisantes et élevées. Les repas et les moments de détente furent gais comme il convient.

L'année dernière, nous disions tout ce que nous attendions du groupe d'étude et d'activité chrétiennes fondé par une dizaine de garçons. Le groupe a reçu un renfort inattendu et bien heureux dans l'arrivée de M. Albert Meyer, un nouveau professeur, qui sut très vite gagner la sympathie. M. Meyer avait une grande habitude de la Fédération des étudiants chrétiens. Aussi son action fut-elle très opportune : tous les quinze jours, ont lieu des réunions où l'on traite des sujets les plus divers : Comment profiter d'un livre de méditation? Qu'est-ce qui fait l'essence du christianisme? Le développement de la machine et sa répercussion dans la société, etc. Parfois la réunion est occupée à une étude biblique : notre groupe en est à ses débuts; les discussions sont souvent décousues; mais la bonne volonté est grande. Si plusieurs de nos amis participent cet été à un camp de lycéens chrétiens, notre association en recevra une impulsion nouvelle.

Nos cultes du dimanche continuent dans la jolie chapelle de l'École, et nous sommes heureux d'y voir souvent des parents de nos chers garçons. Le chant est toujours entraînant et vigoureux.

En terminant, je veux dire un mot d'affection et de reconnaissance aux amis de la paroisse, à ceux qui ont à cœur la vie religieuse et morale de leurs amis.

Mes aînés, vous êtes notre couronne et notre force. Merci pour votre bonne volonté, votre aide et votre conscience. Continuez

à travailler joyeusement pour l'École et pour le Royaume de justice et d'amour. Votre tâche est magnifique, vous l'avez compris. Votre influence est grande : Tournez vos regards vers le Christ qui vous donnera l'inspiration nécessaire.

Pasteur Roger THOMAS.

IN MEMORIAM

Le dimanche 23 novembre, l'École se recueillait dans le souvenir de ses morts de la guerre. Parents, anciens étaient venus joindre aux nôtres leurs prières pour le salut de leurs enfants, de leurs époux, de leurs frères, de leurs amis.

Le matin, à 11 heures et demie, on se réunit pour la grand'-messe dans la chapelle, attristée et comme vieillie dans ses tentures noires, mais parée aussi, et glorieuse du drapeau des Roches qu'encadraient les trois couleurs, et des palmes symboliques. Le chant grégorien, tour à tour désolé et apaisé, semblait être l'expression spontanée de tous les cœurs étreints par de douloureux souvenirs ; la liturgie de la messe des morts apportait aux âmes son indéfectible consolation. Après avoir fait l'émouvante lecture des noms de ceux qui s'étaient donnés tout entiers à la France, M. l'Abbé parla : nul n'eût pu évoquer comme il l'a fait ces âmes d'enfants devenues des âmes de héros, nul n'eût apporté avec plus de douloureuse émotion aux familles éprouvées la chrétienne espérance. Qui, mieux que lui, pouvait nous ordonner de tirer des admirables exemples qu'il venait de mettre sous nos yeux une impérieuse leçon de travail et de don de soi ? Les Rocheux, qui furent à la guerre des hommes de bravoure, de bonté et de foi, des chefs aimés et respectés, ne sont pas morts pour que nous vivions une vie de bien-être égoïste et de mollesse ; notre tour est venu de nous mettre à la tâche : nous devons être les artisans du progrès social, nous devons faire de nous des hommes purs et forts, capables d'être pour les autres un exemple et un appui. Nous avons tous compris, je

crois, et nous avons demandé à Dieu d'être dignes de nos morts.

Les parents se dispersèrent ensuite dans les diverses maisons où les rappelait le souvenir des êtres aimés, tandis que les anciens retrouvaient leurs demeures familières; et je pense qu'il leur fut doux, malgré leur peine que toute cette journée ravivait, d'évoquer l'enfance et l'adolescence de leurs disparus dans ce cadre qui leur était resté si cher.

L'après-midi, ce fut la cérémonie protestante, simple et émouvante. M. Thomas demanda que ce fût non pas un homme, mais Dieu lui-même qui apportât aux cœurs affligés sa sainte consolation et sa bienfaisante paix; ouvrant la Bible, il y lut de très beaux passages adaptés aux circonstances, propres à apaiser les âmes et à leur rendre la force et l'espérance. Puis, vint le moment solennel de la lecture des noms glorieux, d'autant plus poignant que l'on sentait là, à côté de soi, les parents attendant le nom de leur fils. Robert de Bary eut un souvenir ému pour les morts, il lut quelques nobles passages extraits de leurs lettres et nous montra quels étaient nos devoirs immenses envers la France, envers Dieu et plus que tout, envers eux. Et, tandis que s'élevaient les accents du violoncelle et de l'harmonium, chacun se recueillit quelques instants, avant de recevoir de M. Thomas la bénédiction de Dieu.

L'heure était venue du départ et ce fut — après cette communion dans le souvenir et la prière — une vraie peine; il semblait que nos morts avaient été réellement parmi nous; mais cette peine n'avait rien de déprimant. Nous sortions de cette journée — je crois pouvoir le dire pour tous — réconfortés : parents, veuves et sœurs, revivant l'enfance de celui qui les a quittés; anciens, retrempés dans un passé commun de peines et de joies; maîtres, fiers et reconnaissants retournant à leur mission avec un amour et une foi renouvelés; élèves, enfin, profondément émus, ayant compris quelle tâche leur laissaient leurs aînés et quel incomparable modèle ils resteraient pour eux par leur magnifique don de soi.

A. E. T.

†

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

ANCIENS PROFESSEURS ET ANCIENS ÉLÈVES

1914

M. Champault, lieutenant, tué à Gorcy, le 22 août.

Gaston Eysséric, sergent, 115e d'infanterie, tué à Virton, le 22 août, à 28 ans (*Guichardière*).

René Lorillon ✻, sous-lieutenant, 67e d'infanterie, tué le 26 août, à Longuyon, à 24 ans (*Coteau*).

Lucien Riom, caporal, 65e d'infanterie, tué le 8 septembre, à la Fère-Champenoise, à 23 ans (*Guichardière*).

Emile Noetinger, maréchal des logis, tué le 9 septembre, à la Fère-Champenoise, à 25 ans (*Vallon*).

René Guillon, adjudant automobiliste au XIe corps, blessé devant Sommesous, mort à Sens, le 10 septembre, à 26 ans (*Pins*).

Edouard Adler, médecin auxiliaire, 51e d'infanterie, tué le 22 septembre, à Vienne-le-Château, à 21 ans (*Sablons*).

Edouard Latune, tué le 26 septembre, à Fauconcourt, à 22 ans (*Sablons*).

Maurice Vacher, caporal, 119e d'infanterie, tué le 27 septembre, à la ferme du Luxembourg, à 20 ans (*Guichardière*).

Guillaume Krafft, engagé volontaire, brigadier, 10e cuirassiers, tué le 13 octobre, devant Neuf-Berquin, à 25 ans (*Pins*).

Saint-Clair Delacroix, lieutenant téléphoniste, 33e d'infanterie, tué le 13 octobre, devant l'écluse du Godat, à 21 ans (*Vallon*).

Guy de Coubertin ✻, sous-lieutenant, 1er dragons, blessé devant Hallebelke et mort le 16 novembre, à Malo-les-Bains, à 21 ans (*Vallon*).

René Lagier, caporal, 95e d'infanterie, mort à Commercy, le 18 novembre, à 25 ans (*Sablons*).

Guy Delin, sergent, 85e d'infanterie, tué le 11 décembre, au bois de Souvières, à 24 ans (*Vallon*).

François Rousselet, tué en décembre (*Pins*).

1915

R. P. de Boissieu, tué le 12 juillet, aux Dardanelles.

M. Hugh Stanley Wilson, sous-lieutenant, tué en septembre, devant Hébuterne (*Guichardière*).

M. Louis Paccard, ancien pasteur de l'École, capitaine.

Pierre Monnier, ✻, lieutenant, 46e d'infanterie, tué le 6 janvier, en forêt de l'Argonne, à 24 ans (*Sablons*).

Hubert de Rigault, mort en février, à 29 ans (*Guichardière*).

Maurice de Paillette, tué en mars (*Pins*).

Henry Jullien (*Coteau*), soldat au 54e régiment d'infanterie, disparu au combat du 26 avril.

Stéphane de Pierres, sous-lieutenant d'infanterie, tué le 12 mai, à l'Hartmanswillerkopf, à 23 ans (*Vallon*).

Pierre de Maupeou, sergent, 10e génie, tué le 28 mai, à Ablain-St-Nazaire, à 25 ans (*Pins*).

Robert Glaenzer, brigadier E. O. R., 39e d'artillerie, mort en mai, à 21 ans (*Coteau*).

Pierre Garreau, sergent, 95e d'infanterie, blessé devant Apremont, le 1er juin, mort le 3 juin, à Commercy, à 21 ans (*Coteau*).

Emmanuel Belin, engagé volontaire, caporal, 79e d'infanterie, tué le 10 juin, à Neuville-Saint-Vaast, à 19 ans (*Pins*).

Jacques Munier, lieutenant, 265e d'infanterie, tué le 4 septembre, près de Berry-au-Bac, à 27 ans (*Guichardière*).

Pierre Polot, engagé volontaire, 54e d'artillerie, blessé grièvement, mort le 1er octobre, à l'hôpital de Somme-Suippes, à 19 ans (*Guichardière*).

Marcel Planquette, lieutenant, 208e d'infanterie, tué le 6 octobre, en Champagne, à 26 ans (*Sablons*).

Marcel Langer, 4e d'artillerie, mort le 16 octobre, à Châlons-sur-Marne, à 21 ans (*Sablons*).

Robert Bedel, tué en novembre, à 25 ans (*Vallon*).

Spencer PONSONBY, lieutenant dans l'armée britannique, tué en décembre, à 21 ans (*Coteau*).

Jacques CRÉPY, sergent de chasseurs à pied, tué en 1915, à 21 ans (*Coteau*).

Jean NÉRAUD, tué en 1915 (*Guichardière*).

Jean GRISET, mort dans une ambulance allemande (*Vallon*).

1916

M. Arnauld ROUJOL.

Jacques DUPAS, lieutenant, 110e d'infanterie, blessé à Douaumont, mort le 7 mars, à Vadelaincourt, à 24 ans (*Pins*).

Pierre MOFFROY, tué le 5 avril, à 25 ans (*Vallon*).

Robert POCHET, caporal, tué le 13 avril (*Iton*).

Henri DE LA BRUYÈRE, maréchal des logis, 10e hussards, tué en Argonne, le 9 juillet, à 21 ans (*Guichardière*).

André BESSAND, caporal, 119e d'infanterie, mort en captivité, victime de son dévouement, le 30 juillet, à 27 ans (*Guichardière*).

Louis TRIPET, capitaine, ✻, tué sur la Somme, le 4 septembre, à 29 ans (*Guichardière*).

Jacques VINCENT, tué le 9 septembre, à Bouchavesnes, à 21 ans (*Vallon*).

Pierre BAUER, aspirant, tué en septembre, au bois de la Caillette, à 21 ans (*Vallon*).

Jean ROUSSEAU, aspirant, 135e d'infanterie, tué le 12 octobre, devant Sailly-Saillisel, à 22 ans (*Pins*).

Henri D'ARAMON, tué en 1916 (*Pins*).

1917

M. Jean DESFEUILLES, sergent mitrailleur, tué le 23 octobre, à la Malmaison, à 33 ans (*Coteau*).

André PUSINELLI, caporal, 95e d'infanterie, tué le 8 février, au Four-de-Paris (*Pins*).

Robert CAPELLE, maître-mécanicien, mort à bord du *Danton*, le 19 mars, à 26 ans (*Pins*).

Jacques PALLUAT DE BESSET, lieutenant, 121e d'infanterie, tué le 13 avril, à Moulin-sous-Touvents, à 22 ans (*Sablons*).

Henry Raymond DE BROUTELLES, tué en avril (*Vallon*).

Ariste PAPPIA, élève-pilote, tué au Plessis-Belleville, le 20 août, à 20 ans (*Vallon*).

Bernard MONNIER, lieutenant, tué en septembre, à 24 ans (*Vallon*).

Guy CARRON DE LA CARRIÈRE, maréchal des logis, mitrailleur à l'escadrille V. B. 101, tué le 1er octobre, au cours d'un raid de bombardement, à 23 ans (*Pins*).

Georges DERIHON, chevalier de l'ordre de Léopold II, tué le 6 novembre, à 22 ans (*Guichardière*).

Raymond HERR, décédé en décembre, des suites de ses blessures, à l'hôpital de Calais (*Vallon*).

Gilbert TRIBOULET ✠, adjudant-pilote à l'escadrille N-57, tué en mission aérienne le 11 décembre, près Fère-en-Tardenois (*Pins*).

1918

Raymond SCHLUMBERGER, pilote-aviateur à Istres (B.-du-R.), décédé à l'hôpital 2 à Marseille, le 13 janvier, de la fièvre typhoïde (*Pins*).

Thierry FAURE ♂ ✠, maréchal des logis au 6e cuirassiers, observateur en ballon captif, tué le 25 janvier (*Coteau*).

Jean VERDET, mort à Paris, le 3 mars, des suites de ses blessures (*Sablons*).

Raoul BOIVIN, lieutenant d'artillerie, mort des suites de ses blessures, le 12 mars (*Sablons*).

Bernard MAROTTE, lieutenant de chasseurs à pied, tué le 10 mai (*Guichardière*).

William ARNAUD, sous-lieutenant-aviateur, tué le 16 mai (*Coteau*).

Christian SCHLUMBERGER, pilote-aviateur, tué en juin (*Guichardière*).

Samuel D'ARCY, aviateur, tué en juin (*Pins*).

Paul RÉMOND, tué en juin (*Pins*).

Xavier MARTY, sergent au 208e d'infanterie, tué le 30 juin (*Vallon*).

Jean BESSAND, ✠ sous-lieutenant d'artillerie, tué le 20 juillet (*Guichardière*).

Roger CORBIN DE MANGOUX, lieutenant d'artillerie, tué en juillet (*Coteau*).

Christian GLAENZER, tué en août (*Coteau*).

Bernard FLYE-SAINTE-MARIE ✠, aspirant au 15e d'infanterie, blessé à Cousy-le-Château le 6 septembre, mort à Chantilly, le 21, à 19 ans (*Guichardière*).

Francis KERMINA, tué en septembre (*Vallon*).

Marcel FERRAND, tué le 7 novembre (*Guichardière*).

Jacques HERVEY, lieutenant au 3e chasseurs d'Afrique, blessé le 4 novembre, au Chêne-Populeux, mort le 11 novembre, à l'hôpital d'Auve (*Coteau*).

1919

Paul ESTRABAUT (*Vallon*), mort à Biarritz le 16 novembre, à 24 ans, des suites d'une maladie contractée au service.

1920

Jean MOUSSY (*Sablons*), mort subitement à Lyon des suites de ses blessures, le 10 février.

Disparus

Jean DU PRÉ DE SAINT-MAUR (*Coteau*).

Jacques BOCQUIN (*Vallon*), disparu le 30 mars 1918 à Sauvillers (*Somme*).

DISCOURS POUR LES ANCIENS TUÉS A LA GUERRE

23 novembre 1919.

Vous avez entendu tous ces noms magnifiques, l'honneur de notre jeune École : à jamais, ils demeureront les fleurons de sa couronne. Ils appartiennent à toutes les générations de ses dix-neuf premières années. Il en est de la plus ancienne et il en est de la dernière.

Vous les voyez inscrits provisoirement tout autour de la

chapelle. Des palmes les encadrent aujourd'hui, car ce sont des noms de martyrs. Bientôt, vous les verrez inscrits définitivement dans les marges des tableaux d'un chemin de croix, qui sera peint sur ces murs : ce sont les parents de nos morts qui l'offrent à la chapelle, voulant ainsi associer le souvenir de leurs souffrances à celui de la Passion de notre Divin Sauveur.

Maintenant, je dois vous parler d'eux, mais je suis effrayé de ma tâche. Jamais je n'ai senti si profondément l'honneur que Dieu m'a fait en me chargeant du soin de leurs âmes pendant leur jeunesse. Jamais l'émotion de parler devant vous n'a été si poignante. Songez que tous ceux dont vous avez entendu les noms, je les ai appelés mes enfants; songez que quinze d'entre eux sont arrivés ici tout petits et qu'ils ont fait aux Roches leur première communion! Aux Roches ils ont appris à vivre et à mourir en chrétiens!

Mais pourquoi parler? Ils n'ont pas besoin de nos discours. Le monde ne se rappellera pas longtemps ce que nous disons, mais il n'oubliera jamais ce qu'eux ont fait. Nous devons raconter leurs belles actions. et nous allons le faire. Mais la vraie louange, la seule qu'ils accepteront de nous, c'est que nous les prenions pour modèles. Notre seul devoir aujourd'hui, devant leurs tombes que nous ne voyons pas, mais qui parsèment l'immense Voie Sacrée, de l'Yser à la Haute-Alsace, c'est de déclarer que nous nous consacrons à la grande tâche qui reste devant nous et d'emprunter à ces morts vénérés, qui furent nos enfants et nos frères, un dévouement accru pour la Patrie. « Personne ne montre un plus grand amour, disait Notre-Seigneur, que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime[1]. » Ceux-ci sont morts pour que la France vive. C'est à nous de prouver par nos actes qu'ils ne sont pas morts en vain.

1. Jean, xv, 13.

I

A la guerre, nos anciens, premièrement, ont été *des braves*. L'Allemand est brave par obéissance, le Français parce qu'il aime. Il aime les siens, il aime ses chefs, il aime sa Patrie. Il se dévoue pour eux. En cela il ressemble à Jésus-Christ. Le courage des nôtres brille dans toutes leurs citations : « Activité infatigable, héroïque ténacité, bravoure entraînante, sang-froid et crânerie remarquables, mépris du danger, irrésistible élan », telles sont les expressions qui reviennent toujours.

L'un meurt pendant qu'il rattache des fils téléphoniques sous la rafale, un autre en portant un ordre, un autre, un aviateur, tombe au cours d'une mission pour laquelle il s'est proposé avec insistance, à la place d'un camarade malade. Un autre, pendant la première grande retraite, après seize jours de marche, presque sans sommeil et sans nourriture, écrit à ses parents : « Bien souvent je serre les dents pour vouloir marcher, en me disant tout bas : En avant quand même »! — Un autre, blessé pendant qu'il ramène des prisonniers, refuse de se faire évacuer dès qu'il a repris connaissance et après un pansement sommaire, achève son chemin. — Plusieurs sont tués au moment où ils sortent de la tranchée, les premiers, pour entraîner leurs hommes. La quatrième citation de l'un d'eux, un aviateur encore, est particulièrement belle : « *Soldat merveilleux, d'un héroïsme souriant et simple ; a prodigué sa vaillante jeunesse dans les combats aériens les plus glorieux* ». C'est qu'en effet leur bravoure est sans forfanterie. — Mais qui n'a lu cette lettre extraordinaire de courage, d'entrain, de gaieté même, écrite par un autre, le lendemain du jour où il avait eu le cou traversé par une balle, et qui fut publiée avec admiration par un journal socialiste, sous le nom de *Lettre d'un petit Calotin*[1] ! Ah ! qu'il était bien Français celui-là !

1. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer cette lettre.

« Ce 20 juin 1915.

« Cher Monsieur l'Abbé,

« Voici le quatrième jour que je me trouve de nouveau à l'hôpital, commençant à

Nos anciens à la guerre ont été *des hommes de devoir*. Le devoir, mot mystérieux, d'une emprise immédiate sur une conscience vigoureuse et bien formée. Sentiment qui remplit le cœur des meilleurs d'entre nous, qui faisait le fond de l'âme de nos preux chevaliers d'autrefois, depuis les plus grands comme saint Louis et Bayard, jusqu'aux plus obscurs : exigences qui vont grandissant, à mesure que l'amour brûle plus fort. Hommes de devoir, ils l'ont été jusqu'au sacrifice volontaire, jusqu'à l'offrande chaque jour renouvelée de leur vie, qui pourtant s'annonçait si heureuse.

L'un d'eux dit : « La France crie : J'ai besoin d'officiers, et je réponds : Présent. » — De celui-ci, un de ses chefs écrit qu'il personnifie l'esprit de devoir. — Un autre, un cavalier, écrit à sa sœur pendant que son père et sa mère sont enfermés dans les pays envahis : « Tu tâcheras de faire savoir à Papa que j'ai demandé à passer dans l'infanterie : il m'a semblé que c'était

me remettre d'une commotion un peu violente : le 15 au matin, j'étais tranquillement en train d'organiser mon observatoire, à 70 mètres des Boches, lorsqu'un de ces messieurs m'envoya une balle, qui, juste sous les deux oreilles, me traversa le cou. Inutile de vous dire que je n'insistai pas, mais que je tombai fort proprement dans un boyau, en perdant beaucoup de sang. On me transporta vivement et, quatre heures après (record battu), j'étais confortablement en train de râler, dans un bon lit, à Compiègne, à l'hôpital du docteur C..., où je suis encore.

« La Providence fait bien les choses : je suis sauvé, dit-on, et c'est mon beau-frère qui me soigne! Et cependant, à Attichy, j'avais juste eu le temps, avant de revomir pour la quatrième fois le sang que j'avalais, de causer par écrit avec l'aumônier de la division!

« Tout cela est le tragique. Naturellement, il y a du comique dans l'histoire. D'abord, ma pauvre gorge étant plus ou moins une écumoire, rien ne passe de la bouche à l'estomac. Cela donne lieu, aux essais, à des gargouillis invraisemblables et douloureux. Ensuite, je ne peux presque plus parler et je fais tout, rapports, demandes, « avec les gestes ». Vous voyez ça d'ici. Mais le plus tordant, c'est le truc pour me nourrir. On me passe cela en lavements! Voyez-vous d'ici, mon cher abbé, votre grand diable de Louis, nourri au biberon par en bas!

« Enfin le moral est bon, je vous assure; et, quoi qu'il arrive, vous saurez au moins que je suis parti sans angoisse et sans trop de douleur physique. Mais il n'est plus question de cela et, comme on ne garde à Compiègne que les grands blessés, et que je me demande où je serai envoyé d'ici huit ou dix jours, je me suis dit que vous connaissiez peut-être un système pour appeler à l'hôpital 33 (celui des Roches) les types que l'on y demanderait. Je ne serai pas bruyant : peux plus dire un mot, Je ne serai pas gourmand : régime rectal!

« L. T. »

mon devoir ». Un troisième dans sa citation mérite cet éloge : « Soldat d'une grande conscience ».

Et que dire de ceux qui ont refusé de repartir pour le front de Salonique ou pour le Maroc, parce que, sur le front de France, il y avait plus de danger et que, pour eux, le devoir était d'exposer sa vie pour la défense du sol même de la Patrie!

Que dire de celui qui, malgré les conseils des autres officiers, retourne à son poste de combat pour le cas où l'on aurait besoin de lui et pour rester au milieu de ses hommes! Et de celui qui est mort en sauvant un de ses camarades qui se noyait!

Ces hommes vigoureux, si durs pour eux-mêmes, *savaient s'attendrir* pourtant devant les souffrances des autres, et leur porter secours, au risque de souffrir davantage eux-mêmes ou de courir de nouveaux dangers. — Pendant la grande retraite, après Charleroi, l'un d'eux voit un blessé que portent des brancardiers. Mais le bombardement devient si intense, que les hommes éperdus se sauvent. Lui, malgré son épuisement, prend le blessé sur ses épaules et l'emporte. Heureusement, il rencontre peu après un cheval démonté, il installe le blessé sur la selle et peut ainsi le ramener jusqu'au poste de secours.

Un autre, blessé lui-même, au moment d'être évacué écrit à ses parents : « Je suis triste. Je vais quitter ce champ de fracas et de mort et j'ai envie de pleurer. Malgré moi, au moment où je devrais me réjouir, « une invincible tristesse m'envahit ».

Mais le plus héroïque est ce jeune lieutenant qui tombe dans un trou d'obus, blessé à l'aine et à la nuque, et qui refuse de se laisser emporter par les brancardiers avant deux de ses hommes blessés comme lui. Les brancardiers lui ont obéi mais n'ont pu revenir assez tôt et il est mort là.

Un autre trait, fort intéressant pour nous et même pour ceux d'entre vous qui sont capitaines actuellement à l'École, c'est que, tout jeunes qu'ils étaient, *ils ont su commander*.

L'un d'eux, à dix-huit ans, était caporal; ses hommes étaient plus âgés que lui, mais sa bonne humeur persistante, malgré

les plus grandes fatigues et les épreuves les plus dures, sa fermeté, son bon jugement lui avaient acquis la confiance de ceux-ci, qui ne l'appelaient que *leur brave petit caporal.*

Un autre, reçu à Saint-Cyr, et n'ayant pas vingt ans, écrit : « Mes hommes sont en général de braves gens, auvergnats, et, comme tels, un peu entêtés. La plupart sont pères de famille ; cela rend notre tâche, à nous, jeunes Saint-Cyriens encore presque imberbes, plus délicate ; et pourtant on est quelquefois obligé de les traiter un peu comme des enfants, qu'ils sont bien souvent, malgré leurs trente ou quarante ans. L'expérience que j'ai pu acquérir aux Roches me sert beaucoup ; une section me paraît plus facile à mener qu'un dortoir ».

Le premier, avec ses charmantes qualités, menait une conduite si irréprochable, qu'il pouvait écrire à ses parents qu'il n'était pas tombé dans une seule faute grave.

Le second disait que l'officier devrait avoir une grande dignité de vie et il en donnait l'exemple. Il ajoutait : « Il y a deux sortes de gens : ceux qui ont horreur des responsabilités ou qui les acceptent avec une insouciance déconcertante, et ceux qui les acceptent après avoir mûrement réfléchi et qui n'ont pas peur d'en assumer la charge. Ceux-ci sont rares ».

Toutes ces grandes qualités, toutes ces mâles vertus avaient pour soutien dans leur cœur *une foi chrétienne profonde.* Ils la devaient à leur famille, ils l'avaient fortifiée aux Roches. Je me rappellerai toujours que l'un d'eux, le plus âgé, je crois, de ceux que nous pleurons, me dit un jour, pendant sa première année à l'École, en 1901 : « Monsieur l'Abbé, c'est à la messe des Roches que j'ai senti jusqu'ici la plus forte impression religieuse. »

L'autre jour, le 1er novembre, c'était la Toussaint, et je passais en revue les noms de nos morts, en priant pour eux. Je me rappelais une parole prononcée récemment par le cardinal Mercier : « Celui qui tombe en défendant son pays, meurt en faisant un acte de charité parfaite, et par conséquent peut être assuré de son salut ». Et me souvenant de ce que je sais de la vie et

de la mort de plusieurs des nôtres, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'ils sont déjà des bienheureux. Vous ne m'en voudrez pas si je les nomme.

N'est-il pas un saint du ciel ce petit lieutenant Delacroix, qui disait à ses camarades, au mess, un jour que la conversation déraillait un peu : « Non, pardonnez-moi, je ne peux pas vous suivre, je veux rester en état de grâce »?

Et ce Jacques Dupas, ce grand cuirassier qui passa dans l'infanterie, si insensible en apparence, mais si tendre en réalité, qui s'en allait tranquillement poser des fils de fer barbelés sous les obus, un jour que ses hommes s'y refusaient, et qui mourut sous Verdun, à l'ambulance de Vadelaincourt, pieusement comme il avait vécu !

Et ce Carron de la Carrière, qui venait communier toutes les fois qu'il pouvait et qui est tombé, au cours d'un vol de de nuit, au-dessus de Metz!

Et ce Lorillon qui n'a pas voulu partir sans mettre en ordre ses affaires, les religieuses comme les autres, et qui avait de si beaux projets en faveur de ses ouvriers pour après la guerre!

Et ce Robert Capelle, qui avait emporté à bord de son cuirassé toute une bibliothèque chrétienne, et qui, marié depuis cinq semaines, a été englouti dans la Méditerranée, avec le *Danton!*

Ce Belin qui est allé à la mort en priant et en chantant, tant il avait l'âme pure!

Et Maurice Vacher, ce modeste et ce consciencieux, qui fut aussi énergique à la guerre qu'il l'avait été à l'École pour son travail et qui offrit à Dieu le sacrifice de sa vie pendant la retraite vers la Marne, mais à l'aube de la première victoire!

Et notre bon Jean Rousseau, avec sa belle âme de poète candide et enthousiaste, un peu naïve, mais si riche de tendresse et de foi!

Et Bernard Marotte, qui tombe déchiré par un gros éclat d'obus et qui a juste le temps, avant de mourir, de se mettre à genoux et de faire un grand signe de croix!

Et Robert Pochet, le protégé de la petite Sœur Thérèse, qui

meurt en perdant lentement son sang dans la terre éboulée sur lui et qui offre à Dieu pour les siens toutes les souffrances de son agonie!

Et ce Planquette, qui nous a laissé dans son journal l'émouvant récit de sa crise religieuse, mais qui est revenu ensuite à Dieu avec une ardeur nouvelle et qui s'est préparé à la mort en vrai chrétien!

Et ce Tripet, l'homme de toutes les fougues et de toutes les audaces, qui se croyant blessé à mort et rendant le sang à pleine bouche, demande à se confesser par écrit!

Et enfin les deux qui ont rempli ici les fonctions de capitaine général, Pierre Polot et Jacques Palluat de Besset, n'étaient-ils pas déjà mûrs pour le ciel, eux qui ont semé ici même dans les âmes de leurs camarades tant de germes de sainteté!

Je cite ceux avec qui j'ai vécu dans une plus grande intimité et que je connais mieux que les autres, mais il faudrait les citer tous.

Bénard, le grand peintre, a peint, pour la chapelle du sanatorium de Berck, l'image d'un grand Christ planant sur les labours, pour encourager les ouvriers au travail de la terre. Je me représente ainsi le Christ planant au-dessus des champs de bataille et disant à chacun de nos soldats, comme les Voix disaient à Jeanne d'Arc dans sa prison, pendant son affreux procès : « Prends tout en gré, ne te chaille de ton martyre. Tu t'en viendras enfin au Royaume du Paradis ». Et je me représente aussi nos soixante-dix-huit anciens Rocheux, professeurs et élèves, ceux-ci conduits par leurs capitaines, passés en revue par le Divin Maître et jugés dignes de la bienheureuse éternité. « Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur. Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra[1] ».

II

Mais dire ce qu'ils ont fait de beau, de grand, de bien est trop facile. Nous devons les remercier de leur sacrifice et

1. Jean, XI, 25.

pour cela, nous avons un double devoir à remplir : *prier pour eux, les imiter.*

Prier pour eux. Oh ! nous avons toutes les raisons d'espérer qu'ils ont déjà reçu leur récompense, mais nous n'en sommes pas sûrs, au moins pas pour tous, au même degré. Prions pour eux, prions pour ceux qui en ont le plus besoin, pour ceux pour qui on ne prie pas, ou pas assez. Prions pour leurs parents désolés, qui n'ont peut-être pas tous les consolations, les espérances de la foi chrétienne. Prions pour leurs veuves, il y en a huit; pour leurs petits orphelins, il y en a huit aussi. Notre Père, qui est aux cieux, n'en doutons pas, est tout prêt à nous exaucer.

L'abbé Thellier de Poncheville, notre ami, raconte qu'un jour après la bataille, il trouva un homme creusant une tombe, pour trois de ses camarades. Il avait déjà mis au fond le premier, que la terre commençait à recouvrir, et reconnaissant l'aumônier, il lui dit : « Celui-ci est un des nôtres; pendant la demi-heure qu'il a vécu après sa blessure, il vous demandait ». L'abbé répondit : « Nous allons prier pour lui. » Le soldat ajouta : « Il aurait voulu communier avant de mourir, il avait beaucoup de chagrin que vous ne fussiez pas là. Mais moi, est-ce que je ne pourrais pas communier pour lui ? — Ah ! certes, répondit l'abbé, et tout de suite, si tu veux ». Et, sur-le-champ, l'homme s'agenouilla et le prêtre lui donna le corps du Seigneur. — Oh ! prions pour eux, faisons pour eux la sainte communion, la meilleure des prières.

Efforçons-nous aussi de les imiter. C'est plus difficile.

L'un d'entre vous, parlant de Jacques Munier, a dit : « Il était le parfait Rocheux, bon chrétien, homme de devoir, de caractère et d'action ». Nos morts nous parlent encore et nous disent : Faites dans la paix ce que nous avons fait à la guerre. Travaillez, ayez du courage, de la fermeté, de la ténacité ; soyez bons, c'est la meilleure manière d'être justes, sachez commander, menez une vie pure, soyez chrétiens en un mot.

Il y a des Français qui semblent penser : « Maintenant que

la guerre est finie, vivons à notre aise et prenons du bon temps. Ceux qui sont morts sont morts, profitons-en ! » Ils ressemblent à ces jeunes gens dont les pères ont gagné une fortune par leur travail et qui n'ont qu'une ambition, jouir. Oh ! j'espère bien qu'aucun de ceux qui m'écoutent ici n'est ou ne sera de ceux-là.

« Le meilleur moyen d'honorer nos morts, disait Pascal, c'est de faire ce qu'il nous ordonneraient s'ils étaient vivants. »

Ils nous ordonneraient deux choses.

Premièrement, de ne pas écouter les professeurs de pessimisme et de découragement, ceux qui disent : « Tout s'en va, la société s'écroule, tous les organismes qui la soutenaient se sont effondrés l'un après l'autre, la révolution se prépare. Nous n'y pouvons rien, il n'y a rien à faire ». Les nôtres nous disent au contraire : « Prenez courage, n'ayez pas peur et allez de l'avant. La situation est difficile, mais en France il y a toujours de la ressource : nous avons déjà passé par là. Comme au XVe siècle, à la fin de la guerre de Cent ans, avec Jeanne d'Arc et Charles VII, comme au XVIIe, après les guerres de religion, avec Henri IV, Sully et Richelieu, comme au XIXe avec Bonaparte, après les atrocités de la Terreur et les hontes du Directoire, — aujourd'hui nous avons à refaire la France. Ce ne sera pas l'affaire d'une année, mais de vingt, trente, cinquante années. Ce sera l'œuvre de votre génération et ce sera son honneur. Votre mot d'ordre doit être celui qui a triomphé dimanche dernier, aux élections : « N'ayons pas peur et travaillons ».

On raconte qu'en Angleterre, Lloyd George fait distribuer, par centaines de mille, de petits tracts sur lesquels il a écrit : « Le vieux monde doit finir. Si nous laissons perpétuer l'ancien état de choses, avec ses habitations insalubres, avec le travail des ouvriers au rabais, avec, à côté de la misère, le gaspillage des richesses, nous serons traîtres envers nos morts ». Chez nous, le journal de Clémenceau disait l'autre jour : « La France a montré sa volonté de ne pas être bolcheviste, mais cela ne suffit pas. La nouvelle Chambre doit avoir son programme social, qui ne doit pas être réactionnaire. » Rien n'est plus vrai. Que notre bourgeoisie chrétienne ne commette pas la faute commise sous l'an-

cien régime par la noblesse et le clergé et commise encore au XIXe depuis Louis-Philippe. Ne soyons pas des satisfaits. Combien y a-t-il parmi nous de bons riches véritables ? Ne nous en décernons-nous pas trop facilement le brevet ? Le mauvais riche qui refuse au pauvre nous fait horreur; mais qui ne se fait un bon petit raisonnement pour se démontrer à soi-même que c'est très bien qu'il y ait des riches et des pauvres, des rentiers et des prolétaires? Qui se donne la peine d'étudier les questions difficiles des rapports du capital et du travail ? Un grand chrétien, il y a quarante ans, le comte de Mun, a essayé d'entraîner la bourgeoisie à se sacrifier pour les ouvriers. Il disait, à des chrétiens pourtant : « Tendre la main, ouvrir son cœur ne suffit pas : à ceux qui souffrent d'un travail trop dur, il faut adoucir les conditions de la vie ; à ceux qui ne gagnent pas assez, il faut faire gagner davantage ». Il a proposé à la Chambre toutes les lois sociales qui ont été votées plus tard ; mais lui, il n'a pas été suivi. Les ouvriers ont conquis par la force du bulletin de vote, ces réformes que les riches n'ont pas eu l'intelligence et la générosité de leur accorder. Aujourd'hui, il ne faudrait pas continuer à ne pas comprendre, il ne faudrait pas bouder. Il faut nous réjouir. Disons : Ils ont conquis le repos du dimanche, tant mieux, c'était déjà la règle au mont Sinaï. — Ils ont conquis les retraites ouvrières, tant mieux. — Ils ont conquis une journée de travail moins longue et des salaires plus gros, tant mieux, tant mieux ! Il y aura de la gêne pour les petits rentiers pendant quelque temps. Mais peu à peu il y aura plus de bien-être pour tout le monde et ce sera un bien. Réjouissons-nous et travaillons.

Notre devoir à présent est de leur apprendre à user honnêtement de leurs loisirs.

Mais ceci touche à la réforme morale, qui est le second de nos grands devoirs et le plus difficile.

J'entends la France victorieuse qui pleure encore. Elle ne pleure pas seulement sur ses fils morts, elle pleure sur elle-même et elle dit : « Les Allemands avaient raison avant la guerre quand il écrivaient que je marchais lentement, mais sûrement, au sui-

cide. Je souffre de deux maladies mortelles, l'alcoolisme et l'immoralité ». C'est à cette double guérison que nous avons à travailler, et ce travail-là est beaucoup plus âpre que l'autre, car là, il s'agit de réformer le fond des cœurs.

L'alcoolisme ruine toutes les santés ; il fait naître des enfants idiots et prépare la tuberculose, il prépare le crime et la folie. La France est la nation du monde qui consomme proportionnellement le plus d'alcool. Triste priorité ! Ne saura-t-elle pas s'affranchir de cet esclavage et remporter encore cette victoire-là? Nos rues de Paris continueront-elles à nous montrer un débit d'alcool sur trois maisons ? Et notre Normandie, si belle, si riche, continuera-t-elle à s'empoisonner? Ne saurons-nous pas faire ce qu'ont fait la Suède et la Norvège, la Belgique et les États-Unis ?

Mais il y a pire peut-être : si l'alcool est roi, la débauche est reine : reine dans les grandes villes et reine dans les petites; reine au château et reine au village ; reine des étudiants et reine des soldats ; reine dans le roman et reine au théâtre ; reine parmi les célibataires et reine, hélas! jusque dans le mariage. Si les divorces vont bientôt atteindre le chiffre de 20.000 par an, la violation des lois divines dans le mariage prive la France, chaque année, d'un million d'enfants !

Et la presse est muette, et les parlements sont muets. Nos évêques et nos prêtres parlent, mais timidement, et on ne les écoute pas.

La foule est en train de se laisser conquérir par le matérialisme le plus grossier. On veut jouir, et si la masse des Français se laisse persuader que tout est fini avec la mort et que Dieu n'existe pas, qui les arrêtera ?

Tel est le mal, et il est grand. Au lendemain de la révolution de 1830, Musset écrivait déjà :

« Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ? »

Non, personne ne va devenir un dieu. Dieu est déjà venu. Suivons seulement sa doctrine, respectons ses lois et combattons pour elles. Mais qui en donnera l'exemple, si ce n'est vous, jeunes chrétiens des Roches ?

Écoutez donc ce que disent vos aînés, ceux qui viennent de sauver la France par leur sacrifice : Que vos cœurs désintéressés ne marchandent pas plus leurs efforts, qu'eux-mêmes n'ont marchandé leur vie sur les champs de bataille. Que le souvenir de ce beau sang répandu à flots vous donne l'émulation de la générosité. Par la parole, par la plume, par l'argent, par la vertu surtout, faites la guerre sur le terrain moral, sur le terrain social. Là aussi des sacrifices généreux sont nécessaires, il y a de grands combats à livrer, il y a de grandes victoires à gagner : à vous d'élever vos cœurs et d'entrer en campagne.

Maintenant nous allons prier avec Notre-Seigneur, offert à Dieu sur l'autel. A Lui les derniers mots. Il a dit :

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. »

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

« Les hommes connaîtront que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres. »

« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ».

Amen.

ALLOCUTION DE M. ROBERT DE BARY

M. le Pasteur Thomas m'a demandé de dire, comme Ancien, quelques mots, sur ce que furent, à la guerre, ceux dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire.

Pour s'en faire une idée, il suffit de relire leurs lettres et les lettres écrites à leur sujet par leurs camarades ou leurs chefs.

Avant tout, *ils furent Rocheux, passionnément Rocheux*. Les Roches furent pour eux le souvenir du bon temps d'autrefois que l'on aimait à évoquer au milieu des souffrances présentes : « On n'a jamais compris hors des Roches, écrivait l'un d'eux, mon enthousiasme pour l'École; la vérité est qu'à part un petit nombre de membres de ma famille et d'amis très chers,

il n'y a pour moi au monde que les Roches ». — « Depuis que j'ai quitté les Roches, j'ai journellement regretté les besognes écolières et ce bien-être particulier aux adolescents qui ne sont pas à proprement parler entrés dans la vie. Il provient de ce qu'à cet âge bienheureux, tous les grands sentiments et toutes les belles aspirations prennent naissance, et que les plus beaux de nos souvenirs sont infailliblement ceux de notre quinzième année ».

Mais les Roches furent aussi et surtout pour eux une raison de mieux faire leur devoir : « Je change d'arme parce que je considère que je m'entendrai mieux avec ma conscience le jour où j'aurai fait un peu plus que *mon devoir tout juste* ». — Et c'est ainsi, en voulant toujours faire « plus que son devoir tout juste » que l'un d'eux méritait cette citation : « Soldat merveilleux, d'un héroïsme souriant et simple. *A prodigué* sa jeune vaillance dans les combats aériens les plus glorieux ».

« Se prodiguer, faire plus que son devoir »! — Faire son devoir, c'était tout simple, c'était tout naturel; ce n'était pas suffisant pour eux. Cette guerre, ils n'ont pas voulu la subir; ils ont voulu qu'elle fût pour eux une nouvelle source d'expériences. Ils n'ont pas voulu être des instruments passifs; ils ont voulu voir et comprendre. — Voir et comprendre les choses, mais surtout voir et comprendre les hommes.

Et ainsi ils ont appris à connaître les hommes. Ils ont fait plus : ces hommes, ils ont compris quel merveilleux parti ils pourraient en tirer; alors, ils ont voulu se faire leurs éducateurs. Pour cela, ils se sont faits leurs exemples vivants. — Comment ils ont réussi dans ce rôle qu'ils s'étaient assigné, les lettres de leurs hommes, de leurs camarades, de leurs chefs le disent assez : « A l'âge où l'on n'est encore qu'un enfant, lui était déjà un soldat, un beau soldat. Il nous laisse *l'exemple* de sa juvénile ardeur unie à un sentiment exalté de son devoir ». — « Je n'oublierai jamais qu'il m'a sauvé la vie alors qu'en pareille circonstance, j'aurais si volontiers donné la mienne pour qu'il vive. *Il le méritait si bien!* » — « Les hommes l'adoraient. Par sa bonté, son inlassable souci de leur bien-être,

son exemple constant, son calme et son sang-froid dans les moments difficiles, il avait su *gagner leur confiance*, et je puis affirmer que tous l'auraient suivi n'importe où ».

Voilà l'exemple qu'ils ont donné autour d'eux. Voilà l'exemple dont la mort fut le couronnement. Leur vie sur le front, ils l'ont voulue aussi complète, aussi pleine que possible, afin qu'au jour où le sacrifice leur serait demandé, cette vie ne fût pas inachevée, mais qu'elle se parachevât au contraire dans l'accomplissement de ce sacrifice.

Mais cet exemple, ils ne l'ont pas donné seulement pour leurs compagnons de lutte. Pouvons-nous croire qu'ils n'ont pas pensé aussi à nous tous, leurs camarades d'autrefois ou leurs successeurs à l'École, lorsque nous voyons l'un d'eux écrire : « Il faut pour cela que les jeunes qui nous ont succédé et qui vivent aux Roches ces années de guerre comprennent la lourde tâche qui leur est laissée, et c'est dans ce sens que c'est une bonne chose de leur rappeler souvent que leurs aînés ont lutté pour leur faire une vie plus belle et surtout plus libre ».

En nous montrant comment ils savaient mourir, ils ont voulu nous enseigner à vivre. Car il ne s'agit plus aujourd'hui de bien mourir, il s'agit de bien vivre.

En acceptant la mort prématurée et souvent terrible qui leur fut demandée, ils nous enseignent à accepter la vie, si dure et si difficile qu'elle puisse nous être faite.

En donnant leur vie pour le pays, ils nous enseignent qu'il faudra dépenser sans compter la nôtre pour le servir; et, comme disait l'un d'eux : « L'important, ce n'est pas que tel ou tel d'entre nous traverse impunément les dangers; c'est que notre pays ressorte de la lutte plus grand, plus fort et plus vivace ».

Telle est la leçon de nos morts. Et, cette leçon, il faut que nous la mettions en pratique. Il le faut pour notre propre dignité ; il le faut pour la France qui a tant besoin aujourd'hui des enfants qui lui restent; il le faut pour eux surtout qui, de là-haut, se penchent sur nous et nous suivent dans notre effort pour nous guider et nous aider de leur présence. Car ils vivent

auprès de Dieu, et ils nous attendent : « Cette idée de ne plus revoir ceux que j'ai aimés si sincèrement — écrivait encore l'un d'eux — me bouleverse. Et pourtant, le fait d'être croyant soulage et atténue ces chagrins-là. Car, malgré tout, ne nous semblent-ils pas provisoires, et ne faisons-nous pas confusément ce raisonnement : Il est mort, je ne le reverrai *de longtemps*, mais, quand je mourrai moi-même, n'irai-je pas le rejoindre? Et cela semble si naturel qu'on s'habitue à l'idée de revoir ainsi ceux que l'on pleure ».

Oui, un jour, nous les retrouverons. Il ne faut pas que, ce jour-là, ils puissent nous trouver indignes du sacrifice qu'ils ont accompli pour nous. Mettons-nous donc à l'œuvre dès aujourd'hui, afin que, chaque jour, ils puissent voir, comme dit le poète,

> « Aller de mieux en mieux les choses pour lesquelles
> Il vaut de plus en plus la peine d'être morts ».

L'Administrateur-Gérant : Paul DESCAMPS.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS